

HENRI PEYRE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

LOUIS MÉNARD
(1822-1901)

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

NEW HAVEN, CONNECTICUT
YALE UNIVERSITY PRESS

1932

LOUIS MÉNARD

(1822-1901)

HENRI PEYRE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

LOUIS MÉNARD

(1822-1901)

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

NEW HAVEN, CONNECTICUT
YALE UNIVERSITY PRESS

1932

A MON PÈRE

INTRODUCTION

IL n'est guère d'historien de la littérature française au dix-neuvième siècle qui n'ait rencontré sur son chemin le nom de Louis Ménard. On trouve encore chez les libraires les *Réveries d'un Païen mystique*. Les catalogues des bouquinistes offrent même aux curieux *De la Morale avant les Philosophes* ou *Du Polythéisme hellénique*. Mais bien peu de gens connaissent aujourd'hui ces ouvrages autrement que par les brèves allusions qu'on y fait. Les critiques qui citent son nom à propos de Baudelaire ou de Leconte de Lisle, de Heredia ou de Barrès, ne manquent pas d'ajouter quelques lignes toujours sympathiques, mais le plus souvent rapides et mal informées. On lui prête une vaste et profonde influence, mais d'autant plus mystérieuse que bien peu jusqu'ici ont cherché à la mesurer avec soin. D'aucuns même, croyant le servir sans doute, sont allés jusqu'à voir en lui « le plus grand helléniste de son temps » ou « le Boileau d'une nouvelle Renaissance classique ¹ ».

Il n'y a donc pas grande hardiesse à appliquer à Louis Ménard la banale formule et à le plaindre d'être « injustement négligé aujourd'hui ». C'est là ce que tout critique déclare d'un auteur de second ordre qu'il prétend réhabiliter et dont il s'exagère tout naturellement l'importance quand il a passé quelques mois ou quelques années de sa vie en son commerce. Mais l'originalité de Louis Ménard est d'être, si l'on peut dire, un « méconnu reconnu », et son malheur est justement que l'on se croit quitte envers lui quand on lui a décerné quelques lignes d'éloge, aussi hyperboliques que vagues. On admire les multiples talents de celui qui sut être à la fois poète, prosateur d'une rare valeur, érudit et philosophe, peintre estimé du groupe de Barbizon, chimiste, voire même homme politique

1. E. Zyromski, *Sully-Prudhomme* (Colin, 1907), p. 37.

et écrivain révolutionnaire. On affirme, après Heredia et bien d'autres, que Leconte de Lisle lui doit sa connaissance du grec et sa curiosité des religions, et on conclut que, pour quelque obscure raison, l'injuste postérité lui a refusé la gloire qu'il mérite.

Au lendemain de sa mort, M. Edouard Champion éleva en l'honneur du philosophe-poète une œuvre de piété : *Le Tombeau de Louis Ménard*, Monument du Souvenir. Dans une longue préface, toute frémissante de juvénile enthousiasme, il flétrissait le méprisable public, « préoccupé de l'histoire généalogique des comédiens, de l'agilité des singes bien éduqués et de courses de vélocipèdes », pour qui la mort de Louis Ménard était passée inaperçue; il voyait les raisons de cette obscurité dans la supériorité de son talent, « presque de son génie », et dans son amour obstiné du passé et des symboles du polythéisme. Il est certain que Ménard n'a jamais redouté les considérations inactuelles. Mais cela même n'expliquerait point l'oubli qui, trente ans après sa mort et soixante ans après l'apparition de ses œuvres les plus remarquables, recouvre encore son nom. Ses idées politiques, son attachement sentimental aux révolutionnaires des journées de juin et de la Commune, ne doivent pas non plus nous le faire regarder comme un martyr, dont une conspiration du public bourgeois aurait refusé de reconnaître la valeur. M. Desonay n'est pas, croyons-nous, plus près de la vérité, lorsqu'il adopte de confiance les déclarations répétées de L. Ménard affirmant son dédain de la gloire et du public, et répète avec J. Lemaître : « S'il n'a pas reçu toute sa récompense, c'est peut-être qu'il n'y tenait pas². »

Les raisons de l'insuccès persistant de Louis Ménard sont plutôt à chercher dans son œuvre et dans le fond même de sa personnalité. Ce païen mystique n'a jamais pu ou voulu s'adapter aux conditions de la vie moderne; il ne s'est jamais imposé de discipline; il a manqué de l'esprit de suite, de l'effort qui l'eût fait parvenir à la gloire dans la voie qu'il aurait choisie et où il se serait engagé avec toute la richesse et la variété de ses dons. Il est dangereux à notre époque d'être un esprit encyclopédique et de vouloir trop embrasser; il faut, si l'on veut créer œuvre durable, se résigner quelquefois à ignorer,

2. F. Desonay, *Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens* (Champion, 1928), p. 72.

ou à sacrifier une partie des possibilités que l'on sent ouvertes devant soi. On nous répète assez que ce siècle est celui des spécialistes. Louis Ménard a eu le tort de ne point s'imposer d'oeillères, de ne point creuser patiemment son sillon. Il a écouté l'appel de son talent versatile, et a gaspillé ses riches qualités. Comme peintre, il n'aurait sans doute jamais dépassé une honorable moyenne. Comme poète même, il n'était pas destiné — il le sentait lui-même — à inscrire son nom parmi les plus grands. Malgré quelques belles réussites, et la rare qualité de la forme qui empêche tout ce qu'il a fait d'être jamais banal, il n'avait ni la sensibilité profonde et étrange de ses camarades de jeunesse Gérard de Nerval et Baudelaire, ni la maîtrise de la forme ou la virtuosité de ses amis Leconte de Lisle, Banville et Heredia. Il est plus difficile de dire ce qu'aurait pu être sa carrière de chimiste, après les brillants résultats qu'il obtint en quelques mois de recherches en 1847. Son mysticisme invétéré l'eût vite amené à se défier d'une méthode strictement expérimentale, et la soumission au fait n'aurait pas été aisée à ce savant si grand ami du paradoxe; mais on a vu des hommes de science plus excentriques et plus fantasques. Il semble qu'une carrière universitaire était le seul havre qui aurait pu accueillir cet helléniste, qu'un portrait célèbre a dépeint parmi ses vieux et chers in-folios et ses moulages de statues antiques. Il aurait aimé l'enseignement; la présence d'auditeurs intelligents ou de disciples respectueux eût été à ses vieux jours la plus douce des satisfactions. Mais, là encore, il refusa de s'imposer la discipline nécessaire. Quittant l'Ecole Normale presque aussitôt après y être entré, il évitait délibérément de s'engager dans la voie ouverte devant lui, et de conquérir les titres et les diplômes que sa brillante intelligence eût enlevés sans peine. Plus tard, par une thèse d'une originalité de pensée et surtout d'une grâce de style que la Sorbonne loua fort, il reçut le grade de docteur. Mais son érudition resta toujours trop peu méthodique, trop amie des paradoxes fantaisistes et des interprétations bizarres, à une époque où les savants français, à la suite de leurs confrères d'Allemagne, se lançaient dans les minutieuses recherches de détail, ou essayaient du moins de donner l'apparence d'une thèse solide et cohérente à leurs explications de la religion et de la mythologie grecques. Dans ce domaine encore, Louis Ménard fut un isolé et un inadapté; il resta

obstinément fidèle aux conceptions de sa jeunesse, sans se tenir suffisamment au courant des efforts de ses contemporains et de ses cadets, ce qui est particulièrement regrettable quand il s'agit d'archéologie et d'histoire de la religion antique, c'est-à-dire de sujets qui semblent, tous les trente ou quarante ans, se renouveler plus complètement que tout autre.

Mais il est par trop vain de spéculer sur ce que Ménard aurait pu être. Tel qu'il est, il nous a semblé digne d'une étude prolongée et attentive. Nous avons voulu, sans nous exagérer sa valeur, qui reste secondaire, et encore moins son influence, difficile à préciser comme toutes les influences, essayer ici de fixer les principaux traits de cette figure sympathique et curieuse, et étudier son œuvre si originale. Gérard de Nerval, Aloysius Bertrand, Léon Dierx, Louis Bouilhet, Banville, et bien d'autres « mineurs », ont été récemment l'objet de travaux minutieux; Louis Ménard mérite une place de choix parmi cette galerie de talents; parce qu'ils n'ont pu s'élever au tout premier rang, la postérité se montre envers eux sévère ou oublieuse, mais l'histoire littéraire, plus équitable, se doit de leur accorder son attention.

L'étude approfondie des *Réveries d'un Païen Mystique* nous montre assez ce qui a manqué à notre auteur pour mériter la gloire d'un Michelet, d'un Renan, d'un Anatole France. Mais elle ne fait qu'accroître notre étonnement devant la négligence injuste de ses contemporains et des nôtres. A chaque page éclate une intelligence originale et pénétrante, trop hardie peut-être (on connaît, entre autres, le morceau du *Diable au Café*) pour que d'aucuns ne la jugent pas dangereuse, embrasant et conciliant les contradictoires avec une largeur d'esprit que bien peu se risquent à partager. Mais, sous l'étrangeté des paradoxes, à côté des sourires délicatement ironiques, perce la très vive sensibilité d'un cœur que révoltaient toutes les injustices, l'indignation sincère d'une âme où les préoccupations morales ont toujours refusé de se taire et d'admettre le calcul ou l'intérêt. Ce qu'on pourrait, avec tant soit peu de malveillance, appeler le goût de la réclame d'un Michelet, l'égoïsme ou la coquetterie d'un Renan, la sensualité un peu provoquante d'un Anatole France, voilà aussi ce qui a manqué à Ménard, et ce qui l'a empêché d'atteindre, sinon le grand public, du moins un plus nombreux auditoire.

Une étude sur Louis Ménard exige de vastes lectures, si l'on veut examiner la solidité de son érudition, retrouver l'origine de ses idées et se rendre compte de leur originalité. Elle oblige celui qui l'entreprend à toucher à de multiples aspects de ce complexe dix-neuvième siècle, à l'histoire, au mouvement politique de 1840 à 1870, à l'histoire de l'art, à la philosophie, à l'histoire des religions, et à la connaissance de la Grèce et de l'hellénisme. Mais la plus grande difficulté est encore la rareté des documents biographiques. Il est curieux, il est regrettable aussi que, trente ans après sa mort, nous en soyons encore sur Ménard à quelques anecdotes, qui seraient piquantes si elles étaient moins banales, et à des racontars sans fondement. Il s'est formé sur lui une légende que l'histoire doit, sans plus tarder, corriger. Mais l'histoire voudrait des témoignages précis, des lettres, des actes officiels, qu'elle regrette ici de ne pas trouver. Les sources ordinaires de documents, lettres privées, actes notariés, Archives Nationales ou collection Lovenjoul, ne font, dans le cas de Ménard, que décevoir la patience des chercheurs. Sans doute est-ce là la raison qui a découragé plusieurs de nos prédécesseurs qui, en ces années où il se fait une consommation dévorante de sujets de thèse, n'ont songé à celui-ci que pour l'abandonner aussitôt.

Le moment approche cependant où il sera trop tard pour rassembler les souvenirs que plusieurs de nos aînés conservent encore sur Louis Ménard. Nous ne pouvons remercier ici tous ceux qui, tels que MM. Paul Valéry, Henri de Régnier, Philippe Berthelot, et bien d'autres, ont bien voulu répondre à nos importunes questions. MM. Marius-Ary Leblond nous ont obligeamment livré les souvenirs que leur avaient laissées de nombreuses visites faites à Louis Ménard lorsqu'ils préparaient leur bel ouvrage sur Leconte de Lisle. — M. le docteur Pettit, membre de l'Académie de Médecine, qui sait unir la culture littéraire la plus vaste et le goût le plus fin à ses hautes qualités de savant, nous a longuement parlé de Ménard, qu'il avait beaucoup connu et beaucoup aimé. M. Edouard Champion, le plus obligeant des bibliophiles et le plus éclairé des éditeurs, a mis complaisamment à notre disposition sa riche bibliothèque, et il nous a généreusement permis de consulter les notes qu'il avait prises en 1902, lorsqu'il préparait sur L. Ménard un ouvrage dont nous avons pu lire — et mettre à profit — plusieurs chapitres restés inédits. Enfin ce nous est

un plaisir de reconnaître toute notre dette envers Mme Louise Galtier-Boissière, nièce de Ménard, qui a répondu avec bienveillance à toutes nos questions et nous a communiqué plusieurs lettres inédites de son oncle — et envers le célèbre peintre Emile-René Ménard — mort le 13 janvier 1930 — qui a bien voulu, à plusieurs reprises, nous dire les souvenirs émus qu'il gardait de son oncle, nous renseigner sur bien des détails que lui seul était à même de connaître, et corriger plusieurs jugements erronés qu'on avait portés sur la vie ou le caractère de notre auteur.

Les dernières années de la vie de Ménard avaient été attristées par un pénible désaccord entre sa femme et lui, et il était à craindre que les papiers, les manuscrits et les notes du philosophe n'eussent été perdus. Rien n'avait en effet paru depuis la mort de Ménard, survenue en 1901. Nous avons pu retrouver les héritiers de Mme Louis Ménard, et, en leur nom, l'un d'eux, M^e Etienne Carpentier, membre du Conseil de l'Ordre des Avocats à Paris, a bien voulu répondre favorablement à nos demandes. Il a donné à la Bibliothèque Nationale les documents légués par Mme Louis Ménard, en nous accordant, pour une assez longue période de temps, le droit exclusif de les consulter. Bien qu'il ne faille attendre de la lecture de ces papiers aucune révélation sensationnelle, il y a là de nombreux manuscrits, notamment le texte des cours que Ménard professa à la fin de sa vie à l'Hôtel de Ville, et le manuscrit complet d'un ouvrage inédit sur les *Questions Sociales dans l'Antiquité*. On trouve en outre onze volumes reliés en rouge par Ménard lui-même, et comprenant le texte de toutes ses œuvres imprimées, que l'auteur découpait et collait avec amour, en intercalant çà et là les articles où il était étudié et cité, les lettres de ses amis, tels que Leconte de Lisle, Louis Blanc, Michelet, Clemenceau, Jules Vallès, Jules Simon, Renouvier, etc... avec les brouillons de plusieurs lettres de Ménard lui-même. Nous sommes reconnaissants au plus haut point aux héritiers de Mme Ménard de nous avoir permis l'accès de cette source unique d'information.

Malgré le secours que nous avons trouvé ainsi de plusieurs côtés, il reste dans notre connaissance de la vie de Ménard bien des lacunes qu'il faut sans doute renoncer à combler. Mais la maigreur même de nos renseignements biographiques, quelque déplorable qu'elle soit, ne nous a pas paru constituer

un obstacle insurmontable. Nous y avons vu une raison de plus pour ne pas nous attarder aux détails de la vie extérieure de notre auteur, et pour ne pas céder à la tentation, si forte aujourd'hui, qui fait exagérer l'importance de la vie aux dépens de l'œuvre. Louis Ménard n'a pas eu la carrière mouvementée ou variée d'un Stendhal, d'un Balzac ou d'un Rimbaud. Nous ne pouvions prétendre ici à indiquer tous les menus événements de sa longue vie, à rechercher dans un passé lointain les traces d'un atavisme peut-être problématique, à énumérer toutes ses amitiés politiques et littéraires. Notre désir a été de faire plutôt la biographie psychologique de notre personnage et de suivre de notre mieux, à l'aide des documents les plus importants que nous possédions, c'est-à-dire les œuvres, la vie intérieure, riche et profonde, de ce solitaire.

Nous avons alors le choix entre deux méthodes. Nous aurions pu, après une première partie biographique, passer à l'étude détaillée de l'œuvre dans ses différents aspects : sources, pensée philosophique et religieuse, conception de la Grèce et de l'hellénisme, idées politiques, enfin langue, style, versification et influence. Le plan eût pu même sembler naturel, puisque nous voulions subordonner la biographie à la considération des ouvrages, et il a pu convenir, par exemple, à une récente et volumineuse étude sur Heredia³. Mais Louis Ménard n'est pas, comme Heredia, l'auteur d'un seul livre. Son œuvre est plus variée, sa personnalité plus souple et plus changeante. Il aurait été regrettable de le figer ainsi, et de séparer les œuvres de l'homme, d'un homme qui n'a jamais visé à l'objectivité et à l'impassibilité. Nous nous sommes donc décidé à adopter la méthode qui semble le plus en faveur auprès de nos contemporains : à replacer les œuvres à leur date, dans leur milieu, parmi la biographie de l'auteur. Nous n'osons nous flatter d'échapper ainsi au reproche de sécheresse que s'attirent — justement sans doute, bien qu'inévitablement — tant de travaux d'histoire littéraire. Notre ambition cependant aurait été de laisser à Louis Ménard un peu de cette vie ardente, de cette flamme intérieure qui l'ont toujours animé.

Le Parnasse ne jouit pas en ce moment de la faveur du public. L'attention de la critique semble se porter de préférence vers les romantiques ou vers les symbolistes, et négliger

3. M. Ibrovac, *José-Maria de Heredia* (Presses Françaises, 1923).

la poésie du milieu du siècle, en faisant une seule, mais éclatante exception, pour Baudelaire. Louis Ménard a donc été relativement laissé de côté par les historiens de la littérature. Les deux ouvrages les plus précieux pour nous, envers lesquels nous tenons à reconnaître notre dette, sont *le Tombeau de Louis Ménard*, de M. Edouard Champion⁴, et l'étude que M. Philippe Berthelot fit paraître, au lendemain de la mort de Ménard, d'abord en partie dans la *Revue de Paris*, puis chez Juven⁵. Le premier de ces livres, dû aux soins enthousiastes de M. E. Champion, alors un tout jeune homme, est un recueil de réponses à lui adressés par un certain nombre d'hommes de lettres qui avaient connu L. Ménard et désiraient s'associer, après sa mort, à ce pieux hommage. Ces lettres sont, bien entendu, de valeur très inégale pour l'historien littéraire. Elles ne contiennent que bien peu de détails nouveaux sur le philosophe; mais, par l'éclat des noms qui sont représentés — Heredia, Barrès, M. P. Bourget, P. Louys, M. H. de Régnier, R. de Montesquiou, A. Croiset, etc. — elles constituent, sur l'influence de Louis Ménard, un témoignage imposant que nous mettrons plus d'une fois à profit.

L'ouvrage de M. Berthelot nous donne la seule biographie du païen mystique qui ait encore été écrite. Elle renferme des renseignements que l'auteur tenait de Ménard lui-même, et, bien souvent, nous ne pourrions que lui emprunter ses précieuses indications. L'étude de l'œuvre, qui suit la biographie, n'est pas, et ne cherchait pas à être, complète. Mais elle donne un excellent aperçu des idées de Ménard et fixe sa place parmi les poètes et les penseurs de son temps. Ecrit dans un style pur et ardent, en tous points digne de la prose du maître, ce petit livre n'a malheureusement pas réussi à attirer à Ménard les lecteurs qu'il avait en vain désirés de son vivant.

Plus près de nous, M. Lanson a consacré à Louis Ménard deux notes brèves, mais, comme on peut s'y attendre, denses et suggestives⁶. M. P. Martino a résumé ses idées en quelques lignes heureuses dans l'*Histoire de la Littérature Française* dirigée par MM. Bédier et Hazard⁷. Il a, aussi, bien marqué la

4. E. Champion, *Le Tombeau de Louis Ménard* (H. Champion, 1902).

5. Ph. Berthelot, dans *Revue de Paris*, 1^{er} juin 1901, p. 572-590, et *Louis Ménard et son œuvre* (Juven, 1902).

6. Dans son *Histoire de la Littérature française*, 11^e édition (Hachette), p. 1962. et dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1908, p. 759.

7. Volume II, pl. 262.

place et l'influence de Ménard dans ce clair et savant petit livre intitulé *Parnasse et Symbolisme*⁸. Ch. Maurras et l'abbé Bremond⁹ ont diversement apprécié la poésie de ce païen à demi religieux. Les ouvrages sur Leconte de Lisle consacrent presque toujours quelques pages à L. Ménard. Au premier rang, nous devons citer les articles de Jean Ducros sur « le retour de la poésie française à l'antiquité grecque au milieu du XIX^e siècle »¹⁰. M. J. Ducros, qui aurait probablement repris et traité en maître le sujet que nous avons choisi, est malheureusement tombé à Ypres le 11 novembre 1914. Le regretté M. Estève n'a pas non plus oublié Louis Ménard dans son excellent livre sur Leconte de Lisle¹¹; mais il a été emporté avant que nous ayons pu lui parler de notre sujet, comme nous désirions le faire, et recevoir de lui les précieux conseils que sa bienveillance ne nous aurait pas refusés. Le chapitre que M. Charly Clerc a écrit sur Ménard dans son récent *Génie du Paganisme*¹² est un peu superficiel et décevant, comme tout ce livre qui promet par son titre plus qu'il ne donne. Tout récemment enfin a paru le *Rêve hellénique chez les Poètes parnassiens* de M. Desonay¹³. L'auteur s'est livré à une laborieuse enquête sur l'inspiration hellénique chez L. Ménard, Leconte de Lisle, A. France et Heredia. Il ne voit chez Leconte de Lisle et Heredia que des enfants des Tropiques, amoureux de couleur et de lumière, dont l'érudition était toute d'emprunt, et à qui le rêve hellénique n'a fourni qu'un décor tout extérieur. Ménard et France lui paraissent au contraire avoir eu l'intelligence la plus fine et le sentiment le plus vrai de la beauté grecque. Le troisième chapitre de l'ouvrage (pp. 69-117) est tout entier consacré à notre auteur. Mais M. Desonay n'a pas prétendu y épuiser le sujet, et il est le premier à reconnaître la nécessité d'une monographie sur Louis Ménard, d'une étude détaillée de ses travaux d'érudit et de « l'aspect philologique du problème » qu'il avoue avoir dû négliger (pp. xxx-xxxı). Son livre, agréable et alertement

8. Martino, *Parnasse et Symbolisme* (A. Colin, 1925), p. 38 sq.

9. Ch. Maurras, *Barbarie et Poésie* (Nouvelle Librairie Nationale, 1925), p. 151-161; H. Bremond, dans *Etudes*, 39^e année, tome 90 (1902), p. 81-87.

10. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1916 (p. 329-367) et 1917 (p. 80-112 et 266-284).

11. E. Estève, *Leconte de Lisle* (Boivin, 1923).

12. Ch. Clerc, *Le Génie du Paganisme* (Payot, 1926), p. 44-54.

13. F. Desonay, *Le Rêve hellénique chez les Poètes parnassiens*, Bibliothèque de la Revue de Littérature comparée (H. Champion, 1929).

écrit, n'apporte rien de décidément nouveau sur la question qui nous occupe. Enfin, à côté de notre dette envers nos prédécesseurs, il nous est agréable de dire ce que nous devons aussi aux précieux conseils de plusieurs maîtres : M. Feuillerat, professeur à l'Université de Yale, M. Cohen, maître de Conférences à la Sorbonne, et M. Mornet, professeur à la Sorbonne, sans qui ce travail serait encore plus imparfait qu'il n'est ¹⁴.

Nous exprimons aussi notre vive gratitude aux directeurs de la Fondation John Simon Guggenheim de New-York, qui nous ont accordé une bourse pour nous faciliter la préparation de ce travail.

14. Nous avons déjà rédigé la plus grande partie de notre étude lorsque parut l'*Histoire du Parnasse* de M. Souriau (éditions Spes, 1930) ; le chapitre ii de la iv^e partie, consacré à Ménard, n'est ni complet, ni définitif ; mais nous avons consulté avec profit ce savant ouvrage, le plus important qui ait paru sur la poésie française au milieu du dix-neuvième siècle.

CHAPITRE I

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE (1822-1847)

- I. — La famille et l'enfance de Louis Ménard. — Parisien. — L'éducation; au collège Louis-le-Grand. — Succès scolaires du futur helléniste. — Ses condisciples : F. Passy, O. Feuillet, Ch. Cousin, Baudelaire. — Ses professeurs : Wallon, Jules Simon. — Louis Ménard entre à l'Ecole Normale, puis démissionne.
- II. — Le « grenier » de Ménard au quartier latin. — Premières amitiés littéraires : Baudelaire, Champfleury, Gérard de Nerval, Banville, Chenavard.
- III. — L'atmosphère politique vers 1840. — L'inspiration philosophique et sociale dans la poésie, goût pour les vastes épopées; E. Quinet et V. de Laprade. — L'hellénisme dans la poésie française en 1840-45.
- IV. — Le *Prométhée délivré*, premier ouvrage de Ménard. — Influence de Byron, Shelley et Vigny. — Valeur et intérêt de ce poème. — Médiocre succès; critique hostile de Baudelaire. — Brouille entre les deux amis.
- V. — Rencontre de Ménard et de Leconte de Lisle. — Les deux amis forment, avec Thalès Bernard et P. de Flotte, le noyau d'un petit cénacle littéraire et républicain. — *Euphorien*, ambitieuse épopée en vers.
- VI. — Ménard chimiste. — Ses expériences au laboratoire Pelouze. — Sa carrière de chimiste brusquement interrompue. — 1848 et la révolution.

PAR sa date de naissance, Louis Ménard appartient à la brillante génération d'écrivains qui, digne égale des grands romantiques ses aînés, assura sous le Second Empire le rayonnement de la littérature et de la pensée françaises. Il naquit le 19 octobre 1822, une année après Baudelaire et Flaubert, deux ans après Fromentin et Emile Augier. 1822 avait vu naître aussi Edmond de Goncourt; Renan et Banville, qui furent plus tard au nombre de ses amis, étaient d'un an les cadets de Louis Ménard, Alexandre Dumas fils, son cadet de deux ans; Leconte de Lisle, son meilleur ami, était né en 1818.

Nous savons peu de chose sur ses parents. Ils étaient Pari-

siens l'un et l'autre¹, et Louis, leur fils aîné, vint au monde dans la rue Git-le-Cœur², ce passage obscur, mais pittoresque du vieux Paris qui, aujourd'hui dans le sixième arrondissement, aux abords de la place Saint-Michel, conduit de la rue Saint-André-des-Arts au quai des Grands-Augustins. Il n'habita pas très longtemps dans cette rue, et il n'a jamais célébré, comme devait le faire un autre fils de libraire, né vingt-deux ans plus tard sur le quai Malaquais, la Seine et le « Louvre des Valois ». Louis Ménard vit du moins le jour dans ce vieux quartier latin, où devait s'écouler toute son existence, et il resta toujours un Parisien attaché et dévoué à sa ville. De goûts assez casaniers, il ne voyagea jamais beaucoup dans le reste de la France, et la province, ainsi qu'à bien des révolutionnaires de 48 et de 71, ne lui inspira que défiance hostile.

Le grand-père maternel de Ménard, Rioux-Maillou, avait été libraire au Palais-Royal. Louis devait épouser plus tard une demoiselle Rioux-Maillou, sa cousine, et un membre de cette famille, Pedro, — qui semble avoir remplacé le trait d'union par une particule, puisqu'il signe Rioux de Maillou — cousin et beau-frère de notre auteur, a laissé des *Souvenirs des Autres* fort instructifs³, et a donné une édition des *Kéveries d'un Païen Mystique*⁴. On a écrit plusieurs fois que cette famille Rioux-Maillou était d'origine protestante et ne s'était convertie au catholicisme que par force, au moment de la révocation de l'Edit de Nantes⁵. Le point serait fort curieux, et il serait

1. Mais de famille originaire de province; son père, nous dit M. Berthelot, « descendait d'une famille de paysans du Perche; sa mère était originaire d'une famille de petite noblesse venue de l'Angoumois »; et il ajoute : « un tableau du Louvre, placé dans la salle du XVIII^e siècle, représente une dame Mercier, nourrice du Dauphin, arrière-grand'mère de Ménard; c'est, comme il le dit, « un pot-au-lait à mettre dans son blason ». M. Berthelot tenait sans doute ce détail de L. Ménard lui-même. Mais le neveu du poète nous a assuré que ce n'était là qu'un conte, comme Ménard aimait à en dire pour mystifier ses auditeurs, et auquel il avait peut-être fini par croire lui-même. Les parents de Louis Ménard étaient mariés depuis le 15 février 1821.

2. « Rue étroite et triste », dit M. Berthelot, se plaçant à notre point de vue de Parisiens du XX^e siècle. Mais Champfleury a, dans ses *Souvenirs et Portraits de Jeunesse* (Dentu, 1872), p. 81, laissé une description de cette rue qui nous la montre pleine d'imprimeries, d'ateliers de brochure, et très fréquentée par les étudiants, « singuliers êtres barbus, coiffés de feutres pointus ou de bérêts bleus », acharnés à discuter politique et ne jurant que par Arago, Barbès et autres dieux. En ce temps-là, note-t-il, « la rue Git-le-Cœur n'offrait pas l'aspect noir et humide que les grandes voies ouvertes dans Paris font paraître bizarre aujourd'hui ».

3. *Souvenirs des Autres*, édité par G. Geffroy (Crès, 1917).

4. Voir notre bibliographie.

5. Barrès, *Voyage de Sparte* (Plon, nouvelle édition, 1922, p. 18) et Paul Souday, *Le Temps* du 23 septembre 1926, qui explique par l'atavisme protestant de Ménard « son singulier paganisme puritain ».

tendant d'expliquer par là l'évolution religieuse ultérieure de Ménard et la tendance de ce soi-disant païen à toujours insister sur l'aspect moral des questions. La supposition a sans doute sa source dans une phrase des *Réveries* ⁶. « Mon trisaïeul est mort dans la persécution qui suivit la révocation de l'Edit de Nantes, et ses enfants ont été convertis au catholicisme par autorité du roi. » Mais le morceau d'où nous tirons ces lignes est un dialogue intitulé « Alliance de la Religion et de la Philosophie », et rien ne permet de conclure que l'interlocuteur qui prononce ces mots parle au nom de l'auteur. Cette histoire attribuant à Louis Ménard un lointain atavisme protestant, lui avait été racontée par son oncle et beau-père; mais le frère de Louis, René, qui, moins friand de paradoxes, ne prenait guère au sérieux les idées de son oncle, n'a jamais cru à cette conversion par force. Les affinités que Louis Ménard devait plus tard se découvrir avec le protestantisme devront donc s'expliquer par d'autres raisons qu'une influence héréditaire des plus problématiques.

Le père de Louis exerçait, nous disent les pièces officielles, la profession de « libraire, marchand de papiers en gros, et banquier escompteur ». Il avait autrefois, avec Desenne, édité Lamartine ⁷. C'était un homme cultivé et d'esprit large, qui semble avoir laissé à son fils une grande liberté et n'essaya pas de contrarier ses goûts ou ses fantaisies de jeune homme, même lorsqu'il était loin de les approuver. Il était prospère dans son commerce, et l'aisance relative qu'il faisait à son fils devait frapper fortement plusieurs futurs camarades de Louis, bohèmes plus ou moins malgré eux. Elle est même la source de légendes qui firent plus tard de l'ami de Leconte de Lisle un homme aussi avare que riche. Louis Ménard, d'ailleurs, ne devait jamais beaucoup gagner avec sa plume, et il n'ajouta certes pas grand'chose à l'héritage paternel ⁸. La librairie de

6. *Poèmes et Réveries d'un Païen Mystique*, édition de 1895, parue à la Librairie de l'Art indépendant. C'est cette édition que nous citerons ici, sauf indication contraire.

7. C'est ce que nous apprend un vieux ouvrage, démodé aujourd'hui, mais dont les notices sont riches en renseignements précis, la *Littérature Française* du Colonel Staaf (vol. iv, p. 866).

8. En 1849, au moment du procès politique de son fils, le père, qui ne partageait nullement les convictions révolutionnaires de Louis, vint témoigner en sa faveur, et son meilleur argument, en cette époque troublée où le spectre du socialisme avait fait trembler les jurés, fut qu'il était un « bourgeois » depuis longtemps fixé dans le quartier de la Sorbonne, et qu'il était « propriétaire de plusieurs maisons, pour lesquelles il payait plus de 1.500 francs d'impôt ».

M. Ménard père était située sur la place de la Sorbonne (qui, on le sait, a été fortement transformée depuis lors) au n° 3, à droite en regardant vers l'église. Elle occupait le rez-de-chaussée d'une grande maison à cinq étages; nous aurons plus d'une fois l'occasion de revenir à cette maison célèbre, qui est restée associée au souvenir de son futur — et fantasque — propriétaire.

Louis Ménard a peu parlé de lui dans ses livres et ne nous a laissé aucun renseignement sur sa mère. Mais nous avons pu lire dans ses papiers inédits quelques très belles lettres de Mme Ménard mère, où respire la plus vive tendresse pour son fils aîné, une tendresse toujours un peu inquiète, car les défauts de son fils, la vivacité passionnée de ses opinions politiques, et la difficulté qu'il avait à s'appliquer à une tâche quelconque avec esprit de suite, n'étaient pas sans inspirer aux siens des anxiétés sans cesse renouvelées. Marie Mathilde Ménard, née Rioux-Maillou, semble d'ailleurs avoir été une femme instruite et intelligente, en même temps qu'une mère de famille attentive à tous les détails pratiques de la vie. Sa piété, très vive (elle était, bien entendu, catholique) apparaît à chaque page de ses lettres. Elle priait ardemment pour les succès scolaires de son fils, comme elle priait pour lui en juin 1848, au moment même où une balle effleura sa chevelure et ne l'épargna que par un miracle, que Louis n'était pas loin d'attribuer à la ferveur de la piété maternelle. Mariée très jeune, elle eut son fils à l'âge de dix-huit ans; elle devait mourir en 1876, longtemps après son mari.

Sur les années d'enfance de Louis Ménard et son éducation première, nous ne savons guère que ce qu'il a confié lui-même vers la fin de sa vie à son jeune ami Philippe Berthelot. Sur l'instruction religieuse qu'il dut recevoir, et qu'il serait curieux de connaître pour en retrouver les traces dans les opinions de l'homme mûr, nous sommes dans une ignorance totale. Il est d'ailleurs probable, étant donné la foi ardente de sa mère, que l'enfant reçut une éducation religieuse assez attentive, mais qui ne suffit pas à le maintenir longtemps dans une exacte orthodoxie, et qui ne résista pas aux premiers élans de l'adolescence.

Il fut d'abord envoyé au cours privé d'un certain professeur Collard, « fort à la mode, car il était précepteur du Duc de Bordeaux et de sa sœur », nous dit M. Berthelot. Le professeur

réunissait ses élèves chez lui, rue de Richelieu. Les seuls souvenirs que gardait de ces premières années d'éducation le futur socialiste, étaient quelques visions de ses jeunes condisciples de l'aristocratie et de leurs parents qui venaient assister aux leçons. Il se rappelait surtout, non sans quelque fierté, y avoir vu Mlle de Lépinaye, que venait accompagner sa grand'mère, la princesse de Beauvau. Louis Ménard n'a malheureusement jamais entrepris de rédiger ses souvenirs d'enfance et de jeunesse; nous y avons perdu, avec toutes les anecdotes qu'il savait sur ses amis et qu'il aimait à raconter à ses auditeurs, un livre plein de charme et de fantaisie, et en particulier quelques pages sur ce cours aristocratique, digne pendant de la pension de Mlle Lefort, Boulevard Saint-Germain, où fréquenta quelque temps le héros du *Livre de mon Ami*.

La révolution de 1830 amena la suppression de ce cours, et Louis Ménard, dont les parents habitaient alors place de la Sorbonne, entra le 1^{er} octobre 1830 au collège royal Louis-le-Grand. Il devait, pendant onze années successives, y faire toutes ses classes, de la huitième à la philosophie. La première année fut quelque peu pénible; le travail était plus dur, l'atmosphère moins raffinée qu'au cours pour jeunes filles de l'aristocratie que dirigeait M. Collard. Le lycéen dut redoubler sa huitième. Après cette première année de réadaptation, il devint ce qu'il devait rester pendant tout son séjour à Louis-le-Grand, un sérieux et brillant élève. Les archives du lycée nous permettent encore de connaître dans le détail les succès du jeune fort en thème. Il enleva à des condisciples, dont plusieurs préludaient aussi par de fortes études à leurs futurs succès universitaires ou littéraires, le premier prix d'excellence en huitième (seconde année), en septième, en sixième, en quatrième, en Rhétorique. Entre 1837 et 1841, il n'obtint pas moins de quatorze nominations au Concours Général⁹.

Les témoignages que nous possédons sur les années de collège de Louis Ménard sont assez rares. Il ne dut pas souffrir beaucoup de la discipline scolaire, puisque, externe, il retrouvait tous les jours, à quelques pas de la rue Saint-Jacques, ses parents et son jeune frère René. Il pouvait aisément, dans la

9. Voici les dates exactes de ses années de lycée: élève de huitième en 1830-31 et 1831-32; de septième, en 1832-33; de sixième, en 1833-34 et 1834-35; de cinquième, en 1835-36; de quatrième, en 1836-37; de troisième, en 1837-38; de seconde, en 1838-39; de Rhétorique, en 1839-40, et de Philosophie, en 1840-41.

librairie paternelle, satisfaire son goût pour la lecture, et, dans sa chambre, tenter à loisir ces expériences de chimie qui exercèrent sur lui, dès sa jeunesse, un attrait fascinateur. Il forma aussi au collège plusieurs amitiés durables. Les registres de Louis-le-Grand nous donnent, parmi ses condisciples, les noms de Louis Dubief, qui fut plus tard directeur de Sainte-Barbe; de Félix Deltour, futur inspecteur général de l'enseignement secondaire; tous deux furent avec lui depuis la sixième jusqu'à la philosophie. Maxime du Camp s'assit sur les mêmes bancs que lui, au moins en sixième et en cinquième. Octave Feuillet et Louis Ménard se rencontrèrent en Rhétorique. Charles Cousin, dont nous reparlerons plus loin, fut aussi le camarade de Louis Ménard, et avec lui, Frédéric Passy. Né comme notre auteur en 1822, Frédéric Passy, qui devait devenir auditeur au Conseil d'Etat de 1846 à 1849, membre de l'Académie des Sciences Morales à la fin de sa vie, économiste et philanthrope de quelque notoriété, resta bien longtemps après leurs années d'études en commun, en relations avec Ménard. Sans partager les idées ni approuver les fantaisies de son ancien condisciple, il fut pour lui un ami dévoué. C'est à lui que Ménard demandera d'accepter la tutelle de sa fille, au cas où sa femme et lui n'auraient pas survécu à leur unique enfant. Les souvenirs de collège de Frédéric Passy, tels qu'il les a donnés dans *le Tombeau de Louis Ménard*¹⁰, se réduisent cependant à peu de chose. Il se rappelait « la figure douce et charmante » du futur helléniste, ses succès de bon élève, et même les premières pièces de vers échangées à côté des devoirs réglementaires, « et dont ne s'effarouchait pas l'œil bienveillant du maître d'études et du proviseur lui-même¹¹ ».

Louis Ménard eut comme professeur d'histoire ancienne en sixième et cinquième Wallon qui, jeune agrégé tout frais émoulu de l'Ecole Normale, débutait alors, à vingt-deux ans, à Louis-le-Grand. Wallon devait faire dans l'enseignement une carrière rapide. Dès 1840, il quittait le lycée pour ensei-

10. E. Champion, *Le Tombeau de Louis Ménard* (H. Champion, 1902, p. 11-14.

11. Nous devons à l'amabilité de M. Ed. Champion la communication des quelques détails que voici : L. Ménard, au lycée, en même temps qu'il se révélait déjà chimiste émérite et helléniste de promesse (en 1839, en seconde, il eut au Concours Général cinq accessits, dont deux de grec et un de chimie; au lycée, le prix de chimie; en philosophie, il eut au Concours Général le premier accessit de Dissertation Philosophique et au lycée le premier prix de chimie) s'exerçait à la poésie

gner à l'Ecole Normale, et, en 1846, il suppléait Guizot à la Sorbonne. Il est difficile de dire si le jeune adolescent dut aux leçons de ce maître son goût si vif pour l'histoire de l'antiquité. Il est certain du moins que les deux hommes devaient bientôt se trouver séparés par leurs opinions politiques autant que par leur conception de l'histoire — car les deux choses se mêlaient aisément chez eux. Wallon, dès ses premières années d'enseignement, en 1837, concourut pour un prix de l'Académie des Sciences Morales avec un mémoire sur l'esclavage dans les colonies, qu'il développa et transforma plus tard dans trois gros volumes intitulés : *Histoire de l'Esclavage dans l'Antiquité* (Hachette, 1879). Ce premier mémoire était encore empreint des idées généreuses et marqué au coin des rêves socialistes d'avant 48. Mais la révolution de février et les journées de juin firent passer l'historien au rang des conserva-

latine et française. M. Frédéric Passy prêta en 1902 à M. Ed. Champion le cahier qui contenait leurs essais de jeunesse. Le titre en est :

RECUEIL
de Poésies Diverses.
Premiers Essais
de quelques jeunes auteurs.
mises en ordre par l'un d'eux.

Les auteurs de ce recueil ne sont pas tous inconnus : à côté de L. Ménard et de Frédéric Passy, on y voit les premières tentatives poétiques des jeunes Octave Feuillet et André Lemoyne. Les titres disent assez la variété de ton du recueil : « A Mlle X..., pour la remercier de sa délicieuse musique » — « Les Révolutions » — « A ma chère Bonne Maman » — « L'Absente » — « Sur l'aveuglement des hommes » — « Rêves d'amour » — « Rêves de gloire », etc. Les vers de L. Ménard sont de beaucoup les meilleurs ; en voici un échantillon : A son ami Passy, qui l'avait déclaré (le 25 mars 1840), « digne déjà de la postérité », il répond le lendemain (26 mars), par un poème en six strophes, dont voici la deuxième, la troisième et la conclusion de la sixième.

« Mais sois heureux ! Tu crois que la vaine fumée
Qu'on appelle grandeur, et gloire, et renommée
Suffit à l'espérance, et peut remplir le cœur ;
O sois heureux ! Tu crois à l'extase de l'âme
Qui contemple le ciel dans les yeux d'une femme,
A ce rêve d'un jour qu'on a nommé : Bonheur !

Tu ne sais pas que l'homme est jeté sur la terre,
Sans qu'un rayon du ciel vienne lui dire : Espère !
Et lui défende au moins de maudire le jour.
Tu cherches le bonheur, le rêve du ciel même
Dans un tendre regard qui te dira : Je t'aime.
Mais tu ne sais donc pas qu'il faut payer l'amour !

Rions donc, quand, au lieu de la douce espérance,
Qui montre le bonheur aux rêves de l'enfance,
Il ne nous reste plus que la règle de trois ! »

teurs. Dès les premiers jours de 1849, il publiait un petit livre sur *la Presse de 1848*¹², animé du plus violent parti pris contre tout le journalisme révolutionnaire. A partir de ce moment, Wallon devint un catholique traditionnaliste peu disposé à accueillir avec faveur les élucubrations révolutionnaires ou mystiques de son ancien élève. Ils ne se rencontrèrent plus que quelquefois et passagèrement¹³.

Il est une autre amitié contractée au collège par Louis Ménard qui doit arrêter plus longuement l'attention de son biographe. Il était en quatrième en 1837, lorsqu'entra en seconde le jeune Charles Baudelaire. Les biographes de Baudelaire ont souvent raconté la visite que fit le Général Aupick au proviseur, et le ton de légitime fierté sur lequel il annonça qu'il lui amenait un brillant élève, une recrue qui allait faire le plus grand honneur à l'établissement. Le général venait d'être nommé chef d'état-major de la première division militaire à Paris, et le jeune Charles, qui avait été pendant quatre ans interne au Collège Royal de Lyon, fut admis comme interne en seconde¹⁴. Malgré la différence d'âge qui les séparait, et la rigueur des divisions que l'on faisait alors entre internes et externes, grands et moyens, Baudelaire ne tarda pas à faire la connaissance de ce cadet, comme lui un peu bizarre et méditatif, qui aimait à se promener mélancoliquement autour de la cour. Que de rêves éperdus d'avenir, que de généreuses ambitions, que de discussions passionnées, ont transporté des générations de lycéens français pendant ces monotones promenades autour d'une cour de récréation ! Les premiers enthousiasmes du jeune Ménard furent pour la littérature romantique, alors dans tout l'attrait de sa nouveauté. Musset et Byron, ce dernier surtout, qu'il relut avec une émotion toujours aussi vive jusqu'à la fin de sa vie, étaient secrètement adorés par le collégien. La littérature devait être alors le sujet favori d'entretien avec Baudelaire. Baudelaire, nous dit son biographe¹⁵, n'avait alors rien du dandy qu'il devait devenir

12. *La presse de 1848* ou Revue critique des journaux publiés à Paris depuis la Révolution de février jusqu'à fin décembre (Pillet, 1849).

13. Wallon, élu député en 1871, est le « père de la République », l'auteur de l'amendement célèbre qui fit adopter les lois constitutionnelles de la Troisième République. Il fut ministre de l'Instruction Publique, et plus tard doyen de la Faculté des Lettres de Paris et Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Sciences Morales.

14. Voir là-dessus E. Raynaud, *Charles Baudelaire* (Garnier, 1922), p. 71 sq.

15. E. Raynaud, *op. cit.*, p. 71.

plus tard; il portait de gros souliers et un habit bleu fort souvent déchiré; il était de caractère remuant et aimait déjà à se faire remarquer et à étonner ses condisciples. Ses premiers succès scolaires semblaient d'ailleurs tenir les promesses faites par son beau-père. Dès sa première année à Louis-le-Grand, il fut parmi les premiers de sa classe en français, en grec, et surtout en latin. Le futur auteur des *Franciscæ meae laudes* remportait en 1837 le second prix de vers latins et le huitième accessit de version latine au Concours Général; la même année, au même Concours Général, Louis Ménard obtenait aussi, pour sa composition de vers latins, la récompense enviée d'une nomination.

Baudelaire devait quitter Louis-le-Grand le 21 avril 1839, au cours de son année de philosophie, à la suite d'un petit scandale de dortoir, rapporte-t-on, selon une insinuation de Ch. Cousin, qui nous renvoie pour plus de précisions à la deuxième églogue de Virgile. Le fait d'ailleurs n'est pas prouvé, et les dires ironiques et malveillants du bibliophile Cousin ne doivent pas nous inspirer une aveugle confiance ¹⁶. Pendant ce temps, Ménard, dont le fond du caractère fut toujours très doux, et qui ne trouvait pas auprès de ses parents les mêmes raisons de se révolter contre le prétendu joug familial, continua paisiblement ses études de bon élève. En 1840-41, pendant son année de philosophie, il eut pour professeur Jules Simon. « C'est à lui », nous dit M. Berthelot; mais il ne faut pas ici le prendre au pied de la lettre — « qu'il attribue son scepticisme ». Le futur scepticisme de Ménard, si scepticisme il y a, n'offrira guère de points communs avec la prédication morale du *Devoir*, de *l'Ouvrière*. Mais cette année de Philosophie est traditionnellement, pour un lycéen d'esprit curieux, riche en révélations et en enthousiasmes. Ce fut un bonheur pour Ménard d'entendre la parole éloquente d'un professeur ardent et intelligent comme Jules Simon. Disciple de Cousin, comme l'étaient alors, par conviction ou par nécessité, la plupart des

16. Ce Ch. Cousin, riche collectionneur, auteur du *Voyage dans un grenier: bouquins, faïences, autographes et bibelots* (D. Morgand, 1878), et des *Racontars illustrés d'un vieux collectionneur* (Librairie de l'Art, 1887), tous deux somptueusement édités, resta l'ami de Ménard et de Feuillet, ses deux anciens condisciples. Il devint plus tard président du Grand Orient de France, administrateur du Panama, inspecteur délégué des chemins de fer du Nord, et tout cela, s'il fallait en croire l'impétueux anti-sémitisme d'E. Drumont, grâce aux Rothschild, dont, sans être Israélite lui-même, il aurait été l'homme de paille. (*La France Juive*, vol. II, p. 322-327).

agregés de philosophie, mais disciple particulièrement aimé du maître, J. Simon, de huit ans seulement l'aîné de Ménard, venait de se plonger avec ravissement dans la philosophie grecque. Platon et les Alexandrins — sur lesquels il préparait un ouvrage, aujourd'hui un peu démodé par certaines de ses formules, mais fort solide pour l'époque¹⁷ — n'avaient pas de secrets pour lui. Il venait de faire accepter par Buloz un article sur le commentaire du *Timée* par Proclus. Il est probable que c'est sous sa direction que Ménard fit pour la première fois connaissance avec ces Alexandrins qu'il devait toujours relire et vénérer, et ce Proclus, dont il devait rester le disciple fidèle. Les rapports entre le jeune maître et l'élève devaient d'ailleurs se trouver facilités par une circonstance particulière : Jules Simon avait habité, l'année précédente, dans la maison même de M. Ménard père. Il a raconté, dans ses *Premières Années*¹⁸, comment, après avoir enseigné à Caen et à Versailles, l'autocrate Cousin, ayant besoin de sa chaire, le nomma soudain « agrégé-volant », c'est-à-dire suppléant sans position fixe. Dans la misère qu'entraînait la suspension de son traitement, le jeune philosophe aperçut, place de la Sorbonne, au cinquième, c'est-à-dire au dernier étage de la maison de M. Ménard, « le père de Louis Ménard, auteur de *la Morale avant les Philosophes*, et de quelques ouvrages, trop peu connus et qui méritent de l'être¹⁹ », un écriteau : « Chambre et cabinet à louer, pour 150 francs par an ». Après l'achat d'une table et d'un lit, et grâce à de savants calculs pour limiter à treize sous la dépense de ses repas chez Flicoteau, l'agregé-volant attendit ainsi la gloire et des jours meilleurs.

Une carrière semblait tout naturellement désignée pour le jeune collégien travailleur et intelligent, qu'attiraient déjà l'histoire et la philosophie anciennes : l'Ecole Normale s'ouvrirait sans doute aisément devant un adolescent si bien doué et hautement prisé par ses maîtres. Jules Simon, qui, entre 1833 et 1836, au sortir de son petit collège de Bretagne, avait passé là trois années de ferveur studieuse²⁰, encouragea sans doute Ménard à se préparer au concours d'admission. Ses pa-

17. J. Simon, *Histoire de l'Ecole d'Alexandrie* (Joubert, 1845), 2 vol.

18. J. Simon, *Premières Années*, édité par ses fils chez Flammarion, 1901.

19. *Ibid.*, p. 254-5.

20. Rue d'Ulm, dirions-nous aujourd'hui — mais l'Ecole Normale était alors logée dans l'ancien Collège du Plessis, qui faisait lui-même partie du collège Louis-le-Grand.

rents le poussaient aussi fortement à suivre cette voie, dans l'espoir que la discipline normalienne d'alors calmerait les goûts d'indépendance juvénile et les premiers enthousiasmes politiques de leur fils. Le jeune bachelier travailla donc pendant une année encore et fut reçu à l'Ecole Normale Supérieure, Section des Lettres, au concours de 1842²¹.

L'Ecole Normale traversait alors une période de réorganisation et ne brillait pas encore de l'éclat que lui vaudra, quelques années plus tard, la célèbre promotion des Taine, About, Sarcey... L'installation matérielle y laissait fort à désirer; on s'en plaignait vivement, comme on a toujours fait, en attendant le transfert au n° 45 de la rue d'Ulm, qui n'eut lieu qu'en 1847. La discipline y était stricte; l'organisation des études manquait de souplesse. Ce n'était pas un séminaire de recherches personnelles et savantes, mais plutôt une institution pédagogique où se formaient les futurs professeurs, sous la surveillance étroite de quelques maîtres désireux de se recruter des disciples ou de s'assurer un personnel enseignant soumis. Lorsque Louis Ménard entra à l'Ecole, l'influence de Victor Cousin n'était plus toute-puissante. Après avoir évincé Guigniaut et régné en autocrate jusqu'en 1840, le brillant philosophe n'avait pas réussi aussi aisément à mordre sur Dubois, « Breton hargneux, difficile à entamer²² ». Ce Dubois, l'ancien fondateur du *Globe*, avait, depuis mars 1840, le titre de conseiller-directeur et gouvernait la maison avec sagesse et largeur d'esprit. Vacherot était directeur des études et préparait sa grosse *Histoire critique de l'Ecole d'Alexandrie*. Le professeur de littérature française, Jacquinot, était un homme de goût original et fin. Gibon occupait la chaire de littérature latine, Le Bas (suppléé alors par Cartellier) celle de littérature grecque. Egger et Burnouf enseignaient la grammaire, Régnier venait d'être nommé à la chaire d'allemand, nouvellement créée. En philosophie et en histoire, Ménard retrouvait ses deux anciens maîtres de Louis-le-Grand, J. Simon et Wal-lon²³.

Louis Ménard ne resta d'ailleurs pas longtemps à l'Ecole.

21. Et non en 1843, comme le dit par erreur M. Berthelot, et, à sa suite, M. Desonay.

22. J. Simon, *Premières Années*, p. 179.

23. Voir le résumé de l'histoire de l'Ecole Normale qu'a donné M. Dupuy dans le *Livre du Centenaire de l'Ecole*, 1795-1895, p. 699 sq.

L'ordonnance royale du 29 octobre 1842 l'avait nommé élève à demi-bourse — les bourses entières étaient alors réservées aux six ou sept premiers. Deux mois plus tard, le registre de l'Ecole porte la mention suivante : « M. Ménard a donné sa démission à la fin de décembre 1842 et a quitté définitivement l'Ecole. » La raison de cette démission est fort obscure. Il démissionna, explique Berthelot, « car il avait déjà un goût très vif de la liberté ». Le motif est bien vague, mais il semble difficile d'en proposer un plus précis, et les archives n'en fournissent aucun ²⁴. Il ne se passa nul incident pour justifier cette démarche en apparence assez surprenante. Il est tout simplement probable que Louis Ménard supporta malaisément la discipline assez stricte de l'internat. La perspective d'une série d'examens avec des programmes fixés, l'admiration alors un peu imposée pour les classiques français du xvii^e siècle et pour la philosophie officielle, la nécessité de nombreux exercices scolaires, rebutèrent le jeune homme. Pareille déception est d'ailleurs fréquente pendant les premiers mois d'Ecole. Les jeunes provinciaux qu'y rencontrait Ménard se résignaient plus sagement et trouvaient des compensations, les jours de sortie, dans le spectacle de ce Paris qu'ils rêvaient tous de conquérir. Notre écolier, Parisien et de famille aisée, se refusa à attendre que les premières semaines un peu pénibles se fussent écoulées. De caractère un peu changeant, vite lassé de toutes choses, il préféra renoncer à la perspective de sécurité que pourrait lui offrir plus tard une chaire de professeur de grec. L'ambition de la gloire littéraire, peut-être aussi de la gloire politique, le mordait déjà. Il abandonna donc brusquement l'Université pour mener la vie plus libre qui était déjà celle de son ancien condisciple Baudelaire ²⁵.

II

Louis Ménard revint donc habiter place de la Sorbonne, dans ce logis qui, sans avoir jamais eu la célébrité d'un autre

24. M. Perrot, alors directeur de l'Ecole Normale, écrivait en 1901 à M. E. Champion : « Il n'est resté à l'Ecole qu'un an [en fait deux mois seulement] ; je ne sais pas pourquoi, n'ayant jamais songé à le lui demander. » (*Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 130).

25. Ce court passage à l'Ecole Normale ne permit sans doute pas à Ménard de former d'amitié durable avec ses camarades de promotion. Il trouvait cependant à l'Ecole en 1842, parmi ses aînés, des hommes tels qu'Hippolyte Rigault, P. Janet, et de futurs hellénistes, J. Denis, E. Burnouf, E. Pessoneaux.

grenier célèbre, celui d'Auteuil, n'en fut pas moins un lieu de rencontre pour bien des jeunes écrivains d'alors, et joue un rôle dans l'histoire littéraire anecdotique de 1843 à 1848. Rioux de Maillou nous a décrit ²⁶ « les deux pièces et le cabinet noir alcôve qui composaient ce modeste cinquième, à balcon sur la place... Louis Ménard y a reçu tous ses amis, c'est-à-dire y a fait défiler toute la littérature et tout l'art de l'époque où il ne s'était pas encore retiré au désert ». Mais Pedro Rioux de Maillou ne vint au monde — et d'ailleurs bien loin de là, à San-Francisco — que le 15 avril 1853. Il ne savait donc de la jeunesse de son cousin que ce qu'il apprit, beaucoup plus tard, de sa bouche. Les témoins oculaires de ces rencontres au grenier de Ménard ne nous les font connaître que par de vagues allusions, et le biographe doit avouer que, sur les idées et les goûts de Louis Ménard à cette époque, sur ses relations avec Baudelaire, Banville, Leconte de Lisle, il en est surtout réduit à « solliciter doucement les textes ».

Le seul témoignage direct que nous possédions sur ce « grenier » de Louis Ménard et sur ses rapports avec Baudelaire est celui de Charles Cousin, bibliophile ou plutôt bibliotaphe, comme il aimait lui-même à s'appeler. Dans un petit livre sur Baudelaire, publié anonymement chez Pincebourde en 1872 ²⁷, ce Ch. Cousin donnait, sous forme de lettre à l'éditeur, ses souvenirs sur Baudelaire tel qu'il l'avait connu au collège Louis-le-Grand. Il ajoutait une description du logis de Ménard qui a fait fortune, puisqu'elle a été citée par E. Crépet, E. Raynaud, F. Porché et tous les biographes du poète des *Fleurs du Mal*.

Je ne le [Baudelaire] retrouvai qu'au sortir du collège. Nous nous voyions le plus souvent chez un ami commun, dont plus d'un contemporain devenu célèbre pourrait vous décrire le logis très fréquenté en 1840.

Deux petites chambres au cinquième, avec balcon; décor composite, comme les aptitudes du locataire, helléniste enragé, peintre de paysages, poète, alchimiste, mystagogue et chasseur de serpents. Des bustes, des statuettes, des ébauches, des bas-reliefs, cloués aux murailles ou traînant sur chaque meuble, rien dans tout cela d'extraordinaire au quartier latin. Les fourneaux, les matras, les tubes en trombones, eussent attiré davan-

26. Rioux de Maillou, *Souvenirs des Autres* (Crès, 1917), p. 123-4.

27. Ce volume fut en fait, composé, ou rassemblé, par le comte Spoelberch de Lovenjoul. Le titre exact en est : *Charles Baudelaire. Souvenirs, correspondance, bibliographie, suivi de pièces inédites*. Chez René Pincebourde, 14, rue de Beaune, 1872. Le passage que nous citons se trouve p. 6-7.

tage l'œil du bourgeois, et son étonnement eût augmenté devant l'ornement principal du sanctuaire, cette fameuse armoire nauséabonde, où grouillaient dans l'alcool, sous de formidables étiquettes, les batraciens invraisemblables, les lézards géants et les vipères de choix assassinés à Fontainebleau.

Les biographes de Baudelaire se sont un peu trop empressés de prendre à la lettre chaque mot de ce passage. Ils ont surtout retenu, parmi les nombreux titres de Ménard, celui de chasseur de vipères. Cela corsait un peu cette amitié de jeunesse du futur poète, célèbre pour ses bizarreries et ses mystifications, qui, peu après son expulsion de Louis-le-Grand, allait être envoyé par son beau-père faire un voyage forcé aux Indes. Il est pourtant assez clair que ce Charles Cousin, d'ailleurs assez mauvaise langue et amateur d'anecdotes sensationnelles, a laissé pénétrer quelque confusion dans ses souvenirs de 1840 rédigés vingt-neuf ans après. Car si, en 1840, Louis Ménard, rhétoricien dans sa dix-huitième année, était, déjà, en puissance, helléniste et poète, il ne deviendra peintre de paysages que six ou sept ans plus tard, et alchimiste — ou même chimiste tout court — qu'en 1844. Quant aux serpents et aux lézards géants tués à Fontainebleau, ils ne peuvent guère l'avoir été que lors des seuls séjours prolongés que fit le poète dans cette forêt, c'est-à-dire après 1852.

Retenons donc seulement que, sorti en hâte de l'Ecole Normale, Ménard s'en vint retrouver le cinquième étage de la maison paternelle, et qu'il reçut là bien des amis. Par sa précocité érudition, par la diversité déjà surprenante de ses talents, son éblouissante conversation, et la pointe d'excentricité qui perçait dans ses idées comme dans sa conduite, le jeune normanien en rupture de ban était, aux yeux de ses camarades, revêtu d'un certain prestige, qu'accroissaient encore son aisance relative et la commodité qu'offrait pour eux tous, comme lieu de rencontre, ce logis au centre du quartier latin. Baudelaire habitait alors tout près de là, à la pension Bailly, avec Le Vavas seur et Ernest Prarond. Jusqu'en 1845, il vit très souvent Ménard, dont il fut l'un des amis les plus intimes; et nous savons que bon nombre des *Fleurs du Mal* (lesquelles d'ailleurs devaient alors s'appeler *les Limbes*, puis, en 1846, *les Lesbien nes*) furent lues par le poète à son ancien condisciple. Le célèbre et emphatique *Don Juan aux Enfers*, *l'Albatros*, *la Géante*, *une Charogne*, *la Servante au grand cœur*, et

plusieurs pièces du cycle de Jeanne Duval²⁸ furent peut-être déclamées pour la première fois au grenier de Louis Ménard. Le futur moraliste de *la Morale avant les Philosophes* admirait même tout particulièrement un curieux poème de Baudelaire, dont leur diligent ami nous a laissé le résumé. Le titre en était *Cauchemar*; le poète y faisait un rêve : une nuit, toute une armée, tambour-major en tête, venait violer sa maîtresse, « bizarre déité, brune comme les nuits », (sa Vénus noire, Jeanne Duval) sous les yeux du poète, paralysé d'horreur. Même lorsque Baudelaire, dont les nombreux changements d'adresse commençaient déjà à dérouter ses amis et ses créanciers, se fut transporté dans l'île Saint-Louis, quai de Béthune, puis au célèbre hôtel Pimodan, il continua à rencontrer presque journellement son ancien condisciple dans les petites crèmeries de la rue Saint-André-des-Arts ou de la rue Saint-Jacques, ou au café Tabourey, place de l'Odéon, qui était un lieu de rendez-vous littéraire très fréquenté.

Louis Ménard connut alors la plupart des jeunes auteurs qui composaient la bohème du quartier. Avec Murger lui-même il ne fut jamais très lié, et Ménard ne dut jamais priser très haut son talent. A cette époque d'ailleurs, nul ne soupçonnait encore en cet humble fils de concierge — d'un concierge allemand, disait la rumeur — l'auteur à succès de *la Vie de Bohème* et le futur collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*. Parmi leurs anciens camarades de Louis-le-Grand, Ménard et Baudelaire avaient retrouvé Louis de la Gennevraye et Octave Feuillet. Celui-ci, qui s'était déjà acquis quelque célébrité par ses nombreux prix au Concours Général (il était d'un an l'aîné de notre auteur) préludait à ses futurs succès de romancier par *le Diable à Paris* et *la Vie et les Aventures de Polichinelle* (1846). Il tentait aussi sa chance au théâtre et, la même année, faisait représenter à l'Odéon sa pièce *Echec et Mat*, écrite en collaboration avec Paul Bocage. Ce Paul Bocage, que les deux amis rencontrèrent alors plus d'une fois, de son vrai nom Paul Toussez, dit Bocage, était le neveu d'un acteur en grand renom, Pierre Bocage, qui, après avoir assuré le succès sur les planches de plusieurs pièces romantiques, et surtout d'*Antony* et de *la Tour de Nesles*, venait de jouer avec non moins d'éclat dans la *Lucrèce* de Ponsard. Nommé directeur de l'Odéon en

28. D'après la liste des poésies de Baudelaire composées avant 1843, dressée par Ernest Prarond. Cf. E. et J. Crépet, *Charles Baudelaire* (Messein, 1919), p. 42.

1845, il ne dédaignait pas de se mêler, au café Tabourey, aux groupes de jeunes gens que fréquentait son neveu. Lassailly et Barbara, tous deux ratés des lettres, — le second déjà fantasque et marqué de cette folie qui devait l'emporter plus tard —, le fidèle ami de Baudelaire, Le Vavas seur, furent parmi ceux qui écoutèrent place de la Sorbonne les premières pièces des *Fleurs du Mal* et les étincelants discours de notre philosophe. Là aussi paraissait quelquefois un personnage bizarre, Edouard Ourliac. De près de dix ans leur aîné et leur prédécesseur, à Louis-le-Grand, Ourliac était comme le trait d'union entre ce groupe de jeunes hommes de lettres et l'ancien cénacle de l'impasse du Doyenné, où il avait fréquenté en 1833, après son roman de *Jeanne la Noire*. Il travaillait alors à ses *Contes du Bocage*, et devait mourir en 1848, après une brusque conversion, journaliste catholique à l'*Univers*. Nadar et Ernest Prarond, déjà satellites dévoués du jeune Baudelaire, passèrent aussi par ce logis célèbre. Le sculpteur Préault, à qui son romantisme acharné fermait alors les salons et les expositions officielles, y égaya ses camarades apprentis-poètes par son inaltérable bonne humeur. Pierre Dupont, pour qui Baudelaire devait toujours conserver une estime littéraire qui ne laisse pas de nous surprendre aujourd'hui, y vint promener sa jeune gloire après que l'Académie Française eût couronné ses *Deux Anges* en 1842, et en attendant que sa *Chanson des Bœufs*, quatre ans plus tard, lui conquît la faveur du grand public. Eugène Cressot, obscur poète et pauvre employé au Ministère de la Guerre, Ferdinand de Lanoye, curieuse figure d'érudit et de voyageur, qui s'était jeté en 1830 dans le journalisme libéral, se mêlaient parfois à ce groupe, ainsi que Jules Husson, — *alias* Champfleury — qui, dès 1844, avait réussi à publier sa prose au *Corsaire Satan*, où Baudelaire devait bientôt le rejoindre. Avec Champfleury, on rencontrait souvent un paysan jurassien qui dut paraître bien provincial et grossier au Parisien poli qu'était Louis Ménard; ce paysan, qui avait nom Courbet, allait cependant faire exposer au Salon de 1845 son *Guittarero*, avant d'afficher, à quelques années de là, un réalisme brutal qui ne dut jamais être fort au goût du peintre délicat, mais bien moins vigoureux, que devint notre poète.

C'est enfin chez Ménard que Baudelaire, si nous en croyons ses biographes les plus autorisés (Eugène et Jacques Crépet) rencontra Gérard de Nerval et Théodore de Banville. Sur les

rapports de notre auteur avec Gérard de Nerval, rien n'a été rapporté²⁹. Il serait bien tentant d'imaginer les conversations de ces deux rares et délicieux esprits, et le critique pourrait tracer entre eux un parallèle qui ne serait pas faux en tous points. Certes le nom de Ménard ne sera jamais environné de cette auréole mystérieuse que le pauvre Gérard doit à sa vie capricieuse et à sa mort tragique; son talent littéraire n'a jamais atteint aux heureuses réussites d'*Aurélia* ou d'*El Desdichado*. Mais ils avaient tous deux en commun un beau dédain de toutes choses pratiques, un désir ardent de satisfaire jusqu'à leurs caprices les plus passagers et de rejeter toute limitation et toute discipline, une curiosité religieuse teinte d'un doux mysticisme³⁰; enfin leurs vers à tous deux, s'ils ne sont pas parmi les plus éloquents ou les plus vigoureusement frappés, sont toujours chargés de sens et de pensée; et la pureté limpide, la fine élégance de certaines pages de prose des *Réveries* ne sont pas indignes des *Filles du Feu*.

Quant à Théodore de Banville, alors précoce auteur des *Cariatides* (1842), il ne partageait sans doute point toutes les curiosités de Louis Ménard; mais la communauté entière de goûts et d'idées n'est que bien rarement un des éléments de l'amitié, et Banville fut le plus dévoué des amis. Certaines de ses futures poésies³¹, la préface du *Sang de la Coupe*, montrent qu'il n'avait pas écouté en vain, aux jours de sa jeunesse, les développements mythologiques de son ami; et Ménard, lors des débuts héroïques du Parnasse, prendra plus d'une fois la

29. Le nom de Ménard n'est même pas mentionné dans le copieux et bel ouvrage de M. Marie (*Gérard de Nerval*, Hachette, 1914).

30. Cette curiosité des religions antiques perce à chaque page du *Voyage en Orient* et dans un curieux article sur « le Temple d'Isis », que Gérard de Nerval fit paraître dans *la Phalange* en septembre 1845. Ménard, nous le verrons, collabora à *la Phalange* l'année suivante et lut certainement avec un vif intérêt les pages du poète-voyageur. — Il est, dans le premier chapitre de *Sylvie*, une admirable page où Gérard évoque sa jeunesse et celle de ses amis, qu'il n'est point hors de propos de citer dans ce chapitre sur la jeunesse de Ménard. La phrase qui le termine, en particulier, pourrait être mise en épigraphe devant plus d'un livre du « païen mystique » : « Nous vivions alors dans une époque étrange... C'était un mélange d'activité, d'hésitation et de paresse, d'utopies brillantes, d'inspirations philosophiques ou religieuses, d'enthousiasmes vagues mêlés de certains instincts de renaissance; d'ennuis des discordes passées, d'espoirs incertains — quelque chose comme l'époque de Pérégrinus ou d'Apulée. L'homme matériel aspirait au bouquet de roses qui devait le régénérer par les mains de la belle Isis; la déesse éternellement jeune et pure nous apparaissait dans les nuits, et nous faisait honte de nos heures de jour perdues... A ces points élevés où nous guidaient nos maîtres, nous respirions enfin l'air pur des solitudes, nous buvions l'oubli dans la coupe d'or des légendes. »

31. Surtout *L'Exil des Dieux* et *La Reine Omphale* dans *Les Exilés*.

parole pour défendre le poète « funambulesque » contre les reproches de paganisme et « d'art pour art » ; il lui adressera même une pièce de vers qui, sans être parmi ses meilleures, est un exemple curieux, parce que rare, de la veine légère et badine d'un poète plus souvent grave³².

Enfin un nom encore mérite d'être signalé parmi ces amis de jeunesse de notre auteur : Baudelaire, avant même de faire avec son *Salon de 1845* ses débuts de critique d'art, fréquentait beaucoup les ateliers de peintres ; il se lia en 1845 avec Delacroix, et, avant cette date, semble-t-il, avec un ami de Delacroix, le peintre lyonnais Chenavard, qu'il présenta à son ancien condisciple de Louis-le-Grand. Chenavard et Ménard étaient certes bien faits pour s'entendre, et notre peintre-philosophe témoigna toujours un respect affectueux à cet aîné, à qui, par tant de côtés, il ressemblait. Né quatorze ans avant Ménard, Chenavard avait vécu les journées ardentes du romantisme de 1830. Il avait, parmi les Sainte-Beuve, les Nodier, les Louis Boulanger, écouté la première lecture d'Hernani, donnée par le jeune Victor à son cercle d'amis, rue Notre-Dame-des-Champs. Compagnon de Gautier et de ce pauvre Gérard, qu'il accompagnait encore la veille de sa fin mystérieuse dans la rue de la Vieille-Lanterne³³, autrefois familier de Rossini, il avait été présenté à Hegel, à Rome, sur le Pincio, comme « un Français à l'esprit philosophique, un Français digne d'être Allemand³⁴ ». Infatigable discoureur, amoureux de la Grèce, curieux de science mythologique, il se plaisait à afficher au Divan Lepelletier comme au logis de son ami un pessimisme farouche qui lui valait le nom de Décourageateur le Grand, un mépris provoquant de tout ce qu'avait tenté l'humanité depuis les Grecs. Le syncrétisme religieux qu'il exposait souvent à ses auditeurs et qu'il traduisit plus tard dans ces peintures crépusculaires où se rencontrent, dans une mêlée divine, tous les symboles religieux qui ont fait vivre la race humaine, a certainement séduit le jeune Ménard et l'a aidé à formuler ses propres idées. L'influence

32. *Vers d'album*, dans *Les Poèmes et Réveries d'un Païen mystique*, (éd. de 1895), p. 110. Un autre amant de la beauté et de la forme passa sans doute aussi quelques heures dans ce grenier littéraire, entre deux feuillets ou deux « salons » à rédiger, Théophile Gautier.

33. D'après Rioux de Maillou, *Souvenirs des Autres*, (Crès, 1917), p. 71 sq.

34. D'après un long et intéressant article que publia *Le Temps* au lendemain de la mort de Chenavard, le 13 avril 1895.

est certaine, si elle est vague et difficile à préciser. Chénard dispersait malheureusement les trésors de son savoir et de ses rêveries philosophiques dans la fumée des conversations, et son œuvre reste par trop inférieure à ce que dut être l'homme pour que nous puissions l'apprécier équitablement aujourd'hui³⁵. Mais notre Parisien, s'il fut souvent paradoxal et excentrique, conserva toujours une limpidité d'esprit fort étrangère à ce cerveau lyonnais, « brumeux, fuligineux », dira son ami Baudelaire³⁶, « comme la ville de clochers et de fourneaux où il avait vu le jour ».

Divers témoignages de contemporains nous permettent d'imaginer aisément ce qu'était la vie de toute cette jeunesse littéraire, bouillonnante d'idées et riche surtout d'espérances. Dans le quartier latin d'alors, encore obscur et enchevêtré dans son fouillis de petites rues (la rue Saint-Jacques et la rue Monsieur-le-Prince étaient, on le sait, les deux artères principales; la rue Soufflot ne devait être percée qu'en 1846, et les premières transformations modernes datent de la fin de la Monarchie de Juillet) Ménard et ses amis se rencontraient presque journellement à leurs cafés favoris : le Tabourey, et quelquefois le Momus, sur la rive droite, à l'entrée de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois. La plupart de ces jeunes bohèmes, y compris Louis Ménard, que son aisance relative ne rendit jamais très difficile en matière de confort, et Baudelaire, qui voyait l'héritage paternel fondre rapidement entre ses doigts³⁷, se donnaient rendez-vous pour leurs repas au restaurant Flicoteau. Balzac a donné de cet établissement, célèbre alors parmi les étudiants du quartier, une description que se rappellent les lecteurs des *Illusions Perdues*³⁸. Il a évoqué les saladiers de vrais pruneaux cuits qui en ornaient la devanture³⁹ et les pains de six livres coupés en quatre tronçons pour rassurer les clients sur les promesses de l'affiche en lettres majuscules : PAIN A DISCRETION, « c'est-à-dire jusqu'à l'indiscrétion ».

35. Ménard n'a laissé sur Chénard qu'un seul article, dans le journal *La Justice*, 13 avril 1895, où s'expriment sa pitié et son admiration pour son vieil ami.

36. Baudelaire, *L'Art romantique*, (éd. Conard, 1925), p. 125.

37. Le conseil judiciaire, qui l'irrita et le mortifia si fort, lui fut donné dès septembre 1844.

38. H. de Balzac, *Les Illusions perdues*, *Un grand homme de province à Paris*, (éd. Conard, 1913), vol. XII, p. 49-50.

39. Place de la Sorbonne, au coin de la rue Neuve-de-Richelieu, qui a été fondue dans la place de la Sorbonne actuelle.

Ecrivains, étudiants, professeurs, se pressaient là, et l'un d'eux nous a indiqué le menu détaillé de ses repas : quatre sous pour la julienne, six pour le fricandeau aux haricots, avec beaucoup de haricots et très peu de veau, deux pour le pain et un pour la bonne ⁴⁰. Les plus riches s'offraient un ragoût de bœuf, lequel bœuf d'ailleurs, nous avertit Balzac, n'était souvent que la femelle de cet animal. Mais qu'importaient ces petites misères matérielles, alors qu'on évoquait de grandioses systèmes de régénération sociale ou de renouvellement de la poésie française ?

III

Depuis 1840, les idées de réforme sociale venaient de passer au premier plan dans les préoccupations de beaucoup d'esprits. Dès sa dix-huitième année, Louis Ménard dut lire avec avidité les théoriciens de l'avenir. Ses premières œuvres poétiques, et surtout son *Prologue d'une Révolution*, nous montrent avec quelle attention il avait suivi le foisonnement des utopies socialistes et communistes pendant la seconde moitié du règne de Louis-Philippe. Il a comparé lui-même cette époque étrange, avec la multiplicité de ses sectes et de ses réformateurs sociaux, à l'étonnante chimie intellectuelle qui, aux premiers siècles de notre ère, avait établi son principal laboratoire à Alexandrie ⁴¹.

Barbès et Blanqui, depuis leur malheureux coup de main du 12 mai 1839, qui dut frapper l'imagination de l'ardent lycéen de Louis-le-Grand, étaient pour l'heure réduits au silence dans les cachots du Mont Saint-Michel. L'émeute des Quinze-Vingts, en septembre 1840, et les discussions qui accompagnèrent le vote de la loi du 22 mars 1841, limitant pour la première fois l'emploi des enfants dans l'industrie, indiquaient assez la violence que les discussions et les polémiques allaient bientôt prendre. Fourier était mort depuis 1837; mais l'actif et autoritaire Considérant prêchait sa doctrine dans des conférences publiques et de vigoureux articles de *la Phalange*, qu'allait remplacer en 1843, comme quotidien, *la Démocratie Pacifique*. L'année 1840 avait vu paraître le

40. J. Simon, *Premières Années* (Flammarion, 1901), p. 256.

41. Article sur « Les Livres d'Hermès Trismégiste », *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1866, p. 871.

Voyage en Icarie où Cabet, avec son idéalisme utopique, faisait entrevoir un nouvel âge d'or pour le jour où l'état dispenserait seul toutes choses, — le violent mémoire de Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété?* — et surtout cette *Organisation du Travail*, dans laquelle Louis Blanc résolvait à sa façon la question sociale. L'année suivante, Pierre Leroux fondait avec George Sand la *Revue Indépendante*, où il mélangeait la religion et les réformes sociales, sa théorie mystique de la métempsycose et ses doctrines d'économie politique, « le bon Dieu et les prunes », comme le lui dira un jour méprisamment l'athée Proudhon ⁴².

Aucune de ces théories ne semble d'ailleurs avoir emporté l'adhésion de Louis Ménard, et ses idées politiques et sociales ne formeront jamais un tout cohérent qui permette de le rattacher à l'une ou à l'autre des sectes alors florissantes. Il semble probable, en tous cas, que, si la parole énergique et la dialectique de Louis Blanc et de Proudhon devaient plus tard le séduire, Louis Ménard fut plutôt attiré, entre 1840 et 1845, par la vague religiosité des Cabet et des P. Leroux; celui-ci en particulier exerça sur quelques-uns des plus illustres écrivains de l'époque ⁴³ une influence qu'on a souvent remarquée. Sa doctrine du progrès et de la perfectibilité, sa croyance à la palingénésie, et la place qu'il accordait à Jésus-Christ parmi les sages de l'humanité, laisseront des traces dans le *Prométhée* et ailleurs encore dans les écrits de Ménard.

Mais c'était déjà la gloire d'un poète plutôt que celle d'un réformateur social dont, en compagnie de Baudelaire et de Banville, rêvait à son cinquième étage de la place de la Sorbonne le jeune Parisien. La poésie romantique était loin d'être épuisée. Lamartine venait de retrouver dans les *Recueils* (1839) quelques-uns de ses beaux accents d'autrefois. L'année

42. Dans une lettre vigoureuse de *La Voix du Peuple*, n° 74, 13 décembre 1849.

43. Sainte-Beuve, Victor Hugo, George Sand, dont le *Spiridion* (1839) et *Le Consuelo* (1842-3), que Ménard lut probablement alors, sont tout pénétrés de cette pensée. Sur cette influence de Pierre Leroux, voir l'article de D. C. Evans, dans *Publications of the Modern Language Association of America*, March 1929, p. 274-287. Il n'est guère possible de préciser davantage cette influence de P. Leroux sur Ménard, influence qui reste hypothétique, mais fort probable. Nous y reviendrons en étudiant la philosophie mystique de Ménard (chapitre VIII; quant au saint-simonisme, dont l'action sur la littérature française a été étudiée, (C. L. de Liefde, *Le Saint Simonisme dans la poésie française entre 1825 et 1865*, Amsterdam, 1927), on ne voit nulle part que Ménard ait subi l'influence de ce grand courant d'idées; les rapprochements tentés par M. de Liefde sont peu convaincants (op. cit., p. 117, 141-2 et 167).

1840 avait acclamé les *Rayons et les Ombres* et les poésies complètes de Musset; au moment même où Ménard débutait dans les lettres, la *Revue des Deux-Mondes* publiait quelques-uns des poèmes qui seront plus tard parmi les plus purs joyaux des *Destinées*⁴⁴. Mais ces poèmes de Vigny eux-mêmes, et les ambitieuses épopées qui foisonnèrent soudain (*la Chute d'un Ange*, 1838; *la Divine Epopée* de Soumet, 1840; *l'Ahasvérus*, 1833; *le Napoléon*, 1835 et *le Prométhée*, 1838, de Quinet; enfin, *la Psyché* de Laprade, 1841) indiquaient de toutes parts le désir de substituer au lyrisme étroitement personnel une poésie symbolique, ne traitant de rien moins que de l'histoire entière de l'humanité.

Il nous est difficile aujourd'hui de ne pas sourire devant les sublimes ambitions d'*Ahasvérus*. L'enthousiasme des contemporains les plus sages célébra pourtant le poème, et un normilien d'alors nous a rapporté comment Michelet arriva un matin à son cours, le volume de Quinet à la main, et s'écria : « Messieurs, je vous annonce que la France, qui n'avait pas de poème épique, en a un à partir d'aujourd'hui : le voici !⁴⁵ » Le livre aussitôt fut dépecé en quatre, et autant d'élèves le dévorèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit, dans l'ordre bizarre où leur parvenaient ces « disjecta membra », mais tous avec une égale admiration.

Après avoir dans *Ahasvérus* représenté la race, « l'homme éternel en qui s'absorbent les hommes et qui s'appelle humanité⁴⁶ », Quinet avait dépeint dans *Napoléon* l'homme individuel, le héros, en vers cette fois-ci, et il complétait sa trilogie par un drame lyrique sur le martyr, *Prométhée*.

S'il est permis aux modernes de traiter des sujets antiques, assurément c'est lorsque ces sujets n'ont trouvé d'explication et de dénouement véritable que dans les révolutions et le génie des sociétés modernes. Or, il en est plusieurs de ce genre : *Prométhée* est le plus frappant de tous. Il suffit de se rappeler les principaux traits de la tradition du Caucase; on se convaincra que c'est là une des énigmes de la poésie païenne qui n'ont été résolues que par l'esprit du Christianisme⁴⁷.

44. *La Sauvage, La Mort du Loup, Le Mont des Oliviers et La Maison du Berger* parurent respectivement les 15 janvier, 1^{er} février, 1^{er} juin et 15 juillet 1844.

45. Jules Simon, *Premières Années* (Flammarion, 1901), p. 193.

46. E. Quinet, préface de *Napoléon*.

47. E. Quinet, préface de *Prométhée*. Cette préface a d'abord paru dans *La Revue des Deux Mondes*, du 1^{er} février 1838, p. 337-351, sous le titre « De la fable de *Prométhée* considérée dans ses rapports avec l'antiquité ».

Edgar Quinet, comme Goethe⁴⁸ et Shelley avant lui, comme Ménard allait bientôt le faire, tirait son sujet de la prophétie célèbre où le Titan d'Eschyle profère contre Zeus d'énigmatiques menaces⁴⁹; il corrigeait même le vieux poète par une interprétation où intervenaient son christianisme et sa libre-pensée tout à la fois. Prométhée, pour lui, devenait le symbole du drame intérieur de Dieu et de l'homme, de la foi et du doute, du créateur et de la créature.

Nous n'avons pas ici à étudier dans le détail ce *Prométhée* de Quinet. Louis Ménard l'avait certainement lu avec curiosité, comme la jeunesse de 1840, — et beaucoup d'autres qui n'étaient plus jeunes. Mais la conception du sujet, les personnages, le sens symbolique prêté à l'œuvre, différeront chez les deux poètes. Hésione, créée par le Titan avec de l'argile et une parcelle de son âme, les Cyclopes, les Sibylles, l'Océan, enfin les archanges Raphaël et Michel, tels sont les acteurs du drame lyrique de Quinet. Plus rien de grec dans cette mythologie fantaisiste. C'est Michel, et non plus Hercule, qui tue le vautour. Et, au lieu de ranger le Christ, comme le fera Ménard, parmi les anciens sages désormais inutiles à l'humanité, Quinet veut rester religieux et chrétien. Les derniers vers de son poème célèbrent Dieu retrouvé par l'homme :

Ainsi l'homme vient les mains vides
Et de Dieu retourne comblé.
Trop longtemps, sous des cieux arides,
Ses pleurs dans l'enfer ont coulé.
Vers l'abîme il penchait, résolu de maudire;
Et sa bouche déjà s'efforçant de sourire,
Chantait l'hymne de mort.
Mais un doigt le frappant sous sa fausse cuirasse,
Le chant du désespoir en un hymne de grâce
S'est converti d'abord.

Les ressemblances sont beaucoup plus étroites entre les poèmes de Victor de Laprade et les premiers essais en vers de Louis Ménard. La question de l'influence possible de La-

48. Dans son fragment dramatique de 1775, *Prométhée*.

49. C'est la menace que Zeus contractera une union et que son épouse mettra au monde un fils plus fort que son père. *Prom.*, vers 765-770. Mais Decharme (*Critique des traditions religieuses chez les Grecs* (Picard, 1904), p. 105-6, fait remarquer avec raison que le Prométhée d'Eschyle ajoute que sa prophétie se réalisera, « à moins que je n'aie moi-même été délivré de mes liens ». Or il sera délivré, et ses menaces restent sans effet, puisqu'Eschyle, à la fin de son *Prométhée Délivré*, représentait Zeus continuant son règne.

prade sur le Parnasse a été débattue plus d'une fois, mais à propos de Leconte de Lisle seulement. Théophile Gautier, dans son *Rapport sur la Poésie française*⁵⁰, Emmanuel des Esarts⁵¹, et Jean Ducros⁵² ont affirmé la réalité de cette influence. Ce dernier a insisté sur le double caractère, religieux et social, de la poésie de Laprade, qui dut attirer le jeune homme venu de la Réunion. Ducros poussait un peu trop loin ses rapprochements de diligent chercheur et accordait peut-être trop à Laprade. M. Desonay, à son tour⁵³, s'est plu à insister sur les vastes différences qui sépareront l'inspiration et la forme du poète lyonnais de l'auteur des *Poèmes Antiques*; et il a raison pour le Leconte de Lisle d'après 1852. Mais il nous paraît certain que, vers 1842-47, Laprade fut lu avec avidité et sympathie par le futur chef du Parnasse, et plus encore par celui qui nous occupe directement, son ami Louis Ménard.

De dix ans plus âgé que lui, Victor de Laprade est, par plusieurs aspects de son œuvre, le prédécesseur de Ménard dans certaines de ses tentatives. Sa *Psyché*, dont Sainte-Beuve devait déclarer plus tard avec raison qu'elle reste sa meilleure œuvre « pour la pureté du souffle et de l'accent⁵⁴ », avait paru en 1841. Ménard s'en est souvenu dans les deux compositions qui ouvrent sa carrière de poète, *Prométhée Délivré* et surtout *Euphorion*. Ce seront les mêmes prétentions à la vaste épopée symbolique, la même tentative pour résumer toute l'histoire de l'humanité par l'histoire de ses religions et de ses philosophies, le même vague de la pensée traduit par la même mollesse des vers. Psyché témoigne d'ailleurs d'une plus grande maturité de pensée que l'*Euphorion*, et d'un art du développement beaucoup plus habile. La forme même de Victor de Laprade est plus harmonieuse et sait mieux éviter le prosaïsme. Mais l'inexpérience de Ménard est rachetée par la jeunesse et la vigueur de sa poésie, qu'on salue avec joie après la douceur fade et l'idéalisme trop chaste et trop abondamment délayé de Laprade.

50. Ce rapport est publié après *L'Histoire du Romantique* (Charpentier, 1874). Voir p. 336 sur ce point de l'influence de Laprade.

51. E. des Esarts, dans *Revue Bleue*, 1896, tome VI, p. 789-791.

52. J. Ducros, dans *Revue d'Histoire Littéraire*, 1917, p. 83-91.

53. F. Desonay, *Le Rêve hellénique chez les poètes parnassiens* (Champion, 1929), p. 33-36.

54. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, vol. I (M. Lévy, 1863), p. 4. (Article du 16 septembre 1861.)

La même année paraissait dans la *Revue Indépendante* de Pierre Leroux et George Sand⁵⁵ *A un grand Arbre*, qui valut à Laprade l'accusation de panthéisme et de paganisme. Le spiritualisme platonicien et la conclusion vaguement chrétienne de *Psyché* ne dissimulaient pas d'ailleurs la vive sympathie de l'auteur pour la Grèce; c'est aux jeux pythiques avec Homère, au cap Sunium avec Platon, que la déesse recueillait les plus purs enseignements capables de la consoler de son exil dans la vie terrestre. Mais c'est dans deux autres poèmes, *Eleusis* daté de 1839, et *Sunium*, daté de 1837, mais publié le 25 mars 1843 dans la *Revue Indépendante*, que l'hellénisme de Victor de Laprade s'est exprimé avec le plus de bonheur — hellénisme assez particulier d'ailleurs, toujours accompagné d'un spiritualisme obstiné et d'un goût pour l'ésotérisme et le mysticisme qui annonce bien notre futur païen mystique.

Nous ne voudrions point nous arrêter ici à quelques rimes et à quelques expressions communes aux deux poètes, ni même prononcer le mot d'influence, qui serait un peu gros. Mais il nous paraît très probable que toute la partie d'*Euphorion* intitulée « La Grèce⁵⁶ » porte la marque d'une lecture de Laprade, et le poème même d'*Hellas*, sans doute le chef-d'œuvre de Ménard en vers, semble se ressouvenir de telle invocation à la Grèce d'*Eleusis*⁵⁷.

Grèce, où l'amour des Dieux, chaleur douce et bénie,
Comme un fruit de ton sol fait mûrir le génie,
Grèce, Olympe terrestre où respirent encor
Mille habitants du ciel, parés de jaspe et d'or,
Qui pourra retrouver, une fois abattues,
Le moule harmonieux d'où sortaient tes statues?
Nos fils à l'idéal s'essayeront en vain;
Les hommes ont brisé le modèle divin.

ou de telle strophe de *Sunium*⁵⁸ :

La lumière et l'amour ruisselaient, ô déesse,
Sur ta chaste poitrine en un même ruisseau,
Et l'homme entre tes bras buvait avec ivresse
Le breuvage du vrai dans la coupe du beau.

Cette fervente admiration pour la Grèce, qui semble apparenter Laprade au futur groupe parnassien, s'accompagnait

55. *Revue Indépendante*, 1841, vol. I, p. 532-534.

56. *Réveries* (édition de 1895), p. 532-534.

57. V. de Laprade, *Odes et Poèmes*, éd. Lemerre, p. 158.

58. V. de Laprade, *Odes et Poèmes*, p. 175.

déjà, à vrai dire, d'une égale vénération pour l'idéal chrétien. Dès 1840, il proposait à l'artiste de mouler son œuvre comme un

Beau vase athénien plein de fleurs du Calvaire ⁵⁹;

et, en 1851, la mort de sa mère détermina en lui une évolution vers un christianisme plus rigoureux. Il s'éleva, comme l'en félicita l'orthodoxe Nettement, « des régions d'une philosophie incertaine et vague vers les régions lumineuses de la religion ⁶⁰ ». Cette conversion, si elle purifia et améliora les intentions du poète, lesquelles étaient déjà très bonnes — trop bonnes, insinuait Sainte-Beuve — ne donna malheureusement pas à sa poésie plus de vigueur ou plus de sobriété; et c'est encore pour chanter l'éloge de l'Hellade que le poète retrouva ses accents les plus fermes dans la dédicace « à la ville d'Athènes » de sa tragédie d'*Harmodius* (1870).

En l'absence de tout renseignement contemporain sur les rapports qui ont pu exister entre Laprade et Ménard — et il nous semble très probable que les deux hommes ont dû se connaître et s'estimer, car il serait extraordinaire que leur ami commun, Chenavard, n'eût pas servi entre eux de trait d'union — nous pouvons du moins affirmer que Ménard a lu d'assez près les poèmes de son prédécesseur. L'hellénisme de V. de Laprade constituait pour lui un exemple, et l'attention qu'éveillèrent ces strophes d'inspiration grecque nous aide à mieux comprendre l'atmosphère littéraire de la fin du règne de Louis-Philippe, qui vit les débuts poétiques de Ménard.

Les historiens de la littérature ont souvent signalé ce retour à l'inspiration et aux sujets antiques qui, entre 1840 et 1850, est en effet frappant dans la poésie française. Théophile Gautier occupe une place centrale dans cette décade de transition, mais le jeune Banville, que Ménard connaissait mieux, fut, dans ce courant d'inspiration antique, un devancier plus direct. Dès les *Cariatides* (1842), et dans les *Stalactites*, qui parurent en 1846, au moment même où Ménard composait son *Euphorien*, il apparaissait comme un païen épris de la seule beauté, et, suivant la formule heureuse de Gautier ⁶¹, « il ramenait

59. V. de Laprade, *La Colère de Jésus, Poèmes évangéliques*, éd. Lemerre, p. 175.

60. A. Nettement, *Histoire de la Littérature française sous le Gouvernement de Juillet* (Lecoffre, 2^e éd., 1859), p. 151 du volume II.

61. Th. Gautier, *Rapport sur le Progrès de la Poésie française* (Charpentier, 1874), p. 302.

dans le burg romantique le cortège des anciens dieux ». Charles Coran, dans un volume de vers dont le titre, à cette époque, est la plus grande originalité, parmi bien des banalités et d'insignifiants poèmes de circonstance, proclamait :

Nous avons oublié les leçons de la Grèce,

et il affirmait son culte de la beauté hellénique dans des strophes à Hélène et à la Vénus de Milo ⁶². Amédée Renée, dans ses *Heures de Poésie*, déployait plus de sincérité de sentiment et surtout plus d'habileté de facture. Lui aussi invoquait au début de son livre la beauté antique en s'écriant :

Je veux mourir au pied de ton dernier autel.

Louis de Ronchaud, qui devait bientôt devenir pour Ménard un affectueux ami, mériterait de nous retenir davantage. Ses *Heures* ⁶³ rappellent souvent de trop près l'idéalisme sentimental de Lamartine, sa facilité fluide et un peu monotone. Mais la jeune sincérité du poète perce par endroits, et il trouve un bel élan oratoire dans certaines strophes où il redit la légende d'Hélène ou célèbre les dieux de la Grèce et l'architecture de leurs antiques demeures ⁶⁴.

Sans même que nous tentions quelque incursion dans le théâtre, où Ponsard et Armand Barthet avaient remis à la mode les sujets antiques, ou dans l'archéologie et la philologie, ces quelques titres suffisent à nous rappeler que l'hellénisme de Ménard et de ses amis parnassiens a été précédé de plusieurs tentatives, plus dispersées et moins éclatantes, pour célébrer en vers sculpturaux les divinités et les légendes de la Grèce. Sainte-Beuve, toujours prompt à flairer le vent et à deviner l'avenir, avait, dès 1839, mis cet ironique refrain à son *Eglogue Napolitaine* ⁶⁵ :

Paganisme immortel, es-tu mort? on le dit;
Mais Pan tout bas s'en moque, et la Sirène en rit.

62. Ch. Coran, *Onyx* (Masgara, 1840). La citation est de l'*Art*, p. 147.

63. L. de Ronchaud, *Les Heures* (Librairie d'Amyot, 1844).

64. Dans les poèmes *A Hélène*, xxv, et *Mon Jardin*, xxix. — Nous passons sous silence d'autres recueils de poésie, tels que les *Idylles Antiques et Sonnets*, *Les Etnéennes* de Philippe d'Arbaud Jouques, qui sont des imitations de Théocrite ou plutôt de Chénier, et *La Lyre Antique*, d'E. de Wailly, de valeur nulle comme poésie; ces ouvrages ne peuvent guère avoir exercé d'influence sur Leconte de Lisle et Ménard.

65. *Eglogue Napolitaine*, publiée anonymement dans *La Revue des Deux Mondes* le 15 septembre 1839, p. 870-873.

IV

Le premier essai littéraire de Louis Ménard n'est d'ailleurs pas encore l'œuvre d'un très sûr helléniste, et ne doit pas à l'antiquité grecque beaucoup plus que son titre : *Prométhée Délivré*. Quelques critiques, qui avaient dû le parcourir un peu hâtivement, le donnent comme une traduction en vers du *Prométhée Délivré* d'Eschyle⁶⁶. Mais on se rappelle que la tragédie du poète grec, à part quelques fragments, ne nous est point parvenue, et que les modernes qui ont repris le sujet se sont plus préoccupés de la traiter en modernes, avec leurs propres conceptions philosophiques ou politiques, que de reconstituer le drame perdu. Louis Ménard, ou plutôt Louis de Senneville, car tel est le noble pseudonyme sous lequel notre jeune poète de vingt et un ans publia son livre en 1843, ne fit pas autre chose⁶⁷.

Ce *Prométhée Délivré* n'a guère en commun avec le *Prométhée Enchaîné* du tragique grec, que le rôle du protagoniste, cloué sur son rocher de torture, défiant dans son orgueil le maître des dieux, et le personnage d'Io, d'ailleurs entièrement transformé par Louis Ménard. Pour le reste, celui qui était appelé à devenir le plus fervent helléniste du groupe parnassien fait bien plutôt figure de romantique. Cela n'a rien d'étonnant en 1843. Le byronisme en France était alors sur son déclin. Mais il n'avait rien perdu de son influence dans les provinces, comme le rappellent les illustres exemples de Flaubert à Rouen, et du jeune rédacteur de *la Variété* qui, venu de l'Ile de la Réunion à Rennes, y byronisait avec fureur. Louis Ménard, au cœur du quartier latin, n'en était pas moins provincial sous ce rapport; ou, plus simplement, il aimait Byron — il l'aima toujours⁶⁸.

On retrouve en effet dans ce *Prométhée Délivré* quelque souvenir, non tant du court et — n'en déplaise à Patin — peu

66. Vapereau, dans son *Dictionnaire Universel des Contemporains*, 1893, p. 1089; et même M. Estève, dans son récent *Leconte de Lisle* (Boivin, 1923), p. 58.

67. Ce *Prométhée Délivré* porte sur la couverture la date de 1844, et plusieurs bibliographies ont adopté cette date. L'ouvrage parut en fait le 16 décembre 1843 (*Bibliographie de la France*, n° 5821).

68. C'est ce que nous a révélé un de ses intimes, Rioux de Maillou (préface à son édition des *Réveries* (Crès, 1911), p. 3 : « Les Grecs étaient un peu son refuge contre Byron qu'il aimait à en pleurer. »

remarquable *Prométhée* de Byron, que de son *Caïn*. Mais c'est envers Shelley que la dette est le plus considérable. C'était déjà témoigner d'une curiosité d'esprit originale que de connaître Shelley en France à cette date. La poésie anglaise avait, dès le collège, semble-t-il, attiré Ménard. Certes, le *Prometheus Unbound*, qui s'élève par endroits jusqu'aux plus éclatants sommets du lyrisme anglais, ce drame puissamment construit, tout imprégné de l'extraordinaire finesse de sensibilité de Shelley, de son amour de la nature, et surtout la radieuse musique du vers blanc, laissent loin derrière eux la tentative du poète français. Les données même du drame shelleyen ne se retrouvent qu'en partie. Louis Ménard n'a emprunté à Shelley ni l'idyllique personnage d'Asia, ni le rôle de Démogorgon, le fils de Jupiter qui détrône son père. Mais Prométhée symbolise bien chez les deux poètes l'humanité opprimée par la tyrannie. L'optimisme exultant que respirent les dernières strophes du *Prométhée Délivré* nous rappellent, avec la splendeur de la poésie en moins, les hymnes à l'ère de bonheur promise à la race humaine libérée, dont le poète anglais a illuminé ses œuvres de *Queen Mab* à *Hellas*. Les chants que L. Ménard prête aux astres, aux forêts, aux montagnes, aux nuages (v. 167-197) sont l'écho — faible écho, il est vrai — des superbes chœurs cosmiques qui éclatent dans tout le quatrième acte de *Prometheus Unbound*. Et, çà et là, parmi les inexpériences de cette poésie de jeune homme, on est arrêté par un accent plus pur, un vers de poésie aérienne pas trop indigne de certains vers shelleyens ⁶⁹.

La scène du *Prométhée Délivré* est, bien entendu, sur le Caucase. L'aurore va bientôt apparaître, et amener le libérateur. Prométhée, depuis quatre mille ans dévoré par le vautour, voit enfin poindre l'aube de sa délivrance, l'affranchissement de l'humanité opprimée.

Sous les bras d'Héraclès quand tomberont mes chaînes,
Deshérités enfin des prières humaines,
Les cultes oppresseurs périront par l'oubli. (vers 18-20)

Le chœur s'entretient seul avec Prométhée dans ce début — non plus le chœur poétique des Océanides d'Eschyle, mais un chœur qui symbolise l'humanité entière. Dans des vers qui rappellent Vigny, il se plaint d'avoir toujours trouvé les dieux

69. Par exemple les vers 40, 112 sq. ou le vers 136.

sourds à ses appels. Il raconte au Titan son histoire, résumée par ses croyances successives : d'abord la terreur de la foudre et l'adoration aveugle de Jupiter; puis les prières et le vain appel aux oracles pour fléchir la loi divine; les réponses des sages, des stoïciens sans doute, et encore de Vigny :

Sois fort et prends ta part des misères humaines;
Tes maux n'ont dans le ciel ni juge ni témoin.

enfin la venue de l'Homme-Dieu, qui s'est sacrifié pour subir seul les décrets de la « divine injustice ». Mais sa religion même, après deux mille ans, se meurt, sans que rien n'apparaisse pour la remplacer et calmer les inquiétudes des mortels.

A ces plaintes, Prométhée répond par des paroles de consolation. Que l'humanité prenne patience, le temps s'écoule, « charriant les dieux morts et les trônes détruits », car les tyrans des cieux et les tyrans de la terre sont unis par Ménard, comme ils l'étaient chez Shelley, comme ils le seront dans la formule célèbre de Blanqui, dans un même anathème. Ces divinités auxquelles l'homme a porté ses hommages ne sont, explique-t-il, que des noms divers d'un même dieu.

Après ce développement d'un didactisme un peu prosaïque, le poète introduit quelques strophes où il a su mettre les images les plus fraîches, les vers les plus harmonieux de tout son *Prométhée*. La nature tout entière exhale ses chants les plus suaves pour consoler le captif, astres et forêts célèbrent l'universel amour qui va être la loi du nouveau règne; montagnes et nuages sont encore tourmentés et l'orage bouillonne avec fracas; mais le souverain Prométhée, muni du sceptre de la science, peut désormais dompter la foudre comme les volcans. Par la science, dont il a été l'initiateur, il va enfin régner, et, sans fausse modestie, il accepte tous les hommages de la nature, en s'écriant :

Les Dieux sont morts, car la foudre est à moi;

ce qui veut dire, commentait ironiquement Baudelaire, que Franklin a détrôné Jupiter.

Voici qu'avant l'apparition de ce jour si longtemps attendu, une figure mystérieuse gravit le sommet du Caucase. C'est Io, la fille d'Inachus, qui, dans le *Prométhée Enchaîné* du poète grec, traversait la scène dans ses courses errantes, la tête

surmontée de cornes et pourchassée par un taon cruel. L'Io de Ménard est tout autre. L'auteur a voulu lui donner un caractère exclusivement moral; elle est le type élevé de l'amour divin et s'appelle Magdeleine ou Marie. Ses courses vagabondes n'étaient que la recherche d'un dieu qui ne se montrait pas ⁷⁰. Pendant des siècles, elle a attendu et espéré l'ère d'amour promise par le Christ.

L'indignation de Prométhée éclate alors. Par sa bouche, le jeune Ménard adresse au christianisme quelques-uns des reproches qu'il répétera plus tard : le Christ enseignait la passivité et la résignation et l'homme, en écoutant son enseignement, « a laissé le champ libre à toute tyrannie ». Dieu a régné dans le ciel, égoïste et indifférent, tel le seigneur féodal dans son donjon, pendant que l'homme, patiemment, c'est-à-dire lâchement, endurait ses maux. Maintenant a sonné l'heure de la révolte; et, en quelques strophes enflammées, Prométhée annonce le règne de la science, qui seule pourra délivrer l'humanité de ses chaînes.

Le serpent disait vrai : la science était bonne;
Sa main va de nos fronts arracher la couronne;
Elohim, nous voici pareils à l'un de vous.
Vous vouliez, fils ingrats de la pensée humaine,
Proscrire votre mère, enchaîner votre reine;
Son sceptre se lève : à genoux! (v. 315-320)

La lueur de l'aurore enfin blanchit le ciel. Le vautour, percé d'une flèche, s'abat; Héraclès (qui, dans l'édition de 1843, s'appelle d'ailleurs Hercule) apparaît. La raison humaine est délivrée par la force; mais la force d'Hercule elle-même était conduite par la science, qu'a autrefois révélée Prométhée. C'est grâce à la science qu'il est descendu dans l'Erèbe et qu'il a purgé la terre des monstres de la superstition.

Prométhée est maintenant délivré; l'homme est affranchi, et la science est son seul culte. Mais ce n'est point assez; pour célébrer son triomphe, les révélateurs des anciens âges viennent, tour à tour, reconnaître le nouveau dieu.

Manou ouvre la marche, et expose en une vingtaine de vers la doctrine brahmanique ⁷¹. Prométhée et Hercule se chargent

70. C'est ici (vers 250-295) qu'on trouve quelques souvenirs de la *Psyché* de Laprade.

71. Cet intérêt que porte déjà Louis Ménard aux doctrines religieuses de l'Inde n'est pas sans être curieux à cette date.

de faire la critique de son système. Ils condamnent l'inégalité des castes, car, dans le pandémonium qui vient de naître, « tous seront appelés et tous seront élus ». Ils condamnent surtout la morale ascétique et contemplative. L'homme est fait pour agir et combattre, pour se révolter sans cesse et briser toutes les servitudes. — Zoroastre, qui paraît ensuite, est traité avec plus d'indulgence, car, le premier, il a prononcé le grand mot de pardon. Mais pourquoi prier, s'écrie Prométhée, puisque le ciel est vide. Plus grand que les dieux est l'orgueil vaincu de l'homme.

Louis Ménard a trouvé des accents plus touchants pour célébrer Homère. Le vieil aveugle de la légende revient chanter la gloire d'Hellas, la seule et l'éternelle patrie de l'art et de la beauté. Il invoque ses dieux et ses déesses en des vers où l'on retrouve quelques réminiscences de Laprade, mais aussi une note plus vigoureuse que dans les platitudes révolutionnaires qui gâtent tant d'autres endroits de cette œuvre de jeunesse.

O mes Olympiens ! Sur la rive inféconde
Où tous les dieux vieillis dorment d'un lourd repos,
En avez-vous trouvé de plus forts, de plus beaux ?
La poésie est morte avec vous dans le monde ;
Ses temples sont muets, son culte est déserté ;
L'homme a brisé la lyre et proscrit la beauté. (v. 637-642)

Ni Prométhée ni Hercule n'osent répondre à la plainte désolée du vieil Homère. Le jeune iconoclaste révolutionnaire qu'était alors Ménard respecte déjà la Grèce antique ; il formule seulement le vœu que l'avenir suive les leçons de la Grèce, et retrouve, sous la conduite de l'aède, la liberté et la beauté.

Jésus-Christ enfin prend la parole, le plus jeune de ces « anciens sages » ; envers lui aussi, Ménard témoigne cette déférence qu'il gardera toujours pour le fondateur du christianisme, alors même qu'il condamnera le plus violemment sa religion et les erreurs de l'Eglise. Dans des paroles qui rappellent encore le *Mont des Oliviers*, le Fils de l'Homme dit son œuvre. Il a voulu donner aux faibles l'espérance ; il a, au lieu du sacrifice humain, demandé le repentir ; encore une fois, s'il le faut, il est prêt à s'immoler pour racheter le monde. Prométhée s'incline devant la figure de ce dernier dieu. Mais, s'il a été grand, c'est justement parce qu'il était homme et pouvait s'offrir en sacrifice pour ses semblables. Ici encore, dès 1843,

nous voyons poindre une idée que Louis Ménard reprendra bien des fois, en prose et en vers :

Les Dieux peuvent mourir, car les Dieux sont d'argile;
 Mais toi, tu n'étais pas de ce limon fragile
 Dont le prêtre pétrit l'idole du saint lieu!
 Les Dieux veulent du sang : tu voulais des prières;
 Tu nous aimas, Jésus, tu mourus pour tes frères,
 Tu n'étais pas un Dieu. (v. 704-709)

Le chœur cependant, c'est-à-dire l'humanité, après cette évocation de tous ses révélateurs d'autrefois, se demande inquiète quelle va être sa religion nouvelle, et si c'est à Prométhée qu'elle doit désormais dresser des autels. Prométhée lui répond en tirant la conclusion du poème : il n'y a plus de dieux. Que l'homme, débarrassé de ses terreurs anciennes, ne cherche plus qu'en lui-même la vérité.

L'idéal est en toi — voilà le dieu suprême.
 Oui, le temple, le prêtre et le Dieu, c'est toi-même.
 Contemple ta grandeur; te voilà seul, mais fort. (v. 755-757)

Une route magnifique s'ouvre devant lui : par la science, par le travail, qu'il s'élançe et conquière la véritable immortalité en contribuant à l'œuvre collective et universelle.

Le lecteur de ce poème de jeunesse, ou même de cette simple analyse, est tenté d'être sévère pour la conception de ce *Prométhée*. L'auteur lui-même l'a cependant jugé assez durement pour qu'on lui épargne tout reproche. Dans la préface qui précède l'édition de ses poèmes en 1855, il essayait encore de défendre son interprétation du mythe et sa conclusion. Dans l'édition de 1895, il traite avec le plus grand dédain cette œuvre de ses vingt et un ans. « *Prométhée Délivré* est un travail de rhétorique. J'ai écrit cela en sortant du collège avant d'avoir approfondi les symboles de l'hellénisme... Le symbole de Prométhée me semblait propre à célébrer la victoire du génie humain sur le principe d'autorité. Faute d'avoir pénétré le vrai sens de la symbolique du feu, j'y ai cherché les éléments d'une thèse pour réfuter la conception monarchique de l'univers, chère à la bourgeoisie lettrée⁷². » Cette symbolique du feu, Louis Ménard devait y revenir beaucoup plus tard, et, d'après Adalbert Kuhn et Otfried Muller, l'interpréter en

72. *Poèmes et Rêveries*, édition de 1895, p. 5.

effet tout autrement ⁷³. Le supplice de Prométhée, pour notre mythologue épris de symboles, représentera alors la vie terrestre; sa délivrance, le retour de l'âme dans sa sphère originelle. L'âme, incorruptible et impérissable, est une parcelle de l'éther enchaînée par les dures lois de la nécessité sur le Caucase de la vie; elle est rendue à sa patrie par Héraclès, c'est-à-dire par le bras rédempteur des vertus héroïques. Délivrée de ses chaînes, elle remonte alors au séjour de la lumière, dans la sphère immobile des dieux.

En 1843, Ménard est bien loin de ces subtilités mystiques. Le plus vrai charme de cette œuvre précoce et ambitieuse est justement un parfum de jeunesse, une fraîcheur dans la poésie et un enthousiasme dans les convictions, que nous ne retrouverons plus chez son auteur. C'est — toutes proportions gardées — comme l'*Avenir de la Science* de notre philosophe-poète. Il est trop clair que Prométhée, Io, Héraclès, sont des personnages sans vie, des allégories exsangues et pâles. Le drame, si drame il y a, n'a ni couleur grecque, ni couleur moderne. Il se passe en dehors du temps, entre abstractions personnifiées, qui débitent consciencieusement les idées de l'auteur, et qui nous ramènent sans cesse aux platitudes révolutionnaires et aux rêves de progrès utopiques de 1840-48. Mais le biographe de Ménard se doit de sonder attentivement cet ouvrage, puisque c'est pour lui le seul document qui permette de connaître les idées et la tournure d'esprit du jeune homme.

La philosophie de Louis Ménard dans ce poème est la philosophie du dix-huitième siècle exprimée dans le langage de 1843 : foi entière au progrès, et à un avenir de bonheur indéfini pour le genre humain. Ce progrès, c'est à la science que nous le devons, la science qui nous a délivrés de terreurs religieuses, et au courage, qui nous fait rejeter toutes les tyrannies pour faire régner la liberté. Déjà donc, idées philosophiques et idées politiques s'unissent chez Ménard, comme plus tard dans son hellénisme trouveront place son culte de la beauté et son culte de la démocratie. Déjà aussi, dans ce *Prométhée*, perçoit le futur syncrétisme du prêtre de tous les dieux. Loin d'insulter ou de railler les croyances mortes, Louis Ménard s'efforce de les exposer avec sympathie; car elles ont

⁷³. Dans un article sur « la symbolique du feu », *Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} février 1875, p. 164-175.

été vraies et utiles à leur heure. Zoroastre, Homère, Jésus-Christ ont jadis consolé l'homme; ils l'ont aidé à sortir de la barbarie et à cheminer sur la voie du progrès vers cet âge d'or de l'avenir que sera le règne du Prométhée délivré. Par là, le jeune révolutionnaire se sépare des plus étroits parmi les « philosophes » du siècle précédent, et même de Shelley, pour qui toutes les religions comme toutes les tyrannies n'étaient que le règne du mal sans mélange.

L'inexpérience juvénile éclate aussi à chaque pas dans la forme de ce poème; et cependant il semble qu'un critique pénétrant qui l'aurait lu en 1843 eût dû y trouver de belles promesses d'avenir. La composition, une fois admises les bizarreries dans la conception du sujet, ne manque pas de fermeté et décèle le savoir-faire d'un jeune homme naguère encore rompu aux discours latins et aux dissertations de collège. Certes les gaucheries abondent : ce *Prométhée* a trop clairement été écrit à la hâte; les prosaïsmes, les chevilles, les transitions monotones le montrent assez. Les comparaisons, nombreuses, n'ont rien d'homérique ni d'eschyléen. Elles sont banales, et l'auteur semble en avoir distribué quelques-unes çà et là par acquit de conscience⁷⁴. Surtout, le poème est taché de deux défauts dont Ménard ne réussira jamais entièrement à se corriger. Les images sont dénuées de toute originalité et ne sont ni vues ni senties; et les épithètes, banales et usées, sont presque toujours des épithètes de nature, qui rappellent moins Homère que les poètes pseudo-classiques : les astres d'or, v. 1 — la flèche d'or, v. 413 — les autels d'or, v. 630 — le noir abîme, v. 13 — les flots noirs, v. 180 — la plaine féconde, v. 186 — l'airain sonore, v. 380, etc.

Mais il serait puéril de vouloir cataloguer toutes les faiblesses d'un poème que son auteur lui-même avait condamné à l'oubli — d'autant que, par ailleurs, quelques vers bien frappés et pleins, quelques développements oratoires, et parfois une musique harmonieuse témoignent de la précocité et de la facilité du poète. La versification, notamment, est d'un jeune homme préoccupé de varier sans cesse ses combinaisons rythmiques, et sachant adapter les mètres aux divers mouvements de la pensée. Un grand nombre de combinaisons strophiques s'y rencontrent, depuis les strophes de 3 vers, de 4 alexandrins

74. Voir les vers 85-88, 263-4, 746-7.

à rimes entrecroisées, ou de 3 alexandrins suivis d'un vers de 6 syllabes, à celles de 6, 7, 8 et 10 vers. Les effets produits par l'accumulation de rimes féminines et masculines (par exemple v. 112 sq), par les césures multipliées dans certains vers, montrent que cette poésie de tonalité classique dominante n'a pas été sans se ressentir des influences romantiques. En un mot, ce n'est pas un grand poète qu'annonce chez Louis Ménard ce *Prométhée Délivré* de sa vingt et unième année; mais c'est un homme ardent dans sa jeune foi révolutionnaire et anti-religieuse, un esprit curieux que de vastes lectures ont largement ouvert, préoccupé d'idées, et travaillant déjà à se forger un instrument poétique original.

Le succès ne fut pas cependant celui que le poète était en droit d'attendre. Il comptait déjà dans le monde littéraire plusieurs jeunes amis, qui n'ignoraient pas quel nom se cachait sous ce Louis de Senneville. Mais tous les critiques de l'époque semblent avoir gardé un silence méprisant. La *Revue Indépendante* elle-même, à qui les tendances politiques et les promesses d'un âge d'or socialiste du *Prométhée Délivré* auraient dû plaire, qui publiait volontiers des vers de Laprade, de Ronchaud, de Louise Colet, et où Amédée Pommier donnait sur la production poétique des comptes rendus très attentifs, ne signala pas l'ouvrage. Seul Baudelaire, et cela deux années après la publication du poème, l'honora d'un article.

Les relations des deux anciens camarades de Louis-le-Grand étaient restées étroites. Ils se lisaient en manuscrit leurs premiers essais littéraires; ils respectaient l'un en l'autre une précoce intelligence et s'encourageaient dans leur goût pour le paradoxe. Ils prirent même du haschich ensemble, certain soir célèbre que Ménard se plaisait à évoquer dans ses vieux jours, et, au lieu des mondes étranges qu'ils espéraient entrevoir après ce « sortilège bu », ne ressentirent qu'une fort banale colique. C'est à Louis Ménard, qui déjà s'occupait de chimie, que Baudelaire, un jour de juin 1845, vint d'un air solennel demander de l'acide prussique pour la tentative — ou la feinte — de suicide qu'il méditait. Les biographes du poète ont tous raconté la célèbre scène du lendemain (30 juin 1845) : Privat d'Anglemont, inquiet de la disparition de Baudelaire, se rendant chez Ménard; tous deux courant chez Banville; celui-ci interrompt la fête qu'il donnait ce jour-là à quelques convives, et, après réflexion, on monte chez Jeanne Duval. Louis Ménard pénètre

en ambassadeur chez la mulâtresse, et après avoir longuement parlementé pour assurer qu'il n'était ni huissier, ni recors, ni créancier, découvre son ami, qui s'était porté, « à une raisonnable distance du cœur », un inoffensif coup de couteau ⁷⁵.

La réputation de Baudelaire reposait alors uniquement sur les pièces encore inédites dont il faisait volontiers la lecture à son cercle d'amis, quand son *Salon de 1845* révéla ses admirables qualités de critique d'art. Le *Corsaire Satan* lui ouvrit aussitôt ses colonnes, ce qui, à vrai dire, n'était pas un succès à célébrer trop haut. Les articles étaient payés un sou et six liards la ligne dans cette petite revue où, sous la direction de Le Poittevin Saint-Elme, s'étaient groupés de jeunes débutants : Champfleury, Aug. Vitu, Le Vavas seur... C'est dans cette feuille que parut, le 3 février 1846, sous la signature de Baudelaire-Dufays, la seule notice qui ait signalé à l'attention du monde littéraire le *Prométhée Délivré* paru deux ans plus tôt. Encore n'était-ce point là une notice de camarade complaisant ou de critique porté à l'indulgence ⁷⁶.

Baudelaire commençait par de petites phrases, chargées de venin, sur la poésie philosophique, digne sœur de la peinture philosophique de MM. Papety, Ary Scheffer et autres. Louis de Senneville était classé avec Edgar Quinet parmi les « hommes de quelque mérite ». « Nous parlerons de son livre comme d'une tragédie où il y aurait quelques bons mots. » La poésie philosophique était donc un genre aussi prétentieux que faux, affirmait le critique; du moins, le sujet n'était pas mal choisi : l'humanité révoltée contre ses fantômes, la raison et la liberté criant : Justice! et l'obtenant.

Suivait une analyse fort ironique du *Prométhée Délivré*, et un jugement final qui vient, sinon d'un obligeant camarade, du moins d'un critique fort perspicace. « A quoi bon la poésie philosophique, puisqu'elle ne vaut ni un article de l'*Encyclopédie*, ni une chanson de Désaugiers?... La grande poésie est essentiellement *bête*; elle *croit* et c'est ce qui fait sa gloire et sa force. Ne confondez jamais les fantômes de la raison avec les fantômes de l'imagination; ceux-là sont des équations, et ceux-ci des êtres et des souvenirs... » Quant à la forme, Baudelaire la

75. D'après le récit de Rioux de Maillou, *Souvenirs des Autres* (Crès, 1917), p. 131.

76. L'article a été reproduit dans les *Œuvres Posthumes*, de Baudelaire (Mercure de France, 1908), p. 164-169.

juge encore vague et flottante. « L'auteur ignore les rimes puisamment colorées, ces lanternes qui éclairent la route de l'idée; il ignore aussi les effets qu'on peut tirer d'un certain nombre de mots diversement combinés... Quelques nobles et grands vers prouvent que s'il avait voulu développer le côté panthéistique et naturaliste de la question, il eût obtenu de beaux effets, où son talent aurait brillé d'un éclat plus facile. »

L'article tout entier est fort curieux; c'est un des premiers spécimens de la critique littéraire de Baudelaire, et l'on y trouve déjà son étonnante acuité, et sa sévérité pour tout ce qui n'a pas atteint un point de perfection ou de maturité suffisant. Il est incontestablement peu charitable, et Louis Ménard ne s'y est pas trompé. Il s'est toujours rappelé avec aigreur cet éreintement de son ancien ami, et, quelques années plus tard, il saisira avec empressement l'occasion de lui rendre la pareille. Il ne semble pas cependant que Baudelaire ait été poussé par d'autres raisons que son amour de l'art et sa sincérité, ingrate, mais réelle. Il concevait la poésie d'une façon tout autre, lui qui était déjà à cette date l'auteur d'une *Charogne* et de la *Servante au grand Cœur*; il avait discerné très tôt quel était son idéal d'art, et il était décidé à le poursuivre, en dépit de tous les obstacles et de tous les découragements — et cet idéal d'art s'accordait mal avec la poésie pseudo-philosophique ou les dithyrambes au progrès humain du *Prométhée Délivré*. D'ailleurs bien d'autres parmi ses camarades reçurent de lui le même traitement. On se rappelle certain article sur *l'Ecole Païenne*, paru le 22 janvier 1852 dans la *Semaine Théâtrale*, où L. Ménard encore, Théophile Gautier et Banville semblent être visés, et sans tendresse — et, peu de temps après l'article du *Corsaire Satan*, le 23 août 1846, *l'Echo des Théâtres*, sous la signature du même Baudelaire, avait fort sarcastiquement raillé Balzac, Th. Gautier et G. de Nerval, dans : « Comment on paye ses dettes quand on a du génie ».

Louis Ménard, qui connaissait le caractère assez original de Baudelaire, aurait pu lui pardonner. Mais sa vanité de débutant dans les lettres fut froissée. C'en est fait, à partir de ce jour, entre Baudelaire et lui, de leurs relations d'amitié.

V

Au moment même où cet article sévère sur son premier volume venait de détacher Louis Ménard d'un de ses vieux camarades, il avait trouvé déjà un ami plus fidèle en un autre jeune poète, dont le nom est devenu presque inséparable du sien.

Dès le mois d'avril 1845, Leconte de Lisle, après avoir « baillé sa vie » pendant seize mois à l'île Bourbon et compté les heures et les minutes de misère morale, s'était embarqué pour Nantes. *La Démocratie Pacifique* lui avait, par l'intermédiaire de son ami Villeneuve, ancien étudiant de Rennes, offert une position fort honorable⁷⁷. De Nantes, il se rendit pendant l'été à Brest, où il devait trouver le révolutionnaire Paul de Flotte, lui aussi phalanstérien et futur rédacteur de *la Démocratie Pacifique*.

On a beaucoup discuté sur la date probable de l'arrivée à Paris du jeune créole et sur le moment où il convient de placer sa rencontre avec Louis Ménard. Le point vaut en effet d'être élucidé, et plus encore pour le biographe de Leconte de Lisle que pour celui de Ménard, s'il est vrai, comme on le répète sans cesse, que c'est avec cette liaison qu'il faut faire commencer l'initiation de Leconte de Lisle à l'hellénisme. La source de renseignements la plus précieuse, celle à laquelle tous les biographes de Leconte de Lisle ont puisé, est le livre de F. Calmettes⁷⁸, livre où abondent en effet les détails curieux et les anecdotes sur beaucoup d'écrivains de la période 1850-80, mais dont il est prudent aussi de vérifier les assertions. M. Calmettes, d'ailleurs, s'il a très bien connu Anatole France, et assez bien Leconte de Lisle, n'a pu être, pour la date qui nous occupe en ce moment, un témoin oculaire très sûr : cette année 1846 est celle même qui l'a vu naître.

77. C'est ce que rapportent M. Estève, *Leconte de Lisle* (Boivin, 1923), p. 53, et M. Flottes, *Le poète Leconte de Lisle* (Perrin, 1929), p. 35. Mais Leconte de Lisle connaissait aussi dans le même groupe Désiré Laverdant, son compatriote de la Réunion, membre influent du comité de rédaction du journal phalanstérien, et auteur d'un curieux article que Leconte de Lisle et Ménard durent lire et discuter : « De la mission de l'art et du rôle des artistes. » (*La Phalange*, 1845, 1^{er} semestre, p. 253-272).

78. Calmettes, *Leconte de Lisle et ses amis* (Librairie et Imprimerie réunies, 1902).

Mais nous savons que Leconte de Lisle était arrivé en France en juin 1845 pour collaborer à *la Démocratie Pacifique*, et il n'y a point de raison pour supposer qu'il ait alors différé son départ pour la capitale. C'était de Paris qu'il avait rêvé pendant de longues années d'ennui dans son île. Il est infiniment probable qu'aussitôt après avoir rejoint Paul de Flotte, les deux jeunes gens partirent ensemble pour Paris et pour la gloire (c'est-à-dire en juin ou juillet 1845). D'ailleurs, si les premiers articles de Leconte de Lisle dans le journal fouriériste ne datent que du début de 1846, dès le mois de juillet 1845, *la Phalange* imprimait son *Hélène*⁷⁹; et le 1^{er} septembre de la même année, dans la troisième livraison, paraissaient sous la signature de Leconte de Lisle *Architecture*, *la Robe du Centaure* et *les Epis* (pp. 428-436). Il est peu probable que Leconte de Lisle se soit attardé en province, alors que l'on publiait à Paris ses premiers essais poétiques.

Ce sont ces premiers poèmes, nous dit Calmettes, qui attirèrent aussitôt l'attention de Louis Ménard et d'un de ses amis, Thalès Bernard. « Leconte de Lisle demeurait alors rue des Beaux-Arts, en voisinage avec P. de Flotte. Thalès et Ménard le cherchèrent longtemps. Ce fut Fage⁸⁰ qui parvint à le découvrir⁸¹. » Ce n'est point exactement ce que Ménard raconta, bien des années après, dans une interview à Guinaudeau : « J'avais pour ami Thalès Bernard, petit-fils d'un membre de la Commune de 1793 et secrétaire de Lebas, le célèbre helléniste. C'était Emile Fage qui nous avait fait connaître l'un à l'autre. Or, tous les trois, Thalès Bernard, Emile Fage et moi, nous avions lu des vers de Leconte de Lisle, que nous trouvions superbes et savions par cœur. Mais l'auteur nous était encore absolument étranger. Un beau jour, Thalès nous arrive en criant dès la porte :

— Eh bien! je l'ai trouvé!

— Qui donc?

— Lui, Leconte de Lisle. Je sais où il demeure; venez, je vous y mène.

Et nous nous en allâmes, 4, passage des Beaux-Arts — c'est

79. *La Phalange*, 1845, 2^e semestre, première livraison, p. 179-183.

80. Emile Fage, né en 1822 à Tulle, alors jeune poète qui fréquentait chez Béranger, devait finir prosaïquement avoué à Tulle. Ménard l'estimait beaucoup et correspondit avec lui pendant son exil. Les lettres de Fage se trouvent encore dans les papiers de L. Ménard.

81. Calmettes, *Leconte de Lisle et ses amis*, p. 79.

aujourd'hui la rue du même nom — où notre poète était le voisin de Flotte. »

La rencontre n'est pas datée. Mais nous croyons être assez près de la vérité, si nous la plaçons dans les derniers mois de 1845⁸².

En quelques semaines, des liens de la plus étroite amitié unissaient les deux jeunes gens. Ils avaient en commun leur goût pour la poésie et leur ambition de se faire un nom dans la littérature; surtout un même espoir révolutionnaire, une même foi en un avenir républicain et démocratique, les travaillait. Et tous deux se sentaient attirés vers l'antiquité, vers les mythes et la religion de la Grèce. Depuis qu'il avait quitté précipitamment l'Ecole Normale, et renoncé aux discours latins et aux versions grecques, Louis Ménard avait employé la meilleure partie de ses loisirs à la lecture des textes anciens et à l'étude de la civilisation et de la philosophie helléniques. Nulle dissipation n'a jamais troublé sa jeunesse, et la préoccupation de la femme venait pour lui bien loin derrière les intérêts plus graves de la littérature et de la politique. L'un de ses meilleurs camarades était un apprenti helléniste, Thalès Bernard. Né la même année que lui à Paris, élevé en Provence, Thalès était devenu le secrétaire de Philippe Le Bas, qui, digne fils du conventionnel, unissait lui aussi le culte de la Grèce et le culte de la révolution. Le maître composait alors son *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*⁸³, et son jeune secrétaire faisait paraître en 1846 son *Dictionnaire Mythologique Universel* de Jacobi, refondu et traduit en français, travail considérable qui nous montre le jeune homme très au courant des études sur la Grèce et fort capable de suivre avec son ami Ménard l'histoire et l'interprétation des mythes.

Leconte de Lisle ne pouvait que s'instruire dans la fréquentation journalière de ces deux jeunes savants. En revanche, il

82. Le plus récent historien du Parnasse, M. Desonay, ayant remarqué que *La Recherche de Dieu*, publiée par Leconte de Lisle dans *La Phalange* (1846, 1^{er} semestre, p. 56) ne porte nulle trace d'hellénisme, et qu'avec *La Vénus de Milo* (ibid., p. 278) la muse du poète est fortement hellénisée, en conclut que la rencontre avec L. Ménard doit se placer entre les deux. Mais c'est supposer certain à l'avance ce que l'on veut prouver, à savoir que tout ce qu'il y a d'hellénique chez Leconte de Lisle vient de Ménard. D'autre part, *La Recherche de Dieu* parut exactement en janvier 1846 et *La Vénus de Milo* en mars de la même année; c'est un bien court intervalle pour qu'on y puisse placer une aussi radicale évolution.

83. L'ouvrage parut de 1847 à 1863, 6 vol. in-4; Ph. Le Bas étant mort en 1860, H. Waddington en poursuivit la publication.

les éblouissait du prestige de la jeune gloire poétique. Il s'acharnait alors à améliorer sa forme, sans s'attarder plus que de raison aux chimères des fouriéristes et aux élucubrations mystiques de nos deux mythologues épris d'herméneutique. Louis Ménard gardait le souvenir d'une expédition que les trois amis firent un soir dans la forêt de Meudon, où ils devaient poétiquement passer la nuit. Chacun s'installa dans un arbre. Thalès prophétisait : « O panthéisme, tu m'inondes ! », jusqu'à ce que le froid de l'aube les eût fait rentrer, l'enthousiasme un peu transi⁸⁴. Leconte de Lisle appelait ironiquement son ami Ménard « Seigneur Crépuscule », par allusion à son interprétation d'Hermès. Le créole ne partagea jamais le mysticisme de ces deux enfants de Paris.

Nos trois amis formaient le noyau d'un groupe de jeunes gens que rassemblaient, pendant les deux années qui précédèrent la révolution de février 48, leur ardente foi républicaine et leurs grandioses illusions. Paul de Flotte était l'homme d'action de ce cénacle, un nouveau Robespierre, disaient ses amis, car l'admiration pour Robespierre était de rigueur. Seul Ménard étonnait ses camarades en osant lui préférer Danton. Curieuse figure que celle de cet officier de marine breton, auteur de savants mémoires techniques et promis à une brillante carrière, qui passe soudain au parti des réformateurs de la société, joue un rôle de quelque importance en 1848-51, est exilé et meurt dans les rangs des Garibaldiens en 1860⁸⁵. Eugène Maron, auteur d'une histoire littéraire de la Révolution française et collaborateur de Leconte de Lisle à *la Phalange*; Pierre Dubois, qui jamais ne prononçait le nom de Dieu, même pour jurer; Bénézit, vieille connaissance de Leconte de Lisle, humble professeur de musique; Lacaussade, créole de l'île Bourbon lui aussi, doux et triste élégiaque, plus lamartinien que parnassien, qui se sépara bientôt de ses camarades de la première heure. Des noms plus retentissants sont ceux de Bermudez de Castro, noble Espagnol fier de son haut lignage, et pour le moment ardent prophète d'un ordre nouveau, ce qui lui vaudra d'être déporté en 1849; Jacquemard, élève de Paul

84. Ph. Berthelot, *L. Ménard et son œuvre* (Juven, 1902), p. 12. — Les trois amis donnaient volontiers à leurs réunions le titre de club théagogique. Ils y affirmaient, entre autres choses, leur croyance à la transmigration des âmes qu'ils imaginaient errant, après la mort, d'astre en astre, vers une existence moins grossière et moins imparfaite. Ces réunions avaient lieu, le plus souvent, au logis de Thalès; le groupe de la « chambre à Thalès » était alors célèbre dans les milieux des jeunes écrivains à Paris.

Delaroche, qui débutait dans la peinture au salon de 1847, avant de devenir le sculpteur animalier des griffons de la Fontaine Saint-Michel et de s'embourgeoiser avec le succès. Son beau-frère, Jobbé-Duval, Breton lui aussi, peintre de quelque célébrité en son temps, dont les compositions ornent l'Hôtel de Ville de Lyon et le Tribunal de Commerce de la Seine, fortement révolutionnaire en cette ère de fièvre républicaine⁸⁶.

Il ne semble pas que Louis Ménard, même à ces heures où toutes les fois réformatrices, où toutes les sectes socialistes voisinaient dans Paris, et où les mêmes esprits allaient souvent de l'une à l'autre à la recherche du système idéal, ait jamais été fouriériste. Nous ne trouvons point sa signature dans la *Démocratie Pacifique*, et le périodique littéraire, qui publia entre 1845 et 1847 dix-huit poèmes de Leconte de Lisle, n'en imprima aucun de son ami. Nulle expression, dans l'œuvre de Ménard, ne rappelle, même de loin, la phraséologie phalanstérienne, et ses idées religieuses et politiques n'ont avec les théories de l'école que de très vagues rapports. La seule contribution de notre auteur à la *Phalange* parut en juin et juillet 1846⁸⁷. C'est un long compte rendu de deux volumes récents d'A. Mickiewickz sur *l'Eglise officielle et le Messianisme*. Cette quinzaine de pages, le premier échantillon imprimé de la prose de Ménard, révèle un critique intelligent et réfléchi, et un écrivain déjà maître de sa phrase. Sa vaste érudition apparaît par les citations dont il émaille ses remarques, en jeune homme prêt à étaler des richesses récemment acquises. Mais elle est accompagnée d'un goût pour les idées, et d'une clarté de méthode dans la discussion et l'exposition, qui auraient mérité de s'appliquer à un meilleur sujet. Le critique novice résume avec sympathie les étranges doctrines du Polonais, et marque sa méfiance pour le mysticisme à la Swedenborg. Il annonce un de ses développements favoris dans un passage curieux où il loue la pureté de l'âme et le sacrifice comme les premières conditions nécessaires pour recevoir une révélation, conditions qu'a remplies la Pologne, peuple-Christ. Il proclame la grandeur de la recherche du vrai dans une phrase qui semble annoncer Renan (« car la vérité est comme les châtelaines des

85. Il existe sur P. de Flotte une monographie italienne très complète, un peu déclamatoire dans l'admiration pour le héros, par Adriano Colocci (Bocca, Turin, 1912).

86. Sur tout ce groupe, voir Calmettes, *Leconte de Lisle et ses amis*, passim.

87. *La Phalange*, vol. I (année 1846), p. 630-635 et vol. II, p. 76-86.

romans de chevalerie; c'est à force de dangers et de combats qu'on peut arriver jusqu'à elle, et d'une prisonnière faire une reine »), et il termine par une vibrante profession de foi à l'œuvre sainte de la régénération des peuples et de la délivrance du monde.

S'il y a là de belles promesses, c'est tout de même un mince bagage littéraire quand on le compare aux poésies, aux revues dramatiques, aux nouvelles, aux articles politiques, que publiaient alors sous la signature de Leconte de Lisle les deux organes fouriéristes. Il est vrai que celui-ci n'avait que sa plume pour gagne-pain. Il est vrai aussi que, comme Baudelaire, Leconte de Lisle, tout créole qu'il était — puisque les créoles passent pour indolents et faibles — sut toujours se proposer un but et le poursuivre inlassablement, tandis que Ménard se laissa aller à suivre ses goûts trop divers, à gaspiller ses trop nombreux talents, et fut aussi, disons le mot, plus paresseux que son ami. Il dispersait déjà, dans d'éblouissantes conversations, des trésors d'aperçus, dont son entourage tirait souvent son profit. Mais les lettres de Leconte de Lisle, de Fage, l'amitié toute particulière dont l'honorait P. de Flotte, la haute estime que Thalès Bernard, Jobbé-Duval et jusqu'à l'excentrique Bermudez, professaient pour Ménard, montrent assez combien il était apprécié du petit cénacle, et quelles hautes espérances on fondait sur ses talents littéraires.

Il est très probable que c'est entre 1845 et 1847 que l'auteur de ce *Prométhée Délivré* peu remarqué se remit à l'ouvrage et composa une ambitieuse épopée, la plus longue de toutes ses œuvres en vers, *Euphorion*. Le poème n'a paru pour la première fois qu'en 1855, dans les *Poèmes* de L. Ménard. Mais les fortes analogies de style et de versification que cet *Euphorion* présente avec le *Prométhée Délivré* de 1843, les développements philosophiques et politiques qu'il renferme, nous permettraient de deviner que l'œuvre était écrite avant la révolution de 1848, si même nous n'avions pour nous en assurer le témoignage des familiers du poète⁸⁸. Seule la première par-

88. Les changements suivants ont été apportés par Ménard entre l'édition des *Poèmes* de 1855 et celle de 1895 : les vers 468-473 de l'édition de 1895 ont remplacé 6 vers supprimés; les vers 624 à 635, 640 à 659, 716 à 739 avaient dû être omis sous le Second Empire pour éviter de donner prise à la censure; et, après le vers 426, dans le texte primitif, venaient 64 vers qui, sauf trois strophes disparues, forment en 1895 le poème *Amant Alterna Camenæ*. Enfin, la *Parabase* des premières éditions est devenue un poème indépendant : *La dernière Nuit de Julien*.

tie de l'Epilogue, adressée à Blanqui et à Barbès, enfermés à Vincennes, après le 15 mai 1848, date d'après la révolution et parut dans *le Peuple* du lundi 12 février 1849.

Euphorion, nous dit l'auteur dans sa préface, est une suite d'impressions de voyage à travers le temps, depuis l'âge d'or sur le plateau de Pamir jusqu'à la décrépitude contemporaine. « J'ai tracé le plan d'un pèlerinage à la recherche de l'idéal, en tempérant à chaque étape du devenir, une espérance par un regret. C'était une protestation contre la théorie du progrès, qui était à la mode du temps de Louis-Philippe; mais j'aurais dû la remplacer par une formule plus exacte de l'évolution religieuse. » La légende sur laquelle il a tissé son récit est empruntée au mythographe Ptolémée Héphaïstion et au néo-platonicien Eunapios, dans ses *Vies des Philosophes et des Sophistes*. Goethe, dans son *Second Faust*, avait déjà introduit cet Euphorion, fils de Faust et d'Hélène, du génie et de la beauté. Le symbolique jeune homme, poussé par une dévorante soif de tout embrasser et de tout connaître, s'élance dans les airs, et, nouvel Icare, meurt victime de son ambition démesurée. Tel n'est point le sort de l'Euphorion de Ménard.

Dans le Champ des Pleurs virgilien, parmi les bois de myrtes, arbustes de Vénus, errent les amants que continue à tourmenter l'implacable désir. Là, Hadès consent à rendre féconde l'union d'Achille et d'Hélène. Mais la naissance d'un fils ne suffit point à la mère, si les dieux ne lui permettent aussi de franchir les portes de l'enfer et de vivre sur la terre. Devant ses prières, surgissent Eros et Antéros. Dans des répliques alternées, chères à L. Ménard et qui trahissent quelque gaucherie par leur opposition symétrique, Eros et Antéros s'adressent à l'enfant. Eros lui promet les plus grandioses destinées. Né en dehors de l'espace et du temps, il pourra remonter et descendre à son gré le cours des âges. Mais Antéros le compagnon inséparable donné par sa mère à Eros, qui grandissait quand il était réuni à lui et redevenait enfant quand il en était séparé, lui prédit quelle douloureuse nécessité est enchaînée à ce don des dieux: tourmenté par le désir d'un monde idéal, le fils d'Hélène repoussera tous les bonheurs de la terre et tombera enfin foudroyé.

Après ce prologue chez Hadès, nous sommes transportés à l'âge d'or. Cet âge d'or, le poète, dont la curiosité pour la religion et la civilisation de l'Inde est déjà vive, le place, non dans le jardin d'Eden, mais autour de l'Himalaya. Il y a là un effort

de description étendue et organisée comme L. Ménard n'en tentera pas souvent. Il a bien réussi à rendre l'impression de majesté écrasante, de vie intense et luxuriante, de cette nature indienne. Mais l'accumulation des détails (fleuves, lacs, plaines, neige, vents, oiseaux, insectes, reptiles, poissons, palmiers, cèdres, lianes, etc...), les adjectifs trop nombreux et trop vagues, les longues périodes d'alexandrins un peu lâches, montrent que le poète ne s'est pas encore forgé une langue poétique très sûre, et que sa forme reste molle et diffuse, à côté des premiers poèmes hindous de Leconte de Lisle, tels que *la Mort de Valmiki*.

Les vieux fleuves au loin règnent sur l'or des plaines
Et déroulent en paix leurs majestés sereines.
Ils s'égarent au loin dans l'ombre des grands bois,
Et leur voix se confond avec les mille voix
Qu'étouffe la forêt sous ses voûtes obscures.
Alors, pour assoupir et mêler les murmures,
Les cèdres du rivage inclinent leurs fronts noirs :
De l'un à l'autre bord, comme des encensoirs,
Les lianes en fleurs lançant leurs girandoles,
S'enlacent sur les flots en obscures coupoles. (v. 97-106)

En quelques strophes où les alexandrins alternent heureusement avec les vers de six syllabes, Ménard résume ensuite le caractère de cette nature luxuriante et la philosophie qu'elle a inspirée à ceux qui la contemplent. L'éternité de ces arbres et de ces fleuves, l'infinie fécondité de la végétation, écrasent la créature humaine qui boit quelque temps à la coupe du désir et meurt. Euphorion se révolte contre cette nature qui mesure à ses esclaves une part de volupté et se laisse bercer aux chants de ses adorateurs humains. Il méprise le désir et l'amour, et choisit une tâche plus haute :

Je veux de l'idéal traduire le mystère
Et montrer à la terre
Des formes de beauté dont Dieu sera jaloux.

Le tableau suivant de cette large revue des civilisations (dont on voit l'analogie avec la *Psyché* de Laprade) nous amène en Grèce. L'accent change soudain, et, pour la première fois, nous lisons un de ces vibrants éloges de la Grèce que Louis Ménard a maintes fois refaits en vers ou en prose, et toujours avec une aussi fraîche et aussi jeune sincérité. La différence est grande déjà avec les vers d'inspiration hellénique que nous avons re-

marqués dans le *Prométhée*. Dans *Euphorion*, il est clair que Ménard a puisé dans une fréquentation plus attentive des auteurs anciens un amour pour la Grèce autrement ardent. Il célèbre en elle la force toujours modérée, le goût de la liberté, la sagesse créatrice de Dieux indulgents et sereins. Il évoque la grande procession des Panathénées, que contemplant les regards d'Euphorion. Là, au pied du plus divin des temples, s'est pieusement réuni

Ce peuple glorieux qui montre à l'avenir
Jusqu'à quelle hauteur l'homme peut parvenir.

Les réminiscences abondent encore dans ces vers de jeunesse. Le célèbre chœur à la gloire d'Athènes d'*Œdipe à Colonne* a donné quelques traits (dans les vers 327-337) et peut-être aussi le bel hymne de Schiller, *Die Götter Griechenlands*⁸⁹. Mais l'originalité de l'auteur apparaît assez quand il célèbre ces dieux helléniques si proches de l'homme, les héros, hommes siégeant parmi les dieux, la chasteté des femmes et la fière liberté des citoyens, tous thèmes favoris de Ménard, que reconnaît aisément le lecteur du *Polythéisme Hellénique*.

Des chants, laborieusement divisés en strophes, antistrophes et épodes, convient Euphorion à se joindre à cette procession et à partager le sort des contemporains de Périclès. Mais le pèlerin de l'idéal a, comme Psyché, connu le mal; il a vu la souffrance des faibles et des esclaves; il a senti la pitié déchirante et, devant ces maux, les Immortels demeuraient impassibles. Les dieux grecs sont trop heureux pour le satisfaire, et leur culte ne convient qu'aux moments d'insouciance ou de félicité — curieux reproche, qui semble plus près de certaines pages célèbres de Renan dans *Saint-Paul* que des apologies du polythéisme auxquelles restera attaché le nom de notre poète.

Après la Grèce, l'Allemagne — l'Allemagne moyennâgeuse des romantiques, et surtout l'Allemagne religieuse de Quinet, où Leconte de Lisle, au même moment, voyait l'asile du bonheur domestique et de la sainte chasteté⁹⁰. Après l'Acropole ensoleillée, Euphorion se trouve au milieu d'une forêt austère, parmi la neige et le brouillard, dans une église go-

89. L'un des plus vibrants poèmes qu'ait inspirés l'éloge du polythéisme hellénique, dont la couleur et l'accent font souvent penser à L. Ménard.

90. Dans *La Recherche de Dieu* (*La Phalange*, janvier 1846).

thique, étrangement située au milieu des bois. La foule célèbre avec ferveur dans ses cantiques la nuit de Noël et la naissance de l'enfant divin. Le prêtre, les enfants, les vierges, les croisés, les esclaves et les anachorètes, tous chantent leur amour du Christ, leur passive soumission aux ordres du Tout-Puissant. Ils attendent avec confiance la mort, qui leur apportera, après les épreuves d'ici-bas, la félicité éternelle.

Ce n'est point ici qu'Euphorion trouvera l'idéal cherché. Il avait fui la Grèce, en quête de dieux moins indifférents aux souffrances humaines. Le christianisme ne lui offre que « tortures, noirs cachots, gibets, bûchers en feu », des crimes sans nombre commis au nom de la divinité, et, pour toute consolation, la prière et l'attente d'un sort meilleur qui ne viendra jamais. Par la bouche de son héros, Louis Ménard prononce contre le Moyen Age chrétien un implacable anathème qui, dépassant cette fois Vigny, devance plutôt les *Siècles Maudits* des *Poèmes Tragiques*. On sent ici l'exaspération révolutionnaire des approches de 1848, le jeune homme qui va devenir l'ami de Blanqui et le collaborateur de Proudhon. Ce n'est qu'un moment passager, le plus violent, mais non le plus original, de l'attitude de Ménard envers le christianisme.

Les blasphèmes d'Euphorion ont ébranlé l'église; elle s'écroule, et, tandis que quelques fidèles pleurent sa disparition, les sages vont, par les sentiers trop longtemps déserts, chercher l'arbre de la science : les peuples et les esclaves s'arment pour la liberté. La dernière partie du poème a pour titre : « Vieillesse du Monde »

C'est d'abord une vision du poète. Il entrevoit, sur la place de Grève, une foule agitée, guidée par quelques hommes au front pâle, à la prunelle ardente. Ce sont les Héros de la Montagne et de Quatre-Vingt-Treize. Il les invoque en strophes aussi déclamatoires qu'enflammées, et prend en pitié la dégénérescence des modernes qui ont oublié leur leçon et rendu inutile leur sacrifice. Une voix s'élève cependant pour consoler Euphorion. La France, autrefois toujours implorée par les peuples asservis, ne serait-elle plus elle-même? Mais une seconde vision vient le décevoir aussitôt. Elle est décrite avec force dans une centaine de vers qui s'accordent mal avec le reste du poème et portent la marque trop évidente du moment où l'auteur les a rajoutés à son œuvre, mais n'en constituent pas moins, par leur sincérité passionnée, l'une des plus heu-

reuses réussites en vers de L. Ménard. C'est aux *Iambes* de Barbier, plus qu'au stoïcisme de Vigny, que Ménard ici nous fait penser. La vision est amenée avec gaucherie; on y trouve encore le souvenir des phrases grandiloquentes de l'époque; mais il y a là un souffle oratoire puissant, et les vers se pressent dans un mouvement qui entraîne le lecteur.

Un immense échafaud apparaît dans les airs, et les martyrs de tous les siècles et de tous les pays viennent y subir l'immolation. Le Christ, pâle et sanglant, ainsi qu'aux jours du Golgotha, les martyrs jetés en pâture aux bêtes dans les cirques romains, les victimes de l'inquisition, enfin ceux qui périrent pour la cause révolutionnaire; mais ceux-là, hélas! sont abandonnés par la foule qu'ils avaient voulu servir. Ce sont les chefs du parti populaire, à qui le peuple de Paris, le 23 avril 1848, avait préféré les Lamartine et les Ledru-Rollin, comme il allait bientôt leur préférer Louis-Napoléon Bonaparte. Euphorion, plus que jamais désespérant d'atteindre son idéal, n'a que malédictions pour cette lâcheté d'une foule indigne :

O peuple, qu'aujourd'hui chacun flagorne et vante,
Race bâtarde, vil troupeau
D'esclaves, de moutons bêlants, foule rampante,
Qui tends la poitrine au couteau,

Proie éternelle offerte à toute tyrannie,
Lâche et tremblante humanité,
Reste enchaînée au joug qu'absout et justifie
Ton incurable lâcheté.

(v. 732-739)

L'épilogue résume avec bonheur le poème et donne quelque unité à ces développements divers, quelquefois mal accordés; mais il est particulièrement curieux en ce qu'il résume symboliquement toute l'évolution intellectuelle de Ménard entre 1845 et 1855. Il a, bien entendu, été composé plus tard que le reste de l'ouvrage, et probablement peu avant la publication du volume en 1855, lorsque l'auteur reprit son texte resté manuscrit. Puisque l'avenir n'offre plus rien à Euphorion, puisque l'espérance même ne lui est plus permise, il retournera vers sa jeunesse et la jeunesse du monde. Il revoit l'Inde majestueuse, la Grèce et ses dieux souriants, il a voulu les fuir, il a négligé, pour la quête infructueuse d'un illusoire idéal, ce bonheur qui aurait pu être le sien. Désormais, le regret seul sera sa consolation; l'étude de ce passé, dans lequel il ne lui a pas été donné

de vivre, lui fera oublier les amertumes du présent et l'inanité des rêves d'avenir.

Au linceul du passé couchons-nous en silence.

Ainsi conclut le jeune homme désabusé qui avait entonné dans sa première œuvre poétique un hymne si confiant au progrès.

VI

L'examen de cette épopée où les descriptions alternent avec les développements philosophiques, les vers idéalistes à la Laprade avec la plus violente des satires politiques, nous a entraîné au delà des dernières années du règne de Louis-Philippe. Au moment même où Louis Ménard composait la plus grande partie d'*Euphorion*, il avait déjà été distrait de la poésie par une passion soudaine pour la chimie. Dès le collège, ce fort en thème avait montré un goût très vif pour les sciences. Nous avons retrouvé un court article que nulle bibliographie ne mentionne, intitulé *Introduction à l'étude de la Chimie*, que Ménard écrivit en 1844 dans le *Dictionnaire abrégé d'Histoire Naturelle*, publié par l'Imprimerie de Bourgogne et Martinet. Dans son paisible cinquième étage, il s'était souvent diverti par quelques expériences, des éprouvettes et des alambics, et son amitié avec Paul de Flotte, auteur d'un mémoire sur « la Substitution de l'hélice aux roues du bateau à vapeur » (1843), ne fit qu'accroître sa curiosité scientifique. On sait d'ailleurs que le goût pour la chimie n'est point, chez un poète tant soit peu curieux, quelque chose d'inexplicable. L'exemple célèbre de Shelley est là pour nous le rappeler.

L'éminent chimiste Pelouze, alors professeur au Collège de France, venait de fonder à Paris en 1846 un laboratoire-école, où il s'efforçait d'encourager les vocations de jeunes savants d'avenir. Ménard, parmi ses discussions littéraires et politiques, ses lectures de vieux in-folios grecs et ses flâneries dans les cafés, trouva le temps de s'y rendre et de s'appliquer avec ardeur à ses expériences. Il obtint très vite des résultats magnifiques. Le 9 novembre 1846, à l'Académie des Sciences réunie sous la présidence de Mathieu, Pelouze rendait compte des expériences de MM. Ménard et Florès Domonte, qui s'occupaient en commun d'un travail sur la xyloïdine; ils ont cons-

taté, disait-il, que cette substance est très soluble dans l'air ⁹¹. Le 7 décembre 1846, l'Académie apprend que les deux jeunes gens appliquent cette propriété à la purification du coton. C'était la découverte du collodion, ou dissolution de pyroxiline ou fulmicoton dans un mélange éthéro-alcoolique. Le 25 janvier suivant ⁹², Pelouze annonçait que ses deux élèves avaient obtenu « par l'action de l'acide nitrique fumant sur la mannite et sur les diverses espèces de sucres et de gommés, des composés nitriques analogues à ceux qu'on prépare à l'aide de l'amidon ou du ligneux ». Une quatrième communication fut encore faite le 8 mars 1847, informant MM. les Académiciens que le coton-poudre se dissout dans l'éther alcoolisé. En d'autres termes, Louis Ménard, ayant réussi à cristalliser la mannite nitrique, est l'inventeur de la nitro-mannite, c'est-à-dire, suivant M. Philippe Berthelot, dont le nom en ces matières inspire confiance, peut-être « le plus puissant explosif connu ». On voit l'importance de cette découverte. Quant à celle du collodion, qui n'est pas pour son auteur un mince titre de gloire, elle n'éveilla pas malheureusement l'attention qu'elle méritait. Les vastes applications du collodion, d'abord dans la fabrication du celluloid, puis dans la photographie, ne sont venues que plus tard. Et Ménard racontait à la fin de sa vie à ses intimes que, victime de sa malchance obstinée, il avait vu la paternité de sa découverte contestée; un étudiant américain, du nom, bien fait pour créer des confusions, de Maynard, quelque temps après lui, découvrit à son tour le collodion à Boston; et son nom fut donné dans les dictionnaires et manuels scientifiques, jusqu'à ce que M. Berthelot père eût fait faire une rectification en faveur du chimiste français ⁹³.

De si beaux débuts semblaient promettre pour notre jeune savant la plus brillante des carrières scientifiques. La légende raconte que Louis Ménard continua à travailler à côté de Paul de Flotte. Il cherchait la cristallisation du carbone par voie humide pour faire du diamant, tandis que son ami essayait de faire de l'or. Mais ce n'est là qu'une légende. Une belle lettre

91. *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences*, année 1846, vol. II, p. 861 sq.

92. *Comptes-Rendus de l'Académie des Sciences*, année 1847, vol. I, p. 89.

93. Ménard resta toujours très fier, et à juste titre, de son œuvre de chimiste. L'un des hommages qui le touchèrent le plus fut la belle réponse que lui fit, un jour qu'il s'attristait d'avoir gaspillé sa vie sans avoir accompli œuvre durable, un de ses jeunes amis qu'il estimait le plus, le Dr Pettit : « Si; vous avez découvert le collodion et écrit les *Réveries d'un Païen mystique*. »

inédite de Ménard sur Paul de Flotte, écrite après la mort de celui-ci, nous a clairement montré combien Ménard prenait la chimie au sérieux, et que les hypothèses de son ami, si elles ne manquaient pas de hardiesse, n'allaient pas jusqu'à vouloir trouver la pierre philosophale. Les journées de février 1848 survinrent; l'un et l'autre abandonnèrent cornues et fourneaux pour se plonger dans les luttes politiques. C'est du moins ce que rapporte M. Ph. Berthelot, qui tenait évidemment le détail de Ménard. Mais il est bon de se souvenir que, lorsque M. Ph. Berthelot préparait sur Ménard son bel ouvrage, le vieux philosophe s'était plu à lui raconter, non point tous les événements de sa vie, mais ce qu'il voulait qu'on en sût ou qu'on en crût. En fait, nous tenons de personnes à qui Louis Ménard s'était confié avec moins de préoccupation de sa gloire posthume, que son abandon brusqué de la chimie eut une cause moins glorieuse. Dès avant la révolution de février, une explosion se produisit certain jour dans le laboratoire de Pelouze et détruisit une partie du bâtiment. Pelouze, dans un accès de colère fort explicable, demanda qui était l'auteur de l'accident pour chasser de son école le coupable. Et le coupable était Louis Ménard.

C'est ainsi qu'à la fin de sa vingt-cinquième année, le jeune hôte du grenier, l'ami de Baudelaire, puis de Leconte de Lisle, s'était acquis une renommée, encore peu éclatante, il est vrai, de poète; avait déjà charmé et ébloui tout un cercle de littérateurs en herbe par sa conversation érudite et paradoxale; passait pour savoir du grec comme un futur membre de l'Académie des Inscriptions, et pour réussir en chimie comme un candidat à l'Académie des Sciences. Sa versatilité même, et sa facilité dans tous les domaines, ne faisaient qu'accroître l'étonnement de ses camarades. Enfin, un modeste capital lui permettait de se dévouer aux grandes tâches sans avoir à offrir sa prose à de méprisants directeurs de journaux, ou sans solliciter quelque place de professeur ou d'employé d'administration. Mille voies semblaient s'ouvrir devant lui, toutes les espérances étaient permises.

1848 arrive, et c'est la politique qui va, pour un temps, l'emporter, bousculant chimie, peinture, poésie et philosophie; c'est l'éphémère journalisme qui va succéder à l'étude de l'éternel Homère.

CHAPITRE II

LA REVOLUTION ET L'EXIL (1848-1852)

- I. — La révolution de février. — Les clubs. — Proudhon, Barbès, Blanqui. — P. de Flotte et Ménard admirateurs de Blanqui. — Ménard proclame sa foi révolutionnaire dans le *Prologue d'une Révolution*; analyse du livre, sa valeur historique.
- II. — Procès et condamnation de Ménard. — Exil en Belgique et en Angleterre. — Efforts de Leconte de Lisle pour ramener Ménard à la poésie. — Les poèmes politiques : *Gloria Victis*, *Adrastée*, *Cremutius Cordus*. — Retour en France. — Influence durable de cette période révolutionnaire sur la pensée de Ménard.

I

LORSQUE les derniers jours de février 1848 amenèrent soudain la chute de la Monarchie de Juillet, ce fut une surprise presque déconcertante pour bien des jeunes gens qui, après avoir tant appelé la révolution future, ne l'attendaient pas de sitôt. Mais on se ressaisit vite dans le petit groupe où péroraient Paul de Flotte, Thalès, Louis Ménard et Leconte de Lisle. Le moment était venu pour eux de jouer un rôle dans Paris et de travailler à réaliser enfin l'âge d'or promis dans leurs poésies enflammées. La politique bannit désormais toute autre préoccupation chez Ménard; vivant au centre du quartier des écoles, toujours le plus remuant et le plus prompt à manifester au moindre signe, il suivit de près le cours des événements; il connut la plupart des chefs de partis, il se renseigna de tous côtés avec beaucoup de zèle, et il devint bientôt un prosateur et un polémiste remarquable ¹.

1. Le *Prologue d'une Révolution*, publié en feuilleton dans *Le Peuple* du 8 novembre 1848 au 12 février 1849, est notre principale source pour la connaissance des idées politiques de Ménard à cette date; à cela, on peut joindre *La Seconde République*, leçon du cours à l'Hôtel de Ville, publiée en 1899, à *La Plume*, dans laquelle Ménard reprit et résuma cinquante ans plus tard son premier ouvrage et quelques lettres ou coupures de journaux qui se trouvent dans les papiers inédits laissés par Ménard.

Le fouriérisme n'avait jamais eu beaucoup d'emprise sur lui. Il préférait des théories plus radicales et moins entachées de sentimentalisme chimérique. Dès 1848 d'ailleurs, le succès des phalanstériens semble sur son déclin. Ils ne prennent point part à la révolution, et on les rencontre rarement dans les clubs ou dans les journées historiques de février à juin. Louis Ménard a nié avoir travaillé, comme on l'avait prétendu, à détacher Leconte de Lisle du fouriérisme; mais il est très probable qu'il devait exercer son ironie contre les ridicules trop évidents de la secte, et leur timidité en présence des grands problèmes économiques et sociaux. Dans le journal où il écrivait, Proudhon écrasait journellement sous sa dialectique les disciples de Fourier, immoraux autant qu'illogiques, puisqu'avec leur étrange communisme, ils conservaient le capital et la propriété individuelle. Illogiques, dans la bouche de ce logicien, c'était tout dire!

Notre révolutionnaire témoigne plus de sympathie, sinon pour les idées, du moins pour la personne de Cabet, et l'indéniable courage dont il fit preuve en effet dans plus d'une circonstance. Louis Blanc l'attire davantage, et, s'il se détacha de lui beaucoup plus tard, au moment de la Commune, il loua toujours son sens politique aigu, approuva ses idées sur l'organisation du travail, ridiculement déformées par les fondateurs des Ateliers Nationaux, et se plut à reconnaître que, sans lui et Caussidière, l'ordre n'aurait pu être maintenu à Paris pendant les deux premiers mois de la République. Le journal de Proudhon fut le seul où il écrivit, et Ménard rencontrait souvent le directeur au bureau, rue du Coq-Héron. Mais il n'a jamais parlé de Proudhon, et nous ne pouvons que former des conjectures sur leurs rapports. La logique pressante, l'ardeur de conviction du robuste Franc-Comtois, la pénétration de ses aperçus, et la haute tenue de son style, attirèrent certainement Ménard, de même que Proudhon fut le premier à apprécier et à publier les fortes pages du *Prologue d'une Révolution*. Mais les deux hommes étaient fort dissemblables à d'autres égards; l'un, athée convaincu et violent, plein de méfiance pour tout ce qui était littérature et art, l'autre, déjà mystique et déroutant par ses contradictions; des relations d'amitié durable ne pouvaient guère s'établir entre eux.

Barbès et Blanqui étaient d'ailleurs les deux noms les plus célèbres du moment. C'est autour d'eux que se pressaient dans

les clubs des partisans fanatiques. C'est une des curiosités de l'histoire de la Seconde République que cette naissance spontanée d'un si grand nombre de clubs et de journaux ². Ménard, dans sa ferveur évangélique d'apôtre de la démocratie, s'est plu à citer à ce propos la parole de Jésus-Christ : « Quand trois d'entre vous seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux ³. » « Les clubs sont les églises de la religion nouvelle », disait-il encore, « la religion du droit. C'était un magnifique spectacle que de voir ces hommes qui, la veille, demandaient au vin ou à la littérature pourrie des théâtres un délassement de leurs travaux, s'assembler chaque soir pour entendre la bonne nouvelle, l'évangile de la justice, et boire la parole de vie qui tombait des lèvres des initiateurs ⁴ ». Pareil enthousiasme peut faire sourire qui a relu la prose creuse et ampoulée des feuilles contemporaines, ou qui se rappelle le club où Sénecal entraîne le Frédéric Moreau de Flaubert; il y suffisait de répéter le plus souvent possible les locutions : « apporter sa pierre à l'édifice », « problème social », « atelier », et d'évoquer l'idéal de la société future, sorte de Lacédémone américaine où l'individu n'existait que pour servir la société. Mais notre révolutionnaire s'est toujours aisément grisé de paroles, et il était alors dans toute la fièvre de ses vingt-cinq ans.

Dès le lendemain de la proclamation de la République, Blanqui avait fondé la Société Républicaine Centrale. Caussidière qui témoignait à ces clubs naissants une grande bienveillance, leur ouvrit les salles inoccupées des monuments publics. Blanqui réunissait donc ses partisans dans la salle du Conservatoire. Trois vice-présidents l'assistaient, dont Paul de Flotte, par qui Ménard connut Blanqui. La Société Républicaine Centrale s'affilia peu après à la Société des Droits de l'Homme, qui envoya des délégués pour répandre la bonne parole en province. P. de Flotte, avec l'énergie et l'initiative qui le mirent très vite en vue dans ces journées troublées, fonda même un club à lui, le Club du Peuple, et un journal, *l'Accusateur Public* ⁵.

2. Voir A. Lucas, *Clubs et Clubistes* (Dentu, 1851), suivi d'un répertoire alphabétique des clubs et d'une table de leurs membres.

3. *Saint Mathieu*, XVIII, 20.

4. L. Ménard, *Prologue d'une Révolution*, édition de 1849 (in-8, aux bureaux du Peuple), p. 74.

5. Sur le rôle de P. de Flotte pendant les journées révolutionnaires, et sur ses idées politiques, voir une longue lettre inédite de Ménard dont nous citons plus loin quelques parties.

Barbès, pendant ce temps, rassemblait la troupe de ses fidèles et de ses partisans au Club des Clubs. Ledru-Rollin — pour combattre Blanqui, a-t-on insinué — l'aidait de son influence et lui prêta le Palais National, rue Saint-Martin. Ménard s'est efforcé de rendre justice à Barbès, à sa chaude éloquence, à son courage chevaleresque; si ses sympathies allaient nettement à l'autre chef du parti révolutionnaire, il a toujours déploré l'inimitié des deux hommes comme le plus grand malheur dont souffrit le parti du peuple.

La farouche énergie de Blanqui lui semblait en effet plus propre à assurer le succès définitif de la cause révolutionnaire. « Sa parole calme et froide, a-t-il écrit, faisait pénétrer dans les masses de vagues soupçons sur les tendances du pouvoir. Instruit depuis longtemps à la défiance, il dénonçait avec une sagacité prophétique la marche rétrograde de la révolution. Il poursuivait avec une ombrageuse obstination ces deux agents de toutes les tyrannies, la magistrature et l'armée ». Ce silencieux et ce diplomate, dont G. Geffroy a fait revivre la figure dans son beau livre *L'Enfermé*, incarnait aux yeux de Ménard toutes les vertus des grands ancêtres de la Montagne. Le malheur fut que le peuple refusa de se laisser conduire selon les desseins de l'apôtre. Le 15 mai, les manifestants entraînèrent malgré lui Blanqui à une vaine manifestation pour la Pologne, alors que les misères du peuple français étaient là, criantes, et que nul ne s'efforçait d'y porter remède. Quelques semaines auparavant, la publication dans la *Revue Retrospective* du 31 mars du célèbre document Taschereau avait discrédité auprès de plusieurs la probité de cet éternel martyr, dont Ménard, du moins, refusa toujours de douter.

Dès les premiers signes de l'effervescence populaire, Ménard s'était empressé de participer à toutes les manifestations. Il avait obtenu une place de surnuméraire au ministère de la Marine, tandis que Thalès, révolutionnaire lui aussi, était employé au Ministère de la Guerre. Mais ce bureaucrate si peu fait pour l'être s'enfuyait trop souvent pour manifester, et il dut vite donner sa démission. Une lettre de Leconte de Lisle (du 6 avril 1848) nous apprend que son ami songea ensuite à se faire envoyer dans les colonies pour prêcher l'abolition de l'esclavage. Le poète de la Réunion, alors délégué à la propa-

gande en Bretagne, avait déjà réclamé cette abolition, et, le 27 avril, le Gouvernement Provisoire adopta la mesure libératrice. Le spectacle de ces journées historiques à Paris était d'ailleurs d'un intérêt trop puissant pour que notre Parisien ait sérieusement songé à s'expatrier.

Le lendemain presque de l'abdication de Louis-Philippe, paraissait le premier numéro du *Représentant du Peuple* : une grandiose profession de foi annonçait que le journal serait l'organe quotidien des travailleurs, et la devise laissait deviner que l'auteur des *Contradictions Economiques* serait l'un des inspireurs. « Qu'est-ce que le producteur? — Rien. — Que doit-il être? — Tout. » Les articles de Proudhon allaient en effet y paraître régulièrement. Dès le début, le directeur Fauvety, homme de haute culture et philosophe dont Ménard devait rester l'ami, discernait avec perspicacité les dangers qui menaçaient le jeune gouvernement provisoire, et les erreurs aveugles de sa politique financière et économique. La feuille promettait d'être le plus vigoureux et le plus clairvoyant des organes avancés, le plus redouté par les partis modérés. Parmi les mille journaux éphémères de l'époque, le *Représentant du Peuple* fut un des plus tenaces. Il ne cessa de paraître, en août 1848, que pour être aussitôt remplacé par le *Peuple*, dont Proudhon devenait le seul directeur, et de septembre 1849 à mai 1850, par la *Voix du Peuple*. C'est dans le *Peuple* que Ménard fit paraître, les 8, 15, 27 novembre, les 4, 11, 18, 25 décembre 1848, les 1^{er}, 8, 15, 22 janvier et les 5 et 12 février 1839, son *Prologue d'une Révolution*, ouvrage aujourd'hui fort rare⁷. Ce livre est le récit, sinon l'histoire, des mois de février à juin 1848, par un témoin oculaire et nous permet de suivre à travers cette époque agitée les faits et gestes, autant que les idées, de notre auteur.

Le volume est d'une haute tenue littéraire. Le jeune historien s'est efforcé, sinon de faire œuvre impartiale, à tout le moins de discerner, parmi des événements qui étaient tout proches, ceux qui resteraient dans les annales de l'histoire, et de rechercher avec pénétration les causes et les conséquences des faits. L'ensemble constitue un témoignage très précieux aujourd'hui pour la connaissance de cette année 1848, qui apparaît de plus

7. Daniel Halévy en a cependant donné une réimpression dans *Les Cahiers de la Quinzaine* (Cahier de juin de la cinquième série, 1904).

en plus comme l'une des grandes dates de l'histoire, le pivot sur lequel a tourné tout le XIX^e siècle, avec d'immenses espoirs anéantis aussitôt qu'éveillés. C'est aussi, venant d'un républicain farouche, le plus véhément des actes d'accusation contre cette République, appelée par tant de vœux sous le gouvernement précédent, et coupable de tant d'imprudentes erreurs.

L'épigraphe, empruntée à Maximilien Robespierre, indique le ton de l'ouvrage, et aussi le sentiment de pitié généreuse qui anime son auteur. « Une révolution qui n'a pas pour but d'améliorer profondément le sort du peuple n'est qu'un crime remplaçant un autre crime. » Puis, avec une netteté de pensée qu'égale la concision de la forme, il résume rapidement les causes lointaines des événements de 48.

La Révolution a été interrompue dans sa marche le 9 thermidor, alors qu'elle préparait la solution du grand problème qu'elle avait posé : l'organisation de la société. « Le dogme de la religion nouvelle était trouvé : c'était le droit, complément nécessaire et méconnu jusqu'alors du dogme chrétien, qui est le devoir. » L'œuvre révolutionnaire est cependant poursuivie sous l'Empire et sous la Restauration, sinon dans les faits, du moins par des penseurs solitaires, dont les théories font miroiter devant le peuple le rêve d'une société nouvelle. Quelques tentatives isolées de réforme violente avortent. « Les penseurs n'avaient pas assez médité, le peuple et les martyrs de sa cause n'avaient pas assez souffert. » Le règne de Louis-Philippe, comme la torpeur de la nature avant un grand orage, semble avoir endormi toutes les espérances. Mais l'idéaliste du *Prométhée Délivré* reprend ici la parole; il châtie en phrases cinglantes la corruption étalée au grand jour, le vol et la tromperie éhontée, l'atrophie générale du sens moral, la désorganisation de la famille, que dissimulait une apparente prospérité matérielle. Seule une aristocratie de fonctionnaires et de financiers — les deux catégories sociales les plus odieuses à Ménard — soutient encore la monarchie. La bourgeoisie elle-même fera cause commune avec le peuple.

Soudain éclate la journée du 23 février, dont l'auteur refait, avec précision et à l'aide de témoignages et de pièces officielles, un récit qui est aujourd'hui celui de l'histoire. Les banquets réformistes, la fusillade du Boulevard des Capucines, les défections de la Garde Nationale, enfin l'abdication du souverain, et, au milieu d'un tumultueux désordre, la nomination du Gou-

vernement Provisoire. Dès lors, la haine politique (Lamartine en particulier est durement traité pour son éloquence trompeuse, dissimulant une timidité bourgeoise) et la déclamation chère aux socialistes de l'époque, entraînent l'historien; la passion étouffe le sens de l'ironie, qu'il aura si aigu à mesure que l'âge apportera en lui, au prix de maintes illusions perdues, la seule vraie sagesse, celle qui est dans la résignation. Il ne voit dans le Peuple défié que d'honnêtes et pauvres victimes d'une mystérieuse oppression; il dépeint cette foule qui a envahi les Tuileries « montant la garde en haillons devant les hôtels des riches », et, dans sa clémence, abolissant la peine de mort pour ne pas châtier ses ennemis.

Ces nobles préoccupations empêchaient cependant que l'on songeât aux réformes promises et nécessaires. Le principe du droit au travail est resté inappliqué. La situation financière s'aggrave tous les jours; la Banque de France qui aurait dû être propriété nationale et devenir un « établissement de liberté », est encore « une entreprise d'exploitation ». Enfin, pour rendre le jeune régime plus impopulaire, dit Ménard, Garnier-Pagès fait voter le fatal impôt de 45 centimes additionnels. Lamartine, par la création de la garde mobile, à solde élevée, tourne contre les ouvriers « ces prétoriens du pouvoir ».

Le 17 mars est le dernier beau jour du parti démocratique. Les manifestants obtiennent l'ajournement des élections. Le 16 avril, nouvelle journée révolutionnaire, mais, cette fois, renversement de la situation. Les ouvriers, réunis pacifiquement au Champ de Mars et s'avancant vers l'Hôtel de Ville pour y porter leur offrande, se voient tout à coup incriminés de complot communiste. On sonne l'alarme; la garde nationale se réunit contre eux. Le pays va prendre parti contre les ouvriers pour les soldats.

Aux élections de fin avril, la province tout entière vote contre les révolutionnaires trop ardents et pour une politique modérée. La propagande avait été bien mal faite dans les campagnes, si l'on en juge par le peu de souplesse que le délégué Leconte de Lisle apportait en Bretagne à l'accomplissement de sa tâche. Le Club des Clubs, il est vrai, lui ménageait les fonds; et sans argent à l'appui, les principes immortels laissaient bien froids ces Bretons qu'ils auraient dû convertir. Dès le 30 avril, il communiquait à son ami Ménard, resté à Paris, et en contact quo-

tidien avec le peuple, sa détresse pécuniaire et son découragement. « Que le peuple est stupide ! C'est une éternelle race d'esclaves qui ne peut vivre sans bât et sans joug... Qu'il crève donc de faim, ce peuple facile à tromper, qui va bientôt se mettre à massacrer ses vrais amis ! ⁸. »

Ménard se refusait à partager des pressentiments aussi sombres. Il ne pouvait douter de l'enthousiasme de ces Parisiens qu'il voyait journellement, toujours prêts à courir à l'Hôtel de Ville pour manifester. Il rejetait donc tout le blâme sur les ruraux, qu'il ne connut jamais beaucoup et qu'il méprisa d'autant plus. « Chaque fois que Paris fait une révolution, la France y répond par une réaction. Les ruraux nous envoient leurs députés qui traitent Paris en pays conquis, sous prétexte qu'ils sont le nombre, et que Paris n'est que l'intelligence ⁹. » Et il ne trouva point de railleries trop dures pour cette province qui n'a su choisir de meilleurs représentants que des prêtres, si ce n'est toutefois des généraux, « vu le penchant inné de l'esprit français pour les oripeaux militaires ». On sourit en songeant que celui qui écrivait ces lignes sera, quarante ans plus tard, un ardent boulangiste.

Le 15 mai, Ménard assiste à la manifestation en faveur de la Pologne; la générosité des intentions ne lui cache pas la maladresse de la démarche. Huber, le président du Club des Clubs, a organisé le cortège qui pénètre dans la salle des séances de l'Assemblée. Barbès, Louis Blanc, exhortent en vain la foule au calme. Les cris de « Vive la Pologne ! » couvrent toutes les voix. Blanqui réussit enfin à se faire écouter. Il s'efforce de détourner l'attention du peuple sur les misères nationales, vers les massacres encore impunis de Rouen; les manifestants s'entêtent; Huber déclare dissoute l'Assemblée Nationale. P. de Flotte, se penchant vers lui, ne put que dire prophétiquement : « Tu es un homme de cœur, mais tu as perdu notre cause. » Dès lors, en effet, la cause de la révolution sociale était perdue. Barbès d'abord, Blanqui ensuite, sont envoyés au donjon de Vincennes. L'Assemblée n'attend plus qu'une occasion pour décréter la suppression des Ateliers Nationaux. Les ouvriers se préparent de leur côté à répondre à cette mesure. Avec les belles soirées de juin, les groupes se

8. Les manuscrits de ces lettres de Leconte de Lisle, qui ont déjà été publiées à plusieurs reprises, se trouvent dans les papiers laissés par Ménard.

9. *Le Seconde République*, p. 41.

réunissent, non plus dans les clubs, mais dans la rue, et la voix de Louis Pujol, ancien chasseur d'Afrique, révolutionnaire aussi sincère que violent, exhorte à la résistance.

Louis Ménard a fait un récit dramatique des sanglantes journées du 23, 24 et 25 juin. Mais il a évité de parler directement de lui dans ce *Prologue d'une Révolution*, où il tâchait d'être historien, et historien seulement. Calmettes a raconté que Leconte de Lisle et Ménard avaient, pendant l'insurrection, porté aux insurgés la formule du coton-poudre récemment découverte, et d'ailleurs inutilisable faute de temps. Mais nous savons qu'il faut accueillir avec réserve les renseignements, d'ailleurs précieux, du livre de Calmettes. La vérité est que l'auteur du *Prologue* ne manqua jamais de courage, mais qu'il n'était pas homme d'action. Tout — ou presque tout — se passait chez lui en paroles. Son rôle, pendant toute cette année 1848, paraît bien effacé, quand on songe à l'activité de Paul de Flotte, son compagnon de chaque jour, ou même aux efforts de Leconte de Lisle en Bretagne, à la tentative de Thalès pour se faire élire dans le Vaucluse. Mais l'inaptitude à l'action pratique n'était pas chez lui lâcheté, et nous tenons de son neveu le récit du danger qu'il courut. Son père et son frère, qui se trouvaient comme lui pendant ces journées de troubles dans le quartier du Panthéon, l'un des centres les plus actifs de l'insurrection, l'aperçurent à une fenêtre, au moment où une balle des gardes mobiles passa au-dessus de sa tête. Ils se précipitèrent tous les deux et ne réussirent qu'avec peine à l'arracher à son poste d'observation, tant les horreurs des massacres exaspéraient sa colère.

Le *Prologue d'une Révolution* se termine sur le tableau des luttes livrées dans le quartier Saint-Jacques, dans les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Denis, entre les insurgés et la troupe. L'auteur a rassemblé les documents et les détails les plus précis pour opposer la cruauté des soldats et de leurs chefs à la modération des ouvriers. Ici la sincérité de l'historien reste entière, la documentation précise et abondante, mais il ne résiste pas à la tentation de forcer un peu les textes. Les assassinats du général Bréa et de Mgr Affre sont presque justifiés; Louis Ménard s'étonne même que les représailles n'aient pas été plus fréquentes, tandis qu'il dépeint les mobiles et les soldats comme coupables de pillages sans nombre, de viols de femmes sans défense, et de tous les crimes les plus odieux.

L'écrasement de l'insurrection est suivi de procès; les ouvriers sont déportés ou châtiés au mépris de la justice la plus élémentaire : « Pour trouver quelque chose de pareil, il faut remonter jusqu'à la Saint-Barthélémy et aux dragonnades. »

La conclusion? C'est que des maladresses et des inexpériences fatales ont desservi la cause populaire. C'est que, comme Proudhon l'avait vu dès les journées de février, le pays n'était pas mûr pour la république. Ces combats de juin vont couper la France en deux, et pour longtemps encore, ils resteront pour les bourgeois et les paysans un souvenir de terreur angoissée, pour les ouvriers un souvenir d'injustice et de cruauté inhumaine. La cause de la révolution sociale est, pour bien des années, perdue.

Désormais, déclare en terminant Louis Ménard, le Peuple sera seul auteur du drame révolutionnaire et ne le jouera qu'à son heure. Il repoussera les provocations de ses ennemis, et si les diverses factions dynastiques appellent la guerre civile au secours de leurs intérêts égoïstes, il leur laissera la responsabilité de cette lutte. Le Peuple n'est pas en cause; il regardera, calme et impassible, cette tempête amoncelée par de mesquines intrigues et des ambitions furieuses, et laissera passer à ses pieds ce ruisseau de boue et de sang¹⁰.

Tels sont les événements dont ce petit livre fait le récit dramatique. « Un pamphlet échevelé », a-t-on dit récemment, que le lecteur regrette d'avoir ouvert¹¹. Œuvre partielle, c'est vrai, mais essentielle à la connaissance de son auteur, dont les idées politiques et l'idéal révolutionnaire ont déterminé en partie la carrière et même le « rêve hellénique »; œuvre d'historien tout de même, d'historien trop proche des événements pour être impartial, mais appliqué à servir sa cause avec les meilleurs instruments, c'est-à-dire en apportant des faits précis et de l'intelligence.

Il est d'ailleurs aisé de vérifier l'exactitude de la plupart des détails donnés par l'auteur. Sur l'ensemble des événements, la situation politique et économique après février 1848, les progrès de la réaction, l'organisation des Ateliers Nationaux, et enfin les journées de juin, l'ouvrage de Ménard supporte avantageusement la comparaison avec les récits de Louis

10. *Prologue d'une Révolution* (édit. de 1849, p. 309).

11. Desonay, *Le Rêve hellénique* (Champion, 1929), p. 86.

Blanc ¹², de Daniel Stern ¹³, de G. Renard ¹⁴ ou même, sur le point précis de l'insurrection de juin, avec le récent ouvrage de M. Ch. Schmidt ¹⁵. L'ordre du développement, la clarté du récit, l'enchaînement logique des causes et des effets, sont des qualités qui frappent chez un jeune homme encore tout novice dans le journalisme, hier encore chimiste ou poète. Quant à la valeur historique du *Prologue*, elle est grande si on la considère comme un document vécu. L'auteur n'a pas tout dit; il a insisté sur la sauvagerie de la répression pour laisser dans l'ombre les torts des insurgés. Mais il a donné ses références ¹⁶; et on aperçoit en les vérifiant que ce pamphlétaire passionné a pris le temps de puiser aux sources officielles et aux témoignages directs, aux numéros contemporains du *Moniteur*, de *la Réforme*, des *Débats*, du *Constitutionnel*, c'est-à-dire de journaux peu suspects de partialité envers l'insurrection.

II

La publication du *Prologue* dans *le Peuple* fut suivie de près par la publication de l'ouvrage en volume, aux bureaux du même journal. Il eût été surprenant que l'attention des pouvoirs publics n'eût pas été éveillée par des pages aussi accusatrices. Le 4 mars, Ménard apprend déjà que son ouvrage est incriminé. Il s'en étonne, mais s'en félicite aussi, car il espère, dans sa naïveté, convaincre d'emblée ses juges en apportant la preuve des faits qu'il a narrés. Le 15 mars, nous lisons dans *le Peuple* : « Le citoyen Duchêne [le gérant du journal] s'est présenté ce matin devant la Cour d'Assises, assisté de notre ami Madier de Montjau aîné, pour demander une remise fondée sur l'indisposition de notre collaborateur Louis Ménard. La Cour, ne trouvant pas le certificat de maladie présenté par Ménard suffisamment régulier, a ordonné qu'il serait passé outre, et nos amis s'étant aussitôt retirés, elle a

12. L. Blanc, *Histoire de la Révolution de 1848* (Lacroix, 1880).

13. D. Stern (Mad. D'Agoult), *Histoire de la Révolution de 1848* (Lévy, 1850).

14. G. Renard, *La République de 1848* (dans *Histoire socialiste*, Rouff, 1907).

15. Ch. Schmidt, *Les journées de Juin* (Hachette, 1926).

16. Le *Moniteur* des 26 et 28 juin 1848, la *Réforme* du 25 juin, la *Démocratie* du 30 juin et du 1^{er} juillet, le *Journal des Débats* des 29 et 30 juin, et le premier volume des *Dépositions faites en juillet devant la Commission d'Enquête*, rapportent en effet les détails qu'a cités Ménard. Mais il n'a pas, bien entendu, reproduit tout ce que citaient ces journaux; il a laissé de côté bien des crimes attribués aux insurgés.

rendu un arrêt qui condamne Ménard et Duchêne à quatre ans d'emprisonnement et à 5.000 francs d'amende. »

C'était de quoi effrayer, non tant le jeune homme qui, sans avoir l'étoffe d'un martyr, n'aurait pas redouté de souffrir pour sa cause, mais les parents et le frère de Louis, beaucoup plus prudents, et déjà depuis douze mois inquiets des enthousiasmes et des amitiés politiques du fils aîné¹⁷. Le 22 mars, les bureaux du *Peuple* sont envahis par des agents qui recherchent tous les exemplaires du *Prologue* et toutes les pièces relatives au livre. Le 7 avril, l'affaire revient, opposition ayant été faite au premier jugement rendu par défaut. Le procès eut quelque retentissement dans le cercle des amis de Ménard. Eugène Maron et Leconte de Lisle se tenaient derrière lui et s'efforçaient de modérer son éloquence lorsqu'il prit la parole pour se défendre. Les deux amis ne croyaient d'ailleurs pas à la condamnation, et Calmettes nous rapporte que Leconte de Lisle, à chaque citation incriminée par l'accusation, tirait l'inculpé par la manche et chuchotait : « Attrape ! Voilà ce qu'on gagne à faire de la politique, poète¹⁸ ! » La plaidoirie de Madier de Montjau, le défenseur de bien des démocrates de l'époque, eut belle allure. Le même Calmettes a accusé l'avocat d'avoir plaidé pour la galerie, en orateur qui veut se préparer une candidature. Mais les lecteurs de l'*Histoire d'un Crime* de V. Hugo peuvent se souvenir que Madier de Montjau ne manqua ni de courage ni de désintéressement, même lors du coup d'Etat, qui révéla chez tant d'autres un arrivisme ou une lâcheté insoupçonnés. La vérité est plutôt que la cause était perdue d'avance et que les juges étaient bien décidés à condamner. Le père de Louis Ménard lui-même intervint. Il protesta dans une lettre au jury : « J'habite depuis quarante

17. L. Ménard avait conservé dans ses papiers deux lettres de son père que nous avons pu lire. M. Ménard père s'était informé auprès d'un de ses amis avocat des mesures à prendre pour épargner à son fils une condamnation. Et comme cet ami blâma l'imprudence de Louis, M. Ménard lui répondit un peu vertement : « Mon fils est historien ou libelliste ; je vois que vous penchez pour le second, parce que vous ne pouvez croire aux horreurs rapportées dans son livre. Mais moi, Monsieur, j'ai vu les preuves et j'ai la certitude. Cette certitude, vous l'aurez un jour, car la vérité finit toujours par arriver, et alors vous reconnaîtrez que mon fils n'avait rempli qu'un acte de courage, un devoir de citoyen. »

18. Nous avons pu lire dans les papiers de Ménard le brouillon de sa défense, telle qu'il pensait la présenter à ses juges. Elle est très éloquente, et presque habile. Mais les passions étaient trop vives, les événements rapportés trop récents, pour ce que ces belles et sincères paroles aient pu alors convaincre une Cour d'Assises.

ans le xi^e arrondissement (alors celui de la Sorbonne), où je suis propriétaire de plusieurs maisons pour lesquelles je paye plus de 1.500 francs d'impôt foncier; mon fils a toujours habité dans la même maison; il est historien, et moi-même, sans partager aucunement ses idées politiques, j'ai dû m'incliner devant l'évidence des documents fournis et des témoins entendus. »

Le procès dura de 10 heures du matin à 9 heures du soir. Deux délits étaient reprochés aux prévenus : excitation à la haine ou au mépris du gouvernement de la République; excitation à la haine et au mépris des citoyens les uns contre les autres. Dans une dernière et généreuse intervention, Ménard essaya d'éviter au gérant du *Peuple*, Duchêne, la condamnation qui paraissait de plus en plus probable; il se déclara seul coupable. L'arrêt, voté à plus de sept voix de majorité, était affirmatif sur les deux points. Duchêne était condamné à trois ans de prison, Louis Ménard à 15 mois, et tous deux à 10.000 francs d'amende¹⁹.

Le soir même, pour se soustraire à sa peine, Ménard prenait le train pour la Belgique. Son exil allait durer trois ans. Leconte de Lisle, qui avait sagement abandonné la politique pour les traductions grecques, lui faisait parvenir les nouvelles de Paris.

Cher proscrit, écrivait-il le 17 avril 1849, nous savions déjà par ton frère le succès de ta fuite illégitime vers les rives fleuries de l'Escaut. Ta lettre confirme cette heureuse nouvelle, et nous t'offrons en chœur le tribut de nos félicitations. Te voilà donc réduit à manger, pour ton argent, le pain de l'étranger, et à monter l'escalier d'autrui. Cette destinée dantesque t'était réservée. Hélas! Jeune insensé, qu'as-tu fait?

Louis Ménard, pourquoi fuir ta patrie,

Fuir notre encens, notre amour et nos soins?

Hélas, nous ne te verrons plus, apparition légère, passer drapé dans ta cape, le chef couvert du chapeau révolutionnaire et lançant au nez des bourgeois épouvantés la fumée provocatrice de ton coroso écourté. O malheureux, tu ne jouiras plus de l'aspect auguste de Proudhon!

Proudhon était devenu la bête noire de Leconte de Lisle; il lui répugnait de voir « les destinées de l'Humanité commises

19. Ces 10.000 francs sont devenus, dans la mémoire de Ménard, qui aimait à se vanter de cette condamnation dans sa vieillesse, 20.000, puis 40.000. Mais le chiffre donné dans les pièces officielles est bien 10.000, et la vérité nous oblige à dire que L. Ménard évita de les payer par sa fuite, que son père refusa de les payer pour lui, et que le journal *Le Peuple*, quelque peu aigri envers son trop coûteux collaborateur, dut, par des souscriptions, se procurer seul la somme demandée.

à la foi d'un misérable économiste » (lettre du 15 juillet 1849). Quelle différence entre cette pauvre réalité et ses rêves d'antan, la révolution idéaliste qu'il avait vainement souhaitée,

Et la liberté vierge et ses cris magnanimes,
Et le débordement des transports primitifs. (Dies Iræ, v. 35-36)

Proudhon venait d'ailleurs de commettre le crime impardonnable d'insulter dans ses articles les hommes de 89. L'ancien cénacle politique dont P. de Flotte et Ménard avaient été le centre n'existait plus. Les chefs étaient en exil; Thalès Bernard commençait à montrer des signes du mysticisme le plus inquiétant et à se croire éternellement persécuté. Maron se consolait de la déroute de ses amis phalanstériens en projetant d'écrire une histoire des guerres sociales depuis les ilotes jusqu'aux anabaptistes inclusivement. Bermudez, expulsé, fuyait, non vers sa patrie, mais vers l'hospitalière Belgique. Chenavard avait enfin trouvé sa voie, et entreprenait de peindre sur les murs du Panthéon une ambitieuse et symbolique Palingénésie Universelle, qu'interrompt bientôt le régime impérial, et un archevêque qui goûtait peu ces peintures philosophiques dans un Panthéon devenu église. Ménard s'enfonçait dans la politique, tandis que Leconte de Lisle s'en détachait au plus vite pour faire de son rêve d'artiste la seule préoccupation de sa vie. Rien n'est plus frappant que cette évolution divergente des deux amis, telle que nous la dévoilent les lettres de Leconte de Lisle à Ménard écrites en 1848 et 1849. Si l'on a pu affirmer à d'autres égards l'influence de Ménard sur son ami, c'est en ce moment Leconte de Lisle qui donne les conseils, s'efforce de ramener Ménard à une vue plus raisonnable des choses, et qui comprend avec la pénétration et la sévérité bienveillante, mais inquiète, de l'amitié véritable, le caractère changeant du poète devenu successivement chimiste, peintre et homme politique.

La grande facilité que tu possèdes de t'assimiler les idées les plus hétérogènes, et de te livrer aux études les plus opposées avec le même goût et la même passion, ont développé en toi une excessive mobilité, à laquelle tu ne prends pas assez garde... Tu portes dans la science et l'art, comme dans la politique, cette fatigue de tout effort suivi, ce désir auquel tu obéis de changer de culte au gré de ton caprice. Agir ainsi, c'est disperser tes forces, c'est répandre ton esprit en libations stériles, c'est appeler en toi, avant l'âge, la lassitude de l'intelligence et le dégoût de la vie. Or, tu es jeune, tu es instruit, tu as une haute moralité esthétique, tu as

un talent plein de distinction et d'éclat, donc tu n'es pas fait pour mourir de la vie que tu mènes... (lettre du 8 nov. 1849)

Voilà bien dépeint en effet le dangereux défaut de L. Ménard, cette mobilité d'esprit qui l'a sans cesse entraîné à gaspiller des dons dont un seul eût enrichi un homme moins bien doué, mais plus acharné à suivre une voie unique. Toute la vie intellectuelle de Ménard ne sera qu'engouements soudains, suivis de détachements tout aussi soudains, pour une théorie philosophique ou religieuse, un homme politique, un essai prosodique nouveau ou même un nouveau système d'orthographe. En ce moment même, à Bruxelles, au café des réfugiés français, il passait sans cesse d'une admiration à l'autre. A Proudhon avait succédé Louis Blanc, pour qui Ménard se prit quelque temps d'un violent enthousiasme. Il voulut même faire sur son conseil et en suivant ses traces une histoire de la Révolution, qui n'est restée qu'à l'état de projet, comme tant d'autres livres promis par Ménard au cours de sa longue vie²⁰. Puis il revint à Blanqui, « son maître, son guide », un confesseur de la foi, « un Christ transfiguré », écrivait-il à Leconte de Lisle. Son correspondant lui répondait aussitôt avec une brutalité amicale, mais qui ne fut pas sans vexer Ménard. Pour lui, Blanqui n'est ni plus ni moins qu'une sorte de hache révolutionnaire, utile en son lieu, mais hache tout de même. Barbès, Louis Blanc, Cazavant, et tous autres « ejusdem farinae » valent moins encore. « Comment l'artiste ne voit-il pas que tous ces hommes voués aux brutalités de l'action, aux divagations banales, aux rabâchages éternels de mesquines et pitoyables théories, ne sont pas pétris du même limon que le sien? Com-

20. Ménard était allé de Belgique en Angleterre, où il avait retrouvé L. Blanc, K. Marx et leurs amis, puis avait quitté Londres pour retourner en Belgique. Ses papiers inédits renferment deux lettres de Louis Blanc du 25 février et du 30 avril 1850, où le chef socialiste s'adresse très cordialement à son jeune ami, s'enquiert de ses travaux de peintre et de poète, et témoigne envers lui une estime affectueuse. « Que je vous trouve heureux de pouvoir disputer à la politique un peu de votre vie », lui disait-il entre autres choses. « J'ai dernièrement reçu de mon frère [Charles Blanc, le futur historien des beaux-arts] une lettre dans laquelle il est question du vôtre et de son talent... Comment vivez-vous? En tête à tête avec votre frère? Pourquoi pas? Vous aimez tendrement votre frère, il est près de vous, vous avez des pinceaux, vous faites de beaux vers; voilà bien des conditions réunies pour être heureux... » La politique continuait cependant à les préoccuper. « Que vous avez raison, écrivait encore L. Blanc, de ne pas trouver de votre goût la politique ultra-pacifique de quelques-uns des nôtres! Je vois avec douleur qu'on s'étudie à énerver le parti, à lui ôter sa sève, son originalité. On le compromet dans des alliances sans honneur où il finira par s'absorber si nous n'y prenons garde. Je m'en suis très nettement expliqué, au reste, dans le dernier numéro du *Nouveau Monde*... »

ment ne s'aperçoit-il pas que ces hommes paraissent s'inquiéter de la réalisation d'un idéal quelconque, parce qu'ils ont beaucoup plus de sang dans les veines que de matière cérébrale dans le crâne?... Comment peut-il vivre, lui qui était l'homme des créations délicates, des sentiments raffinés, et des conceptions lyriques, au milieu de ces créatures abruptes, de ces esprits ébranchés à coups de hache, toujours fermés à toute clarté d'un monde supérieur?... Je te le dis sincèrement, la plus grande peine que je pourrais éprouver serait de te voir, toi que j'aime et que j'estime entre tous, comme homme et comme poète, descendre pour toujours dans ces bas-fonds de notre malheureuse époque de décadence, pour y consumer en efforts stériles, en déviations déplorables, ta jeunesse et ton intelligence. » (Lettre du 7 sept. 1849.)

Dans la chaleur de son amitié fraternelle, Leconte de Lisle avait été jusqu'à souhaiter voir Ménard devenir son beau-frère. Au mois de juillet 1849, alors que, découragé et fatigué déjà de la pauvreté, il sollicitait sérieusement une place de professeur d'histoire au collège de Saint-Denis, à la Réunion, il revint à la charge. « Je serais toujours charmé que tu devinsses mon beau-frère; il ne te reste plus qu'à partir pour Bourbon. Si tu es riche comme moi, nous nous bâtirons une case dans les bois, et nous fumerons le calumet de la paix à l'ombre des nattes et des tamariniers. Nous serons heureux et nous aurons beaucoup d'enfants; notre vie sera honorée; et quand l'heure viendra, nous nous en irons ensemble dans Jupiter. » (Lettre du 15 juillet 1849.) Mais le révolutionnaire songeait alors au bonheur de l'humanité future et aux moyens de renverser le régime politique présent, plus qu'à sa propre félicité domestique, même dans un décor aussi primitif, et avec Emma Leconte de Lisle. Un des familiers des deux poètes a d'ailleurs rapporté que « certains accents du profil » auraient prêté à la critique de notre jeune peintre. Et, « de même qu'il reprochait au frère de terminer ses poèmes par une strophe de trop, une strophe de conclusion précise qui ne laissait pas à la pensée le loisir de prolonger suffisamment la sensation poétique, de même il crut pouvoir reprocher à la sœur des méplats trop nets et l'arrêt trop ferme dans l'achèvement du nez²¹ ». Toujours est-il que Ménard resta

21. Calmettes, *Leconte de Lisle et ses amis* (Librairie et imprimerie réunies, 1902), p. 89.

pour longtemps encore célibataire, et, pour longtemps aussi, déserta la poésie pour la prose, et surtout pour la conversation révolutionnaire.

Les parents du jeune exilé conçurent vite à son sujet quelque inquiétude. Louis n'avait jamais été difficile dans le choix de ses amis, dès qu'il s'agissait d'hommes politiques de son parti, d'insurgés ou de grands discoureurs sachant se faire prendre au sérieux. Son exaltation l'entraînait vite, et paraissait plus déraisonnable encore qu'elle ne l'était, car il a su conserver, derrière tous ses paradoxes ou toutes ses hardiesses de parole, une certaine dose de bon sens et de prudence qui l'a toujours empêché de passer de la pensée ou du livre à l'action, et de commettre, en 48 ou en 71, des actes dont il eût pu gravement se repentir. Il fréquentait à Bruxelles et à Anvers les milieux, fort mêlés, d'exilés politiques; à côté de Louis Blanc, de Karl Marx — qui loua fort les vers révolutionnaires d'*Adrastée* et les fit paraître, par l'intermédiaire du poète Freiligrath, dans la *Neue Rheinische Zeitung* — d'Engels, il connut des bannis sans aveu, dont l'un devait peu après être pendu à Londres pour crime de droit commun. Il précisa au contact de tant de théoriciens ses idées politiques et sociales, et surtout se laissa aller, plus encore qu'à Paris, à gaspiller son temps en interminables et stériles discussions. Ses amis, cependant, ne cessaient de l'exhorter à écrire. Outre les véhémentes lettres de Leconte de Lisle, il recevait de longues missives d'E. Fage, qui, alors avocat à Tulle, un peu honteux d'avoir abandonné les vers et la politique pour la vie provinciale et familiale, encourageait du moins son ami, mieux doué, à devenir le grand poète qu'on attendait. Son père, plein de tendresse et d'indulgence, lui écrivait fréquemment, le pourvoyait de quelque argent, puis décida, sans froisser la susceptibilité de son fils aîné, d'envoyer à ses côtés son second fils René. Celui-ci voulait un prétexte à son voyage. Il obtint aisément, du Directeur des Beaux-Arts, la demande d'une copie de l'Adoration des Mages. Les deux frères passèrent ainsi de longues journées à Anvers, devant la toile de Rubens, et Louis développa, dans la compagnie de son frère, son goût et ses aptitudes pour la peinture.

De Belgique, Louis Ménard alla faire plusieurs fois des séjours en Angleterre, où ses amis l'appelaient. Il y avait à Londres un groupe d'exilés plus nombreux encore qu'à

Bruxelles. Mazzini y représentait avec éclat l'Italie opprimée; Herzen, la Russie, Louis Blanc, Delescluse et maint autre la France. Ce temps d'exil permit, entre autres choses, à notre poète, de perfectionner sa connaissance de la langue anglaise. Comme bien des Français exilés à l'étranger, comme Chateaubriand l'avait fait avant lui, comme Verlaine plus tard devait le faire dans cette même ville de Londres, Ménard essaya de gagner quelque argent en enseignant sa langue aux jeunes Anglais. Mais on sait que c'est là, le plus souvent, une occupation aussi ingrate que peu rémunérée. Désireux de s'assurer d'autres ressources, Louis chargea son père de vendre les quelques tableaux qu'il avait peints à Paris les années précédentes. Mais les toiles de Louis Ménard devaient toujours rester plus obstinément invendues encore que ses poésies; et M. Ménard père eut la délicate pensée d'envoyer à son fils le montant de ces ventes fictives. Quelle ne fut pas la surprise de Louis, à son retour d'exil, en retrouvant, dans le grenier de la maison, tous ces tableaux que la tendre fraude paternelle lui avait fait croire aux mains d'amateurs qui, hélas, ne vinrent jamais.

Quelques articles, écrits dans d'éphémères feuilles d'émigrés ou dans des journaux belges, constituent à peu près tout le bagage littéraire de ces années d'exil de Ménard. Encore ne les connaissons-nous que par les coupures conservées par l'auteur dans ses papiers²². Le poète n'était cependant pas mort en lui; mais sa muse avait abandonné le mode épique pour les accents vengeurs de l'iambe. Ce Parnassien — qui ne sera d'ailleurs jamais un fervent de l'art pour l'art — considérerait alors que tout talent qui ne se mettait pas avec enthousiasme au service de la Révolution était condamné à la bassesse et à la stérilité. Un feuilleton littéraire que nous avons retrouvé sous sa signature dans *le Peuple* du 31 décembre

22. Ménard, à son habitude, n'indiquait ni le nom ni la date du journal, et il nous a été impossible de les retrouver parmi les nombreux et obscurs journaux de l'époque, dont plusieurs, parus à l'étranger, ont entièrement disparu. Voici les titres de ces articles, d'ailleurs dépourvus d'intérêt :

Le Gouvernement des Clubs (10 pages).

Bonnes Paroles d'un Proscrit français à ses Concitoyens (quelques lignes).

La Constitution illustrée (court article de journal sur un ouvrage récent et illustré de gravures, relatif à la constitution belge).

Les Vainqueurs de Mai.

Enfin, il collabora à *L'Almanach du Nouveau Monde* (1850) qui comptait aussi parmi ses collaborateurs Louis Blanc, Et. Arago, Barthélémy, Landolfe, P. Leroux, Godefroy Cavaignac, etc...

1848 affirme assez clairement sa foi en l'art de l'avenir, rénové par la République. A ceux qui insinuent que les arts et les lettres ne peuvent fleurir que sous un despote, ou grâce à des Mécènes, il répondait : « Pour moi, j'aime mieux un chef de Vandales qui brûle les tableaux et brise les statues que cette fatuité protectrice d'un despote qui, ne pouvant comprimer le génie d'une époque, lui impose ses mœurs, ses goûts, ses bassesses même, l'étouffe sous sa perruque et le rogne en tous sens pour le réduire à sa taille et le façonner à son image. Le despotisme est le lit de Procuste du génie ». Il s'efforce de le prouver par l'exemple de la Chine, le peuple le plus stationnaire du monde, parce que c'est la science qui le gouverne — idée curieuse chez ce jeune homme de vingt-cinq ans, car il la reprendra bien des fois dans sa vieillesse pour combattre la perspective d'une humanité conduite par des savants, rêve cher à l'auteur des *Dialogues Philosophiques*. Et, curieux détail encore, car presque tout Ménard se trouve déjà dans ces productions obscures de sa prime jeunesse, il cite l'exemple contraire des républiques italiennes de la Renaissance, de Byron, poète et révolté, et surtout de la Grèce. L'art grec est le fruit de la liberté fécondée par le génie; il n'y a d'art, de philosophie, de civilisation et de poésie, que là où le génie libre de la Grèce a soufflé. Il trouve déjà de nobles accents pour célébrer dans ce journal révolutionnaire étroitement préoccupé d'élections et de procès politiques « le peuple qui semble avoir été mis sur la terre pour montrer à l'homme jusqu'où il peut s'élever ».

Outre une centaine de vers ajoutés à *Euphorion* et que nous avons déjà mentionnés, Louis Ménard écrivit pendant l'exil trois poèmes; l'un, *Gloria Victis*, est un bel hymne en l'honneur des victimes de l'insurrection de juin. Le poète l'avait incorporé au *Prologue d'une Révolution*. Il commence par un cri de pitié pour ceux que le hasard de la bataille ou que la cruauté des vainqueurs a fait périr; puis il se ressaisit, et, au lieu de les pleurer, il déclare envier ces morts; car mieux vaut périr martyr d'une belle cause, que de vivre opprimé et esclave.

Frères, dormez en paix. Vous êtes morts à temps.

Adrastée est d'un tout autre élan. Les strophes s'y déroulent avec un mouvement et un souffle rares chez le poète;

les vers ont jailli sous le coup de la colère et du dépit; le tableau des crimes de Cavaignac et de ses troupes est tracé avec une forte concision, l'invective trouve même des images et des épithètes plus heureuses que ne le fera souvent chez Ménard l'inspiration plus douce et plus résignée. Les treize strophes tout entières ne respirent que vengeance. Elles se terminent sur la solennelle promesse que le peuple, au jour de sa victoire future, égalera dans ses représailles la cruauté des répressions de juin. Quelques faiblesses de forme, et la brutalité de l'accent, empêchent qu'on puisse parler d'un « beau poème », mais *Adrastée*²³ est à la fois un document historique curieux et un témoignage révélateur sur la violence des colères et des haines politiques de l'exilé. Les strophes qui ouvrent le poème en indiquent le ton :

Si l'aveugle hasard me donnait la puissance,
 Pour un jour, je voudrais tenir
 Le glaive justicier de la sainte vengeance
 Et le droit sacré de punir.

J'irais sur le cadavre épeler les tortures,
 Au jour de l'expiation
 Œil pour œil, dent pour dent, blessure pour blessure,
 L'antique loi du talion.

Et je voudrais aussi, secouant la poussière
 Des siècles dans l'oubli plongés,
 Evoquer la douleur muette et satisfaire
 Tous les morts qu'on n'a pas vengés.

Car l'expiation est chose grande et sainte
 Et comme un reproche éternel,
 Les douleurs sans vengeance élèvent une plainte
 Qui monte de la terre au ciel.

Le dernier coup fut donné aux espoirs révolutionnaires de Ménard par le coup d'Etat du 2 décembre 1851 et le plébiscite qui l'approuva peu après à une écrasante majorité. Les événements des deux années précédentes l'avaient cependant assez fait prévoir. Mais l'inertie du peuple devant ce coup de force, sa réponse méprisante aux hommes qui, comme V. Hugo, Baudin, P. de Flotte, Madier de Montjau, essayèrent

23. On sait que ce nom désignait, chez les Grecs, la déesse de la vengeance, qui châtiât les superbes.

de l'entraîner à la résistance²⁴, furent surtout pénibles aux exilés qui gardaient encore des illusions sur l'avenir de la Seconde République. Le court poème de *Cremutius Cordus* est une protestation contre les huit millions de voix qui avaient voté l'empire. Le ton n'est plus empreint de la moindre violence; le désir de vengeance même est mort en Ménard. C'est la tristesse accablée et désespérée, la résignation stoïque de ses futurs sonnets philosophiques. Les Français, peuple vieilli, ont besoin d'un maître. Le présent et l'avenir ne sont désormais que ténèbres, la liberté politique et la justice sociale dont avait rêvé Ménard sont à jamais ensevelies.

L'idéal qu'avait rêvé ma jeunesse,
L'étoile où montaient mes espoirs perdus,
Ce n'était pas l'art, l'amour, la richesse,
C'était la justice; et je n'y crois plus.

C'était donc sans illusions comme sans espoir que, vers la fin de l'année 1852, Louis Ménard regagnait la France, l'amnistie ayant été accordée sans conditions aux journalistes. La Seconde République mourait parce qu'elle n'avait pas mérité de vivre. L'empire s'établissait en France et, pour longtemps, c'était la fin de tous les espoirs révolutionnaires, c'était le silence imposé à ceux qui avaient connu les jours radieux de la liberté de la presse et du développement des clubs. L'activité de Louis Ménard allait se détourner vers les voies plus calmes de l'art et de l'étude. Mais ces quatre années de révolution et d'exil resteront pour lui fécondes en conséquences. Sa ferveur républicaine ne sera pas toujours aussi vive; mais toujours il regrettera sa participation — faible par les actes, mais remarquable par le livre courageux qu'il écrivit alors — aux événements révolutionnaires. Nous retrouverons le souvenir de ces années ardentes dans les idées politiques et sociales qu'exposera plus tard le philosophe; nous les retrouverons aussi à la source de son hellénisme. Puisque l'espoir en la république, l'espoir en l'humanité même, n'est plus permis, L. Ménard va transporter son mysticisme révolution-

24. Le point particulier, de l'inertie des ouvriers le 2 décembre a été contesté par Tchernoff (*Le parti républicain au Coup d'Etat et sous le Second Empire*, Pédone, 1906) et par A. Thomas (*Le Second Empire*, dans *l'Histoire Socialiste*, Rouff, 1907). Leurs statistiques ont établi que, sur 158 victimes, on comptait 101 ouvriers, mais la plupart appartenant aux vieilles corporations révolutionnaires des cordonniers et des tailleurs.

naire dans un lointain passé; il va rêver d'un pays où la liberté n'était pas seulement un mot, où l'égalité n'était pas une formule fictive, où la souveraineté entière et absolue appartenait vraiment au peuple, au plus intelligent et au plus libre des peuples qui aient jamais existé. Il va chercher dans la démocratie athénienne ce que la démocratie française n'a pas su conquérir ou n'a pas su garder.

CHAPITRE III

PEINTRE ET POÈTE (1852-1855)

- I. — Le retour d'exil. — L. Ménard et l'Angleterre. — Le Paris des débuts du Second Empire. — Vie mondaine de Ménard. — Opposition à l'Empire dans les milieux littéraires.
- II. — Louis Ménard s'adonne à la peinture à Barbizon. — Ses maîtres et son œuvre de paysagiste. — Appréciation de Théophile Gautier.
- III. — Les amis de Ménard : P. de Flotte; ses idées politiques d'après une lettre inédite de Ménard. — Leconte de Lisle. — Thalès Bernard, son goût pour la poésie populaire et son hellénisme.
- IV. — La poésie française en 1855. — Théories et œuvres de Maxime du Camp et de Leconte de Lisle. — Les préfaces des *Poèmes Antiques* et des *Poèmes et Poésies*.
- V. — Les *Poèmes* de Ménard, 1855. — Préface spirituelle et originale; à l'encontre de la plupart de ses contemporains, Ménard affirme que les Dieux sont immortels et annonce ses théories sur la symbolique des religions.
- VI. — Les diverses pièces du recueil. — Variété des thèmes traités. — Noblesse de la pensée et quelquefois réussite de la forme.
- VII. — La versification. — Recherches de Ménard dans ce domaine. — Conclusion sur Ménard poète. — Médiocre succès de ce volume de vers.

I

C E n'est point sans allégresse qu'aussitôt reçue la nouvelle de l'amnistie accordée aux journalistes, Louis Ménard quitta Londres et traversa à nouveau les riants paysages de la Normandie et de l'Île-de-France. Ce Parisien amoureux de sa ville n'avait pas, comme son compatriote Arouet au siècle précédent, trouvé en Angleterre le pays de son idéal, et les institutions anglaises n'ont jamais été présentées par lui comme un modèle à faire rougir les Français, même les Français sujets de Napoléon III. L'échec récent

du mouvement chartiste, la condition misérable de beaucoup d'ouvriers, la fréquence des crises industrielles, plus nombreuses et plus dures encore que dans la France d'alors : voilà qui n'était pas fait pour remplir d'admiration notre partisan de la cause populaire. D'ailleurs, le milieu très spécial de réfugiés que Ménard fréquenta pendant ses mois d'exil dans le quartier de Soho, l'atmosphère des discussions politiques éternellement les mêmes, mais éternellement échauffantes, ne permirent guère au banni de connaître l'Angleterre, ou même la société de Londres, autrement que de très loin. Tous les regards de ces révolutionnaires aigris étaient fixés sur les pays continentaux, où les soulèvements de 1848 avaient éveillé tant d'espairs, suivis de si amères désillusions.

Sa connaissance de l'anglais aurait pu permettre à Ménard de lire et d'apprécier la riche production littéraire de ce que nos voisins appellent « l'ère victorienne ». Ménard aurait pu savourer l'ironie mordante que Thackeray venait de répandre dans *la Foire aux Vanités*. Il fut peut-être ému par la lecture du récent *David Copperfield*. Parmi les auteurs d'une génération plus jeune, Mary Ann Evans n'avait pas encore, comme traductrice de la *Vie de Jésus* de Strauss (1846), la renommée qu'elle devait acquérir sous le nom de George Eliot; les *Peintres Modernes* d'un idéaliste puritain en qui sommeillait un futur et ardent prophète social, ne semblent pas avoir fort impressionné notre jeune peintre, qui se révélera critique d'art beaucoup plus rassis — et beaucoup plus banal — que John Ruskin. Peut-être lut-il en 1852 l'*Empédocle sur l'Etna* (Louis Ménard est l'auteur d'un *Empédocle* qui doit avoir été composé peu de temps après son retour d'exil) du jeune Matthew Arnold, dont le pessimisme calme, l'impassibilité apparente, recouvrant un violent romantisme réprimé, la forme à certains égards hellénique, semblent devancer les Parnassiens de France. La rareté, sinon même l'absence totale d'allusions à la littérature anglaise dans l'œuvre future de Ménard ne nous permet que d'hésitantes conjectures. Le seul ouvrage qu'il lut très certainement dans la langue anglaise et qu'il utilisa est l'*History of Greece* de Grote, dont les deux premiers volumes avaient paru en 1846. Encore est-il possible que Ménard ait été initié à cette savante histoire par les articles que Mérimée lui consacra, entre 1847 et 1856, dans la *Revue des Deux Mondes*.

L'Angleterre ne saurait donc revendiquer une grande place dans la formation intellectuelle de notre auteur. Cette formation est d'ailleurs à peu près achevée à la date où nous arrivons. Ménard a trente ans, et les dix-huit années que durera le règne de Napoléon III correspondront pour lui à la période de pleine maturité. Mince et osseux, de taille élancée, la chevelure abondante et la barbe taillée en pointe, Ménard ressemblait à un de ces étudiants que représentent les gravures de l'époque. Ses yeux d'un bleu toujours si pur, mais sans l'expression de mélancolie qu'ils prendront avec l'âge, révélaient la tendre sensibilité de l'homme, sa pitié émue pour toute souffrance imméritée et toute injuste oppression. Un large bon sens, une vive pénétration d'esprit s'alliaient curieusement chez lui à un goût pour la bizarrerie qui, se développant avec l'âge, le fera taxer parfois de folie — folie douce et inoffensive. Une grande facilité d'assimilation, jointe à une certaine indolence, à une insouciance paresseuse et à demi-fataliste, le distinguait déjà des jeunes ambitieux qui, leurs premiers rêves politiques ruinés, allaient ardemment s'appliquer à des tâches moins généreuses.

C'est entre les deux dates révolutionnaires du siècle — qui sont aussi deux grandes dates pour Ménard, révolutionnaire, non en actes, mais en paroles — entre la Seconde République et la Commune, que se place la plus grosse partie de la production littéraire de Ménard. C'est alors qu'il a composé toute son œuvre poétique, et aussi son œuvre de peintre. Deux volumes d'histoire de l'art écrits en collaboration avec son frère, quelques articles et comptes rendus ça et là, voilà pour le critique et l'historien. Surtout, deux thèses fort importantes sur la morale en Grèce avant les philosophes et la poésie sacrée des Grecs, un livre sur le polythéisme hellénique, les *Lettres d'un Mort*, une étude sur la philosophie alexandrine à propos d'Hermès Trismégiste, témoignent de l'activité de l'helléniste et du prosateur. Huit volumes au total, dont aucun n'est méprisable ou médiocre. Et cependant, ce bagage, qui ne laisse pas que d'en imposer, ne suffira pas pour consacrer la gloire de Ménard. Avec sa quarante-huitième année, qui sera la dernière et la plus funeste de l'Empire, Ménard se sentira aux approches de la vieillesse sans avoir produit l'œuvre qu'on attendait de lui, l'œuvre qui l'eût mis au tout premier rang. Baudelaire, Leconte de Lisle, Renan, Berthelot, Flaubert,

Feuillet, Schérer, parmi ses contemporains; Taine, About, Fustel de Coulanges même et Zola parmi ses cadets, étaient arrivés à la gloire, alors que son nom n'était pas encore sorti d'une demi-obscurité. D'autres années s'écouleront, une France nouvelle naîtra et s'affermira; et Ménard sera de plus en plus un attardé, fidèle aux idées de sa jeunesse, qui n'aura pas su changer et se renouveler assez vite avec son temps.

Si le proscrit rentrait alors avec quelques illusions dans sa maison de la place de la Sorbonne, l'aspect du Paris de 1853 suffit vite à le convaincre que les temps de 1848 étaient passés irrémédiablement. Les clubs avaient fermé leurs portes. Dans les cafés et dans la rue, le calme avait succédé à la brillante agitation des beaux jours révolutionnaires. Les parades militaires défilaient au pas sur ces boulevards et ces places que Ménard avait parcourus avec les cortèges désordonnés de manifestants. Les uniformes bleu et rouge, les casques des cuirassiers, les aigles et les étendards, rappelaient aux vieillards la gloire du Premier Empire. La foule se pressait pour admirer les gardes des Tuileries, accourait au passage du souverain, au grand dépit de notre républicain qui eût voulu une conspiration de silence et de mépris contre le « tyran ». Mais il fallait bien reconnaître, dans les groupes d'anciens proscrits et de révolutionnaires attachés au passé, que la popularité de l'Empereur était réelle, même parmi ces Parisiens que l'on dit frondeurs et gouailleurs. Cette popularité fut même accrue lorsque, Napoléon ayant annoncé en janvier 1853 son mariage avec la belle Espagnole, ses sujets constatèrent, avec un sourire malicieusement approbateur, que leur Empereur avait bon goût.

Sa stabilité recouvrée, l'avenir assuré, la France semblait redevenue prospère et heureuse. L'argent affluait à la Bourse, une fièvre de spéculation et d'agiotage sévissait à tous les rangs de la société. Les âpres querelles politiques étaient pour longtemps assoupies, les discussions du problème social indéfiniment remises, la vie mondaine reprend un charme attrayant. Sous le Second Empire, on va voir renaître en France la vie de salons. Cette époque sera aussi pour Ménard la seule période mondaine de sa vie. S'il ne fut jamais compris sur les listes d'invités à Compiègne que préparait l'Impératrice — ces invités du grand monde, de la littérature, de la science, dont le dosage, nous a rapporté l'un d'eux, demandait des soins aussi

laborieux que la confection d'un pudding anglais de Noël ¹ — s'il ne fréquenta même pas chez la Princesse Mathilde, Ménard fut du moins très recherché dans les salons littéraires de l'époque, et dans ceux où l'on faisait au César une sourde opposition républicaine. Son étincelante conversation, les aperçus nouveaux qu'il répandait sur tous les sujets, et même l'élégance de sa mise et de ses manières en ces années où il ne s'était pas encore retiré du monde, le faisaient vivement apprécier par les hôtes de ces salons; et Mme Ménard mère, nous a-t-on dit, aimait à rapporter que son fils ne possédait alors pas moins de vingt-huit paires de gants blancs.

La gaieté insouciante des Parisiens assurait le succès des théâtres et des bals de l'époque. On allait applaudir Rachel dans *Phèdre*, et peu après la Crivelli, qui, dans *les Huguenots*, soulevait l'enthousiasme des fidèles de l'Opéra. Le Mabilles et le Valentino étaient les bals à la mode — sans parler du Bullier, alors dans sa nouveauté. Là s'étaient les crinolines et les volants de ces « nymphes vénales » (l'expression est de Théophile Gautier), dont Constantin Guys a fixé les silhouettes, parmi les messieurs élégants, portant la canne et le haut-de-forme. Ou bien, c'étaient des promenades sur les Champs-Élysées, dans ces calèches découvertes, attelées de chevaux aux splendides harnachements, qu'a fixées pour nous le crayon du peintre de la vie moderne ². Au Café Riche, sur la rive droite, et au Divan de la rue Le Pelletier, se réunissaient les hommes de lettres. Le Tortoni était le rendez-vous des journalistes spirituels d'alors : Aurélien Scholl y trônait, en compagnie du jeune Sarcey, que sa barbe venait de faire renvoyer du lycée de Chaumont.

En ces premières années de l'Empire, Louis Ménard assista aux grandes transformations qui modifièrent complètement la physionomie de la capitale. En quelques mois, un nouveau venu à la préfecture de la Seine avait achevé la rue de Rivoli, transformé les Champs-Élysées, tracé les quartiers de l'Etoile et du Bois de Boulogne. Les Parisiens, chaque dimanche, au cours de la promenade familiale, examinaient le progrès des

1. Voir Victor Du Bled, *La Société Française depuis Cent Ans* (1^{re} série : Quelques salons du Second Empire, Bloud et Gay, 1923).

2. On sait que Baudelaire étudia sous ce nom l'œuvre de Constantin Guys dans *Le Figaro* du 26 et 28 nov., et du 3 décembre 1863. Cf. aussi G. Geffroy, *Constantin Guys, l'Historien du Second Empire* (Crès, 1920).

travaux. L. Ménard, dans son quartier de la Sorbonne, qui ne fut pas des moins bouleversés, observait, non sans inquiétude, tous ces changements. Loin d'admirer les embellissements de sa ville, ce Parisien préférait songer aux ouvriers privés momentanément de logis par ces destructions et ces échafaudages sans nombre — et peut-être aussi l'homme qui n'avait pas oublié les barricades de juin se disait-il que ces vastes boulevards du Baron Haussmann seraient aussi largement ouverts aux charges de cavalerie et aux fusillades qu'à l'air et au soleil.

La politique, cependant, était interdite à Ménard, et il n'eut pu, alors même qu'il l'eût voulu, y prendre une part active, aussi active que le permettait alors le régime à ses opposants. Les proscrits, pour rentrer en France en 1852, avaient dû s'engager par lettre à renoncer à la politique et à reconnaître les faits accomplis³. Nulle imprudence ne serait plus tolérée. Et d'ailleurs qu'aurait-on pu tenter contre un régime qu'avait voulu et acclamé la grande majorité du pays⁴?

Les milieux de mécontents que fréquentait Ménard eurent cependant un moment d'espérance quand l'expédition de Crimée, assez peu populaire, sembla d'abord vouée à un médiocre succès. Le pénible hiver de 1854-55, le renchérissement du coût de la vie, amenèrent des plaintes sur les lèvres des Français. « C'est l'Empire qui recommence par 1812 », s'écria, de son île, le poète des *Châtiments*. Mais il fut mauvais prophète. L'Empire sortit de la guerre affermi et le rêve d'une Troisième République semblait alors la plus irréalisable des chimères. En 1855, ce ne furent à Paris que fêtes et réjouissances. Louis Ménard, qui consacrait alors une bonne partie de ses loisirs à l'art, dut aller admirer avec son frère le Palais de l'Industrie, inauguré le 15 mai 1855, dont la masse, entre le Cours-la-Reine et les Champs-Élysées, frappa fortement les contemporains. Ce même été, l'Exposition attira dans la capitale française presque tous les souverains étrangers. La reine Victoria et le Prince Albert furent reçus en grande pompe aux Tuileries. C'était la consécration suprême du régime. 1815 semblait enfin vengé. Paris redevenait le centre du monde.

Seules l'Université et la littérature persistaient dans leur

3. T. Delord, *Histoire du Second Empire*, vol. II (G. Baillière, 1870), p. 567.

4. Ménard ne semble pas avoir été surveillé par la police impériale. Nos recherches, aux Archives Nationales, dans les dossiers de police de l'époque, n'ont donné aucun résultat.

opposition au régime — la première sourdement, car il ne fallait point s'exposer aux mesures d'épuration de Fortoul — la seconde plus ouvertement. A part quelques amis du souverain, Mérimée, Augier, Feuillet, ou quelques ralliés comme Théophile Gautier ou Sainte-Beuve, les journalistes, les philosophes, les poètes, restaient en grande majorité hostiles à l'homme du Deux Décembre. *Le Charivari* et *le Siècle* étaient les deux seuls journaux républicains permis par le Duc de Morny; encore le second ne survécut-il que grâce à la prudence de son directeur politique, Havin, Normand avisé et fin diplomate. Armand Bertin sut conserver aux *Débats* un libéralisme intelligent et une louable indépendance d'opinion. Silvestre de Sacy, Saint-Marc Girardin rencontraient dans la salle de rédaction quelques jeunes, Renan et plus tard Hippolyte Taine. L. Ménard n'écrivit jamais ni dans l'une ni dans l'autre de ces feuilles. Les idées politiques, fort particulières, qu'il commençait alors à formuler, sous l'influence de ses souvenirs de 48 et de sa vision de la Grèce républicaine, lui auraient difficilement permis d'être assez actuel et assez raisonnable. Ses sympathies allaient plus volontiers aux ouvriers, aux politiciens de bas étage, et même aux théoriciens de la violence, qu'il continua toujours à fréquenter, à côté de ses relations mondaines et littéraires. Il essaya sans doute, avec quelques-uns d'entre eux, de suivre pendant l'hiver de 1854 les funérailles de Lamennais. Mais la police avait interdit tout cortège; et seuls les soldats et les agents virent descendre, « dans une de ces longues tranchées où l'on enterre les pauvres ⁵ », le cercueil du prêtre breton.

Une tristesse désabusée planait sur ces groupes de littérateurs républicains auxquels se mêlait notre poète. La jeunesse ne semblait plus être avec eux; elle se jetait dans les affaires, et avait abandonné pour des ambitions plus matérialistes les grands rêves de fraternité universelle et de bonheur du genre humain qu'avaient chéris ses aînés. A la rhétorique enflammée de la décade précédente, avait succédé le goût des réalités plus positives; cela affligeait les hommes de 48, qui répétaient avec Hugo : « L'histoire a pour égoût des temps comme les nôtres ⁶ » et s'attardaient à regretter le passé ou appelaient un avenir meilleur. Un ami de Ménard, Louis de Ronchaud, a dit, en

5. T. Delord, *Histoire du Second Empire*, vol. II (G. Baillière, 1870), p. 50.

6. V. Hugo, *Les Châtiments*, livre III, XIII.

termes mélancoliques « la tristesse de ces jours où la vie nationale paraissait suspendue, où le génie de la France voilé semblait renier son histoire ⁷ ».

Le découragement du proscrit, à son retour d'exil, à la vue de Paris esclave et satisfait de l'être, fut tel qu'il songea tout d'abord à se retirer dans la forêt de Fontainebleau et à se consacrer entièrement à la peinture.

II

Le goût pour la peinture qu'avait eu Louis Ménard dès sa prime jeunesse fut renforcé, en ces années où il se trouva de nouveau à Paris et sans occupation précise, par l'exemple de son frère. René Ménard, peintre estimé, ne devait jamais parvenir à la gloire que son fils Emile-René a conquise; mais ses solides et honorables qualités furent appréciées de ses contemporains, et il sut être, en même temps que peintre, critique d'art intelligent et éclairé.

Les deux frères, dont la famille passait très souvent l'été dans la forêt de Fontainebleau, firent alors la connaissance des artistes que la postérité rassemble sous le nom d'école de Barbizon. La révolution de 1848, en enlevant à l'Institut le contrôle exclusif des expositions, avait contribué à élargir le goût du public. Le sentiment sincère et l'étude minutieuse de la nature vont désormais se trouver appréciés par un nombre croissant d'amateurs. La tendance générale qui entraînait à ce moment le siècle vers le réalisme pénètre tous les arts ⁸. Sous l'influence des vieux maîtres hollandais, les peintres s'adonnent avec amour au paysage, et les « pâturages normands », les « combats de cerfs », les « orées d'un bois », les « étangs de Ville-d'Avray », vont bientôt envahir les expositions.

Il est curieux que Louis Ménard se soit alors, en peinture, justement tourné vers ce genre du paysage. On attendrait plutôt, semble-t-il, de ce philosophe pénétré d'hellénisme, des peintures ambitieusement symboliques à la Chénavard, ou des tableaux néo-grecs, comme en peignait son ami Gérôme (« Bac-

7. L. de Ronchaud, préface aux *Esquisses morales* de D. Stern (Lévy, 1880).

8. Voir sur ce sujet le beau livre de L. Rosenthal : *Du Romantisme au Réalisme*; essai sur l'évolution de la peinture en France de 1830 à 1848 (Renouard, 1914).

chus et Amour », Intérieur grec », « Vue de Poestum », etc.)⁹. Mais la peinture est, de tous les domaines où il a dispersé ses efforts, celui où L. Ménard a été le moins original. Il a suivi ses contemporains, plutôt qu'il n'a ici frayé des voies nouvelles. Corot, depuis des années, poursuivait la composition de ses admirables paysages, tout frémissants de vie et d'intense vérité. Daubigny faisait prévoir ses grands succès du Salon de 1859, que devaient suivre tous les honneurs officiels. Courbet, après ses audaces outrancières, allait exposer en 1861 ce « Combat de Cerfs » qui orne aujourd'hui une salle du Louvre. Derrière ces illustres aînés venait tout un groupe de peintres moins glorieux qui, malgré tous les échecs et tous les déboires, travaillaient hardiment dans la solitude de Fontainebleau. C'est avec eux que L. Ménard s'associa lors de ses fréquents séjours dans cette forêt. Théodore Rousseau était l'âme du groupe. Sa ferveur mystique devant la vie des arbres, sa fidélité acharnée à rendre ce qu'il voyait et aimait, sa foi en l'art, ne lui ouvrirent que lentement les portes du salon officiel et de la renommée. Mais il travaillait en silence, sans rien tenter pour courtiser la faveur du public. C'est de lui que Louis Ménard semble s'être le plus souvent inspiré. Auprès de Rousseau, Jules Dupré, plus solide et plus robuste dans sa composition, mais moins émouvant; Diaz, qui parmi ces réalistes, faisait presque figure de coloriste romantique; Millet, qui endurait alors le ridicule et les humiliations de la pauvreté, avant de devenir le peintre populaire des « Glaneuses » (1857), furent aussi les amis de Ménard. Troyon séjourna parmi eux, jusqu'au moment où la folie et la mort l'enlevèrent. Quelque chose de la majesté massive de ses bœufs se retrouve dans un tableau de pâturage de Ménard.

Nulle partie de l'œuvre de Ménard n'est aussi difficile à juger que sa peinture. Les toiles, on le sait, résistent moins que les écrits aux outrages du temps et au dédain prolongé du public. Aucun musée de France n'a, que nous sachions, conservé de tableau de notre peintre. Le musée Léon Dierx, dans l'île de la Réunion, possède des « Cerfs au bord d'un étrang dans la forêt de Fontainebleau » de très belle qualité, nous ont dit les fon-

9. Gérôme, qui a donné quelques souvenirs sur Ménard dans le *Tombeau*, d'E. Champion, est l'auteur d'une « Phryné devant l'Aréopage », que Ménard et ses amis païens jugèrent trop peu respectueuse pour la majesté de l'antique. « L'antique est sacré, malheur à qui le profane! », s'écria à ce propos Charles Blanc. (*Les Artistes de mon temps*, Didot, 1876, p. 435.)

dateurs du musée, qui se le procurèrent ¹⁰. Nous avons pu voir deux paysages de Ménard qu'a pieusement conservés un de ses amis, M. le docteur Pettit. L'un au moins, qui dépeint un arbre au bord d'un étang, sous un ciel aux nuages blancs finement rendus, est une jolie harmonie, avec quelque chose de vaporeux et d'estompé, d'un charme très original. Si nous en croyons des témoignages plus autorisés et plus éclairés que le nôtre, la peinture de Ménard fut estimée par plus d'un de ses contemporains. Un futur inspecteur des Beaux-Arts et Directeur des Musées Nationaux, Louis de Ronchaud, la prisait fort ¹¹. Une « Centauresse », dont Louis Ménard créa le type, fut exposée au Salon des Refusés, et, nous dit M. Berthelot ¹², frappa Fromentin, qui l'imita. Cette Centauresse plut aussi au philosophe Renouvier, qui l'acheta pour 200 francs et la plaça dans son ermitage d'Avignon. Ce fut, hélas ! l'un des rares tableaux que Ménard réussit à vendre. Ménard peintre eut enfin l'honneur d'être mentionné par Théophile Gautier dans son *Abécédaire du Salon de 1861* ¹³. « Quant à M. Louis Ménard, dit le critique, nous le savions bon poète, philosophe et adorateur de Jupiter, mais nous ne l'avions pas soupçonné de peinture. La « Compagnie de cerfs traversant un champ » vaut pour le moins autant que celle qu'aurait pu faire un paysagiste de profession ; mais, en revanche, sans vouloir humilier les paysagistes, nous croyons qu'on en trouverait peu en état de traiter le vers comme M. L. Ménard. » La portée de l'éloge, on le voit, est mesurée ; mais c'est là, semble-t-il, tout ce que l'on peut dire de la peinture de Ménard. La facilité et le talent qu'il déploya en ce genre n'auraient pas seuls réussi à préserver son nom de l'oubli ; mais parmi les nombreux poètes, romanciers ou philosophes qui s'adonnèrent ou s'adonnent aujourd'hui à la peinture, il est peu de « violons d'Ingres » qui aient eu un mérite, ou aient obtenu un succès, égal à celui de Ménard ¹⁴.

10. Ce sont MM. Marius et Ary Leblond.

11. Cf. J. Adam, *Mes premières armes littéraires et politiques* (Souvenirs, vol. II, Lemerre, 1904), p. 169, au sujet de Louis Ménard : « Au Salon, Ronchaud nous avait fait admirer ses Chataigniers », « Cerfs et Biches », dont le succès s'affirmait ».

12. Ph. Berthelot, *L. Ménard et son œuvre* (Juven, 1902), p. 25.

13. Ouvrage publié chez Dentu en 1861 (p. 282).

14. Voici, non pas la liste complète des tableaux de L. Ménard, que nous ne sommes pas en mesure de fournir, mais une liste de ceux qui furent exposés aux Salons : 1857, « Paysage avec animaux » ; 1859, « Cerfs et Biches au

Ces remarques sur la peinture de Louis Ménard nous ont entraîné un peu au delà des premières années de l'Empire. Notre paysagiste ne se fixa jamais à Barbizon pour de très longs séjours. Son œuvre de peintre a été composée à intervalles divers, entre 1853 et 1870; plus tard même, et jusque dans sa vieillesse, il se remit parfois à retoucher d'anciennes toiles ou à en ébaucher de nouvelles. Mais jamais il ne resta bien longtemps sans venir retrouver ses amis parisiens, et la peinture ne lui fit pas négliger la poésie et ses études grecques ¹⁵.

III

Les trois années que L. Ménard avait passées en exil n'avaient pas été plus clémentes pour ses camarades restés en France. Paul de Flotte, qui avait été avec Ménard l'âme de leur petit groupe d'avant 1848, resta en correspondance avec son ami jusqu'en 1852, puis dut gagner à son tour la Belgique, et les deux hommes ne se revirent plus qu'à de rares intervalles entre 1853 et 1860. Mais l'estime et l'affection qu'ils ressentaient l'un pour l'autre ne disparurent pas. P. de Flotte, qui était en politique, non pas plus modéré, mais plus habile que l'auteur du *Prologue d'une Révolution*, avait été douloureusement ému par les massacres de juin et s'était vainement efforcé de faire arrêter la lutte fratricide. Il fut cependant condamné injustement et emprisonné à Belle-Isle, puis relâché, et le 10 mars 1850, alors que son ami vivait réfugié à Bruxelles, il était élu à Paris membre de l'Assemblée Législative. Il siégea à la Montagne, ardent toujours, mais respecté de tous, et cet ancien officier se révéla philosophe remarquable. Le livre *De la Souveraineté du Peuple* qu'il publia en 1851 chez l'éditeur Pagnerre nous montre quelle fut la vigueur de sa pensée politique; il eut le courage de dire à ses amis les révolutionnaires les plus dures vérités sur leur incapacité à gouverner. Le Coup

repos »; « Cerfs et Biches, effet de matin »; « Chataigniers »; 1861, « Environs de Colleville »; « Compagnie de Cerfs »; « Intérieur de forêt »; 1864, « Matinée d'automne »; « Matinée d'hiver »; 1869, « Pâturage en Normandie ».

15. Les lettres inédites de Ménard que possède Mme Galtier-Boissière montrent qu'il fit encore de nombreux tableaux et esquisses pendant son voyage en Italie et en Egypte, en 1868-69. Il insista même pour remettre la plupart de ces tableaux à M. de Clermont, qui s'était chargé de tous les frais de ce voyage. Ménard d'ailleurs n'avait aucune illusion sur la qualité de sa peinture, dont personne ne voulait; il se trouvait même flatté lorsqu'on voulait bien accepter comme cadeaux ses paysages.

d'Etat du 2 décembre ne fut pas pour lui une surprise. Avec Baudin, Jules Favre, Eugène Sue, Victor Hugo et quelques autres, il essaya d'organiser l'opposition et de soulever les ouvriers. *L'Histoire d'un Crime* de V. Hugo a laissé un récit dramatique de ses courses errantes à travers le Paris de la rive gauche, et de son désespoir, en cette nuit du 2 décembre, lorsqu'il épiait en vain les signes d'une révolte qui ne venait pas. Il ne lui resta plus qu'à se soustraire par l'exil à la condamnation qui allait suivre; il passa en Belgique au moment même où L. Ménard revenait d'Angleterre en France.

En décembre 1853, l'ancien officier réussit à pénétrer en France sous un nom d'emprunt ¹⁶. Il entra ainsi comme employé à la Compagnie des Chemins de Fer de l'Est, à Langres, et y resta pendant sept ans, estimé de ses chefs, vivant dans la solitude et l'obscurité la plus complète. Quelques voyages à Paris furent les seules occasions où il revit Ménard. P. de Flotte logeait alors chez Jobbé-Duval, leur commun ami; et l'on reprenait quelquefois, dans le secret, les discussions politiques d'avant l'Empire. Flotte, d'ailleurs, semblait, sinon rallié, du moins résigné au régime nouveau. Il comprenait que rien, pour longtemps, n'était plus à tenter en France; il attendait patiemment l'occasion de se dévouer à quelque cause généreuse. Il devait mourir en aidant les Italiens à conquérir cette liberté dont les Français n'avaient pas voulu.

Une lettre inédite de L. Ménard sur P. de Flotte nous permet d'imaginer quel fut le sujet des conversations entre les deux amis, lors de leurs brèves rencontres pendant ces années du Second Empire.

Je n'ai revu De Flotte qu'après le 2 décembre, écrit entre autres choses Ménard. Il essayait de deviner les conséquences des événements qui venaient de s'accomplir, et il pensait qu'ils auraient surtout de l'influence sur la politique extérieure. La France est révolutionnaire par saccades; après chaque bond, elle s'arrête pour donner aux autres peuples le temps de la rejoindre. Pendant l'Empire, les idées françaises se sont répandues en Europe. De Flotte pensait qu'il en serait de même de nos jours, et que l'œuvre du Second Empire serait la propagande du suffrage universel au dehors.

Il cherchait le lien de nos révolutions successives et comparait la marche d'un peuple à la marche d'un homme qui met en avant l'un après l'autre le pied droit et le pied gauche. Telle est, disait-il, la marche

16. Le biographe italien de P. de Flotte a minutieusement retrouvé et consigné ces détails et beaucoup d'autres sur son héros. Colocci, *P. de Flotte* (Bocca, Torino, 1912), chapitres XII et XIII.

alternée de la France depuis 89; deux classes se partagent la tâche : la bourgeoisie poursuit la révolution dans la liberté, le peuple dans l'égalité. La révolution de 1830 a été libérale, celle de 48 a été égalitaire; il ne reste d'elle que le suffrage universel, c'est-à-dire l'égalité des droits politiques; c'est là ce que le reste de l'Europe doit conquérir à son tour. Quant au rôle des oppositions politiques, De Flotte le comparait à celui des éclaireurs d'une armée toujours en marche. L'armée fait des haltes, mais eux ne doivent pas se reposer; s'ils tombent en chemin, ils servent d'engrais pour la moisson nouvelle. Si leurs idées sont justes, elles triompheront; mais ce ne sera pas par leurs mains, ce sera par celles de leurs successeurs, quelquefois de leurs adversaires. Que leur importe? Un révolutionnaire qui espérerait recueillir le fruit de ses efforts ne serait qu'un ambitieux vulgaire et ne mériterait dans sa chute ni pitié ni regret.

P. de Flotte réfugié à Langres, Bermudez expulsé, Fage dans sa province, il ne restait plus guère à Paris avec Ménard que deux des anciens membres du cénacle d'avant 1848 : Leconte de Lisle et Thalès Bernard.

La divergence de leurs idées politiques après les journées de juin n'avait pu refroidir l'amitié affectueuse qui unissait le Parisien exilé et le créole las de tout rêve de réforme sociale. Pendant l'absence de Ménard, Leconte de Lisle avait enfin, par une chance inespérée, trouvé en Marc Ducloux un éditeur pour ses vers. Les *Poèmes Antiques* avaient paru en 1852, précédés de leur retentissant manifeste. Mais ils n'avaient apporté à leur auteur ni la gloire ni la fortune. Les premières années de l'Empire comptent dans la vie du poète parmi les plus dures et les plus humiliantes. Il habitait rue Cassette dans un humble appartement, « au quatrième au fond de la cour », et mesurait avec parcimonie ses plus minimes dépenses. Louis Ménard et son frère l'invitaient à venir les retrouver à Barbizon pendant l'été et à jouir d'un peu de repos après sa monotone besogne de traduction. Hélas! le poète ne pouvait même faire les frais d'un aussi court déplacement. Il leur répondait le 25 août 1853 par une lettre où percent la lassitude et le découragement, mais aussi la fière pudeur et l'amour invaincu de l'art, que conserva toujours le futur Parnassien :

« ...Je n'irai probablement pas vous rejoindre; l'argent me manque et je ne sais quand et comment j'en aurai. Thalès et moi nous vous avions écrit une lettre en vers; mais la chose était tellement bête que nous l'avons anéantie avec volupté. » Suivait le récit d'une séance publique à l'Académie et de divers incidents littéraires, et Leconte de Lisle concluait, avec un humour attristé : « Le bon sens et la vertu sont morts;... d'où il suit que vous avez raison de peindre des dindons, bien qu'il fût peut-être mieux de les manger. »

A ces vexations de la pauvreté s'étaient ajoutés des déboires sentimentaux. Quelques indiscretions à demi voilées ont, à diverses reprises, indiqué à la postérité que le cœur de ce soi-disant impassible s'était maintes fois ouvert à l'amour. Calmettes nous apprend que Leconte de Lisle avait eu, pendant l'exil de L. Ménard, une aventure de cœur assez malheureuse¹⁷. Son ami, rentré en France, vint lui lire les pièces qu'il destinait à un recueil de poésie. Leconte de Lisle fut aussitôt frappé par un sonnet à Raymond Lulle (aujourd'hui intitulé *Thérapeutique*) qui exprimait avec assez de bonheur ses sentiments de dépit à l'égard du sexe féminin, et demanda à Ménard de le lui dédier. La légende mise en vers par Louis Ménard rapportait que le savant docteur Raymond Lulle, qui avait quitté un moment les sentiers de l'étude pour ceux de l'amour, ne fut guéri que le jour où son amante lui montra son sein dévoré par la lèpre — et, dans les deux tercets, le poète invoquait lui-même les femmes en ces termes plus imagés que galants :

Miroirs de volupté, beaux lacs aux flots d'azur,
Où se cache toujours quelque reptile impur,
Anges d'illusions, démons aux corps de femmes,

Sirènes et Circés, qu'il est triste, le jour
Où, pour guérir nos cœurs des poisons de l'amour,
Vous nous montrez à nu la lèpre de vos âmes¹⁸.

Le troisième membre de notre trio d'hellénistes est bien oublié aujourd'hui. Thalès Bernard fut cependant une figure curieuse. Historien du polythéisme grec, enthousiaste de poésie populaire, poète lui-même et érudit, et tout ensemble dédaigneux de l'érudition et de la science, mystique à demi-fou, ce Thalès a été pendant quelques années le compagnon de chaque jour de Leconte de Lisle et de Louis Ménard, et il mérite, de la part de l'historien de la littérature, un peu plus d'attention qu'on ne lui en a jusqu'ici accordé¹⁹.

Ce jeune savant qui avait, en 1846, à vingt-cinq ans, traduit et refondu le *Dictionnaire Mythologique Universel* d'Ed. Jacobi, s'était jeté lui aussi dans la tourmente révolutionnaire et avait

17. Calmettes, *Leconte de Lisle et ses amis*, p. 84-85.

18. *Thérapeutique*, dans *Poèmes et Réveries* (éd. de 1895), p. 153.

19. Ducros seul a résumé avec quelque soin ses idées et ses ouvrages dans ses articles de la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, année 1917, p. 80 sq. Voir aussi H. Girard, *Un bourgeois dilettante à l'époque romantique*. *Emile Deschamps* (Champion, 1921), p. 493-6.

délaissé les bureaux du Ministère de la Guerre, où il était employé, pour les clubs et les manifestations. En 1849, tandis que Paul de Flotte se faisait élire à Paris, il avait présenté sa candidature aux paysans de Monteux, dans le Vaucluse, sa petite patrie, et leur avait adressé une lettre grandiloquente sur la fraternité des nations et la souveraineté du peuple²⁰. Mais sa ferveur révolutionnaire fut de courte durée. Thalès revint vite à ses études grecques et à la littérature. Il s'était lié avec Béranger, qu'il admirait fort; il répandait sa prose et ses vers dans les gazettes, et se voyait déjà grand homme de lettres, admiré des jeunes générations. Il se promenait, nous dit Calmettes²¹, comme un prince de la littérature; toute une escorte de jeunes gens l'admirait et lui formait une suite de courtisans que l'on appelait « les esclaves de Thalès ». Leconte de Lisle, qui le plaisantait volontiers sur cette recherche de la popularité, dut subir plus d'une fois le courroux de son irritable ami; ils en vinrent vite à se brouiller. D'ailleurs, Thalès, qui avait admiré l'un des premiers la poésie de son aîné, ne fut pas sans ressentir quelque jalousie devant les *Poèmes Antiques* de 1852 et le manifeste qui annonçait en leur auteur un futur chef d'école. Il hésitait à s'incliner devant le talent supérieur de Leconte de Lisle comme devait le faire, avec le dévouement de l'amitié, Louis Ménard. Avec celui-ci d'ailleurs, Thalès allait se brouiller quelques années après. Il venait de faire paraître un volume de vers, *Adorations*, qui n'étaient qu'effusions languoureuses, soupirs, larmes et sanglots. « Tu ne me feras pas croire que tu ressens l'amour à ce degré-là », plaisanta Ménard — sur quoi le trop sentimental et susceptible Thalès lui tourna brusquement le dos. Du reste, l'évolution de ses idées entraînait vite Thalès Bernard loin de ceux avec qui il avait ébauché ses premiers rêves de jeunesse²².

Comme poète, Thalès vient loin derrière Leconte de Lisle et Ménard, et il mérite l'oubli qui a enseveli ses volumes. Les re-

20. Thalès Bernard, *Lettre d'un électeur rouge aux travailleurs des villes et des campagnes* (Raginal, 1849)

21. Calmettes, *Leconte de Lisle et ses amis*, p. 67.

22. Du moins se souvint-il d'eux pour en parler avec sympathie et éloges dans la *Littérature Française* du colonel Staaf. Thalès Bernard semble avoir écrit un bon nombre de notices de cette volumineuse anthologie, notamment celles sur Leconte de Lisle et Ménard (vol. iv) qui, pour cette raison, nous sont fort précieuses. La modestie n'étant pas cependant sa qualité principale, il n'a pas manqué de se citer lui-même fort souvent dans cette anthologie et de s'attribuer, sur ses deux amis, une influence qu'il est difficile de vérifier.

cueils intitulés *Adorations* (1855), *Mélodies Pastorales* (1856), *Poésies Nouvelles* (1857), *Poésies Mystiques* (1858), et *Nouvelles Mélodies Pastorales* (1858) suffisent amplement à le juger. Il traite avec fécondité et facilité des thèmes sentimentaux sans originalité aucune. La femme, l'amour, le rêve, l'Allemagne chaste et pure que la mode célébrait alors, sont chantés par un barde qui croit à tout avec enthousiasme, mais, avant tout, à son talent. Les préfaces de ces recueils, ainsi que deux courts ouvrages théoriques publiés plus tard ²³, sont plus aisément lisibles et plus importants pour l'histoire littéraire. Ils développent l'idée, chère à Thalès, que la poésie populaire est la seule possible à notre époque. La poésie antique est morte avec la disparition des légendes et des mythes du polythéisme; il est vain de vouloir la faire revivre, et l'on n'aboutit qu'à écrire des œuvres savantes, hérissées et artificielles (allusion évidente aux *Poèmes Antiques* de son ami de naguère). Les progrès de la science empêchent par ailleurs notre époque de créer elle-même une poésie originale. Il ne reste qu'un seul domaine ouvert aux modernes : l'étude et l'imitation de la poésie populaire. Et l'admirateur de Béranger de proclamer, en homme qui a lu Fauriel et les Allemands : « L'homme individuel n'invente rien; la faculté d'invention est réservée aux masses. »

Cette religion du primitif, que tant de bons esprits partagent vers le milieu du siècle dernier, à commencer par le Renan des *Cahiers de Jeunesse*, Thalès Bernard l'étayait sur une solide connaissance du folk-lore européen. Albanie, Moravie, Hongrie, Bohême, Esthonie, et bien entendu sa terre de prédilection, la « Germanie » : il a déterré les chants populaires de toutes ces contrées; et qui sait s'il n'y a pas eu là un exemple fécond et instructif pour l'auteur des *Poèmes Barbares*. Les *Elfes* et la *Christine* de Leconte de Lisle semblent bien se rattacher à cette source d'inspiration, de même que les cinq *Chansons Allemandes* de Louis Ménard. Les premières « poésies populaires » de Thalès ont paru en 1855, la même année que les *Poèmes* de notre auteur; mais il est vraisemblable que Thalès s'intéressait déjà depuis quelques années à la poésie populaire, et ces rares, mais gracieux échantillons de la poésie

23. *Histoire de la Poésie*, par Thalès Bernard, membre correspondant de la société littéraire de Lyon (Dentu, 1864), et *Lettre sur la Poésie* (projet de fondation d'une académie de littérature étrangère), (Vanier, 1857).

de Ménard ont pu lui être inspirés par les conversations et les préoccupations de son ami ²⁴.

Il est un autre domaine où l'on pourrait s'attendre à trouver d'étroits rapports entre Ménard et Thalès. Une *Etude sur les Variations du Polythéisme grec* (1853) et une *Histoire du Polythéisme grec*, dont la première partie seule a paru en 1854, semblent devancer d'une dizaine d'années le *Polythéisme Hellenique* de notre auteur. Les ressemblances, en fait, restent bien superficielles, et la première phrase de chacun des deux ouvrages nous annonce, dès l'abord, un tout autre esprit que l'adoration raisonnée de Ménard pour la Grèce : « L'homme n'a de valeur qu'autant qu'il se rapporte à Dieu » et « Que nul n'entre ici, s'il croit à la raison ». Si le plus connu et le plus grand des deux amis s'appellera un « païen mystique », l'autre est déjà un mystique accompli, mais fidèle au catholicisme, et son langage est celui d'un prédicateur aussi enflammé qu'incohérent. L'ancien traducteur de Jacobi connaît fort bien l'histoire et la religion grecques; mais il veut faire œuvre d'apologétique, et non de science ou d'érudition. Dans ces variations du polythéisme grec qu'il se propose d'étudier en 150 pages, il cherche « un reflet » et une préparation du monothéisme. Voilà qui dut faire bondir bien haut notre dévot de tous les dieux!

Il y a bien du fatras dans Thalès Bernard — et ce serait forcer les choses que de voir dans cet esprit confus un véritable inspirateur de Leconte de Lisle et de Louis Ménard. Du moins, quelques lueurs, ça et là, nous rappellent que la préface-manifeste des *Poèmes Antiques*, la préface des *Poèmes* de Ménard, et les idées de Thalès, sont sorties d'un échange d'idées constant pendant une brève, mais féconde période de la vie des trois amis. Thalès, comme ses deux compagnons, conseille à ses contemporains, comme remède à la décadence qui les environne, le retour aux origines ²⁵. Dans les traditions et lé-

24. Il serait d'ailleurs périlleux de rien affirmer, et ces questions de priorité dans le traitement d'un thème qui était « dans l'air » sont toujours délicates, et souvent insolubles. Nous avons retrouvé une lettre de Leconte de Lisle (datée du 18 avril 1851) qui nous apprend que les « fantaisies allemandes et scandinaves » de Ménard étaient déjà écrites alors, et appréciées de ses amis. Thalès et lui ont publié en 1855 leur premier volume de vers, formé de pièces qu'ils avaient peut-être depuis plusieurs années en portefeuille.

25. « Le dix-neuvième siècle, comme un vieillard dont le souffle s'éteint, s'est retourné vers les croyances presque oubliées, pour lire en elles ce que la philosophie n'avait pu lui apprendre. » On croirait presque lire du Leconte de Lisle; la phrase est de Thalès Bernard, dans l'*Etude sur les Variations du Polythéisme grec*, p. 1.

gendes primitives, il trouve, comme L. Ménard le fera plus tard, une vérité bien profonde, plus proche des révélations premières, que dans les croyances de nos siècles découragés. La science, que Thalès, converti au catholicisme le plus exalté, a vite désertée, conservait à ses yeux un rôle réduit, mais utile encore; c'est à elle qu'il appartient de recueillir ces poésies populaires d'où jaillira le renouveau de l'inspiration moderne; c'est elle qui doit interpréter les révélations primitives et nous rapprocher de la vérité première obscurcie par des siècles d'artificialité. L'union de l'art et de la science avait déjà été préconisée en termes impérieux dans la préface des *Poèmes Antiques* de Leconte de Lisle; la lecture de ces ouvrages oubliés de Thalès nous aide à mieux comprendre les pages de son plus glorieux contemporain.

IV

L'exemple de ses deux camarades de jeunesse qui essayaient de se faire un nom dans la poésie, leurs encouragements sans doute — car l'un et l'autre professaient pour le jeune talent poétique de Ménard la plus haute estime — décidèrent notre auteur — que la peinture semblait alors préoccuper tout entier, à réunir ses vers en un seul recueil et à faire appel au jugement du public. Au mois de juillet 1855, chez Dentu, 13, Palais-Royal, paraissait un coquet volume de 214 pages intitulé *Poèmes*.

L'époque, en apparence, n'était pas précisément favorable à la poésie. De toutes parts, on proclamait que l'art des vers était mort à jamais; que le public, uniquement attentif aux luttes politiques ou aux découvertes de la science, désireux de s'enrichir dans les affaires et n'écoutant que la publicité, n'avait que faire des poètes, ces survivants d'un passé défunt. Les *Méditations* et les *Nuits* n'étaient, pour cette jeune génération toute vouée à la vie pratique et aux intérêts matériels, que mesquin étalage de banales aventures de cœur. Lamartine, Musset, Vigny même, depuis longtemps s'étaient tus. Mais ces plaintes sur la décadence et la mort prochaine de l'art des vers sont celles des critiques de tous les temps. En fait, Hugo venait de faire retentir sa grande voix dans les *Châtiments* et achevait, dans le silence de l'exil, ses émouvantes *Contemplations*. La même année que les *Poèmes Antiques*, avait paru le recueil

d'*Emaux et Camées*, testament poétique de celui que les Parnassiens respecteront comme leur ancêtre le plus authentique. Mais il n'y avait pas dans ces bijoux amoureux ciselés une inspiration ou une force capables de renouveler l'art des vers. Cette même année où Louis Ménard va publier son premier volume de poèmes avait vu la disparition mystérieuse de ce grand poète malheureux qu'était Gérard de Nerval²⁶, et la révélation de cet autre grand poète, longtemps méconnu, dont la *Revue des Deux-Mondes* publiait dix-huit *Fleurs du Mal*²⁷. La même année encore, un homme dont la prospérité n'a guère retenu que le nom, avait, avec quelque bruit, publié ses *Chants modernes*²⁸. Une véhémence préface exposait l'esthétique de l'auteur.

Ménard connaissait fort bien ce poète, ancien ami et compagnon de voyage de Flaubert, alors avec Théophile Gautier, puis avec Laurent Pichat, directeur de la *Revue de Paris*. Cette jeune et courageuse revue était, depuis le Coup d'Etat, le principal centre d'opposition républicaine à l'Empire. Ménard et son ami L. de Ronchaud y étaient reçus en hommes dévoués à la même cause, et quelquefois en collaborateurs²⁹. Il serait pourtant difficile de trouver deux conceptions de la poésie aussi dissemblables que celles de Ménard et de Maxime du Camp. Plus d'un lecteur des *Chants Modernes* ne dut pas peu s'étonner de voir l'auteur de ces vers si médiocrement artistes, si désespérément prosaïques, et si gauches dans leur « modernisme », diriger une revue littéraire avec le poète de l'Art pour l'Art, l'homme qui, dans *Mademoiselle de Maupin*, s'était proclamé l'amant exclusif de la bonté païenne. Ménard, dans la préface de ses *Poèmes*, Leconte de Lisle, la même année (1855), dans la préface de ses *Poèmes et Poésies*, répliqueront par quelques allusions fort claires à ce bouillant manifeste de Maxime du Camp.

La préface des *Chants Modernes* était partie à l'assaut de la mythologie et de l'antiquité que des poètes, à court de souffle, réchauffaient depuis des siècles pour un public trop patient. La poésie, disait Maxime du Camp, n'osant pas être moderne,

26. Il est mort le 26 janvier 1855.

27. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1855.

28. Maxime du Camp, *Chants Modernes* (Lévy, 1855). La préface parut dans la *Revue de Paris* le 1^{er} février 1855, p. 321-347.

29. Le 1^{er} juillet 1855, la *Revue de Paris* publiait (p. 449-451) deux poèmes de L. Ménard, le *Songe d'Endymion* et *Empédocle*.

se remet à célébrer à grands renforts d'antithèses, d'enjambements, et de rimes riches, un passé « que rien ne doit nous faire regretter ». « On découvre la vapeur — nous chantons Vénus, fille de l'onde amère; on découvre l'électricité — nous chantons Bacchus, ami de la grappe vermeille. C'est absurde! »

Délivrez-nous enfin de la mythologie...

Pourquoi donc aujourd'hui nous parler en rébus 30?

Le gaz et la lumière électrique valent bien les esclaves enduits de résine que Néron allumait dans ses fêtes. Et, joignant les exemples aux préceptes, le poète — si on peut lui donner ce titre — faisait parler dans ses strophes le chloroforme, la locomotive et la photographie.

La tentative de Maxime du Camp ne manquait pas, à cette date, d'originalité. Elle devait mieux réussir, plus tard, à d'autres plumes que la sienne. Elle ne reçut point, en tous cas, l'approbation de celui de nos contemporains qui, chimiste en même temps que poète, semblait le plus propre à réaliser cette périlleuse alliance de la science et de la poésie. Une personnalité plus forte, une esthétique plus proche de ses propres vues, attirait davantage Ménard vers la poésie de son ami Leconte de Lisle.

Leconte de Lisle venait de proclamer son credo artistique dans deux manifestes qui marquent dans l'histoire littéraire une date d'importance : la préface des *Poèmes Antiques* (1852) et celle des *Poèmes et Poésies* (1855) toutes deux réunies aujourd'hui dans les *Derniers Poèmes* de l'édition Lemerre. Il est évident, et on l'a maintes fois signalé, que notre auteur a eu une part dans la formation et l'élaboration des idées exposées par son ami — mais quelle part exactement? Voilà ce qu'il est plus difficile de mesurer. Nous nous poserons à nouveau la question quand nous étudierons l'influence exercée par Ménard. Qu'il suffise ici de rappeler que Ménard n'ayant publié ses *Poèmes* qu'en 1855, et n'ayant formulé sa conception de l'hellénisme que plus tard encore, nous en sommes réduits à des conjectures invérifiables. La conversation de Ménard, sa connaissance plus directe de l'antiquité, son admiration éclairée pour le polythéisme, ont aidé Leconte de Lisle; on retrouve, à ne pas s'y méprendre, du L. Ménard dans la seconde préface

30. Dans « Aux Poètes », *Chants Modernes* (Lévy, 1855), p. 43 et 46.

en particulier, celle de 1855. Mais nous croyons qu'on a le plus souvent exagéré la part que son ami peut revendiquer dans les idées et les théories de Leconte de Lisle. La pensée de Leconte de Lisle n'est pas subtile peut-être, mais elle est, dans ces manifestes, vigoureuse et nette. Les différences entre les deux hommes éclatent et l'on relit côte à côte ces préfaces et le *Vox in Deserto* en prose, dont Ménard a fait précéder ses *Poèmes*.

Les idées théoriques de Leconte de Lisle à cette date ne sont pas aussi claires que son style, tranchant et net, voudrait le faire paraître. Il subsiste pas mal d'incertitudes sur l'enchaînement des diverses affirmations, et quelques contradictions, même après les explications fort ingénieuses qu'on en a donné³¹. On se rappelle du moins que le poète, après une violente diatribe contre la profanation du moi et les passions politiques qui gâtaient les vers de ses contemporains, affirmait la décadence de cette poésie vide d'idées et désormais sans action sur le genre humain. Le salut devait être dans un retour à la science — non dans cette « monstrueuse union » de la poésie et de l'industrie que préconisait, après les Saint-Simoniens, un Maxime du Camp — mais dans la connaissance exacte et la juste compréhension du passé. C'est dans le passé, dans les légendes primitives, dans les religions mortes et la spontanéité d'une race plus jeune, qu'il faut chercher la poésie : telle est la grande affirmation qui est commune à Leconte de Lisle et à Louis Ménard³².

V

Le ton quelque peu « prêcheur » de ces manifestes de Leconte de Lisle, le didactisme hautain et sententieux du futur chef d'école, son style tout ensemble frémissant et tendu, forment un parfait contraste avec la préface enjouée et malicieuse que Ménard écrivait à la même époque pour son recueil de vers. La sincérité de Ménard est tout aussi entière; mais la sûreté et

31. M. Martino, dans *Parnasse et Symbolisme* (Colin, 1925), p. 58-61.

32. Tel était aussi l'avis de Renan qui, parmi la foule d'admirateurs du progrès matériel qui se pressait à l'Exposition de 1855, éleva la voix pour rappeler que les pays artistes ont toujours été les moins confortables; il terminait par une phrase qui pourrait être de Ménard : « La poésie n'est plus que dans le passé, en sorte que les vrais poètes de notre temps sont le critique et l'historien qui vont l'y chercher. » *La Poésie de l'Exposition*, recueillie dans les *Essais de Morale et de Critique* (Lévy, 1859), p. 373.

l'aisance presque voltairienne de la forme, l'ironie incisive et la pénétration des aperçus, font de ces trente-deux pages un morceau moins solennel, mais non moins remarquable, que les célèbres préfaces de son ami.

Le titre, ironiquement découragé, *Vox in Deserto*, a été ajouté dans les éditions postérieures. Dans les *Poèmes*, aujourd'hui introuvables, de 1855, la préface comprenait : d'abord, la quasi-totalité de la préface actuelle³³, puis la plus grande partie du morceau que, dans la dernière édition qu'il a donnée de son livre, celle de 1895, L. Ménard a intitulé *Evolution Religieuse*³⁴. Dans ces pages de prose, nous voyons pour la première fois le talent de Ménard s'appliquer, non plus au journalisme révolutionnaire, mais aux discussions d'idées et aux fantaisies religieuses qui feront le charme de ses *Rêveries*.

Les premières lignes de cette préface ne semblent pas faites pour encourager à la lecture des vers qui suivent. Thalès Bernard, suivant l'exemple de son maître Lamartine, venait de publier avec ses *Adorations* d'éloquentes pages sur « Les Destinées de la Poésie ». C'est ainsi que les poètes répondent à l'indifférence croissante du public pour leurs vers. Leconte de Lisle lui-même, qui n'avait pas impunément débuté dans les journaux fouriéristes, voyait dans son métier un grave sacerdoce. Ménard prend moins au sérieux ses confrères poètes, et lui-même. Il reconnaît avec le public que la poésie est bel et bien morte; s'il reste encore des poètes, tant pis pour ces déclassés! « Il faut savoir naître en temps opportun. Les hommes des âges héroïques ne seront bons aujourd'hui qu'à lutter dans les foires et le paladin Roland passerait en cour d'assises, s'il s'avisait d'arracher les têtes des paysans comme des oignons. Les poètes ressemblent à des matelots qui, au lieu de s'occuper de la manœuvre, chanteraient des sonnets aux étoiles; c'est pourquoi la société leur marche sur le corps, et elle a raison. » Pauvre Vigny! Vingt ans après *Chatterton*, voilà comment raillait un poète!

Dans une série de petits paragraphes acérés, Ménard passe alors en revue les derniers efforts qu'a tentés la poésie pour retenir l'attention d'un public qui ne veut plus d'elle. Elle

33. Sauf les pages 7 à 10 de l'édition de 1895.

34. Les pages 253 à 267 de l'édition de 1895 se trouvaient comprises dans la préface de 1855.

s'est faite personnelle; mais qu'importent au public les passions et les rêves du poète? Elle a chanté la science, l'industrie, la politique; elle n'a pu que prolonger ainsi son agonie. Une seule voie reste ouverte : c'est celle qu'a choisie la muse de Ménard. Ses chants, comme les *Poèmes Antiques*, ramèneront l'homme au passé de sa race, aux formes de l'idéal qu'autrefois on appelait des Dieux. Et l'ironie lapidaire des premières formules se change en un mouvement d'éloquence enflammée quand notre poète fervent de symbolique affirme sa large, mais sincère dévotion à tous les cultes. Voici des années que le siècle répète après le philosophe Hegel que tout passe et s'engloutit dans l'éternel devenir; avec un poète, peu préoccupé cependant de philosophie, que « les Dieux eux-mêmes meurent ». Le plus ironique des poètes allemands s'était apitoyé sur le « Götterdämmerung » et scrutait en vain les nuages sur la mer du Nord pour y apercevoir Junon et Minerve.

Längst ist erloschen
Das unauslöschliche Göttergelächter 35.

Leconte de Lisle avait déjà commencé à élever son majestueux et sombre charnier de divinités anciennes et barbares; et un autre poète, en prose celui-là, se préparait à tisser pour ces mêmes divinités un linceul de la plus belle pourpre. Voici cependant ce qu'ose proclamer la « Vox in Deserto » :

L'humanité ne s'est jamais trompée; tous ses dogmes sont vrais, tous les dieux qu'elle a adorés sont réellement des types divins. A travers les avenues de sphinx, pénétrons dans le sanctuaire; bientôt le voile du temple sera déchiré, et l'Esprit va descendre en langues de feu. L'hiérophante dévoilera, pour les initiés, le sens des mystères, et, quand le dogme sera élevé sur les hauteurs sublimes de la symbolique, la raillerie des époques critiques ne pourra plus l'y atteindre; mais la Poésie l'y suivra, et le dernier des poètes bercera de ses hymnes la vieillesse du monde.

Les idées originales et les paradoxes ingénieux abondent dans les pages qui suivent, et la phrase, tantôt alertement moqueuse, tantôt ardemment éloquente, révèle un écrivain d'un rare talent. C'est un des étonnements de la postérité, que les contemporains de Ménard aient pu laisser s'enfouir aussitôt dans l'oubli de si remarquables trésors. La préface n'offre pas avec les poèmes qui suivent un rapport très étroit; Ménard ne

35. H. Heine, dans *Die Götter Griechenlands (Die Nordsee)*.

cherche pas à réunir, par des vues esthétiques imaginées après coup, des morceaux de caractère fort divers. Mais nous y trouvons, pour la première fois, mais déjà mûries et formulées avec bonheur, les idées de notre auteur sur l'histoire des religions, sur le polythéisme grec et sur l'interprétation symbolique des mythes. Ces pages sont donc pour nous le seul document qui nous permette d'affirmer qu'en 1855 et probablement avant cette date, Ménard avait déjà formulé cette conception si originale de l'évolution religieuse de l'humanité, dont Leconte de Lisle semble s'être plus d'une fois inspiré.

Reprenant la comparaison familière entre la vie de l'humanité tout entière et l'existence d'un individu, Ménard résume les grandes lignes de l'histoire de l'homme par l'histoire des dieux qu'il a adorés. Les races primitives se prosternent devant les forces énergiques et sauvages de la nature; la Grèce, jeunesse de l'humanité, traite au contraire les dieux en égaux. Au lieu des « théocraties pétrifiantes des races agenouillées », le Grec n'honore que les lois de la nature; ses divinités sont l'ordre et la proportion de l'univers, incarnés dans d'immortelles statues de marbre. C'est là qu'est pour Ménard l'époque bénie vers laquelle iront désormais tous ses vœux et tous ses regrets. Euphorion, nous l'avons vu, osait encore traverser l'Hellade sans y trouver réalisé l'impossible idéal qu'il était condamné à chercher en vain. Depuis sont venues les déceptions politiques de 1848; devant les amertumes du présent, la ruine de toutes les chimères de république socialiste et le positivisme satisfait du Second Empire, Ménard s'était réfugié dans cette Grèce de ses rêves. L'âge d'or n'est pas dans le présent ou dans l'avenir, comme voudrait nous le faire croire notre complaisante idolâtrie de nous-mêmes; il est dans le passé. Ménard, dès lors, va errer à jamais

Par le chemin perdu des paradis qu'on pleure.

Hélas! Ce moment, magnifique entre tous, de l'histoire de l'homme, est aussi bref que le printemps de l'adolescence. « Le jour vient où la jeunesse, couronnée de fleurs, préfère aux faciles plaisirs de l'inconstance les angoisses d'un exclusif et sombre amour. » Aux radieuses divinités du polythéisme succède le culte d'un dieu unique. Quelques belles pages, larges et nuancées à côté des blasphèmes que proféraient alors Le-

conte de Lisle et d'autres païens, célèbrent le Christ et la Vierge, interprétés eux aussi par une symbolique hardie. Toute la fin de cette longue préface défend ce même symbolisme, dont Louis Ménard est désormais, et pour toujours épris, contre le rationalisme des historiens modernes; la poésie contre la science. Toutes les fables sont vraies, tous les Dieux sont également éternels. Le recueil des *Poèmes* se terminera sur les vers célèbres du « Panthéon »; la préface résume le même et noble syncrétisme en un passage d'une prose ardente et pure, chargée de pensée et élégante avec naturel. « Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels »; on pourrait croire, si les dates n'étaient là, que c'est à cette célèbre conclusion de la *Prière sur l'Acropole* que voulait répondre Ménard. Mais Renan n'était encore en 1885 que le savant auteur de l'*Histoire comparée des langues sémitiques* et d'articles érudits, quand ce jeune homme, né un an avant lui, déjà chimiste, homme politique, peintre et poète, pouvait écrire en se jouant une page comme celle-ci :

Ainsi, chaque hiver, la terre prend le deuil du soleil; mais tant que les sphères amoureuses poursuivront dans l'éther leurs ellipses divines, tant que la terre épanouira ses feuilles et ses fleurs aux baisers du printemps, tous les êtres chanteront en chœur la résurrection d'Adonis et le retour de l'agneau équinoxial. Si l'art doit disparaître du monde, comme au temps où les dieux de la Grèce furent chassés de leurs temples, ils vivront cependant d'une éternelle jeunesse tant que la beauté sera désirable et qu'on n'aura pas arraché l'amour du cœur de l'homme. Et le Dieu crucifié du moyen âge, fût-il calomnié par les prêtres, bafoué par le peuple, abandonné par ses amis et renié par son apôtre, aura toujours un autel dans les âmes épurées par la douleur et sanctifiées par le sacrifice. Car les Dieux ne peuvent mourir, et, quand on croit avoir scellé la pierre de leur sépulcre, ils ressuscitent dans leur gloire, et l'humanité se prosterne et adore, comme aux jours où, devant cette éblouissante lumière du seizième siècle, elle a salué la renaissance des anciens Dieux³⁶.

VI

Puisque rien ne peut indiquer les dates de composition des divers poèmes que renferme l'édition de 1855, nous ne pouvons que les grouper suivant leur sujet et leurs traits caractéristiques³⁷. Si nous laissons de côté le *Prométhée*, l'*Euphorion* et

36. Ce passage est reproduit dans l'édition de 1895 des *Poèmes et Rêveries*, p. 266.

37. Nous ne possédons point les manuscrits de ces poèmes, et d'ailleurs ceux des manuscrits de Ménard qui nous sont parvenus ne sont jamais datés. Les

Cremutius Cordus, œuvres de jeunesse du poète que nous avons étudiées à leur place, nous trouvons dans le recueil de 1855 quatre groupes de poèmes fort distincts. Car la variété et la souplesse de Ménard, qui ont déconcerté plus d'un lecteur, sont déjà visibles dans ces vers; ils n'ont rien de la dignité soutenue et de l'uniformité de leurs aînés, les *Poèmes Antiques*, par exemple. *Blanche* est un curieux récit en vers, qu'on attribuerait plutôt à Brizeux ou à François Coppée qu'à notre helléniste détaché en apparence de la banale réalité contemporaine. Cinq chansons allemandes³⁸, que Ménard devait après 1870 rebaptiser « Chansons suédoises », et une chanson indienne (devenue dans les éditions postérieures *l'Açoka*) représentent les efforts tentés par Ménard dans le genre de la poésie populaire chère à Thalès. *L'Idéal* et *Souvenir* sont deux morceaux personnels, au ton alangui, qui nous montrent le poète sous le jour d'un élégiaque teinté de romantisme. Enfin, cinq poèmes philosophiques, sans doute parmi les plus heureux qu'ait écrits Ménard, semblent au contraire le rapprocher de ses futurs amis du Parnasse, sans qu'on puisse jamais appeler Ménard un Parnassien, ni d'ailleurs lui épingler une étiquette quelconque³⁹.

Blanche est un petit roman en vers que son auteur a plus tard qualifié de péché de jeunesse. Le sujet n'est certes pas de ceux que nous nous attendrions à voir traités par la plume de Ménard. Si d'ailleurs la donnée pouvait éveiller quelque curiosité extra-littéraire, et valoir à cet infortuné Ménard, qui n'a jamais été « d'actualité », la faveur d'un public habitué à lire maint volume sur le monde de Sodome et de Gomorrhe, la

lettres écrites à Ménard exilé par Leconte de Lisle et Fage nous apprennent que les *Chansons Allemandes*, *Le songe d'Endymion* et *Empédocle* étaient déjà composés. Le témoignage de G. Perrot (dans le *Tombeau de L. Ménard*, p. 130) nous indique enfin que Ménard, entre 1852 et 1855, aimait à réciter, dans les salons où il fréquentait, certains de ses poèmes encore inédits. Ce sont là les seuls renseignements que nous ayons sur la chronologie de ces poèmes, et ils ne permettent pas de les classer avec quelque rigueur.

38. Ce sont, dans l'édition de 1895, *Lied*, *Chanson suédoise*, *Les Elfes*, *Double Rêve* et *Valse en bleu mineur*.

39. Les « preuves internes » (examen des thèmes, de la forme, de la langue, de la versification, etc.) ne permettent pas davantage de classer ces poèmes chronologiquement, en y suivant les progrès d'une pensée plus mûre ou d'une expression plus parfaite. En fait, il n'y a nulle différence entre ces poèmes parus en 1855 et ceux que Ménard publia quelques années après dans la *Revue Nationale* et ajouta à la seconde édition de son recueil de vers (*Hellas*, les *Filets d'Héphaïstos*, *Panthéon*, et *Souvenir*, parus respectivement les 25 juillet 1861, 10 janvier 1862, 10 février 1862, 10 janvier 1863, dans la *Revue Nationale*). Aussi, et malgré notre répugnance à prendre cette liberté avec la chronologie, nous sommes-nous décidé, pour ne pas morceler l'étude des poèmes de Ménard, à comprendre ces quatre pièces dans notre présent chapitre.

discrétion extrême, la chasteté, si l'on peut dire, avec laquelle le thème est traité, suffiraient à décevoir nos contemporains. Le caractère et l'atmosphère du poème sont romantiques; le décor et le ton narratif rappellent les contes en vers de Walter Scott, et le mélange de religiosité et d'amour malsain et troublant nous indique que l'auteur, il n'y a pas très longtemps encore, s'enthousiasmait pour *René* et *Manfred*.

Au bord de la mer, dans un cloître entouré de vieux arbres, par un soir d'été orageux, deux jeunes filles, élevées au couvent côte à côte, vont se dire adieu. Madeleine et Blanche nous sont décrites avec quelque soin par l'auteur, dont c'est là une des rares incursions dans le domaine de la poésie descriptive. Toutes deux sont des beautés pâles et rêveuses. Blanche est blonde avec de grands yeux « noirs, languissants, voilés », à la fois mystiques et sensuels; Madeleine est brune, et ses yeux bleus « avaient de longs éclairs veloutés et fluides ». La tentative de description physique n'est pas des plus réussies, malgré les souvenirs des vierges de Fiesole et des Madonnes de Raphaël, que notre poète, alors féru de peinture, appelle à son secours. Mais l'étude psychologique est fine et nuancée, et le récit tout entier avait voulu traiter ainsi le sujet. Après le départ de Madeleine, Blanche, agenouillée dans sa cellule, ne peut que songer à son amie. C'est en vain qu'elle redemande les douces extases d'autrefois, le calme et le recueillement. Une seule pensée l'obsède, un mot qu'elle n'ose prononcer, vient sur ses lèvres quand elle veut prier.

Cependant une lettre de son ancienne compagne provoque en elle une crise brûlante : Madeleine connaît l'amour humain, en chante les délices à son amie demeurée au couvent. Celle-ci, mordue par la jalousie, honteuse d'elle-même, et ne pouvant rien sur les sentiments monstrueux dont elle s'accuse, passe la nuit en prières, abimée sur les dalles humides — romantique tableau, que s'attarde à décrire le poète :

Elle pleurait. — Son front se courbait sur les dalles;
Sous la voûte funèbre aux sonores échos,
Le bruit de ses soupirs montait par intervalles.
Les rayons de la lune, à travers les vitraux,
Caressaient d'un reflet d'argent les boucles blondes
De ses cheveux épars tombant en lourdes ondes.

Elle se confesse à un vieux prêtre et jure, pour se châtier, de renoncer au monde. Sa chevelure tombe sous le fer. Mais au

moment même où elle croit avoir recouvré la paix de l'âme, une nouvelle lettre de Madeleine lui apprend que, déçue par l'amour humain, son amie va revenir au cloître chercher le calme et le droit de pleurer en silence. La revoir ! Blanche ne le pourra, et elle meurt en effet, de langueur et de honte, avant que son amie ait pu revenir et surprendre son odieux secret.

L'originalité de ce petit conte est dans la discrétion respectueuse et la fine réserve apportées par Ménard dans la peinture de l'âme féminine. La douceur alanguie répandue sur ces trois cents vers, la musique un peu molle, déplairaient sans doute si le poème se prolongeait davantage. Mais le récit est vivement mené, les dialogues et les descriptions se succèdent avec une variété soigneusement calculée. L'ensemble révèle chez Ménard une curiosité de la psychologie religieuse, une délicatesse de touche, que nous retrouverons, vingt ans plus tard, dans la seule œuvre de notre auteur qui rappelle par quelque côté ce roman versifié de *Blanche*, *La Légende de Saint-Hilarion*.

La forme de ce poème de jeunesse n'a encore ni la fermeté ni la grâce rêveuse que Ménard a su donner à d'autres vers de son recueil. Les épithètes sont abondamment prodiguées, les comparaisons encore banales. Mais le lecteur est surtout frappé par la simplicité voulue du ton. Une fois de plus, L. Ménard semble s'écarter de son ami Leconte de Lisle et devancer plutôt un conteur en vers qui fut aussi à ses débuts un Parnassien, François Coppée ⁴⁰. Il est périlleux de côtoyer la prose en poésie, et les rejets bizarres, les coupes multipliées pour donner au vers l'allure de la conversation, les répétitions de mots, font quelquefois contraste avec le romantisme du thème. Ménard ne s'est cependant jamais soucié de corriger ou d'améliorer cette œuvre de jeunesse, dans les éditions ultérieures de ses vers. Il rougissait, déclarait-il, de l'avoir publiée, et regrettait de ne pas avoir brûlé le manuscrit. Ses amis racontaient même que, lorsque, beaucoup plus tard, il eut une fille, et tant que sa fille vécut, il refusa de laisser réimprimer ses vers, pour qu'elle n'eût pas l'occasion d'y lire cette analyse d'une « déviation morale ». C'est bien la seule fois d'ailleurs que la Muse de Ménard ne puisse s'écrier *Virginibus puerisque canto*.

40.

C'était un jour d'adieux pour elles ; Madeleine
Partait le lendemain...
Blanche avait dix-sept ans ;
Or, un jour, un billet à Blanche fut remis.

(v. 13-14)

(v. 19)

(v. 103)

Il est impossible d'affirmer, avons-nous dit, que les *Chansons Allemandes* de Ménard aient été composées avant les tentatives analogues de Thalès Bernard. Le mérite de l'antériorité n'est d'ailleurs pas grand. Le romantisme, chez ses poètes secondaires surtout, avait plus d'une fois manifesté son goût pour ces poésies à la fois sentimentales et macabres, auxquelles on s'efforçait de donner un air quelque peu allemand et une forme musicale. Les Parnassiens, ces poètes que l'on aime à représenter comme uniquement savants et préoccupés de rimes et de coupes, ont eu aussi la nostalgie d'une poésie spontanée et primitive. Leconte de Lisle, le plus « marmoréen » et le plus artiste d'entre eux, a toujours été hanté par la vision d'un monde plus libre; il a, dans la Grèce préhistorique, dans la Scandinavie, et dans son île natale, aimé à voir grandir « vierge encore de souillures,

La jeune Humanité sur le jeune Univers.

Sa *Christine*, ses *Elfes*, ses *Chansons Ecossaises*, indiquent des préoccupations analogues à celles de ses deux amis.

La critique n'a pas à s'attarder à l'analyse de ces chansons, d'ailleurs aussi ténues que des fils de la Vierge. Peu ou pas de sujet, rien qui révèle la personnalité du poète. Des fées et des lutins, des morts sortant la nuit de leur tombe, pour revoir ceux qu'ils ont quittés, des amants séparés et attendant le trépas qui les réunira dans un autre monde; autant de thèmes que reprendra souvent ce genre de poésie soi-disant allemande jusqu'à Jean Lahor et au Moréas des débuts. L'*Açoka*, chanson non plus germanique, mais indienne, est plus originale de caractère et semble aussi plus personnelle. Le poète y parle à la première personne. L'arbre appelé açoka, selon une jolie légende indienne, ne fleurit que lorsqu'une vierge vient, à son ombre, s'asseoir et rêver. Telle est l'âme du poète; pour s'épanouir, il lui faudrait un regard d'amour d'une jeune fille.

Mais déjà s'enfuit la jeunesse blonde,
Sans qu'un des jours passés mérite un souvenir.
L'amour n'est pas venu; mon cœur, plante inféconde,
Comme l'açora mourra sans fleurir.

Il y a là le développement discret d'un touchant symbole; on pense à Sully-Prudhomme, et même à quelques symbolistes, dont Ménard a été parfois appelé l'un des précurseurs. Y a-t-il

d'avantage cependant, c'est-à-dire la trace d'une déception sentimentale du poète? Nous ne saurions le dire. Il est certain du moins qu'à travers ces cinq ou six ballades, qui semblent surtout des exercices de poésie et de versification, résonne une note de mélancolie émue. Dès son retour de l'exil, après les déceptions de ses rêves politiques, Ménard s'était réfugié dans le passé, le sien ou celui de l'humanité. Plusieurs de ses poèmes en apparence objectifs se terminent sur cette confession désabusée que l'avenir n'offre plus d'espérance, que nulle joie désormais ne peut égaler le souvenir attendri du bonheur d'autrefois. Tel est le sens de cette *Valse en bleu mineur*, « un des chefs-d'œuvre de l'élégie au XIX^e siècle », a dit M. Paul Bourget ⁴¹.

Tous deux, à travers la forêt profonde,
Ils passaient, passaient; et la lune blonde,
Baisait leurs fronts purs dans l'air argenté.
Lui disait tout bas : Oublions le monde,
A toi mon amour, à moi ta beauté!
Elle répondait : Pour l'éternité!

Sans désirs, pendant la nuit dangereuse,
Ils marchaient, si seuls, dans l'allée ombreuse,
Vierges, l'un de l'autre écoutant la voix,
Et puis regardant la lune onduleuse,
La lune onduleuse et les fleurs des bois,
Oh! vivre un seul jour des jours d'autrefois!

Tristes de bonheur, leurs âmes trop pleines
Aspiraient l'écho des lyres lointaines,
Et, l'un dans les bras de l'autre enlacés,
Ils laissaient couler les heures sereines.
Quels rêves si doux ne sont effacés
Par le souvenir des amours passés?

Il nous semble que l'auteur qui a su donner cette délicate musique à des décasyllabes n'est pas indigne d'une modeste place parmi les vrais poètes français. Une telle grâce, rêveuse et alanguie, est rare chez les Parnassiens; la musique un peu vague, la douceur des rimes et des répétitions de mots, l'art de suggestion indécise, rapprochent bien L. Ménard de ces symbolistes dont F. Vielé-Griffin l'a, un peu paradoxalement, proclamé le père ⁴².

41. P. Bourget, lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard* (Champion, 1902), p. 47.

42. Voir la lettre de F. Vielé-Griffin, dans *Le Tombeau de L. Ménard* (Champion, 1902), p. 183. — *Les Elfes* de Ménard sont aussi un joli poème, qui sou-

C'est ce même accent presque verlainien que nous retrouvons dans *Souvenir* et *l'Idéal*, les deux seuls poèmes personnels de notre auteur. Ménard y apparaît sous le jour d'un élégiaque doucement attendri. Il revient sur ce thème du souvenir du passé, du regret que la fuite inséparable du bonheur d'autrefois laisse dans notre âme, de sa désespérance devant ce que peut apporter l'avenir. *Souvenir* est, à sa façon, *le Lac*, *la Tristesse d'Olympio*, *le Souvenir* ou *l'Illusion Suprême* de notre poète, sans la magnificence de forme de ses prédécesseurs, mais avec une réserve que n'avaient pas Lamartine ou Musset, et une sincérité plus gauche parfois, mais moins drapée dans de majestueuses images, que celle de V. Hugo ou de Leconte de Lisle.

Les maladresses de la forme gâtent malheureusement l'impression du lecteur. Les quatre premières strophes décrivent le paysage tel que le poète l'avait aimé autrefois, tel qu'il le chérissait dans son souvenir. Ménard s'efforce d'y rendre la fraîcheur de la nature aux premières heures du matin. Mais les mots le trahissent, et, au lieu de communiquer une impression qui semble directe et sincère, il a recours à des adjectifs pâles et usés; le brouillard du matin étend sur le lac « son voile onduleux aux lueurs d'argent »; les nuages sont « roses », le soleil boit « les pleurs de la nuit »; il y a des taillis verts, de fraîches retraites, des grottes discrètes, de frêles roseaux, etc. Seule la dernière strophe réussit à rendre l'impression du poète sans l'affaiblir par ces banalités ou ces prosaïsmes :

L'air matinal, chargé de brumes transparentes,
Mélait aux parfums vagues et flottants
Le frémissement clair de musiques errantes
Qui sort du gazon les jours de printemps.

Il y a là une note originale, plus discrète que l'éclat des descriptions matinales de *la Fontaine aux Lianes* par exemple. Mais la suite du poème, où l'auteur dit sa déception en revoyant plus tard cette même vallée, retombe aussitôt dans la gaucherie d'expression, et brise le charme à peine créé.

tient aisément la comparaison avec le morceau du même titre de Leconte de Lisle (*Poèmes Barbares*). Il y a plus d'art peut-être chez celui-ci, mais moins d'originalité, et moins de ce vague qui, permettant à la pensée de prolonger la sensation poétique, la fait vibrer plus longuement.

« Il eût mieux valu n'y pas revenir », écrit Ménard; ou

Pourquoi ne peut-on pas, seulement pour une heure,
Percer ces brouillards d'hiver gris et froids?

et il a recours aux sentiers où les âmes jumelles » rêvent « parmi les bosquets verts, connus des tourterelles », au « char silencieux des heures étoilées », et autres clichés de la poésie pseudo-classique, pseudo-lamartinienne, ou de toute fausse poésie en général.

L'Idéal est tout aussi découragé de ton que *Souvenir*. Mais à ceux qui pourraient reprocher à Ménard ce manque de hardiesse, cette obstination à ne pas vouloir oublier ses illusions de jeunesse, à ne pas accepter son époque, dure, laide, mais vivante, ce court poème offre une réponse pleine de noblesse. Le poète a placé son idéal trop haut; mais il veut rester fidèle à sa chimère, qui est le meilleur de lui-même. L'idéal, il est vrai, est irréalisable;

Pour incarner son rêve, il faudrait être un Dieu.

Mais il reste à l'homme cette résignation silencieuse que conseillait Vigny. Dès cette date, L. Ménard adopte ce stoïcisme qu'il exprimera plus tard dans ses sonnets philosophiques. C'est cette résignation stoïque qui explique la discrétion de l'homme. Rien de sa vie privée, nous l'avons vu, ne transpire dans son œuvre, pas même de ces éclats de colère que son ami prodiguait dans *Caïn* ou dans *Aux Modernes*, pas même de ces révélations transparentes de *la Fontaine aux Lianes* ou du *Manchy*. Il vivra solitaire et oublié, jusqu'à la mort qui peut-être réalisera enfin cet idéal déçu ici bas, qui du moins apportera le repos éternel.

Les rêves s'en vont avec l'espérance;
N'importe, marchons seuls, comme il convient aux forts.
Sans peur, sans regrets, montons en silence,
Vers la sphère sereine et calme, où sont nos morts 43.

Les autres poèmes du recueil de 1855 sont des morceaux que l'on pourrait appeler « parnassiens », si le mot avait un sens plus clair et mieux défini. Ce sont, voulons-nous dire, des

43. *L'Idéal*, v. 17-20. Ces vers et la strophe qui les précède ont été loués par un critique aussi sévère que Charles Maurras (*Barbarie et Poésie*, Nouvelle Librairie Nationale, 1925, p. 157-8.)

poèmes objectifs ou philosophiques, où l'auteur ne se met pas directement en scène, et n'entreprend pas de chanter ses émotions ou ses passions. Ce sont aussi des poèmes savants, tous inspirés par l'antiquité, et, dans plus d'un cas, des poèmes philosophiques, chargés de sens et qui veulent, pour être compris, être lus de très près. Ce n'est pas à Leconte de Lisle qu'ils font penser; à quelques exceptions près (*Hypatie et Cyrille*, *Hélène*), les poèmes que Leconte de Lisle a situés dans l'antiquité grecque restent purement narratifs et descriptifs. On y sent rarement un effort pour pénétrer dans l'âme des personnages, pour nous donner le tragique de leurs conflits intérieurs et de leur vie spirituelle profonde. Ménard accorde fort peu de place aux descriptions; c'est d'ailleurs quand il décrit que sa forme est toujours le plus gauche. Il s'attache surtout aux idées, au sens caché d'une légende antique ou d'un mythe grec par exemple. S'il avait été plus familier avec la littérature anglaise, c'est le nom de Browning, ce grand précurseur des monologues intérieurs aujourd'hui en faveur, que l'on pourrait évoquer ⁴⁴. En fait, car L. Ménard n'a pas les mêmes ambitions de psychologue acharné à fouiller tous les replis d'une âme éminemment complexe, c'est à Vigny plutôt qu'il ressemble. Ménard évite de se représenter lui-même, fût-ce discrètement, derrière son *Pygmalion* ou son *Empédocle*, comme faisait le poète de *Moïse* et de *la Colère de Samson*; mais il sait aussi nous intéresser au sens de la légende qu'il raconte, sans distraire notre attention vers l'exactitude pittoresque des détails et l'éclat de couleur locale, ou soi-disant telle. Il occupe une place intermédiaire entre ce grand aîné, qu'il a dû lire et admirer, et son ami Leconte de Lisle, qu'il a admiré aussi, et sans doute influencé, sans jamais lui ressembler.

Pygmalion pose le même problème que *Moïse*. L'artiste, l'homme de génie, doit-il, pour rester l' élu de Dieu ou des Dieux, vivre dans la solitude et renoncer à tout amour humain? Les austères satisfactions de l'étude, la gloire immortelle, mais posthume, valent-elles la simple jouissance du vulgaire? Qui sait même si l'art n'est pas seulement une consolation ou une revanche accordée à ceux qui ne peuvent jouir des plaisirs plus

44. Browning n'était pas tout à fait inconnu alors en France. Dès le 15 août 1847, Forgues lui avait consacré un article dans *La Revue des Deux Mondes*, et Milsand, grand admirateur du poète anglais et ami de Ménard, en reparlait aux lecteurs de la même revue le 15 août 1851.

communs; si les lèvres ne chantent, si les doigts n'écrivent, que lorsqu'ils ne peuvent pas embrasser ou caresser? Le poème se déroule, sans nul didactisme, vivant et presque émouvant, malgré l'abstraction du thème, pendant une centaine de vers denses et fortement frappés. Ménard sait glisser sur ce que peut avoir de bizarre pour nous la légende de Pygmalion, et sans négliger l'enveloppe du symbole, nécessaire à la poésie, il en montre le sens profond et éternel. Il l'interprète en moderne, en le sublimant, suivant sa méthode favorite qui veut toujours dégager la vérité des mythes, cachée derrière l'apparence étrange ou choquante qu'ils empruntent parfois.

Le sculpteur a souhaité, malgré l'avis des Dieux, que sa Galatée reçut le don de la vie; ses vœux sont exaucés. Il se penche vers sa statue, et d'un premier baiser, il fait éclore en elle » l'âme et l'amour tout à la fois ». C'en est fait désormais de son inspiration. Le souffle créateur ne descendra plus sur lui.

Mais qui peut dire si l'amour
Ne paya pas l'oubli promis à sa mémoire?
Qui sait si cette froide éternité de gloire
Vaut ce bonheur qui dure un jour?

La Dernière Nuit de Julien est un poème moins bien réussi qui, dans cette première édition de 1855, était fort bizarrement intercalé dans *Euphorien* avec le sous-titre : « Parabase ». Le personnage de l'Empereur Julien est, avec la vierge-martyre Hypatie, le héros favori des poètes antichrétiens. Il avait hanté l'imagination de Vigny, dont L. Ménard ne connut d'ailleurs pas le fragment posthume de *Daphné*. Il n'est pas étonnant que la curiosité du « dernier païen » ait été attirée vers le dernier prêtre de l'hellénisme.

Le poème est un dialogue entre l'Empereur et le Génie de l'Empire. Tandis que Julien avoue l'inanité de son œuvre et meurt en reconnaissant la victoire du Galiléen, cet être abstrait et mystérieux que Ménard appelle le Génie de l'Empire élève la voix pour le consoler. Qu'il cède à l'implacable fatalité; l'avenir lui réservera une noble réparation. La tardive justice effacera son surnom d'apostat, qui, donné par la haine, deviendra peut-être un titre de gloire.

Ce morceau est tout entier en alexandrins, et le ton est empreint d'une majesté grave. Ménard a rendu heureusement le

tragique du sujet, cette fin courageuse et fière de Julien qui tombe en voyant son œuvre s'écrouler avec lui.

J'ai relevé l'autel des Dieux de la patrie,
Et j'aperçois déjà le temps qui foule aux pieds
Les vieux temples déserts de mes dieux oubliés.
Au culte du passé j'ai dévoué ma vie;
Bientôt sous sa ruine il va m'ensevelir;
Le passé meurt en moi, victoire à l'avenir!

Nulle touche descriptive, nul détail historique, ne viennent préciser le lieu du poème. Les paroles même que prononce l'Empereur restent générales et vagues, et semblent ainsi mieux convenir au personnage et au récit de ses dernières heures tel que nous l'a transmis Ammien Marcellin. Mais il semble aussi que Ménard les ait laissés vagues à dessein pour se dépeindre lui-même, très discrètement, derrière son héros. C'est du moins ce que paraît indiquer le titre de « parabase » donné primitivement à ce morceau. Ménard, lui aussi, plus humblement, allait se faire, comme l'empereur philosophe, « le dernier défenseur d'un culte déserté », et le prophète d'un passé qu'il aimait d'une vraie piété religieuse; et lui aussi se savait voué à l'échec dans cette croisade contre les idées de son temps.

Empédocle est d'un lyrisme plus exalté et plus vibrant, comme il convient à un poème où l'auteur fait parler l'ardent philosophe sicilien. La personnalité de Ménard semble absente de ces strophes objectives. Seul le choix du sujet, et quelques expressions chères à notre auteur, révèlent sa sympathie pour le sage qui voulut devenir un Dieu. L'intérêt du poème est surtout dans la forme, qui est remarquable. Les dimensions du morceau (11 strophes de 4 vers et une de 6) sont celles qui convenaient le mieux au souffle relativement court du poète; les images, les invocations à la mer, à la nuit, à la nature, à toute la vie universelle et divine répandue en toutes choses, s'inspirent des fragments poétiques d'Empédocle lui-même et, grâce à ce secours peut-être, ont plus d'éclat et de puissance que la plupart des poèmes de Ménard. Nulle transition gauche ou forcée, nul prosaïsme banal, n'arrêtent la lecture; l'ensemble est emporté d'un mouvement animé qui en fait un fort beau poème philosophique, plus chargé de sens, et non moins artiste, que les meilleures réussites de Leconte de Lisle. *Empédocle* était,

de tous ses poèmes, celui que l'auteur préférait et, en effet, le souffle oratoire du développement, l'éclat des images, l'orchestration habile des divers thèmes, repris dans un dénouement tragique et serein tout à la fois, en faisaient un morceau fort propice à la récitation publique ⁴⁵.

Le Songe d'Endymion (devenu dans les éditions postérieures *Endymion*) a quelque chose de plus idyllique. C'est un duo d'amour épuré entre Phobé et son amant. Ménard est ici poète, et nullement mythologue. Réservant toute spéculation sur le sens du mythe d'Endymion pour ses travaux en prose, il représente dramatiquement les deux personnages, qui s'entretiennent en strophes harmonieuses et molles. La tentation était grande cependant de donner à cette légende poétique un sens symbolique, comme plusieurs autres poètes avaient déjà tenté de le faire; il faut savoir d'autant plus de gré à Ménard, mythologue de profession, d'y avoir résisté.

Ce n'est pas à dire que *le Songe d'Endymion* soit parfait comme poésie. La description de la nuit qui ouvre le morceau est faite avec des épithètes incolores ou usées; « plainte harmonieuse », « douce flûte », « paisible retraite », « ombre discrète », « bosquets charmants », « aube matinale », etc... Les strophes sont d'une variété complexe à l'excès, qui risque de dérouter l'oreille. Cependant Ménard a réussi à répandre sur tout le poème une atmosphère vaporeuse, presque lamartinienne, qui convient heureusement au chaste dialogue de la Lune et de son amant. Ménard, à son habitude, présente le mythe dans un vague qui l'épure et l'idéalise. L'amour du berger de Latmos est chaste comme la clarté de la lune elle-même, inondant le ciel de ses rayons nacrés et Séléné se contente d'élever son amant, dans des rêves mystiques, « au ciel immaculé de l'amour idéal ».

Les rapprochements littéraires sont, bien des fois, un tentant et vain exercice. Nous ne voulons pas, à propos de ce poème

45. Cet *Empédocle* de Ménard a vraisemblablement été composé après le poème que Leconte de Lisle avait publié dans *La Phalange* (mars 1846, p. 280-282), *Les Sandales d'Empédocle*, et qu'il n'a pas recueilli ensuite dans ses œuvres. Le poème de L. Ménard l'emporte d'ailleurs de beaucoup, tant par la conception du sujet, par la connaissance plus précise du philosophe sicilien, que par la forme, beaucoup plus ferme et plus sûre que les descriptions délayées de Leconte de Lisle. Seul le vers : « Donne une paix sublime au sage — fais un Dieu! » peut avoir inspiré à Ménard son décasyllabe :

« Du sage qui meurt tu vas faire un Dieu. » Encore ne vaut-il guère la peine d'insister sur cette ressemblance.

d'une cinquantaine de vers, évoquer tous ceux qui ont poétisé et interprété la même légende. Mais il est curieux de constater qu'une poétesse contemporaine de notre auteur a aussi composé un *Endymion* ⁴⁶, et que c'est celui de Mme Ackermann qui est le plus « viril », le plus fermement développé des deux, celui de Ménard le plus discret, le plus délicatement voilé, et, croyons-nous, le plus poétique.

Dans *les Filets d'Héphaïstos*, la tâche était plus difficile : le récit du VIII^e livre de *l'Odyssée*, qui rapporte comment Arès et Aphrodite furent enchaînés dans leur sommeil amoureux par les filets d'Héphaïstos, semble se prêter surtout aux raileries ironiques, et non aux chastes idéalizations ⁴⁷. Mais ce serait bien mal connaître notre poète que d'attendre de lui cet humour facile aux dépens des dieux d'Homère. Il n'a jamais éprouvé qu'une véhémence colère devant les impiétés de *la Belle Hélène*; il aimait au contraire à répéter que l'absurdité même des fables et leur ridicule apparent nous avertissent qu'il faut en chercher le sens, et il s'est efforcé de le faire avec patience et ingéniosité.

Le sens de ce mythe, en particulier, Ménard croyait l'avoir trouvé, et il l'a répété dans ses œuvres en prose ⁴⁸. Toute la mythologie grecque, expliquera-t-il, repose sur cette idée que l'ordre universel résulte de l'accord d'éléments divers et opposés. Les Grecs, au lieu d'admettre, avec le dualisme iranien, l'existence d'un bon et d'un mauvais principe, avaient deviné cette grande loi d'attraction et de répulsion de la physique moderne. L'union des contraires produit l'harmonie universelle. Aussi, lorsqu'Arès et Aphrodite, la Force et la Beauté, sont unis dans les liens de l'indissoluble amour, pour donner naissance à Harmonie, tous les Dieux se réjouissent-ils de cet hymen.

Il restait encore à donner une expression poétique à cette explication didactique du mythe. Ménard a su le faire : glissant sur les détails qui pouvaient être scabreux, conservant à la fois la forme concrète et le sens plus abstrait de la fable homérique, il a réussi à écrire une œuvre où la poésie et la philosophie s'allient avec bonheur, dans une forme brève et

46. Mme Ackermann, dans *Œuvres* (Lemerre), p. 49-51.

47. J. Lemaître a traité le sujet dans cet esprit ironique dans son amusant *Risus Rerum*. (*Poésies*, Lemerre, p. 103-113.)

48. Notamment dans le chapitre II de sa thèse latine, *De sacra poesi Graecorum*. (Didot, 1860.)

ferme. Les deux dernières strophes suggèrent discrètement l'interprétation symbolique du mythe, sans nuire à l'aisance ou au mouvement du poème :

Forge, ouvrier divin, la chaîne inextricable,
Croise les nœuds du fer mobile, viens unir
O grand Axiéros, ô flamme infatigable,
La beauté toujours jeune à l'immortel désir.

Le mystère sacré d'où sortira la vie
Réjouit les grands Dieux sur l'Olympe assemblés;
Répands, divin Soleil, sur la terre ravie
Le rire éblouissant des cieux immaculés.

Le volume de vers de Ménard se termine sur ses deux poèmes les plus célèbres. *Hellas* est la plus parfaite expression que le poète ait donné à son culte de la Grèce, tandis que *Panthéon* résume le syncrétisme religieux, également cher à Ménard, en accordant même une place de choix au Christ et à la Vierge. Etrange et déconcertante juxtaposition que celle de deux morceaux si différents de pensée comme de forme, mais qui rend bien les contradictions que reconnaissait en lui, sans chercher à les résoudre, le « païen mystique ». *Hellas*, pourrions-nous nous risquer à dire, représente le Parnassien chez Louis Ménard; c'est, de tous ses poèmes, le plus proche de Leconte de Lisle. *Panthéon*, avec son demi-jour discret, ses images naïves et raffinées tout à la fois, sa musique gracieuse, ferait songer aux symbolistes, à un Gérard de Nerval plus philosophe et à un Renan qui eût voulu, pour une fois, rimer quelques strophes. Indépendamment de leur beauté poétique, ces deux pièces nous sont précieuses, car elles nous révèlent clairement qu'avant même la publication de ses ouvrages en prose, Ménard avait déjà formé et exprimé quelques-unes de ses vues favorites sur l'hellénisme et sur la religion ⁴⁹.

49. En fait, bien des expressions, et parfois même des vers entiers de Ménard, se retrouvent identiques dans telle ou telle page de ses œuvres en prose, et il est difficile de dire lequel des deux, du poème ou du livre, a été écrit le premier. Par exemple, les vers 13-15 d'*Hellas* sont paraphrasés dans *La Morale avant les Philosophes*, p. 16 et 17; le vers 94, « Dans l'urne du symbole où s'abreuvaient les forts », répète et condense deux lignes de la préface des *Poèmes* : « La science brise l'urne du symbole où s'abreuvaient les peuples jeunes et forts. » La dernière strophe de *Panthéon* paraphrase un passage de la même préface (p. 257 de l'édition de 1895). Cela n'a d'ailleurs rien que de très naturel; l'auteur traite les mêmes thèmes, et les mêmes expressions se présentent à lui. On se rappelle l'exemple analogue de Baudelaire, dont les *Fleurs du Mal* et les *Poèmes en Prose* reprennent souvent les mêmes motifs avec les mêmes images et dans les mêmes termes.

Hellas est un véritable cantique à la louange de la Grèce. C'est incontestablement la plus inspirée de ces innombrables invocations qu'ont adressées successivement à l'Hellade plusieurs poètes du dix-neuvième siècle, de Musset à Mme de Noailles et de Victor de Laprade à Jean Moréas. Leconte de Lisle n'a jamais tenté de refaire le poème de son ami, et l'*Hymne à Hellas* qui sert de prélude aux *Noces Corinthiennes* a plus de grâce peut-être, mais certainement moins de grave ferveur et moins d'originalité que le poème de Ménard. Seule la poésie de Schiller sur les Dieux de la Grèce semble inspirée par un aussi poignant regret et entraînée d'un mouvement aussi ardent. L'expression, chez Ménard, n'est pas exempte de gaucherie; une lecture attentive décèle des incohérences, des bizarreries et des obscurités, dans ces strophes en apparence nettes et limpides. Mais l'auteur les rachète par le sens toujours précis dont il a chargé chaque vers, chaque mot de son poème. Il indique ici la plupart des thèmes qu'il développera plus longuement dans sa prose, toutes les fois qu'il s'agenouillera encore devant la grandeur passée de sa patrie spirituelle.

La Grèce que célèbre Ménard n'est pas la Grèce préhistorique, encore rude et primitive, que s'est plu à chanter son ami Leconte de Lisle⁵⁰, plus épris de force exubérante et de barbarie pittoresque que de mesure et de grâce. C'est la Grèce de Périclès et de Phidias, ce sont les Dieux éternellement jeunes. Les premières strophes brossent à grands traits un tableau pour ainsi dire géographique de cette contrée dont tant de modernes ont eu l'invincible nostalgie; ce ne sont pas les meilleures du poème, le genre descriptif n'étant décidément pas le fort de Ménard. Les détails sont trop nombreux et trop variés pour évoquer une vision d'ensemble assez nette. Du moins, le poète réussit à donner l'impression de la jeunesse radieuse de ce pays, de ses sources animées, de ses promontoires blanchis par l'écume, et de son ciel éternellement serein. Tout vit, tout est joyeux dans un tel décor; la nature n'écrase pas l'homme; elle est vraiment sa mère, et partout apparaissent les Dieux qui vivent dans son sein.

C'est à l'éloge de ces Dieux que se consacre la suite du poème. Ces Dieux, expression vivante des lois d'ordre et d'harmonie, sont revêtus de la plus belle forme qui soit, la forme

50. Dans *Khirón* et *Niobé*, par exemple.

humaine. Ils sont humains eux-mêmes, c'est-à-dire indulgents, et ressemblent à des amis plus qu'à des maîtres. Toujours prêts à aider l'homme, à défendre les acropoles contre les peuples destructeurs et jaloux venus de l'Orient, ils sont aussi les Dieux de la liberté. L'hellénisme de Ménard, nous le pressentons déjà, sera tout autant que l'admiration de la beauté, le culte de la liberté et de la justice; il satisfera les rêves politiques déçus en 1848 autant et plus que les aspirations vers la beauté idéale.

Comme ils méritaient bien l'amour d'un peuple libre!
Qu'un long concert s'élève autour de leurs autels!
Des fêtes et des jeux! Que chaque lyre vibre!
La terre ne sera jamais si près du ciel.

Dieux heureux, dont le culte était la joie humaine,
Les danses, les chansons, et les vierges en chœur,
Les athlètes puissants luttant nus sur l'arène,
Et les fronts couronnés, et la santé du cœur,

Et surtout le respect des glorieux ancêtres,
Des héros immortels, gardiens de la cité,
Et l'ardente fierté d'un grand peuple sans maître,
Et les mâles vertus : Justice et Liberté.

Mais, hélas! la Grèce n'est que l'éphémère jeunesse de l'humanité. Cette religion si humaine et si pure est morte, le deuil et la laideur se sont abattus sur le monde. Dans la dernière partie du poème, l'accent devient plus personnel et plus angoissé. L'auteur rappelle en vain ces Dieux abandonnés. Il se détourne du présent et de l'avenir, une fois encore, pour regarder vers cet âge d'or du passé. Il va dévouer sa vie à l'étude fervente de cette religion morte, l'interpréter par la symbolique, et peut-être convaincre le monde moderne que dans ces fables seules se cache la pensée capable de mettre fin à nos misères et de soulager nos anxiétés.

Dieux heureux, qu'adorait la jeunesse du monde,
Que blasphème aujourd'hui la vieille humanité,
Laissez-moi me baigner dans la source féconde
Où la divine Hellas trouva la vérité.

Laissez-nous boire encor, nous, vos derniers fidèles,
Dans l'urne du symbole où s'abreuyaient les forts;
Vos temples sont détruits, mais, ô lois éternelles,
Dans l'Olympe idéal renaissent les Dieux morts.

Renaissiez, jours bénis de la sainte jeunesse,
 Echos d'airs oubliés, brises d'avril en fleur!
 La menteuse espérance a-t-elle une promesse
 Qui vaille un souvenir au plus profond du cœur?

Panthéon est le plus étrange des poèmes de Ménard. Aussitôt après avoir proclamé dans *Hellas* son entière dévotion aux Dieux du polythéisme, voilà qu'il élève un temple mystique, héritier du Lararium d'Alexandre Sévère, où tous les dieux seront également accueillis : ceux de l'Orient et ceux des philosophes, ceux de la Grèce et ceux des peuplades barbares. Tous sont des formes de l'idéal, tous méritent, non seulement notre respect, mais notre adoration. Le lecteur le moins fanatique ne peut s'empêcher de ressentir quelque surprise déconcertée devant de tels vers. Certes, depuis le Sévère de *Polyeucte* jusqu'aux éclectiques et diserts personnages d'Anatole France, nous avons été accoutumés à ces conciliations larges de toutes les divinités. Mais c'étaient là paroles de dilettantes et de sceptiques qui acceptaient bien toutes ces croyances, sans donner leur adhésion à aucune. Chez L. Ménard, il y a certes fantaisie de l'imagination, mais il y a aussi conviction raisonnée et sincère. Dans la nuit de négations qui nous enveloppe aujourd'hui, pensait-il, ce n'est pas trop, pour nous éclairer, des flambeaux de toutes les révélations, de toutes les étoiles du ciel religieux. « S'il est bon d'avoir une religion, il ne peut pas être mauvais d'en avoir plusieurs ⁵¹. » Il y a bien quelques grains d'humour là dedans, et quelque désir de bousculer les idées admises. Mais ce syncrétisme à la fois poétique et raisonné, ce mélange de critique lucide et de mysticisme imprévu, est aussi l'expression profonde de Louis Ménard. Ce n'est pas par hasard qu'il a toujours conservé ce *Panthéon* à la fin de toutes les éditions de ces poèmes, comme son testament philosophique ⁵².

51. La citation est de la préface de l'édition de 1895, p. 8.

52. Ici encore, plus que le syncrétisme dilettante et renanien d'A. France, et même de Barrès, c'est cet autre poète, à la fois critique et mystique, que l'on pourrait le plus justement rapprocher de Ménard : Gérard de Nerval. On sait que chez Victor Hugo, un soir qu'on lui reprochait de n'avoir pas de religion, Gérard avait répondu le plus sérieusement du monde : « Pas de religion, moi!... Mais j'en ai au moins dix-sept »; et son biographe, M. Marie (*Gérard de Nerval*, Hachette, 1914, p. 203-4) cite ce dernier feuillet de ses mémoires d'Orient, où il s'écriait : « Dois-je me défendre de mon admiration successive pour les religions diverses des pays que j'ai traversés? Oui, je me suis senti païen en Grèce, Musulman en Egypte, panthéiste au milieu des Druses et dévot sur les mers aux astres-dieux de la Chaldée; mais, à Constantinople, j'ai compris la grandeur de cette tolérance universelle qu'exercent aujourd'hui les Turcs. »

Dans ce temple où l'encens fume pour tous les cultes, le poète ménage d'ailleurs un autel et une chapelle, où se pressent surtout les adorateurs. Sur l'autel, on voit un Dieu s'offrir en sacrifice : c'est Héraclès, c'est Prométhée, c'est le Christ; peu importe lequel, car tous trois sont des hommes qui sont montés au ciel par la douleur. C'est grâce au sacrifice de soi-même et à l'épuration par la souffrance que s'obtient la rédemption. La chapelle est consacrée enfin à la divinité à qui Ménard réserve dans ce Panthéon une place de choix; et la divinité de cet helléniste qui se disait païen, c'est la Vierge.

Mais au fond du temple est une chapelle
Discrète et recueillie, où des cieux entr'ouverts,
La colombe divine ombrage de son aile
Un lys pur, éclos sous les palmiers verts.

Fleur du paradis, Vierge immaculée,
Puisque ton chaste sein conçut le dernier Dieu,
Règne auprès de ton fils, rayonnante, étoilée,
Les pieds sur la lune, au fond du ciel bleu.

La vision mystique de cette Vierge, couronnée d'étoiles, les pieds sur le croissant de la lune et écrasant le serpent, vient, on se le rappelle, de l'*Apocalypse* (XIII, 1). Elle termine joliment cet étrange poème et cet étrange recueil, à la fois hardi et chaste, prosaïque par endroits et par ailleurs si délicieusement raffiné. M. Charles Maurras, amoureux de clarté plus vigoureuse et de fermeté plus mâle, loue fort la musique de ce *Panthéon*, mais en juge la pensée « si misérablement indécise et lunaire, servile reflet de la contingence historique ⁵³ ». Nous n'avons pas les mêmes raisons que lui d'être sévères, et nous pardonnons volontiers à la « servilité » de la pensée, si l'auteur a su la revêtir d'une forme poétique. La pensée, d'ailleurs, n'est pas dépourvue d'originalité : le culte de la Vierge était peut-être chez Ménard une fantaisie de mystique, mais une fantaisie à laquelle il savait trouver d'attrayantes raisons. Il reviendra souvent dans sa prose sur la beauté de ce type symbolique qui confond en lui les deux formes les plus belles du féminin, la Vierge et la Mère. Il en trouve l'expression idéale dans les Madones de Raphaël, où la mère qui sourit à son enfant est, à ses yeux, l'apothéose de la famille; et il aimait à répéter que l'Eglise, en acceptant le culte de la Mère du Sau-

53. Ch. Maurras, *Barbarie et Poésie* (Nouvelle Librairie Nationale, 1925), p. 160.

veur et en proclamant le dogme de l'Immaculée Conception, avait justement reconnu l'importance de cette divinité, autrefois exclue par l'homme de la Trinité, mais la seule vraiment populaire dans les pays catholiques, car elle est l'apothéose de la maternité.

VII

Tels sont les principaux morceaux que Ménard réunit dans son premier volume de vers. Nous n'avons pas essayé de dissimuler les défauts de ces vers. Nulle part, Ménard ne se place au premier rang de la poésie française; il est d'ailleurs malaisé de dire pourquoi. « Richesse de la pensée, noblesse et élégance des images, harmonie de la forme, parfois rien ne manque aux vers de Ménard, si ce n'est le je ne sais quoi fait de rien, rien lui-même, qui suffit à rendre immortelle la grêle chanson d'un Vannier de blé ⁵⁴. » On ne parlait point encore de poésie pure à l'époque (1902) où l'abbé Bremond écrivait ces lignes; peut-être pourrait-on alléguer aujourd'hui que ce « je ne sais quoi indéfinissable » qui manque à Ménard est la pureté. Sa poésie reste souvent entachée de prosaïsme; des rejets maladroits, des coupes bizarres, des sons heurtés en gâtent trop visiblement certains vers. Mais il y a bien, pourrait-on répondre, des vers aussi maladroits chez Baudelaire, dont nos contemporains célèbrent la pureté ⁵⁵. Impur aussi, le didactisme de certains vers où l'auteur veut toujours exprimer une pensée. Oui, c'est peut-être la pensée, toujours présente, toujours originale, qui nuit à la poésie de Ménard. Le lecteur n'aime pas avoir à comprendre les vers qu'il a lus; il doit tout d'abord en sentir le charme, être ravi par leur qualité sensorielle ou imaginative, se laisser entraîner à son insu dans le monde du rêve. On chercherait en vain chez Ménard l'équivalent de tel vers, si simple en apparence et si profondément beau, de son contemporain et condisciple :

Le printemps adorable a perdu son odeur.

ou :

Tu rappelles ces jours blancs, tièdes et voilés,
 Qui font se fondre en pleurs les cœurs ensorcelés.

54. Dans un article déjà cité des *Études*, 1902, tome 90, p. 84.

55. Par exemple :

Et l'on peut pour cela te comparer au vin (*Hymne à la Beauté*)
 Et comme qui dirait des beautés de langueur. (*J'aime le souvenir*)
 Les peuples de l'histoire ancienne et moderne (*Une gravure fantastique*)

Louis Ménard n'avait pas la spontanéité ni la facilité jailissante d'un Lamartine ou d'un Hugo; cela est trop évident. Mais Vigny et Baudelaire ne l'avaient pas davantage. Ses vers, d'autre part, n'ont pas cette intensité toute chargée d'émotion et de rêverie, cette puissance d'évocation qui est sans doute la marque de toute grande poésie. On sent que les mots n'ont pas été longuement médités et caressés par l'auteur, qu'ils ne sont pas chargés de cette densité, de cette plénitude, que leur aurait données un long séjour dans l'esprit du poète; que leur combinaison n'est pas assez simple, et en même temps assez rare et assez neuve, pour vibrer ensuite en nous et remuer jusqu'au tréfond de notre être.

Peut-être manque-t-il aussi à notre poète des qualités moins hautes. Si sa poésie n'a pas l'intensité et l'étrangeté des plus beaux vers de Baudelaire, elle n'a pas non plus l'éclat et le pittoresque de Leconte de Lisle. Plusieurs seraient tentés de l'en louer, de nos jours où le pittoresque un peu dur du Parnassien est volontiers traité de verroterie. Ménard a eu en revanche plus de douceur dans sa versification, plus de grâce rêveuse et molle. Mais une poésie comme la sienne ne pouvait frapper aussi fortement les contemporains que la richesse et la sonorité des *Poèmes Antiques* ou *Barbares*. Sans doute Ménard a-t-il souffert aussi de cette pudeur extrême qui l'a empêché de se révéler dans ses vers; car c'est lui, plutôt que Leconte de Lisle, le vrai poète impersonnel, ou du moins les passions de notre helléniste ne sont que des passions abstraites. Il s'enthousiasme certes pour la Grèce, pour la symbolique, pour le culte de tous les dieux; mais il ne chante pas, comme Victor Hugo, des hymnes au progrès; il ne proclame pas, comme Leconte de Lisle, la déchéance universelle de son époque; surtout, il ne traduit pas en vers ses émotions devant l'amour et la nature⁵⁶. Lorsque, dans *Euphorion*, dans *Souvenir*, ce paysagiste de Barbizon a voulu décrire la nature, ses tableaux semblent vagues, incohérents, mal composés, et ses épithètes deviennent soudain banales et vides.

Mais il serait vain de reprocher à Ménard de n'être ni Baudelaire, ni Leconte de Lisle. Il a voulu faire, et il a fait, autre chose. Ses vers, qui s'adressent plus à notre intelligence qu'à notre sensibilité, qui sont plus oratoires que pittoresques, sont

56. Il faut excepter *Vers d'Album*, où la femme est peu glamment, mais fort humoristiquement traitée.

peut-être parmi les meilleurs échantillons de poésie philosophique que nous ayons en français. Si Ménard avait fait, comme Leconte de Lisle, des descriptions majestueuses, de délicieuses romances sans paroles comme Verlaine, s'il avait écrit comme Baudelaire ou comme Heredia, il n'aurait peut-être pas pu mettre dans chacun de ses poèmes une idée toujours différente et toujours profonde. Nulle poésie n'est plus chargée de sens, et de sens original, que la sienne; et ce sens, s'il ne s'étale pas avec la prosaïque indiscretion des ambitieuses épopées philosophiques de Sully-Prudhomme, ne se dérobe pas non plus derrière la forme hermétique d'un Mallarmé ou d'un Valéry.

L. Ménard, nous l'avons dit, n'a pas eu en partage la perfection souveraine de la forme; surtout, il ne l'a jamais eue longtemps. Son souffle, un peu court, est sujet à des défaillances étranges. Mais ce n'est pas à dire que cette forme soit toujours méprisable. D'excellents juges l'ont louée sans réserve⁵⁷. *Hellas*, par endroits, *Pygmalion* et *les Filets d'Héphaïstos* en entier, sont d'une fermeté de style qui rappelle, non pas même la vigueur un peu trop tendue de ses contemporains du Parnasse, mais les plus beaux vers de Lucrèce. D'autres fois, la grâce plus ténue et plus fuyante de ses strophes, le vague et l'étrangeté répandus sur les *Chansons Allemandes* par exemple, les images mystiques et le rythme finement musical du *Panthéon*, nous permettent de trouver dans certains de ces poèmes le trait d'union entre Gérard de Nerval et les Symbolistes.

Il n'est pas jusqu'à la versification qui ne porte les traces de l'originalité caractéristique de Ménard. Notre poète n'était pas homme à se contenter de la strophe régulière de quatre alexandrins, des rimes riches, ou, comme on a dit, millionnaires, de son ami Leconte de Lisle. Plusieurs de ses poèmes (*Pygmalion*, *Hellas*, *L'Idéal*, *Les Filets d'Héphaïstos*) sont écrits dans ce moule de quatre vers, rimés abab, mais sans que la richesse des rimes détourne jamais l'attention du sens. Souvent aussi Ménard a combiné l'alexandrin avec un vers plus rare qu'il appelle le pentamètre à hémistiches. Ce pentamètre n'est

57. Cinq de ses poèmes, dit M. Paul Bourget, sont des « morceaux d'une condensation saisissante et d'une maîtrise de facture qu'aucun artiste contemporain n'a surpassé »; et M. Pierre de Nolhac, à propos d'*Empédocle* et de *Panthéon*, déclare : « Il en est peu de plus parfaits dans l'œuvre poétique du siècle dernier. » (E. Champion, *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 47 et 101.

pas un vers de douze syllabes à cinq mesures, comme ceux auxquels un récent théoricien de la versification française donne ce nom ⁵⁸. C'est bel et bien le vieux décasyllabe français. L'originalité de Ménard est dans la façon dont il a coupé ce vers, et dans la variété des combinaisons où il l'a fait entrer.

La théorie de nos versificateurs et la pratique de nos poètes semblent admettre sans hésitation que le décasyllabe français ne produit l'impression d'un vers qu'avec une coupe après la quatrième syllabe (ou plus rarement après la sixième). Tel est le décasyllabe de Marot, de la *Franciade*, du *Mondain* de Voltaire, du *Vieux Sergent* de Béranger, du *Cimetière Marin* de Paul Valéry ⁵⁹. Le pentamètre à hémistiches de Ménard est ce même décasyllabe coupé en deux parties égales (5+5). La première impression produite par de tels vers peut paraître étrange. Mais il faut avouer, n'en déplaise à certains de nos métriciens, que l'oreille s'y habitue très vite, et que ces décasyllabes régulièrement coupés à l'hémistiche ne sont ni plus monotones, ni moins harmonieux, que bien des alexandrins. Combien d'entre nous d'ailleurs ont dû réciter cent fois le « J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur » de Musset, ou *La Mort des Amants* de Baudelaire, sans remarquer que c'étaient là des décasyllabes régulièrement coupés à l'hémistiche. Leconte de Lisle a, après Ménard, usé de la même combinaison dans *les Elfes* et *Christine*. On en trouve aussi quelques exemples chez L. Bouilhet ⁶⁰. L'effet est souvent heureux. Voici par exemple la première strophe de la *Valse en Bleu Mineur*, le seul de ses poèmes où Ménard ait employé uniquement des décasyllabes. Elle n'est certes pas d'une musique plus étrange que bien des chansons symbolistes; et l'art très savant des allitérations et des répétitions de mots, le bercement mélancolique qui entraîne tout ce poème, révèlent un ouvrier en vers pleinement maître de son art.

58. Par exemple ce vers cité par M. Grammont, *Le Vers français* (Champion, 1913) :

L'autre, | empereur | puissant, | vainqueur, | maître du monde.

59. Il y a une seule exception dans ce dernier poème, le second vers de la sixième strophe :

Après tant d'orgueil, après tant d'étrange
Oisiveté...

60. Voir d'autres exemples de ce décasyllabe coupé après la cinquième syllabe, dans Clair Tisseur, *Modestes observations sur l'art de versifier* (Bernoux et Cunin, Lyon, 1893), p. 66-70.

Tous deux, à travers la forêt profonde,
 Ils passaient, passaient; et la lune blonde
 Baisait leurs fronts purs dans l'air argenté.
 Lui disait tout bas : Oublions le monde,
 A toi mon amour, à moi ta beauté!
 Elle répondait : Pour l'éternité!

Il était plus original et plus dangereux de combiner ces vers avec l'alexandrin traditionnel. On pouvait craindre que la différence entre les douze et les dix syllabes fût trop faible pour être saisie par l'oreille avec quelque plaisir. La première impression est celle d'un « boitillement », mais d'un boitillement, si l'on peut dire, auquel on a vite fait de trouver du charme, et l'on finit par se dire que c'est bien cette musique bizarre, presque gauche, et cependant raffinée dans sa gaucherie, qui convenait le mieux à la pensée et au sentiment que L. Ménard exprime dans ses vers. Cette union du décasyllabe et de l'alexandrin, en strophes de 4, 5 ou 6 vers procure à Ménard une grande variété de combinaisons comme dans *L'Idéal* :

Je ne voudrais rien des choses possibles.
 Il n'est rien à mes yeux qui mérite un désir.
 Mon ciel est plus loin que les cieux visibles
 Et mon cœur est plus mort que le cœur d'un fakir.

Empédocle (où le schéma de la strophe est : un alexandrin, un décasyllabe, un alexandrin, un décasyllabe, rimés abab) est au contraire une réussite presque parfaite. De même *Panthéon* (un décasyllabe, deux alexandrins, un décasyllabe, abab), où les deux décasyllabes encadrant les vers plus longs s'adaptent admirablement au mouvement énumératif du poème et aux images ésotériques et « lunaires » de la fin. *Endymion* est une véritable étude de versification. On y trouve successivement des strophes de 6 vers (de 12, 10, 12, 12, 12, 10 syllabes, puis de 12, 12, 10, 12, 10, 12) et des strophes de 5 vers (tantôt de 12, 12, 12, 10, 10, tantôt de 12, 10, 10, 12, 12). Voilà qui sent peut-être trop l'habileté, et risque de faire disparaître cette unité dans la variété que recherche notre oreille dans tout rythme poétique. Mais ces combinaisons originales ne prennent jamais, chez Ménard, une importance excessive aux dépens du sens. Et elles sont toujours essayées avec un tact très fin, une juste convenance au sujet traité où à l'état d'âme du poète ⁶¹.

61. Ménard a même tenté des *Etudes de Prosodie*, où il a essayé en français les strophes alcaïques et saphiques des anciens; mais elles sont franchement manquées. (*Poèmes et Réveries*, éd. de 1895, p. 53-56.)

Tant de marques d'originalité ont cependant laissé le public contemporain, et même la postérité, indifférents. Louis Ménard, dans quelques lignes ajoutées plus tard à sa préface, remarquait, avec une bonne humeur laissée intacte par cette déception ajoutée à tant d'autres, que ses innovations rythmiques n'avaient pas été remarquées. Elles lui avaient fourni, disait-il, une grande variété de strophes, dont ses collègues, les poètes, lui avaient laissé le monopole. Il pouvait, hélas ! en dire autant de tout son volume de vers. L'édition se vendit, lentement, puisqu'en 1863 l'éditeur Charpentier offrit au public une réimpression de ces poèmes. Quelques amis, Leconte de Lisle⁶²,

62. Voici une lettre, que nous croyons inédite, de Leconte de Lisle à Ménard, qui nous renseigne clairement sur les jugements que portait le futur chef du Parnasse sur les vers de son ami, alors exilé. Nous devons à M. Perray, héritier de Leconte de Lisle, l'autorisation de publier cette lettre, et nous l'en remercions ici.

Paris, le 18 avril 1851.

Mon cher ami,

Si je n'ai pas répondu à ta lettre et à tes vers, la faute en est tout entière à ton gredin de frère qui ne vient jamais aux rendez-vous qu'il donne. Il ne manquera pas sans doute de m'accuser auprès de toi ; mais, fort de ma conscience satisfaite, sachant que rien ne peut troubler la paix d'une âme vertueuse, ni ternir la blancheur immaculée de ma vie ; ne voulant pas me livrer aux transports d'une juste indignation, de peur d'outre-passer les bornes permises par la plus stricte décence, je m'empresse de prévenir les calomnies indubitables du traître, en l'accablant des injures les plus atroces, comme il arrive ordinairement entre chrétiens, et plus particulièrement entre démocrates. Après ce léger préambule, je continue sur un mode plus calme.

J'ai lu avec attention ton *Prométhée* revu et corrigé. Tous les changements sont excellents ; les grands vers remplaçant les petits sont bien supérieurs de toute façon. Les noms grecs restitués, la multitude désordonnée des rythmes devenue plus régulière, tout cela fait on ne peut mieux. Voici qui est très beau, d'un style large et pur :

Et dans la solitude aride et désolée,
Recueillis, à l'abri des orages du cœur,
Ainsi qu'un lac limpide à l'onde inviolée,
Où le ciel réfléchit sa coupole étoilée,
Ils créaient dans leur âme un monde intérieur...

J'aime aussi beaucoup ceux-ci qui sont très homériques :

O Zeus, fils de Kronos, assembleur de nuages,
Dont le sourcil froncé faisait trembler les cieux !
Hère, Déesse auguste aux bras blancs, aux grands yeux ;
Athènè, Poseidon, destructeur des rivages,
Et toi, Dieu protecteur de la sainte Ilion,
Dieu dont l'arc est d'argent, ô Sminthée-Apollon !

Au reste, tu sais que j'ai toujours admiré tout le discours d'Homère. Ce que tu as ajouté à ces beaux vers me les rend encore plus sympathiques. Tu devrais publier le poème tel qu'il est aujourd'hui, avec tes poésies inédites, sans oublier tes fantaisies allemandes et scandinaves, qui sont pleines de qualités très rares, très distinguées et très précieuses. Tu as mille fois tort de les dédaigner : les plus petits morceaux de diamant n'en sont pas moins du diamant.

Théodore de Banville, Louis de Ronchaud, Paul de Saint-Victor, apprécièrent le remarquable talent que décelaient certains de ces morceaux. Mais il n'y avait rien d'assez sensationnel ou d'assez provoquant pour arrêter l'attention des contemporains. La critique et la presse gardèrent un silence unanime. L'auteur n'en fut d'ailleurs que médiocrement surpris. Il avait dû espérer davantage, non sans raison, et il conserva toujours, au fond de lui-même, pour ses essais poétiques, une tendresse qui le rendait fort sensible à l'éloge. Mais il savait que son époque avait d'autres soucis que d'écouter les louanges d'Hellas ou de suivre ses études de versification. N'avait-il point, d'ailleurs, proclamé lui-même que la poésie était désormais une langue morte?

Je publie ce volume de vers qui ne sera suivi d'aucun autre, annonçait-il en terminant la préface de son recueil, comme on élèverait un cénotaphe à sa jeunesse. Qu'il éveille l'attention ou qu'il passe inaperçu,

Passons à *Endymion*, et commençons par la critique : tes vers de 10 pieds sont on ne peut plus anti-prosodiques ainsi mêlés aux hexamètres, et cela est d'autant plus déplorable qu'ils sont très bien faits en eux-mêmes. J'aurais de beaucoup préféré que toute la pièce eût été écrite en vers de 10 pieds. C'est une de nos vieilles querelles. Quant aux beaux vers, il y en a à toutes les strophes.

Pan, le divin pasteur, de sa flûte aux sept voix,
Apaie lentement l'harmonieuse plainte.

Ta troisième strophe est charmante :

Mais ce n'est pas pour voir glisser parmi les branches
L'essaim fugitif des Dryades blanches
Que je suis venu seul au fond des bois sacrés;...
Et mon cœur est pur comme ta lumière,
Mon amour profond comme ton beau ciel.

La dernière strophe est très belle de sentiment et de style :

Et demain, sur la terre où le réveil t'appelle,
Quand se lèvera l'astre matinal,
Plein du souvenir d'une nuit si belle,
Tu verras luire encor ton amante immortelle
Au ciel immaculé de l'amour idéal.

Voilà, mon cher ami, l'impression sincère que j'ai éprouvée à la lecture de tes vers. Je ne t'envoie pas les miens, parce que ce serait trop long. Je te ferai lentement un exemplaire de mon poème *Vichnuïte*.

Tous nos amis vont bien. Je ne vois jamais Thalès. Bermudez est décidément fâché avec moi; il est complètement timbré. De Flotte enfle et ne met jamais les pieds à l'Assemblée. Jacquemart vit avec ses bêtes accoutumées; dis-moi qui tu hantes, etc... Le jeune Léon est comparse aux Variétés.

Voilà. Ecris-moi. Quand allons-nous en Grèce?

Je te serre cordialement les deux pattes de devant.

Tout à toi de cœur,

LECONTE DE LISLE.

je ne le saurai pas. Engagé dans les voies de la science, j'ai quitté la poésie pour n'y jamais revenir. Et si, contre mon attente, la critique jette les yeux sur ce livre, elle peut le considérer comme une œuvre posthume.

Les voies de la science dont il parlait un peu pompeusement, c'étaient ses travaux d'exégèse et de critique pour lesquels Ménard, après avoir essayé de la chimie et de la politique, décidait d'abandonner la peinture et la poésie.

CHAPITRE IV

VIE MONDAINE ET IDEES POLITIQUES (1855-1858)

- I. — Amitiés et relations de Ménard entre 1855 et 1860. — Fauvety, Renouvrier, Guillaume Guizot.
- II. — Louis de Ronchaud. — Il introduit Ménard chez Mme d'Agoult (Daniel Stern). — Les dimanches à la « Maison rose ». — Milieux républicains et milieux païens. — Juliette Lamber (Mme Adam) et Paul de Saint-Victor.
- III. — Ménard critique. — Ses articles sévères, dans la *Revue Philosophique*, sur Renan, Baudelaire et Thalès Bernard.
- IV. — Les *Lettres d'un Mort* (1858). — Plan et caractère de l'ouvrage. — Ses défauts : invraisemblance et gaucherie. — Invocation de Ménard aux morts.
- V. — La pensée politique de Ménard d'après ce livre. — Ses jugements sur la société grecque, romaine, médiévale et moderne. — La Révolution ; Girondin ou Montagnard. —
- VI. — Critique de l'organisation politique de la France moderne. — Les remèdes proposés par Ménard : gouvernement direct et gouvernement gratuit. — Valeur et originalité de cette pensée politique.

I

Si la publication de ses vers n'avait pas valu à Ménard, à défaut de la vraie gloire, qu'il n'était pas en droit d'attendre, la notoriété et l'estime du public cultivé, elle avait satisfait ses amis qui l'encourageaient sans cesse à entreprendre œuvre durable et à révéler dans quelque livre les belles qualités qu'ils lui reconnaissaient. Les *Poèmes*, dont certains étaient depuis cinq ou six ans déjà dans les papiers de Ménard sont, si l'on excepte le *Prométhée Délivré*, le premier volume proprement littéraire qu'il ait fait paraître ; et l'auteur y proclame déjà un renoncement définitif à la poésie.

Ce n'est pas l'insuccès seul qui l'y décidait. Son ami Leconte de Lisle, dont deux volumes de vers n'avaient conquis encore

qu'un petit nombre de suffrages, poursuivait en silence son labeur poétique acharné; et la fécondité obstinée de Thalès Bernard ne se laissait pas décourager par le dédain non moins obstiné du public. Ménard, au fond, sentait bien que la langue des vers ne serait jamais sa langue naturelle, et il ne possédait point la longue patience — ou, pour parler avec Paul Valéry, la « longue impatience » — qui eût pu lui tenir lieu de génie ou de facilité. Il se lassait vite de toutes choses. Si son érudition a pu paraître prodigieuse à plusieurs de ses contemporains, et a été en effet très vaste, il le devait plus à de quotidiennes flâneries parmi les vieux livres qu'à cet énorme travail, surprenant pour nous encore après cinquante ans, fourni régulièrement et inlassablement par un Renan, un Littré, un Taine. Notre helléniste écrira bien encore quelques vers dans les années qui vont suivre; il publiera même dans diverses revues une série de sonnets philosophiques, dont aucun n'est médiocre et dont plusieurs sont fort beaux; il continuera aussi à exposer aux Salons annuels quelques « orées de bois » ou « combats de cerfs »; mais il a perdu l'espoir de se faire un nom comme poète et comme peintre.

En attendant de rassembler ses idées sur la Grèce et de formuler, à travers sa conception de l'hellénisme, sa philosophie politique et religieuse, Louis Ménard va dans le monde; le cercle de ses amis et de ses relations s'élargit; il fréquente les rares salons républicains qui survivent dans Paris; il connaît des hommes de lettres, des érudits, et bientôt les jeunes poètes qui se grouperont autour de l'éditeur Lemerre. Il cède à ce charme presque enivrant qu'offre pour certains l'attrait de la conversation. Il ressent cette dangereuse satisfaction qui remplit le causeur après qu'il a improvisé d'étincelants paradoxes et de spirituelles fantaisies — dangereuse, car elle semble le ravir au-dessus de lui-même, elle lui fait croire à l'admiration de ceux à qui il a communiqué la flamme de sa parole et il disperse en fumée des aperçus qu'il aurait pu mûrir et fixer dans une forme souveraine. Quelques témoignages contemporains¹ ont dit quel véritable ravissement était pour ses auditeurs la conversation de Louis Ménard. Il avait en effet l'esprit mordant, la facilité à dissenter sur les sujets les plus hétéroclites, la dialectique subtile d'un grand causeur, et aussi

1. Ceux de Juliette Adam, par exemple, de Fr. Passy, plus tard d'E. Ledrain, de Heredia, du vicomte de Guerne.

une ardeur de conviction, une gravité, une passion sincère pour ses idées favorites, qui ont manqué à un About, par exemple. Mais, de tout cela, rien n'est resté. Les lettres même font défaut, qui pourraient nous faire connaître de plus près ses rapports avec tel ou tel de ses amis et le travail intérieur de sa pensée, durant cette période mondaine de sa vie, qui est aussi l'époque où s'élaborent ses ouvrages les plus importants.

L'une des maisons où L. Ménard allait le plus volontiers en ces années 1855-60 était celle de son ami Charles Fauvety. Ce n'est pas sans quelque découragement que l'historien littéraire d'une époque aussi proche de nous que le Second Empire constate parfois combien nous l'ignorons en réalité. Sur bien des points, aussitôt disparus les contemporains qui pouvaient transmettre directement quelques détails vus ou vécus, nous ne savons plus rien que quelques faits sèchement rapportés ou quelques anecdotes douteuses. Les livres, les articles de revue ou de journaux déterrés par de patientes recherches, ne permettent pas toujours de reconstituer la figure vivante, les conversations et les méditations d'un homme qui semble avoir joué quelque rôle et que ses contemporains estimaient.

Le nom de Fauvety n'est même plus mentionné aujourd'hui dans les encyclopédies les plus volumineuses. Il fut pourtant un philosophe assez en vue pendant plusieurs années, et nous trouverons plus d'une fois son nom uni à celui de Ménard et à celui de leur commun ami, Renouvier. En 1848, Fauvety, ardent républicain, avait fondé et dirigé, dès le 27 février, *le Représentant du Peuple*, et ses articles avaient révélé une pensée originale et une compréhension pénétrante des problèmes politiques qui se posaient alors en France. C'est grâce à lui, sans doute, que Ménard publia ensuite dans ce même journal, devenu *le Peuple*, ses feuilletons célèbres, le *Prologue d'une Révolution*. Mais Fauvety, théoricien et philosophe un peu abstrait, mais sans vigueur et sans violence, avait cédé la direction du journal à un plus fougueux pamphlétaire, Proudhon. En 1851, il collaborait avec Renouvier et quelques autres rédacteurs à un ambitieux ouvrage intitulé *Gouvernement direct. Organisation communale et centrale de la République*. Il n'est pas sans intérêt de relire ces pages, bourrées d'informations exactes et de chiffres, où les utopies les plus irréalisables sont exposées sérieusement par d'excellents esprits; quelques mois plus tard, Louis-Napoléon allait brutalement

dissiper tous ces rêves. Il y a d'excellentes choses cependant dans ce livre, et une idée entre autres que beaucoup d'hommes de 48 ont partagée, et qui connaîtra quelque fortune sous la plume de Ménard, avec qui Fauvety dut, plus d'une fois, en discuter : c'est que la cause des malheurs de la France de 1848 à 1851 est dans l'application du système représentatif à la démocratie; que le peuple ne doit pas déléguer ses pouvoirs, sauf le pouvoir exécutif, et pour une courte durée.

Ménard, à son retour d'exil, retrouva Fauvety dans son appartement, 13, rue de la Michodière. Le philosophe, qui jouissait d'une certaine aisance, pouvait employer ces années de loisir et de calme à méditer les idées qu'il devait exposer dans de nombreuses brochures. Il fonda même, et dirigea, en 1856-1857, une *Revue Philosophique et Religieuse* qui, par la qualité et le sérieux des articles, méritait d'avoir une plus longue existence. L. Ménard, nous le verrons, y collabora; il prit part aux discussions politiques et littéraires auxquelles on se livrait dans ce salon de la rue de la Michodière, ou à Asnières, où les Fauvety possédaient une maison d'été. Mme Fauvety, qui avait eu un premier prix de tragédie au Conservatoire et avait rêvé quelque temps d'éclipser la gloire de Rachel, récitait des vers, du Victor Hugo ou du Banville. Les hommes exprimaient leur indignation contre le régime, applaudissaient au succès des *Philosophes Français* de Taine ou des *Idées Anti-Proudhoniennes* d'une jeune dame qui devait bientôt signer Juliette Lamber, puis Juliette Adam, et illustrer ce nom ².

L'évolution de leurs idées allait plus tard entraîner Ménard et Fauvety dans des voies divergentes. Tandis que le païen mystique va se détourner du présent pour vivre dans l'Hellade de ses rêves, le philosophe s'efforcera de créer une religion laïque et de prêcher une morale positive, mais haute et généreuse. Mystique lui aussi, Fauvety se grise, non de la « liqueur des symboles » et du nectar des Dieux grecs, mais des mots d'altruisme, de solidarité, de progrès. *Nouvelle Révélation, La Vie; Démonstration scientifique de l'existence de Dieu; La religion laïque et universelle*; tels sont quelques titres de ses ouvrages ³. Ménard était alors fort loin de son ami. Nous nous

2. Sur ses relations avec Fauvety, voir J. Adam, *Mes premières armes littéraires et politiques* (Lemerre, 1904), p. 31-35.

3. Les livres que possédait Fauvety ont été légués à la bibliothèque Sainte-Geneviève, où nous avons pu les consulter grâce à l'obligeance de M. Henri Girard. Il y a là une collection importante pour qui veut étudier la pensée religieuse du dix-neuvième siècle.

demandons cependant s'il ne lui doit pas le titre et quelques idées de son *Catéchisme religieux des Libre-penseurs*. Ce curieux ouvrage de Ménard commença à paraître le 15 juillet 1875 dans la *Critique Philosophique*; l'année précédente, avait paru chez Henri Bellaire, sous la signature de Fauvety, un *Catéchisme philosophique de la religion universelle*. Les deux auteurs cherchaient également à formuler une religion purement morale et laïque; tous deux, suivant une étymologie courante, voyaient dans la religion un lien qui nous relie à nos semblables et à l'ensemble des choses. L'homme seul sur terre est religieux, disait Fauvety, parce que seul il a conscience de ses rapports avec les autres êtres; il est religieux parce qu'il est social — et Ménard allait lui aussi proclamer que la religion est ce qui nous relie à l'univers et à la société. Il suffit d'ailleurs d'indiquer en passant ce rapprochement, ou cette source possible. Des deux auteurs, c'est notre poète qui se montre de beaucoup le philosophe le plus original, et même le plus logique; c'est le philosophe de profession qui tombe le plus souvent dans l'obscurité et la logomachie.

En même temps que Fauvety, et chez lui, Ménard rencontrait un penseur, d'une tout autre envergure celui-là, et l'un des rares philosophes du siècle dernier dont la gloire, croyons-nous, soit assurée de ne point pâlir. Charles Renouvier, de sept ans l'ainé de Ménard, devint son ami pendant ces années 1852-56 et le resta toute sa vie. Les différences d'opinions politiques ou philosophiques, qui furent quelquefois assez profondes entre eux, ne réussirent jamais à les séparer, et Louis Ménard fut assuré, tant que vécut la *Critique Philosophique* de son ami (de 1872 à 1888) de trouver dans cette revue un asile pour ses paradoxes les moins philosophiques et les moins « criticistes ». Ici encore, nous éviterons de prononcer le mot d'influence. Ménard a pu, certes, profiter des fréquentes conversations qu'il eut avec Renouvier, mais il n'a pas souvent adopté ses idées. Les lettres qu'ils échangèrent sont pleines de discussions, où la dialectique de notre auteur refuse obstinément de céder devant la logique abstraite, un peu lourde, mais si puissante, du philosophe. La réceptivité n'était pas, d'une façon générale, le trait dominant de la personnalité de Ménard : il était trop plein de ses propres idées, trop convaincu aussi de leur justesse, pour partager, et encore moins pour adopter, des points de vue différant par trop des siens.

Ce fut sans doute par leurs opinions politiques que les deux hommes se rapprochèrent. Renouvier, presque au sortir de l'Ecole Polytechnique, avait été attiré par les réformateurs de la société, si nombreux en ces années « quarante ». Saint-Simon, Fourier, Proudhon, le convainquirent successivement. Il écrivit quelques articles remarquables pour *l'Encyclopédie Nouvelle* de Jean Reynaud et Pierre Leroux. En 1848, il fit approuver par Hippolyte Carnot, le ministre de l'Instruction Publique dans le nouveau gouvernement, un *Manuel Républicain de l'Homme et du Citoyen*, qui causa un incident assez grave à l'Assemblée Constituante. Ce manuel est tout entier d'inspiration socialiste, et les formules en sont tranchantes et brutales. H. Carnot, qui l'avait approuvé, dut donner sa démission. Le Renouvier de *la Science de la Morale* (1869) sera certes bien différent du révolutionnaire de 1848; mais le philosophe ne perdra jamais tout à fait sa foi à la bonté du peuple, son désir de travailler au règne de la justice et de la fraternité. Il eut ensuite la plus grande part à la conception, et vraisemblablement à la rédaction, du *Gouvernement Gratuit* qu'il publia avec Fauvety⁴. Pendant l'Empire, Renouvier s'abstint de prendre part à la politique active. Il ne revint au journalisme et à la politique qu'après la Commune, pour donner de sages conseils à la France qui essayait alors d'organiser la république si longtemps attendue. Sa foi en la démocratie resta toujours entière, et ce n'est pas une mince originalité chez un homme qui avait vu les journées de Juin, les erreurs de la Seconde République, l'élection de Louis-Napoléon par le suffrage universel, et plus tard les excès de la Commune.

Au moment où Renouvier et Louis Ménard se connurent et s'estimèrent, le philosophe travaillait à ses *Essais de Critique Générale* et à ce bizarre et volumineux roman d'*Uchronie* qu'il commença à publier dans la *Revue Philosophique* de Fauvety. Leurs conversations durent se porter souvent sur ce roman historico-philosophique dont la conception était bien faite pour plaire à Ménard : l'érudition de notre polythéiste, versé dans les auteurs anciens, fut probablement mise à contribution par son ami. La donnée même sur laquelle Renouvier bâtit son livre est une hypothèse sur laquelle se sont plus à spéculer tous ceux qui aiment à se dire que l'histoire aurait pu être

4. Nous empruntons plusieurs de ces renseignements à l'ouvrage de M. R. Picard, *La Philosophie sociale de Renouvier* (Rivière, 1908).

autre qu'elle n'est. L'auteur entrevoyait la religion chrétienne limitée à l'Orient, et l'Occident résolument maintenu par les empereurs romains dans un polythéisme païen épuré. La Renaissance serait venue au VIII^e siècle, et se fût confondue avec la Réforme, qui aurait ainsi atteint l'Occident sans que le catholicisme, pour lequel Renouvier n'était pas tendre, l'eût jamais corrompu. Les *lettres d'un Mort* de L. Ménard ont été connues à la même époque et présentent quelque analogie avec cette œuvre bizarre d'un philosophe peu doué pour le genre romanesque.

Guillaume Guizot, avec qui Ménard projeta d'écrire ces *Lettres d'un Mort*, fut, pendant ces années du Second Empire, un de ses meilleurs amis. Nous savons que Ménard fréquentait assidûment chez le fils du ministre de Louis-Philippe⁵, et se plaisait à scandaliser les catholiques fervents et les protestants convaincus qui s'y rencontraient. Ce Guillaume Guizot venait, à vingt ans, d'être couronné par l'Académie Française pour un ouvrage très fin et très averti sur *Ménandre, la comédie et la société grecque*. C'est sa connaissance de la Grèce qui l'attira vers celui qui se rendait déjà célèbre en chantant partout les louanges du polythéisme. La Grèce ne resta pas d'ailleurs longtemps la patrie d'élection de ce moraliste protestant; il se tourna vite vers la littérature anglaise, qu'il enseigna au Collège de France de 1874 à 1893, et vers Montaigne. Il passa de longues années de sa vie à préparer sur l'auteur des *Essais* un grand ouvrage qu'il n'acheva jamais; on en a publié des fragments posthumes fort curieux et qui ont l'originalité de former, a-t-on dit, « l'un des rares livres sur Montaigne qui lui soient hostiles⁶ ». L'homme, trop délicat, trop tourmenté de scrupules pour qu'il ait pu devenir un auteur fécond ou un professeur éloquent, semble avoir été bien supérieur à l'œuvre, et l'on regrette de ne pas avoir de lui un journal intime comparable à celui d'Amiel, à qui Guillaume Guizot ressemble par plus d'un point. On devine du moins le charme que Ménard dut trouver à la fréquentation d'un tel esprit.

Jules Simon, enfin, est un autre de ces philosophes républicains que Ménard rencontra dans ces années de calme torpeur imposée par le régime impérial. L'ancien professeur de notre

5. G. Perrot, dans E. Champion, *Le Tombeau de L. Ménard* (Champion, 1902), p. 130.

6. M. Andler, dans la *Revue de Littérature Comparée*, avril 1927, p. 223.

lycéen de Louis-le-Grand s'était, depuis longtemps, tourné vers le journalisme et la politique. Après avoir été, en 1847, l'un des fondateurs de *la Liberté de Penser*, il avait été élu député des Côtes-du-Nord en 1848, avait été destitué avec éclat en 1851 après de courageuses paroles prononcées à son cours de Sorbonne. Après 1853, il obtenait de brillants succès de conférencier et de moraliste avant de recommencer sa carrière politique, avec son élection à la Chambre en 1863. Ménard ne resta plus en relations étroites avec lui après cette date.

II

Un meilleur ami de notre auteur fut un homme qui a été toute sa vie un héros, presque un martyr de l'amitié : Louis de Ronchaud. Lamartine et Mme d'Agoult sont les deux personnes auxquelles il consacra toutes les ressources de son esprit et de sa plume, qu'il aima de toute la bonté de son grand cœur. Son amitié était si généreuse qu'elle ne souhaitait même pas de récompense, et n'en a pas, semble-t-il, obtenue. Lamartine a rendu à son jeune ami le mauvais service de lui inspirer des vers trop faciles, d'un lyrisme mou et vague. Quant à Mme d'Agoult, elle acceptait le dévouement de son admirateur avec l'ingratitude d'une Olympienne. Louis de Ronchaud méritait cependant mieux, ou davantage. Tous ceux de ses contemporains qui l'ont approché ont loué le charme de sa conversation, la sincérité et la chaleur communicative de sa prose parlée. Son œuvre écrite est malheureusement de celles que le temps fait vite sombrer dans l'oubli. Ses volumes de vers ne sont que passables; ses nombreux articles dans *la Revue de Paris*, *la Revue Nationale*, *la Gazette des Beaux-Arts*, etc., ne visaient pas à l'éternité; son ouvrage sur *Phidias, sa vie et ses œuvres* (1861) est aujourd'hui dépassé. Louis de Ronchaud obtint du moins, sur ses vieux jours, sous la Troisième République, les récompenses officielles qui vont souvent à de plus ambitieux et à de moins modestes que lui : il fut successivement inspecteur des Beaux-Arts, Secrétaire général de l'Administration des Beaux-Arts et Directeur des Musées nationaux. Mais ce ne sont pas là des titres assez éclatants pour assurer une gloire posthume. L. de Ronchaud ne peut prétendre passer à la postérité, et bien humblement d'ailleurs, que par les pages émues que lui a consacrées Anatole France : « Sa conversation

fut un de mes premiers enchantements », dit-il dans *la Vie Littéraire*, car le jeune Thibaut avait, plus d'une fois, le soir, dans la librairie de son père, écouté des développements de Ronchaud sur Athènes et Florence, ses deux patries spirituelles. C'est peut-être à Louis de Ronchaud que M. Bergeret doit sa première curiosité des choses antiques et de l'art italien; et l'auteur du *Jardin d'Epicure* respectait la noble foi panthéiste de cet aîné, qui « professait une riante obéissance aux lois éternelles ⁷ ».

C'est leur commune admiration pour la Grèce qui rapprocha Ménard et L. de Ronchaud; la curiosité du premier se portait de préférence vers les philosophes et les écrivains, celle du second vers les artistes. Ménard interprétait, ou plutôt recréait ses auteurs grecs avec plus de hardiesse; son ami, qui était de six ans son aîné, voulait plus de modération et de bon sens. Il mêla quelques sages réserves à un bel éloge qu'il fit des livres de Ménard dans la *Revue Germanique*, en 1863 ⁸. Mais tous deux, avec Paul de Saint-Victor et quelquefois Chenavard, aimaient à se réunir pour adorer ensemble cette Hellade où ils auraient voulu vivre; les « Païens », les appelait-on dans les cercles où ils se retrouvaient et essayaient de convertir leurs contemporains à la religion de l'antique. Comme L. Ménard encore, Louis de Ronchaud cherchait dans cette Grèce du v^e siècle un refuge contre la longue déception que leur infligeait le Second Empire. Ardent républicain dès sa jeunesse, L. de Ronchaud le resta pendant tout le règne du « tyran »; et, ne pouvant s'en prendre à Napoléon lui-même dans les revues françaises auxquelles il collaborait assidûment, il accablait de ses railleries la *Vie de César* à laquelle travaillait l'Empereur.

Ménard venait de publier son volume de vers quand Louis de Ronchaud l'introduisit chez Mme d'Agoult. Mme d'Agoult, plus connue sous le nom de Daniel Stern, était alors à l'apogée de sa gloire. Elle avait une cinquantaine d'années quand elle ouvrit ce salon qui fut, pendant le Second Empire, le centre de ralliement du parti républicain. L'éclat, et peut-être le mystère, de son passé accroissaient, pour les fidèles, le charme de cette belle figure, grave et noble sous sa « couronne de cheveux

7. A. France, *La Vie Littéraire*, vol. I (C. Lévy), p. 217 et 221. Voir aussi les pages consacrées à L. de Ronchaud dans *La Vie en Fleur*.

8. *Revue Germanique*, tome 27, 1^{er} octobre 1863, p. 347-358.

blancs légèrement voilés de chantilly noir ⁹ ». Cette femme qui avait eu, avec Listz une liaison retentissante, qu'Alfred de Vigny avait courtisée, que Sainte-Beuve, Lamartine, Victor Hugo, Mickiewicz, avaient louée, dont Ingres avait fait le portrait, semblait dominer tous ces hommes qui se pressaient maintenant dans son salon par la fermeté virile de son intelligence, la gravité hautaine de ses propos. « Grand esprit, âme profonde », a dit L. de Ronchaud, « elle tenait de Goethe cette intelligence ouverte et sereine qui planait sur tout, s'intéressait à tout, et jetait sur tout la lumière d'une réflexion à la fois critique et sympathique ¹⁰ ». Le lecteur d'aujourd'hui a quelque peine à retrouver dans les œuvres de cette femme les qualités que lui accordèrent tant de grands hommes de son temps. Ses poésies sont franchement illisibles; son *Essai sur la Liberté* est d'une assez pauvre philosophie; le roman de *Nélida*, dont la hardiesse avait effarouché Buloz, n'a plus guère pour nous qu'un intérêt autobiographique; et les *Esquisses Morales*, malgré quelques belles pensées (« Il faut mettre l'art dans la vie et la vie dans l'art » est l'une des plus frappantes) ne nous rappellent pas, comme elles faisaient aux contemporains, Marc-Aurèle ou Emerson. Pendant les premières années de l'Empire, Daniel Stern préparait son *Histoire de la Révolution de 1848*, le plus animé et le meilleur de ses ouvrages. S'il n'y a rien, même là, qui doive lui assurer une place enviable parmi les femmes écrivains du siècle dernier, l'histoire littéraire et politique ne peut passer sous silence le courage et la fermeté que déploya cette « fille de Goethe ».

Pendant ces heures douloureuses de l'histoire française où les hommes politiques et les journalistes étaient contraints au silence, où la censure veillait sur les journaux et sur les propos un peu hardis, Mme d'Agoult réunit chez elle les groupes qui critiquaient et attaquaient le régime. Elle habitait dans le quartier de l'Etoile un petit hôtel que les intimes appelaient « la Maison Rose ». C'est là qu'elle avait accueilli et caché Pierre Leroux au moment du Coup d'Etat. Chaque dimanche après-midi, elle recevait dans ce salon des hommes de goûts et de tempéraments fort divers, mais qui avaient en commun une défiance peu dissimulée du régime impérial et

9. J. Adam, *Mes Premières Armes littéraires et politiques* (Lemerre, 1904), p. 87.

10. L. de Ronchaud, préface aux *Esquisses Morales*, de D. Stern (Lévy, 1880).

de vives sympathies pour la république de l'avenir qu'ils préparaient dans l'ombre. La plupart n'étaient point des hommes d'action. Ils ne comptaient pas sur une de ces journées révolutionnaires comme celles de 1848 ou même de 1830, auxquelles plusieurs d'entre eux avaient assisté, qui emporterait tout l'édifice impérial dans une brusque catastrophe; ils s'efforçaient, par leurs articles, par leurs livres, de créer un état d'esprit nouveau auquel le régime autoritaire du présent devrait, tôt ou tard, faire des concessions ou céder la place. Mme d'Agoult elle-même, l'âme de tout ce groupe, a résumé ce caractère original de l'opposition sous l'Empire, qui différait fortement des conjurations, des sociétés secrètes et des sectes socialistes du temps de Louis Philippe ¹¹ :

La Révolution, écrivait-elle en 1862, a quitté le monde souterrain des conspirations, des sociétés secrètes; elle a cessé dans le même temps d'agiter la place publique. Elle n'exalte plus les imaginations, elle ne parle plus par la voix des sibylles et des prophètes; le trépied est renversé; l'oracle se tait; les ténèbres et les mystères sont évanouis. C'est au grand jour de la raison publique que la Révolution s'avance à pas comptés, à visage découvert. C'est dans les réalités palpables, dans la science, dans l'industrie, dans la rigueur mathématique des vérités positives, qu'elle a trouvé sa force et sa puissance.

Le ton de ces réunions hebdomadaires du dimanche conservait toujours quelque chose de grave et de mesuré : les républicains qui aimaient à se retrouver là étaient tous des aristocrates de l'esprit. Mme d'Agoult elle-même, qui se disait, et était, ardente démocrate, qui recevait et lisait dans la « Maison rose » des lettres de Quinet, de Louis Blanc et de Mazzini, ne se départait jamais d'une dignité sereine, « royale », disaient ses admirateurs. Les deux filles qu'elle avait eues de Listz, dont l'une devait apporter un éclat nouveau au salon en épousant Emile Ollivier, dont l'autre devait devenir la célèbre Cosima Wagner, entouraient leur mère d'une déférence affectueuse, et se plaisaient à trôner à ses côtés, parmi tous les hommes illustres qui se pressaient là.

Louis de Ronchaud, en introduisant L. Ménard à la Maison rose, le mit en rapports avec le « Tout-Paris » de l'opposition, et avec plusieurs écrivains et philosophes qui devinrent ses amis. Nous savons, par les souvenirs qu'ont laissés plusieurs contemporains (L. de Ronchaud, E. Grenier, J. Adam) quels

11. D. Stern, *Histoire de la Révolution de 1848* (préface, publiée en 1862), éd. Lévy, 1878, p. 8-9.

étaient les hommes qui se rassemblaient le plus volontiers autour de Daniel Stern. La plupart étaient d'une dizaine d'années plus âgés que L. Ménard. Ils avaient traversé les événements de 1848-51 et en avaient conservé des souvenirs attristés. Hippolyte Carnot, le second fils du grand Carnot, un peu accablé sous le poids de son nom illustre, était un homme modeste, grave et pondéré dans ses opinions. Après un premier enthousiasme pour le Saint-Simonisme, il était entré à la Chambre des Députés en 1838, avait été ministre de l'Instruction Publique sous le gouvernement provisoire, puis avait refusé de siéger en 1852 au Corps Législatif pour éviter de prêter le serment au régime qu'il réprouvait. Avec lui, on voyait souvent un économiste très original, dont l'esprit indépendant et la conversation spirituelle étaient fort appréciés par les habitués du salon, Dupont White. Les deux amis devaient bientôt se trouver rapprochés par des liens plus étroits encore que ceux de l'amitié, lorsqu'une fille de Dupont White épousa le fils d'H. Carnot. Le dimanche soir, à l'heure du dîner, comme les amis de Mme d'Agoult revenaient par petits groupes vers le centre de Paris, Carnot et Dupont White remontaient les Champs-Élysées et, en passant devant le Palais Impérial, ils se doutaient peu que leur fils et gendre y siégerait un jour à la place d'un Bonaparte¹². Grévy, le sage et le raisonnable défenseur de la souveraineté du peuple, ne manquait aucune de ces réunions de la Maison Rose. La maîtresse de maison lui témoignait une estime et une admiration toutes particulières, que partageaient tous ses amis. Depuis le 2 décembre, l'ancien député et futur Président de la République était redevenu simple avocat, et s'efforçait, par ses plaidoiries éloquentes et très appréciées, de servir la cause républicaine qu'il n'avait pu réussir à sauver en 1848. Guérault et Nefftzer représentaient dans ce salon la presse libérale. Le premier, républicain de vieille date, incarcéré quelque temps lors du Coup d'Etat, était devenu un actif journaliste et lança en 1859 *l'Opinion Nationale*. Nefftzer, protestant d'Alsace, eut la gloire de fonder un journal plus célèbre et plus durable : le 25 août 1861, il faisait paraître le premier numéro du *Temps*. Son désir était de donner à la France un quotidien sérieux et solide, comme il était lui-même, libre de tout esprit de parti, et servant les vrais inté-

12. Voir les *Souvenirs Littéraires* », d'E. Grenier, *Revue Bleue*, 1893, passim.

rêts de la démocratie. Ses amis l'assurèrent dès le début de leur appui. Schérer, que ces Parisiens trouvaient froid et peu liant, fut son critique littéraire; Louis Ulbach, son critique dramatique. Deux autres amis de Mme d'Agoult, Louis Blanc, alors exilé à Londres, et Challemel-Lacour, rentré depuis 1859, écrivirent pour Nefftzer des lettres ou des comptes rendus sur l'Angleterre et l'Allemagne, qui par leur solide information sur les pays étrangers, donnèrent tout de suite au *Temps* une place à part dans la presse parisienne.

Ce salon, qui fut presque le berceau du *Temps*, avait été aussi jusqu'en 1858 le rendez-vous des collaborateurs à la *Revue de Paris*. Mme d'Agoult s'intéressait vivement à ce recueil qui, purement littéraire à l'origine, était devenu peu à peu politique, et que la police impériale surveillait jalousement. Maxime du Camp la dirigeait alors, avec Laurent Pichat, millionnaire qui savait employer sa fortune à une belle cause. Les deux directeurs trouvaient dans le groupe de la Maison rose plus d'un collaborateur. Ménard, entre autres, était grandement estimé par Laurent-Pichat et par le rédacteur en chef, Louis Ulbach. Si l'attentat d'Orsini et les mesures de répression qui suivirent n'avaient pas amené en 1858 la disparition de la Revue, il y aurait sans doute publié quelques-unes des pages qu'il donna peu après à d'autres périodiques.

Parmi les célébrités littéraires que réunissait ce salon, Ménard se créa plusieurs amitiés durables et fit la connaissance de plusieurs gloires du temps. Vigny, Ponsard, Massenet, y paraissaient quelquefois; Littré et Renan ne dédaignaient pas d'y passer quelques heures. Vacherot, que Louis Ménard avait rencontré lors de son court séjour à l'École Normale, destitué depuis le Coup d'Etat, discutait avec eux sur ce positivisme cher à Littré, et que Renan, au grand chagrin de celui-ci, refusait de goûter. Si les trois philosophes ne s'entendaient pas toujours sur l'avenir de la métaphysique et la loi des trois états, ils s'accordaient pour donner à leur pays, et même à cette opposition à laquelle ils appartenaient, les plus sages conseils politiques. Un autre moraliste, tout jeune celui-là, mais célèbre à vingt-cinq ans, membre de l'Académie Française à trente-six ans, Prévost-Paradol, étonnait ses aînés par son éloquence et sa facilité. Il était avec Charles Blanc le brillant causeur du salon. Ce Charles Blanc fut l'un des plus fidèles amis de Ménard. Moins illustre que son frère Louis,

que Ménard avait connu en exil, il a souffert de s'être appliqué à un genre où les œuvres vieillissent très vite. Sa critique d'art n'est pas assez érudite à notre goût; nous pardonnons à un Vasari les anecdotes et la grâce naïve et un peu lâche que nous réprouvons chez un moderne; l'*Histoire des Peintres de toutes les Ecoles* ne nous semble pas mériter les longues années d'efforts que Charles Blanc lui consacra. Mais Louis Ménard — dont la critique d'art ne sera guère plus rigoureuse — recherchait la conversation de cet ami qui prisait également la beauté et la liberté. Il collabora plus tard à cette *Gazette des Beaux-Arts* que Charles Blanc fonda en 1859.

Les poètes n'étaient pas, dans cette réunion de talents si divers, les noms les plus éclatants. E. Grenier avait cependant une place de choix dans l'affection de Mme d'Agoult¹³. Leur commune admiration pour Goethe les avait rapprochés. Mais la sentimentalité larmoyante de l'homme ne devait pas être toujours du goût de cette femme, qui semble avoir été plus virile, à qui on a même reproché d'être devenue, après les premières ardeurs de la jeunesse, marmoréenne. La poésie d'Edouard Grenier, y compris sa tragédie de *Prométhée Délivré* (1857) ne ressemble en rien à celle de Ménard ou de ses amis parnassiens. Il a eu de sublimes ambitions et s'est essayé aux sujets les plus vastes, sans réussir à y mettre autre chose que d'excellentes intentions et de la facilité. Mais il a été un caractère noble et touchant, qu'ont apprécié ses contemporains, « une âme pure, généreuse, éprise de la beauté, un travailleur studieux, désintéressé, respectueux de son art », a dit Jules Lemaître¹⁴.

Lacaussade était l'autre poète du salon; compatriote et ami de Leconte de Lisle, il rencontra souvent L. Ménard, mais il ne subit guère l'influence de ses idées. Sa poésie qui n'est pas sans un certain charme alangui et doux, jaillissement d'une sensibilité délicate et froissée par les duretés de la vie, est plus romantique que païenne; il cite et imite plus souvent Burns, Byron et Shelley que les Grecs¹⁵.

Ces quelques noms nous permettent d'imaginer le milieu que

13. Ce Grenier n'est pas à confondre avec Ant. Pierre Grenier, helléniste original dont Sainte-Beuve cite à plusieurs reprises les *Idées Nouvelles sur Homère* (1861) et *La Grèce en 1863*.

14. Lemaître, *Les Contemporains*, vol. 1 (Lecène et Oudin, 13^e éd.), p. 113-4.

15. Les poésies de Lacaussade ne sont pas sans mérite; elles ont été préférées par beaucoup de contemporains à Leconte de Lisle et à Baudelaire. Sainte-Beuve a souvent parlé de ce poète, qui avait été pendant quelques années son secrétaire, ou son « lecteur ».

notre auteur fréquenta le plus assidûment entre 1855 et 1860. Cette vie mondaine n'était pas, on le voit, une vie frivole. L'Olympienne que voulait être ou paraître Mme d'Agoult faisait régner chez elle une gravité imposante. Les vues républicaines qu'on y exposait restaient toujours dans la modération chère à ces intellectuels; ces politiciens n'étaient point des démagogues; ils rêvaient plutôt d'une république d'aristocrates à la manière athénienne. Ménard, seul d'entre eux, osait affirmer un socialisme que n'effarouchait pas la violence des paroles; seul aussi, il devait plus tard accorder ses sympathies à la Commune, qui atterra la plupart de ces opposants à l'Empire, et en ramena quelques-uns à des vues monarchiques. Le sujet favori des conversations était, avec la politique, la philosophie; le salon de Mme d'Agoult joua un certain rôle à l'époque par l'estime qu'on y professait pour les méthodes et les idées allemandes. Nefftzer, Renan, E. Grenier, Challemel-Lacour, la maîtresse de maison elle-même, née d'une mère allemande à Francfort-sur-le-Mein, tous alors lisaient avec passion Goethe, Schopenhauer, et même Otfried Müller. C'est dans ce groupe que se recrutèrent les rédacteurs de la *Revue Germanique*, fondée en 1858. Charles Dollfus et Nefftzer en furent les directeurs; Renan, Littré, Taine, Daniel Stern elle-même, les collaborateurs de la première heure. Le dessein était grand : il s'agissait de donner à chacun des deux peuples voisins, de génie si différent, mais bien faits pour se compléter, une meilleure connaissance et une plus juste compréhension l'un de l'autre. Certes, on alla quelquefois un peu loin dans l'admiration exclusive de l'érudition germanique; la crise de 1870 devait provoquer chez quelques-uns de ces rédacteurs une palinodie soudaine et brutale. Mais il ne faut pas hésiter à ranger cette revue du Second Empire parmi les plus solides et les plus sérieuses que la France ait comptées.

Le sérieux ! Tel est bien le trait dominant de ce salon de Mme d'Agoult, comme de plusieurs hommes de l'époque, y compris notre auteur lui-même. Un préjugé courant et vivace ne veut voir dans le Second Empire que cynisme et frivolité, et juge de toute la France d'alors par le Duc de Morny, le *Nabab* de Daudet et la *Nana* de Zola. Il semble au contraire que le monde des penseurs ait été d'autant plus sévère que les cercles de la cour et de la finance étaient plus frivoles et plus jouisseurs. Quinet et Michelet, Littré et Taine, Proudhon et Schérer,

Leconte de Lisle et Sully-Prudhomme, Claude Bernard et Berthelot : si quelque chose a manqué à tant de grands hommes, ce n'est pas le sérieux, c'est bien plutôt ce que nos voisins anglais appellent « le sens de l'humour ».

Dans ce salon républicain où régnait une gravité un peu froide, un goût solide pour les choses de l'esprit qui n'allait pas sans un soupçon de pédantisme, arriva bientôt une jeune femme qui apporta une note de fraîcheur parmi tant de philosophes et d'érudits. Juliette Lamber, la future Juliette Adam, était entrée dans la société parisienne en protégée de Mme d'Agoult. Elevée en province par un père original et un peu fou, phalanstérien convaincu; mal mariée à un Comtiste plus convaincu encore, mais beaucoup moins généreux, elle s'était jetée courageusement dans la mêlée littéraire et politique avec ses *Idées Anti-Proudhoniennes*. C'était un coup de génie pour une femme jeune et inconnue que de s'attaquer d'emblée au polémiste redouté. Juliette Lamber y défendait les deux femmes qu'elle vénérât, George Sand et Mme d'Agoult, contre les attaques de l'économiste misogyne. Ce livre la mit très vite en rapports avec Mme d'Agoult et son fidèle serviteur, Louis de Ronchaud. C'est par eux qu'elle connut L. Ménard. Juliette Lamber, cependant, n'était pas femme à rester longtemps sous la protection de qui que ce fût. Son indépendance et sa rare énergie, peut-être aussi une pointe de jalousie envers son aînée, devaient vite l'amener à une brouille avec Mme d'Agoult. Elle suivit l'exemple célèbre d'ingratitude donné jadis par Mlle de Lespinasse : elle ouvrit un salon rival, qui attira plusieurs des fidèles de la Maison rose. Juliette Lamber était toute préparée à épouser les idées des « païens », que Mme d'Agoult refusait de prendre au sérieux et accablait de son ironie un peu hautaine. Son père avait, avec d'autres enthousiasmes beaucoup plus risibles, une passion pour les littératures anciennes. Il savait tout Homère par cœur, a rapporté sa fille, sans doute avec l'exagération de la piété filiale. Il éleva Juliette dans le culte de l'antiquité — il avait rêvé de faire d'elle une Nausicaa — et dans le culte de la Révolution. Elle devint même une ardente apôtre antichrétienne, et traduisit dans ses romans, avec beaucoup plus d'éloquence romantique, des thèmes assez proches du Parnasse. Ces livres, *Grecque*, *Païenne*¹⁶, ne sont plus guère lus aujourd'hui malgré l'hon-

16. Juliette Lamber (Mme Adam), *Grecque* (Lévy, 1879); *Païenne* (Ollendorf, 1883).

neur d'un article que leur fit Jules Lemaître ¹⁷. Mais plusieurs volumes de souvenirs que Juliette Lamber rédigea plus tard ont montré combien son « paganisme » était alors sincère.

Lorsque Juliette Lamber était encore la fidèle amie de Mme d'Agoult, elle entendait souvent Louis de Ronchaud lui parler de Ménard, « le dernier des païens » ; elle brûlait de le rencontrer. Mme d'Agoult, qui ne partageait pas ces goûts polythéistes, voulut bien cependant organiser pour eux un dîner en 1859 ¹⁸. Elle réunit donc avec Juliette Lamber et L. de Ronchaud, Louis Ménard et Paul de Saint-Victor (celui-ci remplaçant Chenavard, qui n'était pas libre). Les présentations furent vite achevées. L. de Ronchaud avait déjà tant parlé de Ménard à son admiratrice qu'au bout d'une heure, nous dit-elle, ils étaient grands amis. Ce fut le « dîner païen », resté célèbre dans les annales anecdotiques de l'époque, et qui d'ailleurs fut maintes fois répété. Jules Lemaître rapporte la tradition d'un autre dîner de ce genre, où Théophile Gautier, Chenavard et L. Ménard rivalisèrent tous trois d'épithètes admiratives pour la Grèce, mais chacun pour une Grèce différente. L'auteur de *Mademoiselle de Maupin* louait le polythéisme de n'avoir pas de morale. « Comment », se serait écrié Chenavard, « et Socrate, Platon, Aristote, et tous les philosophes grecs ? » — Sur quoi Ménard entreprit de prouver que cette philosophie avait précisément détruit la vraie morale grecque, et qu'il faut rechercher cette morale avant Socrate et son école, et non chez eux. L'Hellade est en effet assez riche pour nourrir l'adoration de ses enthousiastes les plus divers ; et le mot hellénisme, nous le verrons, n'est guère plus clair et plus aisé à définir que tant d'autres termes en — isme dont l'histoire littéraire discute obstinément.

Juliette Lamber fut ravie de trouver en Ménard un guide complaisant parmi la littérature et la philosophie antiques. Elle louait son savoir immense, qu'il dispersait généreusement, et jusqu'à ce farouche républicanisme que son père l'avait préparée à partager. « En L. Ménard, dit-elle, il y avait cinq à six personnages » : le parnassien, le chimiste, le peintre, et « l'insurgé en permanence, toujours prêt à participer aux émeutes, amoureux des anarchies antiques ». Cet « insurgé

17. J. Lemaître, *Les Contemporains*, vol. I, p. 129-164.

18. Voir là-dessus J. Adam, *Mes premières armes littéraires et politiques* (*Souvenirs*, vol. II), Lemerre, 1904, p. 83, 168 sq., 214-215, 319.

en permanence » menait d'ailleurs une vie fort calme, et il est à croire qu'il paraissait plus redoutable à la jeune femme qu'à la politique impériale, qui ne l'a jamais inquiété. Sa condamnation de 1849, dont il parlait en mainte circonstance, l'entourait d'une belle auréole, et il ne cessait de discourir contre son époque, la science et les idées de son temps, et le prétendu progrès et bien-être matériel, « toutes choses qui engendrent le despotisme ¹⁹ ».

L'un des charmes que devait offrir la compagnie de Ménard était la rapidité avec laquelle il passait d'un engouement à un autre, et la variété des sujets qu'il développait ainsi devant ses auditeurs. Cela n'était pas fait pour déplaire à la jeune et impulsive Juliette Lamber. Si son hellénisme même ne varia jamais beaucoup à partir du moment où il l'exposa dans sa thèse, il ne cessait du moins de faire dans la Grèce de nouvelles découvertes. Ce fut d'abord l'orphisme, dont il s'occupa avec passion vers 1860-61. Il croyait avoir découvert que les poèmes orphiques étaient antérieurs à Homère et à Hésiode, et il ne se lassait pas de les faire admirer à son admiratrice et à Leconte de Lisle. Celui-ci, beaucoup plus tard, dans ses *Hymnes Orphiques* ²⁰, devait se souvenir des développements de son ami, et il fut particulièrement content d'entendre Ménard proclamer que c'était dans ces vers qu'il avait le plus complètement pénétré et rendu le génie grec ²¹. Deux ou trois ans plus tard, Ménard conçut une autre passion pour Hermès Trismégiste, et entreprit de révéler ses cryptiques dialogues à ses amis, tel La Fontaine courant de toutes parts demander : « Avez-vous lu Baruch ? » Dans un autre ordre d'idées, Ménard essaya de faire partager à Juliette Lamber son enthousiasme pour la poésie provençale. Il voyait dans la Mireille de Mistral la plus authentique héritière des poètes grecs, et ses fortes sympathies pour tout mouvement régionaliste et fédéraliste l'attiraient vers les tentatives des félibres. Il n'eut pas grand-peine à persuader à sa jeune amie combien « l'âme poétique de la Provence azurée est attique ²² ». Celle-ci devait peu après faire de longs séjours sur la côte provençale, à Cannes en particulier, qu'elle fut, avec Mérimée et Jean Reynaud, l'une des premières

19. J. Adam, *op. cit.*, p. 169 et 170.

20. Ces hymnes se trouvent aujourd'hui parmi les *Derniers Poèmes*, p. 12-30.

21. C'est ce que nous apprend un jeune ami et disciple de Leconte de Lisle, Philippe Dufour, dans E. Champion, *Le Tombeau de L. Ménard*, p. 201.

22. J. Adam, *Mes premières armes* (*Souvenirs*, vol. III, Lemerre, 1904, p. 215.

à lancer. Elle y reçut plus d'une fois des lettres de Ménard, qui l'encourageait dans son bouillant hellénisme et dans ses sympathies pour le groupe des poètes païens²³. Ce fut ensuite le darwinisme, tout nouveau en 1860-61, dont Ménard s'éprit d'une passion violente, mais passagère. Et ce fut la Commune, qui le sépara de plusieurs de ses amis, de Juliette Lamber en particulier, devenue Juliette Adam. La fille du phalanstérien conçut, à la suite des événements de 1871, une vive hostilité pour tout socialisme et internationalisme. Elle se voua à la préparation de la « revanche », devint aussi ardente nationaliste et catholique qu'elle avait été autrefois libérale et païenne. Son ancienne admiration pour Ménard ne survécut pas à ce changement d'opinion. *La Nouvelle Revue* qu'elle fonda en 1879 et dirigea avec maîtrise n'accueillit pas Ménard parmi la phalange d'éclatants collaborateurs qu'elle sut y grouper, depuis L. de Ronchaud, Leconte de Lisle, Paul de Saint-Victor parmi les survivants du Second Empire, jusqu'à Loti, P. Bourget, P. Valéry même, parmi les « jeunes ».

Paul de Saint-Victor, qui assistait avec Juliette Lamber à ce dîner païen de 1859 n'est pas aussi oublié que L. de Ronchaud ou E. Grenier; mais ceux que charme encore la prose des *Deux Masques* se doutent peu de la gloire qui fut celle de ce brillant feuilletoniste. Il n'avait que vingt-huit ans en 1855 quand il succéda à Théophile Gautier comme critique dramatique de *la Presse*; et déjà sa place dans le journalisme littéraire de l'époque était l'une des premières. Paul Bourget a raconté récemment²⁴ quelle admiration inspirait à ses lecteurs ce « Titien de la critique », comme on l'avait surnommé à cause du coloris de son style : les étudiants attendaient impatiemment ses feuilletons hebdomadaires et citaient les appréciations portées sur lui par Sainte-Beuve : « On écrirait un livre rien que pour vous faire écrire une page ». Romantique attardé, et, comme tant d'hommes de sa génération, souffrant de venir en « épigone » après ses illustres aînés de 1830, Paul de Saint-Victor était devenu un humaniste enflammé. Son amour pour la Grèce était aussi entier, aussi intolérant que celui de Ménard; ils eurent vite fait de communier ensemble dans leur religion du passé, et, pendant tout le Second Empire,

23. J. Adam, *Mes Sentiments et nos Idées avant 1870* (Souvenirs, vol. III), Lemerre, 1895, p. 47, 43-4, 104, 106, 341.

24. P. Bourget, *Quelques Témoignages* (Plon, 1928), p. 79 sq.

leur amitié les rapprocha souvent. Ménard l'accusait bien quelquefois de « poser en Normalien ²⁵ », et il y eut en effet chez P. de Saint-Victor, il y a encore dans son style, un goût de l'attitude qui irrita son ami, comme il devait à la longue irriter les Goncourt. Mais la sincérité de son hellénisme pouvait lui faire beaucoup pardonner. Plus qu'au symbolisme religieux ou à la morale des Grecs, son admiration allait à l'art antique; il le défendait inlassablement, jusque parmi les convives des dîners Magny, contre ces deux frères épris de japonisme, qui osaient ne voir dans l'antiquité que « le pain des professeurs ». « Les métopes du Parthénon étaient comme l'Orient vers lequel il se tournait en s'agenouillant, confondu encore du souvenir de ces chevaux, de ces cavaliers, de ces torses, désespérant de trouver jamais des mots assez divins pour y toucher avec des phrases ²⁶. »

Ce nom de Saint-Victor clôt dignement la série des amis éminents ou illustres que Louis Ménard fréquenta entre 1855 et 1860. Les relations de notre auteur comptent presque tous les noms célèbres de l'époque dans les domaines de la politique, de la littérature et de l'érudition. De tous, L. Ménard fut estimé comme un homme curieux et volontiers bizarre, un causeur habile et une âme généreuse, dévouée à la grande cause de la démocratie, et souffrant de ne pas trouver, chez les sujets de Napoléon III, les Hellènes du siècle de Périclès. Auprès d'eux tous, L. Ménard passait même pour un savant; sa poésie n'avait trouvé que de rares lecteurs; mais on le savait adonné à l'étude de l'antiquité, et on attendait de lui une œuvre qui révélerait son savoir d'érudit et ses qualités de prosateur.

III

Entre 1855, date des *Poèmes*, et 1859, Ménard ne publia cependant qu'un petit nombre d'articles de revue; il s'exerça, fort peu de temps, à la critique littéraire, genre qu'il ne pratiqua jamais assidûment, et il exposa, sous une forme assez

25. J. Adam, *Mes premières armes*, p. 169.

26. E. et J. de Goncourt, *Charles Demailly* (Charpentier), p. 176. Les Goncourt ont, dans ce livre, représenté P. de Saint-Victor sous le nom de Rémonville. Le portrait est d'ailleurs assez exact et fait avec sympathie. Dans son visage, disent-ils encore (p. 174), « il y avait mêlé et brouillé de l'Apollon et de l'aigle; le sang, l'air et l'œil d'un de ces beaux Italiens de proie du seizième siècle ou d'un jeune empereur de la vieille Rome; Cellini et Néron à vingt ans, mêlant leurs types pour les pinceaux d'un Velasquez ».

bizarre, les idées politiques qui lui étaient chères, avant de formuler dans sa thèse, en 1859, sa conception de l'hellénisme.

En 1856, Fauvety fonda une revue qui parut pendant deux ans et dont les exemplaires aujourd'hui sont rares, sous le titre de *Revue Philosophique et Religieuse* (aux bureaux, 13, rue de la Michodière). C'était un périodique sérieux et très solide; les articles de fond y tenaient une grande place, et traitaient de questions de philosophie dogmatique ou renseignaient le public français sur la pensée anglaise ou allemande. En outre, dans chaque numéro, quelques collaborateurs rendaient compte des ouvrages importants relatifs à la littérature et à l'histoire tout autant qu'à la philosophie. L. Ménard publia dans cette revue de son ami Fauvety trois courts articles sur Renan, Baudelaire et Thalès Bernard. Il n'est pas inutile d'en citer quelques fragments; la prose de Ménard critique est assez rare, les exemplaires de cette *Revue Philosophique et Religieuse* le sont plus encore; et il n'est pas beaucoup de comptes rendus de ce genre qui méritent d'être déterrés et supportent d'être relus après trois quarts de siècle.

Depuis quelques années, l'astre de Renan s'élevait à l'horizon; les contemporains admiraient la pensée originale et le savoir de l'érudit, la forme achevée et poétique dont il savait revêtir les développements les plus abstrus. *Averroès* en 1852 et *l'Histoire des Langues Sémitiques* en 1855 avaient emporté les suffrages des savants et des membres de l'Institut. Mais le public ne se laissait pas, sans résistance, gagner par l'enchantement. Il est curieux de trouver, chez les critiques d'alors, bien des réserves sur cette philosophie et cette érudition, trop magnifiquement exprimées pour être bien solides, insinuait-on. Renouvier, parmi les groupes que fréquentait Ménard, ne cessait de se mettre en garde contre la séduction de Renan; il devait, plus tard, dans sa *Critique Philosophique*, écrire sur son grand contemporain les articles les plus pénétrants que la sévérité ait inspirés aux lecteurs des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*. Sainte-Beuve lui-même, parmi bien des éloges qu'il n'hésitait pas à décerner à son jeune ami, refusait de se laisser prendre tout à fait au charme²⁷. L'intelligence plus rationnaliste et plus austère de Taine s'étonnait de cette virtuosité qui

27. « Mon cerveau est trop mince, trop tranchant, n'a pas assez d'ouverture pour loger et équilibrer ces contraires », écrivait-il à la fin de son article des *Nouveaux Lundis* (vol. II, p. 411).

conciliait aisément tous les illogismes²⁸; et le malicieux Doudan, que Ménard rencontrait parfois dans les salons républicains du Second Empire, et dont il admirait les spirituelles réparties, se montrait plus sévère encore — et plus injuste²⁹.

Ménard avait suivi avec attention les progrès de ce contemporain, attiré, comme lui, par les questions religieuses et préoccupé comme lui de porter jusque dans l'érudition et l'exégèse un vif souci de la beauté et un sens de la vie qui ne desséchât point ce passé vers lequel tous deux se penchaient avec amour. Dès le 15 mai 1853, un grand article sur *les Religions de l'Antiquité*, paru dans la revue de Buloz, avait attiré l'attention de Ménard. Renan y prodiguait, à propos de Creuzer et de ses disciples, les aperçus sur la mythologie grecque, la symbolique, les mystères. Ménard devait plus d'une fois se souvenir de ces pages. Lorsque cet article reparut en volume dans les *Etudes d'Histoire Religieuse* (1857), il tint à exprimer son admiration, et à formuler des réserves qui ne sont pas moins significatives. Fauvety avait déjà donné un compte rendu du livre, dans le numéro d'avril 1857 (pp. 144-6); il y reprochait à Renan de rester trop une intelligence pure, et de ne pas partager le mysticisme laïque et la foi messianique au progrès de Fauvety lui-même : « Il n'a pas entendu en son cœur l'écho de toutes les voix qui crient à tous les points de l'horizon. « L'esprit et le corps sont enfin réconciliés; l'harmonie commence; le grand Pan va ressusciter! »

C'est aussi son excès d'esprit critique que Ménard reproche à Renan³⁰. Il trouve trop philosophe et pas assez religieux celui que beaucoup d'autres trouvaient au contraire plus religieux que philosophe, et plus sentimental que logicien. A Renan, il préfère Quinet et son *Génie des Religions*; l'un n'a que l'intelligence du symbole, l'autre en a le sentiment.

Car c'est là le vrai mot lâché : Ménard écrit cet article au moment de sa grande ferveur pour la symbolique de Creuzer, et il souffre malaisément les critiques, pourtant si justes et

28. Il écrivait en 1862 sur Renan : « Un sceptique qui, à l'endroit où son scepticisme fait un trou, le bouche avec son mysticisme. » (*Correspondance*, vol. II, p. 243-4).

29. « Renan, notait-il le 6 avril 1868, donne aux hommes de sa génération ce qu'ils désirent en toutes choses, des bonbons qui sentent l'infini. » (Cité dans l'introduction de M. H. Moncel aux *Révolutions du goût*, de Doudan (Presses Françaises, 1924, p. 69.)

30. L'article de Ménard est intitulé *Etudes d'Histoire Religieuse*, et parut dans le numéro de mai 1857, p. 178-186.

si mesurées, que Renan a adressées à cet ouvrage allemand. Aux époques de révélation religieuse, explique-t-il, le dogme est toujours inséparable du mythe; puisque, malheureusement, nous ne vivons plus à une époque où le dogme apparaît à travers le mythe et se confond avec lui, ne faut-il pas le traduire en langue moderne, exprimer en formule la pensée latente en symboles? « C'est la symbolique qui sauve les dogmes et les légendes des railleries impies et blasphématoires qui ont attaqué tour à tour les religions... La symbolique seule pourrait arrêter le protestantisme sur la pente qui l'entraîne de plus en plus vers un déisme abstrait » (pp. 182-3). Et Ménard, reprenant cette idée favorite qu'avait déjà exposée sa préface de 1855, défend l'avenir de la religion contre celui que des critiques contemporains trouvaient au contraire trop peu irréligieux. Les phrases musicales de l'écrivain breton et le nuage de poésie dont il s'enveloppe ne font pas illusion à son sens critique. Il redoute plus que tout le rationalisme sec et abstrait qui suivrait la mort des légendes et des mythes. Si les Dieux disparaissaient à jamais, la vie ne vaudrait plus la peine d'être vécue. Or seule la symbolique peut les sauver.

Heureusement le dicton vulgaire : « Il faut une religion pour le peuple » est plus vrai qu'on ne pense, pourvu qu'on lui ôte son intention aristocratique. Oui, pour tout ce qu'il y a encore dans l'humanité d'esprits jeunes et spontanés, il faut des symboles, c'est-à-dire sous des formes vivantes et palpables, qui fournissent des types à l'art et à la poésie, un idéal mystérieux que nos rêves poursuivent toujours plus haut dans les profondeurs de l'inconnu.

Renan ne répondit point à cet article, auquel il n'y avait rien à répondre, puisque c'était simplement l'affirmation d'une pensée et d'un tempérament différents. D'ailleurs, il s'était déjà donné cette sage règle d'éviter toute polémique et de ne jamais éparpiller en discussions stériles un temps dont chaque minute serait assez employée. Mais il apprécia dans l'article, plus que l'éloge, qui était mesuré, la solidité des connaissances que révélait son critique, et sa forte personnalité. Ces quelques pages publiées par Ménard furent entre les deux hommes l'origine de relations d'amitié, qui s'étendirent vite à Marcelin Berthelot. Ménard se lia même plus intimement avec le chimiste qu'avec le penseur, plus froid sans doute, et avec lequel il lui fut toujours difficile de se sentir tout à fait à l'aise.

Quelques mois plus tard, en septembre 1857, Ménard s'atta-

quait à un autre de ses contemporains, mais dans un esprit tout différent. On se souvient qu'un article fort sévère sur son *Prométhée Délivré* avait mis fin à l'amitié de jeunesse de Ménard et de Baudelaire. Ménard, qui avait été profondément mortifié d'un procédé en effet peu courtois, attendait depuis dix ans l'occasion de se venger. Quand les *Fleurs du Mal* parurent enfin en 1857, avec un succès immédiat de scandale, il en donna dans la *Revue Philosophique et Religieuse* de septembre 1857 (pp. 309-311) un compte rendu que M. J. Crépet a appelé « peut-être le plus malicieux qui ait jamais visé les *Fleurs du Mal* et leur auteur³¹ ». Les Baudelairiens, si nombreux aujourd'hui, que rien de ce qui touche à leur poète ne laisse indifférents, nous sauront gré d'en citer les principaux passages :

Toutes les pièces de ce livre sont de curieuses études de versification. Mais, sachant bien que des études purement techniques intéressaient médiocrement à notre époque, M. Baudelaire a employé le moyen qui réussit toujours, le paradoxe. Il a annoncé carrément l'intention de chanter les vices de la société; mais il a dépassé le but; le public s'est effarouché des idées de son livre et a négligé la forme qui en est la partie la plus intéressante.

M. Baudelaire a étudié avec amour les poètes français du xvi^e siècle. Comment, au milieu de ces préoccupations archéologiques, aurait-il trouvé le temps d'étudier encore la société du xix^e siècle? Aussi lui est-elle absolument inconnue. Pour peindre les vices de notre époque, il ne suffit pas d'avoir lu Villon, Régnier et Ronsard; il faut sortir des bibliothèques, aller au grand air, étudier l'homme d'après nature. Si M. Baudelaire n'a pas eu le temps d'entreprendre cette étude, ou si elle répugne trop à ses goûts d'érudition laborieuse, qu'il lise Balzac. Il apprendra que les vices de ce temps-ci sont tout autres qu'il se l'imagine. Il n'est plus question de « péchés têtus », ni de « repentirs lâches »; nos vicieux ne vont guère à confesse; ils vont à la Bourse. Ils n'ont pas l'habitude de jeter leur moitié dans les puits pour se griser à leur aise, mais ils n'en valent guère mieux pour cela.

M. Baudelaire voudrait passer pour un méchant diable bien terrible, aux doigts crochus, au pied fourchu. En lisant son livre, on se le figure tout autre; ce doit être un grand garçon un peu gauche, avec une longue redingote noire, le teint jaune, les yeux myopes et des cheveux de séminariste. Il a beau parler sans cesse de la vermine et des scorpions qu'il a dans l'âme et se prendre pour type de tous les vices, il est facile de voir que son plus grand défaut consiste dans une imagination trop libertine, défaut trop commun chez les érudits qui ont passé leur jeunesse dans la retraite. Son livre est comme la tentation de Saint Antoine; on y trouve tous les cauchemars qui peuvent troubler les impossibles rêves d'un solitaire. Si la revue n'est pas complète, ce n'est pas que M. Baudelaire, qui doit avoir eu des prix de vers latins au séminaire, n'ait lu le *Satyricon* de Pétrone, mais c'est qu'il n'a pas l'audace de « son vénéré maître », l'auteur de Mademoiselle de Maupin.

31. Ch. Baudelaire, *Les Fleurs du Mal* (éd. Conard, 1922), p. 362.

L'article est incontestablement fort méchant³². Ménard a payé avec usure la dette qu'il avait contractée envers son ancien ami. Nous préférerions, certes, qu'il eût pardonné et oublié plus chrétiennement; le malheureux Baudelaire était alors assez préoccupé par son procès et ses soucis d'argent; il était peu charitable de l'accabler encore. Feindre de ne voir dans les *Fleurs du Mal* que de curieux exercices de versification, appeler l'auteur un fanfaron du vice, un séminariste à l'imagination libertine, et le prendre de haut avec lui en le traitant de petit garçon qui a encore des progrès à faire, c'était ne pas reconnaître la sincérité criante de ces vers, la nouveauté du « frisson », et la magnifique poésie de la forme. Ce n'est pas seulement de méchanceté que l'auteur de cet article était coupable, mais aussi d'un défaut plus grave pour un critique : de manque de clairvoyance. Ménard, croyons-nous, était cependant sincère. Le moraliste était chez lui plus puissant que l'esthète; et c'est un curieux paradoxe qui fera de ce moraliste un adorateur de la beauté hellénique et un ami des poètes de l'Art pour l'Art. Il fut choqué par « l'immoralité » de certaines *Fleurs du Mal*, comme il devait l'être par *Madame Bovary* et par les romans naturalistes; il ne sut pas discerner, derrière ces quelques audaces superficielles, la beauté nouvelle et profonde de ces vers.

Sans doute aussi était-il difficile à un homme qui avait été longtemps le familier de Baudelaire de le juger équitablement. Ménard se laissa tromper, comme beaucoup de ses contemporains, par la vie désordonnée de son ancien condisciple, sa recherche parfois puérile d'une originalité factice, le manque de sincérité qu'il se plaisait à afficher, ses fréquentes contradictions et la faiblesse apparente de sa volonté. Ses amis qui le voyaient gaspiller son temps et son talent, vivre au hasard de ses caprices ou de ses ressources passagères, ne pouvaient toujours deviner l'inflexible volonté d'artiste de Baudelaire et la sincérité si directe de ses poèmes. Il est trop aisé à la postérité de blâmer l'aveuglement des contemporains qui passèrent à côté de ce génie sans le diviniser comme nous aimerions à le faire aujourd'hui. Mais nous avons, pour le comprendre, outre

32. Baudelaire en fut peiné, si c'est bien à cet article qu'il fait allusion dans une lettre du 9 juin 1858 : « J'ai été attrapé avec une violence extrême par un écrivain de qui je n'attendais pas cela. » (Baudelaire, *Dernières Lettres inédites à sa mère*, éd. Excelsior, 1926, in-8, p. 103.)

le recul du temps, une riche gerbe de témoignages intimes qui ne nous permettent pas de nous méprendre. Ménard aurait sans doute été fort surpris s'il avait pu lire tel passage des lettres de Baudelaire, où il aurait vu combien la pose et l'affectation de son ami étaient chose superficielle : « Faut-il vous dire que dans ce livre atroce, j'ai mis *tout mon cœur, toute ma tendresse, toute ma religion* (travestie), *toute ma haine*? Il est vrai que j'écrirai le contraire, que je jugerai mes grands dieux que c'est un livre d'*art pur*, de *singerie*, de *jonglerie*, et je mentirais comme un arracheur de dents³³. »

Un troisième compte rendu que donna L. Ménard à la *Revue Philosophique et Religieuse* en octobre 1857 (pp. 463-4) jugeait, avec non moins de sévérité, un autre de ses anciens amis, Thalès Bernard. Cette fois-ci, il est vrai, la sévérité était de mise. Les vers de Thalès sont si franchement médiocres et d'un auteur si convaincu de son excellence, qu'il n'était pas mauvais de leur dire franchement leur fait, même si cette franchise, venant d'un ancien ami, devait choquer un peu le trop fécond poète.

Thalès Bernard venait de publier en 1857 son second recueil de vers, qui devait être suivi de trois autres encore : les *Poésies Nouvelles* ne renfermaient d'ailleurs que bien peu de nouveauté. Deux ou trois pièces à peine, parmi un déluge d'imitations de Lamartine, révélaient l'esprit incontestablement curieux de l'auteur. Partout ailleurs, la fécondité de Thalès se déployait à loisir à propos de ses thèmes de prédilection : l'amour et la nature. Il avait, paraît-il, été vraiment amoureux, bien qu'il n'y parût guère dans ses vers; quant à la nature, il semblait ne l'avoir vue qu'à travers ses poètes favoris. Ménard, dont l'œuvre poétique avait du moins le mérite d'être courte, voulut conseiller à son ami de faire plus difficilement — et moins abondamment — des vers faciles. « On dit que Paul Delaroche donnait aux peintres entachés de cette facilité déplorable qu'on nomme chic dans les ateliers, le conseil de peindre de la main gauche. Pourquoi les poètes n'ont-ils pas aussi un moyen matériel de se guérir du même défaut? » Le conseil

33. Ch. Baudelaire, *Lettres* (Mercure de France, 1916), p. 522 (lettre du 18 février 1866 à M. Ancelle). Il n'en reste pas moins que Ménard, qui avait été l'un des plus intimes amis de Baudelaire, fut un juge moins pénétrant de ses vers que Th. Gautier, Th. de Banville, Barbey d'Aurevilly, Babou, ou même Leconte de Lisle, qui loua dignement *Les Fleurs du Mal* dans *La Revue Contemporaine* du 1^{er} décembre 1861.

et la critique devaient d'ailleurs rester sans effet — et peut-être ici encore eût-il été plus charitable de la part de notre auteur de donner oralement à son ami son opinion sur ses vers, sans imprimer ses jugements dans une revue. Mais Ménard savait que sa prose était mordante et vive, que la critique qui se contente de décerner d'éternels éloges est la plus banale de toutes. Il ne résista pas au malin plaisir de publier ces pages un peu venimeuses, mais fort bien venues et joliment écrites. Qui de nous lui jettera la première pierre?

IV

Ces trois courts essais de critique restent une exception dans l'œuvre de Ménard. Ni la perspicacité, ni la subtilité ne lui faisaient défaut, ni même, on le voit, la sévérité. Mais il était trop peu méthodique pour s'imposer les lectures et la tâche énorme d'un critique de profession; il avait d'ailleurs trop de répugnance ou de difficulté à sortir de lui et à entrer dans les idées d'autrui. Ces quelques articles n'étaient pour Ménard qu'une diversion aux travaux d'érudition auxquels il s'appliquait depuis 1856, dont le résultat devait former ses deux thèses, soutenues trois ans après. Entre temps, et comme pour se faire la main, L. Ménard formula, dans une suite de trois longs articles, ses idées favorites sur l'antiquité grecque et sa critique de la société moderne.

Cette critique, on le devine, ne ménage ni les institutions ni les hommes; le ton est moins violent que dans l'ouvrage de polémique qui, en 1849, avait fait condamner son auteur; mais la foi démocratique de Ménard ne s'est point affaiblie dans le salon républicain de Mme d'Agoult et dans l'étude attentive des cités libres de l'Hellade. Aussi ces articles ne parurent-ils pas dans une publication française. Depuis 1855, une revue sérieuse et solide, publiée à Bruxelles, accueillait volontiers la prose des républicains français, alors baillonnée par la censure impériale. Louis de Ronchaud et Mme d'Agoult y écrivaient quelquefois, ainsi que Michelet et Vacherot. C'est dans cette *Libre Recherche*, « revue universelle, dirigée par M. Pascal Duprat », que parurent en 1855 les articles de notre auteur³⁴. Encore ces articles étaient-ils signés du pseudonyme

34. *La Libre Recherche*, avril, mai et juin 1859, tome x, p. 36-73, 258-273 et 385-401.

de M. Bernard. L'ancien proscrit, on le voit, ne négligeait pas les plus petites précautions. Ces pages, intitulées *Lettres d'un Mort*, ne devaient paraître en volume que bien des années après, en 1895³⁵.

Ces *Lettres d'un Mort* ne sont point, comme on pourrait s'y attendre, des souvenirs de la jeunesse de L. Ménard publiés de son vivant, quelque chose comme ces « Souvenirs de ma vie morte » dont les Goncourt avaient trouvé le titre³⁶ et que devait écrire plus tard un écrivain anglais à demi francisé, George Moore. Nous ne pouvons que regretter que Ménard n'ait pas voulu fixer par ce moyen, si courant aujourd'hui, à l'usage de ses quelques lecteurs futurs, ses impressions d'enfant et de jeune homme. Il nous faut reconnaître que cet ouvrage ressemble bien plutôt à ces dialogues des morts que l'on faisait, naguère encore, écrire à nos écoliers; ces conversations aux enfers entre Napoléon et Goethe, Racine et Sophocle, Virgile et Dante. Il y a dans ces lettres d'un païen qui revient du monde souterrain pour juger la société moderne quelque chose de factice qui lasse vite le lecteur. Il aurait fallu, pour traiter avec agrément un tel sujet, beaucoup d'esprit et de verve satirique, justement ce que Ménard n'y a point mis. Lui qui pouvait être fort spirituel en conversation, et qui s'entendait à merveille à railler les petitesesses et les vanités de ses contemporains, n'a pas réussi à faire passer dans ces *Lettres d'un Mort* le meilleur de son esprit. Il a écrit un ouvrage didactique, monotone et tendu, dans lequel il a placé tous ses développements favoris, sans même les adapter au personnage à qui il les prête. On y sent partout l'ardeur de conviction qui caractérisait Ménard; mais ses convictions même gagneraient à être exprimées directement, sans cette affabulation artificielle et gauche. Il y avait plus d'humour, c'est-à-dire plus d'aisance et de détachement de soi, derrière l'ironie malicieuse des *Lettres Persanes*, la satire mordante de *Micromégas*, ou même la misanthropie acharnée de Swift dans ses *Voyages de Gulliver*. Et Montesquieu, Voltaire ou Swift avaient l'avantage de critiquer en général leurs contemporains, ou l'homme de tous les temps. Ménard parle au nom d'un idéal qui aurait été réalisé autrefois dans les républiques grecques, et il lui est par trop

35. *Lettres d'un Mort*, opinions d'un païen sur la société moderne, Librairie de l'Art indépendant, 1895, 116 p.

36. E. et J. de Goncourt, *Journal* (Charpentier, 1891), vol. 1, p. 189.

facile de reprocher sans cesse au régime politique et à l'organisation sociale de la France moderne de ne pas ressembler à ceux de ces grands ancêtres devant lesquels il humilie la race dégénérée des modernes.

L'idée première du livre était venue à Ménard lors de ses conversations avec Guillaume Guizot. Les deux amis chérissaient l'antiquité, mais non d'une passion aussi exclusive, le jeune Guizot, profondément marqué d'influences protestantes, déjà curieux de littératures étrangères autant que de la Grèce, souriait volontiers du paganisme de son aîné. Un jour que Guillaume Guizot pressait son ami de rédiger et de publier ces éloges de la société grecque qu'il développait si brillamment dans la conversation, tous deux décidèrent d'écrire un ouvrage en deux parties³⁷. Ménard dirait les impressions d'un ancien qui se retrouverait au sein de la société française; Guizot devait montrer un moderne, admis par quelque caprice d'un temps réversible, à vivre dans une cité antique. Guizot, toujours tourmenté de scrupules et lent à produire, n'écrivit jamais sa partie; Ménard publia donc seul ces *Lettres d'un Mort*.

Il y avait, dans le sujet que Ménard allait traiter, matière à des contrastes amusants et à des réactions piquantes. On imagine ce qu'eût fait par exemple un Anatole France, avec une satire de nos ridicules et de nos vanités de modernes, des dialogues enjoués et pleins d'aperçus philosophiques, et des anticipations dont il eût souri lui-même tout le premier. Ménard, au contraire, a délibérément évité tout ce que le sujet pouvait offrir d'attrayant et de piquant pour ses lecteurs. Au lieu de présenter son personnage antique dans un milieu moderne défini, dépeint avec quelque précision, de le montrer critiquant la société moderne en Grec, Ménard n'a fait nul effort pour mettre quelque couleur locale et donner à sa fiction quelque vraisemblance. Son livre semble planer au-dessus de tout détail concret; ni le lieu ni le temps n'en sont précisés. Ce n'est point une suite de tableaux satiriques, mais plutôt un cours d'histoire générale. Son héros qui était, nous dit Ménard, sculpteur à Athènes, écrit en professeur friand de vastes et pédantes dissertations. Comme il est censé raconter ses expériences à un ami resté dans les demeures d'Adès, il peut à loisir développer les considérations les plus vagues sur les

37. Ce détail a été rapporté par Ménard à M. Ph. Berthelot.

invasions barbares, sur la monarchie absolue ou sur la Révolution. On oublie bien vite que c'est un Grec qui parle; on croirait lire un cours d'histoire élémentaire, écrit par un républicain admirateur de l'antiquité. La composition, très lâche et « à tiroirs », a permis à Ménard d'introduire aisément, çà et là, des morceaux qu'il avait déjà rédigés, et qu'il ne s'est pas fait scrupule, plus tard, d'utiliser à nouveau dans d'autres ouvrages.

Ce n'est point à dire cependant que ces *Lettres d'un Mort* soient dénuées de tout intérêt. Malgré le défaut fondamental qui est l'in vraisemblance et l'artificialité de la donnée, et la fatigue que produisent chez le lecteur l'unité trop soutenue du ton et l'éloge constant de la Grèce antique, on se prend à trouver la lecture attachante. Les mérites sont, avant tout, ceux du style; en plusieurs endroits du livre, la prose de Ménard est déjà en possession de tous ses moyens et capable de très beaux accents. Ces *Lettres d'un Mort* nous permettent en outre de mieux connaître le Ménard d'entre 1855 et 1859; on retrouve dans ces pages, à ne pas s'y méprendre, l'écho des développements que notre auteur devait alors prodiguer dans ses conversations chez Mme d'Agoult, chez Juliette Lamber, etc. Enfin et surtout, ce livre est pour nous l'ouvrage le plus étendu et le plus complet où nous puissions étudier la pensée politique de Ménard. On sait quelle place tiennent les idées politiques chez ce républicain de 48 et cet helléniste de 1860. Il ne sera pas inutile, à propos de ces *Lettres d'un Mort*, de s'arrêter à définir cette pensée politique, avant de passer aux ouvrages où il abordera directement la mythologie, la religion et la morale grecques.

Les premières pages du livre sont écrites dans cette prose poétique dont Ménard a donné plus d'une fois de très beaux exemples. Cette introduction n'est pas rattachée au reste de l'ouvrage par un lien bien étroit; c'est un de ces morceaux que Ménard avait sans doute dans ses cartons et qu'il a fait imprimer à la première occasion, dans ces articles. Il en a d'ailleurs répété plusieurs phrases, cinq ou six ans plus tard, dans son *Polythéisme Hellénique* (p. 380), puis dans ses *Réveries* (*Dis Manibus*). Le culte des morts sera toujours une des grandes préoccupations, et la grande dévotion, de ce païen. Il admirait chez les anciens ce culte sacré, religion des cités quand il s'adressait aux Héros, religion des familles quand il s'adres-

sait aux ancêtres. Il a même loué le catholicisme d'avoir conservé ce culte sous la forme de l'adoration des Saints, c'est-à-dire d'hommes capables de comprendre nos souffrances, car ils ont comme nous souffert, et ils peuvent servir de médiateurs entre nous et les dieux moins humains, trop éloignés de nos misères. C'est dans ce culte des morts généralisé qu'il voyait dans l'avenir la religion survivant aux dogmes oubliés.

Le livre s'ouvre donc sur une grave invocation aux morts. La prière de L. Ménard s'adresse à nos frères qui sont entrés avant nous en possession du grand secret de la vie, et souffrent sans doute de ne pouvoir nous le révéler. Il les admire et les chérit, ces morts qu'une respectueuse illusion lui fait croire plus grands que ses contemporains méprisés; c'est avec eux, dans leur pensée et dans leur souvenir, qu'il veut vivre et oublier la désespérance du présent et le vide d'un avenir sans promesses. C'est ainsi qu'il justifie la conception, bizarre, nous l'avons vu, de son livre. Il a voulu y étudier les formes diverses sous lesquelles l'idéal a été autrefois, conçu par nos ancêtres. « Pour les générations fatiguées, la société des morts vaut mieux que celle des vivants. C'est bien assez peu d'être homme, sans se condamner à n'être que de son temps et de son pays ³⁸. » Ce voyage d'un Grec ancien parmi notre société moderne, ses commentaires hostiles et maussades sur notre décadence politique et sociale, ne doivent point trouver en nous des juges trop sévères. Nous pardonnons à leur gaucherie et même à leur pédantisme prêcheur, car Ménard était sincère et n'a fait qu'exprimer, une fois de plus, ce sentiment de fatigue et de dégoût que nous avons tous, à quelque moment, ressenti en présence de notre époque, ce regret éperdu d'un passé plus grand et plus beau, dans lequel nous aimerions pouvoir revivre.

C'est donc leur ardente sincérité qui fait la beauté, quelquefois saisissante, de cette invocation aux Dieux Mânes. Ménard, toute sa vie, a été partagé entre l'agnosticisme du savant et le tourment anxieux du mystique. Les romantiques avaient souvent chanté cette inquiétude de l'infini; ils s'en plaignaient, et s'y complaisaient tout à la fois. Ces épigones du romantisme que sont les contemporains de Ménard, romantiques encore, mais sans indulgence pour les échecs et les faiblesses de leurs

38. *Lettres d'un Mort*, p. 4 (édition de 1895). — Nous renverrons dans nos citations à cette édition, plus facilement accessible que la revue belge où le texte primitif avait paru en 1859. Ménard n'a d'ailleurs pas fait subir à son texte primitif de changements notables.

prédécesseurs, n'ont pas célébré leurs angoisses philosophiques avec autant de pompe, mais ils n'en ont pas souffert avec moins d'acuité. Ils ne se sont pas tous reposés dans l'incroyance ferme et fière d'un Littré ou d'un Leconte de Lisle; les plus émouvants parmi eux sont peut-être les plus inquiets, ceux qui, tels Baudelaire, Paul de Saint-Victor ou Ménard, ont été déchirés entre le désir de croire et l'impuissance, ou la difficulté, de le faire. L'hellénisme ardent et original de Ménard, son étude anxieuse des Alexandrins et des Néo-Platoniciens, d'un Porphyre, d'un Proclus, d'un Hermès Trismégiste, ne s'expliquent-ils pas par son désir de chercher dans les religions et les philosophies des anciens une solution aux doutes qui l'obsédaient? Ménard écrira plus tard quelques sonnets bouddhistes, où il invoquera, lui aussi, la grande paix du nirvâna; mais il n'a jamais pu se résigner à cette solution désespérée du problème de la vie. Si sa raison doit l'empêcher de jamais croire avec force à l'immortalité, il ne cessera d'admirer ceux qui partagent cette foi; et il mettra toujours au premier rang parmi les titres de gloire de la Grèce celui d'avoir donné au monde cette doctrine consolante.

Cette inquiétude métaphysique ne sera pas, pour L. Ménard, matière à de faciles développements littéraires. Si elle transparaît dans plusieurs endroits de son œuvre, c'est malgré la pudeur de l'homme, qui n'étalait pas volontiers ses sentiments. Mais on la devine derrière ces enthousiasmes ardents et courts pour telle théorie scientifique ou philosophique, pour tel mystique ou révélateur des anciens temps. La curiosité de Ménard n'est jamais froide ou objective; elle tend à satisfaire une inquiétude profonde sur le mystère de la destinée humaine. Une personne qui l'a bien connu nous a rapporté comment, sur ses vieux jours, Ménard montrait un vieux parchemin couvert de caractères indéchiffrables, qu'il conservait chez lui, et s'écriait devant cette « peau de chagrin », épave de quelque vieux culte déserté : « Si après tout il y avait quelque chose là-dedans? Serait-ce cela, l'au-delà, ou autre chose? » — Ce païen avait soif, non pas d'une immortalité égoïste qui ne serait que cette vie prolongée à l'abri des soucis et des luttes qui en font la vraie grandeur, mais de justice; il lui aurait été cruel d'admettre que cet instinct de justice, dont l'histoire et l'expérience ici-bas se rient sans cesse, n'était qu'un vain leurre, dépourvu de sanction dans un autre monde.

Son inquiétude de la mort et de l'au-delà a dicté à Louis Ménard quelques nobles paragraphes dans l'invocation qui ouvre les *Lettres d'un Mort*. Sa prose n'a pas la grâce harmonieuse, la poésie plus mystérieuse, que Renan a su mettre dans des développements analogues; le rythme et les chutes de phrases ne vont pas sans quelque dureté. Mais l'originalité de ces pages est dans la vivacité du style, sa pureté limpide et dédaigneuse de tout enjolivement, de toute brume qui obscurcirait et nuancerait une pensée qui tient à rester nette et ferme. Les interrogations et les exclamations ne sont pas les artifices d'une rhétorique calculée, mais la traduction sincère d'une incertitude avide de réponses consolantes.

Vous tous, innombrables, qui avez franchi avant nous les portes de l'inconnu, esprits des ancêtres, âmes des saints, dieux mânes, où êtes-vous? En rendant à la vie universelle les éléments qui composaient vos corps, vous avez légué aux générations survivantes l'héritage de vos pensées, de vos bienfaits ou de vos exemples; qu'avez-vous conservé? Cette seconde vie, à laquelle les plus sceptiques d'entre nous voudraient croire, dont les plus croyants voudraient trouver la preuve, est-elle autre part que dans les œuvres où s'incarnèrent vos idées, ou dans le souvenir de ceux qui vous aimaient? Si la réponse vous était permise, il en est parmi vous qui ne nous auraient pas laissés si longtemps dans l'attente; car nos angoisses ne viennent pas d'un égoïste amour de la vie, mais de la crainte des séparations éternelles, et nous accepterions ce long sommeil, sans le deuil et les derniers adieux.

V

Après cette préface, qui est une méditation philosophique et lyrique sur l'énigme de la mort, Ménard nous transporte dans le séjour des morts. Il ne s'attarde pas à nous décrire d'après Homère ou Virgile ces demeures d'Hadès. Une telle description est toujours conventionnelle, avec ses éternels bosquets de myrtes et ses oliviers gris-cendre, parmi lesquels errent de pâles ombres; nous pouvons savoir gré à Ménard de l'avoir évitée. Le monde souterrain que son héros s'apprête à quitter est la demeure des païens d'autrefois; depuis que les anciens Dieux ont vu leur culte abandonné pour une religion nouvelle, la foule des morts attend en vain sur le rivage des nouvelles du monde des vivants. Leurs fils et leurs descendants, au lieu de venir les rejoindre, s'endorment dans l'attente de la résurrection promise par leur dieu, et d'un paradis qu'ils disent fermé à leurs pères.

Après des siècles d'attente, ces habitants du pays de la mort écoutent enfin avec joie tressaillir le monde des vivants. C'est la Renaissance, et des âmes viennent à nouveau et pieusement louer les mânes de leurs grands ancêtres. « Nous avons recueilli pieusement les débris sacrés de vos marbres qu'avait brisés le marteau de nos pères. Dans quelques pages dispersées de vos livres, nous avons retrouvé la trace des rêves merveilleux de vos poètes et les enseignements de vos sages, et, de ces épaves échappées au naufrage du vieux monde, nous avons fait un phare lumineux pour dissiper les spectres de notre nuit ³⁹. » Deux cents ans s'écoulent encore, et d'autres âmes viennent s'agenouiller devant les mânes des païens naguère délaissées; les vivants, suivant l'exemple de leurs grands ancêtres, marchent à la conquête de la justice et de la liberté. C'est la Révolution. D'aussi glorieuses nouvelles inspirent à tous les morts le désir de repasser le Léthé et de retourner sur la terre. Ils chargent l'un d'eux de les devancer et de les instruire sur ce monde qui les a si longtemps reniés : c'est un sculpteur d'Athènes appelé Caliclès, le pâle héros du roman de Ménard, ou plutôt son docile porte-parole.

Le roman est tout entier par lettres, ce qui ne rend pas d'ailleurs la fiction plus vraisemblable. Ménard n'en a cure, et son Caliclès est bien trop préoccupé de dissenter sur tout ce qu'il voit pour songer à distraire ses correspondants. Il n'a aucun caractère, et l'ami auquel il adresse ses longues missives, l'alexandrin Théagoras, n'en a pas davantage. Un personnage de femme, Sélénis, interviendra aussi pour disparaître très vite : fiancée de Caliclès, elle lui écrira quelques lignes anxieuses et jalouses pour lui dire sa crainte que ce monde des vivants, avec ses femmes élevées dans le culte-chrétien de la douleur et du sacrifice, ne lui fasse oublier celle qui l'aime encore dans la demeure des Mânes. A quoi le sculpteur répond par un long et savant développement, cher à Ménard, sur la place des femmes dans la religion nouvelle, et leur condition inférieure à celle des femmes antiques.

La première lettre de Caliclès est déjà une critique en règle de la civilisation française. En érudit consciencieux, le héros — c'est-à-dire l'auteur — remonte jusqu'aux invasions barbares. Car il a vite fait d'oublier qu'il est sculpteur, et il

39. *Lettres d'un Mort*, p. 6-7.

observe, non la vie artistique, mais la vie politique, de ce peuple français chez lequel il est venu séjourner. Après quelques véhémentes railleries sur la laideur de cette ville, qui se vante d'avoir reçu de l'Athènes antique le sceptre de l'intelligence, le Grec analyse les principes qui sont à la base de l'édifice social et politique de la France. Dans sa deuxième lettre, il examine les rapports entre la religion et l'état social des modernes; puis la situation des femmes chez les peuples chrétiens; après une critique de l'ancien régime en France, qu'il compare à l'organisation des cités grecques, il en arrive enfin à la Révolution Française, époque à laquelle il est censé vivre pendant son séjour sur terre; la plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à la Révolution (pp. 64-116).

Nous ne suivrons pas Calliclès dans tous les détails de ses pérégrinations terrestres, et nous ne nous attarderons pas à analyser minutieusement cet ouvrage dont la composition est des plus bizarres et a contraint l'auteur à de fréquentes redites. Nous retrouverons d'ailleurs plus tard, à propos des autres œuvres en prose de Ménard, les développements sur les religions antiques et modernes qu'il reprendra plus d'une fois. La « philosophie politique » de notre auteur — si l'on peut employer une telle expression pour une pensée qui est fort peu systématique, et qui est surtout la traduction de préférences sentimentales — voilà pour nous l'aspect le plus intéressant des *Lettres d'un Mort*.

On ne peut séparer complètement les idées politiques de Ménard de ses idées sur la religion. Lui-même ne cesse de répéter que l'idéal politique d'un peuple dépend étroitement de l'idée qu'il se fait du monde et de la divinité. Les peuples monothéistes, que Ménard poursuit de son mépris hostile, tels que les Juifs et les Musulmans, n'ont d'autre idéal politique que la monarchie absolue. La loi, dans leur croyance, est la révélation d'en haut; leur morale sociale n'est que la soumission aveugle au roi, sultan ou kalife, qui représente la puissance divine. Le panthéisme a nécessairement pour corollaire le système des castes, affirme ensuite Ménard — qui n'a pas trop de toute sa subtilité pour le prouver — car il conçoit l'unité sous forme hiérarchique. « Dans la société comme dans l'univers, comme dans un corps vivant quelconque, le corps humain par exemple, l'ordre résulte de la division hiérarchique des fonctions; c'est le système des castes, appliqué autrefois dans l'an-

cienne Egypte, et qui subsiste encore dans l'Inde⁴⁰. » La grandeur du polythéisme, pour Ménard, est qu'il a pour conséquence la république : il considère le monde comme une fédération de forces distinctes, et de lois multiples; sa théologie n'admet pas de cause unique, sa morale concilie la liberté humaine avec l'ordre général de la nature; c'est, aux yeux de notre auteur, une conception républicaine du monde. Aussi prêche-t-il avec d'autant plus de conviction la supériorité du polythéisme, puisqu'il croit proposer ainsi à ses contemporains la seule base assurée d'un vrai régime républicain. Et réciproquement, — car Ménard ne s'arrête pas volontiers quand il donne libre cours à ses spéculations aventureuses — un peuple républicain ne saurait rester longtemps, et ne saurait être, au fond, monothéiste. Le roi dit : « L'Etat, c'est moi », quand le prêtre peut dire : « Dieu seul est grand, mes frères. » La réforme protestante, qui revendique le libre examen des textes sacrés, a conduit tout naturellement au régime parlementaire, et le Dieu abstrait des protestants, « gouvernant au moyen d'une charte octroyée », est une sorte de président de république moderne. Quant aux Etats-Unis, qui semblent avoir conservé la monarchie dans le ciel tout en établissant une république ici-bas, Ménard n'hésite pas à proclamer que leur monothéisme n'est qu'apparent; avec leurs innombrables communions religieuses, ils n'ont en réalité qu'un polythéisme saupoudré d'unité, et malheureusement sans légendes ni symboles⁴¹.

L'idéal politique de Ménard se confond donc avec son idéal religieux; tous deux ont été réalisés autrefois par la Grèce antique. Tel Racine composant ses tragédies et se demandant sans cesse : « Qu'aurait dit Sophocle ou Euripide? », Louis Ménard, devant les tentatives politiques et les systèmes sociaux de ses contemporains, se pose toujours la question : « Que feraient à notre place les Athéniens du v^e siècle? ». C'est par rapport à cet idéal religieux et politique de la démocratie athénienne qu'il juge tout l'édifice de nos idées et de nos institutions modernes. Athènes est le seul pays où l'ordre social ait été établi sur la liberté; tandis que toutes les autres sociétés politiques ont pris pour base le principe d'autorité, et que même

40. *Critique Philosophique*, 1887, vol. II, p. 386.

41. L. Ménard, préface des *Poèmes* (éd. de 1855), p. 28.

dans nos soi-disant démocraties d'aujourd'hui, la loi est en réalité imposée au peuple par le gouvernement. La loi, pour les Grecs, était un accord mutuel entre des citoyens associés pour la défense commune. Aussi la liberté n'est qu'un accident passager dans la vie de la plupart des nations modernes; elle était pour les Athéniens l'état normal et naturel.

Ménard loue ensuite le peuple athénien d'avoir pratiqué le gouvernement direct, et d'avoir conservé le gouvernement toujours gratuit. Certes, en Grèce comme ailleurs, le peuple délègue ses pouvoirs, mais sa souveraineté est inaliénable. Ses mandataires, et surtout ceux à qui il confie le pouvoir exécutif, restent des commis et ne deviennent pas ses maîtres. Chaque citoyen recevait la même éducation, et était également propre à tous les emplois. « Un jour, enthousiasmé par une tragédie de Sophocle, le peuple le nomma général. » Les fonctions sont électives pour la plupart, et, pour la plupart aussi, gratuites ⁴². Et même, comme si le suffrage universel n'était pas assez démocratique encore, on remplaça dans plusieurs cas l'élection par le tirage au sort. « Quel que fût le nom qui sortit de l'urne, c'était le nom d'un citoyen, et ce titre était une garantie suffisante d'aptitude et d'honneur ⁴³. »

Mais il est une ombre à ce tableau : une objection que les modernes ont toujours à la bouche dès qu'ils entendent louer l'antiquité grecque, dont la grandeur les humilie : une telle organisation politique, dit-on, n'était possible que grâce à l'odieuse institution de l'esclavage. Ménard n'élude pas l'objection. Dès les *Lettres d'un Mort* (pp. 53-64), il y répond par une argumentation serrée; s'il n'emporte pas la conviction, il entraîne du moins le lecteur par l'ingéniosité de ses remarques, et le mélange d'esprit à la Voltaire et d'indignation à la Michélet qu'il a mis dans ces pages.

Certes l'esclavage est une tache sur la pureté du polythéisme. La condition des ilotes de Sparte, notamment, semble avoir été honteuse, et on ne peut la comparer qu'à celle du serf de la glèbe, pendant la grande époque du christianisme, le Moyen Age. Mais partout ailleurs, poursuit Ménard, les esclaves étaient protégés par la loi contre la cruauté d'un maître brutal. Eumée, Philoetios, Euryclée, dans l'*Odyssée*, ne diffèrent guère de

42. Les citoyens assemblés pour faire les lois ou pour rendre des jugements recevaient une indemnité de trois oboles; mais les fonctions exécutives étaient gratuites.

43. *De la Morale avant les Philosophes*, p. 277.

leurs maîtres; Ulysse et Pénélope leur parlent comme à des amis. Pourrait-on en dire de même des noirs d'Afrique et d'Amérique, qui ne sont pas même considérés comme des êtres humains? Ménard va plus loin encore : l'esclavage, tel qu'il existait chez les Grecs, constituait un progrès véritable sur la barbarie des races orientales; on soumettait les vaincus au travail au lieu de les massacrer. « Lorsqu'on lit dans la Bible le récit des exterminations de peuples commandées à Moïse et à Josué par le Dieu d'Israël, on est forcé de reconnaître que la pensée de réduire les vaincus en esclavage fut à l'origine une pensée humaine ⁴⁴. » Et notre défenseur de l'antiquité n'a pas de peine à trouver dans les textes juifs et chrétiens maint passage qui dépasse en dureté l'âpreté romaine du vieux Caton ⁴⁵. Saint-Paul lui-même n'a-t-il pas dit : « Exhortez les esclaves à être soumis à leurs maîtres, à leur complaire en toutes choses, à ne point les contredire » (*Ep. à Titus*, II, 9) et : « Que tous ceux qui sont sous le joug de la servitude regardent leurs maîtres comme dignes de tout honneur » (I, *Timothée*, VI, 1) Le *Nouveau Testament* renferme bien d'autres textes analogues ⁴⁶. Saint-Thomas d'Aquin soutiendra encore que l'esclavage est conforme à la nature. Ménard, qui rassemble malicieusement toutes ces citations, conclut par une expression qui, plus tard, avec Nietzsche, fera fortune : la morale chrétienne est une morale d'esclaves. Loin de supprimer la servitude, le christianisme n'a fait que l'étendre à presque tous les hommes. L'église, en enseignant avec Saint-Paul la résignation passive, a contribué à prolonger cet état de choses.

Qu'il y ait aujourd'hui une révolte d'esclaves, comme on en vit à Rome, il se trouvera des prêtres pour dire à Spartacus : « Reprends tes fers et courbe la tête, soumets-toi avec crainte et tremblement. Celui qui résiste aux puissances résiste à l'ordre de Dieu même, car toute puissance vient de Dieu ⁴⁷. »

44. *Lettres d'un Mort*, p. 54.

45. « L'herbe, la verge et le fardeau à l'âne; le pain, la correction et le travail à l'esclave. L'esclave travaille quand on le châtie; il ne cherche qu'à se reposer; lâche-lui la main, il demandera sa liberté. Le joug et la courroie soumettent le cou le plus dur; un travail assidu assouplit l'esclave. La torture et les chaînes à l'esclave malveillant; envoie-le au travail de peur qu'il ne soit oisif; car l'oisiveté enseigne une grande malice. Assujettis-le au travail, c'est ce qui lui convient; s'il n'obéit pas, dompte-le avec des chaînes » (*Ecclésiastique*, XXXIII).

46. I Corinthiens XII, 13; Corinthiens, VII, 20; Ephésiens VI, 5; 1^{re} épître de saint Pierre, II, 13, 14, 18.

47. *Lettres d'un Mort*, p. 64.

Seul, donc, un abandon des doctrines chrétiennes et un retour aux leçons de la Grèce pourrait, selon notre utopiste, donner aux modernes le bonheur politique et social qu'ils recherchent. Le christianisme, avec tous ses conseils d'humilité et de pacifique douceur, est la religion de la force. L'homme se soumet à la loi du devoir en courbant la tête et en pliant les genoux. L'Évangile rend à César ce qui est à César; s'il n'établit pas le despotisme, il le consacre et le laisse régner en paix. Le Christ se proclame roi du monde intérieur, cependant que les royaumes de la terre restent l'empire du mal. L'hellénisme, au contraire, est la religion de la justice. L'homme conquiert et défend son droit par l'épée. L'amour de la patrie, qui avait sauvé les républiques grecques des invasions de l'Orient, disparaît devant la religion nouvelle qui ordonne d'aimer son prochain comme soi-même. Lorsque Constantin fera du christianisme la religion de l'empire, la servitude et l'oppression envahiront la terre.

Il n'y a dans l'œuvre de Ménard que de rares allusions à Rome. Ce silence cache d'ailleurs un mépris discret pour ce peuple de soldats. Les Romains, il est vrai, polythéistes comme les Grecs, devraient, selon la théorie de notre auteur, avoir réalisé la république. Mais le polythéisme, dans la terminologie de Ménard, n'a pour expression sociale la république que lorsque son principe est ce qu'il doit être : la pluralité des causes. Si l'on s'arrête à la notion de forces, on traduit aussi dans la société cette hiérarchie aristocratique. La cité grecque était une réunion d'égaux associés pour la défense de leurs droits; la cité romaine est une réunion de familles; c'est moins une cité qu'une armée, dont les généraux exercent sur leurs soldats une double autorité, politique et religieuse. Surtout, tandis que Ménard célèbre comme le grand titre de gloire de la Grèce l'absence du sacerdoce, à Rome l'importance des fonctions sacerdotales réservées aux chefs des familles patriciennes a préparé le règne de la théocratie dans l'Europe moderne. Du moins, il faut beaucoup pardonner aux Romains, car, après avoir ôté à la Grèce sa liberté, ils lui ont emprunté sa civilisation pour la répandre dans le reste du monde. Les auteurs grecs n'ont pas proféré une seule parole amère contre leurs vainqueurs; nous n'avons pas à nous montrer plus sévères qu'eux.

Ce que Ménard déplore le plus amèrement dans les invasions

barbares, dont il retrouve les conséquences dans toute la France de l'ancien régime, c'est que les conquérants n'ont pas, comme l'avaient fait les Romains, adopté la civilisation supérieure des vaincus. L'adoption par les envahisseurs de la civilisation gréco-romaine aurait seule pu justifier moralement leur conquête; car toute conquête par elle-même est violente, donc injuste⁴⁸. Or les tribus germaniques sont restées barbares et, en moins de trois siècles, ont détruit la civilisation du peuple conquis. Les généralités dans lesquelles Ménard se lance alors se soucient évidemment fort peu de l'exactitude historique; elles sont une forme nouvelle de cette affirmation, chère à l'auteur, que tout ce que peuvent valoir les peuples modernes est dû à l'héritage des anciens. Ce n'est pas en notre helléniste que les théories, naguère encore à la mode, sur la suprématie des races nordiques, trouveraient un partisan. La théorie des races de Ménard n'est d'ailleurs pas moins aventureuse. D'après lui, tout ce que les Français ont fait de grand jusqu'à la Révolution doit être attribué aux descendants des Romains ou des Hellènes. Les habiles artisans du Moyen Age étaient sans doute les petits-fils d'affranchis grecs, « et qui sait si les artistes qui ont élevé les merveilleuses églises du Moyen Age n'avaient pas dans les veines le sang de quelque esclave issu des races divines de la Grèce⁴⁹? »

D'ailleurs, puisque l'histoire d'un peuple n'est que la conséquence de sa religion, — le réel étant toujours, selon la formule de Ménard, le miroir de l'idéal — les descendants des Romains ne devaient s'en prendre qu'à eux-mêmes, s'ils se voyaient impuissants à s'affranchir des barbares : ils avaient adopté la religion des conquérants, au lieu de rester fidèles au polythéisme de leurs pères. C'est dans le dogme chrétien qu'il faut chercher l'explication des sociétés modernes. Le porte-parole de Ménard, dans ces *Lettres d'un Mort*, examine la société française de l'ancien régime et lui reproche, avant tout, sa théocratie. Dans ce même ouvrage, qui renferme quelques pages émues sur la grandeur du christianisme, il attaque le ministère des prêtres catholiques avec toute la violence d'un étroit anticlérical. Par les sacrements, et surtout par la confession, les prêtres exercent sur les consciences une domination tyrannique; Ménard ne l'a jamais pardonné à la religion ca-

48. *Lettres d'un Mort*, p. 11, 12.

49. *Lettres d'un Mort*, p. 13.

tholique. En 1858, il se sent à la fois attiré par certains éléments du christianisme et invinciblement repoussé par d'autres. Il vénère la personne et la légende du Christ, comme il faisait déjà dix ans plus tôt, dans *Prométhée Délivré* et *Euphorien*; il voit en lui un philosophe ennemi des prêtres, qui enseigne au monde le grand mystère de l'âme, la rédemption par la douleur. Et il attribue à l'héritage du judaïsme tout ce qu'il réprouve dans la religion des modernes : le monothéisme, le sacerdoce et les violences de l'inquisition, plus dignes du Dieu solitaire et implacable du Sinaï que du Dieu ennemi des prêtres et crucifié par eux.

L'organisation sociale du Moyen Age est ensuite l'objet de la critique de Ménard. Les pages qu'il consacre à cette période ne sont que de l'histoire vulgarisée et faussée par un homme qu'aveuglent deux passions trop exclusives : l'amour de la Grèce et l'amour de la démocratie. Il exerce son ironie acharnée contre la noblesse de l'ancien régime, ses privilèges, son égoïsme et son étroitesse d'esprit. Il montre la lente décadence de cette noblesse, jusqu'au moment où elle s'écroulera devant la Révolution. L'adultère, quasi inconnu en Grèce, règne en maître; ce vice hypocrite et lâche, pour lequel Ménard, toujours si fortement préoccupé de morale, ne trouve point de mots trop durs, est devenu le seul asile de l'amour, dans une société où l'unique base du mariage est l'intérêt. La famille, en effet, n'est plus fondée sur l'affection ou le devoir, comme elle l'était chez les anciens, mais sur l'héritage et l'argent. Les mariages ne sont que des combinaisons d'affaires. « Avant de conclure un de ces traités de commerce qu'on nomme contrats de mariage, on s'informe non seulement de la fortune actuelle des contractants, mais de leurs espérances; c'est le mot consacré; il exprime bien les sentiments des héritiers pour leurs parents ⁵⁰. »

La philosophie politique de Ménard dans ce livre est, on le voit du reste, assez fantaisiste; sa chronologie ne l'est pas moins. Il passe très vite sur la Renaissance et les ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Pour notre période classique, il professait d'ailleurs, comme d'autres hommes de sa génération, Michelet, Renan ou Taine, un dédain qu'il n'a pas dissimulé. Il y voyait une époque de pensée appauvrie, et surtout de basse servilité.

50. *Lettres d'un Mort*, p. 48.

Le xvi^e siècle le trouvait plus indulgent. Il a célébré dans plusieurs pages éloquentes cette résurrection des anciens Dieux. Le monothéisme judaïque bannissait l'art; le nouveau paganisme que doivent les peuples modernes à la découverte de l'antiquité l'adore à nouveau.

Aux pâles et ascétiques figures vêtues d'un cilice ou d'un suaire succèdent les vierges sensuelles de Raphaël, les robustes sibylles de Michel-Ange. Mais c'est trop peu de la forme, le monde rajeuni veut adorer la vie et la lumière : qu'un sang chaud circule dans les veines palpitantes, que l'ardent soleil de Venise vienne dorer les chairs solides et fermes de la Vénus du Titien. Ce n'est plus la pudique Aphrodité Anadyomène; le paganisme grec est bien dépassé; c'est l'amante d'Adonis, la molle Astarté de Syrie, c'est la fougueuse Mylitta de Babylone qui conviait aux fêtes de la volupté les races ardentes de l'Asie⁵¹.

En même temps que la Renaissance, la Réforme attaque l'autorité sacerdotale, et, par la revendication du libre examen des textes sacrés, affranchit la raison humaine. Mais l'opinion de Ménard sur la religion réformée, nous le verrons, sera toujours un curieux mélange de sympathie et de répulsion. Dès maintenant, son plus grave reproche est que le protestantisme constitue, par de nombreux aspects, un retour à la partie judaïque de la religion chrétienne; comme le judaïsme, la religion de Calvin veut être étroitement monothéiste et bannit ces précieux restes du polythéisme qu'étaient le culte de la Vierge et l'apothéose des Saints. Enfin les philosophes du xviii^e siècle attaquent résolument le dogme chrétien; ils veulent malheureusement lui substituer un autre monothéisme; mais, par une intuition féconde, sans admettre le polythéisme, ils proclament ce que Ménard en appelle les conséquences : la justice et le droit naturel, qui sont la base de la politique de Montesquieu et de Rousseau. Il fallait une révolution pour réaliser cet idéal.

L'histoire de la Révolution française a toujours fortement attiré L. Ménard. Il consacre aux hommes et aux choses de cette révolution la plus grande partie de ces *Lettres d'un Mort*; plusieurs fragments inédits et des notes sur tel ou tel historien de la période révolutionnaire laissées dans ses papiers, montrent combien il avait réfléchi sur la grandeur, et aussi sur les insuffisances, de l'œuvre révolutionnaire. L'année 1789 marquait pour lui les véritables débuts de la France. Il aurait volontiers souscrit à cette phrase du Renan des débuts : « La vraie his-

51. *Lettres d'un Mort*, p. 68.

toire de France commence en 89; tout ce qui précède est la lente préparation de 89 et n'a d'intérêt qu'à ce prix ⁵². » Renan devait vite tempérer cet enthousiasme de jeunesse et, dans les *Questions Contemporaines*, puis dans la *Réforme intellectuelle et morale*, juger avec sévérité l'apriorisme et le matérialisme de cette même révolution qu'il appellera alors une « expérience manquée ». Ménard — et c'est peut-être son infériorité — refusa de se déjuger ainsi, ou plus simplement refusa d'évoluer. Après la Seconde République comme après la Commune, il en resta à ses idées ou à ses chimères de jeunesse. Il croyait avoir trouvé, au cours de ses études sur la démocratie athénienne, l'explication des résultats heureux comme des faiblesses de la Révolution française. Muni de cette universelle panacée, le retour à la Grèce, Ménard a refusé de rien apprendre de l'expérience. Il a vécu dix-huit années de l'Empire et trente années de la Troisième République en proposant toujours à ses contemporains cet éternel remède qu'était pour lui le retour au polythéisme et à la vraie démocratie.

Bien entendu, Ménard voit dans la Révolution française un mouvement de retour à l'antiquité. Ce n'est point l'incapacité du souverain ou le désordre des finances qui a, pour lui, causé la révolution : c'est « la sève vivifiante de la sagesse antique » qui avait nourri le dix-huitième siècle. Avec l'Assemblée Constituante, on voit enfin « l'idée sacrée du droit », méconnue pendant quinze siècles, s'affirmer à la face du monde. Ménard célèbre la grande œuvre de cette Constituante qui a renversé les privilèges, unifié les lois, reconnu la liberté de conscience, la liberté de la presse et du commerce. Malheureusement, elle a conservé la royauté, en la rendant seulement constitutionnelle, « sorte de protestantisme politique, compromis bâtard entre le despotisme et la liberté ». Elle a voulu, contrairement à la parole de l'Evangile, coudre des pièces neuves à de vieilles loques, c'est-à-dire conserver un privilège dans une société fondée sur la justice. Ménard lui reproche en outre d'avoir maintenu un clergé salarié par l'Etat, et d'avoir violé le principe d'égalité proclamé par la Déclaration des Droits en distinguant les citoyens actifs et passifs. L'inégalité sociale subsistait, et elle était aggravée par l'inégalité politique.

C'est pendant la Convention que se livrent les grandes ba-

52. E. Renan, *Avenir de la Science*, p. 25.

tailles révolutionnaires. Ménard, sans refaire le récit d'événements connus, a cherché à tirer la philosophie de cette histoire mouvementée. Au-dessus des discordes civiles, il aperçoit la lutte de grands principes opposés, comme, dans les combats de l'*Illiade*, Homère nous montre les dieux ennemis excitant les armées. Le conflit entre Girondins et Montagnards offre pour lui un intérêt particulier, et il est curieux d'examiner comment il l'a jugé. Son admiration pour la Grèce, où la seule unité était l'unité fédérale, aurait dû, semble-t-il, lui faire préférer la Gironde. « La Grèce est la Gironde de l'antiquité, a-t-il écrit, Rome en est la Montagne ⁵³. » Les idées politiques de Ménard sont, en fait, celles des Girondins; il demandera à la démocratie française de proclamer la liberté individuelle sans autre limite que le droit de tous, l'exercice direct de la souveraineté populaire, et même l'autonomie des communes. Le vrai fond de Ménard, la source de beaucoup de ses vues politiques les plus extrêmes et les plus violentes en apparence, c'est la pitié émue que lui inspiraient toutes les injustices sociales. Il a quelquefois demandé contre ses ennemis la loi du talion, il a hautement célébré les incendies et les meurtres des Communards; mais c'était là exaltation passagère et griserie de paroles. La clémence lui était beaucoup plus naturelle, et l'idéal girondin était davantage selon son cœur ⁵⁴.

Il ne s'aveugle pas cependant sur la faiblesse profonde du parti girondin, perdu dans l'idéal et oubliant les implacables nécessités du présent. Il loue les Montagnards d'avoir tout subordonné à la cause nationale, confondue avec celle de la révolution. Dans les grands périls, le sénat républicain de Rome concentrait les pouvoirs aux mains d'un dictateur. La Montagne n'a malheureusement pas su s'arrêter à temps. Elle aurait dû suivre Danton et Camille Desmoulins, au lieu de ces révolutionnaires fanatiques qui voulaient « réduire le gouvernement de la France à deux fonctionnaires, le juge et le bourreau ». Ménard, comme Michelet et la plupart de ses contemporains, s'est montré, pour Robespierre, assez dur, beaucoup trop même, si nous en croyons les réhabilitations robespierristes de M. A. Mathiez. Plus encore que Danton, Camille Des-

53. *Lettres d'un Mort*, p. 111.

54. Dans ces *Lettres d'un Mort*, il va même jusqu'à représenter son héros, Calliclès, prononçant un discours pour conseiller aux Conventionnels la clémence envers Louis XVI.

moulins est, de tous les hommes de la Révolution, le héros favori de Ménard. Le *Vieux Cordelier* lui est toujours apparu comme l'Evangile de la clémence. Quarante ans plus tard, Ménard affirmera avec la même chaleur son admiration, et il demandera aux Partisans d'élever à C. Desmoulins une statue près du cloître des Cordeliers, dans le quartier où il avait habité.

Mais le grand tort des Montagnards devant l'histoire sera de n'avoir sauvé l'unité nationale française qu'en lui sacrifiant le principe même de la république. Avec eux, la France a définitivement repoussé le système de gouvernement direct. Si la majorité du pays peut déléguer ses droits à l'assemblée, cette assemblée peut, à son tour, les déléguer à un comité ou à un homme. Le système des majorités souveraines et de la représentation élective aboutit donc à la dictature; et la dictature tuera la république. La révolution n'a pas rendu véritablement le peuple souverain; car le peuple, pour notre utopiste, n'est pas souverain « s'il délègue sa souveraineté à une assemblée, comme un catholique soumet sa conscience et sa raison à l'autorité du prêtre ». Il ne reste plus ensuite à cette assemblée qu'à faire choix d'un dictateur. La Montagne a la magnifique excuse d'avoir sauvé la France devant l'Europe coalisée, mais elle eût été plus grande encore si, une fois que la Terreur n'était plus nécessaire, elle était revenue d'elle-même au gouvernement régulier. Un frappant inédit de Ménard indique que le salut, à ses yeux, était dans l'application de la Constitution de 1793. Les historiens déclarent inexécutable cette constitution faite en six jours et votée par toute la France. Qui sait? L'expérience n'a jamais prononcé. Et notre politicien, qui ne dédaignait pas les spéculations chimériques, ajoutait qu'après 1871, si la Commune avait été victorieuse des Versaillais, ce rêve de 1793 serait devenu une réalité.

Louis Ménard voit encore une autre cause à l'échec final de la Révolution : une cause religieuse. Si le régime nouveau a su, en politique, opposer aux souvenirs de la France monarchique les souvenirs républicains de la Grèce et de Rome, il n'a pas osé tourner le dos aux traditions juives et reprendre les traditions de l'antiquité païenne. Le culte de la Raison n'est qu'une abstraction de philosophes. Après avoir relevé la dictature, la Convention l'a même remplacé par le culte de l'Etre Suprême. C'est une affirmation du monothéisme, donc âprement combat-

tue par Ménard. « C'est le déïsme de Jean-Jacques Rousseau, élaboré à Genève, la ville des pendules, une religion d'horlogers, bien digne du génie analytique des peuples modernes ⁵⁵. » Un tel culte déiste ne peut, selon la théorie chère à Ménard, se traduire en politique que par l'autorité. Et il imagine encore complaisamment des « si » impossibles. Si la Révolution était revenue au polythéisme ! Si du moins elle avait proclamé la religion des Morts !

La conclusion de Ménard sur cette Révolution qu'il admire, et cependant qu'il critique sans indulgence, c'est que ses intentions ont été meilleures que ses actes ; qu'elle est louable dans la mesure où elle est un retour — bien timide, hélas ! — aux grandes traditions de l'hellénisme. L'œuvre de la Convention devra être reprise en détail par les générations futures ; il faudra lutter avec acharnement contre les réactions successives pour s'efforcer de la compléter. Dans ces *Lettres d'un Mort*, écrites dix ans après 48, pendant la triste période de l'Empire autoritaire, au moment même de l'attentat d'Orsini, Ménard arrête, sans grand espoir, le voyage de son héros fictif parmi les peuples modernes :

Deux classes, de plus en plus, se partageront la tâche : la bourgeoisie poursuivra la révolution dans la liberté, le peuple dans l'égalité. Ce sera une marche lente et alternée, au lieu de ces bonds audacieux qui devaient franchir l'abîme. La France est trop vieille ; elle ne peut secouer le poids de ses traditions séculaires. Si elle doit, comme l'Empire romain, enfanter un nouveau monde, elle mourra comme lui dans les douleurs de l'enfantement ⁵⁶.

VI

Les *Lettres d'un Mort* se terminent avec le tableau de la Terreur. Le héros retourne vers le monde idéal, découragé par l'insuccès final de cette révolution dont il avait salué l'avènement avec enthousiasme. Louis Ménard ne s'est cependant pas

55. Cette phrase, l'une des rares allusions à Rousseau dans l'œuvre de Ménard (*Lettres d'un Mort*, p. 100) est à noter. Ménard ne semble pas avoir fortement admiré le philosophe du *Contrat Social*. On verra cependant que la thèse de son grand ouvrage, de *La Morale avant les Philosophes*, rappelle, par plus d'un aspect, les vues du premier discours sur le progrès.

56. *Lettres d'un Mort*, p. 105. — On trouve dans ces phrases un écho de la pensée de Paul de Flotte, que Ménard voyait encore de temps à autre au moment où il rédigeait les *Lettres d'un Mort*.

désintéressé des problèmes politiques et sociaux que la Révolution a laissé à résoudre. Certains textes, postérieurs aux *Lettres d'un Mort*, nous permettent de connaître son jugement sur l'organisation de la France contemporaine. Ce n'est point forcer la chronologie que de compléter ici l'examen des idées politiques de Ménard d'après ces textes parus en 1877 ou 1878. Les vues de notre auteur étaient fixées dans tous leurs détails dès les débuts du Second Empire, et nous croyons que c'est faute d'une revue disposée à les accueillir qu'il n'a pas alors plus complètement développé ses paradoxes. Les *Lettres d'un Mort* avaient paru à Bruxelles. Un ouvrage manuscrit intitulé *Les Questions sociales dans l'Antiquité*, dans lequel Ménard prodiguait les allusions aux peuples modernes, et notamment à la France de son temps, était tout entier écrit dès la fin du Second Empire. Les diverses revues auxquelles Ménard le proposa, le refusèrent. Ce n'est de même qu'en 1877 que la revue de son ami Renouvier, *la Critique Philosophique*, publia, sous forme de lettres adressées au directeur, les sévères attaques de Ménard contre la société contemporaine et exposa une thèse qui lui était chère, celle du gouvernement gratuit. Encore la revue indiquait-elle bien clairement qu'elle ne faisait pas siennes les idées de son collaborateur et s'empressait-elle de les réfuter⁵⁷. Peu après, le 1^{er} mai 1879, une revue toute jeune, et qui ne devait d'ailleurs guère vieillir, *la Science Politique*, dirigée par M. Emile Acolas — le bouillant professeur de droit que son radicalisme avait fait emprisonner sous l'Empire, et qui se livrait à une critique hardie du Code Civil et de toute l'organisation politique et juridique française — publiait un long et intéressant article de Ménard : « Les Classes dirigeantes et les Ennemis de la Société » (p. 352-368). Là aussi, le directeur de la revue ajoutait, presque à chaque page, quelque note pour indiquer qu'il n'approuvait à peu près aucune des idées politiques développées par son collaborateur.

L. Ménard ne se livre point à une critique systématique et

57. *Critique Philos.*, 21 juin 1877, p. 321-3, lettre à Renouvier sur la société moderne et la cité antique; dans le numéro, p. 323-7, réponse de F. Pillon, « l'utopie du gouvernement gratuit ». Ménard revient à la charge dans le numéro du 3 juillet 1877, p. 353 : « Nouvelle lettre sur le gouvernement gratuit », pour se voir à nouveau réfuté par Pillon, p. 354-8. La *Critique Philos.* avait déjà accueilli (le 3 décembre 1874, p. 281-285) sous le titre de *Mythologie Contemporaine*, une jolie fantaisie de Ménard qui traitait, sous une forme plus libre, cette même question du gouvernement gratuit. Ce dialogue est devenu, dans les *Réveries*, « le Gouvernement gratuit ».

détaillée de notre organisation politique dans ses divers aspects. Il n'a jamais cherché en politique à se faire un corps d'opinions cohérentes et susceptibles de recevoir un jour une application pratique. Le grand reproche, le seul en définitive, qu'il ait adressé à la société française, a toujours été le même : elle ne ressemblait pas assez à la société grecque qui avait découvert la démocratie et l'avait, du premier coup, porté à son point de perfection. Le gouvernement direct, voilà ce qu'il s'est en particulier obstiné à conseiller à ses contemporains. C'est le tort de la Convention d'avoir substitué au droit divin, base vermoulue de l'ancienne monarchie, la base, fragile aussi, de la délégation populaire. Elle a oublié en cela que la souveraineté ne peut se déléguer. Louis Ménard conservait le souvenir des leçons de 93, et de ce Comité de Salut Public, dont Napoléon pouvait dire avec raison : « Mon prédécesseur le Comité de Salut Public ». Il n'avait pas oublié, surtout, les événements de la Seconde République, dont il avait suivi le développement la mort dans l'âme : le peuple avait confié ses pouvoirs à un dictateur, et il avait, par surcroît, approuvé ce dictateur par un plébiscite ! Ce souvenir l'a toujours hanté et l'a rejeté vers son idéal antique, vers cette démocratie d'Athènes, qui, une fois organisée, sut prévenir toute tentative hostile de l'oligarchie et de la tyrannie. Il aurait dû songer — il est curieux qu'aucun contemporain ne le lui ait rappelé — que la cité antique était incomparablement plus petite que nos Etats modernes. « Il est résulté de là, écrit M. A. Croiset dans son bel ouvrage sur les démocraties antiques, que les anciens n'ont guère connu la démocratie que comme le gouvernement direct de la cité par l'ensemble du peuple ; ils n'ont jamais eu l'idée du gouvernement représentatif... De là vient que la formation de grands Etats, produite par les modifications nécessaires de la vie antique, a entraîné, d'une manière ou d'une autre, la ruine des démocraties déjà existantes, comme en Grèce, ou empêché leur achèvement, comme à Rome ⁵⁸. »

Il y a cependant quelque justesse dans la critique que fait Ménard de l'excessive centralisation française. C'est là, pour lui, une conséquence logique de sa thèse : si l'on désire le gouvernement direct, sans délégation trop lointaine de la souveraineté du peuple, il faut aussi dans nos grands Etats moder-

58. A. Croiset, *Les Démocraties Antiques* (Flammarion), p. 324.

nes, demander que la république soit fédérale. Or, ici encore, la révolution n'a fait que poursuivre l'œuvre d'unification commencée par la monarchie, et elle a préparé l'Empire. Pour Ménard (et il écrit ceci en 1878) « une république unitaire n'est pas viable; la Suisse et les Etats-Unis sont des fédérations, et la monarchie est la seule forme logique de l'unité ». Il acceptera la Troisième République, sans l'admirer; après avoir souhaité sous l'Empire le triomphe du parti républicain, il s'apercevra que ce triomphe n'a été dû qu'à l'impuissance de ses adversaires. Sous la république, à peine moins que sous l'Empire, l'exécutif est trop fort. Il dispose de la justice, puisque les juges n'ont qu'à rendre des arrêts conformes aux désirs des ministres pour recevoir de l'avancement. La police est « bien moins préoccupée de découvrir les malfaiteurs que de surveiller les adversaires du pouvoir ». Quant à l'armée, Ménard ne professait pas pour elle une plus haute estime. Il en voulut surtout à l'opinion, après la guerre franco-allemande, de ne pas se montrer plus dure envers les généraux vaincus, revenus, après leur défaite, aussi fiers que s'ils avaient sauvé le pays. Seulement, ces mêmes généraux, si prompts à capituler devant l'ennemi du dehors, sont impitoyables pour les discordes civiles. « Si alors quelques soldats refusent de tirer sur les femmes et les enfants, leurs chefs les font dégrader comme des lâches et fusiller comme des traîtres; à moins pourtant que l'insurrection n'ait le dessus, car alors on les porte en triomphe, et s'ils sont tués en combattant avec le peuple, on grave leurs noms sur la colonne de juillet ⁵⁹. »

Ménard n'attaque pas seulement la justice, la police et l'armée; il enveloppe dans une haine générale tous les fonctionnaires. La France, qui se vante d'avoir détruit les privilèges en 1789, a conservé la pire de toutes les aristocraties, l'aristocratie des fonctionnaires. Le fonctionnarisme est pour Ménard la plaie de notre pays. Les fonctionnaires, même les plus humbles, sortis du petit peuple, deviennent, aussitôt qu'ils émargent au budget, des « dépositaires enviés de l'autorité ». Ils regardent d'en haut leurs anciens amis, ou, qui pis est, ils les aident à prendre, eux aussi, leur place « au râtelier budgétaire »; ils poussent leurs enfants à suivre leur exemple. C'est ainsi que le désir des places devient la seule ambition, la seule raison

59. *La Science Politique*, n° 11, 1^{er} mai 1878, p. 360-1.

d'être, des Français. Et comme, malgré tous les efforts du gouvernement, qui chaque année grossit le budget de l'année précédente, il en reste toujours qui ne peuvent obtenir des places, ces « modérés mécontents », comme les appelle Ménard, n'attendent qu'une occasion pour renverser le régime. « Ils parlent au peuple de ses droits méconnus, et quand le peuple les a portés à l'assaut des places, il leur semble que la révolution est finie. On connaît le joli mot d'un des membres du Gouvernement Provisoire de 1848 à propos de je ne sais quelle manifestation politique : « Mais que demandent-ils encore, puisque nous sommes au pouvoir ⁶⁰ ? »

Il n'y a qu'un moyen de sortir de cette impasse; et Ménard l'a résolument demandé. Avec le gouvernement direct et l'élimination des fonctionnaires « budgétivores », il a sérieusement proposé à ses contemporains d'adopter le gouvernement gratuit. Il est revenu à plusieurs reprises sur ce sujet, et il a sans cesse cherché dans l'histoire des arguments en faveur de sa thèse.

C'est d'Athènes, bien entendu, qu'ici encore il s'inspirait. La gratuité des fonctions, qui nous apparaît contraire à la démocratie, se conciliait parfaitement à Athènes avec le régime le plus démocratique qui fut jamais. Les fonctions législatives et judiciaires étaient seules rétribuées par le triobole; les emplois, les « liturgies », n'étaient pas, comme chez nous, des faveurs lucratives; c'étaient des charges, souvent fort onéreuses, imposées aux riches par les pauvres. Auguste, le premier, superposa au gouvernement gratuit des cités républicaines des fonctionnaires impériaux payés par lui; et, depuis, le fonctionnarisme, si odieux à notre philosophe, n'est allé qu'en empirant.

Les objections n'ont pas manqué à une proposition aussi « inactuelle »; elles viennent aussitôt à l'esprit du lecteur. Tout d'abord, la fonction publique étant, de la part de l'individu, un emploi pour autrui de son activité, doit être rémunérée. Beaucoup de ces fonctions exigent d'ailleurs des capitaux accumulés ou des compétences qui ne s'acquièrent qu'au prix de lourds sacrifices. Fera-t-on appel au seul dévouement des généraux, des ambassadeurs, des ingénieurs ou des professeurs? On ne peut guère demander le dévouement qu'à ceux à qui la fortune crée d'abondants loisirs. On travaillerait donc, non pour la

60. *La Science Politique*, p. 164.

démocratie, mais pour la ploutocratie. Et même ainsi, le gouvernement gratuit resterait une pure chimère; car la gloire ne récompenserait que les plus brillantes fonctions; mais où trouver les petits employés de ministère, les professeurs de collège ou les sous-officiers désireux de consacrer leur temps à l'Etat sans rémunération?

Les objections ont peu embarrassé L. Ménard; il s'empresait de répondre que ce que les modernes qualifiaient d'utopie avait parfaitement existé chez les Athéniens. En quoi il négligeait d'ailleurs de mentionner qu'outre l'Assemblée du Peuple, le Conseil des Cinq Cents et les tribunaux, bien des fonctions publiques à Athènes étaient rétribuées ⁶¹, et que la gratuité du gouvernement a dû précisément reculer à mesure que la démocratie s'est développée. Si l'on alléguait d'autre part la vaste différence qui sépare nos Etats modernes des minuscules républiques antiques, Ménard renvoyait aux conseillers municipaux et aux maires, qui administrent assez bien nos affaires sans rien nous coûter. Il ne va pas jusqu'à vouloir imposer la gratuité aux fonctions purement administratives : les gratte-papiers doivent être salariés — encore que l'on puisse réduire fortement leur nombre; mais que l'on étende considérablement les attributions des conseils municipaux, que les préfectures soient gratuites et électives, et un premier pas sera fait dans la voie de cette réforme. Cela nous privera, dit-on, du concours des capacités. Si les capacités ont si gros ventre, mieux vaut, répond Ménard, un homme vivant de salade et d'eau claire. Il volera le public; mais les fonctionnaires payés le volent déjà; et a-t-on jamais vu des gens sans fortune devenir députés, sénateurs ou ministres, même avec notre régime actuel de parlementaires grassement payés? « Les gros traitements vont toujours aux riches comme l'eau va à la rivière, et je ne vois pas la nécessité d'augmenter leur superflu aux dépens du nécessaire des travailleurs ⁶². »

Lorsqu'en 1871, la Commune adopta un décret fixant à 6.000 francs le traitement maximum des fonctionnaires, Ménard crut voir triompher son rêve. C'était là un chiffre raisonnable, dont se contentent de très honnêtes gens. Ceux qui le jugeraient insuffisant pourraient toujours se rabattre sur le

61. Voir un ouvrage que Ménard avait cependant dû lire, Boeckh, *Economie Politique des Athéniens*, trad. Lalignant, tome 1, p. 370 et 380.

62. *La Science Politique*, p. 367.

commerce ou l'industrie, et les bureaux n'en seraient que moins encombrés. Mais la Commune ne dura guère, et l'accueil qui fut fait au décret, constate ironiquement Ménard, montra assez combien la réforme serait difficile à imposer, c'est-à-dire profondément nécessaire.

Comme tous les gens respectables demandent des places pour eux, leurs fils ou leurs gendres, il n'est pas étonnant qu'un décret qui brisait dans l'œuf tant d'espérances ait déchaîné la meute des aspirants sous-préfets. Aussi a-t-on vu pour la première fois un accord touchant s'établir entre les conservateurs et l'opposition, c'est-à-dire entre ceux qui ont les places et ceux qui voudraient les avoir ⁶³.

Ni les considérations historiques que Ménard a placées dans la bouche de son héros des *Lettres d'un Mort*, ni les quelques articles où il a défendu cette thèse du gouvernement direct ou du gouvernement gratuit, ne constituent un système politique très cohérent. Ce serait fausser la pensée de Ménard que de vouloir l'ériger en système. Sur bien des détails de l'organisation politique et sociale de la France, il n'a pas exprimé d'opinion et peut-être il n'en avait pas. Ménard n'est pas un Proudhon ou un Karl Marx, certes. Il ne s'élève même pas à la généralité d'aperçus d'un Renan cherchant, après 1871, les causes de la défaite française et les remèdes au mal. L'originalité des idées politiques de Ménard est justement dans leur incohérence, leur caractère fragmentaire, mais aussi dans la sincérité d'un homme incapable d'oublier les vues qui lui sont chères pour bâtir un système prétentieux et fragile.

L'idéal politique de Ménard est, on l'a vu, dans le passé; tandis que la plupart des socialistes qu'il avait pour amis regardaient vers l'avenir, il se persuadait que la solution de tous les problèmes de l'heure présente avait déjà été trouvée et appliquée par les Athéniens. A vrai dire, d'ailleurs, ce n'est pas son amour pour la Grèce qui explique les idées politiques de Ménard; c'est plutôt sa foi démocratique, déçue après les journées de juin et le Coup d'Etat, qui est à la source de son amour pour la Grèce. La littérature, la philosophie, la morale, l'art de la Grèce ont certes émerveillé Ménard; mais c'est le système démocratique des Athéniens qui l'a vraiment conquis. C'est cela surtout que, sous l'Empire, et plus tard sous la République, il a envié à l'antiquité. « La Grèce, a-t-il écrit, mériterait la pre-

63. *Réveries* (Le Gouvernement gratuit), p. 76.

mière place parmi les nations, alors même qu'elle n'aurait ni ses artistes, ni ses hommes d'Etat, ni ses philosophes, ni ses orateurs, car, au-dessus de cette liste interminable de grands hommes, il y a le dévouement obstiné d'un peuple marchant dans l'orgueil de sa force à la défense du droit et de la liberté ⁶⁴ ». Ce n'est pas seulement au génie de la Grèce que va l'admiration de Ménard; l'héroïque passion de ce petit peuple pour la justice et la liberté doit plus encore commander notre respect et, si possible, exciter notre émulation.

C'était évidemment se condamner à prêcher dans le désert que de demander à la France de 1850 ou de 1880 de revenir aux principes de la démocratie athénienne. Il fallait d'abord répondre à la grave objection de tous les modernes : l'existence de l'esclavage défend d'établir quelque comparaison entre nos problèmes et ceux de la Grèce. Ménard s'est attaché à ce problème de l'esclavage pour s'efforcer de l'expliquer, sinon de le justifier. Mais il n'a pu dissimuler que l'esclavage, s'il ne supprimait pas entièrement les pauvres à Athènes, facilitait grandement pour les Athéniens la solution de ce problème du prolétariat qui se pose, pour les modernes, avec une acuité toujours croissante. Il y a eu des luttes de classes à Athènes; mais le nombre assez élevé des esclaves diminuait d'autant celui des citoyens pauvres. Ce serait d'ailleurs écraser bien inutilement notre auteur sous de faciles amas d'arguments que de lui rappeler les faiblesses du gouvernement démocratique à Athènes. Ménard savait fort bien que la démagogie sévissait souvent dans l'Assemblée du peuple, que l'esprit de chicane diminuait fort la liberté individuelle des citoyens, que la division et la brièveté extrême des pouvoirs, si elles assuraient en effet le gouvernement direct, empêchaient les citoyens d'acquérir une longue expérience des affaires. La bureaucratie et l'étatisme, dont nous nous plaignons aujourd'hui, sont bien évidemment des maux; mais un mal en politique, nous disent les sages, est souvent un mal nécessaire et la rançon d'un bien. Ménard ne l'ignorait pas, et nous ne devons pas prendre trop au sérieux ses paradoxes.

Seulement ces paradoxes l'ont toujours empêché d'accepter l'étiquette d'un parti quelconque. Républicain, Ménard l'a été sous le Second Empire, avec la plupart des amis que réunissait

64. *De la Morale avant les Philosophes*, p. 283.

le salon de Mme d'Agoult; mais le succès d'un Jules Simon ou d'un Gambetta aux élections législatives, l'arrivée au pouvoir d'un Emile Ollivier, ne lui ont jamais fait illusion. Dans cette opposition républicaine qu'il fréquentait, Ménard voyait surtout des intellectuels ou des ambitieux. Des seconds il s'est toujours méfié; des premiers, il connaissait la timidité profonde, le goût pour les demi-mesures et les compromis incolores. « En politique, les intellectuels ont toujours eu pour idéal une société calme et réglée comme une école bien tenue. » Il dut sourire lorsque son ami Renan présenta, en 1869, sa candidature aux électeurs ruraux de Seine-et-Marne. Ce Breton, qui aimait à vanter la générosité de sa race et sa propre impuissance à toute besogne pratique, rêvait d'une humanité gouvernée par une oligarchie de savants et de philologues, peut-être de membres de l'Institut. Ménard, plus résigné et sans doute plus vraiment généreux, n'a cessé de répondre que la supériorité d'intelligence ou d'instruction est un assez grand avantage qui doit satisfaire ceux qui le possèdent, sans qu'ils revendiquent encore le pouvoir politique ou la richesse matérielle. Puisque des inégalités naturelles existent, point n'est besoin de les aggraver par des inégalités sociales; les heureux qui ont argent ou talent doivent, au lieu de s'arroger de nouveaux droits, se reconnaître envers les moins fortunés des devoirs et réparer ainsi l'injustice du destin.

Ménard se croyait, et se voulait, plus près du peuple que la plupart de ses amis républicains, avocats, professeurs et philosophes. Il a, plus d'une fois, eu l'occasion de connaître ce peuple d'assez près, car ses fréquentations ont toujours été variées, et même « très mêlées ». Il n'en est peut-être que plus étonnant de constater que ses sentiments démocratiques n'ont jamais failli; l'érudit, le rentier, le « bourgeois » Louis Ménard, a dû souvent se voir traité avec méfiance par ses amis les prolétaires. « Il faut bien aimer le peuple pour demeurer de son parti », disait à son fils la mère de Littré, un jour qu'un ouvrier l'avait brutalement poussée dans la rue. L'amour de Ménard pour les humbles était en effet bien profond.

Pouvons-nous cependant prononcer à son propos le mot de socialiste? Nous ne le croyons pas. Ménard a admiré et suivi Proudhon, puis Louis Blanc. Il a toujours vénéré Blanqui. Il a connu Karl Marx. Mais il n'a jamais adopté entièrement les idées de l'un ou de l'autre de ces théoriciens. Rien n'était plus

étranger à sa nature que les qualités que demandent justement les chefs socialistes de leurs troupes : la discipline et l'esprit de parti. L. Blanc, Blanqui, Jules Vallès, d'autres encore, ont tenu Ménard en très haute estime; mais ils ne l'ont jamais regardé comme un des leurs. Ils appréciaient la valeur de son intelligence et le mordant de son style; mais ils ne comprenaient point ces éloges de la démocratie athénienne qui revenaient sans cesse sous sa plume, cette thèse bizarre du gouvernement gratuit, qu'il se plaisait à soutenir, ce mysticisme inquiétant qui lui faisait parler de Jésus-Christ et de la Vierge comme un « clérical ». Quand ils imprimaient ses articles, c'était avec des gloses expliquant en quoi leur auteur s'écartait de l'orthodoxie républicaine ou socialiste. Mais tous refusèrent successivement son ouvrage sur les *Questions sociales dans l'antiquité*. Le pauvre Ménard croyait rendre service aux socialistes du dix-neuvième siècle en leur expliquant comment l'antiquité avait résolu les problèmes sociaux. Son ouvrage, fort habilement composé, écrit dans un style éloquent et parfois incisif, resta en manuscrit dans ses papiers!

Lui-même partageait bien quelques croyances des socialistes orthodoxes; c'est au socialisme, pensait-il, qu'appartenait l'avenir. La société française, malade et corrompue, combattait les réformateurs sociaux, comme Rome avait lutté contre les Chrétiens.

Mais, comme l'a dit Marc-Aurèle, aucun roi n'a tué son successeur. A l'édit de Dioclétien contre les Chrétiens a répondu l'édit de Constantin proclamant le Christianisme religion de l'Empire. Le suprême effort tenté pour sauver la société en avait achevé la ruine. Aujourd'hui, il se prépare une transformation aussi importante que la révolution chrétienne, et ceux qui la craignent en doutent encore moins que ceux qui la désirent. L'ennemi de la société, c'est-à-dire son successeur et son héritier, tout le monde en sait le nom, c'est le Travail⁶⁵.

Mais ce n'est point parce qu'il croyait au triomphe futur d'un parti ou d'une doctrine que Ménard consentait à traiter ce parti ou cette doctrine sans indulgence. Rien ne lui répugnait autant que le matérialisme historique proclamé par maint penseur socialiste. Socialisme et communisme lui étaient également antipathiques en ce qu'ils promettaient un âge d'or pour l'avenir, en ce qu'ils croyaient au progrès. Or dès l'année 1858 où il

65. *La Science Politique*, p. 363.

publie les *Lettres d'un Mort*, Louis Ménard considère le prétendu progrès comme la plus folle et la plus malfaisante des illusions. La croyance au progrès fatal est, à ses yeux, en contradiction avec l'histoire — puisque nous ne pouvons même chercher à égaler la Grèce — et elle est immorale, puisqu'elle entraîne l'homme à attendre, les bras croisés, un avenir qui doit nécessairement être meilleur. « Je veux revendiquer le droit de glorifier les causes perdues et de regretter les religions mortes », écrira un jour Ménard.

C'est là en effet ce que, courageux et solitaire, Ménard a tenté de faire toute sa vie. Et c'est par là que sa pensée politique, quelque fragmentaire ou quelque fantaisiste qu'elle soit en certains de ses aspects, méritait d'être analysée ici. Toute la philosophie politique de Ménard aboutit en somme à vouloir nous ramener à la démocratie athénienne du temps de Périclès. Vaine chimère! sera-t-on tenté de dire, puisque l'histoire ne recommence jamais. Mais, ce faisant, Ménard a attaqué cette doctrine du progrès, chère aux hommes de son temps; il a tourné le dos à un présent détesté et à un avenir vide de promesses. Ses idées politiques, comme ses idées philosophiques et religieuses que nous examinerons ensuite, ont servi une cause dont il n'est pas besoin de souligner l'importance à nos contemporains : elles nous montrent en Ménard un apôtre de cette désaffection à l'égard de la civilisation moderne qui semble, à la fin du xix^e siècle, et plus encore aux débuts du xx^e, être partagée par tant de nos meilleurs esprits. Ici encore, s'il n'est ni logique ni complet, Ménard fait du moins figure de curieux et original précurseur.

CHAPITRE V

L'HELLENISME DE LOUIS MENARD

I. — L'INTERPRÉTATION MYTHOLOGIQUE ET LA SYMBOLIQUE (1859-1863)

- I. — Ménard se décide à passer ses thèses de doctorat. — Il projette un voyage en Grèce qu'il n'accomplit pas. — Il continue à travailler et publie en 1863 le *Polythéisme Hellénique*.
- II. — Le romantisme français, qui a contribué à la naissance de l'hellénisme par son esprit relativiste, comprend mal la mythologie.
- III. — Par delà le romantisme, Ménard remonte aux anciens. — Les diverses interprétations des mythes dans l'antiquité : théorie étymologique, explication allégorique, rationalisme d'Evhémère. — Ménard adopte dans son ensemble l'herméneutique stoïcienne, mais la corrige par la symbolique moderne.
- IV. — Les prédécesseurs de Ménard parmi les modernes. — Du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle. — Creuzer, Guignaut, Otfried Müller. — Valeur scientifique, religieuse et poétique de la symbolique de Ménard.
- V. — Ménard et l'érudition française du ^{xix}^e siècle. — Ce qu'il doit à Benjamin Constant et à Edgar Quinet. — La fondation de l'Ecole française d'Athènes, A. Maury, Jules Denis, Max Müller, Aug. Bréal et les études grecques autour de Ménard.

I

MÉNARD avait atteint l'âge de trente-trois ans lorsqu'en publiant son volume de vers, il déclarait renoncer à la poésie pour se livrer à l'étude et à la « science ». Il était temps en effet qu'il se mit à chercher une position. L'aisance que lui assuraient ses revenus lui épargnait ces besognes numiliantes ou monotones auxquelles hommes de lettres et journalistes doivent souvent consacrer une bonne partie de leur temps. Il n'était pas cependant assez riche pour vivre toujours insouciant du lendemain. Des diverses qualités dont il aurait pu faire suivre son nom, peintre, poète, érudit, et même écrivain politique, aucune ne semblait jamais devoir

lui apporter le plus mince profit matériel; aucune, puisque par-tout, il avait été amateur, ne pouvait donner à sa vie cette stabilité, ce calme, que sa famille, sinon lui-même, souhaitait pour lui.

Les travaux d'érudition auxquels se livrait maintenant Ménard ne devaient certes pas lui assurer la fortune; mais on espérait fort dans son entourage qu'ils pourraient du moins le faire nommer à quelque chaire de professeur. Louis ne le souhaitait guère pour sa part; il n'a pas été tendre dans ses jugements sur les universitaires, et il ne se sentait pas pour la surveillance d'une classe de lycéens, ou même pour les conférences devant des étudiants de faculté, une vocation beaucoup plus forte que lorsqu'il avait abandonné l'Ecole Normale, quinze ans plus tôt. Mais sa mère le pressait de conquérir les grades nécessaires. Les papiers laissés à sa mort par Ménard renferment plusieurs lettres de sa mère, pieusement conservées : on y voit la sollicitude inquiète et le bon sens de cette femme qui, attristée alors par la perte récente de son mari, aurait voulu voir la carrière de son fils assurée. C'est avec une grande délicatesse de cœur et d'infinies précautions qu'elle traite ce grand fils, si susceptible et parfois si bizarre dans ses caprices.

« Aussitôt que tu sauras définitivement le jour, fais-le moi savoir, lui écrivait-elle avant ses premiers examens, afin que je fasse une prière à cette intention; j'ai bon espoir; je suis convaincue que cette inspiration qui t'est venue te vient de ton père; il désirait bien vivement te voir suivre la carrière universitaire. » Et, plus tard, une fois l'examen passé : « Je me réjouis fort de ce résultat; tu as mis de la persévérance; tu es arrivé au but que tu te proposais. Cela peut avoir de grands avantages pour toi, et aucun inconvénient. Au reste, j'espérais beaucoup; j'étais persuadée que le pieux souvenir de ton père t'avait en grande partie déterminé la première fois, et j'attribue ta persistance au désir de me faire plaisir; aussi t'ai-je aidé de mon pouvoir en priant pour toi tous les jours d'examen... Je pense que tu iras voir et remercier tous ces messieurs; je me réjouis fort que tu ne les aies pas « tous exterminés », comme le diable te le conseillait... »

Le seul examen universitaire qui ne rebutât point trop Ménard était le doctorat ès-lettres. Il pouvait y exposer, sous une forme relativement libre, quelques-unes de ses idées sur la morale ou la religion helléniques, et le faire à tout loisir. On n'exigeait même point des docteurs de cette époque l'appareil critique ou bibliographique, la rigueur de méthode, l'abondance et la précision des références, que l'on demande de nos jours

aux thèses de doctorat. Ménard avait déjà rencontré plusieurs fois Emile Egger, qui dirigeait alors à la Sorbonne l'enseignement du grec. Sans être l'égal des plus grands hellénistes français du siècle, d'un Boissonade ou même d'un Letronne, Egger avait d'excellentes qualités de professeur qui lui attiraient le respect de tous ses disciples. Il joignait un esprit critique très fin à de solides qualités de grammairien et de philologue, et il sut regarder, avec une sympathie à peine teintée de méfiance, les fantaisies mythologiques et symboliques d'un érudit aussi peu « conformiste » que Ménard.

Lorsque notre apprenti-docteur proposa à son maître ses sujets de thèse, Egger dut cependant lui rappeler ce que, dans sa hâte, Ménard avait oublié : qu'entre le baccalauréat et le doctorat doit, dans la hiérarchie des grades, se placer la licence. Le premier mouvement du candidat fut de se décourager et de tout abandonner. Les lettres pressantes de sa mère le décidèrent seules à s'imposer cet examen préliminaire. Discours latin et métrique grecque ne devaient d'ailleurs pas offrir de grandes difficultés à l'ancien lauréat du Concours Général, qui n'avait cessé, depuis le collège, de fréquenter ses chers anciens ; le dix-septième siècle français, le seul ou presque qui fût alors admis à fournir des sujets aux examens, lui déplaisait davantage. Ménard se mit cependant de bonne grâce à la tâche, et conquit facilement son grade de licencié. Sans s'attarder ensuite, comme on le lui conseillait, à préparer le concours de l'agrégation, il rédigea ses thèses. Il les soutint en Sorbonne dans les derniers jours de 1859.

La thèse de Ménard mérite véritablement ce nom. Elle n'est point caractérisée par ce souci d'objectivité, ce désir d'être raisonnable et de se maintenir dans un sage et juste milieu, qui sont souvent les modestes et louables qualités des travaux universitaires. Une vive originalité en marque les idées comme le style. Courte — au moins auprès des thèses auxquelles le vingtième siècle nous a habitués, en fait de 290 pages in-8° — sobre de références, écrite avec autant de passion que d'élégance, cette *Morale avant les Philosophes* n'hésite point à bousculer les idées admises. Elle attaque sans ménagement Socrate, Platon, et tous les philosophes grecs qu'entourait, depuis la Renaissance, la vénération des érudits. Ces philosophes, pour Ménard, sont responsables de la décadence de la Grèce. De même que l'homme agit comme être moral avant que la morale ait été

condensée en traités, il y avait, bien avant la morale raisonnée des philosophes, une morale instinctive, Ménard s'applique à la retrouver dans la Grèce primitive, chez Homère d'abord et surtout, puis chez Hésiode, Tyrtée, etc. Il montre combien cette morale est vraiment démocratique et républicaine, tandis que les philosophes, plus tard, par une étrange aberration, prônent l'aristocratie contre la démocratie d'Athènes.

Ménard présentait comme thèse latine un petit ouvrage fort curieux aussi, intitulé *De sacra poesi Graecorum*¹. Plus solide en apparence, étayée sur de fréquentes citations des poètes et des scoliastes anciens, cette thèse latine est en réalité plus aventureuse que la thèse française. Ménard y apprécie la poésie des Grecs dans ses rapports avec leurs croyances religieuses, puisque les poètes, se plaît-il à répéter, étaient les vrais ou les seuls théologiens de l'hellénisme. Malheureusement, ces poètes ont voilé leur pensée sur les dieux derrière des symboles qu'il s'agit d'interpréter. Ménard, à la suite de Cornutus, ne s'en fait pas faute. Les étymologies hasardées, les subtilités symboliques, abondent; mais ce petit livre est précieux en renseignements sur la religion et la mythologie grecques telles que les comprenait notre auteur. La prose latine de Ménard n'a pas l'aisance et la pureté de son style français, mais elle est dense et chargée de pensée.

La soutenance de tels ouvrages, qui ne craignaient point d'appeler la contradiction, et la provoquaient sur bien des points, promettait d'être orageuse. Ménard s'y préparait, puisqu'il parlait « d'exterminer » tous les membres de son jury.

On ne pouvait attendre de son tempérament enflammé qu'il écoutât passivement les objections et les sermones qu'il est coutume de prodiguer au candidat. Le résultat fut cependant tout à la satisfaction de notre bouillant helléniste. La soutenance est même restée dans les annales de la Sorbonne comme l'une des plus éclatantes qui se soient vues; Ménard se plaisait,

1. Cette thèse étant fort rare aujourd'hui, nous en donnons ici les titres des chapitres : 1. De prisca poesi et de Homero; 2. De Homeri fabulis; 3. De hymnis homericiis; 4. De Hesiodi Theogonia; 5. De cyclo et aurea poeseos catena; 6. De Orpheo et novissimis poetis. Nous en exposerons et apprécierons le contenu au cours de notre étude de l'hellénisme de Ménard. On trouve, dans les papiers laissés par Ménard, la traduction en grec du début de sa thèse latine; il avait en effet entrepris de la présenter à la Sorbonne en grec, mais en fut dissuadé par l'helléniste Hase, qui craignait pour lui que son jury en fût indisposé. Deux thèses rédigées en grec furent cependant présentées à la Sorbonne au siècle dernier, dont l'une en 1864.

sur ses vieux jours, à évoquer ce qu'il appelait « son triomphe » ; il affirmait même qu'on y avait parlé grec. La plus forte résistance fut celle des professeurs de philosophie, qui supportaient malaisément l'insulte lancée par Ménard aux philosophes, accusés de tous les crimes, et en particulier d'avoir ruiné la morale et la religion antiques. On lui fit remarquer qu'il jugeait lui-même la mythologie à travers les embellissements qu'elle devait aux philosophes, et que c'étaient les philosophes qui avaient atténué l'immoralité de ces fables, où Ménard ne voyait que profonds et chastes symboles. Egger, en grammairien précis, discuta les étymologies proposées par Ménard dans sa thèse latine, et lui reprocha, non sans justesse, d'inventer parfois dans ses thèses plus qu'il ne retrouvait, et d'affirmer bien hardiment ce qu'il avait inventé. Mais l'unanimité se fit parmi les professeurs pour reconnaître la pénétration d'intelligence du candidat qui devinait souvent, mais devinait juste ; pour louer son amour ardent et éclairé de la Grèce (« C'est presque une prière aux dieux de l'Olympe », dit le médecin antiquaire Daremberg), son style original et coloré.

Le succès encouragea Ménard et le réconcilia presque avec les examens et la perspective d'une carrière universitaire. Il parla même, nous dit-on, de « piocher son doctorat en droit ² ». Son désir était de réaliser d'abord un rêve qui lui était cher en se rendant en Grèce, de voir ces lieux qu'il avait si bien décrits, ces statues de marbre qui incarnaient ses divinités. Malheureusement le voyage était fort coûteux ; il répugnait à Ménard de mettre à contribution la générosité de sa mère, qui redoutait déjà ce départ. « Ce voyage en Grèce, en Asie Mineure et en Italie, lui écrivait-elle le 5 août 1859, est bien séduisant, mais ce sera bien long. Bien que ce ne soit pas un exil pour toi, c'en sera en quelque sorte un pour moi, car je ne pourrai t'aller voir comme j'ai fait deux années de suite en Belgique. Néanmoins, il faudra suivre ta carrière, comme tu jugeras à ton avantage. J'espère d'ailleurs que, s'il ne s'agit que de quelques années, j'aurai encore le temps de ne pas te laisser manquer d'argent. » Ménard essaya donc de se procurer quelques ressources supplémentaires en se faisant envoyer en mission par le Ministère de l'Instruction Publique. Après une longue attente,

2. Juliette Adam, *Mes premières armes littéraires et politiques* (Lemerre, 1904), p. 169.

il se vit enfin déçu. Son échec, aimait-il à rapporter plus tard, fut dû à l'opposition d'un fonctionnaire nommé Cerveau. La vérité est que la thèse de Ménard, qui était sa seule recommandation, n'était pas précisément faite pour plaire aux fonctionnaires du régime impérial. La Sorbonne, volontiers frondeuse, avait passé outre. Mais il n'était pas difficile de voir que, dans cette thèse, Homère et Hésiode condamnaient souvent Napoléon III. Le fonctionnaire impérial objecta que les livres du postulant se résumaient ainsi : « Le polythéisme est la meilleure des religions, puisqu'il aboutit nécessairement à la république³. » Une opinion aussi subversive ne paraissait pas mériter la récompense d'une mission en Grèce.

C'est là du moins ce que Ménard racontait volontiers. En fait, s'il avait eu la très ferme volonté de faire ce voyage en Grèce, il en aurait aisément trouvé le moyen. Il y eut sans doute de sa part insouciance et négligence. On trouve dans la correspondance entre Renan et Berthelot une lettre du 25 octobre 1860⁴, où Berthelot donne à Renan des nouvelles de leurs amis communs : « J'ai rencontré aussi Louis Ménard, toujours dans le doute sur son voyage en Grèce et disant que « l'avenir est sur les genoux des Dieux », avec sa grâce et son parti-pris accoutumés. Il laisse flotter sa vie sans s'agiter du souci de l'avenir. » Cette phrase d'un homme qui avait pour lui une haute estime est une de celles qui dépeignent le mieux L. Ménard. Cet helléniste qui louait la morale antique d'être une morale d'activité et d'énergie pratiquait plutôt le précepte évangélique et « laissait flotter sa vie », sans plus de souci de l'avenir que les oiseaux du ciel ou les lys des champs. Peut-être même pouvons-nous aller plus loin : si Ménard fit preuve d'une telle négligence devant cette perspective d'un voyage en Grèce, n'était-ce pas qu'au fond cet idéaliste ne se trompait lui-même qu'à demi ? Il se rendait compte, sans vouloir se l'avouer, que cette Grèce qu'il célébrait existait surtout dans son imagination ; il craignait sans doute obscurément que la réalité ne fût pour lui une déception, que les palikares, l'huile rance et le vin

3. Voir M. Barrès, *Voyage de Sparte* (Plon), p. 12.

4. *Correspondance entre Renan et Berthelot* (Lévy, 1897), p. 182. Ménard vit assez souvent Renan et Berthelot entre 1857 et 1870. Ce sont eux, dit Barrès (*Voyage de Sparte*, p. 11) qui « pressèrent Ménard de donner un corps à ses théories ingénieuses sur la poésie grecque... et de passer son doctorat. Ils auguraient que sa profonde connaissance du grec lui assurerait une belle carrière universitaire ».

résiné n'infligeassent un trop brusque démenti à ses rêves. Plus tard encore, nous le verrons, Ménard fut tout près de voir la Grèce, et, au dernier moment, caprice du sort ou crainte secrète de contempler de trop près son idéal, il revint d'Egypte sans avoir aperçu l'Acropole et le cap Sunium ⁵.

Son biographe ne peut cependant que regretter le concours de circonstances, fortuites et trop passivement acceptées, qui empêcha Ménard d'entreprendre ce voyage. Son hellénisme, toujours un peu livresque, eût gagné à ce contact avec les paysages, les monuments, les gens eux-mêmes. La critique française a toujours été trop casanière, déclarait déjà, en 1844, deux ans avant la fondation de notre Ecole d'Athènes, J.-J. Ampère ⁶; et Sainte-Beuve devait ajouter très justement, à propos d'un ancien élève de cette école : « Un humaniste qui a vu la Grèce n'est point le même que celui qui ne l'a pas vue. Ce dernier était plus orné, plus fleuri, plus rhétoricien, plus de seconde main. Que sais-je? il était plus « quartier latin », il était moins attique ⁷. » Le reproche pourrait, ça et là, s'appliquer à Ménard. Il lui manque d'avoir vu directement Athènes et Olympie, Mycènes et l'Asie Mineure. Les regrets de son biographe s'avivent encore quand il songe à ce que Ménard aurait pu rapporter d'un tel voyage : des impressions de voyage moins égotistes et sans doute moins somptueuses que l'*Itinéraire* de Chateaubriand, mais aussi étranges et mystiques que celles de Gérard de Nerval; non pas peut-être cette inimitable « Prière sur l'Acropole », mais cette connaissance précise et vécue des lieux, et du rapport entre les lieux et les événements ou les peuples, qui constitue l'un des plus grands charmes de l'*Histoire des Origines du Christianisme*.

Ménard reste donc fidèle à son Paris et à son quartier de la Sorbonne. Ses flâneries, ses conversations libres et ses lectures favorites lui sont trop chères. Ménard, après sa thèse, ne s'arrête point dans ses travaux; il prépare un nouvel ouvrage où sa conception de l'hellénisme sera plus complètement exposée. Mais le travail ne lui fait pas oublier son époque et les mille événements contemporains. Cette année 1860, où il at-

5. Des personnes qui ont bien connu Ménard vers la fin de sa vie nous ont assuré qu'il n'exprimait jamais le regret de n'avoir pas vu la Grèce.

6. J. J. Ampère, « La poésie grecque en Grèce », *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1844.

7. Sainte-Beuve, préface aux *Lettres et Souvenirs d'Enseignement* d'E. Gandar (Didier, 1869), p. 23.

tendait vainement son départ pour la Grèce, est dans l'histoire celle des expéditions de Chine et de Syrie; c'est surtout celle de l'expédition des Deux-Siciles. Garibaldi a toujours été l'un des héros de Ménard. « Vous êtes le chef de la démocratie en Europe », devait-il lui déclarer dans la dédicace de ses *Questions Sociales dans l'Antiquité*. Lorsque, le 29 août 1862, Garibaldi fut vaincu et blessé au malheureux combat d'Aspromonte, notre érudit reprit un moment sa plume de poète pour célébrer le patriote italien ⁸. Mais, bien avant Aspromonte, l'expédition garibaldienne avait apporté à Ménard une douloureuse nouvelle. Le 22 août 1860, Paul de Flotte tombait à Solano, à la tête d'une petite compagnie de Français, en prononçant les mots de « Sainte Liberté! ». Cette mort fut un grand chagrin pour Ménard. Paul de Flotte avait été le meilleur de ses amis, l'homme qu'il admirait le plus sincèrement et sans aucune réserve. Avec lui, c'était tout un fragment du passé de Ménard qui semblait s'écrouler : les rêves révolutionnaires de jeunesse, les expériences de chimie entreprises en commun, les discussions attristées poursuivies dans le secret depuis 1852. Ménard va du moins s'employer à servir de son mieux la mémoire de ce grand ami; Paul de Flotte, par sa vie et par sa mort, restera pour lui le plus bel exemple d'abnégation et de dévouement à l'idéal.

La politique contemporaine, cependant, repoussait de plus en plus Ménard. Une nouvelle arrestation de Blanqui, suivie d'une

8. Voici ce court poème, que Ménard n'a pas recueilli dans ses œuvres et qui est donc inconnu. Il n'a pas en effet la fermeté de ses meilleurs vers.

Aspromonte.

Quand la nouvelle vint, on refusa d'y croire;
On disait qu'il était sacré comme un autel.
Pourtant ils l'ont frappé; que l'implacable histoire
S'en souviennne, et les juge en son livre éternel.
Mais pour lui ce combat vaut mieux qu'une victoire;
Il faut à tous les Christs une éponge de fiel.

Sa poitrine où battait le cœur de l'Italie,
N'a pas eu de colère; il croit à l'avenir.
Ne le réveillons pas; qu'il rêve et qu'il oublie,
Et meure avant de voir le mal qui doit venir.
Tâchons de partager son espoir, sa folie,
Ceux-là seraient trop fiers s'ils nous voyaient gémir.

Son nom jette, au milieu de notre nuit profonde,
L'éclat pur dont jadis Washington avait lui.
Un par siècle : la terre est donc toujours féconde,
Notre dernier flambeau n'est pas évanoui.
Ne désespérons pas de l'avenir du monde,
S'il y peut naître encor des hommes comme lui.

condamnation à quatre ans de prison, la révocation de Victor de Laprade, avaient marqué l'année 1861. Les Parisiens, pendant ce temps, se souciaient davantage de la lutte déchaînée à l'Opéra par le *Tannhäuser* de Wagner. L'année suivante, c'était le scandale causé par le cours de Renan au Collège de France et la fermeture du cours. Puis les célèbres élections de 1863 : les longues discussions entre candidats de tel ou tel comité durent amuser Ménard. Des « républicains » comme Thiers, Darimon ou Emile Ollivier le faisaient sourire. Son cœur dut battre cependant avec celui de la foule lorsque, le soir du 31 mai, des cris de joie retentirent autour des bureaux des journaux, annonçant que la liste de l'opposition passait tout entière. La province arriérée pouvait rester bonapartiste; Paris, le cœur de la France et la vraie patrie de Ménard, avait rompu avec le « tyran ».

Mais la politique n'était plus qu'au second plan dans les préoccupations de Ménard; il travaillait avec acharnement pendant ces années 1860-63. En 1863, parurent chez l'éditeur Charpentier : une deuxième édition de sa thèse, *De la Morale avant les Philosophes*, une deuxième édition des *Poèmes*, et un volume de 400 pages in-18, *Du Polythéisme Hellénique*. Cet ouvrage, plus mûri que la thèse de 1859, plus complet aussi et plus méthodique, est celui qui permet le mieux d'étudier les vues de L. Ménard sur la religion, la poésie et l'art de la Grèce. Ménard y réunissait divers articles qu'il avait fait paraître dans une revue qui compte parmi les plus solides et les plus sérieuses de l'époque, *la Revue Nationale*⁹. En joignant à ce *Polythéisme Hellénique* et aux deux thèses de Ménard quelques menus articles publiés dans ces mêmes années¹⁰,

9. Ces articles parurent le 25 septembre 1861 (p. 241-274) — le 10 oct. 1861 (p. 413-454) — le 10 juin 1862 (p. 235-269) — le 10 juillet 1862 (p. 401-432) — le 10 oct. 1862 (p. 212-234) — et le 10 déc. 1862 (p. 554-580). Cette revue, qui paraissait le 10 et le 25 de chaque mois, s'appelait exactement : *Revue Nationale et Etrangère*, politique, scientifique et littéraire. Elle appartenait à l'éditeur Charpentier. Ménard y publia de nombreux et de très longs articles, de caractère assez technique. Il devait y être très estimé, car plusieurs des collaborateurs (E. Lamé, E. Despois), commentèrent à plusieurs reprises ses ouvrages très favorablement. La plupart des articles, d'ailleurs, sont d'un niveau très élevé et souvent d'une rare solidité. A l'époque même où y écrivait Ménard, on relève, parmi les noms des collaborateurs, ceux de Daniel Stern, Juliette Lamber, L. de Ronchard, Th. Gautier, A. de Vigny, Paul de Musset, Sully-Prudhomme, Taine, Boutmy, Tourguenef.

10. Ces articles sont un compte rendu, *Revue Nationale*, 25 janvier 1862, p. 318 — un article sur A. Maury, *Croyances et Légendes de l'Antiquité*, *ibid.*, 10 nov. 1863, p. 162-170 — un article sur Egger, *Mémoires de Littérature ancienne*, *ibid.*, 10 déc. 1863, p. 331-339 — un bulletin bibliographique, *ibid.*, 10 oct. 1864, et une « revue littéraire », *ibid.*, 1^{er} avril 1867.

nous nous trouvons maintenant en mesure d'examiner de près l'hellénisme de notre auteur.

II

Plusieurs études se sont dernièrement attachées au vaste problème de l'inspiration hellénique dans la littérature française du dix-neuvième siècle : M. Desonay et M. Clerc, auteurs des deux ouvrages les plus récents, se sont occupés presque uniquement du « rêve hellénique » et de l'utilisation littéraire, par nos écrivains romantiques, parnassiens ou autres, du thème de la Grèce. L'ouvrage de M. Canat est beaucoup plus précis et dissimule, derrière une forme élégante et légère, une grande richesse de solides informations. L'auteur n'a pas craint de consulter les travaux des érudits français, voyageurs, archéologues et philologues, qui, entre 1820 et 1850, ont contribué à renouveler notre connaissance de la Grèce. Il insiste avec raison sur l'importance de la période romantique dans l'histoire de l'hellénisme dans la première moitié du dix-neuvième siècle. Il y a là un mouvement comparable à celui de la grande Renaissance ¹¹. »

On ne saurait en effet trop mettre en valeur le rôle rénovateur du mouvement romantique dans ce domaine comme dans tant d'autres. Les romantiques, on le sait combattaient l'imitation abâtardie des anciens, telle que la pratiquaient les Delille ou les Laharpe, mais ils respectaient et admiraient souvent les anciens eux-mêmes.

« Nous, nous datons d'Homère, et vous, d'André Chénier », leur déclarait, dans un vers orgueilleux, Baour-Lormian. Mais André Chénier tout le premier, et bien des romantiques à sa suite, étaient infiniment plus près d'Homère que tous les pseudo-classiques attardés à relire Laharpe et même l'abbé Barthélémy. En fait, les romantiques, soucieux de se trouver des ancêtres, auraient pu sans tromperie remonter, par delà Chénier et la Pléiade, jusqu'aux Grecs eux-mêmes... Certains ne manquèrent pas de le faire, et se firent forts de retrouver chez les Grecs la familiarité, le mélange du comique et du tragique,

11. R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique (1820-1850)* (Hachette, 1911), p. 276.

le réalisme, la liberté et la hardiesse du théâtre romantique ¹².

Si l'on se rappelle d'ailleurs que l'un de ces nombreux termes que l'on déclare équivalents à romantisme est relativisme, et que le romantisme a en effet introduit dans bien des domaines un esprit relativiste nouveau, il n'y a rien de surprenant à ce que la vision du passé, et en particulier du passé grec, ait été renouvelée dans les premières années du dix-neuvième siècle. Les romantiques ont mieux compris le Moyen Age sans doute, mais ils n'en ont pas méconnu pour cela l'Antiquité. Au lieu de chercher, comme le faisait Boileau, en quoi les anciens ont exprimé le fond éternel de l'homme et la nature dans son éternelle et immuable vérité, ils ont envisagé l'antiquité à sa place dans la longue évolution de l'histoire; ils ont vu combien elle était en réalité moderne, c'est-à-dire vivante et jeune.

M. Canat a montré en outre comment le philhellénisme de 1820-1830, malgré bien des invocations conventionnelles et de la banale rhétorique, a servi la cause de l'hellénisme. La sympathie que beaucoup de romantiques témoignèrent alors à la cause grecque les entraîna souvent à préciser leurs souvenirs sur la Grèce antique, et à relier la Grèce morte à la Grèce vivante. Le jeune Edgar Quinet, après avoir fait partie de l'expédition scientifique en Morée, écrivait un ouvrage sur *La Grèce moderne et ses rapports avec l'Antiquité* (1829). La connaissance précise des lieux, répandue par de nombreux récits de voyageurs, favorise à son tour la diffusion de l'archéologie. L'idéalisme de Winckelmann n'est point mort; mais un esprit aventureux et original, Emeric-David, attire l'attention

12. Nous faisons allusion aux articles de Ch. Magnin sur « La mise en scène chez les anciens », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} sept. 1839, 15 avril et 1^{er} nov. 1840 et à la très curieuse préface mise par Meurice et Vacquerie à leur traduction d'*Antigone* (Furne, 1844, in-18). « Tout ce qu'on a reproché au théâtre de ce siècle se retrouve à chaque page dans le théâtre ancien », proclamaient ces deux jeunes romantiques, venus à Sophocle par Shakespeare et Victor Hugo. — On a depuis insisté bien souvent sur le romantisme des anciens; tout dernièrement encore, un poète et critique d'outre-Manche, voulant rechercher une fois de plus ce qu'est le vrai romantisme, ne trouvait pas de meilleur exemple de l'état d'âme romantique que le poète et philosophe ancien, Empédocle (L. Abercrombie, *Romanticism*, London, 1928). Nous sommes contraints ici de passer trop rapidement sur ce vaste et important problème du romantisme et de la Grèce antique, sur lequel M. Canat doit publier un second volume. Il faudrait évidemment distinguer des moments dans la période romantique, et apporter bien des nuances. Mais nous croyons que l'on n'aurait pas de peine à prendre le contre-pied de telle affirmation d'un critique contemporain : « L'hellénisme est exactement aux antipodes du romantisme; le romantisme s'évapore partout où l'hellénisme apparaît. » (M. Souriau, *Histoire du Romantisme*, Spes, 1927, vol. I, p. 63-4.) On se demande alors si Hölderlin, Shelley, Keats, tous fervents hellénistes, ne furent pas des romantiques!

sur le réalisme de la sculpture grecque; d'autres opposent l'énergie de l'art dorien à la grâce attique, la familiarité grecque à la gravité empesée que, seule, voulaient voir des pseudo-classiques trop épris de majesté; et celui de nos romantiques à qui la génération suivante, et L. Ménard en particulier, devront le plus, célèbre la grandeur de Phidias et de Sophocle, cette grandeur sans effort, « le calme, la gravité des dieux olympiens, non pas l'immobilité, mais la vie mêlée de nectar et d'ambrosie, la paix, l'harmonie entre la matière et l'esprit, c'est-à-dire le repos de l'ordre souverain ¹³ ».

La première moitié du siècle, avec l'esprit relativiste nouveau introduit dans l'étude du passé, ses archéologues et ses voyageurs, a donc beaucoup fait pour ressusciter une Grèce nouvelle, plus vivante que celle des siècles classiques. Mais la littérature romantique proprement dite semble retarder sur l'érudition et la philologie; ce n'est guère qu'à partir de 1840 que la philosophie, la poésie et surtout la religion et la mythologie de la Grèce transformeront vraiment le rêve hellénique des poètes français. Le Parnasse recueillera — et utilisera — l'héritage des philologues et des archéologues des décades précédentes. Certes, les allusions à la Grèce, les invocations à cette « Mère des Dieux », ne manquent pas chez Lamartine, chez Vigny, chez Musset. Béranger lui-même osait s'écrier : « Oui, je fus grec; Pythagore a raison ¹⁴. » Lamartine, devant l'ordre et la lumière du Parthénon, « l'ordre et la lumière, ces deux principes de toute création éternelle », prononce un célèbre « adieu au gothique ¹⁵ ». L'hellénisme de Chateaubriand, surtout, a eu le mérite d'ouvrir la voie et d'être le plus vivant et le plus intelligent de tous ces retours à la Grèce. On a pu dire élégamment et sans exagération : « Il y a un génie de l'hellénisme dans le *Génie du Christianisme* ¹⁶ ».

Ce qui a manqué cependant aux écrivains romantiques, c'est la compréhension sympathique du polythéisme et de la mythologie des Grecs; ce sera là, au contraire, le point central de l'hellénisme de Ménard. C'est pour trouver la véritable explication des Dieux de l'Olympe, c'est pour aimer, en en pénétrant le sens profond, les symboles mythologiques, qu'il négligera les

13. Quinet, *Génie des Religions, Œuvres complètes* (Pagnerre, 1857), vol. I, p. 328. Voir aussi l'ouvrage de M. Canat, *passim*.

14. Béranger, « le Voyage imaginaire », vers 10.

15. Lamartine, *Voyage en Orient*, vol. I, chapitre sur Athènes.

16. Canat, *op. cit.*, p. 3.

romantiques, ses aînés, pour remonter, par delà l'érudition allemande, par delà le dix-huitième siècle, à la Renaissance, et surtout aux Alexandrins et aux mythologues stoïciens.

Le romantisme, en effet, dans sa protestation révoltée contre l'appareil mythologique factice des siècles précédents, dans son orgueil d'avoir découvert la vie frémissante de la nature, débarrassée des faunes et des dryades, ne vit qu'artifice enfantin dans ces fables et ces symboles de l'antiquité. Mme de Staël, dans sa célèbre opposition des littératures du midi aux littératures du nord, louait celles-ci d'avoir enfin chassé « ce cortège d'imagination qui environnait l'homme aux portes du tombeau... La nature est rentrée dans sa solitude et l'effroi de l'homme s'en est accru ¹⁷ ». Chateaubriand donnait pour titre à l'un de ses chapitres : « Que la mythologie rapetissait la nature », et il y proclamait, dans sa prose majestueuse et balancée : « La mythologie, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude. Il a fallu que le Christ vînt enfin chasser ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence et aux bois leur rêverie ¹⁸. » Lamartine même, qui sait, en grand seigneur négligent, concilier, ou plus simplement juxtaposer, les contradictoires, avait blâmé l'exiguïté du Parthénon, et ces dieux grecs, « jeu de la poésie et de l'art, dieux feints et rêvés ». « Rien de grave, ajoutait-il, rien de réel, rien de puisé dans les profondeurs de la nature et de l'âme humaine avant Socrate et Platon ¹⁹. »

Ce n'est donc point chez Chateaubriand, chez Lamartine, et, en général, chez ses prédécesseurs romantiques, qu'il faut chercher les ancêtres de notre mythologue. L'originalité de Ménard parmi les poètes de son temps est justement que, non content de célébrer comme eux sa vision poétique de la Grèce, il est allé directement aux textes anciens, et souvent aux plus abstrus, aux plus rares de ces textes; il a puisé à pleines mains chez les scoliastes et les mythographes; il s'est efforcé de comprendre le sens originel des mythes; il a été un érudit parmi les poètes — et peut-être, pourrions-nous ajouter, un poète parmi les érudits.

Il n'existe point d'étude précise sur l'état de la connaissance

17. Mme de Staël, *De la littérature*, 1^{re} partie, chap. X.

18. *Génie du Christianisme*, chap. I de la deuxième partie.

19. Lamartine, *Voyage en Orient*, vol. I, chapitre sur Athènes.

du grec en France au dix-neuvième siècle; le précieux ouvrage d'Egger²⁰ s'arrête, on le sait, à la fin du dix-huitième siècle; une telle étude apporterait cependant de riches enseignements à l'histoire littéraire proprement dite. Nous devons nous borner ici, en nous appuyant sur les indications éparses dans les ouvrages de Ménard, à indiquer parmi les mythologues antiques ou les savants modernes, ceux envers lesquels la dette de Ménard nous paraît le plus considérable, et marquer la place de notre auteur parmi les hellénistes de son siècle²¹.

III

La religion des Grecs a, de tout temps, paru aux modernes indigne du peuple à qui nous devons la révélation de la science et de la beauté. Ce ne sont point les seuls romantiques qui ont condamné le polythéisme et la mythologie. L'un des Français qui ont, au siècle dernier, le plus magnifiquement parlé de la Grèce, n'a pas hésité à écrire: « Ses religions restèrent de charmants enfantillages municipaux²² », et à dénier aux Grecs tout sentiment véritablement religieux. Tous les modernes qu'a attirés l'étude de la Grèce se sont à leur tour posé le problème: Comment un peuple aussi éclairé et aussi fin a-t-il pu en rester, dans sa religion, à un anthropomorphisme grossier, à un polythéisme puéril, et raconter sur ses Dieux des fables aussi absurdes qu'immorales? — L'œuvre de Ménard sera la recherche d'une réponse à cette question; sa réponse sera même double. L'auteur de *la Morale avant les Philosophes* s'attachera tout d'abord à montrer que le sentiment religieux, loin d'avoir manqué à la Grèce, est visible, chez ses premiers poètes, bien

20. E. Egger, *L'Hellénisme en France* (Didier, 1869), 2 volumes. L'ouvrage est suivi de deux appendices: « D'une renaissance nouvelle des études grecques et latines au dix-neuvième siècle », et « De l'état des études de langue et de littérature grecques en France dans les trente dernières années ». Ces appendices donnent des indications utiles, mais forcément fragmentaires.

21. Nous espérons pouvoir traiter nous-même plus tard quelques-uns des points que pose ce vaste problème de l'hellénisme en France au dix-neuvième siècle. Nous renvoyons en attendant à la bibliographie critique qui constitue notre thèse secondaire.

22. E. Renan, *Histoire du Peuple d'Israël*, vol. I, p. II. Et ailleurs (*Nouvelles Etudes d'Histoire religieuse*, p. 14), Renan a écrit: « Il est surprenant que le peuple chez lequel s'est réalisé pour la première fois le type complet de la civilisation soit resté longtemps, sous le rapport religieux, si fort au-dessous, je ne dis pas seulement des nations sémitiques..., mais encore de plusieurs branches de la famille indo-européenne, telles que l'Inde, la Perse, la Phrygie. »

avant l'existence de toute philosophie²³. Puis, s'attachant à ce problème de la mythologie, l'un des problèmes les plus complexes, mais les plus essentiels aussi, que pose l'antiquité, Ménard adopte dès l'abord une attitude de curiosité sympathique. La religion, selon sa croyance souvent exprimée, est ce qu'il y a de plus précieux dans l'héritage de l'humanité, puisqu'elle représente les formes diverses de l'idéal à travers les siècles et les pays. La religion des Grecs, âme de ce peuple qui a créé les plus belles œuvres peut-être du génie humain, ne saurait être un simple amas de sottises. « Avant de proclamer absurdes des croyances qui ont fait vivre une société, il faut essayer de les comprendre, et on peut dire de toutes les religions ce que Julien disait si justement de l'hellénisme : l'absurdité même des fables nous crie qu'il faut en chercher le sens²⁴. » Proclamer absurde la mythologie grecque, comme l'ont fait les Pères de l'Eglise, et bien d'autres après eux, c'est ouvrir un livre écrit en une langue étrangère et déclarer qu'il ne contient que des mots vides de sens parce qu'on ne les comprend pas. La mythologie est une langue étrangère, ou une langue morte, qu'il faut traduire.

Le problème est des plus anciens; il avait préoccupé d'innombrables esprits avant L. Ménard, et notre mythologue n'ignora rien des tentatives d'explication proposées par ses prédécesseurs. Il a cité plusieurs noms d'exégètes de la mythologie antique dans la préface de son *Polythéisme Hellénique*, et il a emprunté plus d'une fois leurs solutions aux auteurs anciens. Ménard connaissait aussi, nous le verrons, les travaux savants de ses contemporains allemands ou anglais; mais il lui a toujours semblé que les poètes, les critiques et les compilateurs anciens étaient, beaucoup plus que des érudits modernes vivant dans leur cabinet d'études ou leur salle de conférences, susceptibles de sentir et de saisir dans leur variété vivante les fables de cette mythologie, dans laquelle il voyait « la clef de la civilisation grecque²⁵ ».

Dès que les penseurs et les poètes grecs réfléchirent sur leurs Dieux, ils furent choqués de ce que les mythes contenaient

23. Quelques années après Ménard, Jules Girard devait reprendre et développer ce même point (et justifier la Grèce des reproches de Renan) dans *Le Sentiment religieux d'Homère à Eschyle* (Hachette, 1869).

27. L. Ménard, Catéchisme religieux des Libre-Penseurs, *Critique Philosophique*, 22 juillet 1875, p. 396.

25. *Polythéisme Hellénique*, p. III.

d'immoral ou d'irrationnel. Xénophane, Héraclite, Empédocle s'efforcèrent déjà d'épurer la religion de leurs contemporains. Un peu plus tard, Pindare refusa de parler des Dieux en les déshonorant²⁶; et le philosophe-poète Euripide rejetait la légende du festin de Tantale, car un Dieu ne peut vouloir le mal; οὐδένα γὰρ οἶμαι δαιμόνων εἶναι κακόν²⁷. Il fallait donc interpréter les mythes traditionnels : d'innombrables critiques s'y employèrent, depuis Thèagène de Rhégium (VI^e siècle av. J.-C.) jusqu'à Porphyre et Proclus, les derniers des philosophes païens, souvent cités par Ménard. On pourrait d'ailleurs sans paradoxe retrouver chez les anciens presque tous les systèmes d'explication de la mythologie qui ont, au cours du dix-neuvième siècle, attiré successivement les modernes; seules la sociologie et l'anthropologie ont réussi enfin à apporter du nouveau dans une question qui avait éludé les efforts des philologues et des archéologues. Il nous semble aujourd'hui que les philosophes anciens, que faisait réfléchir leur mythologie, auraient dû se dire tout d'abord : les mythes choquent des gens réfléchis comme nous, Xénophane, Empédocle ou Anaxagore; donc ils n'ont pu être imaginés par des esprits comme les nôtres. Il faut en chercher ailleurs l'origine. Mais ils se dirent en fait : les mythes sont certainement l'œuvre de personnes sensées et morales, mais leur sens originel a dû être perdu; et ils expliquaient le blasphème ou l'absurdité qui les choquaient par des théories plus subtiles les unes que les autres.

Platon, dans le *Cratyle*, prête à Socrate une théorie étymologique qui semble devancer la fameuse proposition de Max Müller : *Nomina numina*. Les fables relatives aux Dieux seraient sorties d'un mot mal interprété. Hadès 'est l'invisible ('Αδης = ἀειδής); Héra est l'air Ηρα = 'Αέρα); Kronos doit vouloir dire Koros, c'est-à-dire que Zeus, fille de Kronos, est le fils de la raison pure; et le reste à l'avenant. Les étymologies offertes par Socrate sont presque toutes de l'agréable fantaisie, et ne valent pas les conjectures d'un savant versé dans la philologie

26. Pindare, *Olympiques*, I et IX. — Nous essayons dans cet exposé, forcément rapide, des prédécesseurs de notre helléniste, de nous placer au point de vue même de Ménard, et de ne mentionner que les noms qu'il a cités lui-même et les textes qu'il a utilisés.

27. Euripide, *Iphigénie en Tauride*, 391. Voir cette citation dans Decharme, *Mythologie de la Grèce antique* (2^e éd., Garnier, 1886), p. IX. Decharme a étudié plus complètement, dans un savant ouvrage sur *La Critique des Traditions religieuses chez les Grecs* (Picard, 1904), les jugements portés par les Grecs sur leur religion.

comparée, tel que Max Müller; mais l'ironie enjouée avec laquelle Socrate expose son interprétation étymologique des mythes n'est pas moins philosophique que le dogmatisme sérieux du professeur d'Oxford²⁸.

Une deuxième théorie est celle que nous pourrions appeler l'explication allégorique des mythes. Certains anciens, nous dit Decharme, « considérant que la religion est le frein le plus puissant des passions humaines, s'imaginèrent que les fables qui parlaient de l'omnipotence des Dieux et de la surveillance qu'ils exercent sur l'humanité, avaient été forgées par les anciens sages, dans le dessein d'imprimer au vulgaire une terreur salutaire et de lui imposer une morale qui le rendît meilleur²⁹ ». Une explication aussi grossière, obligée de mettre à l'origine des mythes une philosophie systématique et une volonté consciente, ne pouvait satisfaire Ménard; il avait trop vivement l'intuition profonde du mythe et du symbole pour leur attribuer une naissance aussi prosaïque. Comment expliquer d'ailleurs, dans ce système, les fables qui montrent les Dieux cruels ou pervers, autrement que par une coupable et tardive invention de poètes? Or, Ménard condamnait volontiers les philosophes de la Grèce, mais il défendra toujours ses poètes.

Le rationalisme aux explications simplistes ne lui paraissait pas moins platement puéril et contraire à toute poésie. Or, c'est pour la féconde inspiration qu'il apporte à la poésie et à l'art que Ménard loue par-dessus tout le polythéisme. Il a poursuivi d'une haine rétrospective, mais acharnée, le fameux système d'Evhémère. Il aurait pu retrouver dans l'évhémérisme cette idée qui lui était chère : que les héros servent d'intermédiaires entre les Dieux et les hommes, ainsi que le culte des morts, qu'il a proposé à son siècle comme la religion de l'avenir. Mais notre païen adorateur de tous les Dieux ne pouvait qu'être choqué par cette *Sacra Historia*, où les histoires des divinités sont rapetissées aux plus minces aventures³⁰. Com-

28. On sait que dans *Les Bacchantes* d'Euripide, le roi de Thèbes, Cadmus, explique le mythe de Dionysos par un jeu de mots analogue à ceux du *Craïyle*.

29. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique* (Garnier, 1886), p. ix.

30. Pour l'évhémérisme, on le sait, Endymion était par exemple un astronome qui passait la nuit à observer la lune; les satyres étaient des gens qui ne se lavaient jamais; comme ils sentaient le bouc, on leur attribuait des poils de chèvre! Les apologistes chrétiens avaient trouvé dans le système d'Evhémère un moyen facile de ridiculiser le paganisme; mais il était réservé au xix^e siècle d'appliquer à son tour le même mode d'interprétation aux légendes chrétiennes.

ment d'ailleurs transformer des guerriers et des sages en Dieux, à moins d'avoir déjà quelque idée de ce que sont des Dieux? Et pourquoi voyons-nous dans plusieurs mythes divers la reproduction du même thème? Les mêmes événements historiques n'ont pas dû se produire en plusieurs lieux différents. Les objections à l'évhémérisme sont si fortes qu'on s'étonne qu'un ouvrage ait pu, au XVIII^e siècle, en offrir encore aux modernes les plates explications³¹.

Ménard s'était livré à une étude attentive de l'évhémérisme et il est revenu à plusieurs reprises sur ce système d'interprétation mythologique³². Il s'est efforcé d'être juste envers l'auteur du *Voyage en Panchaïe*, qui, s'il blessait le sentiment religieux, flattait du moins l'orgueil national des Grecs en transformant les Dieux en personnages humains. Mais il ne pouvait pardonner à l'évhémérisme d'avoir, en reléguant les Dieux de la Grèce à un plan inférieur, laissé au-dessus de ces Olympiens découronnés une grande place vide que remplira le Dieu unique du monothéisme. Du moins, le polythéisme sera vengé lorsque les historiens du XIX^e siècle expliqueront à leur tour par l'évhémérisme le Dieu-Homme des Chrétiens. L'année même où Ménard publiait son *Polythéisme Hellénique*, un « savant évhémériste » représentait Jésus comme un jeune docteur d'une distinction exquise; et c'est notre païen qui défendra contre l'ancien séminariste de Tréguier et de Saint-Nicolas le caractère divin de Jésus-Christ.

Les savants qui veulent faire entrer un Dieu dans l'histoire, s'écrie-t-il, le confondent avec le modèle qui a posé pour sa statue. On retrouvera peut-être le masque de la Fornarina comme on a retrouvé celui d'Agamemnon, et on nous dira : « Ne croyez pas les mensonges de Raphaël; voici la vraie Madone. » Les religions sont de magnifiques œuvres d'art; l'Idéal est bien plus vrai que la réalité, puisqu'elle est passagère et qu'il est éternel... Quand on prouverait qu'il n'a jamais existé, le Dieu que l'Occident adore depuis 1.800 ans sous le nom de Christ n'en serait pas

Ménard a raillé ce soi-disant rationalisme dans une page spirituelle : « La lumière céleste qui éblouit les bergers de Bethléem a été réduite aux proportions d'une lanterne. Les rois de l'Orient qui vinrent, guidés par l'étoile, offrir l'or, l'encens et la myrrhe au Dieu nouveau-né sont devenus des marchands arméniens qui, en passant par là, s'intéressèrent à une pauvre famille et firent quelques cadeaux à la mère et à l'enfant... Quant à l'ascension, elle s'explique par un brouillard qui permit au ressuscité de s'esquiver sans être aperçu... » (*Revue Nationale*, 10 déc. 1862, p. 572.)

31. *La Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire*, par l'abbé Banier, 1738.

32. Voir notamment le *Polythéisme Hellénique*, p. 332-336 et l'*Histoire des Grecs*, p. 975-978.

monis un Dieu, de même qu'en niant l'existence d'Homère, on n'a pas diminué l'œuvre divine qui porte son nom³³.

Evhemère n'a peut-être pas cru faire œuvre impie; il a sans doute voulu concilier la religion avec ce qu'il considérait comme le progrès des lumières au iv^e siècle avant Jésus-Christ. Mais le résultat n'en a pas été moins déplorable, et son exemple d'autant plus néfaste que plus souvent suivi. « Un sculpteur devine un Dieu dans un bloc de marbre; il l'en fait sortir et le présente à l'adoration des hommes; viennent des iconoclastes qui en font de la chaux³⁴. »

Il était dans l'antiquité un autre système d'interprétation de la mythologie qui devait séduire Ménard; on y supposait encore que les fables étaient l'œuvre non pas d'hommes primitifs, mais de philosophes. Les sages d'autrefois auraient dérobé derrière le voile de l'allégorie leurs hypothèses sur l'origine du monde. Le sens profond de ces allégories s'étant perdu, il s'agissait de le retrouver par de subtiles spéculations. Epicharme, Métrodore de Lampsaque, s'y essayèrent, et après eux les Stoïciens, qui sont en cette matière les maîtres favoris de Ménard.

Sans approuver la multiplicité des Dieux de la religion populaire, les Stoïciens conservaient les noms de ces divinités et les interprétaient comme des formes diverses d'un Dieu unique; ce même Dieu devenait Zeus dans l'air, Poseidon dans l'eau, Déméter dans la terre, etc. Chrysippe, dans son *περὶ θεῶν*, et surtout Cornutus, au i^{er} siècle de notre ère, dont les interprétations sont les plus sagaces, se livrèrent à ce jeu subtil. Ils appliquèrent leur savante exégèse à tous les Dieux d'Homère et d'Hésiode, et les résolurent donc en allégories physiques. Tout n'est d'ailleurs pas absurde dans leur herméneutique. Quand Homère dit, au second chant de *Illiade* (vers 426), « ils firent rôtir les viandes sur Héphaistos », il semble bien que, pour lui, Héphaistos soit l'équivalent du feu; ce qui ne l'empêche pas de la faire parler et agir comme une personne. De même, Aphrodite souvent paraît désigner le cœur, Athéna le νοῦς, Dionysos le vin. Les Stoïciens, réagissant contre la sécheresse abstraite d'autres commentateurs, trouvèrent dans la mythologie un système de physique. Telle doit être pour Ménard la voie de la véritable explication des fables; mais « comme les

33. *Histoire des Grecs* (Delagrave, 1886), p. 978.

34. *Polythéisme Hellénique*, p. 361.

anciens voyaient dans la nature des personnes et non des choses, et que l'homme est pris nécessairement pour type de toute personnalité, les poètes exprimaient l'action des lois divines par des images empruntées à la vie humaine³⁵ ». Ces lois générales, qui sont les Dieux, comprennent donc en elles toutes les lois particulières, entre autres la loi morale. Nous ne devons donc point reprocher étroitement aux poètes de placer leurs Dieux au-dessus de la morale et de leur attribuer des actions qui choquent notre sens du bien et du juste. C'est là un reproche de philosophes désireux d'épurer la religion; mais c'est en voulant épurer la religion qu'on la détruit. D'autres philosophes, au XVIII^e siècle, voudront aussi épurer le Christianisme, son Dieu « colère, jaloux et injuste, punissant l'humanité pour la faute d'un seul, et exigeant, pour l'expier, le sacrifice de son propre fils³⁶ ». On sait quel devait être le résultat de leur épuration. Les religions doivent toujours élever leur Dieu au-dessus des lois qui régissent la conscience humaine. S'il n'y a rien, dans les croyances modernes, de comparable aux amours et aux guerres des Dieux de la Grèce, c'est que nous n'avons pas, comme les Grecs, de symbole qui traduise les lois physiques.

Louis Ménard adopte donc, dans son ensemble, l'herméneutique des Stoïciens. C'est en ramenant, comme ils l'ont fait, l'hellénisme à son point de départ, le spectacle de la nature et l'expression des phénomènes et des lois physiques, qu'on en comprend le sens profond. La subtilité qu'un Cornutus mettait à chercher le sens voilé des mythes devait aussi fortement attirer Ménard, dont le goût pour l'ingéniosité et le paradoxe a toujours été vif. On sait que, pour les Stoïciens, Athèna par exemple est l'éther; elle est donc née de la tête de Zeus, l'éther étant la partie la plus élevée du cosmos, comme la tête surmonte le corps. Héphaïstos est le feu terrestre, impur, donc un dieu boiteux; les satyres sont ceux que le vin exalte et ils poursuivent les nymphes, « pour montrer cette vérité élémentaire que le vin, pour être inoffensif, doit être mêlé d'eau³⁷ ».

Ménard suit d'assez près les Stoïciens (dans le chapitre II de sa thèse latine notamment), mais avec moins d'assurance

35. *Polythéisme Hellénique*, p. 351.

36. *Polythéisme Hellénique*, p. 352.

37. Decharme, *Critique des Traditions religieuses chez les Grecs*, p. 340. Nous empruntons ces quelques exemples au chapitre sur l'exégèse stoïcienne.

dogmatique. Il commence par rappeler que la mythologie est un inextricable labyrinthe, pour lequel nous ne possédons pas de fil d'Ariane. « La poésie est multiple comme la nature dont elle est l'image; le sphinx attend toujours une réponse, et la grande Isis reste couronnée d'un voile éternel. » Il est des mythes dont nous devons nous résigner à ignorer le sens. Mais quand nous parvenons à le découvrir, force nous est de reconnaître la pénétration et le merveilleux instinct poétique des créateurs de ces vieux symboles. Avec les Stoïciens, Ménard voit dans Zeus l'air pur, source de toute vie, revêtant mille formes diverses pour entretenir et renouveler cette vie. C'est de l'éther que viennent les pluies, lesquelles à leur tour produisent les Fleuves, fils de Zeus; les Nymphes sont ses filles. Héra représente en général l'air. « Cet air, dit Cicéron³⁸, qui s'étend entre la mer et le ciel, est adoré sous le nom de Junon, qu'on appelle la sœur et l'épouse de Jupiter, à cause de son analogie et de son union intime avec lui. » Et Ménard d'ajouter, dans une phrase qui a fortement frappé ses contemporains du Parnasse épris de mythologie : « On ne peut remarquer sans étonnement que la poésie mythologique semble d'accord avec la science moderne, qui reconnaît deux sortes d'air, dont l'un seulement entretient la flamme et la vie; et il n'est pas plus raisonnable de s'offenser des amours de Zeus, que d'accuser l'oxygène de débauche, parce qu'il s'unit à tous les corps³⁹. » On peut aller très loin dans la voie de ces interprétations. Ménard, contre les railleries des modernes qu'amuse les aventures extra-conjugales de Zeus aux dépens d'Amphitryon ou de Tyndare, soutient que les innombrables hymens du père des Dieux ont au contraire un sens profond : l'éther, vie et âme du monde, revêt diverses formes pour produire et renouveler les espèces vivantes. Et si Héré lutte obstinément contre les autres épouses de Zeus, il faut sans doute comprendre qu'à une certaine époque, les Grecs passèrent de la polygamie des peuples barbares à la forme plus sainte du mariage!

Nous ne suivrons pas notre mythologue dans toutes ses interprétations des dieux, déesses et demi-dieux antiques. Aphrodite est, bien entendu, la loi du rapprochement des sexes; Apollon est le soleil; Hermès, selon une interprétation plus originale,

38. Cicéron, *De natura deorum*, II.

39. *Revue Nationale*, 10 décembre 1862, p. 227.

le crépuscule ⁴⁰. Toute la thèse latine de Ménard est consacrée à une exégèse détaillée des mythes, dont Ménard recherche les différents aspects dans Homère, Hésiode et les Orphiques. Qu'il nous suffise ici de mentionner un point sur lequel Ménard est revenu avec insistance; plusieurs philosophes anciens, et au premier rang Platon au livre II de la *République*, avaient vivement critiqué les combats des Dieux si fréquents dans Homère et les anciens poètes. Ménard, à la suite de Proclus, s'est plu au contraire à célébrer dans ces théomachies les profondes intuitions des poètes primitifs : les principes contraires sont opposés les uns aux autres, comme le sont, dans la nature, et pour la physique, les éléments dont l'union constitue l'ordre universel : Apollon à Poseidon (le soleil à la mer), Héphaïstos au Xanthe (le feu à l'eau), Arès à Athéna (la flamme céleste, fille de l'éther, au vent, fils de l'air inférieur), etc.

Si Ménard doit beaucoup aux Stoïciens, il ne s'est pas défendu de marquer leurs insuffisances, et sa conception des symboles et de la mythologie n'est pas une simple répétition de leur herméneutique. Les Stoïciens ont vu juste en rétablissant le sens primitif des vieux symboles, mais ils sont restés des critiques et des analystes. Il ne suffit pas de voir dans les Dieux les principes de la vie universelle; il faut aussi les concevoir sous une forme humaine. L'anthropomorphisme peut répugner aux philosophes, mais il est la condition inévitable de toute conception religieuse. « Si les chevaux savaient peindre, disait Xénophane, ils donneraient à Dieu la forme d'un cheval »; et un moderne a ajouté : « Si Dieu a créé l'homme à son image, l'homme lui a bien rendu la pareille. » Mais il faut qu'il en soit ainsi. Qui irait adresser des prières aux divinités des Stoïciens, pures abstractions de la physique? Pour Ménard, les Dieux grecs ne sont pas uniquement les lois de la nature; ils sont aussi les lois des sociétés humaines. Les Grecs préféreraient voir en Zeus le gardien de la justice et le protecteur des suppliants plutôt que l'éther. La grande supériorité de Ménard sur les Stoïciens de l'antiquité est là; son interprétation des Dieux grecs, au lieu de s'en tenir à l'abstraction trop froide d'un Cornutus, est réchauffée par un sens plus direct de la vie des mythes. Ménard n'est pas un simple mythologue

40. Cette dernière interprétation fut approuvée et adoptée par un savant historien des religions, contemporain de Ménard, Alfred Maury, dans *Histoire des Religions de la Grèce antique*, vol. III, note de la page 483.

spéculant sur le sens mystérieux d'Héré ou d'Athéna; il est venu après le romantisme, après Creuzer et les Allemands enthousiastes de tout « primitif ». Mieux que Cléanthe ou Chrysippe, il peut se replacer dans l'état moral et intellectuel des créateurs de symboles. L. Ménard n'a pas fait avancer la science mythologique de son siècle. L'aurait-il fait, que son nom n'en serait pas moins tombé dans l'oubli, car nulle branche, peut-être, de l'érudition n'a, au cours du siècle dernier, vu se succéder aussi rapidement les théories condamnées presque aussitôt qu'acceptées. En essayant de se rattacher aux anciens, en se refaisant lui-même une âme d'ancien, Ménard est arrivé à une compréhension, ou plutôt à un sentiment, de l'antiquité, plus juste que celui de la plupart de ses contemporains.

C'est à Ménard, écrivait dès 1865 le savant philologue Baudry, qu'il faut s'adresser si l'on veut pénétrer à fond le sentiment que les anciens de l'époque classique se faisaient de leur religion; nul des modernes ne s'en est inspiré à ce degré. Suivant l'heureux précepte de M. Michelet, qui veut que l'historien sente revivre en lui le passé, M. Ménard s'est fait polythéiste pour mieux comprendre le polythéisme. Nous interrogeons en lui un stoïcien grec érudit du temps d'Auguste ou de Néron ⁴¹.

IV

C'est vers les anciens qu'est tout d'abord allé Louis Ménard pour trouver l'explication de mythes qui étaient pour lui l'âme cachée de la Grèce. Il n'a cependant pas ignoré les modernes, et, s'il était besoin de prouver l'étendue de son érudition, il nous faudrait mentionner, du xvi^e au xix^e siècle, un grand nombre d'ouvrages qu'il a cités ou utilisés. Nous ne pouvons ni ne voulons tracer ici une histoire de l'hellénisme en France avant notre auteur. Nous nous arrêterons à ceux de ses prédécesseurs qu'il a particulièrement médités et qui l'ont aidé à élaborer ses idées.

Les quelques allusions que Ménard a faites au xvi^e siècle dans la préface de son *Polythéisme Hellénique*, p. III et, çà et là, dans *De Sacra Poesi Graecorum*, indiquent qu'il avait étudié avec piété la renaissance des études grecques due aux humanistes italiens et français. L'attitude de ces humanistes envers

⁴¹ F. Baudry, « de l'Interprétation mythologique », *Revue Germanique*, 1865 (1^{er} fév.), p. 217.

la mythologie est encore mal connue; le sujet récompenserait sans doute les efforts d'un chercheur moderne. Si ces hellénistes de la Renaissance n'ont pas découvert la science philologique et la méthode comparative, dont le siècle dernier a tiré grand secours, il leur reste le mérite d'être venus les premiers. Ménard a traité avec respect les tentatives de Boccace, de Lilio Gregorio Giraldi et surtout du solide érudit vénitien Noël Conti (Natalis Comes) ⁴². Tous trois, voyant dans les divinités grecques des forces de la nature, interprétaient les fables de la mythologie comme des allégories recouvrant un sens physique. Ils étaient, aux yeux de notre helléniste, plus près des anciens et plus près de la vérité tout à la fois que les ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Ni Vossius, malgré son érudition touffue, ni Huet malgré toute l'excellence de ses intentions, n'étaient capables de sentir ou de comprendre des mythes jeunes et naïfs comme ceux des Grecs ⁴³. Ils préférèrent voir dans ces mythes de grossiers plaгиats de la Bible.

Ménard est plus dur encore pour le ^{xviii}^e siècle, à qui a manqué, nous le savons en effet, la compréhension sympathique des religions, et, en particulier, des mythes, irrationnels, donc condamnables ou puérils. Il y a cependant quelque injustice dans l'opinion traditionnelle qui fait du siècle des Philosophes le plus étroitement hostile à l'antiquité. En France même, sans passer au pays de Wolf et de Winckelmann, des voyageurs tels que Choiseul-Gouffier, des érudits aussi pénétrants que D'Ansse de Villoison, un Chénier, un Barthélémy même, méritent mieux que notre mépris ⁴⁴. Le jeune Anacharsis, il est vrai, ne voit dans la religion antique qu'un instrument forgé par la fourberie des prêtres, et ni les *Lettres à Emilie sur la Mythologie*, ni l'abbé Bergier, défenseur du catholicisme contre les Encyclopédistes, n'ont fait avancer la science mytho-

42. Boccace, *De genealogia Deorum*, libri XV. Venise, 1472, in fol. — L. Giraldi, *Historia de Diis Gentium*, varia at multiplex historia, Basileas, 1548, in fol. — Natalis Comes (né à Milan en 1520) était particulièrement apprécié par Ménard. Son livre, *Mythologias sive explicationes fabularum* libri X, parut à Venise en 1551, in-4.

43. G. Vossius, *De Theologia gentile et phystologia idolatriae*, sive de origine ac progressu idolatriae libri IV, Amsterdam, 1641. — Huet, *Demonstratio Evangelica*, Michallet, Paris, 1679, in-fol.

44. M. Louis Bertrand (*La fin du Classicisme et le retour à l'antique*, Hachette, 1897), M. Ch. Joret (*D'Ansse de Villoison et l'hellénisme en France dans le dernier tiers du XVIII^e siècle*, Champion, 1910) et M. Badolle (*L'abbé Barthélemy et l'hellénisme en France dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle*), Presses Universitaires, 1927) ont montré l'intérêt de ce renouveau de l'antique à la fin du siècle des Philosophes.

logique. Mais Louis Ménard, comme Renan, a été injuste pour Voltaire. Il y a bien des étroitesse et des erreurs dans le *Dictionnaire Mythologique*, mais on y trouve aussi, à l'article « Religion », cette idée féconde que l'état d'esprit des premiers hommes en matière religieuse ressemble à celui que nous pouvons observer chez les enfants. Voltaire y devance même Adalbert Kuhn lorsqu'il jette en passant l'hypothèse que les phénomènes naturels irréguliers (foudre, éclair, etc.) ont dû agir plus fortement sur l'homme primitif que les phénomènes réguliers et habituels (lever ou coucher du soleil et de la lune, etc.). Dans l'article « Polythéisme », Voltaire va jusqu'à déclarer que « le fond de la mythologie grecque était très raisonnable », et il se fait l'apologiste du polythéisme; des dieux multiples ne sont pas, après tout, pour cet ironiste ennemi du catholicisme, plus ridicules que les saints et les anges ⁴⁵! Surtout, Ménard a ignoré les deux courts ouvrages où les savants modernes voient la première indication de la méthode comparative et anthropologique : Fontenelle, dans son *Essai sur l'Origine des Fables* ⁴⁶ avait deviné que, ce qu'il y a d'irrationnel dans les mythes est probablement une survivance héritée d'un état sauvage et barbare — et le Président Des Brosses, en 1757, avait lu à l'Académie des Inscriptions sa *Dissertation sur les Dieux Fétiches*, où le fétichisme se voit, plus d'un siècle à l'avance, accorder la place que lui donneront les Tylor, les Mannhardt et les anthropologistes actuels ⁴⁷.

Le seul mythologue du siècle que Ménard ait étudié est le célèbre Dupuis, dont le livre fut longtemps lu et discuté. Cet avocat et astronome avait prouvé à ses contemporains que tous les Dieux sont en réalité des constellations. Chinois, Perses, Grecs, Chrétiens, n'ont au fond jamais adoré que le soleil ⁴⁸. Son érudition était solide, et son système se développait avec une rigueur logique bien faite pour séduire ses contemporains. Mais les absurdités évidentes de sa thèse choquèrent le siècle

45. Voltaire, *Dictionnaire Philosophique*, articles Polythéisme et Religion. — Il faut noter aussi que, si l'article « Polythéisme », dans l'*Encyclopédie* (article de Diderot) est sommaire et insuffisant, Jaucourt rédigea quelques pages intelligentes pour l'article « Mythologie », où il proposa de compléter l'évhémérisme par le symbolisme physique préconisé par les Stoïciens et par Strabon.

46. Cet essai, écrit vers 1695, fut publié en 1724.

47. Sur le rôle de précurseurs joué par Fontenelle et Des Brosses, voir Andrew Lang, *Myth, Ritual and Religion* (Londres, 1887, vol. I, p. 28-9) et S. Reinach, *Cultes, Mythes et Religions* (Leroux, 1908, vol. IV, p. 7-8).

48. Dupuis, *Abrégé de l'Origine des Cultes* (nouvelle éd., 1836), surtout p. 90 et 255.

suivant, qui mettra à l'origine des fables la spontanéité naïve de l'esprit humain, au lieu du calcul et de la réflexion qu'y plaçait Dupuis.

Ménard semble n'avoir pas connu les études du baron de Sainte-Croix qui, pendant les heures troublées de la Révolution, se livrait à de curieuses et érudites recherches sur les mystères du paganisme⁴⁹. Il a en revanche fait plusieurs fois allusion à l'ouvrage qui a renouvelé les études mythologiques du xix^e siècle, la *Symbolique et la Mythologie des Peuples anciens* de Frédéric Creuzer⁵⁰.

Le romantisme allemand, profondément pénétré de mysticisme, accorda une attention nouvelle aux contes populaires et aux légendes de l'Inde, de la Grèce et de la Scandinavie. Les philosophes voulurent rechercher, dans ces contes et ces légendes, un fond identique de sentiments religieux que l'imagination des différents peuples avait traduit diversement. En même temps, la curiosité des historiens s'acharnait à découvrir le secret des mystères que les siècles précédents avaient négligés. Creuzer supposait qu'un vaste système religieux aurait existé autrefois en Asie; que les prêtres, en possession de certaines vérités supérieures, les avaient enseignées sous une forme allégorique pour les rendre acceptables au peuple. Mais le sens profond avait peu à peu disparu pour laisser place aux seuls symboles, plus concrets; les mythes seraient ainsi des symboles mystérieux, qu'il est nécessaire aujourd'hui d'interpréter pour en retrouver la signification originelle, plus pure; tandis que la vraie doctrine s'était transmise aux initiés des mystères anciens.

Un système aussi dogmatique attira aussitôt la contradiction. En Allemagne même, Voss l'attaquait avec une violence peu courtoise dans son *Antisymbolik* (Stuttgart, 1824, 2 vol. in-12), cependant que Lobeck, avec plus de mesure et un bon sens railleur qui rend encore agréable sa prose latine, opposait aux théories de Creuzer sur les mystères un scepticisme radical, peu respectueux pour les religions anciennes⁵¹. Au même moment, le génial Otfried Müller, qui devait périr quinze années

49. Sainte-Croix, *Recherches historiques et critiques sur les Mystères du Paganisme*, 2^e éd., revue par Silvestre de Sacy, 1817.

50. F. Creuzer, *Symbolik und Mythologie der alten Völker, besonders der Griechen*, 1810-12, Leipzig und Darmstadt.

51. Johann Heinrich Voss, *Antisymbolik* (Stuttgart, 1824) et Chr. Aug. Lobeck, *Aglaophamus, sive de Theologiae mysticae Graecorum causis* (Regimontii Prussorum, 1828, 2 vol. in-8).

plus tard à Delphes, publiait ses *Prolégomènes à une Science des Religions* (Goettingue, 1825), où, abandonnant cette hypothèse de la fourberie des prêtres que Creuzer avait héritée du XVIII^e siècle, il expliquait les mythes par une invention collective et spontanée de l'humanité dans son enfance. Ses idées, ses sentiments, ses expériences, se présentaient naturellement au Grec primitif sous la forme du mythe. Otfried Müller, et après lui ses remarquables disciples, Welcker, Gerhard, Preller, revendiquaient pour la Grèce une entière indépendance vis-à-vis de l'Asie. « A part l'étincelle première, et quelques emprunts d'importance secondaire, devait dire Renan en résumant sa pensée, la Grèce ne doit rien qu'aux Dieux, à ses mers, à son ciel, à ses montagnes ⁵². »

Ménard connaissait ces divers travaux et il les a cités plusieurs fois dans le texte allemand. Comme la plupart de ses contemporains français, c'est à Guigniaut cependant qu'il dut tout d'abord sa connaissance des études mythologiques allemandes, et en particulier de la symbolique. Guigniaut, qui fut maître de conférences, puis directeur, à l'Ecole Normale Supérieure, et pendant de longues années, membre influent, puis secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, avait entrepris vers 1820 de traduire l'énorme et diffus ouvrage de Creuzer. Il s'attela à la tâche avec une telle conscience que ce fut un ouvrage entièrement refondu qu'il donna au public français. Aussi y consacra-t-il une trentaine d'années. Le premier volume de ses *Religions de l'Antiquité* parut en 1825, le dernier et dixième en 1851. En trente ans, malheureusement, la science avançait.

Il arriva en cette occurrence à Guigniaut, a dit de lui un de ses plus fidèles collaborateurs et amis, au lendemain de sa mort, ce qui arriverait à une pauvre villageoise ayant acheté à force d'économies un vêtement neuf à son fils, au moment où la croissance de l'enfant allait prendre un soudain essor; elle aurait beau sans cesse allonger l'habit en y cousant quelques pièces, elle ne parviendrait pas à convenablement l'ajuster à la taille du bambin en train de devenir homme ⁵³.

Il ne fut d'ailleurs pas toujours heureux dans les modifications qu'il apporta à l'original allemand; les abondantes notes et les digressions dont il augmenta le texte ne clarifient pas tou-

52. Renan, *Etudes d'Histoire religieuse* (Lévy, 1857), p. 40.

53. Alfred Maury, dans un article sur Guigniaut, *Revue Bleue*, 22 avril 1876, p. 387.

jours le pesant ouvrage de Creuzer avec cette lucidité française tant vantée. Il serait malaisé, par exemple, d'extraire du chapitre II de la première partie sur les Symboles et les Mythes, une définition satisfaisante soit des symboles, soit des mythes. Ménard ne sera pas aussi savant, mais il aura du moins plus de clarté et d'élégance dans son style et, croyons-nous, un sentiment plus juste de ces symboles dont l'on discutait alors d'autant plus volontiers que l'on s'entendait moins sur leur sens ⁵⁴.

Guigniaut avait corrigé Creuzer; Ménard, à son tour, n'adopta les idées de Guigniaut, d'Otfried Müller et de ses contemporains d'Allemagne qu'en les repensant et en les modifiant sur plusieurs points. Il est clair que l'auteur du *Polythéisme Hellénique* ne mérite pas une place de premier rang parmi les érudits du siècle dernier; non que son savoir soit de seconde main (son originalité est au contraire d'être allé aux sources et de s'être inspiré directement des mythologues stoïciens, des philosophes et des scolastes alexandrins); mais il n'a point ébauché de théorie nouvelle. Sans doute manquait-il de la vigueur intellectuelle et de la patience nécessaires pour cela; sans doute aussi se rendait-il compte que cette Grèce primitive, où il faut rechercher les origines de la mythologie et de la religion antiques, était trop obscure et trop complexe pour se laisser emprisonner dans tel ou tel système.

Sans donc systématiser à l'excès des idées dans lesquelles Ménard lui-même n'a pas voulu mettre un ordre trop rigoureux, nous croyons pouvoir préciser ainsi son attitude envers les théories de ses contemporains. Ménard reconnaît les insuffisances de Creuzer, et il a combattu au premier chef le rôle démesuré que le professeur de Heidelberg accordait aux influences asiatiques. Hérodote et Platon ont pu se tourner vers les Egyptiens avec respect; mais ils ont fort exagéré les emprunts que les Grecs ont pu faire à la vieille terre des hiéroglyphes et des sphinx. Les modernes ne se sont pas assez défiés de cette générosité des Grecs, qui assimilaient naturellement ce qu'ils voyaient chez les étrangers à ce qui existait chez eux. A la suite d'Otfried Müller (dans son *Handbuch der Archæologie der*

54. On trouvera les idées de Guigniaut commodément résumées dans son article de l'*Encyclopédie des Gens du Monde* (tome XVII, 1^{re} partie, 1843, 16 p.) intitulé « la mythologie considérée dans ses principes, dans ses éléments et dans son histoire ». Ménard connaissait personnellement Guigniaut et lui rendait souvent visite.

Kunst, 1830), Ménard revendique et démontre le caractère indigène de l'art grec. La Grèce a reçu quelque chose des diverses civilisations qui se sont trouvées en rapport avec elle, mais elle l'a toujours marqué de son caractère personnel; elle a tout transformé à son image. Même dans les cas où les emprunts de la Grèce sont flagrants et palpables, la transformation est si complète qu'elle équivaut à une véritable création. Ces emprunts ne peuvent que donner une nouvelle preuve de l'originalité du génie grec, qui change en or tout ce qu'il touche⁵⁵. On sait que sur ce point, les idées de Ménard ne sont pas fort loin de celles qu'adoptent de nos jours certains de nos savants : après bien des spéculations sur ces mystérieuses, et réelles, influences orientales, que les érudits modernes ont recherchées en Phénicie, en Crète, en Egypte, nous comprenons mieux comment la civilisation grecque s'est formée, mais nous persistons à nous étonner de l'originalité unique des Hellènes et nous pouvons encore parler, en un sens nouveau, du « miracle grec ».

L'autre réserve, fort importante, qu'apporte Ménard à la symbolique de Creuzer porte sur le caractère voulu et conscient attribué aux mythes et aux symboles par les explications du savant allemand et de beaucoup de savants en général. L'histoire n'a jamais constaté ces intentions didactiques de prêtres désireux d'instruire le peuple par le moyen détourné de métaphores.

C'est une très grave erreur, a écrit le Français qui a donné le résumé le plus lucide des théories symboliques allemandes, de supposer qu'à une origine reculée l'humanité ait créé des symboles afin de couvrir des dogmes, et avec la vue distincte du mythe et du symbole. Tout cela est né simultanément, d'un même bond, en un moment indivisible, comme la pensée et la parole, l'idée et son expression. Le mythe ne renferme pas deux éléments : une enveloppe et une chose enveloppée; il est indivis. Cette question — l'homme primitif comprenait-il ou ne comprenait-il pas le sens des mythes qu'il créait — est déplacée, car, dans le mythe, l'intention n'était pas distincte de la chose même... Nos habitudes analytiques nous obligent à séparer le signe et la chose signifiée; mais, pour l'homme spontané, la pensée morale et religieuse se présentait engagée dans le mythe comme dans sa forme naturelle⁵⁶.

Ménard ne l'a pas dit aussi nettement que Renan; mais il n'a

55. Ménard a développé ce point en particulier dans *Polythéisme Hellénique*, livre IV, chapitre I, p. 309-331.

56. Renan, *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 27. L'article parut le 15 mai 1853 dans la *Revue des Deux Mondes*, p. 821-849 (Religions de l'Antiquité).

accepté le principe même de la symbolique qu'en l'entendant ainsi. « Les religions sont des ensembles de symboles », n'a-t-il cessé de proclamer, « c'est-à-dire des idées exprimées sous des formes concrètes ⁵⁷ ». Mais pourquoi une telle transposition? — car c'est là qu'est le nœud de toute la question du mythe. Et Ménard de répondre : parce que cette transposition était naturelle, était nécessaire, à des peuples dont l'imagination était fraîche et naïve. Les symboles ne sont pas l'œuvre d'une création voulue et consciente; ils sont le reflet d'organes jeunes et délicats devant les choses. Il ne peut exister de religion sans symbole, car les dieux qu'on adore sont des personnes réelles, non des concepts abstraits, dont se contenteraient seuls quelques philosophes. De même, la vieille poésie homérique ne peut représenter les phénomènes physiques ou les lois divines que sous des formes humaines. « Ce n'est pas un parti pris d'envelopper la vérité dans des fables; c'est la condition même de la poésie ⁵⁸. »

La vraie différence entre Ménard et Renan est que celui-ci nie l'existence de tout sens profond (sens physique, enseignement moral ou autre) dans les fables. « Autant vaut expliquer les sons des cloches ou chercher des figures dans les nuées que poursuivre un sens précis dans ces rêves de l'âge d'or », déclare-t-il ⁵⁹. Le symbole, d'après lui, était sa propre fin à lui-même; le spectacle, dans les mystères, touchait seul les fidèles; le sens abstrait n'intervenait même pas; de même que nos paysans, accourant à la messe de minuit, ne songent pas un instant au mystère de l'incarnation. Louis Ménard, plus respectueux envers le polythéisme, répond qu'en effet pour le peuple, seul le sens extérieur et concret du symbole devait compter. Mais l'avantage du symbole est justement qu'il se prête aux interprétations les plus diverses et peut satisfaire à la fois la foule et les savants, les prêtres et les artistes. Un symbole a des aspects multiples, qui n'apparaissent pas toujours simultanément; et c'est ici que Ménard complète l'herméneutique stoïcienne par la science mythologique de son siècle. La forme du mythe ne change pas, mais son esprit se transforme avec le temps. De même que les mots d'une langue, ces métaphores courantes et usées que nous retrouvons dans notre style

57. *Du Polythéisme Hellénique*, p. xiv.

58. *Revue Nationale*, vol. 4, 25 mai 1861, p. 220.

59. Renan, *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 15.

de tous les jours, passent du sens propre au sens figuré, ainsi un symbole « qui représentait d'abord un phénomène physique, exprime plus tard une des grandes lois de la nature, puis une conception morale ⁶⁰ ». Il n'y a pas que le sens profond dans le symbole; mais ce serait une erreur que de négliger ce sens profond. La symbolique seule peut sauver les religions, car seule elle permet d'interpréter les mythes au gré de chacun; les fables, ainsi librement interprétées, sont vraies dans quelques sens qu'on les prenne, d'une vérité plus matérielle ou plus spirituelle suivant ceux à qui elles s'adressent. Dès 1855, dans la préface de ses *Poèmes*, Ménard illustre ainsi par des exemples cette haute valeur de la symbolique :

Aux fêtes d'Apis, le peuple adorait le symbole vivant du travail, l'animal bienfaisant et fort qui l'aide à féconder la terre. Pour les prêtres, Apis était le Nil, le soleil, le taureau équinoxial, et pour les initiés, dans le sanctuaire du Sérapéion, c'était le principe créateur. Quand le peuple d'Athènes allait en pèlerinage au temple des deux grandes déesses d'Eleusis, les poètes lui racontaient l'enlèvement de Perséphoné par Hadès, la douleur de sa mère et le retour de Perséphoné à la lumière céleste. Cette légende suffisait au peuple, qui se retirait en remerciant la mère bienfaisante à laquelle il devait le blé nourricier de l'homme. Elle suffisait aussi à Praxitèle, qui, au lieu d'aller jusqu'au temple où se dévoilaient les mystères sacrés, s'arrêtait en route pour regarder Phryné se baignant dans la mer, et revenait sculpter une Aphrodite anadyomène. Mais il y avait alors comme aujourd'hui des esprits plus curieux de science que d'art. L'hierophante leur expliquait que Perséphatta, fille de Zeus et de Déméter, était la végétation, fille de la terre et de l'air, enfermée pendant l'hiver dans les royaumes souterrains d'Hadès, et renaissant au printemps pour charmer le ciel et consoler la terre ⁶¹.

Une interprétation aussi libérale des mythes était sans doute possible en Grèce où — Ménard le remarquera souvent — il n'existait pas de sacerdoce organisé; les poètes étaient les seuls théologiens de l'hellénisme. Ménard ne la limitait pas cependant au polythéisme antique. Dans un curieux fragment intitulé « Mythologie chrétienne », Ménard n'a pas hésité à interpréter par la symbolique les légendes de l'Eden, de la Passion et de la résurrection du Christ. Il y a vu, non plus un système de physique, mais des conceptions morales et psychologiques. Le Christianisme ainsi interprété par un libre examen fort original, devient acceptable pour un libre-penseur; et Ménard revendique hautement le droit d'appliquer aux religions vivantes

60. *De la Morale avant les Philosophes*, p. 28.

61. Ce passage est reproduit dans les *Réveries* (éd. de 1895), p. 263-4.

la méthode avec laquelle on ne répugne nullement à disséquer les religions mortes. Certes, nous ne proposerions pas l'interprétation de Ménard à l'approbation d'un prêtre catholique quelque peu sévère; notre auteur lui-même aimait à récuser l'autorité de tout clergé en répétant que la religion comporte toujours un élément divin, le symbole et un élément diabolique, le sacerdoce. « Le sacerdoce est chargé de conserver les traditions, non de les expliquer; il n'est pas même obligé de les comprendre; son rôle se borne à nous les transmettre fidèlement; pour en pénétrer le sens, nous avons la lumière qui éclaire tout homme en ce monde⁶². » Pas plus que nous ne croyons que le Renard et les Raisins, ou le Loup et l'Agneau, sont des récits de faits réels, nous n'avons de raison d'admettre que l'Enfant prodigue, ou telle autre fable grecque ou chrétienne, sont des récits d'événements vrais. Lorsque ces symboles mythologiques sont nés, l'idée ne se séparait pas de la forme; mais, puisque leur sens est perdu aujourd'hui, force nous est de chercher quel pouvait être l'état moral et intellectuel des sociétés qui ont traduit leur pensée par des symboles religieux.

La pensée de Ménard sur la symbolique est donc en définitive celle-ci : *La symbolique est vraie*. Si l'on se rappelle sans cesse que le dogme était à l'origine inséparable du mythe, le signe de la chose signifiée, et si l'on garde toujours un sens exact de la vision du monde et des choses qui pouvait être celle des peuples jeunes et spontanés, on a le droit cependant d'interpréter ces mythes en langue moderne. Pour cela, il faut évidemment opérer « un dédoublement dont le génie synthétique des peuples primitifs n'avait pas besoin; il faut, par un travail d'analyse, séparer la pensée de la forme, tout en se souvenant qu'elles se confondaient à l'origine dans une indivisible unité⁶³ ».

La symbolique est conforme à la science; elle est l'application de la science à l'étude des phénomènes religieux; elle seule nous permet de comprendre le sens des mythes, car les mythes ont un sens, ou même ont pris plusieurs sens, selon les époques et les individus. Et Ménard, nous l'avons vu, après les Stoïciens, après les Allemands de la première moitié du

62. Mythologie Chrétienne, dans *Réveries*, p. 288.

63. *De la Morale avant les Philosophes*, p. 3.

xix^e siècle, s'est efforcé de retrouver ce sens pour quelques-uns des mythes grecs. Son entreprise peut nous faire sourire aujourd'hui, puisque toute méthode symbolique est définitivement abandonnée. Notre siècle, a dit récemment un de nos plus remarquables historiens de la philosophie, « a vu l'échec définitif des théories qui faisaient des mythes un récit imagé des questions de la nature. Il semble que, sous un mythe, il se cache trois choses indissolublement liées : une expérience, une croyance et un rite ⁶⁴ ». Nul ne lit plus aujourd'hui sans sourire les ouvrages d'érudition de Ménard; il s'est laissé tenter par une méthode d'herméneutique qui flattait dangereusement la subtilité naturelle de son esprit : il ne s'est pas toujours souvenu de la sage parole de Grimm, dans l'introduction de sa *Deutsche Mythologie* : « J'interpréterai tout ce que je pourrai, mais je ne puis pas interpréter tout ce que je voudrais. » Mais sommes-nous bien sûrs de voir nos théories actuelles sur la religion et la mythologie des peuples anciens résister plus longtemps aux travaux futurs de l'histoire, cette éternelle toile de Pénélope? Avec tous ses ridicules, toutes ses prétentions vaines, la méthode symbolique, comme le reconnaît M. E. Bréhier à propos d'un des prédécesseurs de Ménard, Philon d'Alexandrie, n'est que le durcissement d'un procédé fort naturel à l'esprit humain qui fait que « tout mot exprimant un fait spirituel est nécessairement une métaphore ⁶⁵ ». Nous avons abandonné les théories symboliques de Creuzer, Guigniaut et Ménard; mais nous en avons extrait et conservé, comme le feront de nos théories présentes les générations futures, la parcelle de vie et de vérité qu'elles renfermaient.

La symbolique est le salut de la religion, semble encore affirmer Ménard. Ses contemporains, positivistes ou évolutionnistes, parnassiens ou réalistes, affirmaient unanimement l'antagonisme de la science et de la religion. L'histoire et l'exégèse s'attaquaient, non seulement aux fables antiques, mais aux légendes chrétiennes. Ménard, par l'interprétation symbolique des mythes grecs, par l'interprétation morale des textes évangéliques, croyait offrir au polythéisme comme au christianisme la seule réponse valable aux prétentions de la science. D'autres

64. E. Bréhier, l'Origine des Images symboliques, *Revue Philosophique*, janvier-juin 1913, p. 135-155. Tout cet intéressant article serait à citer.

65. E. Bréhier, *Les Idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie* (Vrin, 1925), p. 313.

se plaisaient à railler la fragilité des religions en analysant lourdement les mythes et les symboles; pour Ménard, montrer, sous l'enveloppe imaginative, le sens profond ou moral des mythes, c'est permettre à ces vérités d'intuition de prendre conscience d'elles-mêmes. « Ce n'est pas blasphémer les Dieux que de les élever dans la sphère idéale, au-dessus des formes fugitives, des incarnations passagères de leur éternelle pensée ⁶⁶. »

Enfin *la symbolique seule sauvegarde la poésie des mythes*. Science et religion; science et poésie; telles sont les deux antithèses que les contemporains de Ménard se sont plus à établir. Pour notre philosophe, au contraire, la science et la poésie se rejoignent dans l'interprétation symbolique des mythes.

Les conceptions antiques renferment une notion plus juste de la vie universelle que toutes nos abstractions mortes, et ont de plus l'avantage de fournir des types à la peinture et à la statuaire; là où nous voyons des forces et des principes, les anciens voyaient des Dieux; nous appelons attraction ce qu'ils appelaient Aphroditè; c'est une question de mots, et l'un n'est pas plus clair que l'autre. Selon la différence des formes données aux mêmes idées, on formule des lois physiques ou on crée des œuvres d'art. Il est permis d'être à la fois de l'avis de Newton et de l'avis de Phidias ⁶⁷.

Ménard, en effet, s'il n'a pas eu la vaste érudition d'un Creuzer ou d'un Guigniaut, d'un Otfried ou d'un Max Müller, reprend sur eux l'avantage par la qualité de son style et la poésie de ses interprétations. Il a procédé, dans ses analyses des religions antiques et modernes, avec une infinie délicatesse de touche et la piété d'un homme pour qui les religions sont toutes vénérables, d'un poète qui craint d'entendre la voix d'une hamadryade s'exhaler du chêne dont il soulève l'écorce. Il a satisfait à la première condition que l'on souhaiterait voir également observée par tous ceux, savants ou littérateurs, qui s'occupent de religion et d'art grecs : il a su parler sans dogmatisme prétentieux de choses éminemment complexes, et avec beauté de choses éternellement belles.

V

La méthode adoptée par Ménard en matière de mythologie est donc une symbolique qui continue en les transformant

66. *Réveries*, p. 265.

67. *Réveries*, p. 259 (le passage date de 1855).

l'exégèse antique des Stoïciens et les systèmes de Creuzer et d'Otfried Müller. Si les Allemands avaient devancé les autres peuples d'Europe dans les études de mythologie et de philologie, les érudits français n'étaient pas restés complètement inactifs entre 1830 et 1860. Les livres sur la Grèce, en particulier, deviennent alors de plus en plus nombreux; les voyageurs ne sont plus simplement des touristes, mais des archéologues. La fin du règne de Louis-Philippe voit se fonder l'Ecole d'Athènes; la mode est à l'antiquité dans l'érudition comme dans la littérature. De 1840 à 1869, rapporte M. Egger⁶⁸, sur 250 docteurs reçus en Sorbonne, 150 ont consacré au moins une de leurs thèses à l'antiquité grecque. Il importe de marquer avec quelque précision la place de Ménard parmi les érudits contemporains, et de déterminer, s'il est possible, sa dette envers ses prédécesseurs.

Entre 1824 et 1831 avait paru un grand ouvrage en cinq volumes, *De la Religion, considérée dans sa source, ses formes et son développement*⁶⁹. L'auteur n'était autre que Benjamin Constant, et le livre, trop peu connu, même des philosophes et des érudits, était remarquablement solide pour l'époque, et développait des vues originales sur la religion, et sur l'hellénisme en particulier. Le romancier d'*Adolphe*, remarque le plus compétent de ses biographes, y apparaît comme « un continuateur de Rousseau et un précurseur de Renan⁷⁰ ». On sait combien fut curieuse l'évolution spirituelle de cet homme qui, parti des plus pures idées du XVIII^e siècle, finit par combattre l'athéisme et l'incroyance. Dès sa vingtième année, le jeune Constant s'était senti attiré vers l'histoire de la Grèce et avait projeté d'écrire un livre sur le polythéisme. De 1787 à 1825, il ne cessa, parmi les vicissitudes d'une carrière mouvementée, de réfléchir à ces sujets; il renversa ses anciennes opinions, adora, ou du moins estima et loua, ce qu'il avait brûlé, et publia, au déclin de sa vie, ces savants volumes que la postérité a négligés, pour ne conserver de ce personnage trop complexe qu'une image fragmentaire.

Il nous semblerait quelque peu téméraire de vouloir décou-

68. E. Egger, *L'Hellénisme en France* (Didier, 1869), vol. II, 2^e appendice.

69. Cet ouvrage eut un certain retentissement et fut souvent discuté à l'époque. *Le Globe*, le *Mercure du Dix-Neuvième Siècle*, la *Revue Encyclopédique*, lui consacrèrent mainte notice.

70. G. Rudler, *La Jeunesse de B. Constant* (Colin, 1909), p. 178.

vrir dans l'ouvrage de Benjamin Constant la source directe de telle ou telle page de Ménard; mais il est curieux de constater les ressemblances, à trente ans d'intervalle, entre l'attitude religieuse de ce protestant devenu historien des religions et celle de notre soi-disant païen. B. Constant, dès son premier volume, pose en principe que les religions méritent notre étude attentive et pieuse, car elles sont à la source même de la vie des peuples. Loin d'être l'œuvre de prêtres fourbes et hypocrites, ou le résultat de la peur éprouvée par nos ancêtres devant les phénomènes de la nature, la religion a sa source dans le plus profond du cœur humain. « L'homme n'est pas religieux parce qu'il est timide; il est religieux parce qu'il est homme ⁷¹. » L. Ménard ne cessera jamais, lui aussi, de répéter que les religions sont l'âme des peuples, et que de la religion — c'est-à-dire de l'idée qu'un peuple se fait de l'ordre général du monde — dépendent ses institutions, son histoire et ses œuvres d'art ⁷².

Pourquoi donc la religion a-t-elle pu inspirer tant d'attaques, dont plusieurs étaient justifiées? C'est, d'après Benjamin Constant, que l'on a toujours omis de faire une distinction essentielle : le sentiment religieux doit être nettement séparé des formes religieuses. Le sentiment revêt des formes diverses, qui sont les dogmes, les croyances, les pratiques et les cérémonies; il brise ensuite ces formes pour les remplacer par d'autres. Vouloir fixer et conserver identiques à elles-mêmes les formes religieuses, c'est tuer la religion; il faut au contraire que ces formes varient suivant la marche générale de l'esprit humain ⁷³.

Parmi d'intéressantes considérations de psychologie ou même de sociologie religieuse, B. Constant accorde une place de choix au polythéisme hellénique. Il ne professe point pour ce polythéisme l'adoration exclusive que lui vouera Ménard; il n'hésite même pas à retrouver dans ce polythéisme les restes de croyances primitives beaucoup plus grossières, avançant ainsi, dans de curieux chapitres, les études anthropologiques mo-

71. B. Constant, *De la Religion...*, vol. I, p. 24.

72. On trouve aussi chez B. Constant une idée que Ménard se plaira à développer : qu'un peuple libre qui abandonne sa religion perd aussi sa liberté politique : La mort du polythéisme en Grèce a été suivie par la tyrannie et la servitude, l'apothéose de Démétrius de Phalère et le couronnement de Néron. On lit dans B. Constant (vol. I, p. 89) : « L'époque où le sentiment religieux disparaît de l'âme des hommes est toujours voisine de celle de leur asservissement. Des peuples religieux ont pu être esclaves; aucun peuple irréligieux n'est demeuré libre. »

73. Plusieurs critiques contemporains virent dans cette apologie du sentiment religieux la marque du protestantisme de l'auteur.

dermes⁷⁴. Mais il démontre, contre l'ouvrage alors tout récent de Creuzer, l'originalité des Grecs, en réduisant à leur juste valeur les influences orientales; il étudie avec sympathie les oracles et la divination des Grecs, leurs idées sur l'immortalité, tous sujets que reprendra le *Polythéisme Hellénique* de notre auteur; il considère avec attention la vie morale et sociale des guerriers homériques, et, si son attitude envers ces mœurs primitives est moins uniformément élogieuse et plus critique que celle de Ménard, elle n'est pas moins pénétrante. B. Constant écrit en effet deux chapitres très neufs pour insister sur les différences de mœurs et de religion entre les deux grandes épopées homériques⁷⁵. Comme Ménard le fera après lui, Constant met aussi en valeur le caractère artistique du polythéisme, religion de la beauté. « Le besoin de contempler dans leurs Dieux l'idéal de la beauté inspira aux Grecs cette passion pour la beauté en elle-même, source idéale de chefs-d'œuvre que nous ne saurions imiter⁷⁶. » Enfin et surtout, le plus grand titre de gloire de la religion hellénique est, aux yeux de ce libéral de la Restauration, celui que célébrera notre révolutionnaire de 1848 : cette religion a échappé à l'emprise et à l'influence mal-faisante du sacerdoce. Les Grecs « ont seuls conservé cette liberté de l'intelligence qui permet à l'âme ses élans les plus sublimes, à l'esprit ses plus nobles développements. La victoire qu'ils ont remportée sur les corporations sacerdotales qui opprimaient le reste de la terre a été le signal des plus hautes destinées réservées à l'homme par l'être bienfaisant qui l'a créé⁷⁷ ».

Ce sont là des ressemblances curieuses, mais dont on ne saurait conclure nettement que Ménard a emprunté beaucoup à son prédécesseur : il avait dû le lire, bien qu'il ne l'ait nulle part cité. Mais l'ouvrage de Benjamin Constant, publié à une heure où la France n'était pas prête à en apprécier toute l'originalité, ne semble pas avoir exercé, sur la pensée religieuse

74. Cf. livre II, chap. II. « De la forme que le sentiment religieux revêt chez les sauvages » et chap. IV « Des idées d'une autre vie dans le culte des sauvages ».

75. B. Constant, *De la Religion...*, livre VIII, chap. I, « que la religion de l'*Odyssée* est d'une autre époque que celle de l'*Illiade* », et chap. III, « que la composition de l'*Odyssée*, et par conséquent sa mythologie, sont d'une époque postérieure à celle de l'*Illiade* ». Vico, il est vrai, avait déjà noté ces différences; et Vico, que nos contemporains remettent aujourd'hui en faveur, n'était pas un inconnu alors en France. Le *Globe*, plusieurs revues, le citaient et le connaissaient.

76. B. Constant, *op. cit.*, vol. III, p. 323.

77. B. Constant, *op. cit.*, vol. II, p. 468.

du XIX^e siècle, toute l'influence que méritait sa valeur. La lecture de ces volumes permet du moins à l'historien de mieux connaître l'état des questions religieuses au moment où se forma la pensée de Ménard et d'apprécier plus justement l'originalité de notre auteur. Les idées que développeront ses livres sur la Grèce ne seront pas toujours nouvelles; mais elles seront repensées, et comme renouvelées, par l'ardente passion de cet helléniste; elles seront aussi revêtues d'une expression imagée et éloquente, qui fait paraître ternes les pages plus mesurées, plus précises sans doute, mais plus sèchement abstraites, de l'auteur d'*Adolphe*.

La sécheresse, par contre, n'est pas le défaut d'un autre historien des religions, dont l'influence sur notre auteur n'est nullement problématique : E. Quinet. Ménard a fait, dans un article de 1857, un vibrant éloge de Quinet⁷⁸; mais même s'il n'avait jamais exprimé son admiration pour lui, il nous serait facile de déceler, dans certaines de ses phrases, et dans plusieurs de ses idées, la trace d'une lecture attentive du prophète lyonnais.

Le *Génie des Religions*, publié en 1842, reste l'une des œuvres les plus vibrantes de Quinet — l'une des moins fatigantes, diraient ceux qui supportent malaisément l'ardeur prophétique et la générosité trop uniformément magnifique d'un auteur bien démodé aujourd'hui. Parmi les nébuleuses généralités et les considérations sur l'Inde, la Perse, la Chine, l'Égypte, et d'autres contrées encore que l'auteur réunit et célèbre sous le nom d'Orient, le livre étudie avec une sympathie intuitive les religions en général, et consacre une cinquantaine de pages inspirées à la religion grecque. Avec le romantisme allemand, Quinet répète tout d'abord — et transmet à Ménard, à Fustel de Coulanges, à Renan et à toute la génération qui suivra — que le principe fondamental et générateur d'une civilisation est le principe religieux; que les institutions politiques, l'art, et toute la vie d'un peuple, se modèlent sur sa religion. Un peuple s'explique par ses Dieux, et faire l'histoire de ses Dieux, c'est retracer son histoire aussi. Ces Dieux, il faut s'efforcer de les comprendre et de les aimer. Quinet ne prononce pas le mot de symbolique, et il ne se livre pas à l'étude des mythes et des symboles avec la même patience que Ménard.

78. L. Ménard, dans *Revue Philosophique et Religieuse* (mai 1857), p. 179.

Parmi les Allemands, il va plus volontiers vers Herder et Gœrres que vers Creuzer. Mais une phrase comme celle-ci ne diffère en rien de ce qu'écrira notre « symboliste » vingt ans plus tard.

Dans ce pèlerinage à travers les cultes du passé, errant d'autel en autel, nous n'irons pas, infatués de la supériorité moderne, nous railler de la misère des Dieux abandonnés; au contraire, nous demanderons aux vides sanctuaires s'ils n'ont pas renfermé un écho de la parole de vie; nous chercherons dans cette poussière divine s'il ne reste pas quelque débris de vérité, de révélation universelle; et, dans tous les cas, nous remarquerons les relations de l'histoire politique avec les dogmes que ces peuples cachaient sous leurs symboles⁷⁹.

De ce long pèlerinage de Quinet à travers les cultes défunts, nous ne retiendrons que les développements qui semblent avoir frappé Ménard. Il en est que nous retrouverons chez lui à peine transformés. Lorsque Quinet, par exemple, résume l'évolution religieuse de l'humanité en quatre phases : l'apothéose de la nature, dans le paganisme de l'Orient; l'apothéose de l'humanité, dans le paganisme de la Grèce; l'apothéose de la cité, dans le paganisme de Rome; l'apothéose de la philosophie, dans le paganisme d'Alexandrie⁸⁰; il donne à Ménard l'idée première d'une division analogue⁸¹. Quinet recherchait un lien étroit entre la religion et le climat ou la configuration du pays où cette religion était née. Il n'était point le premier à le faire, mais c'est son exemple direct que suivra Ménard. C'est bien aussi dans le *Génie des Religions* (pp. 171 et 179) que Ménard a trouvé une idée qu'il s'est plu à développer avec de subtils arguments : que le panthéisme entraîne nécessairement l'adoption du système des castes. Sur le polythéisme grec en particulier, Quinet écrit quelques pages dont Ménard s'est souvenu; il ne professe point pour ce polythéisme la même dévotion que Ménard, mais il le justifie contre les reproches de frivolité enfantine que ne dédaignera pas de reprendre un Renan. Il montre que la religion des Grecs a dû contenir au moins quelques parcelles de vérité, car leur civilisation n'a pu reposer sur le vide et l'erreur⁸²; et il loue par-dessus tout dans cette religion l'anthropomorphisme, où les adversaires de l'hellénisme ont

79. E. Quinet, *Génie des Religions* (*Œuvres complètes*, éd. Pagnerre, 1857, vol. I), p. 13.

80. E. Quinet, *op. cit.*, p. 89.

81. Voir Ménard, *Catéchisme religieux des libres penseurs*, I, et *La Symbolique des religions anciennes et modernes*, 1896.

82. E. Quinet, *Génie des Religions*, p. 80.

souvent voulu voir une marque de grossièreté et d'infériorité. Le Grec cherche Dieu en lui-même; « il le retrouve dans l'harmonie des traits de son visage, il reconnaît dans les proportions de son corps le type de la beauté étalée dans le reste des choses... Il devient la mesure, la règle, le terme de tout; c'est le premier pas du paganisme au-devant de la révélation du Dieu fait homme ⁸³ ». L'auteur de la *Morale avant les Philosophes* verra aussi dans l'anthropomorphisme le caractère dominant de la religion grecque; il louera les Grecs d'avoir fait les Dieux à l'image de l'homme, puisque, selon le mot que Ménard attribue à Phidias, nous n'en connaissons pas de plus belle; et c'est encore Quinet qu'il suivra lorsqu'il verra dans la sculpture l'art le plus propre à exprimer ce polythéisme anthropomorphique ⁸⁴. Comme Ménard devait le faire plus longuement et avec un plus grand luxe de détails, Quinet montrait enfin le rôle joué par la poésie dans la religion hellénique, « cette religion de poètes ⁸⁵ », et il combattait le préjugé si vivace qui nous fait exagérer la croyance à la fatalité chez les Grecs, de même que Ménard devait s'acharner à démontrer que la divination et le soi-disant fatalisme laissaient intacts la foi en la libre volonté de l'homme.

Les ressemblances entre le *Génie des Religions* et les ouvrages de Ménard sont donc trop nettes pour qu'on puisse les attribuer à une série de rencontres fortuites. Certes, nous ne devons point oublier que, par ailleurs, la pensée religieuse des deux hommes offre de nombreux points de différence : Quinet ne dissimulait pas une sympathie réelle pour l'hellénisme, mais il restait plus profondément chrétien que ne le sera jamais notre païen mystique. Pour lui, la religion de la Grèce avait été comme une préparation et une introduction à la foi chrétienne. Ménard ne manquera jamais de respect envers la religion de Jésus, mais il ne lui subordonnera pas le polythéisme; le triomphe du Christianisme apparaîtra toujours à ce nouveau Julien l'Apostat comme nécessaire peut-être, mais regrettable. Il n'en est pas moins vrai que Ménard lut avec avidité le *Génie des Religions*, s'en assimila les idées et en imita même quelque-

83. E. Quinet, *op. cit.*, p. 322.

84. Voilà, disait Quinet de la statuaire, « l'art de la Grèce, celui qui n'apparaîtra véritablement qu'à elle... Toute statuaire est une apothéose. Art païen, c'est par le paganisme qu'il atteindra toute sa hauteur ». (p. 101.)

85. E. Quinet, *op. cit.*, p. 324.

fois le style. Il l'imita, parce qu'il y trouvait ce qu'il cherchait, obscurément sans doute : une étude sympathique et généreuse des religions du passé, une réaction romantique contre l'étroitesse du XVIII^e siècle.

Il est d'ailleurs possible de dater assez précisément l'époque où L. Ménard subit cette influence de Quinet. Il dut le lire plus d'une fois, et sans doute, en 1875, dut-il encore admirer le fragment posthume du philosophe libéral sur *La vie et la mort du Génie grec*; mais il ne l'imita plus après 1860. C'est même quelques années plus tôt, vers 1855, qu'il dut s'enthousiasmer pour la pensée apocalyptique et imagée de son aîné. Les deux ouvrages de Ménard où l'influence de Quinet est le moins contestable sont en effet la préface des *Poèmes* (1855) et les *Lettres d'un Mort* (1858)⁸⁶. Encore Ménard n'a-t-il jamais imité qu'avec originalité; il a su profiter de l'exemple de Quinet pour éviter ses défauts. Tous deux, certes, ont vieilli; mais l'érudition de Ménard repose sur une base moins fragile. Il a rarement écrit des pages qui sonnent aussi creux aujourd'hui, après les découvertes archéologiques modernes, que les développements de Quinet sur les Pélasges et les Phéniciens. Il a donné un peu plus de références, et s'est un peu plus défié des affirmations grandiloquentes et prophétiques, ou voulant l'être. Il y a plus de réalité chez Ménard; chez Quinet, comme l'écrira un de ses contemporains, Amiel, « on n'a jamais la joie de sortir de son cercle magique, de voir la vérité vraie, d'entrer en rapport avec les phénomènes et les êtres dont il parle, avec la réalité des choses⁸⁷ ». Le style même de Ménard plaît par une limpidité, une justesse plus réservée dans l'emploi des adjectifs et des métaphores, qui repose après la monotonie trop tendue du *Génie des Religions*. La couleur et l'éclat sont plus sobres, moins plaqués, moins « romantiques » enfin dans le mauvais sens du mot. Quinet, qui émut et enthousiasma ses contemporains, paie bien chèrement sa gloire d'autrefois. On n'a jamais beaucoup lu Ménard, mais le sort de Quinet n'est-il pas plus triste encore, puisqu'après avoir été aveuglé par ses qualités, autant que par ses défauts, on ne veut plus voir aujourd'hui que ceux-ci?

86. La page 358 du *Génie des Religions*, par exemple, a donné quelques traits et même quelques tours de phrase de la préface de Ménard et des pages 67-8 des *Lettres d'un Mort*.

87. Amiel, *Journal Intime* (éd. Crès, 1913), vol. I, p. 241.

Entre le *Génie des Religions* de Quinet et le *Polythéisme Hellénique*, c'est-à-dire entre la vingtième et la quarantième année de Ménard, un grand nombre d'études sur la religion et la civilisation grecques avaient paru en France; Ménard dut en lire la plupart. Nous ne pouvons mentionner ici, parmi ses prédécesseurs, que ceux qui ont exercé sur lui une influence incontestable, ou ceux dont l'œuvre a compté dans l'histoire de l'hellénisme vers le milieu du XIX^e siècle ⁸⁸.

Il n'est pas exagéré de dire que, vers la fin de la Monarchie de Juillet, une ère nouvelle s'ouvre en France pour l'étude de l'antiquité grecque. Au lieu de se contenter d'être des humanistes diserts, des amateurs éclairés des choses grecques, nos érudits se mettent, à la suite des Allemands, à voyager en Grèce, et non plus uniquement pour y décrire des paysages ou pour observer les mœurs des habitants. L'archéologie, l'épigraphie, la paléographie ne sont plus jugées inutiles à une bonne compréhension d'Homère et d'Hésiode. Philippe Le Bas avait été envoyé en mission en 1842; cinq ans après, il commençait la publication de son *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*. Ménard le connut très probablement, puisque Le Bas avait pour secrétaire son camarade de jeunesse, Thalès Bernard. En 1846, après bien des hésitations, et non sans de vigoureuses oppositions, la France décidait de fonder l'Ecole Française d'Athènes. Les débuts furent difficiles. La révolution de Février faillit amener la perte de la jeune école; mais l'infatigable Guigniaut intervint, la mit sous le patronage de l'Académie des Inscriptions, et la sauva en l'orientant définitivement vers l'érudition et l'archéologie ⁸⁹. Ménard ne semble jamais avoir eu de rapports très directs avec ces « Athéniens ». Il s'était, avant même que l'Ecole existât, fermé les portes de l'établissement en refusant de poursuivre son séjour à l'Ecole Normale et de prendre ses grades universitaires réguliers. Son esprit d'indépendance et l'originalité marquée de son hellénisme lui faisaient d'ailleurs regarder avec quelque défiance l'épigraphie et les fouilles archéologiques. Il tenait à ses idées favorites sur la Grèce, à son rêve de jeunesse; ce rêve s'était formé entre 1845 et 1855 sous l'influence des événements poli-

88. Pour de plus amples renseignements sur cette période de « retour à la Grèce », nous renvoyons à notre bibliographie critique de l'hellénisme en France à cette époque.

89. Voir le livre fort précieux de G. Radet, *L'Histoire et l'Œuvre de l'Ecole française d'Athènes* (Fontemoing, 1911).

tiques, des aspirations religieuses de l'époque, et de ses lectures. Après 1860, notre helléniste ne se souciera plus guère de se tenir au courant de l'érudition française ou étrangère.

Au début du Second Empire, alors qu'il fréquentait assidûment les milieux hellénistes de Paris, Ménard connut cependant quelques anciens « Athéniens » : Charles Levêque, esthéticien célèbre en son temps, dont l'idéal de beauté était entièrement grec; parmi ses considérations métaphysiques volontiers nuageuses, il affirmait que tout art doit, comme l'art grec, non pas tant chercher à imiter la nature, que dégager la beauté de cette nature et la continuer parfois⁹⁰. Voilà qui devait plaire à Ménard, lui aussi admirateur de l'idéalisme de l'art grec. Ce culte respectueux de la Grèce, le seul point sur lequel Ménard ne transigeât point, il ne le retrouvait pas dans l'irrévérencieuse satire du voltairien About, ni même chez un autre Athénien à l'esprit trop aigu, A. Grenier; il les rencontra tous deux dans les salons de la capitale. Un autre helléniste, Beulé, devint aussi le favori de la mode lorsque son heureuse découverte de l'entrée de l'Acropole l'eût rendu célèbre. Ménard lut naturellement son ouvrage; quand, la même année (1852), l'Académie Française proposa comme sujet de poème, pour le concours annuel, « l'Acropole d'Athènes », alléché par le sujet, il songea un instant à concourir; seule la certitude décourageante que la bienveillance des Académiciens désignerait une fois de plus la belle Louise Colet lui fit résister à la tentation de traiter en vers un thème aussi magnifique. Guigniaut, enfin, qui fut comme le second père de cette Ecole d'Athènes après avoir été l'introducteur des études symboliques en France, prodigua à notre helléniste et candidat au doctorat ses conseils bienveillants. Ménard ne fut cependant jamais au nombre de ses amis; la gravité magistrale de ce secrétaire de l'Académie des Inscriptions n'attirait guère, d'ailleurs, les effusions amicales; il rappelait, a dit un de ses plus chers disciples, « un de ces officiers de l'ancienne armée russe qui ne déposaient jamais leurs insignes et se couchaient dans leur uniforme⁹¹ ». Mais ces deux originaux, également passionnés pour l'antiquité

90. Ch. Levêque, *La science du Beau* (2^e éd., Durand, 1872, vol. II, p. 422). L'ouvrage fut d'abord écrit pour un concours de l'Académie des Sciences Morales, en 1857.

91. A. Maury, *Revue Bleue*, 22 avril 1876, p. 389.

et la mythologie, eussent été bien faits pour s'entendre, si la différence d'âge entre eux eût été moins considérable.

Au même moment où la fondation de l'Ecole d'Athènes, puis la découverte de Beulé, attiraient l'attention vers l'antiquité grecque, un écrivain, que l'on s'attendrait peu à voir citer parmi ces hellénistes, P. Mérimée, initiait le public français à la grande *History of Greece* de Grote. Ses six articles parurent dans la *Revue des Deux Mondes* entre 1847 et 1856 ⁹². Ménard n'avait d'ailleurs pas besoin de cette initiation : sa connaissance de l'anglais, qu'avait parfaite son séjour forcé en Angleterre, lui permettait d'aborder directement l'ouvrage dans le texte. L'ardente admiration que professait le libéral anglais pour la démocratie d'Athènes était bien faite pour le séduire. Nous ne pouvons résumer ici l'ouvrage de Grote. La solidité de la documentation, la pénétration critique de l'auteur, font contraste avec les ouvrages allemands, plus friands de vastes théories, plus originaux par là même, mais plus fragiles aussi. Sur les mythes en particulier, Grote présentait, dans son premier volume (chap. xvi, pp. 340-481) les considérations les plus réservées et les plus sages; il montrait soigneusement le faible de tous les systèmes d'interprétation, et semblait croire que les Grecs avaient inventé tant de jolis contes uniquement pour le plaisir de conter. Il n'y avait point, dans cette sagesse critique, de quoi enflammer Ménard. Les seules pages dans lesquelles nous pourrions trouver une source possible d'un paradoxe cher à notre auteur sont celles que Grote consacre à Socrate. L'historien anglais n'adopte pas l'attitude traditionnelle de sévérité envers le peuple athénien coupable de la mort de Socrate. Il remarque qu'il fallait que la tolérance fût extrême à Athènes pour qu'un procès n'eût pas été intenté à Socrate trente ans plus tôt. La remarque a pu amorcer chez Ménard les réflexions qui l'ont conduit à être si sévère pour le moraliste d'Athènes : il n'y faut chercher rien d'autre. Les pages qu'écrira notre polythéiste sur Socrate s'expliquent assez, par ailleurs, par l'évolution de ses idées.

Dans la préface de son *Polythéisme Hellénique*, et dans un bel article de revue ⁹³, Ménard a parlé avec de hauts éloges de

⁹². P. Mérimée, de l'histoire ancienne de la Grèce, *Revue des Deux Mondes*, 1^{re} avril 1847, 1^{er} août 1848, 1^{er} juin 1849, 15 mai 1850, 15 mai 1853 et 15 juillet 1856.

⁹³. *Revue Nationale*, 10 novembre 1863, p. 162-170.

l'érudit Alfred Maury. Maury avait publié en 1857 ses trois volumes intitulés *Histoire des Religions de la Grèce antique*. Ici encore, croyons-nous, il serait peu utile de nous livrer à une comparaison détaillée de ce savant ouvrage avec les livres de Ménard sur le même sujet. Le résultat d'un tel parallèle serait, à peu de chose près, négatif. Ménard a évidemment lu A. Maury : il a, parfois, sur Hésiode, sur la morale populaire des Grecs, sur les Orphiques, fait les mêmes remarques que son prédécesseur; quoi d'étonnant, puisqu'ils traitaient tous deux, selon les résultats de l'érudition d'alors, le même sujet? Quant au reste, Maury, professeur au Collège de France, savant estimé, est évidemment beaucoup plus solide et beaucoup plus modéré que Ménard. Il aime les Grecs, mais il n'hésite pas à indiquer les faiblesses de leur morale ou de leur religion; il est avant tout soucieux d'exposer avec clarté et mesure des faits, et, s'il y a lieu, des idées. Sa connaissance des mythes et des religions des races inférieures lui permet même de dépasser les résultats de l'érudition allemande et de comprendre avec plus de justesse la religion hellénique. Mais ses qualités même ont nui à ce savant scrupuleux et modeste. Le lecteur de nos jours peut trouver également vieillis ses ouvrages et ceux de Ménard; mais, plus que la probité intellectuelle qui rend si estimables les qualités de modération et d'impartialité de Maury, il goûte la flamme intérieure et le style plus ardent du païen mystique⁹⁴.

Au moment même où L. Ménard exposait dans ses ouvrages

94. Avant l'ouvrage de Maury, un professeur né la même année que Ménard et que celui-ci avait pu apercevoir à l'Ecole Normale, Jules Denis, avait publié une *Histoire des Théories et des Idées morales dans l'Antiquité* (Durand, 1856), qui précède à plusieurs égards le livre de Ménard sur la *Morale avant les Philosophes*. Denis y demandait aux modernes de considérer le polythéisme avec une impartialité sympathique, et il se montrait curieusement sévère pour les philosophes grecs. Il consacrait notamment à Socrate quelques pages fort originales. Si le philosophe en Socrate est grand, disait-il, l'homme politique, le maître de Critias et de Thérémène, « fut vaincu et méritait de l'être ». Avant lui, on obéissait aux lois sans se demander si elles étaient justes ou injustes; Socrate ne reconnut d'autre règle que la raison. « Quelque anarchiques que parussent les principes de sophistes, ils étaient moins révolutionnaires et moins dangereux que celui que Socrate inaugurerait »... (p. 87). Et Denis raille, comme le fera Ménard, le goût de Socrate et des Socratiques pour l'aristocratie de Sparte : c'était oublier ce qu'il y a de meilleur dans la Grèce, la liberté et l'esprit d'égalité. « Il faut le dire : Socrate et ses disciples appartenaient en politique à la pire espèce de révolutionnaires, à celle des révolutionnaires à reculons. » (p. 91.) Le moraliste, le républicain Ménard ne se montrera pas plus sévère pour le maître de Platon et de Xénophon. Nous ne pouvons prouver absolument qu'il a lu l'ouvrage de Denis, mais cela est vraisemblable, car le livre fut couronné par l'Académie et fut signalé dans plusieurs revues; ces ressemblances valent du moins la peine d'être indiquées.

ses idées sur la religion des Grecs, une science nouvelle venait de naître en Allemagne et semblait devoir transformer radicalement toutes les idées sur la mythologie hellénique et supplanter notamment la symbolique, qui avait encore quelques adeptes. Depuis 1851 paraissait, sous la direction de Kuhn et Aufrecht le *Journal pour la Philologie Comparée* (*Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*). C'est dans ce journal, écrivait Renan en 1857, dans une lettre aux directeurs de la toute nouvelle *Revue Germanique*, « que s'est fondée la science capitale qui résume le travail philologique de ces dernières années, la mythologie comparée. C'est aux fines analyses de M. Kuhn et de ses collaborateurs qu'on doit la démonstration de ce résultat important, que la race indo-européenne n'a eu d'abord qu'un système de mythes, dont les Védas nous présentent la forme la plus ancienne, comme elle n'a eu d'abord qu'un seul vocabulaire, qui se trouve épars dans les rameaux divers de la grande famille, depuis l'Islande jusqu'à Ceylan⁹⁵ ». Avec cette nouvelle génération de savants, la mythologie ne devenait plus en effet qu'une branche de la philologie — et l'on n'était pas toujours tendre pour ces mythes que chérissait notre symboliste. Max Müller n'hésitait pas à appeler la mythologie la peste (« the bane ») de l'antiquité. Il n'y voyait qu'une suite de contresens et d'équivoques, une « maladie du langage ». En France même, la *Revue Germanique* publiait, sous l'égide de Renan, quelques articles où Max Müller développait avec une vigueur dogmatique sa thèse un peu étroite, et un jeune savant, Michel Bréal, adoptait d'enthousiasme les mêmes idées dans un ouvrage qui fit quelque bruit⁹⁶.

Ménard connut les théories de ces philologues contemporains; il ne les utilisa guère dans son *Polythéisme Hellénique*, mais il commença à apprendre le sanscrit et quelques pages éparses çà et là dans ses œuvres montrent qu'il avait des Védas, des grandes épopées indiennes, du code de Manou, une connaissance directe et précise⁹⁷. Mais il professait pour son cher peuple grec une piété trop exclusive, pour qu'il pût jamais se résoudre à subordonner les Dieux — ou les épithètes — homériques, à ceux ou celles des Védas. Il lui semblait criminel

95. Cette lettre (du 15 déc. 1857) est reproduite dans les *Questions Contemporaines*, p. 254-5.

96. M. Bréal, *Hercule et Cacus, étude de Mythologie comparée* (Durand, 1863).

97. Voir surtout Travaux récents sur la Linguistique (*Année phil.*, 1867, p. 469-498) et *Histoire des Anciens Peuples de l'Orient* (Delagrave, 1882), chap. V.

d'admettre, avec Max Müller, que les mythes n'étaient que des mots, devenus, de noms ou attributs qu'ils étaient à l'origine, des Dieux. En l'occurrence, cette piété pour les Dieux grecs évita à L. Ménard de tomber dans l'erreur de la plupart de ses contemporains; il sut ne pas partager l'engouement pour la philologie comparée. Les pages qu'il écrivit sur Max Müller nous paraissent fines et justes, alors qu'elles n'étaient, aux yeux de ses contemporains, que la protestation d'un mythologue attaché à une théorie symbolique désuète. Dire que la mythologie est une maladie du langage, écrivait-il, « c'est à peu près comme si on disait que la fleur est une maladie de la plante. Encore faudrait-il admettre que le langage a donné naissance à la mythologie, comme la plante produit la fleur, ce que, pour ma part, je suis loin d'accorder... Il y a dans les formes vivantes que donne à la religion le génie créateur des époques primitives, quelque chose de plus sérieux qu'une collection de rébus ou de calembours ⁹⁸ ».

Ménard était ici bien inspiré. Ces savants, si prompts à conclure de l'existence des langues aryennes à celle des races aryennes, qui trouvaient, ou imaginaient, un « Aryen védique identique à l'homme primitif », allaient voir à leur tour leurs théories battues en brèche par l'école anthropologique. Mannhardt renversa leur météorologie et leur astronomie pour attirer l'attention sur les cultes de la végétation. Mac Lennan découvrit le totémisme, Tylor, Andrew Lang et Frazer observèrent l'homme primitif tel qu'il est, au lieu de le poser dans l'abstrait, et supposèrent que les peuples civilisés, les Grecs comme les autres, avaient traversé ce stade de coutumes et de notions sauvages et que les mythes étaient des survivances de cet état antérieur. Ménard, alors âgé, ne semble pas avoir eu la curiosité d'explorer ces sciences nouvelles qui attirèrent l'attention dans les vingt dernières années du siècle.

Notre époque a continué à développer ces théories anthropologiques et sociologiques sur le folk-lore et la mythologie des peuples anciens. Mais il siérait mal à nos contemporains, à qui l'expérience de plusieurs générations a appris combien sont fragiles et éphémères toutes les théories sur la religion antique, d'envisager avec une supériorité orgueilleuse les efforts de nos prédécesseurs. Nos arrière-petits-fils riront à leur tour de notre

98. L. Ménard, Travaux récents sur la Linguistique, dans l'*Année Philos.*, 1867, p. 490.

savoir archéologique, de nos idées sur les Crétois ou les Hittites, de notre façon d'entendre ou de traduire Homère. Souvenons-nous plutôt, après avoir précisé la place de Ménard parmi ses prédécesseurs et ses contemporains, que, si notre auteur n'a pas eu les vastes connaissances de certains d'entre eux, l'originalité des créateurs de systèmes, il a essayé de comprendre les Grecs avec un amour rétrospectif et pénétrant, il a ajouté aux ressources de la critique des textes, de l'épigraphie, de l'archéologie, un sens très juste de la complexité des problèmes et un souple éclectisme, moins frappant peut-être, mais plus louable qu'un étroit dogmatisme. Ménard, enfin, s'il a quelquefois prêté aux Grecs ses idées politiques de républicain de 1848, a voulu aussi se refaire une religion et une philosophie à leur image. Il a évité ainsi le piège tendu à bien des historiens des choses religieuses qui « tournent toujours autour de la religion sans jamais pénétrer en elle »⁹⁹; réalisant au XIX^e siècle l'ambition des humanistes de la Renaissance, il s'est refait une âme antique pour se rapprocher du peuple de ses rêves.

99. L'expression est du philosophe italien Giovanni Gentile, à propos d'un manuel par trop voltairien d'histoire des religions, *l'Orpheus* de M. Salomon Reinach.

CHAPITRE VI

L'HELLENISME DE LOUIS MENARD

2. — LA RELIGION, L'ART ET LA MORALE DE LA GRÈCE

- I. — Originalité de l'hellénisme de Ménard. — Son goût pour les mystiques et le syncrétisme des Alexandrins.
- II. — Les caractères de la religion grecque : 1° pluralité des Dieux, polythéisme; 2° religion de la loi; 3° anthropomorphisme; 4° culte des héros et affirmation de l'immortalité. — Cette religion est avant tout une religion humaine.
- III. — Le culte chez les Grecs : absence du sacerdoce. — Les sacrifices. — Les oracles. — Les mystères et l'orphisme.
- IV. — L'art grec, traduction des symboles de l'hellénisme. — Ses rapports avec la religion. — Originalité de l'art grec dans la doctrine de Ménard. — Sculpture antique et sculpture moderne.
- V. — La morale grecque, conséquence du polythéisme. — Ménard cherche cette morale chez les poètes. — Morale essentiellement républicaine, politique et sociale. — Les guerriers, la femme et la famille chez Homère. — Morale historique. — Sparte et Athènes.
- VI. — Les philosophes présentés comme les adversaires de la religion, de la morale et de la démocratie antiques. — Leur rôle néfaste. — La fin du polythéisme et l'avènement du christianisme. — Survivance de l'hellénisme dans la religion nouvelle.

I

L'INTERPRÉTATION mythologique était, pour Ménard, le problème préliminaire à résoudre avant toute discussion sur la religion grecque. Il fallait comprendre ce que les Grecs avaient pensé de leurs Dieux avant de porter un jugement sur leur religion, et par suite sur leur morale et sur leur art. Ce problème une fois résolu par la symbolique, il était plus aisé d'aborder les divers aspects de l'hellénisme.

Les idées de Ménard sur la Grèce ne se présentent pas dans ses ouvrages avec une absolue rigueur logique ou chrono-

gique; c'est ainsi qu'il examine d'abord, dans sa thèse, la morale présocratique, avant d'en arriver, dans le *Polythéisme hellénique*, à la cosmologie et même à la mythologie des Hellènes. Mais c'étaient les nécessités de l'exposition qui l'obligeaient, en particulier dans une thèse de Sorbonne, à ne traiter qu'un sujet limité et étroitement défini, pour revenir plus tard à d'autres aspects de l'hellénisme. Il est facile de voir par ses *Poèmes*, publiés avant ses travaux en prose, que toutes ses idées sur l'hellénisme étaient déjà formées en 1855 — sinon plus tôt — et constituent un corps de doctrine qu'un critique peut tenter de reconstituer sans une trop grande présomption.

Ce n'est point d'ailleurs la solidité logique du « système » de Ménard, ni sa valeur comme reconstruction exacte de la religion et de la morale grecques, qui peuvent présenter un intérêt durable pour nous aujourd'hui. Malgré bien des aperçus curieux et justes, que semble parfois reprendre l'érudition contemporaine, l'hellénisme de Ménard, il faut le reconnaître, est surtout une vision idéale, un rêve entrevu par l'imagination et raconté, non sans de nombreuses et subtiles précisions. Mais ce rêve même vaut d'être étudié, puisqu'il nous permet de mieux comprendre la personnalité complexe de notre auteur; puisque, de plus, il a été partagé ou adopté par bien des amis de Ménard qui, lors des jours glorieux du Parnasse, virent l'Hellade à travers les lunettes de notre érudit. Accordons une fois pour toutes que ces théories sur la Grèce ne correspondent pas toujours à ce que dut être la réalité, et nous trouverons encore du charme à ces livres de Ménard. L'érudition moderne a certes apporté dans ces domaines un souci d'exactitude scrupuleuse et d'objectivité qui peut à bon droit nous rendre sévères pour nos prédécesseurs; mais cette même érudition reconnaît implicitement que sa connaissance d'un passé aussi lointain reste fragmentaire, et que monuments, textes et inscriptions ne peuvent guère servir que d'aliment à notre imagination, qui se refait une Grèce selon ces données nouvelles, et ébauche à son tour ses rêves nostalgiques. Le « rêve hellénique » de Ménard restera l'un des plus beaux et des plus originaux parmi ceux qui ont consolé les poètes ou les historiens modernes. Une époque comme la nôtre, qui semble tout à la fois appliquer les méthodes scientifiques les plus minutieuses, et se décourager des résultats trop maigres, peut-être illusoires,

qu'elle obtient, devrait plus que toute autre s'intéresser à la vision d'un helléniste aussi épris de mystère et d'ésotérisme que L. Ménard.

Il n'est pas jusqu'à son goût pour les Alexandrins et pour les interprètes mystiques de la Grèce dans les premiers siècles de notre ère, qui ne semble rapprocher L. Ménard de nos contemporains. Parmi les auteurs grecs que Ménard cite à l'appui de ses théories ou de ses vues, à côté d'Homère, d'Hésiode, d'Hérodote, de Platon, de Xénophon, il y a, plus souvent encore, les grammairiens ou les philosophes de l'époque que nous appelons communément « la décadence » ; il y a cet Origène qui, tout chrétien qu'il était, a séduit notre helléniste par ses étranges théories sur la chute et la purification des âmes ; ce Porphyre, mythologue subtil de l'*Antre des Nymphes*, qui a opposé au christianisme une recherche ardente et pure du salut de l'âme ; son élève Jamblique, dont l'ouvrage sur les Mystères plaisait à Ménard, malgré — ou pour — ses abstractions quintessenciées ; Proclus enfin, que Ménard célébrait plus vivement encore, parce qu'il se retrouvait en ce poète qui, au v^e siècle de notre ère, offrit aux temples renversés du polythéisme l'émouvant adieu d'une voix amie. Ménard, acharné contre la laideur et la bassesse du monde moderne, s'enthousiasma pour cet hiérophante qui, quatorze siècles avant lui, s'était déjà proclamé le « prêtre de tous les Dieux », et avait consolé son dégoût des choses de la terre par une noble aspiration vers un monde idéal¹. Porphyre, Jamblique, Proclus, tels sont, avec Plotin, Nonnus et quelques autres, les philosophes vers lesquels notre époque aussi se tourne avec curiosité. On nous a assez longtemps présenté une antiquité appauvrie et étriquée, réduite par les pédagogues à l'éloquence patriotique de Démosthène et à la période oratoire de Cicéron. L'Eglise Catholique elle-même s'en est obstinément tenue aux poètes païens traditionnels, aux tragédies de Sophocle et aux discours de Tite-Live, sans oser pénétrer franchement dans le domaine de la philosophie alexandrine et de la riche littérature grecque chrétienne. Ces penseurs d'une époque tardive et dédaignée étaient cependant proches de nous que la perfection achevée du siècle de Périclès, dans laquelle on a longtemps voulu résumer toute la Grèce.

1. L. Ménard a traduit les *Hymnes* de Proclus, ou Ploclos comme il l'appelait. Sa traduction a paru pour la première fois dans la *Revue Nationale* (vol. II, 10 déc. 1862, p. 576-581).

Le syncrétisme religieux qui semble attirer de nos jours plusieurs âmes inquiètes, l'union entre la sagesse de l'Orient et les traditions de l'Occident que préconisent certains de nos prophètes, nous permettent de lire avec une curiosité sympathique ces Alexandrins, plus modernes que les Platon et les Aristote, justement parce que plus complexes et plus troubles. Parmi les hellénistes du XIX^e siècle qui voulaient souvent ne voir que le beau idéal, la perfection du Parthénon et la sagesse de Socrate, Ménard, avec son goût pour la subtilité alexandrine et le mysticisme néo-platonicien, a indiqué une voie qui semble assidûment suivie aujourd'hui².

Aidé — ou quelquefois égaré — par les philosophes et les mythologues alexandrins; fort de sa connaissance très profonde de l'antiquité grecque jusque dans ses auteurs les plus obscurs, de ses monuments, de ses statues, de ses vases, Ménard s'est donc efforcé de développer ses vues sur l'hellénisme, et de donner par là les raisons de son culte fervent de la religion et de la société grecques.

II

Du Polythéisme hellénique — tel est le titre de l'ouvrage de Ménard dont ses amis et ses contemporains, Banville, Leconte de Lisle, Heredia, Michelet, se sont plus d'une fois inspirés. C'est à ce polythéisme que Ménard a en effet rattaché, non seulement la religion, mais la morale, la politique et l'art de la Grèce.

La pluralité des Dieux est, après l'immoralité des fables mythologiques, le trait que les modernes ont le plus volontiers

2. On sait avec quelle attention M. Bréhier, M. P. Lasserre, M. E. Krakowski, M. Mario Meunier et bien d'autres, se penchent de nos jours sur Plotin et Philon. Jamblique et Proclus. M. A. Thérive écrivait récemment, à propos de ces Alexandrins : « Peut-être est-ce ce genre de philosophes qu'il est aujourd'hui le plus curieux et le plus profitable d'étudier, à une époque où les modes de pensée de nos pères ne semblent pas toujours satisfaisants pour épuiser le réel. » (*Le Temps*, 20 déc. 1929, p. 3). Voir aussi l'article de M. Daniel Halévy sur M. Mario Meunier, dans *Candide* (12 déc. 1929), où l'ombre de Ménard est invoquée et célébrée pour avoir devancé nos contemporains dans l'étude sympathique des Alexandrins. Et M. Krakowski, dans *Les Nouvelles littéraires* du 18 janvier 1930, indique comment la philosophie de Bergson, « en restituant à la pensée intuitive sa secrète vertu, nous a contraints d'assimiler à une pensée classique symbolisée par Platon et Aristote, le génie alexandrin illustré par Plotin ». Le même article cite quelques lignes typiques de M. Pierre Lasserre, où la ressemblance entre l'époque qui vit éclore les doctrines alexandrines et la nôtre, est ingénieusement marquée.

reproché au paganisme antique. Le peuple juif reçoit traditionnellement les éloges des historiens de la religion pour être arrivé d'emblée à cette conception d'un Dieu unique, où ne devaient atteindre, après de longues spéculations, que quelques-uns parmi les philosophes hellènes. Le plus célèbre des contemporains de Ménard avait montré comment l'hellénisme, supérieur au judaïsme sous tant d'autres rapports, en était resté, avec sa pluralité des Dieux et des héros, à une conception arriérée de la divinité. « L'Aryen, disait-il, n'arriva pas aussi vite que le Sémite à se séparer du monde; longtemps il adora ses propres sensations, et, jusqu'au moment où les religions sémitiques l'initièrent à une notion plus élevée de la divinité, son culte ne fut qu'un écho de la nature ³. » D'autres, dans leur désir d'atténuer ou d'excuser ce polythéisme des Hellènes, recherchaient dans la mythologie grecque les traces d'un monothéisme antérieur. Ménard, au contraire, glorifie bien haut ce polythéisme que voudraient timidement excuser même des amis sincères de l'antiquité. Il existe, pour lui, quatre façons de concevoir l'univers : on peut l'envisager comme une machine, comme un animal, comme un champ de bataille ou comme un concert. A la première de ces conceptions répond le monothéisme, pour qui toute la nature est une matière inerte, que meut la volonté extérieure d'un dieu unique. Le panthéisme voit dans la nature une unité vivante; le dualisme iranien réduit le monde à un champ de bataille, où se livre la lutte éternelle de deux principes opposés; mais le polythéisme seul a su discerner derrière toutes choses des énergies multiples et indépendantes, dont le concours produit l'harmonie universelle ⁴.

Or la race indo-européenne est, pour Ménard, naturellement polythéiste, de même que les Sémites, « dans les déserts de sable, sous le ciel d'Arabie, profond, sans nuages, toujours le même ⁵ », ont pu être naturellement monothéistes. Les Aryas

3. E. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, C. Lévy (éd. de 1863), p. 468-9.

4. Catéchisme religieux des libres penseurs (*Critique Philosophique*, 15 juillet 1875, p. 376-7) et Symbolique des Religions anciennes et modernes (*Revue d'Histoire des religions*, 1896, p. 176 sq.)

5. *Morale avant les Philosophes*, p. 14. Ménard paraphrase ici la fameuse formule de Renan (*Histoire générale des langues sémitiques*, éd. de 1863, p. 6 : « le désert est monothéiste »), sans y ajouter les nuances par lesquelles Renan, devant les objections des historiens actuels, ne niait pas la possibilité d'un polythéisme primitif à l'origine du monothéisme sémitique.

de l'Inde ont abandonné le polythéisme pour le panthéisme — que Ménard réproouve comme le produit d'une odieuse élaboration sacerdotale; seuls les Hellènes ont conservé dans sa pureté la foi aux énergies multiples de l'univers. « Leur première langue est la poésie, leurs premiers Dieux, les aspects changeants du jour, les formes multiples de la sainte lumière. Sur les sommets sublimes, ils se sentent trop près du ciel pour être écrasés par sa grandeur; baignés dans l'éther calme, nourris de la fraîche rosée des montagnes, entourés de nuages d'or, ils vivent avec les Dieux ⁶. » Ils sont dans une communion perpétuelle avec la nature, et les Dieux même ne trônent pas au-dessus d'eux, selon une hiérarchie immuable. Les hommes sont leurs frères, et reliés à eux par les Centaures et les Satyres, les Héros et les demi-Dieux.

Comment un peuple a-t-il été amené à concevoir ainsi ses Dieux comme

Des amis indulgents, non des maîtres sévères ⁷,

et à les rapprocher de lui au point d'en faire presque des compagnons et des égaux? La familiarité des rapports entre les Olympiens et les mortels est un des traits de l'hellénisme qui choquent le plus fortement nos idées modernes, pour peu que nous devions nos habitudes religieuses à la lecture de la Bible. « Où étais-tu lorsque je semais les étoiles? », répond Jéhovah en courroux aux plaintes de Job ⁸, et celui-ci se tait et implore le pardon de son Dieu redoutable. Nous oublions que la notion grecque de la divinité était radicalement différente des idées judaïques et même chrétiennes. Au lieu de chercher l'élément divin dans la nature ou au-dessus d'elle, la Grèce l'a trouvé dans l'homme.

L'homme peut trouver Dieu en lui-même, poursuit Ménard, parce qu'il se sent, non seulement une force, mais une loi qui se connaît elle-même. Nous recevons en effet du monde extérieur des impressions, qui nous indiquent l'existence de causes inconnues; seule leur action nous révèle le jeu de ces puissances, manifestées par le spectacle changeant des apparences; nous les appelons des forces, puisqu'elles agissent sur nous. Mais l'homme à son tour peut résister à leur action, car il est

6. *Morale*, p. 15.

7. L. Ménard, *Hellas*, vers 45.

8. *Livre de Job*, chap. 38, verset 4 sq.

lui aussi une force, c'est-à-dire un principe de mouvement. Nous concevons donc tout d'abord le monde comme une série d'actions et de réactions réciproques, c'est-à-dire de forces : tel est, dans la métaphysique de Ménard, le « dogme fondamental de la révélation primitive ⁹ ».

Derrière le jeu en apparence irrégulier de ces forces extérieures, l'homme perçoit cependant une certaine régularité dans le temps et dans l'espace; il discerne donc des lois dans les causes qui produisent ces événements divers. Or

nous sentons aussi en nous une loi comme nous y sentons une force. Parmi les formes possibles de notre activité, il y en a une que nous concevons comme plus belle et meilleure, comme plus conforme à notre nature. Cette règle intérieure qui vit en chacun de nous n'est pas imposée à l'homme et distincte de lui, elle n'est pas non plus son œuvre ni la conception abstraite de sa pensée, elle est lui-même, puisqu'elle est sa conscience. L'homme trouve donc en lui-même l'idée d'une loi vivante, comme il y trouve l'idée d'une force libre, et c'est d'après ce type et ce modèle qu'il conçoit les forces et les lois de l'univers ¹⁰.

En d'autres termes, l'homme, par une application instinctive du principe de causalité, attribue à des causes extérieures les actions dont il ne trouve pas la source en lui-même; il ne peut les comprendre qu'en les concevant à son image et en les interprétant d'après ce qu'il connaît de lui-même; s'il est frappé par la régularité de ces phénomènes extérieurs, il les appelle des lois.

Telle est la grande découverte des Grecs : au lieu de s'arrêter, comme la plupart des peuples barbares à la notion de force, ils se sont élevés dès l'origine à l'idée de loi. Spontanément, avant toute réflexion de leurs philosophes, ils ont eu l'intuition de l'ordre universel; c'est cette intuition que Ménard appelle « la révélation primitive ». Ils ont vu que les apparences des choses (ciel, terre, astres, mer, feu, etc.) ne sont pas l'essence des choses, mais seulement le signe révélateur de leur existence, les effets de causes inconnues; ces causes sont les lois des choses, et ces lois sont les Dieux. Les deux termes : lois et Dieux, sont donc identiques pour Louis Ménard, et il célébrera dans la religion grecque la religion de la loi.

9. Ménard est revenu bien des fois sur ce point, mais sans apporter jamais une grande clarté dans ses développements et en usant toujours des mêmes formules frappantes et elliptiques. Voir surtout *Morale*, p. 22-24 et *Polythéisme*, p. 370-380.

10. *Revue Nationale*, vol. 10 (10 juillet 1862) p. 421 (*Polythéisme hellénique*, p. 374.)

Ce point est fort important dans l'hellénisme de Ménard; il est revenu à plusieurs reprises sur ce culte de la loi (loi physique et loi morale) qu'il place au centre de la théologie grecque. « Partout des législateurs au berceau des républiques et l'idée, si nouvelle dans le monde, de la souveraineté de la loi ¹¹. » Malheureusement il n'a jamais apporté de définition précise de ce mot loi, sous lequel on peut, même en grec, désigner tant de choses ¹². Un érudit contemporain, M. Glotz, a étudié de plus près ce que les Grecs savaient et pensaient de leurs lois ¹³. Il a indiqué que, s'ils l'envisageaient parfois sous son aspect d'institution sainte et immuable, ils transfiguraient aussi avec une vénération aveugle le fouillis de leurs règlements pratiques. La loi que célèbre Ménard ne semble pas être la même que louent éloquemment la fameuse prosopopée du *Criton* et un curieux discours attribué à Démosthène ¹⁴. Le seul texte ancien que Ménard ait cité à l'appui de son assimilation des Dieux grecs aux lois est un passage d'Hérodote. « Les Pélasges, dit le vieil historien, ne donnaient aux Dieux ni nom ni surnom; mais ils les appelaient les Dieux (θεοὺς, « les Lois », traduit Ménard) parce qu'ils ont établi l'ordre dans l'univers » (ὅτι κόσμωθέντες τα πάντα. Hérodote, II, 52). L'étymologie qui rattache θεός au verbe τιθεῖν est, pour dire le moins, fort problématique; Ménard l'a cependant maintenue à l'encontre de toutes les objections, parce qu'elle s'accordait exactement avec l'idée préconçue qu'il se formait des divinités grecques. Cette théorie de notre helléniste, qui interprète les Dieux multiples des Grecs comme les lois perçues derrière le cours varié des événements, est l'argument par lequel Ménard a toujours justifié, ou plutôt glorifié, le polythéisme et l'anthropomorphisme de la religion grecque.

Le point de départ du polythéisme est en effet l'anthropomorphisme; et on n'a pas ménagé à la religion grecque ce reproche d'anthropomorphisme. Quelle religion, cependant, pourrait être absolument à l'abri du reproche? — si reproche il doit y avoir. Pour Ménard, c'est en vertu d'une nécessité logique que l'homme interprète les Dieux d'après ce qu'il

11. *Morale*, p. 6.

12. Voir un essai de définition dans Rob. Bouvier, La notion de loi, *Revue de Synthèse Historique*, tome VI, juin 1928.

13. Glotz, *La cité grecque*, 1928, p. 158-163.

14. Pseudo-Démosthène, *Contre Aristogiton*, I, cité par M. Glotz, op. cit., p. 163.

trouve en lui-même. Tout dépend du caractère particulier de cet anthropomorphisme; or, si le Grec a conçu les Dieux à son image, c'est qu'il a trouvé en lui le modèle de « la loi », de l'intelligence et de la liberté (l'homme s'étant d'abord conçu comme une cause intelligente et libre). Il est donc bien naturel qu'il prête aux Dieux cet idéal qu'il s'enorgueillit d'avoir trouvé en lui-même. « Hélène offrait dans un temple une coupe taillée sur le modèle de son sein. Si la Grèce prête aux Dieux la forme humaine, c'est, dit Phidias, parce qu'on n'en connaît pas de plus belle; si elle leur attribue les qualités de l'homme, c'est que, selon le mot d'Hésiode, seul de tous les animaux, l'homme connaît la justice ¹⁵. »

Il n'y a donc point d'impiété dans cet anthropomorphisme qui, discernant dans les Dieux une volonté analogue à la volonté humaine, les revêt d'une forme humaine. Ménard avait interprété, selon l'herméneutique stoïcienne, les Dieux de la Grèce dans un sens physique; mais il savait bien que ce sens physique était fort peu de chose pour les fidèles qui, au siècle de Périclès, adoraient Déméter ou Pallas-Athéné. Ce n'est pas lui-même que l'homme adore dans ses Dieux, ce sont seulement les traits qu'il a en commun avec ces puissances supérieures; des symboles purement physiques n'auraient pas suffi au zèle religieux d'un peuple qu'un autre hiérophante de l'hellénisme appellera, après Ménard, le « peuple le plus pieux du monde ¹⁶ ». Le caractère humain que le Grec donne à ses Dieux n'est pas plus condamnable que le Dieu fait homme du Christianisme, ou le Dieu national et même provincial, le Dieu soucieux de nos petites querelles de clocher, le saint occupé à intercéder en notre faveur, qu'adorent souvent ceux même d'entre nous qui sourient dédaigneusement de l'anthropomorphisme hellénique. Les dieux grecs sont d'autant plus vivants qu'ils sont plus humains. Tant que l'humanité ne sera pas composée uniquement de philosophes, qui seuls pourraient adresser leurs prières à des idées pures, elle se verra obligée de conserver à ses Dieux quelque chose d'humain, pour qu'ils puissent l'en-

15. *Morale*, p. 23. La phrase sur Hélène paraît être une réminiscence de Renan, qui, dans son article sur les religions de l'antiquité, réédité dans les *Etudes d'Histoire religieuse*, disait (p. 30, note) : « La Grèce façonne les Dieux à son image, comme Hélène, pour honorer la Minerve de Lindos, lui offrit une coupe d'ambre jaune faite sur la mesure de son sein. »

16. Wilamowitz, cité par Th. Zielinski, *La religion de la Grèce antique* (Les Belles Lettres, 1926), p. 4.

tendre et la comprendre. Et parmi ces Dieux humains, le premier rang appartiendra toujours à ces Olympiens qu'adora la Grèce.

Le polythéisme d'ailleurs n'abaisse pas les Dieux pour les rapprocher de l'homme; il élève l'homme vers les Dieux. L'une des parties les plus originales de l'hellénisme de Ménard est l'attention toute particulière qu'il a accordée au culte des demi-dieux et des héros, dont on a trop souvent réduit à l'excès la place¹⁷. Hésiode, qui fait naître les Dieux et les hommes de deux couples jumeaux de la famille des Titans, leur attribue une même origine; et les Stoïciens, lors du déclin de la religion grecque, proclamèrent orgueilleusement : « L'homme est un Dieu mortel. » — Puisque les Dieux sont semblables aux hommes, ajoute L. Ménard, les hommes peuvent devenir des Dieux; et le mot religion, selon une interprétation à laquelle notre helléniste n'a jamais voulu renoncer, est vraiment « ce qui relie » la terre au ciel¹⁸. Zeus descend sur la terre en pluie d'or; Dionysos, Perséphoné, les Dioscures, Héraclès, sont le fruit de ses fécondes unions, et sont reçus à leur tour parmi les immortels; leurs vertus et leurs travaux peuvent conquérir le ciel à quelques humains. C'est là, pour Ménard, la « traduction poétique de cette pensée salutaire et fortifiante : les grands hommes sont de race divine, et par leurs durs labeurs, par la pratique des vertus divines, ils retournent au ciel dont ils sont sortis¹⁹ ». La religion de l'Inde avait déjà eu ses incarnations divines; dans d'autres théologies encore, les Dieux descendront sur la terre pour sauver le monde; en Grèce, c'est « l'homme qui escalade le ciel par sa vertu²⁰ ».

Le culte des héros, c'est-à-dire l'apothéose de certains hommes remarquables par leurs vertus, apparaît donc à Ménard comme la consécration de la morale religieuse des Grecs. Il y voit davantage encore : ce culte est pour lui la plus haute sanction de l'amour de la patrie. L'hellénisme de Ménard, nous le savons, n'est jamais sans rapports avec ses convictions politiques; et Ménard était à la fois républicain et patriote, « qua-

17. L'érudition contemporaine, ici encore, ne désavouerait pas Ménard, car elle est revenue à ce culte des héros, si précieux pour la connaissance des idées grecques sur l'immortalité. Voir par exemple l'important ouvrage de L. R. Farnell, *Greek Hero-Cults and Ideas of Immortality* (Oxford Press, 1921).

18. Seulement Ménard n'a jamais expliqué pourquoi les Grecs n'ont jamais eu l'équivalent de ce mot latin *religio*.

19. *Morale*, p. 30.

20. *Morale*, p. 31.

rante-huitard », voire même communard, et ardent nationaliste. Si le polythéisme lui paraît la meilleure des formes religieuses, c'est que la pluralité des Dieux est la meilleure garantie contre le despotisme et la tyrannie ici-bas; que les multiples Dieux de l'Olympe se trouvent ainsi condamner Napoléon III. Si la religion des demi-dieux lui paraît mériter une haute admiration, c'est qu'elle fortifie l'amour de la patrie, dont Ménard trouve les plus magnifiques modèles chez le peuple grec. Les Héros gardiens des cités, les Lares protecteurs des familles, unissent l'Hellène à ses ancêtres ou à ses compatriotes. Ces demi-dieux locaux rattacheront l'émigré ou l'exilé à sa ville natale; du haut de l'Olympe conquis par leur apo-théose, ils veillent sur leurs frères ou leurs descendants et leur prêtent l'appui de leur bras sacré.

Peut-on cependant pousser jusqu'au bout cette assimilation entre les hommes et les Dieux? La réflexion n'a pas tardé à indiquer aux Grecs que les Dieux *sont*, l'homme *devient* — si l'on peut rendre par ce verbe français l'idée d'une perpétuelle naissance que suggère le mot grec γένεσις. Les Dieux sont les lois ou les principes des choses; or, ces principes sont inaltérables, restent éternellement semblables à eux-mêmes, entretiennent toute vie sans vivre eux-mêmes; en un mot, ils ne peuvent mourir. Les hommes, au contraire, sont sans cesse transformés et altérés par le temps. Leur vie changeante, évolution régulière dont le terme est la mort, les sépare des Dieux qui sont toujours.

Est-ce à dire que tout espoir d'immortalité soit interdit au mortel? « Tu es poussière, et tu retourneras à la poussière », déclaraient les patriarches hébreux; et l'Ancien Testament n'offrait à la créature humaine que le ténébreux schéol des Prophètes. Ménard n'a jamais pu arriver lui-même à une certitude ou à une croyance ferme sur ce sujet qui l'a tourmenté toute sa vie; il ne se dissimulait pas, malgré son angoisse inquiète devant la mort, que « l'immortalité, a priori le plus nécessaire des dogmes, est, a posteriori, le plus faible ²¹ ». Mais il a loué les Grecs d'avoir nettement proclamé cette belle croyance à l'immortalité de l'âme, et de l'avoir léguée au christianisme. Il a appliqué sa curiosité passionnée aux quelques

21. E. Renan, « Examen de conscience philosophique », dans *Feuilles Détachées* (C. Lévy, 1892, in-8°, p. 440).

chants d'Homère où semble s'affirmer pour la première fois cette croyance à l'existence d'une âme indépendante du corps; la vie posthume des héros homériques, pâles ombres exsangues, peut nous paraître bien misérable; elle semble n'être parfois que la continuation de la vie présente; du moins, Homère « donne aux morts une forme visible, il fait de la mémoire leur attribut principal, et il réunit dans la mort ceux qui se sont aimés pendant la vie; les amis se promènent ensemble et s'entretiennent de leurs souvenirs. D'autres siècles ont eu d'autres espérances; mais le jour où on suit un cercueil, on se contenterait de celle-là²² ».

Telle est l'originalité unique de la religion grecque : par le polythéisme et l'anthropomorphisme, par le culte des héros et l'affirmation de l'immortalité, les Grecs, seuls entre tous les peuples, ont échappé à cette terreur qui a saisi les autres hommes à la pensée de leur faiblesse. Les Hébreux dans le désert se prosternaient devant leur Dieu trois fois redoutable; et, pour la plupart de nos ancêtres, l'anthropologie et l'histoire des religions ont vérifié l'exactitude du vers célèbre de Pétrone :

Primus in orbe deos fecit timor.

Quel peuple aurait pu répondre par l'affirmative à cette question que posait l'auteur du *De natura rerum*?

Præterea cui non animus formidine divum
Contrahitur?

(V, 1218)

Un seul, aurait pu s'écrier Ménard : le peuple grec. La crainte ne domine pas chez les Grecs; l'hellénisme est la religion de la joie. Les premiers hymnes grecs ressemblent aux élans sans fin, aux extases toujours nouvelles des chants védiques, plus qu'à la terreur anxieuse des Psaumes. Rien de laid, rien de monstrueux, dans le polythéisme grec. L'homme sent les Dieux à ses côtés, dans l'air qu'il respire; ils vivent de sa vie, ils se querellent même pour lui; ils ont pitié de ses maux; ils sont, pour ce peuple privilégié, non des tyrans sévères qu'on apaise par des sacrifices humains, mais des compagnons et des conseillers sur le chemin de la vertu et du bonheur.

III

A tous ces titres d'originalité et de gloire, le polythéisme hellénique en joint un autre encore aux yeux de Ménard : il a échappé à la tyrannie du sacerdoce. Comme B. Constant l'avait fait avant lui, notre helléniste ne se lasse pas de louer les Grecs de cette indépendance qui les distingue de tous les autres peuples; les tribus fétichistes ont leurs hommes-médecine et leurs magiciens. Le monothéisme hébraïque, le panthéisme indien, le dualisme persan ont leurs lévites, leurs brahmanes et leurs mages; le christianisme lui-même conservera un clergé recruté par initiation. La Grèce seule n'a pas eu de prêtres chargés d'enseigner les dogmes; chez elle, les poètes furent, non seulement les interprètes, mais les fondateurs de la religion. Ce sont Homère et Hésiode, nous dit Hérodoté, qui apprirent dans leurs vers les noms des Dieux aux premiers habitants de l'Hellade. Les poètes, après avoir fondé la religion, purent la transformer et l'altérer à leur gré; d'où le caractère mouvant et fuyant des croyances grecques. Les aèdes et les devins, théologiens de cette religion de poètes, ne se soumettaient naturellement à aucune hiérarchie. L'inspiration, don gratuit d'Apollon ou des Muses, était la seule consécration de ces prêtres fort originaux. Ils expliquaient les présages en toute liberté, et la réputation de ces prophètes n'était proportionnée qu'à la sagacité dont ils avaient fait preuve. La science des auspices et des augures elle-même n'était pas, en Grèce, comme à Rome, le privilège des Patriciens.

A côté des poètes et des devins, la Grèce cependant n'avait-elle pas aussi des prêtres? pourrait-on objecter à Ménard. Notre polythéiste en convient; mais il démontre, avec le secours de Stobée, de Varron, d'Apulée, de Porphyre, que les connaissances exigées de ces prêtres étaient purement liturgiques, et point du tout sacerdotales. Les Grecs les chargeaient de présenter aux Dieux les prières et les offrandes, non « d'enseigner ce qui est l'objet d'une révélation directe et immédiate des Dieux à la conscience humaine ». Le peuple n'avait en effet nul besoin qu'on lui interprêtât la symbolique, sa langue naturelle. Ces *ιερείς* correspondraient plutôt à nos sacristains modernes qu'à nos prêtres; Ménard les appelle même, assez irrévérencieusement, des « maîtres de cérémonie » versés dans la

connaissance des rites, ou des « ciceroni » montrant aux étrangers les curiosités des temples et leur racontant les traditions locales ²³ ». Dans les mystères, l'hiérophante n'était point un révélateur, mais simplement celui qui montrait aux initiés les objets sacrés. Et les sacrifices publics à Athènes étaient prosaïquement confiés aux cuisiniers, tout désignés en effet par leur expérience professionnelle pour préparer les repas des Dieux.

Le sacerdoce chez les Grecs n'a donc rien de commun avec le ministère du clergé catholique, et Ménard nous propose en exemple ces prêtres du polythéisme, que l'incompréhension moderne a longtemps accusés d'hypocrisie et d'imposture. Personne dans l'antiquité n'a avancé contre eux de telles charges. Ces prêtres étaient des magistrats rétribués comme les autres, dont on exigeait simplement une plus grande sévérité de mœurs, mais non la contrainte du célibat. Les cultes de chaque Dieu demandaient des cérémonies et un rituel particuliers; aussi les formes du sacerdoce étaient-elles multiples, et variaient-elles souvent d'une cité à l'autre; les prêtres, soumis aux mêmes devoirs que les autres citoyens, ne formaient pas une classe spéciale. Seuls les Selles et les Kourètes semblent avoir constitué une caste fermée; mais les premiers étaient, nous explique Ménard, qui ne néglige aucune référence pour prouver que son cher polythéisme a échappé à la plaie du sacerdoce, des familles indigènes de Dodone qui conservaient traditionnellement le culte du dieu de ce pays; et les Kourètes descendaient eux aussi d'une vieille corporation religieuse se rattachant aux Pélasges. A Athènes même, les familles sacerdotales étaient plus nombreuses que dans aucune autre ville de la Grèce; leur existence remontait à l'époque où des cultes privés de chaque tribu furent adoptés par la nation comme cultes publics. Mais de telles familles ne mettaient « pas plus la liberté en péril, qu'il n'y aurait de danger pour nous à ce que le métier de bedeau ou de suisse d'église fût héréditaire. Les droits politiques étaient les mêmes pour tous; en dehors de ces droits qui constituaient la société, le peuple voyait sans jalousie des distinctions inoffensives. Il avait des familles anciennes et illustres qui briguaient l'honneur de le servir, et jamais roi n'a eu des courtisans plus nobles que les Eupatrides ²⁴. »

C'est donc dans le polythéisme que notre mystique anti-

23. *Polythéisme Hellénique*, p. 22.

24. *Polythéisme*, p. 24.

clérical trouve la plus grande liberté de penser. La foi religieuse ne doit s'appuyer que sur une adhésion réfléchie; que l'on supprime donc le sacerdoce, dont la réforme protestante elle-même n'a pas suffisamment réduit le rôle; mais surtout, ajoutait L. Ménard, qu'on n'aille point le remplacer par une hiérarchie de grands lamas de la science, dont le joug ne serait pas moins lourd à porter que celui des prêtres. La vraie liberté, tant religieuse que politique, c'est encore la Grèce polythéiste qui nous en offre le modèle jamais égalé. Le polythéisme renferme la tolérance dans son principe même, puisqu'il ne peut, à moins de se nier lui-même, repousser ou exclure aucune idée religieuse. Il fait du monde une vaste république, et de l'Olympe un mont hospitalier, où peuvent trouver place les dieux les plus divers. On ne conçoit point la possibilité de guerres de religion en Grèce, ni d'une inquisition, ou du despotisme étouffant des religions d'Etat.

Ménard, dans son *Polythéisme hellénique* (livre II, chapitre I, et livre III, chapitres II, III), a longuement examiné le culte dans la religion antique; il est remonté à Homère, et même au delà, vers les plus anciennes formes du culte hellénique, telles qu'on peut les deviner d'après les Védas. Dans les civilisations naissantes, le culte se confond presque avec les actes les plus humbles de la vie. L'homme adore naïvement ce que Ménard appelle les « causes inconnues » des choses, et le savant ou le philosophe, dénués l'un et l'autre de tout sens poétique, n'aperçoivent que matérialisme grossier ou fétichisme méprisable dans ces intuitions spontanées de la vie universelle. Les Védas nous ont conservé « les intarissables remerciements de ce peuple nouveau-né à la terre fleurie qui est son berceau, au ciel bleu qui le couvre, à l'air vivifiant qui le nourrit, aux fraîches eaux qui le désaltèrent, à la tiède lumière qui l'inonde, et comme il n'a rien à donner de ce qu'il a reçu, il veut du moins rendre à ses bienfaiteurs une part de leurs bienfaits ²⁵. » Ménard, par ce poétique langage, explique que la plus ancienne forme du culte chez les Aryas de l'Inde comme chez les Hellènes fut cette eucharistie primitive, ces offrandes de fruits, ces libations de lait et de vin. Et ici encore, fidèle à son antipathie obstinée contre les Sémites, il ne manque pas d'ajouter que, dans la Bible, si l'on en croit la légende de Caïn et d'Abel,

25. *Polythéisme*, p. 104-5.

les sacrifices sanglants furent préférés dès l'origine aux innocentes offrandes des fruits de la terre. Notre helléniste pousse peut-être un peu loin son plaidoyer lorsqu'il justifie ingénieusement les sacrifices de victimes, dont il ne peut nier tout à fait l'existence en Grèce. Les fruits et le lait ne suffisant plus à la nourriture de l'homme, dit-il, on mangea des animaux, mais on offrit d'abord les victimes aux Dieux pour adoucir les scrupules qu'on éprouvait à les immoler. « Il n'y a rien de plus respectable que cette pieuse coutume d'offrir aux Dieux une part de la nourriture de l'homme; c'est la naïve reconnaissance de l'enfant, qui veut vous faire goûter aux fruits et aux gâteaux que vous lui donnez ²⁶. » Les Dieux sanctifient le repas de l'homme par leur présence invisible, et les hommes s'asseyent pour ainsi dire à la table des Dieux, en leur consacrant la flamme et la fumée qui s'élèvent de leurs mets vers le ciel.

Il n'y avait point de temple à cette époque primitive; les Dieux étaient présents pour l'homme dans toute la nature. Les cimes des montagnes, les antres, certains bois, leur étaient consacrés. Puis on marqua les limites des champs, et il y eut des enclos réservés pour les Dieux; l'homme leur bâtit des demeures, en même temps qu'il s'en élevait pour lui-même. Dans ces demeures, on exposa des signes permanents de la présence des Dieux. On rappelait l'idée d'une divinité par son attribut caractéristique, un caducée, un trident, ou même quelque animal symbolique. Ce fétichisme, grossier à l'origine, est légitime, et seuls peuvent en rire les peuples irréligieux; nous représentons bien une idée par un mot. Une forme s'adressant aux yeux, un hiéroglyphe n'en sont pas des traductions plus détournées. Dans ce culte des premiers âges de la Grèce, Ménard ne découvre qu'inventions touchantes d'une naïve tendresse, efforts sincères d'une piété que nulle réflexion philosophique n'a encore corrompue. Les Hermès, par exemple, sont une preuve de la charité des premiers âges; on enlevait les pierres des chemins, et on en faisait des monceaux consacrés au dieu des voyageurs; « cela nettoyait la route ». Puis on se mit à soigner ces simulacres de Dieux pour honorer les Dieux eux-mêmes. On les revêtit de parures et de costumes; on leur donna une forme humaine. C'est ainsi que le fétichisme primitif devint l'idolâtrie. Une religion plus sévère devait attaquer aveuglément ce culte des images, au nom des traditions sémi-

26. *Polythéisme*, p. 105.

tiques dont elle se croyait issue; mais elle est revenue d'elle-même à la représentation des idées religieuses par des formes plastiques, et la sculpture des cathédrales gothiques n'est pas davantage une insulte à la piété chrétienne que ne l'était envers les Dieux de la Grèce la statuaire de Phidias.

Les pages que Ménard a consacrées au culte chez les Grecs renferment aussi de curieuses réflexions sur les oracles et les mystères : ce sont là en effet deux parties fort importantes de la religion hellénique, qui toutes deux se sont souvent heurtées à l'incompréhension railleuse ou hostile des modernes. Notre helléniste n'hésite pas à défendre les mystères, et — ce qui est moins banal — les oracles. Pour lui, en effet, la divination n'était qu'une météorologie instinctive; et la météorologie soi-disant scientifique des modernes est si sujette à caution qu'il serait bien vaniteux de notre part de mépriser les efforts de nos lointains ancêtres. Pour prévoir les orages, il fallait consulter Zeus à Dodone, c'est-à-dire observer les feuilles qu'agitait le vent. Cela n'est pas si ridicule que nos railleries sur les « arbres prophétiques » voudraient le faire paraître. Nos paysans et nos bergers, qui vivent en plein air et sont accoutumés à observer les moindres détails de la nature, saisissent aussi des relations mystérieuses qui nous échappent. Ils étudient le vol des oiseaux, comme les anciens Hellènes observaient les colombes noires de Dodone; les oiseaux n'ont-ils pas en effet une sensibilité plus habile que la nôtre à saisir les moindres modifications de l'état atmosphérique? Certes, les erreurs étaient fréquentes; il est trop aisé de prendre pour cause et effet ce qui n'est que coïncidence fortuite; mais les almanachs prophétiques obtiennent encore, en notre siècle, quelque succès dans nos campagnes, et la science n'a jamais pu prévoir avec certitude ce qui intéresse le plus les populations d'agriculteurs.

Zeus, dieu de l'éther selon la symbolique de notre mythologie, reçut à Dodone les hommages des tribus agricoles; les sociétés politiques qui vinrent ensuite s'adressèrent plus volontiers à Apollon. Il ne s'agissait plus alors de l'atmosphère, mais de l'issue d'une guerre, de la fondation d'une colonie. La Pythie de Delphes est l'instrument passif du dieu qui l'agite; elle ne répond qu'en sentences énigmatiques. Ici encore, la ferveur de Ménard trouve d'ingénieux sophismes pour expliquer l'obscurité d'Apollon Loxias. On ne révélait qu'à regret l'avenir aux hommes, car l'avenir est le secret des Dieux. C'est que les Grecs

ont toujours cru au libre-arbitre, et qu'une divination trop claire les eût privés de leur liberté. Ils demandaient aux oracles des conseils, non des ordres. L'homme en Grèce est un citoyen libre qui apporte son concours à l'harmonie universelle, mais n'abdique point ses droits. Il interroge les Dieux, parce qu'il veut conformer son action à l'action collective.

Les Grecs n'étaient-ils donc point fatalistes, comme nous l'a longtemps enseigné « une de ces erreurs historiques qui servent de thème à la vanité moderne pour s'exalter aux dépens des anciens ²⁷ » ? La question est grave; si la divination est possible, c'est évidemment que les Dieux savent à l'avance comment nous agissons. Les Stoïciens discuteront longuement le point contre les Epicuriens et les sceptiques. Ménard résout le problème à sa façon, et réussit, non sans subtilité, à tenir ferme les deux bouts de la chaîne. Il a placé à la base du polythéisme le principe de la pluralité des causes, lequel voit dans toute action la résultante de deux forces : l'une dépend des Dieux (des événements fortuits, du hasard, diraient les modernes); l'autre dépend de l'homme; « c'est sa volonté, éclairée par l'infailible révélation de la conscience; l'occasion ne la domine pas, car dans les mêmes circonstances, l'une choisit le bien, l'autre, le mal ²⁸ ». La croyance à la divination, loin d'être impie, était chez les Grecs la base même de la religion populaire; les savants et les philosophes la partageaient souvent. On ne croyait point blasphémer les Dieux en leur posant des questions et en attendant d'eux une réponse; croire les Dieux muets et sourds, ce serait les croire indifférents aux misères humaines. Les Grecs se sont toujours refusés à le faire, car cela équivaut presque à nier leur existence. Et Ménard se sent pris d'un si vif enthousiasme en défendant ces oracles, auxquels ajouta foi pendant mille ans le peuple le plus intelligent du monde, qu'il termine, dans un mouvement d'éloquence lyrique :

Cette affirmation unanime de l'antiquité est remplacée aujourd'hui par une négation non moins unanime. L'humanité passe sa vie à brûler ce qu'elle a adoré, et les croyances mortes ont toujours tort au tribunal des générations vivantes. Si nous avions vécu trois mille ans plus tôt, nous regarderions comme d'évidentes vérités ce que nous appelons aujourd'hui des superstitions puériles. Rions à notre aise des opinions du passé, nos

27. *Polythéisme*, p. 262.

28. *Polythéisme*, p. 263.

filz riront peut-être un jour des nôtres. Chaque matin, la science condamne les erreurs de la veille; la vérité est devenue progressive, nous en avons fait une question de chronologie, et, pour critérium, nous prenons l'almanach. Cependant, vérité ou erreur, la foi valait encore mieux que le doute. Il y a des heures où l'ombre est bien épaisse, la pensée a parfois de mortelles défaillances; bien souvent la raison de l'homme, et même celle des peuples, s'arrête indécise dans les carrefours de la vie et de l'histoire; s'il y avait encore des oracles, qui peut dire qu'il n'irait jamais les consulter²⁹?

Ménard s'est ensuite attaqué au problème qui a tourmenté tous les philologues ou philosophes préoccupés d'hellénisme : l'origine et la signification des mystères. Il n'a point résolu les multiples questions que posent ces mystères, questions que la science continuera encore longtemps à sonder sans pouvoir les éclaircir. Pourtant, il a donné une explication originale — périmée sans doute, et en elle-même insuffisante — mais curieuse pour qui veut connaître dans ses détails la vision hellénique de Ménard.

En polythéiste convaincu, et avant même tout examen des faits, Ménard commence par rejeter les explications de Creuzer et d'autres savants qui ont vu dans les mystères un enseignement ésotérique transmis par les prêtres à une aristocratie d'initiés (car le sacerdoce, d'après notre ennemi des prêtres, n'a jamais été en Grèce le dispensateur de la vérité), et, dans cet enseignement secret, une forme de monothéisme. Un mystère, ajoute-t-il, n'était pas pour les Grecs « un dogme incompréhensible pour la raison et imposé par l'autorité ou accepté par la foi; cette idée est tout à fait étrangère au polythéisme; c'était seulement un secret qu'on ne devait pas révéler³⁰. » Il est difficile d'expliquer la raison de ce secret; il est remarquable cependant que les Dieux du ciel, de la lumière, Zeus ou Apollon, la déesse de la civilisation, Athéna, le dompteur de monstres, Héraclès, étaient invoqués librement; au contraire, les cérémonies symboliques qui représentent l'action de Déméter et de Perséphoné, ces déesses souterraines qui font germer les plantes sous la terre, dans un silence éternel, ne peuvent être célébrées que dans le secret.

Ménard a étudié avec une attention particulière, et à l'aide des nombreuses allusions que renferment les textes anciens, les mystères d'Eleusis. L'enlèvement de Korè, le deuil de la nature, l'allégresse de la terre lors de la résurrection du prin-

29. *Polythéisme*, p. 281.

30. *Polythéisme*, p. 282.

temps, lui apparaissent comme un véritable drame sacré, comparable aux mystères du Moyen Age, où mourait aussi et ressuscitait un Dieu. Dans ce drame, le Grec trouvait même une magnifique leçon : il raffermissait sa croyance à l'immortalité de l'âme. « L'enlèvement de Korè et son retour, ce n'est pas seulement la graine qu'on jette en terre et qui venait de la plante, c'est le réveil de l'âme au delà du tombeau. La destinée humaine n'est qu'une forme particulière de ce dualisme éternel, de cette grande loi d'oscillations et d'alternatives qui fait partout succéder la mort à la vie et la vie à la mort. Au dernier acte de l'initiation, le grand, l'admirable, le plus parfait objet de contemplation mystique était l'épi de blé moissonné en silence, germe sacré de la moisson nouvelle, gage certain des promesses divines, symbole rassurant de renaissance et d'immortalité³¹. »

L'Orphisme encourt au contraire les sévères reproches de Ménard, car il y voit le plus puissant agent de décomposition de l'hellénisme et le véritable précurseur des Chrétiens, avec sa morale passive et ascétique et son penchant vers le monothéisme. Les orphiques, en introduisant en Grèce les mythes phrygiens et syriens, avec leurs accouplements incestueux, leurs processions phalliques, altérèrent la sévérité chaste de la vraie religion grecque. Et cependant, les reproches de Ménard dissimulent mal sa tendresse pour cette époque complexe, où toutes les idées religieuses et philosophiques semblaient se concilier dans un mysticisme fatigué. Au milieu des souillures sans nombre d'un monde vieilli, une soif de purification saisit les âmes; la religion hellénique de la joie a fait place à la crainte; chacun sacrifie aux Dieux de la mort. Le monde, « absorbé comme un vieillard dans la pensée de la mort, essayait de se résigner à ce long sommeil, et passait des terreurs mystérieuses aux extases de l'espérance. Et, revenant pour mourir dans cette vieille Egypte qui avait été son berceau, et qui allait être sa nécropole, il se coucha en silence dans le tombeau du passé, et sa dernière adoration fut pour Sérapis, le Dieu de la mort³². »

Ménard, toujours soucieux d'idéaliser ses chers Hellènes et leur religion, n'a point pressenti les découvertes des savants modernes sur l'origine des mystères. Il a laissé dans l'ombre les

31. *Polythéisme*, p. 294.

32. *Polythéisme*, p. 308.

problèmes effrayants qu'ont posés à ses successeurs les découvertes mycéniennes et crétoises, et le comparatisme anthropologique. S'il a perçu quelquefois le caractère monstrueux de certains cultes grecs, les souvenirs des rites sanguinaires et d'animaux déifiés, les orgies et les horreurs de ce que Nietzsche appellera l'esprit dyonisien, il a négligé délibérément tout ce qui pouvait s'opposer à son idéalisation de la Grèce. Poussé d'ailleurs par son désir de séparer la Grèce des peuples asiatiques ou africains, tout autant que des anciennes et obscures peuplades sauvages de l'Europe, Ménard a négligé les multiples questions que posent les origines des mystères pour s'attacher de préférence à la mort de l'hellénisme. Les mystères, et plus particulièrement l'orphisme, lui ont paru être comme l'ultime phase du polythéisme; après avoir élevé l'homme jusqu'aux Dieux par l'apothéose des héros vertueux, il ne restait plus qu'à soumettre les Dieux à la mort; c'est ce qu'a fait la religion des mystères. Puisque tout dans la nature, l'hiver et l'été, le lever et le coucher du soleil, le déclin et la renaissance de la végétation, semble soumis à une grande loi d'équilibre qui fait de la mort une des conditions, une des formes même de la vie, les Dieux, supposait-on, passent aussi par des phases alternées de repos et d'action; ils meurent pour renaître ensuite. Il ne restait plus dès lors qu'à attendre la venue du dernier-né des races divines, de l'Homme-Dieu. C'était le dernier pas dans la voie de l'anthropomorphisme, l'aboutissement logique des mystères, mais aussi la fin de la religion hellénique.

IV

Pour comprendre l'hellénisme, religion non de prêtres, mais de poètes et d'artistes, c'est dans l'art plus que dans le culte qu'il faut en chercher les traces. Ménard n'ignorait rien de l'art grec; il lui accordera une place très large dans ses ouvrages de critique d'art, et il y trouvera souvent la plus claire traduction de ces symboles, qui renferment pour lui le secret de l'hellénisme³³.

L'art grec est uni par des liens étroits à la religion. Chez

33. Voir sur l'art grec et le polythéisme, *Morale*, p. 88-89, *Polythéisme*, livre II, ch. II, III, IV, V; Catéchisme religieux des libres penseurs (*Critique philosophique*, 15 juillet 1875, p. 380-383) et *De la Sculpture ancienne et moderne*, 1^{re} partie, ch. I, II, III.

d'autres peuples, la religion a, au contraire, proscrit ou asservi l'art; les Juifs, que Ménard se plaît à humilier devant ses héros de *l'Illiade*, n'ont que la musique et la poésie; de tous les préceptes de la Bible, le plus redoutable est peut-être celui qui défend de tailler des images. Les Perses, dont la religion diffère à peine du monothéisme, condamnaient même l'usage des temples; ils s'acharnèrent à la destruction des édifices sacrés, lors de leur invasion en Grèce. Les protestants modernes, sans aller aussi loin que les Hébreux ou les Musulmans dans l'iconoclastie, ont cependant montré un attachement à la Bible qui a arrêté l'essor de la peinture religieuse. En Grèce, au contraire, la religion a fourni à l'art ses sources les plus riches et les plus hautes d'inspiration.

Ici encore cependant, il faudrait poser le délicat problème des origines de l'art grec et des influences orientales possibles. Ménard ne le fait, très rapidement, que pour le résoudre aussitôt en faveur de l'originalité grecque. L'apogée, ou même la décadence de l'art grec, l'attirent davantage que ses obscurs débuts. Les Indiens, les Assyriens, les Egyptiens avaient, avant les Grecs, élevé des bâtiments gigantesques et les avaient peuplés d'images peintes et sculptées. Mais les Grecs n'ont pas eu besoin de cet exemple pour bâtir une cabane ou tailler dans un morceau de bois une image grossière; la seule force de leur génie leur a permis ensuite de passer de la cabane au temple, des fétiches de bois aux statues de l'Erechteion. Ce qu'ils ont pu emprunter à l'art de leurs prédécesseurs n'est rien à côté de ce qu'ils ont apporté : le sentiment de la beauté. L'art égyptien, par exemple, est une série de signes revêtus d'un sens conventionnel, une écriture hiératique. Un ibis est toujours identique à un autre ibis, un roi ne diffère en rien d'un roi. Les Grecs — Platon, on s'en souvient, au premier rang d'entre eux — se sont pris d'une admiration naïve pour ce « monde d'automates ». Les artistes grecs reconnaissent en effet que « les formes absolues des choses ont un caractère de persistance et de durée que ne peuvent avoir leurs expressions particulières, exemplaires plus ou moins incomplets d'un type normal qui est leur règle et leur loi. Ils savaient... que l'espèce domine les individus, qu'elle était avant eux, qu'elle sera après eux, qu'elle en est la véritable existence, et qu'il n'y a rien de plus réel que l'idéal³⁴. » Mais, une fois ce modèle

34. *Morale*, p. 93.

retrouvé par leur pensée, les artistes grecs lui infusaient le mouvement, c'est-à-dire la vie. Un joli bas-relief antique symbolisait pour Ménard ce souffle créateur de l'art grec : Prométhée modèle des figures d'hommes et de femmes, auxquelles Athéné présente ensuite un papillon, allégorie de l'âme. En ce sens, si les autres peuples de l'antiquité ont pu laisser des créations imposantes et massives, la Grèce seule a eu un art.

Si l'art naît le plus souvent à l'ombre des temples, il a besoin, pour croître, de la liberté. Des traditions servilement figées, une théocratie trop puissante, entravent son essor. Cette liberté, le polythéisme seul pouvait l'assurer à l'art grec, comme lui seul a pu donner naissance à la morale librement consentie de la Grèce. Nul despotisme n'a courbé les artistes grecs devant l'autorité inflexible des types préconçus. La rançon de ce libre développement, c'est le changement rapide et le déclin fatal. L'art grec ne survivra guère à la liberté politique, et le siècle d'Alexandre le verra périr en même temps que les républiques grecques. Un art, dont la plus belle qualité est la vie, ne peut d'ailleurs durer éternellement; mieux vaut cette mort que l'immuable éternité qui séduisait Platon dans l'art égyptien.

La légende de Dédale, l'artiste mythologique auquel la Grèce attribuait ses plus anciennes statues, ressemble à une mélancolique prophétie des destinées de l'art grec. Il est d'abord enfermé avec son fils dans l'inextricable labyrinthe que lui-même avait bâti; pour l'en faire sortir, il lui donne des ailes, et le fils de sa pensée, à peine délivré de sa prison, s'envole dans l'éther sans bornes, jusqu'aux dernières limites du regard et du génie de l'homme, et, à mesure qu'il approche de ces hauteurs brûlantes et lumineuses, il sent fondre ses ailes, et il retombe alors dans le monde inférieur, dans la région des choses passagères, dans la mer orageuse et mobile des vulgaires réalités³⁵.

Ménard faisait volontiers remonter aux Doriens le développement de l'art en Grèce, tandis que les Ioniens conservaient la gloire d'avoir fixé, par la poésie épique, les traits principaux du dogme religieux. Les Doriens, depuis Fr. Schlegel et O. Müller, étaient regardés avec une faveur toute particulière par les hellénistes du siècle dernier : on voulait voir en eux la plus ancienne des races grecques, les inventeurs de la musique, de la gymnastique et de la poésie lyrique. Le seul culte qui pût convenir aux Dieux grecs, nous explique en effet Ménard,

35. *Morale*, p. 98-99.

c'était l'expansion harmonieuse de toutes les facultés de l'homme, l'éducation du corps et de l'esprit par la gymnastique et la musique tout à la fois. Le grec, par cette double éducation, établit l'ordre en lui-même comme les Dieux l'ont établi dans le monde. Aussi tous ces exercices du corps et de l'esprit ont-ils des Dieux ou des demi-dieux pour inventeurs : les luttes les plus célèbres avaient lieu dans les solennités religieuses (isthmiques, pythiques ou olympiques).

La gymnastique dorienne favorisa le développement de l'art grec. Le spectacle des belles formes et des beaux mouvements donna en effet aux Grecs le goût de la beauté plastique; et l'usage d'élever des statues aux athlètes vainqueurs à Olympie força les sculpteurs à représenter dans leur vérité les formes corporelles et les attitudes. En modelant des athlètes, c'est-à-dire les corps vivants et mobiles, l'art grec échappait à la fixité hiératique des représentations égyptiennes. Lorsque la sculpture aura ainsi acquis la science du mouvement et des formes, elle sera digne de créer des Dieux.

Sur la grande période de la sculpture grecque, Ménard a écrit de fort belles pages ³⁶, moins en minutieux historien soucieux de suivre le développement chronologique qu'en philosophe qui s'élève sans cesse d'une connaissance très précise des monuments à des considérations générales. Notre helléniste n'est cependant jamais un critique d'art tout à fait objectif : derrière la sculpture et la peinture grecques, il aperçoit toujours la morale et la politique, et le grand exemple d'esprit républicain à proposer aux sujets de Napoléon III. L'époque où l'art grec atteint son apogée est en effet l'une des plus agitées de l'histoire. « Chez d'autres peuples, les arts et les lettres sont des plantes de terre chaude qui ne peuvent vivre que dans une atmosphère de calme et de repos, ou même des plantes parasites qui s'accrochent à quelque abri protecteur; en Grèce, sur le rocher natal, elles grandissent au milieu des tempêtes, parmi les luttes viriles et les agitations fortifiantes de la liberté ³⁷. » A l'origine de ce splendide développement de l'art qui a donné les chefs-d'œuvre de l'Acropole, Ménard met le régime démocratique d'Athènes, et l'esprit patriotique qui avait repoussé les barbares à Marathon et à Salamine. Les lecteurs de Ménard qui, en 1860, déploraient la décadence de l'art français, pou-

36. *Polythéisme*, livre II, ch. III, p. 139-157.

37. *Polythéisme*, p. 140.

vaient aisément trouver les causes de cette décadence, dans ces livres en apparence détachés du présent. Lorsqu'après la guerre franco-prussienne, il sera de mode de déplorer plus haut encore cette prétendue décadence française, Ménard n'aura qu'à reprendre ses ouvrages de 1860 pour prouver à ses contemporains que tout grand art doit, comme l'art grec, croître sur un terrain véritablement démocratique, et être fécondé par la lutte et par la victoire.

Les qualités que Ménard loue par-dessus tout dans la sculpture grecque (le seul art de la Grèce que nous puissions juger en connaissance de cause) sont les vertus morales plus que les mérites esthétiques. Le culte de la beauté est pour lui une conséquence du polythéisme, car l'homme cherche à reproduire dans ses œuvres l'idée qu'il se forme des œuvres divines. Le polythéisme étant, dans la formule favorite de Ménard, la religion de la Loi, a pour conséquences la morale du droit, dont l'expression est la cité républicaine, et le culte de la beauté, dont l'expression est l'art. La morale polythéiste se résume, selon une autre formule de Ménard, par « l'ordre dans la liberté » ; et ce même principe, ajoute-t-il, « se traduit dans l'art par cette majesté simple, cette grandeur tranquille, cette grâce austère, qui est le suprême caractère de la beauté ³⁸ ». Ménard, comme la plupart de ses contemporains, qui s'étaient nourris de l'hellénisme trop stylisé de Winckelmann et de Goethe, a peut-être trop cru à la sérénité parfaite de l'art grec. Il a idéalisé cet art, comme Taine dans le tableau un peu forcé qui porte justement le titre : « De l'idéal dans l'art ». S'il avait pu connaître comme nous certaines peintures des vases crétois, les temps où Zeus était un taureau ou un serpent ; si seulement il avait songé à la brièveté de cette période de l'art au cinquième siècle, il n'aurait peut-être point commis ce que nous considérons comme une erreur. Cependant, Ménard a su, par ailleurs, discerner avec pénétration la grandeur vraie de la sculpture grecque : sereine, mais fluide, animée et frémissante, familière même. L'art grec est pour lui austère et moral, mais il est aussi vivant et naturel ; il est la nature même, la vérité sans nulle de ces stylisations, de ces étrangetés voulues, qui font paraître mesquines tant d'autres créations artistiques. Rien de petit, rien de faux ou de tendu dans ces chefs-d'œuvre

38. *Polythéisme*, p. 157.

de la sculpture. Nous contemplons ces modèles éternels de beauté, et nous tombons à genoux devant eux, car ils sont aussi la vérité. Ils semblent nous dire, avec celui des poètes anglais qui a le plus magnifiquement chanté la splendeur hellénique :

Receive the truth, and let it be your balm.

(John KEATS). 39

V

Ménard a connu et aimé l'art grec aussi bien sans doute qu'aucun de ses contemporains; quelque haut qu'il l'ait placé, ce n'est point cependant pour son art qu'il a célébré la Grèce. Plutôt qu'un artiste, Ménard était un moraliste; la justice lui paraissait un idéal plus sublime encore que la beauté, la loi du monde moral comme la beauté est la loi du monde physique. Mais tandis que la loi du monde physique reste variable (l'appréciation de la beauté différant suivant les individus), la loi morale est obligatoire. Notre helléniste trouve même des formules kantiennes pour caractériser cette loi morale, dont il s'efforcera de prouver l'existence chez les Grecs. « Les axiomes de la conscience sont impératifs; ils s'imposent par leur évidence, et l'on ne peut s'empêcher de les admettre. Cette certitude est même supérieure à la certitude scientifique, car elle n'a pas besoin d'être démontrée. Elle existe chez tous les

39. Ménard, dans une page perdue de sa volumineuse *Histoire des Grecs* (Dela-grave, 1886, p. 651) a marqué en quelques lignes heureuses la supériorité de la sculpture grecque sur nos statues modernes : « Quand on parcourt une de nos expositions, on éprouve une impression pénible à voir des statues condamnées à froncer éternellement les sourcils, obligées d'avoir la bouche ouverte, de garder à jamais une position fatigante, où le modèle qui a posé devant l'artiste n'aurait jamais pu rester cinq minutes. Rien de pareil dans une galerie de statues antiques : toutes les figures sont tranquilles; on dirait qu'elles s'arrêtent pour vous regarder passer, et que du haut de leur sérénité divine, elles sourient à l'aspect des vaines agitations de la vie. Dans l'emploi de l'art à la décoration, les Grecs avaient un sens pratique et logique qui nous manque absolument. Ils savaient associer la sculpture et l'architecture, et les faire valoir l'une par l'autre au moyen de la polychromie. Jamais ils n'auraient pu comprendre le rôle inutile que nous donnons aux statues de nos édifices : tantôt nous les plaçons le long d'un mur ou dans des niches de même couleur, et il est impossible de les voir, parce qu'elles se confondent avec le fond; tantôt nous les reléguons à des hauteurs où on ne peut les découvrir qu'à l'aide d'un télescope. Nous avouons ainsi implicitement que la sculpture n'est qu'un hors-d'œuvre et une superfluité dans notre civilisation, tandis qu'elle était un organe nécessaire de la vie intellectuelle et morale de l'antiquité. »

hommes, et si l'un de nous transgresse la loi morale, les autres sont persuadés qu'il a su ce qu'il faisait et qu'il aurait pu faire autrement ⁴⁰. »

La morale grecque — telle est donc la question que ce singulier helléniste qu'est Ménard place au centre de l'hellénisme. C'est à ce point qu'il s'est attaqué tout d'abord dans sa thèse de 1859; tirer une morale du polythéisme, tel était le but de son ouvrage. La tentative était originale, puisque cette religion est généralement considérée comme étrangère à la morale. Elle n'était point vaine, et l'instinct de Ménard ne le trompait pas en lui indiquant là un des plus graves problèmes que pose l'étude de la Grèce. Ce peuple, à qui nous devons la révélation de la science et de la beauté, était-il vraiment, sous le rapport de la morale, inférieur aux tribus juives ou aux sectes chrétiennes? Ménard répondra à la question en moraliste, mais aussi en démocrate : la morale grecque est, à ses yeux, hautement admirable, parce que c'est une morale polythéiste et républicaine.

Cette morale est polythéiste : Ménard, en effet, se refuse à séparer la morale de la religion. Dans le monothéisme, la foi est la soumission absolue à la toute-puissance de l'Eternel; l'homme ne peut qu'obéir à la parole redoutable. Le polythéisme est au contraire un « concert » de forces indépendantes qui ont leur loi en elles-mêmes. Les Dieux ont pour mission de garder les lois éternelles, mais ils ne peuvent les modifier, car elles sont l'essence même des choses. La morale, c'est-à-dire la loi de l'homme, n'est qu'une forme particulière de ces règles immuables. « L'homme la connaît par une révélation spontanée de sa conscience, en même temps qu'il se connaît lui-même, car elle n'est pas distincte de lui ⁴¹. » L'homme accomplit donc la loi morale pour jouer son rôle dans l'harmonie universelle; c'est par là que se rejoignent les deux mots : polythéisme et république. Mais la morale grecque est doublement républicaine, dans la pensée de Ménard, parce qu'elle est avant tout politique et sociale. Les Grecs ne croyaient pas, comme nous, qu'on pût être un honnête homme dans la vie privée en manquant de dignité dans la vie publique. Qu'elle lutte contre la tyrannie intérieure des pas-

40. Catéchisme religieux des libres penseurs, *Critique Philosophique*, 15 juillet 1875, p. 383.

41. *Morale*, p. 72. Pour tous ces développements, voir *Morale*, p. 71 sq.

sions, ou contre des tyrannies plus extérieures, la vertu porte toujours le même nom en grec, ἀρετή.

Dans son livre *De la Morale avant les Philosophes*, Ménard entreprenait donc de tracer un tableau, fortement embelli, de la morale grecque; mais il ne prenait point cette morale grecque au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Un démocrate comme lui voyait, dans l'histoire, les peuples, et non seulement les grands hommes. La pratique morale lui importait plus que les théories des philosophes sur le souverain bien. Cette pratique morale, il en suivait l'évolution depuis les temps héroïques, à travers Homère et Hésiode, jusqu'à la Sparte de Lycurgue et de Tyrtée, à l'Athènes de Solon. Il arrêta son enquête à l'époque où Socrate enseignait aux Athéniens le « Connais-toi toi-même ». C'était marquer bien clairement son hostilité pour ces philosophes, coupables de n'avoir pas compris la langue poétique des symboles et d'avoir médité de la démocratie. Bien avant Nietzsche, Ménard faisait dater de Socrate et de son école la décadence de la Grèce et préférait au maître de Platon les présocratiques : Héraclite, Empédocle ou Pythagore.

Pour retrouver ce fonds commun de morale primitive, antérieur aux spéculations des sages ou même à l'œuvre de codification des législateurs, Ménard se livre à une étude approfondie de la religion, de l'histoire et des lois de la Grèce primitive. Par « Grèce primitive », il entend la Grèce d'Homère et d'Hésiode, telle qu'on la connaissait de son temps. Ménard soupçonnait bien que plusieurs siècles de civilisation avaient pu s'écouler avant Homère; il n'en appelle pas moins Homère un primitif. Quelle n'eût pas été sa surprise d'apprendre que, deux mille ans avant la guerre de Troie, une civilisation raffinée et luxueuse avait commencé de s'établir dans l'île de Crète; que la ville de Priam découverte par son contemporain Schliemann s'élevait au-dessus de dix siècles d'histoire antérieure! Dans les épopées homériques, Ménard trouve, réunies pour la première fois, les traditions éparses des Grecs; chez Hésiode, Théognis et les gnomiques, les préceptes moraux rassemblés par des poètes qui ne s'enferment point dans leur rêverie solitaire, mais veulent diriger les esprits de leurs contemporains. Enfin les législateurs viennent donner une forme définitive aux traditions nationales; ils condensent en lois la belle morale active et sociale des poètes. Ménard ne néglige jamais la chronologie,

et il connaît trop bien l'histoire de la Grèce pour attribuer par erreur à une époque ce qui n'appartient qu'à une autre; mais il ne lui semble point que des différences radicales séparent les mœurs des héros d'Homère par exemple, et celles des sociétés grecques du VI^e ou du V^e siècle. La morale de la Grèce, il le répète sans se lasser, s'explique avant tout par la religion polythéiste, et ses règles fondamentales peuvent se déduire, presque à priori, du polythéisme.

Le polythéisme est tout d'abord la croyance à une harmonie universelle (que les philosophes appelleront le *κόσμος*) résultant de l'action équilibrée de forces indépendantes. Ménard en conclut que la morale de la Grèce est essentiellement politique et sociale. Pour les Grecs, un homme en dehors de la société est un phénomène inconcevable. Leurs traditions sur l'origine de l'humanité — fait remarquable — ne parlent jamais d'un premier homme; « il ne leur semblait pas possible qu'à aucune époque l'homme eût pu vivre seul⁴² ». Ce n'est pas là une des moindres originalités de Ménard que d'avoir toujours proclamé la grandeur d'une morale sociale et politique où l'homme s'efface derrière ses égaux sans jamais chercher à s'isoler dans quelque orgueilleuse tour d'ivoire; originalité d'autant plus curieuse que Ménard lui-même n'avait rien d'un homme aisément adaptable et resta toujours, par son intelligence autant que par les excentricités de son caractère, un original. Ses rêves démocratiques de jeunesse l'avaient trop profondément marqué sous ce rapport; contemporain de Vigny, qui avait fièrement proclamé : « Seule la solitude est sainte », de Leconte de Lisle et de Renan qui répétèrent à leur manière le « Odi profanum vulgus » du vieux poète, du philosophe allemand qui proposa aux peuples modernes dégénérés l'adoption d'une « morale de maîtres », et du dramaturge norvégien qui lançait à la société son retentissant défi : « L'homme qui est le plus grand est aussi celui qui est le plus seul », notre helléniste, plus humble et peut-être, à sa façon, plus vraiment chrétien, répéta : « Je veux être peuple ».

Cette vie sociale et harmonieuse des Grecs antiques n'était possible que grâce à la double révélation que Ménard place à la source même de l'hellénisme : l'homme sent en lui une force et une loi. La force, c'est sa volonté; la règle, c'est sa

42. *Morale*, p. 72.

conscience. Dans chacun de ses semblables, l'homme respecte ces deux principes : une force semblable à la sienne, un droit égal au sien. Dans la morale, la liberté (c'est-à-dire le droit de chacun de nous) n'est donc limitée que par le droit d'autrui, qu'il est de notre devoir de respecter, c'est-à-dire l'égalité. Ainsi se constitue l'idéal de toutes les morales sociales, la conciliation du droit et du devoir, termes corrélatifs qui n'ont de sens que l'un par l'autre; l'union harmonieuse de la liberté et de l'égalité, le double idéal de notre démocrate ou, pour parler avec les Grecs, l'union de l'autonomie et de l'isonomie. De ces deux termes, liberté, égalité, Ménard, par une dialectique serrée, déduit les deux formes du devoir : la liberté doit se défendre contre l'agresseur : c'est le courage. L'égalité, qui se maintient contre l'usurpation, prend le nom de justice. « La justice est la garantie du droit, le courage en est la sauvegarde; ainsi le devoir est l'affirmation et la revendication du droit. Assise près de Zeus, Thémis l'entretient sans cesse; c'est l'intelligence qui consulte et médite la loi. Aux côtés de Zeus se tiennent la force et la puissance, auxiliaires de la justice; ainsi la force est sanctifiée en devenant la protectrice du droit ⁴³. »

La morale polythéiste est donc essentiellement pour Ménard la morale de la loi, de même que la religion polythéiste est la religion de la loi. L'ordre du monde résulte de l'accord des volontés libres, comme l'autorité de la loi repose sur le consentement de chacun. Elle n'est jamais imposée par le plus fort au plus faible, ni par les Dieux aux hommes; elle est l'égalité même. Les Dieux sont les gardiens des lois, mais ils ne peuvent les violer; ils redoutent le serment tout autant que les hommes, car, d'après Hésiode, s'ils se parjuraient, ils seraient rejetés de la société de leurs égaux; le serment, qui garantit la loi et les accords, est sous la garde des vénérables et terribles Euménides. Dans une telle morale, chacun se sent étroitement uni à ses semblables; si le droit public est violé en la personne d'un seul, tous doivent prendre en main la cause commune. La justice devient même la charité, la bienfaisance ou la pitié. Ménard célèbre dans cette morale grecque le respect des orphelins et des étrangers, des suppliants, des vieillards. Ces vertus, si nous en croyons notre polythéiste, ne peuvent

43. *Morale*, p. 76.

fleurir que dans une société fondée sur l'égalité bien entendue, c'est-à-dire l'égalité qui attribue plus de droits au faible et impose plus de devoirs au fort.

Le dernier titre de gloire de cette morale grecque est enfin d'encourager la lutte et le travail. D'autres peuples ont pu accepter l'inertie résignée d'un fatalisme qui réduit à néant le droit individuel des êtres finis. Un Grec eût méprisé l'oisiveté contemplative de certains Orientaux. Le premier livre de la Bible voit dans le travail le châtiment de l'homme; le Grec, par le travail, se rapproche des Dieux. La grande déesse Déméter protège l'agriculture; Athéné, Héphaïstos, Apollon, président à d'autres industries humaines. C'est par le travail que le Grec domine la nature et réussit à la transformer. Ménard réagit avec colère contre le préjugé courant d'après lequel les Grecs auraient méprisé le travail⁴⁴. Ulysse est aussi fier de ses qualités de moissonneur que de son esprit subtil ou de sa vaillance guerrière; et Hésiode n'a-t-il pas proclamé : « Travailler n'est point honteux; la honte est de ne rien faire⁴⁵ » ?

La plus grande partie de la thèse de Ménard était consacrée à une étude de la morale et des mœurs grecques d'après Homère, Hésiode et les anciens poètes. Nous ne pouvons suivre notre commentateur à travers toutes ses remarques, toujours ingénieuses, sur ces textes qu'il lisait et méditait avec tendresse. Ses développements sont curieux à plus d'un égard; on y retrouve une interprétation d'Homère qui idéalise par trop les vieilles épopées, mais reste instructive, même après les centaines d'ouvrages que le sujet a inspirés depuis à nos savants et à nos traducteurs. Le lecteur de Leconte de Lisle et d'autres poètes helléniques du Parnasse peut en outre y rechercher ce que la poésie érudite de l'époque doit à la « vision homérique » de Ménard.

Ce singulier docteur qui déclarait, dans l'introduction de sa thèse, n'étudier les traditions helléniques qu'avec « le respect d'un fils pour le testament de son père⁴⁶ », ne se départ jamais de cette vénération pour la Grèce; il dépense toutes les ressources de sa dialectique pour repousser les reproches

44. Un érudit contemporain a consacré tout un chapitre d'un livre récent à développer, avec une plus grande abondance d'arguments, ce même point. Voir Th. Zielinski, *La religion de la Grèce antique* (Belles-Lettres, 1926), ch. III « La consécration du travail. »

45. Hésiode, *Travaux et Jours*, vers 311.

46. *Morale*, p. 3.

qu'a pu encourir ce peuple qu'il divinise presque. C'est ainsi que dans cette Grèce homérique dont Ménard a célébré l'esprit d'égalité, conséquence du polythéisme, il est sans cesse question de rois. Ménard appelle à son secours tous les commentateurs, rapproche habilement les textes, et il n'a point de peine à montrer que ces rois homériques n'étaient point des « monarques ». Alkinoos ne déclare-t-il pas qu'il y a douze rois parmi les Phéaciens, et qu'il est le treizième? Les Béotiens sont conduits dans l'expédition de Troie par cinq rois. Ces rois, choisis par leurs égaux pour les diriger pendant la guerre, pour arbitrer avec sagesse leurs différends pendant la paix, devaient être donc « des notabilités influentes dans leur commune; leur autorité était toute morale, et la souveraineté pleine, entière et absolue appartenait au peuple assemblé⁴⁷ ». La Grèce, telle que la rêve et l'entrevoit Ménard, fut donc toujours républicaine; l'abolition ultérieure de la royauté ne fut qu'un changement de forme. Il ne suffit que d'interpréter correctement le mot βασιλεύς : ; il y a la même différence entre un « roi » de l'époque homérique et un monarque oriental — ou européen — qu'entre les serfs du Moyen Age et les soi-disant esclaves de la Grèce⁴⁸.

Dans la morale grecque, Ménard admire tout particulièrement la conception de la famille. A l'opinion courante, qui attribue au christianisme la révélation de la chasteté et de la pudeur, ces vertus féminines auxquelles notre moraliste attache le plus haut prix, Ménard ne craint pas d'opposer la beauté et la sainteté de la famille grecque. Le sujet même de *Illiade* lui paraît, à cet égard, révéler une intention morale, et par là acquérir une plus grande valeur esthétique; car Ménard n'approuva jamais le divorce entre le beau et le bien que réclamaient les poètes de l'art pour l'art. Héré poursuit de sa colère obstinée le peuple troyen parce que les mœurs asiatiques de Priam (père de cinquante fils, dont dix-neuf seulement nés de la même mère) et la sensualité efféminée de Pâris sont un outrage à sa divinité⁴⁸. La femme grecque n'est pas, pour notre apologiste du polythéisme, cette créature résignée et soumise

47. *Morale*, p. 142.

48. Ménard, nous l'avons vu (voir notre chapitre IV), s'est efforcé de prouver que les esclaves (exception faite pour les Ilotes de Sparte) étaient, non pas même des domestiques, mais des auxiliaires, des serviteurs comme on en trouvait encore au siècle dernier dans les campagnes, nés dans la maison et faisant partie de la famille du maître.

qu'imaginent volontiers les modernes, emprisonnée dans le gynécée, pendant que son mari et ses fils flânent sur l'agora, bavardent avec les courtisanes, ou rient aux représentations comiques. La femme grecque, il est vrai, n'exerce aucune influence sur la politique; mais son empire est la famille; elle y règne par la seule puissance de sa vertu. La chasteté, la tempérance morale que les Grecs désignent par le beau terme de *σωφροσύνη*, la prudence, la grâce exempte de coquetterie, voilà les qualités dont Nausicaa, Pénélope, restent les plus splendides modèles. Ménard a raillé plusieurs fois ces peuples chrétiens qui dissertaient de son temps sur l'émancipation de la femme. Comment la femme pourrait-elle s'émanciper à l'intérieur d'une religion qui voit en elle l'instrument du démon, et ne lui accorde point de place dans la Trinité? Les vraies égales de l'homme étaient ces femmes grecques, qui voyaient des déesses siéger sur l'Olympe à côté des Dieux, qui, loin de se soumettre à des prêtres, rendaient elles-mêmes les oracles divins de Dodone ou de Delphes⁴⁹. Par quelle aberration un philosophe tel que Platon a-t-il désiré substituer à ce touchant idéal féminin et à la famille grecque, harmonieuse comme tout ce qu'a inspiré le polythéisme, le rêve monstrueux de la communauté des femmes? Ménard se refusera à le lui pardonner.

Après les rapports entre l'homme et la femme, Ménard célèbre, avec non moins d'enthousiasme, les autres vertus qu'il attribue aux personnages d'Homère : la piété filiale, le respect pour les vieillards, l'hospitalité (qui, dans les pages de notre philosophe, devient presque un amour universel du genre humain), l'amitié enfin. Ce dernier point était brûlant : Ménard insiste sur le caractère fraternel de ces camaraderies entre Achille et Patrocle, Oreste et Pylade, Glaucos et Sarpédon. Mais il prévoit le sourire sceptique que son éloge de l'amitié masculine peut évoquer chez des modernes qui ont lu Platon et Théocrite; après avoir expliqué et presque justifié l'esclavage, va-t-il défendre aussi l'homosexualité et l'existence des courtisanes, détails qui ne semblent point s'accorder exactement avec son tableau idyllique du mariage grec? Ménard était trop sévère sur les questions de morale pour pousser jusque là son éloge de la Grèce. « Nous ne chercherons pas à

49. Nietzsche développera des idées analogues sur la beauté morale de la femme grecque, et son apothéose dans la religion polythéiste; voir notre bibliographie.

dissimuler les fautes, annonçait-il dans sa préface, on voudrait les oublier, comme Sem et Japhet jetèrent un manteau sur l'ivresse de leur père; mais l'histoire ne serait plus un enseignement si elle donnait trop au respect et à la reconnaissance. D'ailleurs, s'il n'y avait pas un peu d'ombre pour tant de lumière, si la Grèce n'avait pas ses erreurs comme tous les autres peuples, la comparaison serait trop humiliante pour le reste du monde, et le découragement arrêterait l'émulation⁵⁰. » Ménard ne lave donc pas la Grèce de ces reproches, mais il répond en attaquant les autres peuples : les courtisanes et les « confusions entre l'amour et l'amitié » venaient de l'extrême chasteté des honnêtes femmes; l'amour fut presque proscrit, et l'amitié, par contre, exaltée outre mesure⁵¹. Les peuples chrétiens et modernes placent aussi la chasteté très haut; ils n'en ont pas moins fait de la séduction un art et de l'adultère une pratique, sinon courante, du moins beaucoup plus répandue qu'en Grèce. Si l'idéal de chasteté a été violé en Grèce par l'un des deux sexes, il l'est chez les modernes par tous les deux.

Il est une autre objection que ne manquerait pas de faire à Ménard un lecteur d'aujourd'hui : il a présenté une peinture des mœurs homériques fortement idéalisée, et qui n'est pas assez barbare, ou qui l'est trop. C'est une des curiosités de l'histoire du goût, notée par tous les sceptiques en ces matières, que la variété des raisons pour lesquelles les hommes ont successivement expliqué leur admiration pour Homère. La plupart des contemporains de notre auteur insistaient sur le caractère primitif et brutal des mœurs homériques⁵². La comparaison des nombreux passages cités en français par Ménard et de la traduction de Leconte de Lisle est fort instructive à cet égard. Ménard n'a mis dans ses pages rien de cette dureté

50. *Morale*, p. 11-12.

51. On sait combien ce point est curieux, et le contraste que font nos amoureuses de tragédie et de roman avec la discrétion sensée, presque froide, que semblent avoir gardée la plupart des femmes dans la littérature — et peut-être dans la vie — antiques. On cite souvent le mot de ce professeur de littérature qui, en arrivant dans son cours à Catulle, déclarait à ses élèves : « Attention, messieurs! Voici le moment où la femme commence à faire faire des bêtises à l'homme. »

52. Voir par exemple S. Delorme, *Les Hommes d'Homère* (Didier, 1861). L'auteur, qui connaît bien les épopées homériques et écrit avec une ironie et un entrain amusants, analyse les mœurs primitives des Grecs pour en montrer la dureté choquante. Son ton supérieur et désabusé, un peu irritant après trois ou quatre cents pages, dut déplaire vivement à Ménard.

rébarbative, de cette impressionnante férocité, que l'on rapproche aujourd'hui au poète traducteur. Se trouverait-il cependant beaucoup plus que Leconte de Lisle en accord avec nos interprètes récents des épopées homériques? Dans tout son ouvrage, il a insisté sur la naïveté des mœurs que dépeint *l'Iliade*, la simplicité et la sobriété des repas, des vêtements, des manières. Il s'est pâmé devant la gracieuse figure de Nausicaa, et la simplicité, primitive et polie tout à la fois, de sa réponse au naufragé Ulysse. Sans doute, comme bien des générations de pères français, rêva-t-il plus tard de faire de sa fille une Nausicaa moderne! Hélas! Il n'y a pas que de la simplicité dans Homère. L'or, l'argent, la pourpre et l'ivoire y sont non seulement estimés, mais prodigués. Si l'aède insiste si longuement sur le fait qu'une fille de roi va elle-même laver son linge, c'est donc, comme nous l'a subtilement exposé un plus récent commentateur (M. Bréal), que la chose n'était ni si fréquente, ni si ordinaire; et M. Victor Bérard a écrit tout un chapitre sur « l'urbanité homérique ⁵³ ». S'il n'y a pas de gens égorgés dans *l'Odyssée*, de jeunes filles violées, de doigts coupés ou d'oreilles arrachées, s'il n'y a même, dans ces longues navigations, ni poux, ni punaises, ni mal de mer, est-ce parce que tout cela a été épargné à la Grèce par décret spécial de la providence olympienne, comme le voudrait presque Ménard? Homère n'est-il pas plutôt un artiste délicat et raffiné, à qui il ne faut pas demander trop de réalisme? Ménard s'est évidemment fourvoyé plus d'une fois en voulant juger la religion et la morale de la Grèce uniquement d'après son cher Homère.

Ménard poursuit son étude de la morale grecque au delà de l'époque homérique. Tout un chapitre est consacré à Hésiode. Là, ce n'est plus l'âge d'or, l'Eden innocent qui enchantait notre idéaliste dans *l'Iliade* et *l'Odyssée*; les communes grecques n'ont plus cette unité qui les avait rassemblées pour venger ensemble « les droits violés de l'hospitalité et la sainteté du mariage ». Au retour de l'expédition, bien des chefs ont trouvé leur place prise; les populations, resserrées dans les étroits espaces de leur petit pays montagneux, se querellent et se pillent réciproquement. La force, trop souvent, remplace le droit. Le vieux poète béotien pose la même question que le patriarche Job : le juste peut-il être malheureux, tandis que

53. V. Bérard, *Introduction à l'Odyssée* (Belles-Lettres, 1924, 3 vol.), vol. II, chap. X.

le méchant s'enorgueillit de ses richesses et de son bonheur? Les livres hébreux ou chrétiens pouvaient résoudre le problème en se réfugiant dans l'espérance d'un monde meilleur ou dans l'attente d'une intervention miraculeuse de la divinité. Hésiode conseille la lutte. Travaillons, répète-t-il sans se lasser, jusqu'à ce que l'injuste n'ait pas plus de droits que le juste. La morale hésiodique n'a point la sublimité mystique de certaines doctrines orientales, ni même la beauté touchante des épopées homériques. Après la charité hospitalière, l'amitié, le courage, qu'avait chantés l'épopée, la poésie didactique s'attache de préférence aux vertus intellectuelles : l'amour du travail, la prudence, la justice. Mais la morale d'Hésiode n'est pas autre que celle d'Homère : elle la complète plutôt.

« J'aurais dû mourir plus tôt ou naître plus tard », s'écriait Hésiode, « car c'est maintenant la race de fer ⁵⁴. » Le poète d'Ascre vivait en effet au « moyen âge » de la Grèce; il regrettait les brillants souvenirs de l'époque homérique, et il entrevoyait dans l'avenir la cité grecque de Lyncurque et de Solon. Ces cités libres de l'Hellade se constituent enfin après les invasions doriennes. Elles se résument en deux types parfaits et opposés l'un à l'autre : Sparte et Athènes.

Le chapitre que Ménard consacre à Sparte est l'un des plus originaux de sa thèse. Les modernes n'ont pas, en général, été tendres pour Lacédémone. Le brouet noir, l'ilote ivre, l'enfant dévoré par le renard, tels sont les quelques traits que l'on nous cite traditionnellement. Cette civilisation de guerriers, vue à travers le bon Plutarque que rend plus naïf encore la traduction d'Amyot, nous apparaît un peu enfantine et grossière. On écrase aisément la ville de Léonidas sous le poids d'une inégale comparaison avec Athènes; il n'est guère d'admirateurs de la Grèce qui aient pu comprendre Sparte parmi les cités où ils auraient voulu revivre; les voyageurs eux-mêmes négligent son site pittoresque, parmi les lauriers-roses de l'Eurotas, ou ne s'y aventurent que pour « maudire le sol où fut cette maîtresse d'erreurs sombres, et l'insulter parce qu'elle n'est plus ».

Ménard ne dissimule pas le caractère guerrier des institutions lacédémoniennes et l'iniquité de l'invasion, perpétuée par la distinction entre citoyens et ilotes. C'était la permanence

54. Hésiode, *Travaux et Jours*, vers 175-6.

de l'injustice et la méconnaissance de la première des lois de la morale sociale, l'égalité. Et cependant, en helléniste démocrate qu'il était, il ne peut se défendre d'une pieuse admiration pour la fière cité qui fit du courage la grande vertu civile. Le Spartiate est, de tous les Grecs, celui qui est le plus pénétré de l'enseignement d'Homère. Castor et Pollux, Hercule, Achille, s'il eût pu survivre à la mort de Patrocle, voilà l'idéal spartiate. Ménard ne les compare point aux Athéniens; aucun peuple, à ses yeux, ne pourrait soutenir une telle comparaison. Mais il proteste contre l'assimilation que l'on fait souvent de ces libres Spartiates aux Romains, avides et brutaux, ou aux barbares tyrannies féodales. L'intelligence même avait sa part chez ces guerriers : ils avaient des musiciens et des poètes, et, si leur œuvre s'est perdue, la faute n'en est pas aux Spartiates. D'ailleurs, l'antiquité tout entière — et les philosophes athéniens les premiers — ont accordé à Sparte le premier rang parmi les cités grecques. Ce n'est pas sans méfiance que nous devrions renverser ce jugement unanime; les modernes voudraient supprimer Sparte de la carte de la Grèce, et effacer de l'histoire antique les annales lacédémoniennes. Mais Athènes aurait-elle été ce qu'elle fut, si Sparte n'avait pas existé? n'eût-elle pas ressemblé davantage à l'Ionie? Si Ménard est trop épris de justice et de démocratie pour préférer absolument Sparte à Athènes, il s'incline du moins avec respect devant ce magnifique exemple de force morale, et il trouve dans son histoire une fière et mâle poésie⁵⁵. « Les exemples comme celui-là ne sont pas contagieux, déclare-t-il en terminant ce chapitre de son livre. Sparte n'a pas eu de modèles; ne craignons pas qu'elle ait jamais d'imitateurs; elle restera un phénomène unique dans l'histoire, cette sauvage cité qui ne s'est jamais reposée de son vivant⁵⁶. »

Avec Athènes enfin, tout est lumière et splendeur. Ménard achève son apologie de la morale grecque par quelques pages sur la démocratie athénienne, où il résume les motifs de son enthousiasme. Tout ce que l'auteur a précédemment célébré

55. Sparte avait été à la mode au XVIII^e siècle, et Chateaubriand a consacré à la description du paysage spartiate quelques-unes des plus belles pages de son *Itinéraire*. Il « hait les mœurs des Spartiates », et il avoue cependant qu'il aurait « voulu mourir avec Léonidas et vivre avec Périclès ». Barrès, dans son célèbre *Voyage de Sparte*, où il immolera Athènes à la cité magnanime, se souviendra de ces pages de L. Ménard.

56. *Morale*, p. 214.

dans la Grèce, polythéisme, religion de la loi, de la beauté et de la justice, se retrouve dans cette cité qui décourage presque la rivalité des modernes. Ménard trace une rapide esquisse de l'histoire politique d'Athènes; son intention est avant tout de démontrer que tout à Athènes venait du peuple, que les agitations politiques dont les modernes redoutent les effets, souvent déplorables, y étaient goûtées comme une des gloires de la vie policée. Les barbares peuvent vivre en repos, parce qu'ils végètent dans l'obéissance passive; « l'histoire intérieure d'Athènes n'est qu'une suite de luttes et d'efforts continus pour réaliser la société la plus conforme possible à la justice ⁵⁷ ». Les partis se combattent, s'allient, se bannissent et se rappellent. Quel que soit le vainqueur ou le vaincu, Athènes sait en profiter, c'est-à-dire accroître sa vitalité. Ménard va jusqu'à expliquer et excuser l'ingratitude que l'on a souvent reprochée aux concitoyens de Miltiade, d'Aristide et de Thémistocle. Un citoyen qui met ses talents, quelque grands qu'ils soient, au service de l'Etat, ne fait que son devoir; son seul remerciement doit être d'avoir été utile à sa patrie. S'il réclame ensuite quelque récompense, il mérite d'être écarté pour un temps. L'ostracisme était « le contre-poids nécessaire des enthousiasmes de la démagogie... Si les Américains, se défiant d'eux-mêmes, avaient éloigné Washington, l'Europe les eût condamnés, mais Washington les eût absous ⁵⁸. »

Les mœurs publiques et privées des Athéniens représentent donc l'apogée de cette civilisation polythéiste et démocratique que regrette Ménard. Le fait ne laisse pas que d'être curieux : un homme, épris comme il l'était de morale, de spiritualisme, religieux au fond et même chrétien, va consacrer ses plus grands efforts et une partie de son existence à chercher une morale dans le polythéisme hellénique. Nouveau Jean-Jacques Rousseau qui a trouvé chez les Grecs ses « bons sauvages », il va prouver que la démocratie telle que l'ont pratiquée les républiques de l'Hellade est la source de tout bien et de toute beauté. Il est clair en effet que, si Ménard a tant loué la Grèce, ce n'est pas pour son art ou pour sa religion, c'est parce qu'il y trouvait, ou croyait y trouver, réalisé, son idéal républicain de 1848. Tous les autres éloges qu'il décerne à la Grèce s'expliquent par celui-là. La morale grecque, en particulier, n'est

⁵⁷. *Morale*, p. 238.

⁵⁸. *Morale*, p. 268.

si grande que parce qu'elle aboutit à l'action et à la lutte. Les modernes ont jeté le reproche de fatalisme à cette religion, faute de la comprendre. Ménard s'échauffe pour démontrer que seuls les Grecs ont réussi à concilier la liberté humaine avec la destinée. La Moire n'enchaîne ni la volonté de l'homme ni celle des Dieux. Toute action dépend de deux causes : l'une est notre volonté, l'autre le résultat d'influences extérieures que nous désignons par le terme de destinée. La prière demande seulement aux Dieux les biens dont ils sont les dispensateurs, mais non la sagesse et la vertu, qui sont du pouvoir de l'homme. Cette morale d'action et d'énergie trouve même son couronnement dans la lutte de l'homme contre les Dieux, qu'a immortalisée le théâtre tragique⁵⁹. Les Dieux nous envoient les passions comme ils nous envoient les maladies, pour nous éprouver; et cependant les unes sont faites pour être domptées, comme les autres pour être combattues. Tel le maître d'un gymnase, pour former des athlètes, leur porte des coups qu'il mesure à leur force, et leur enseigne en même temps à les parer⁶⁰. La vie entière du Grec n'était que lutte; c'est pourquoi Ménard ne se lassera jamais de les proposer pour modèles à ses contemporains dégénérés : qu'ils acquièrent cette grande vertu des Grecs, le courage. Tout autant que les contemporains de Xerxès et de Philippe, les sujets de Napoléon III ont à lutter pour le bien et la justice.

VI

A l'origine des attaques de Ménard contre les philosophes, nous pouvons nous attendre à retrouver aussi ses convictions ou ses rêves politiques. C'est une des étrangetés de cette affection de modernes que nous témoignons à la Grèce, que ce besoin d'y admirer ce que nous ne pouvons ou ne voulons admirer

59. Ménard a souvent fait allusion à cette lutte de l'homme contre les dieux : elle semble en contradiction avec les principes d'harmonie universelle qu'il célèbre ailleurs dans le polythéisme. Il a voulu dire, croyons-nous, que les dieux étant, par un de leurs aspects, les forces extérieures, l'homme doit les combattre; mais il a aussi trouvé dans cette lutte un sens mystique. Prométhée, Héraclès, sont devenus, dans son interprétation symbolique, des héros à qui Zeus impose de conquérir la science par la douleur. Ces deux héros, « le génie et la vertu de l'homme, rentrent ensemble dans l'Olympe, après avoir accompli cette grande loi morale qui est devenu la base du christianisme, la rédemption par la douleur. » (*Morale*, p. 46.)

60. Ménard affectionnait cette comparaison. Voir catéchisme religieux, dans *Critique Philosophique*, 29 juillet 1875, p. 412.

chez nous, c'est-à-dire le peuple. « Il y a eu un peuple d'aristocrates, un public tout entier composé de connaisseurs, une démocratie qui a saisi des nuances d'art tellement fines que nos raffinés les aperçoivent à peine », écrit l'aristocrate Renan ⁶¹ et nous le répétons avec lui, sans songer que les Renan de cette époque, les philosophes et les poètes, qui étaient mieux en mesure de juger ce « public de connaisseurs » que nous, ne lui ont pas ménagé leur mépris. Ménard, du moins, n'a pas eu l'illogisme d'aimer ces Athéniens parce que leur démocratie aurait été une démocratie d'aristocrates, et il n'a point méprisé le peuple de son temps. Son républicanisme, nous le savons, n'a jamais failli; et il a été révolutionnaire en 48, il a été communard, parce qu'il croyait ainsi se rapprocher de l'idéal athénien. Il n'en est pas moins vrai qu'au lieu de vivre uniquement dans la politique contemporaine, il a, lui aussi, cherché à s'évader du présent; il a trouvé son refuge dans la démocratie d'Athènes, comme les philosophes athéniens trouvaient le leur chez le Grand Roi, chez les Spartiates ou chez les Egyptiens. Et ce n'est pas nous qui le lui reprocherons. Si son rêve hellénique n'a été qu'un rêve, il a été un rêve généreux, qui lui a inspiré de nobles pensées et de belles pages. D'autres mettent leur idéal dans l'avenir, ou dans un monde supra-terrestre; il n'est ni plus sot ni plus vain de le mettre dans le passé.

Les ouvrages de Ménard sur la Grèce prennent donc à partie ces philosophes qui ont vécu au sein de la plus éclatante et de la plus libre des républiques, sans même en apprécier les bienfaits. Les griefs de notre helléniste sont multiples. Tout d'abord, il veut réagir contre l'opinion courante qui a adopté sur la Grèce les jugements des philosophes, c'est-à-dire justement des hommes qui ne l'ont pas comprise. On loue par exemple la philosophie d'avoir révélé la croyance à l'immortalité de l'âme, alors que les Grecs n'en avaient jamais douté. Platon, Aristote et leurs moins illustres rivaux n'ont fait que revêtir d'une forme personnelle des idées qui se trouvaient déjà, plus vagues, dans la conscience populaire. Si l'on sait comprendre la langue symbolique de l'antiquité plus reculée, on trouvera dans la poésie les vérités que la philosophie a traduites plus abstraitement par des sentences ou des préceptes.

⁶¹. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (Lévy, in-8), p. 61.

Ce qui répugnait en effet aux philosophes dans ces épopées primitives et ces mythes populaires, c'était la poésie. Les esprits réfléchis et savants ne veulent plus admettre les symboles de la religion : ils les remplacent par des formules plus scientifiques peut-être, mais plus sèches, par une dialectique subtile, mais privée de vie. Comme le peuple ne peut comprendre dans leur complexité ces traités et ces systèmes qu'élabore leur réflexion, il ne saisit qu'une chose, c'est que les symboles auxquels il croyait jusqu'ici sont méprisés par les plus savants que lui, et il y renonce sans avoir rien à mettre à leur place. Des politiciens peuvent ensuite venir nous expliquer qu'il faut une religion pour le peuple; le peuple refuse d'écouter ces habiles qui ne croient point eux-mêmes et veulent le faire croire — et c'en est fait de la civilisation dont la religion était l'âme. « Un peuple qui a renié ses Dieux est un peuple mort ⁶². »

La philosophie est essentiellement une critique des mœurs et des opinions populaires; dans tous les pays et à toutes les époques, elle réagit donc contre les institutions et le milieu au sein desquels elle est née. En Grèce, et plus particulièrement à Athènes, il était naturel que la philosophie en vint à combattre la religion polythéiste, la morale tirée de cette religion, et la démocratie. Il a quelquefois échappé à Ménard de dures paroles à l'adresse de ces philosophes post-socratiques, peut-être parce qu'il visait à travers eux certains de ses contemporains qui, sous le Second Empire, et surtout après la frayeur causée à beaucoup d'esprits tranquilles par la Commune, commettaient les mêmes erreurs que leurs prédécesseurs de la Grèce. Mais il connaissait trop bien l'histoire, et il avait trop le sens des nuances, pour ne pas voir que leur œuvre était nécessaire; il déplorait cette œuvre, mais il en comprenait le sens et les causes. Après avoir créé la morale et l'art, la Grèce devait donner au monde la science; mais la science ne se développe que lorsque la poésie est morte (telle était du moins la conviction de notre savant et poète). Après la conquête de la justice et de la beauté, il restait à ce peuple infatigable à conquérir la vérité. La philosophie « porta le fer et la flamme dans les forêts touffues de la poésie, elle élagua les branches, elle faucha les lianes, elle traça des routes, elle ouvrit des clairières; on ne peut lui en faire un crime, car elle suivait sa loi,

62. *Réveries* (Le Voile d'Isis), éd. de 1895, p. 158.

et la science était à ce prix : on n'accuse pas le vent d'automne quand il chasse les feuilles par milliers sous ses rafales. Cependant, devant la froide nudité de l'hiver, on regrette toujours les fleurs du printemps et l'épaisse végétation de l'été ⁶³. »

La philosophie a donc — et tout naturellement, puisqu'elle est la raison qui juge — attaqué la religion populaire, œuvre de l'imagination qui crée. Mais elle est l'adversaire de la religion, sans lui être tout d'abord hostile. Les philosophes grecs prétendaient épurer, et non détruire, le polythéisme : ils voulaient déjà faire cette distinction entre le sentiment religieux et ses formes, que Benjamin Constant devait reprendre et développer en cinq volumes remarquables vers 1830. Ménard n'approuvait ni les philosophes grecs, ni B. Constant et les philosophes modernes. S'il s'enthousiasma pour la symbolique, c'est justement parce que le sentiment religieux lui paraissait inséparable de la forme que lui ont donnée les poètes. « Homère n'était ni plus savant ni plus ignorant que ses contemporains ⁶⁴ » ; il se contentait des mêmes symboles qu'eux, sans chercher à les purifier. Mais aussitôt que se produit un désaccord entre les savants et la masse, entre les penseurs qui méditent solitaires comme des vieillards et le peuple qui accepte sans examen, semblable à l'enfant, le divorce entre la religion et la philosophie est consommé. Il ne faut que quelques dizaines d'années pour que l'enfant rattrape les vieillards, pour que le sentiment religieux disparaisse devant la réflexion philosophique.

L'opposition des philosophes à la démocratie n'a rien qui doive étonner : vivant dans la liberté, les philosophes ne pouvaient la défendre ; il faut être privé d'un bien pour en connaître tout le prix. D'ailleurs, il est dans la nature de l'homme de se croire supérieur à ses semblables ; celui qui est plus intelligent ou plus réfléchi que ses concitoyens les méprise volontiers. Il voudrait être quelque chose dans l'Etat, et un régime qui ne lui accorde pas plus d'influence qu'au moindre savetier lui déplaira toujours. Les philosophes antiques ont, comme les penseurs de tous les temps, rêvé d'une aristocratie intellectuelle (dont ils seraient), régnant sur un peuple docile, qui ne troublerait point par sa vulgarité turbulente le calme de

63. *Polythéisme*, p. 341.

64. *Polythéisme*, p. 336.

leurs méditations. Ménard, qui refuse de partager ce goût des hommes de pensée pour la retraite, souhaitait que ces philosophes dédaigneux de la démocratie eussent pu voir leur idéal réalisé dans la Chine ou le Paraguay. Il n'aurait point condamné Socrate à boire la ciguë, s'il avait siégé parmi ses juges; mais, se souvenant que ce sage avait enseigné à Alcibiade à mépriser la démocratie et avait eu pour disciples un Critias et un Thérémène, il l'eût banni par l'ostracisme. Socrate aurait pu aller étudier sur place ces institutions monarchiques ou aristocratiques qui étaient l'objet de ses préférences. Hélas! L'avenir devait d'ailleurs le réaliser, ce rêve des philosophes. Marc-Aurèle un jour montera sur le trône; mais « un roi-philosophe a aussi des héritiers », son fils Commode sera le plus odieux des tyrans. Le monde adorera même un philosophe, et ses temples remplaceront les autels élevés aux Dieux d'Homère; mais ce philosophe, ce n'est pas le peuple, ce sont les savants et les prêtres qui le crucifieront. Lorsque son culte aura triomphé, ses serviteurs vivront dans la contemplation des choses saintes, étrangers aux soucis de la vie, au-dessus de la famille et de la patrie. Sera-ce enfin ce règne des meilleurs, ce triomphe de l'intelligence souhaité par Socrate et ses disciples? On devine la réponse ironique de notre ennemi acharné du sacerdoce.

C'est à Socrate que s'en est pris en particulier L. Ménard. Celui qu'on loue traditionnellement d'avoir fait descendre la philosophie du ciel sur la terre et d'avoir fondé la « science morale » apparaît plutôt à notre polythéiste comme un homme dont les bonnes intentions ont eu de funestes résultats. Ménard ne va pas jusqu'à reprendre le célèbre motif d'accusation d'Amytos et de Méléto, et à voir dans Socrate le corrupteur de la jeunesse. Mais il lui reproche d'avoir formé un Alcibiade et un Critias; d'avoir eu pour disciple et biographe un Xénophon, c'est-à-dire un homme qui servit le Grand Roi comme mercenaire et combattit avec Sparte contre Athènes. Platon même ne saurait trouver grâce devant lui, lui qui avait banni Homère de sa république et qui osait, à la place de cette famille grecque dont Ménard expose pieusement les vertus, proposer à la classe militaire la monstrueuse communauté des femmes. Ménard est trop averti des choses grecques pour aller jusqu'à confondre Socrate avec les Sophistes, comme pouvaient le faire les Athéniens. Mais tout son livre *De la Morale avant les Philo-*

sophes reprend, plus encore que la thèse du célèbre Discours de Rousseau (Ménard goûtait peu Jean-Jacques ⁶⁵), la fameuse opposition qu'établissait l'un des premiers adversaires de Socrate, Aristophane, entre le Juste et l'Injuste. Pour Ménard comme pour le poète railleur des *Nuées*, la morale des poètes et la lecture d'Homère avaient produit les héros de Marathon et de Salamine; la philosophie des sophistes et des socratiques a formé les piètres soldats de la guerre du Péloponèse.

Il serait puéril de s'attarder à réfuter ces accusations dont Ménard a accablé Socrate et les philosophes grecs; Nietzsche qui, après lui, s'acharnera avec plus de violence encore contre le grand moraliste athénien, reviendra de ses préventions vers la fin de sa vie, et fera amende honorable à Socrate. Ménard n'aura point de ces retours : un dialogue de ses *Rêveries* (Socrate devant Minos) reprendra encore, en 1874, ses arguments hostiles au maître de Xénophon et de Platon. La foi démocratique de Ménard était en jeu : les philosophes lui semblaient coupables en attaquant les traditions religieuses de la Grèce, car ils ébranlaient en même temps les institutions qui reposaient sur cette religion; en amenant les Grecs à renier leurs Dieux, ils les préparaient aussi à abandonner leur liberté. Si Ménard avait suivi avec moins de parti-pris l'évolution historique d'Athènes, il aurait sans doute ajouté que les philosophes n'ont si facilement réussi à corrompre la religion grecque, que parce que cette religion était déjà secrètement corrompue, que sa force morale était épuisée. On ne peut admettre son aversion pour l'œuvre de la philosophie que si l'on accepte en tous points le tableau trop idéalisé qu'il a tracé au préalable de la morale des guerriers homériques. Mais les poètes épiques eux-mêmes avaient déjà ébranlé les conceptions religieuses de leurs ancêtres; « ils avaient senti, remarqua un contemporain de Ménard ⁶⁶, que l'idée du divin est plus pure sous la forme de l'idéal humain que sous celle d'une force de la nature; la philosophie fit un pas de plus dans cette voie; elle affirma que cette idée est plus pure encore sous la forme de la raison que sous celle de la nature humaine. » Seulement, si Ménard

65. Certaines phrases célèbres de la *Profession de foi du Vicaire Savoyard* sont pourtant très proches de la thèse de M. « Il (Socrate) invente, dit-on, la morale; d'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. »

66. Michel Nicolas, dans une note qui se trouve dans les papiers inédits de L. Ménard.

avait écouté de telles objections, il n'aurait plus été un original, c'est-à-dire qu'il n'aurait plus été Ménard. Quel curieux paradoxe en effet que ce démocrate convaincu qui reprochait à la Grèce d'avoir évolué, que ce révolutionnaire pour qui un peuple n'est grand que s'il garde la foi de ses ancêtres et ses anciennes traditions, c'est-à-dire s'il est... conservateur !

**

Après avoir longuement exposé ses vues sur la Grèce, il restait à Ménard à expliquer pourquoi une religion aussi belle, une morale aussi pure, une organisation politique aussi parfaite avaient si aisément et si rapidement disparu devant les croyances orientales. C'est le plus grand problème sans doute de l'histoire que ce passage graduel, et cependant brusque, du polythéisme gréco-romain au monothéisme, cette ruine d'une civilisation si éclatante que tout le reste, auprès d'elle, n'était que barbarie. Cette énigme a exercé sur Ménard une fascination d'autant plus vive qu'elle s'accompagnait d'un regret éperdu devant la chute irréparable des Dieux du paganisme et des républiques grecques. C'est pour en chercher la clé qu'il consacrera, nous le verrons, mainte année de sa vie à l'étude des Alexandrins, des néo-platoniciens et des stoïciens. L'explication qu'il a donnée de la décadence du polythéisme n'est sans doute pas entièrement originale ; mais elle repose sur une connaissance très profonde, sinon toujours impartiale et froide, de la fin du paganisme et des commencements de l'ère chrétienne ; et elle a le mérite de devancer les travaux plus célèbres de plusieurs de ses contemporains qu'attira aussi ce vaste problème, Havet et Renan entre autres.

Les philosophes, comme on peut s'y attendre, reçoivent la plus large part du blâme ; c'est à eux avant tout que Ménard attribue la ruine de l'hellénisme. Ils avaient critiqué la religion populaire et repoussé les symboles mythologiques, sans en comprendre le sens profond. Ils croyaient sans doute n'attaquer que l'expression en respectant la pensée ; mais l'âme de la vieille religion s'envolait avec son enveloppe poétique. On ne pouvait épurer le polythéisme et le transformer en un monothéisme abstrait sans détruire en même temps les Dieux multiples de la religion populaire. Les idées des philosophes,

à leur insu, se répandaient parmi les humbles et les esclaves; mais, au lieu de conserver leur forme abstraite, ces idées revêtirent un corps. Un symbole nouveau était nécessaire. Ce symbole, que les philosophes étaient incapables de fournir, le peuple juif le donna à l'hellénisme. « Le verbe de Platon s'était incarné dans le sein d'une vierge juive. Le souffle créateur de la Grèce, l'Esprit aux ailes de colombe, avait visité l'âme religieuse de l'Orient, il l'avait fécondée sans la flétrir, et l'âme virginale avait enfanté le Dieu du sacrifice et de la rédemption, qui résumait en lui tous les Dieux morts des cultes mystiques ⁶⁷. » L'evhémérisme préconisé par les philosophes triomphait : ce Dieu fait homme était un homme élevé au rang des Dieux, « un philosophe austère et doux qui avait consacré sa doctrine par sa mort ⁶⁸ ». La Grèce, qui avait tant donné à l'humanité, lui lègue encore en mourant le Verbe, le dernier de ses Dieux.

Ménard n'est point assez aveugle dans son aversion pour les philosophes pour n'attribuer qu'à eux seuls la destruction du polythéisme. Il a signalé le rôle dissolvant de l'orphisme, et il a écrit quelques pages originales pour marquer la part qui revient aux femmes dans cette transformation générale des croyances. Renan, dans un passage célèbre de *Saint-Paul*, a raillé cette religion païenne, où rien ne s'adressait à la femme, cette race grecque si peu chevaleresque et si peu galante. « Penser à une femme pour faire de grandes choses ! Un Grec eût été bien surpris d'un pareil langage ⁶⁹. » Et c'est à la Grecque, « fatiguée de ces déesses brandissant des lances au haut des Acropoles ⁷⁰ », qu'il attribue le plus grand rôle dans le triomphe des idées judaïques et chrétiennes. Ces vues ne nous surprennent point chez ce Celte épris de grâce attendrie et de mollesse féminine. Il est plus curieux de rencontrer la même pensée exprimée, avant Renan, par notre polythéiste, qui venait de faire, dans sa *Morale avant les Philosophes*, le plus vibrant éloge de la femme grecque, raisonnable, vertueuse et réservée. Ménard sait fort bien que c'étaient en effet les femmes grecques, éloignées de la politique, qui se portaient vers les cultes orientaux, où la mort et la résurrection d'un Dieu

67. *Polythéisme*, p. 367-8.

68. *Polythéisme*, p. 368.

69. Renan, *Saint Paul* (C. Lévy, 1869), p. 206.

70. *Ibid.*, p. 165.

étaient célébrées par des larmes et des transports de joie. Mais il concilie ce trait avec ses précédents éloges des femmes hellènes en attribuant le goût des religions orientales à l'influence des courtisanes. L'honneur des épouses grecques reste sauf. Ce sont bien les femmes qui préparèrent l'avènement du christianisme, mais des Grecques corrompues par la sensualité malsaine des Orientales. Le dernier rêve des courtisanes fatiguées est un amour idéal : elles le trouvèrent dans le sacrifice et la volupté des larmes. « Quand un Dieu nouveau lui montra la rédemption par la douleur, la grande pécheresse inonda de parfums les pieds sacrés du sauveur des âmes, et les essuya de ses cheveux ⁷¹. »

Ménard n'épargne point les reproches à ceux qu'il déclare coupables d'avoir répudié les croyances qui avaient fait la grandeur unique de la Grèce. Mais ses ouvrages sur le polythéisme ne se terminent pas sur ces accusations. Au delà de l'hellénisme, où il place son radieux idéal, Ménard aperçoit le christianisme qui le continue, et pour ainsi dire le couronne. C'en est fait certes de l'idéal républicain et démocratique, c'en est fait de l'art religieux et de la vie libre et harmonieuse; mais l'anthropomorphisme hellénique se survit dans la religion nouvelle.

Les érudits modernes se sont plu à mettre en relief les nombreux emprunts faits par la religion du Christ à celle de Platon. Ernest Havet, qui fut l'ami de notre auteur, admirateur convaincu de la Grèce et anti-chrétien quelquefois assez partial, devait écrire sur le sujet quatre gros volumes ⁷². Le jeune Renan, à peine sorti du séminaire, avait d'abord songé à prendre le contre-pied de cette affirmation chère aux philosophes et aux humanistes français. « Les écoles philosophiques françaises, écrivait-il en 1845 dans son *Essai psychologique sur Jésus-Christ*, pleines des auteurs grecs, ont voulu à toute force ne voir dans le christianisme primitif que de l'hellénisme... J'espère démontrer un jour que la source a été pure de tout hellénisme et qu'elle est toute juive ⁷³. » Mais le même Renan devait abandonner cette thèse par trop absolue de jeune

71. *Histoire des Grecs* (Delagrave, 1886), p. 990.

72. E. Havet, *Le Christianisme et ses Origines* (M. Lévy, 1871-84, 4 vol. in-8).

73. E. Renan, *Essai psychologique sur Jésus-Christ* (La Connaissance, 1921), p. 13 et p. 21. Tout le chap. III de cet essai de jeunesse est intitulé : « Jésus-Christ n'est point un produit de l'esprit grec » (p. 36-45).

homme, et, dès les *Questions Contemporaines* (p. 348), il reconnaissait, au contraire, que « le christianisme est, non la continuation du judaïsme, mais une réaction contre l'esprit dominant du judaïsme ». Ménard semble avoir devancé Havet et Renan dans certaines de leurs affirmations. Mais son originalité n'est pas là seulement; elle est dans la raison qui lui a fait chercher obstinément une conciliation entre l'hellénisme et le christianisme. Malgré toute son admiration pour le polythéisme, Ménard sentait l'infinie distance qui le séparait d'un adorateur d'Athéné ou de Zeus. Il se savait chrétien par bien des fibres de son être. La Vierge et le Christ reçurent plus d'une fois les secrètes prières de ce païen. Trouver de l'hellénisme dans le christianisme, c'était pour lui résoudre le problème interne qui le déchirait; c'était concilier les deux religions dont il était à la fois le fidèle.

Le judaïsme lui inspirait une répulsion qui se traduisit même plus tard par de l'anti-sémitisme. Ménard réduisit donc à néant, ou à fort peu de chose, l'apport judaïque dans le christianisme. La hauteur à laquelle les Juifs plaçaient l'idée divine ne peut en effet s'accorder aisément avec le culte de l'homme-Dieu. En empruntant aux Juifs leur Dieu unique, les Chrétiens ont été obligés d'adopter aussi leurs traditions et leurs livres saints. Mais ils firent du Messie juif un Dieu, ce qui sépare par un abîme les deux religions. Au lieu d'épouser l'étroitesse jalouse du judaïsme, la religion de Saint-Paul sera une religion universelle. Le seul vrai héritier de la pensée juive est, pour Ménard, l'islamisme, auquel, sans le bien connaître, il ne ménage pas ses railleries dédaigneuses.

Au contraire, les dogmes essentiels du christianisme se retrouvent tous dans l'hellénisme : l'incarnation n'est qu'une forme de la croyance grecque à l'immortalité et à l'apothéose; l'idée de soumettre un Dieu aux misères humaines, monstrueuse pour le peuple d'Israël, ne pouvait surprendre un Grec accoutumé aux légendes de Dieux blessés ou enchaînés. Les rites de la mort et de la résurrection dans les mystères, le culte de Dionysos, le préparaient à accepter la rédemption de l'humanité par la mort d'un Dieu. Par-dessus tout, la résurrection du Christ et son ascension au ciel ne sont que le couronnement logique de l'anthropomorphisme grec. Le culte de l'homme, qui caractérisait la religion grecque, arrive ainsi à son dernier terme. L'homme, après s'être adoré dans sa force et sa beauté,

s'adore dans sa misère et dans sa faiblesse, dans sa douleur et dans sa mort. Il trouve, dans les détails profondément humains de la mort du Christ, une vérité plus émouvante que les symboles physiques de l'hellénisme, dont il ne saisissait plus le sens. Le polythéisme, que Ménard a chanté comme la plus harmonieuse et la plus morale des religions, associe au principe de l'ordre universel la glorification de la loi morale, dans sa forme la plus belle : la rédemption par la douleur. Dans ces rapports entre les deux religions, c'est la race de Sem qui a gagné : en échange de son Dieu unique⁷⁴, elle a reçu le dogme de l'immortalité de l'âme, glorieux legs du polythéisme.

Pourquoi, hélas ! le Christ n'a-t-il pas été pacifiquement accueilli sur l'Olympe comme le plus jeune frère de ses « égaux antiques » ? Pourquoi lui-même ne s'est-il point contenté de partager avec ses aînés les hommages des mortels ? Ce compromis aurait satisfait Ménard. La religion primitive de la Grèce n'était plus possible dans sa belle pureté d'autrefois. Il y avait des tyrans sur la terre, on voulait un monarque dans le ciel. Mais le jeune Dieu venu de la Judée aurait pu succéder à Zeus, selon les anciens oracles de la Terre et de Prométhée. Il aurait apporté aux philosophes le symbole qui les eût satisfaits, aux femmes et à tous les déshérités d'ici-bas la religion de la charité et de l'humilité. Le monde n'aurait pas vu disparaître tant d'œuvres merveilleuse dans les destructions de Constantin et des Croisés ; le spectacle des persécutions du Moyen Age, de l'Inquisition et des Dragonnades, lui aurait peut-être été épargné, si la religion nouvelle avait su conserver l'esprit du polythéisme, qui était la tolérance. Ménard applaudirait plus encore au triomphe du christianisme, si ce triomphe avait été plus discret, plus reconnaissant pour ceux qui avaient préparé sa victoire. Le polythéisme avait concilié le beau et le bien dans une magnifique synthèse ; le christianisme voulut proscrire l'un pour exalter l'autre. L'humanité rejeta donc cette religion d'artistes, qui refusait de blasphémer la nature en la déclarant laide et mauvaise. L'hellénisme mourut, « le sourire aux lèvres, sans protester contre l'ingratitude des hommes, enveloppé dans le calme de son orgueil et de sa beauté. Chaque siècle, en passant,

74. Encore Ménard ne pardonne-t-il au christianisme que parce qu'il n'est pas vraiment monothéiste. Il a conservé le polythéisme dans sa trinité et dans le culte des saints, ces médiateurs humains qui ont survécu au naufrage de la religion ancienne.

lui a jeté sa part d'imprécations, de sarcasmes et d'injures; on rougirait d'insulter à la mémoire d'un ennemi, mais avec une religion morte, on ne se croit pas obligé d'être juste, et les causes vaincues trouvent rarement des défenseurs⁷⁵ ».

C'est sur cette note de tristesse et de regret que se terminent les études de Ménard sur l'hellénisme. Renan, trente ans plus tard, en achevant cette *Histoire du Peuple d'Israël* qu'il ne devait point voir tout entière imprimée, concluait au contraire à la victoire de l'hellénisme. « Le judaïsme et le christianisme disparaîtront, affirmait-il, lui, l'historien du judaïsme et du christianisme, l'œuvre juive aura sa fin; l'œuvre grecque, c'est-à-dire la science, la civilisation rationnelle, expérimentale, sans charlatanisme, sans révélation, fondée sur la raison et la liberté, au contraire, se continuera sans fin⁷⁶. » Ménard ne peut se consoler en s'élevant vers d'aussi hautes régions et en regardant, par delà notre globe, vers les mondes futurs entrevus par Renan, où « lumière, raison, vérité » seront encore le programme de toute intelligence. L'originalité, mais peut-être aussi l'infériorité de notre païen mystique, fut de chercher dans l'hellénisme un idéal de bonté et de justice en même temps que de beauté et de raison. On est trop souvent tenté de sourire, sceptiquement, de ses ingénieux paradoxes qui peignent la Grèce comme la source de toute vraie morale et l'idéal réalisé de la république et de la démocratie. On souhaiterait parfois ce révolutionnaire de 48 plus goéthéen, sinon plus renanien. Que n'a-t-il uniquement senti et aimé la beauté! est tenté quelquefois de s'écrier son lecteur, impatient devant tant de stériles regrets politiques et de rêves sociaux illusoires; que n'a-t-il été plus « impassible »! Certes, il a manqué beaucoup à Ménard pour s'élever jusqu'aux hauteurs sereines où ont pu atteindre un Goethe ou un Renan; mais qui peut songer à le comparer avec de telles intelligences dont on compte à peine trois ou quatre par siècle? La place de Ménard est plus modeste; son hellénisme, qui n'a même pas été pris très au sérieux par les érudits de son temps, ne correspond plus à l'état actuel de nos connaissances. Eût-il été plus solidement assis sur les travaux contemporains, qu'il n'en serait pas moins caduc aujourd'hui. Ce n'était qu'un beau rêve, et Ménard,

75. Catéchisme religieux, dans *Critique Philosophique* (29 juillet 1875), p. 413.

76. Renan, *Histoire du Peuple d'Israël*, vol. V, p. 421.

qui savait allier agréablement à la fantaisie la plus libre un sens précis de la réalité, l'a reconnu lui-même :

Pour incarner son rêve, il faudrait être un Dieu ⁷⁷.

Ménard n'est pas un Dieu, mais il a voulu être un prophète, un de ces « prophètes du passé » qui, au XIX^e siècle, s'appliquèrent à chercher une foi pour ce monde moderne, qu'ils croyaient voir rouler sans direction d'abîme en abîme. Ses efforts peuvent prêter à sourire; mais, à sa modeste place, cet hellénisme que nous nous sommes efforcé de reconstituer mérite plutôt le respect attendri de nos contemporains qui, moins prosaïquement matérialistes qu'on voudrait nous le dire, aiment à jeter un regard en arrière vers les plus généreux d'entre leurs aînés.

77. L'Idéal, dans *Réveries* (éd. de 1895), p. 283.

CHAPITRE VII

PHILOSOPHIE MYSTIQUE (1863-1864)

- I. — Maigre succès de Ménard. — Attention distraite de la critique. — Quelques pages de Sainte-Beuve. — Eloges de Michelet dans la *Bible de l'Humanité*.
- II. — La curiosité de Ménard se porte vers la fin du paganisme et les philosophes alexandrins. — Recherche d'une solution au problème du mal : les Gnostiques, la métempsychose. — Descente et ascension des âmes. — Mysticisme chrétien. — Conciliation de l'hellénisme et du christianisme.
- III. — Etude sur Hermès Trismégiste. — Les prédécesseurs de Ménard. — Le sujet, son intérêt. — Pénétration et érudition de Ménard. — Appréciation de Renan.
- IV. — *Le Diable au Café*. — Chef-d'œuvre dans la manière de Diderot. — Ménard, prosateur ironique et spirituel. — Les complexités déroutantes de sa pensée.

I

LES années 1859-1863 avaient été pour Ménard une époque de production abondante. Tout en poursuivant son œuvre de paysagiste, et sans cesser de fréquenter les milieux politiques et littéraires, il venait de publier coup sur coup une série d'articles brillants et originaux dans une des revues les plus estimées de ses contemporains. Le 23 mai 1863, ces articles, recueillis en volume, paraissaient chez l'éditeur Charpentier, sous le titre *Du Polythéisme Hellénique*. Cet ouvrage, plus complet que la thèse de Ménard, plus mesuré aussi dans ses affirmations et ses hypothèses, plus longuement mûri, reste, après les *Réveries d'un Païen Mystique* le meilleur livre qu'il ait écrit, et sa tentative la plus poussée pour interpréter avec science et pénétration la civilisation antique. Peu après, et pour profiter du renom que pourrait valoir ce livre à son auteur (exactement le 23 mai 1863),

le même éditeur publiait une réimpression de la thèse de Ménard, parue originellement chez Didot, et, le 27 juin, une nouvelle édition des *Poèmes*, qu'avait fait paraître Dentu en 1855.

Le moment semblait propice pour une telle publication. Ces livres où Ménard exposait avec une ardente conviction et dans un style élégant et vif ses idées sur la Grèce ancienne, révélaient qu'un talent plein de promesses se joignait à la génération littéraire nouvelle. Cette date de 1863 qui, avec le Salon des Refusés¹, marque un tournant décisif dans l'évolution de la peinture au XIX^e siècle, n'est pas moins significative dans le mouvement littéraire. Hugo, de son îlot d'exil, vient de donner les *Misérables* et Vigny meurt, laissant à l'admiration des futurs Parnassiens son mince recueil posthume des *Destinées*. Lamartine vieilli prononce un adieu définitif à la poésie. Mais des « jeunes » d'une quarantaine d'années qui, depuis 1848, cherchaient leur voie, conquièrent alors la faveur du public. Taine et Renan, patronnés par le grand critique qui commence en cette même année 1863 la série de ses *Nouveaux Lundis*, remportent un éclatant succès, presque un succès de scandale, avec la préface de la *Littérature Anglaise* et la *Vie de Jésus*. *Salammbô* vient de proclamer le triomphe dans le roman de la science archéologique et de l'exactitude historique; *Renée Mauperin*, en 1864, annonce les manifestations prochaines de ce réalisme qui séduit les jeunes romanciers.

Ni le naturalisme, dont Zola allait se faire le champion bruyant, ni le positivisme de Taine, de Berthelot, de Havet, de Littré, n'étaient cependant acclamés par Ménard, trop peu pratique toujours pour suivre le courant et pour se ranger sous quelque bannière propre à attirer l'attention ou à capter la faveur du public. Qu'il fût « païen », et adorateur de la Grèce antique, cela ne pouvait certes déplaire à une génération dont les génuflexions sur l'Acropole et les hymnes à la Vénus de Milo sont restés célèbres. Proclamer cependant la supériorité de la morale hellénique, voir dans le régime démocratique d'Athènes la raison suprême de sa grandeur, c'était surprendre ces autres païens qui, tels Flaubert ou Th. Gautier, se disaient les apôtres de l'Art pour l'Art. Unir au culte de l'antiquité un mysticisme déroutant, parfois hostile, parfois favorable au

1. Louis Ménard n'a rien d'un révolutionnaire ou d'un novateur en peinture, et ce serait l'humilier inutilement que de le comparer aux Manet, aux Monet, aux Degas. Il exposa cependant sa « Centauresse » au Salon des Refusés.

christianisme, rester quarante-huitard attardé à une époque de libéralisme élargi et de ralliement à un Empire moins étroitement autoritaire, c'était se condamner à demeurer inactuel, et se séparer sur trop de points de ses amis possibles. Louis Ménard, en 1863, ne s'est pas encore « retiré au désert » — désert d'ailleurs point trop solitaire, puisque ce sera toujours son cinquième étage en plein quartier latin. Mais il commence, à quarante et un ans, à se tenir à l'écart des mouvements d'idées contemporains, à prendre volontiers le contre-pied des opinions à la mode dans les milieux littéraires et philosophiques. Il continue à feuilleter amoureusement les livres grecs, mais il n'ajoute guère à sa connaissance de l'antiquité : les nouveaux travaux des érudits, les découvertes des archéologues, lui inspirent de la défiance. Hypnotisé presque par l'interprétation de l'hellénisme qu'il a donnée dans ses deux livres, il ne modifiera plus ses idées favorites. Il n'en variera même pas l'expression, et, sans l'avouer, il se citera plus d'une fois lui-même. Ses amis le respectent et le respecteront toujours; mais ils se doutent dès lors que les belles promesses que faisait concevoir cette riche intelligence ne seront jamais tenues. Ménard, à l'époque qui devrait être celle de sa pleine maturité, leur semble déjà un attardé².

La faute n'en était point aux sujets que traitait notre helléniste. La Grèce, depuis la Renaissance, a toujours été d'actualité et elle le restera sans doute aussi longtemps que notre civilisation poursuivra un idéal de science et de raison, que notre art adorera la beauté; mais jamais peut-être elle ne l'a été davantage qu'à l'époque où Ménard publiait ses ouvrages. La poésie française, par réaction contre les découvertes scientifiques et le progrès matériel, par dégoût du monde moderne et de sa vie politique, chantait les marbres de Paros, préférait « l'Olympe » au « Calvaire », Jupiter au « Nazaréen³ ». Chacun prédisait la résurrection imminente du Grand Pan, la

2. Le samedi 22 novembre 1862, dans le restaurant de ce nom, rue Contrescarpe-Dauphine, avait lieu le premier dîner Magny; ces repas célèbres se poursuivirent ensuite le lundi, jour de repos ou de répit pour Sainte-Beuve après son feuilleton hebdomadaire. On se souvient que ces dîners groupèrent quelques-uns des plus grands noms littéraires du Second Empire (avec le Dr. Veyne, Sainte-Beuve et Gavarni, organisateurs de ces agapes, les Goncourt, Taine, Renan, Flaubert, Viollet-le-Duc, Schérer). Plusieurs des convives (Nefftzer, P. de Saint-Victor) étaient des amis de Ménard. Il ne semble pas cependant que Ménard y fût jamais invité.

3. Th. Gautier, Bûchers et Tombeaux, dans *Emaux et Camées*.

fin de la religion chrétienne⁴, et, comme raillait Baudelaire, irrité de ce paganisme renaissant (dès le 22 janvier 1851, dans son article sur « L'école païenne ») il n'était plus question que de plastique, de retour aux « vraies doctrines », « obscurcies un instant par l'infâme Galiléen ». Des découvertes retentissantes avaient placé en première page des journaux l'Acropole d'Athènes; on pleurait à l'*Orphée* de Gluck, à l'*Alceste*⁵. L'on riait aussi, il est vrai, de Ménélas et de Paris; encore fallait-il, pour goûter *la Belle Hélène*, avoir présents à l'esprit quelques souvenirs de l'antiquité classique. Les traductions d'Homère ou des tragiques grecs se font plus nombreuses, témoignent d'un souci d'exactitude qui aurait surpris quelques dizaines d'années auparavant. Sainte-Beuve, attentif à suivre ces courants d'opinion, se remettait au grec après les longues années passées avec Port-Royal et avec Chateaubriand; il entretenait ses lecteurs de la Grèce le 27 juillet 1863 (*Nouv. Lundis*, t. V, pp. 308-329), de l'*Anthologie* (les 4 et 11 janvier 1864); et c'est à propos de cette mode nouvelle pour les choses grecques qu'il prononçait cette phrase, si admirable chez un critique sexagénaire : « Ne nous figeons pas; tenons nos esprits vivants et fluides⁶. »

Les ouvrages de Ménard furent admirés de quelques-uns. Th. Gautier, Théodore de Banville, Leconte de Lisle bien entendu, Heredia, Renan, Michelet entre autres, les lurent très certainement. Cependant, *La Morale avant les Philosophes* n'a jamais dépassé sa seconde édition; le *Polythéisme hellénique* n'a jamais été réimprimé depuis 1863. L'influence de ces livres, s'il fallait en juger par le nombre des exemplaires vendus, se réduirait donc à peu de chose. Leur action, il est vrai, a pu s'exercer en profondeur, et la qualité de certains lecteurs pourrait compenser leur petit nombre. Les conversations de Ménard — lesquelles étaient le plus souvent des monologues de notre auteur — ont pu répandre ses idées sur la Grèce auprès de plusieurs auditeurs, dont l'enthousiasme n'alla jamais jusqu'à aborder des livres d'une lecture peu aisée. La critique

4. Par exemple, Th. Gautier, dans le poème cité ci-dessus, Th. de Banville dans *Erato*, L. Bouilhet dans *La Colombe*, etc.

5. Juliette Lamber rapporte quel fut le ravissement de ses amis à la représentation d'*Orphée*; elle y assistait dans une baignoire avec L. Ménard et L. de Ronchaud; et elle versa, à la première d'*Alceste*, des larmes qui frappèrent et émurent un autre helléniste, Chenavard. (*Mes premières armes*, (Lemerre, 1904, p. 318 sq.)

(6). Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, tome VII, p. 50.

contemporaine, en tous cas, ne prêta pas grande attention à l'hellénisme de Ménard. Dans les milieux savants ou universitaires, les seuls articles de quelque importance furent ceux d'E. Lamé et de L. de Ronchaud, deux amis dévoués de l'auteur. Emile Lamé, dans la *Revue Nationale* du 10 février 1862 (pp. 417-441), analysait fidèlement la thèse de Ménard et épousait sans discussion la plupart de ses vues. Le 1^{er} octobre 1863, dans la *Revue Germanique*, L. de Ronchaud consacrait à son ami la plus grande part de sa « Chronique Littéraire » (tome XXVII, pp. 347-358). Ronchaud, que son *Phidlias* avait désigné comme un helléniste averti, et qui collaborait déjà avec autorité à la plupart des revues libérales de l'époque, mêlait quelques réserves aux éloges. Il restait sceptique devant les paradoxes ingénieux, par lesquels Ménard voulait établir que la morale d'un peuple est la conséquence nécessaire de sa religion. Surtout, il se demandait si le culte de la Grèce devait aller jusqu'à la séparer entièrement du reste de l'humanité : ce peuple grec, autochtone, foncièrement original, n'est-il pas une entité pure, une vision idéale ? « Il ne faudrait pas croire », ajoutait sagement le critique, « que la Grèce n'a jamais connu le règne, dans ses religions, de ces puissances aveugles, de ces lois inconscientes, qui ont troublé et opprimé l'esprit et l'imagination des peuples orientaux » (p. 349).

La critique professionnelle garda le silence : un Michelet, un Nettelement, un Pontmartin, un Schérer même, accordaient plus d'attention aux romans ou aux œuvres qui leur permettaient d'exprimer leurs idées favorites et de faire briller leur esprit. 1863, d'ailleurs, était l'année de *la Vie de Jésus* ; le bruit soulevé autour de ce livre faisait aisément oublier les autres productions du moment. Seul Sainte-Beuve, avec son universelle curiosité trouva le temps de lire la *Morale avant les Philosophes* ; et, dans son second article sur l'*Anthologie Grecque* (*Nouveaux Lundis*, vol. VII, pp. 41-44), il glissa quelques pages sur Ménard. Sans s'attarder à discuter les idées de Ménard, Sainte-Beuve en résumait l'essence, avec une ou deux citations fort bien choisies : il indiquait l'originalité d'une étude qui réhabilitait la mythologie grecque et la morale primitive contre les philosophes, louait le ton ardent de l'auteur. « Il a des pages où respirent et brillent la lumière et la flamme qu'il a puisées dans la vive méditation de son sujet. » Ce ne sont que des notes assez brèves ; Sainte-Beuve ne semble pas

connaître L. Ménard personnellement, et il ne fait nulle allusion à son œuvre antérieure ou à sa carrière curieuse et variée; mais si l'on se rappelle quel prix tous ses contemporains attachaient à une simple mention par le critique des *Lundis*, on peut supposer sans peine que Ménard dût en être flatté et touché.

Le *Polythéisme Hellénique* reçut un hommage plus éclatant d'un autre juge illustre : Michelet. Chassé depuis le Coup d'Etat de sa chaire au Collège de France, des Archives où il avait fait revivre tant de documents ensevelis dans la poussière, le grand historien épanchait alors son lyrisme dans *l'Insecte, la Femme, la Mer*. En 1864, il publia une œuvre trop peu connue, magnifique en certaines de ses parties : *la Bible de l'Humanité*. Vingt ans après le *Génie des Religions* de son ami Quinet, et selon l'exemple plus récent de Leconte de Lisle et de Victor Hugo, il traçait un tableau coloré de l'évolution de l'humanité d'après ses religions et ses légendes. « L'humanité dépose incessamment son âme dans une bible commune. Chaque grand peuple y écrit son verset. » Dans cette Bible laïque, où le Moyen Age est durement invectivé, le rôle central est donné à la Grèce. Les pages les plus radieuses sont consacrées à ce pays que Michelet range, avec l'Inde et la Perse, au premier rang des « peuples de la lumière ».

Dans les cent pages où Michelet résume en formules vibrantes et saccadées l'œuvre de la Grèce, on retrouve partout l'influence du *Polythéisme Hellénique* de Ménard, « petit livre admirable de force et de bon sens ⁷ », qu'il cite d'ailleurs à plusieurs reprises. L'historien de la France, et autrefois de Rome, n'avait jamais eu le loisir d'approfondir l'histoire grecque; il emprunta naturellement beaucoup à cet ouvrage, dont l'éloquence convaincue, le style entraînant, et la foi démocratique étaient bien faits pour le séduire. Comme L. Ménard, et sans doute à sa suite, il célèbre en Grèce l'absence de tout sacerdoce régulier; malgré son peu de goût pour la symbolique, il adopte l'interprétation des mythes par la physique que donnait notre mythologue à la suite des Stoïciens. La morale grecque même lui paraît grave et pure; et la littérature grecque, au lieu de célébrer l'adultère comme la poésie du Moyen Age, nous enseigne que le crime de Paris est puni par la ruine de Troie,

⁷ Michelet, *La Bible de l'Humanité* (éd. Lévy, 1876, gr. in-18), p. 136-7.

et que nul bonheur ne dépasse celui de l'époux fidèle retrouvant son irréprochable Pénélope. Il adopte jusqu'aux sophismes ingénieux par lesquels Ménard démontrait que le polythéisme de l'Olympe entraînait la république dans la cité, et « l'observation neuve, juste et profonde » de notre helléniste d'après laquelle la Grèce n'a pu connaître l'esclavage, puisque l'esclavage serait la négation même du polythéisme (c'est-à-dire de l'autonomie des êtres). A la suite de Ménard encore, Michelet combat la croyance exagérée au fatalisme grec, analyse les légendes d'Hercule et de Prométhée; sur un seul point seulement, plus féministe que notre philosophe, encore célibataire, le mari de la seconde Mme Michelet s'écarte du *Polythéisme Hellénique* : il lui déplait que, dans cette lumineuse civilisation de la Grèce, il soit resté un point noir : la femme a été négligée. « Avec tout son génie, la Grèce n'a pas pu deviner ce que la culture tendre, assidue, de l'épouse, l'approfondissement de l'amour, lui aurait ajouté de délicatesse héroïque » (p. 218). La femme rejetée vers les divinités de l'Orient, cherche une joie plus âcre et rehaussée par les pleurs de la mélancolie; après les « peuples de la lumière », Michelet résume, en quelques larges coups de son splendide pinceau, le rôle des « peuples de crépuscule, de la nuit et du clair-obscur ». Sa *Bible de l'Humanité* aboutit au christianisme, c'est-à-dire au « triomphe de la Femme ».

II

Ménard, encouragé par des éloges aussi flatteurs, poursuivit ses études sur la Grèce. Ses recherches sur la poésie homérique et hésiodique l'avaient amené à lire de près les critiques alexandrins auxquels nous devons les commentaires les plus pénétrants sur ces vieux poètes. Son goût pour la symbolique l'avait en même temps attiré vers les interprètes subtils des anciens mythes, qui furent en faveur à Alexandrie dans les premiers siècles de notre ère. Dès 1863, après ce *Polythéisme Hellénique*, dont la partie la plus considérable était consacrée à la grande époque de la Grèce, l'attention de Ménard se porte de préférence vers ces philosophes tardifs et inquiets auprès desquels il se réfugie après avoir attaqué les plus illustres socratiques. Des deux termes par lesquels il se définira plus tard, « païen mys-

tique », le second commence à être mérité par lui au moins autant que le premier : mystique, c'est-à-dire « initié » aux spéculations les plus hardies et les plus étranges sur l'origine du mal, la descente et l'ascension des âmes, et les transmigrations humaines.

C'est d'ailleurs un sens très sûr de l'importance des problèmes qui guidait Ménard dans son étude de la pensée grecque à son agonie. Dans un tableau idéalisé, il avait présenté la Grèce comme l'âge d'or sans tache, où se trouvaient réalisées la société la plus juste qui fut jamais, la vertu la plus pure et la beauté la plus grandiose que l'humanité puisse connaître. La question se posait aussitôt et tout naturellement à notre chimérique helléniste, et plus d'un lecteur dut la lui poser : comment un pays qui a atteint ainsi la perfection presque absolue, qui a possédé la révélation de la vérité et de la beauté, a-t-il pu déchoir si vite ? Il est aisé d'invoquer une prétendue décadence — encore faut-il en suivre les phases et en donner les raisons. Ménard, ici plus perspicace que bien des érudits modernes, sut poser la question sur son véritable terrain. Il vit que la chute du polythéisme et le triomphe du paganisme ne sauraient s'expliquer si l'on s'obstine à considérer d'une part la Grèce de Phidias et la philosophie de Platon, de l'autre, le christianisme déjà mûr du Moyen Âge. « Pour comprendre le passage d'une religion à une autre, il ne faut pas opposer entre eux deux termes extrêmes, la mythologie homérique et le symbole de Nicée; il faut étudier les monuments intermédiaires, produits multiples d'une époque de transition, où l'hellénisme primitif, discuté par la philosophie, s'altérait chaque jour davantage par son mélange avec les religions de l'Orient, qui débordaient confusément sur l'Europe. Le christianisme représente le dernier terme de cette invasion des idées orientales en Grèce⁸. » La très vive curiosité de Ménard, qui lui faisait lire non seulement les penseurs religieux, mais aussi les textes grecs les plus ignorés et les plus insignifiants en apparence au point de vue littéraire, le préservait en outre de cette autre erreur de nos historiens de la philosophie, qui s'obstinent à limiter l'histoire des religions à l'histoire des systèmes et des dogmes; le passage graduel du paganisme au christianisme se comprend encore mieux si l'on examine les mille croyances populaires

8. L. Ménard, *Hermès Trismégiste*, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1866 (vol. LXII), p. 871.

aux démons, aux Mânes, aux esprits, etc., qui annonçaient parfois la religion nouvelle; si l'on se rappelle aussi que, longtemps après le triomphe de la religion du Christ, ces vieilles croyances païennes, ces rites impies et cependant acceptés par l'Eglise, se perpétuèrent dans les campagnes. Entre un païen et un chrétien des premiers siècles, les différences devaient être parfois si faibles qu'elles étaient indiscernables.

C'est à Alexandrie surtout que se prépara, dans une longue période d'incubation, la religion nouvelle; c'est là que la prodigieuse « chimie intellectuelle » des débuts de l'ère chrétienne établit son principal laboratoire. Les solutions les plus hétéroclites et les plus hardies furent proposées dans cette ville pour les grands problèmes qui tourmentaient une humanité fatiguée. La solution chrétienne a seule prévalu, et les philosophes alexandrins nous apparaissent le plus souvent comme des ennemis du christianisme. N'oublions pas que les querelles les plus ardentes, en religion comme en politique, sont toujours celles qui séparent les « frères ennemis » et les sectes qui se sentent trop près les unes des autres. Ceux même qui se croyaient les rivaux du christianisme n'étaient souvent que ses précurseurs. Le christianisme l'a emporté et a fait oublier à la postérité les autres solutions qui auraient pu vaincre, elles aussi; mais il ne l'a emporté, comme toute doctrine religieuse ou philosophique qu'adopte pour un temps l'esprit humain, qu'en s'incorporant ce qu'il y avait de vrai ou de valable dans les sectes rivales — si bien que même les idées que la religion nouvelle a combattues et écrasées ont, dans une certaine mesure, triomphé avec elle.

L'étude que fit L. Ménard de la philosophie alexandrine, comme son hellénisme tout entier, ne provenait pas d'une curiosité froide et objective de savant, qui s'attache à approfondir telle période ou tel aspect de l'histoire humaine qui lui paraît avoir été négligée avant lui. Derrière les moindres phrases qu'il ait écrites sur ce sujet, on sent toujours vibrer l'ardente personnalité d'un homme inquiet et passionné. C'est cette personnalité trop vive, trop moderne, qui a donné à sa peinture de la Grèce primitive ou classique des couleurs XIX^e siècle; Ménard peignait les Hellènes « tels qu'ils auraient dû être » pour répondre à sa vision. Lorsqu'il s'agissait cependant, non plus de ces Grecs d'Homère ou de Périclès, mais des penseurs du II^e et du III^e siècles de notre ère, cette personnalité

de Ménard, au lieu de déformer ses modèles, lui servit à les mieux comprendre. Beaucoup d'entre nous auront beau admirer les Cariatides et célébrer Pindare, ils se sentiront toujours plus proches de l'époque dite décadente. *Thaïs*, *Aphrodite*, *Priscilla d'Alexandrie*, voilà les romans modernes sur la Grèce dont le public retient le plus volontiers les titres. Théocrite et l'*Anthologie* semblent plus souvent feuilletés par nos poètes que Pindare et Sophocle. Ménard, malgré qu'il en eût, était plus alexandrin encore que grec; l'attrait qu'il a ressenti pour certains des gnostiques et des néo-platoniciens — attrait qui ne fit que s'accroître chez lui avec l'âge — venait de ce qu'il s'était posé, avant même de les connaître, les mêmes problèmes qu'eux, et qu'il trouvait dans leurs théories ce que, confusément, il cherchait lui-même.

Or l'un des problèmes qui tourmentèrent le plus vivement notre philosophe est l'insoluble et angoissante question du mal. Ce problème de l'existence et de l'origine du mal dans le monde se pose évidemment à tous ceux qui réfléchissent sur la vie et sur eux-mêmes. Le sens commun — et les manuels de philosophie — classent les hommes en optimistes et pessimistes selon la réponse qu'ils donnent, plus ou moins instinctivement, à la question. Les historiens de la littérature ont souvent remarqué qu'une des vagues de pessimisme les plus puissantes que rapportent nos annales, déferla sur l'Europe occidentale vers 1850-1880. Ménard est le contemporain de Hartmann et du Wagner désolé de *Tristan et Iseult*, de Mme Ackermann et de Leconte de Lisle, de Flaubert et même de Thomas Hardy. Comme tant d'autres écrivains de sa génération, il a renoncé à l'optimisme après l'échec décourageant des révolutions de 48, et lorsqu'il se convainquit que le machinisme n'avait en rien amélioré le sort de l'humanité, ni même celui de la classe ouvrière; en même temps, ou peu après, les doctrines évolutionnistes et matérialistes, brusquement populaires, semblèrent reléguer à jamais la religion dans le domaine des choses mortes. Ce pessimisme n'apparaît pas si nettement chez lui que chez tel de ses contemporains, chez qui les appels à la « divine mort », au Néant et à l'Illusion, sont comme le constant refrain de la poésie. Mais la discrétion plus grande de Ménard ne peut nous dérober entièrement l'inquiétude qui a longtemps assailli son âme.

Aisément accessible à la pitié, comme tous les pessimistes,

Ménard a maintes fois laissé deviner quel sentiment de révolte impuissante s'emparait de lui devant le spectacle de la souffrance des créatures. La religion, ou la sagesse philosophique, peuvent expliquer et justifier la douleur de l'homme. Mais que dire de la douleur des enfants, châtiés sans même qu'ils puissent comprendre pourquoi; des animaux, incapables de raisonner sur la valeur morale et expiatrice des peines? Dans les pages de prose intitulées *La Légende de Saint-Hilarion*, qui sont sans doute son chef-d'œuvre littéraire, Ménard a prêté à un moine égyptien ses propres méditations sur le troublant sujet :

Pour l'homme, la douleur est une épreuve; s'il y retrempe son courage, elle est pour lui la voie du salut. Mais la nature, pourquoi souffre-t-elle? Elle est comme nous l'œuvre de Dieu; pourquoi serait-elle maudite pendant l'éternité? Ce long cri d'agonie des créatures vivantes qui s'entre-dévorent montera-t-il toujours inutilement jusqu'au trône de Dieu? Est-ce là l'hymne qui convient à sa bonté et à sa justice? La suprême perfection n'a pu créer le mal; si tous les êtres vivants souffrent comme nous, c'est qu'ils ont eu leur part dans la chute; mais alors, pourquoi n'auraient-ils pas leur part dans la rédemption ??

L'hellénisme n'a pas résolu ce problème du mal; c'est même la raison pour laquelle il a péri. Il eût pu chercher la clé de cette énigme; peut-être même, grâce au principe de la pluralité des causes, qui exclut l'idée de la toute-puissance, le polythéisme aurait-il pu aborder la question plus aisément que toute autre religion. Il préféra s'arrêter devant la beauté de la nature; il refusa de maudire cette nature, trop splendide pour être mauvaise. La religion des Perses avait cependant offert une solution célèbre, et, à certains égards, l'une des plus satisfaisantes : Ormuzd et Ahriman sont les deux principes ennemis. Ormuzd n'étant pas tout puissant, ne peut que lutter contre le mal, jusqu'à ce que sa victoire amène enfin, non l'anéantissement du mauvais principe, mais sa conversion. Les Juifs, en empruntant aux Iraniens cette croyance, sou-mirent le mauvais principe à Dieu, qui permet au Diable d'accomplir son œuvre malfaisante. C'était détruire la valeur de la solution perse. D'ailleurs, le problème du mal physique reste entier pour le monothéisme hébreux qui, attribuant à Dieu la création du monde, ne peut expliquer les imperfections de cette œuvre divine.

Ménard ne pouvait se contenter de déplorer l'existence de ce mal métaphysique dans le monde et d'invectiver l'indifférence de la nature ou la cruauté de Dieu, comme le poète de *Qain* et de *la Fontaine aux Lianes*. Il eût été un plus pur artiste, s'il l'eût fait, mais l'artiste, chez lui, est toujours resté inférieur à l'homme; il n'est jamais arrivé à l'une de ces fermes certitudes qui se peuvent formuler en quelques vers bien frappés. Son inquiétude le rejetait d'un système à l'autre, et les solutions simples, les seules que puisse traduire un poète sans devenir didactique ou ésotérique, n'étaient guère son fait. Dans sa recherche d'une réponse au problème du mal, il rencontra les grandes écoles de la Gnose, dont la hardiesse de pensée n'a jamais été égalée.

Les Gnostiques, aux deux premiers siècles de l'ère chrétienne, voulurent, non pas combattre la doctrine de Paul et des apôtres, mais être plus chrétiens encore que les chrétiens, en interprétant différemment — et, croyaient-ils, supérieurement — la doctrine primitive. Ils s'étaient pénétrés de la pensée orientale; la plupart, d'ailleurs, étaient originaires de la Syrie. Au centre de leurs spéculations apparaît cette même question de l'origine du mal. Basilide, ne voulant admettre que le mal pût venir de Dieu, le réduisait à n'être qu'un moindre bien, à n'avoir qu'une durée éphémère; ce mal devait bientôt revenir à la source divine, dont il n'était qu'une émanation lointaine et pâlie. Mais c'est chez le successeur égyptien de Basilide, Valentin, que Ménard découvrit les théories qui le séduisirent. Le monde est mauvais; son créateur ne peut donc être bon. Il n'a pu être créé que par une puissance subalterne, inférieure au Dieu du monde moral, qui est le bien, ou, comme disait Valentin, par un Dieu en délire¹⁰. Le christianisme se défia de ces étranges spéculations qui dépeignaient le monde comme une œuvre de misère et de désordre, et du mysticisme effréné des Gnostiques. Au contraire, Ménard, que ne retenait pas le souci d'être orthodoxe, ne dissimulait pas son goût pour des vues aussi étranges. Dans son dialogue philosophique, *le Banquet d'Alexandrie*, il a placé dans la bouche de Valentin des paroles qui résument ses propres méditations sur le problème du mal. C'est à tort, pensait-il, que toutes les allégories qui veulent expliquer l'existence du mal en attribuent l'origine au péché,

10. Cf. Vacherot, *Histoire de l'Ecole d'Alexandrie* (Ladrangé, 1846), vol. I, p. 217.

c'est-à-dire à la volonté perverse de l'homme. Le mal n'existe pas moins en dehors de l'homme. « Avant que notre espèce ait apparu sur la terre, la vie s'entretenait comme aujourd'hui par une série de meurtres; il y avait des dents aiguës et des griffes acérées qui s'enfonçaient dans les chairs saignantes. Qui osera dire que cela est bien ¹¹? » Cela est nécessaire, alléguera-t-on, et la vie ne s'entretient que par la mort. Mais le créateur est donc soumis à la nécessité; ou, s'il a prévu que son œuvre serait mauvaise, que la matière résisterait aux intentions de l'ouvrier, il aurait dû s'abstenir de créer ce monde si imparfait.

Il est une autre solution de ce problème du mal qui semble avoir fasciné l'imagination de Ménard; tandis que son contemporain Nietzsche, avec sa débordante vitalité, trouvait un refuge contre le pessimisme dans l'hypothèse, désolante cependant pour tout autre, du retour éternel, notre helléniste français a été tenté par la vieille hypothèse pythagorienne de la métempsychose. Cette croyance, que Pythagore passait pour avoir empruntée à l'Égypte, qui se retrouve dans le panthéisme brahmanique et dans le bouddhisme, et même — paraît-il — chez les Celtes, tranche en effet le nœud gordien de l'origine du mal. Chaque souffrance est l'expiation d'une faute commise dans une existence antérieure; il est donc inutile d'insulter le créateur ou la « marâtre nature ». L'homme rentre dans l'ordre universel; ses morts et ses naissances successives ne sont pas plus surprenante que le flux et le reflux incessants de la vie, l'alternance régulière du jour et de la nuit, de l'hiver et de l'été. Si la croyance à la métempsychose semble choquer d'abord notre désir de survie et notre besoin de bonheur après la mort, elle nous paraîtra plus raisonnable à la réflexion, elle flatte même notre sensibilité. Une succession d'existences actives vaut mieux en effet que l'expiation éternelle de l'enfer, qui outrage nos sentiments de pitié, et même que la monotone béatitude du paradis, par trop semblable au néant. Ménard aurait peut-être adopté la métempsychose dans son système de philosophie, ou plutôt dans ses rêveries métaphysiques; mais, cette croyance, quels que soient ses avantages logiques ou sentimentaux, ne satisfaisait pas son sens moral et son besoin mystique d'élévation et de perfectionnement. Il aurait

11. Ménard, Catéchisme religieux..., *Crit. Philos.*, 29 juillet 1875, p. 415.

voulu que, dans ces transmigrations successives, nous ne fusions pas toujours enchaînés à la condition humaine; que nous redescendions de l'échelle des êtres, si nous le méritons pour expier nos fautes; mais que nous puissions aussi nous élever, au cours de nos incarnations diverses, et — comme le voulait Nietzsche encore, mais avec plus de mysticisme que le philosophe allemand — que nous dépassions l'homme en devenant des surhommes, ou des Dieux.

D'ailleurs, la croyance à la métempsychose elle-même ne résout qu'en apparence le problème du mal. S'il est juste d'expié une faute commise dans une existence antérieure, encore faut-il que nous gardions le souvenir d'une telle faute. Mais l'homme ignore de quel crime il subit le châtement, comme le mouton ignore quel crime il expie quand il est mangé. La métempsychose n'absout donc pas la justice divine, et le problème du mal dans la création reste entier et insoluble.

Une dizaine d'années plus tard, en 1875, Ménard, après avoir encore et toujours réfléchi à cette déconcertante énigme, essaiera, timidement, de suggérer une solution de ce problème que le génie grec avait abordé en vain. Egalement éloigné de l'optimisme satisfait et confiant dans la prétendue loi du progrès, et du pessimisme amer ou railleur de la littérature de son époque, Ménard continuait à chercher. Il ne pouvait se résigner à ignorer dans ce domaine. « La question du mal est posée », écrivait-il dans la curieuse brochure intitulée *Catéchisme religieux des Libres Penseurs* :

Il faut la résoudre; c'est pour la religion une question de vie ou de mort, et il ne faut pas que la religion meure; que deviendrait l'humanité sans idéal? Si l'on ne veut pas se contenter de la solution mazdéenne, il faut en trouver une autre. Peut-être la cherchera-t-on dans le sens des théories d'évolution acceptées aujourd'hui par la science; sans doute faudrait-il dépasser la portée scientifique de ces théories. Mais c'est une hardiesse permise aux aspirations religieuses. On pourrait supposer par exemple que les principes démiurgiques ne sont pas enfermés, comme on l'avait cru, dans l'existence immobile, mais qu'ils progressent dans le devenir; inconscients d'abord dans les forces primordiales, ils s'élèvent, par des lois d'équilibre, à l'ordre cosmique, et arrivent dans les intelligences à la conception des lois morales. Quand ils auront réalisé le Juste par tous les groupes de volontés libres disséminés dans l'univers, ils comprendront que la vie est achetée trop cher par tant de douleurs imméritées, qu'il faut étendre la Rédemption à la nature, et ils le renouvelleront sur un plan conforme à la Justice; *et renovabis faciem terræ*. Mais si leur énergie créatrice est épuisée, ou si la nécessité l'enchaîne, si la douleur est l'iné-

vitale condition de la vie, alors, que le rayonnement des planètes amène la congélation prévue, que la vie s'évapore à jamais dans les espaces interstellaires, et que la matière incorrigible rentre au néant d'où elle n'aurait pas dû sortir¹².

Si l'hypothèse de la métempsychose ne réussit pas à séduire entièrement Ménard, il semble avoir été attiré jusqu'à l'obsession par les théories alexandrines sur la descente et l'ascension des âmes. Les modernes peuvent être tentés de voir là des subtilités métaphysiques oiseuses et de s'étonner que l'un d'entre eux ait pu méditer pendant des années, et le plus sérieusement du monde, sur de tels problèmes. La question avait cependant tourmenté les plus grands des philosophes antiques, de Pythagore et Héraclite à Platon et Plotin. Pourquoi l'âme individuelle se sépare-t-elle de l'âme universelle, au sein de laquelle elle reposait tout d'abord? Le *Timée*¹³ avait essayé de résoudre le problème; l'auteur des *Ennéades* avait, à la suite de Platon, expliqué que cette chute des âmes était nécessaire, et que l'âme universelle répandait ainsi, par les âmes individuelles détachées d'elle, la force et la vie dans la matière¹⁴. Porphyre enfin avait repris le sujet avec le charme élégant de sa prose et cette limpidité d'exposition qui le faisait appeler par les anciens « la chaîne de Mercure jetée entre les Dieux et les mortels ». Ménard, qui relisait chaque année l'*Antre des Nymphes*, goûta tout particulièrement la subtilité mythologique et la ferveur philosophique de ce Syrien hellénisé. Il l'a évoqué parmi les interlocuteurs de son *Banquet d'Alexandrie*, et lui a fait résumer ses vues mystiques sur l'ascension des âmes.

Les idées que Ménard semble avoir adoptées et qu'il a ensuite exposées à plusieurs reprises¹⁵, forment une théorie d'ensemble sur ce sujet étrange de l'existence du mal. Ménard, les jours où il se sentait attiré par la spéculation métaphysique,

12. *Critique Philos.*, 29 juillet 1875, p. 415-6.

13. Le *Timée* et le *Parménide* sont les deux dialogues de Platon que Ménard a cités le plus souvent; c'étaient aussi les deux dialogues dont s'était inspiré, à l'exclusion presque des autres œuvres platoniciennes, son maître Proclus.

14. Le passage de Plotin auquel nous faisons allusion (*Enn.*, IV, VIII, 6) est cité par Vacherot (*Hist. de l'Ecole d'Alexandrie*, vol. I, p. 475 sq.) Il est essentiel de relire ces volumes de Vacherot, — remarquables d'ailleurs encore aujourd'hui — où Ménard puisa ses premières notions de philosophie alexandrine.

15. Notamment dans son article sur Eros et la Symbolique du Désir (*Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} oct. et 1^{er} nov. 1872), reproduit dans les *Réveries* (p. 179-198) — dans la Lettre d'un Mythologue (*Réveries*, p. 141-150) — et dans le *Banquet d'Alexandrie* (*Réveries*, v. 80-93).

acceptait, avec ses chers alexandrins et avec les mystiques de tous les temps, que la vie terrestre est une souillure, le châ-timent, sans doute, d'une faute antérieure à la naissance. La science moderne lui paraissait même confirmer l'eschatologie grecque, qui représentait les corps comme formés de la terre et de l'eau, notre souffle, de l'air, et le quatrième élément, l'éther, principe du feu subtil, source de l'âme. « L'éther se manifeste dans les astres par la chaleur et la lumière, dans les âmes par la vie et l'intelligence. Les âmes sont donc de la même nature que les astres, et c'est leur accumulation dans une certaine région du ciel qui produit la Voie Lactée ¹⁶. »

Ces âmes, étincelles du feu céleste, ont quitté les sereines régions de l'éther pour s'incarner dans les corps. Mais il est difficile de comprendre qu'une telle incarnation ait été volontaire. Si d'autre part les âmes viennent ici-bas expier une faute antérieure à la naissance, nous ne comprenons pas davantage comment elles ont pu commettre un faute en dehors de la vie terrestre. Ménard trouva une solution originale à cette énigme dans le livre hermétique intitulé *Poimandrès* et dans le curieux commentaire de Macrobe sur le *Songe de Scipion* de Cicéron. La cause de cette incarnation et de cette souillure infligées aux âmes est le désir (en latin, Cupido, et en grec, Eros, mot que nous traduisons faussement par amour, est pour Ménard l'attraction; Hésiode, au début de la *Théogonie*, le nomme après le Chaos et la Terre, comme l'un des principes du monde. Les Dieux même sont soumis à son irrésistible puissance. Sa mère est Aphrodité, c'est-à-dire la Beauté, qui enfante le Désir.

Entraînée par le désir dans une sorte d'ivresse, l'âme est donc descendue volontairement dans la sphère de la vie. Arrivée dans la région sublimaire (la pesanteur d'après la physique grecque, ne s'étendait pas au delà de la lune), elle tomba sous l'empire des accidents qui sont les conditions de la vie terrestre : les passions, le plaisir et la douleur, la mort, enfin deviennent son lot. Mais, ajoute notre mystique, « de tous les euphémismes dont on peut envelopper l'idée de la mort, le plus clair et le plus simple est l'extinction des flammes du Désir ¹⁷ », et la douleur à laquelle l'âme est soumise tandis qu'elle est enchaînée à la prison du corps lui permet de dompter le désir et de remonter vers son premier séjour. L'âme est

16. *Réveries*, p. 188.

17. *Réveries*, p. 197.

affranchie par la douleur et le sacrifice. La fable de Psyché voile sous une gracieuse et profonde allégorie cette foi à la rédemption par la souffrance que Ménard a toujours attribuée aux Grecs. Psyché purifiée par ses épreuves, rejoint Eros (avec qui l'art la représente souvent embrassée) et se réunit ainsi avec l'idéal cherché en vain pendant la vie ¹⁸.

A la lumière de ses études mythologiques et des ouvrages de Porphyre et de ses amis alexandrins, Ménard accorda une attention nouvelle à la légende de Prométhée, dont il avait négligé de préciser le sens profond lorsqu'il avait écrit son poème de jeunesse, *Prométhée Délivré*. Il ne donne plus à cette légende un sens politique et « positiviste », à la mode de 1845, il y voit une allégorie morale. Le supplice de Prométhée symbolise la vie terrestre, le Titan est l'âme composée de feu céleste exilée dans un corps matériel, enchaînée sur « le Caucase de la vie » et dévoré d'éternelles inquiétudes. La douleur le purifie enfin, et l'effort de sa vertu le fait délivrer par Héraclès; il remonte au séjour de la lumière, dans la sphère immobile des dieux ¹⁹.

L'hellénisme de Ménard, de plus en plus teinté de mysticisme, se rapproche maintenant du christianisme, comme les néo-platoniciens du paganisme mourant se rapprochaient des Gnostiques et des premiers docteurs chrétiens. Prométhée et Dionysos, Eros et Psyché, sont les précurseurs du Christ. Les âmes, vierges de toute souillure avant leur chute, sont dans les jardins d'Eden. Le désir, dont l'attrait va les tenter, c'est le serpent. La prison du corps devient l'esclavage du péché et la délivrance est due au sacrifice, c'est-à-dire au Rédempteur qui s'immole pour le salut de ses frères.

Cette croyance à la rédemption par la douleur, que notre philosophe semble avoir tirée des spéculations alexandrines sur le séjour des âmes dans les corps, fera désormais partie

18. Il est trop clair que Ménard a, ici comme ailleurs, interprété avec trop de subtilité mystérieuse la fable antique. L'allégorie de Psyché a dû n'être d'abord qu'un jeu délicat de l'imagination, auquel la symbolique des philosophes a attaché ensuite les idées de rénovation morale et de vie future. Mais on essaya de bonne heure de représenter l'âme symboliquement, et l'interprétation qu'a donnée Ménard du mythe de Psyché est exacte pour l'histoire tardive de l'allégorie. Voir l'étude d'un érudit nullement mystique, Maxime Collignon. *Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché* (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome, vol. I, 1877, p. 285-445).

19. Ménard interprétait aussi, par cette descente des âmes attirées par le désir et leur purification par la douleur, les mythes de Dionysos et d'Héraclès. Cf. *Réveries*, p. 85, 86.

intégrante de sa foi morale et philosophique. Après avoir subtilement interprété le polythéisme comme une religion essentiellement morale, Ménard retrouve derrière ces mystérieux symboles une préformation des doctrines chrétiennes. La chute et la rédemption, clef de voute de la mythologie chrétienne, prennent pour lui, à travers les spéculations d'autres religions orientales ou des philosophies mystiques, une haute portée morale. La chute, c'est-à-dire la première faute, est nécessaire, puisqu'elle est la condition de la rédemption, puisque, de plus, c'est grâce à elle que s'acquiert la science qui permet de distinguer le bien du mal. L'homme est dès lors condamné au travail. « Deux routes s'ouvrent devant lui, l'une mène au salut, l'autre à la perte, l'une au ciel, l'autre à l'enfer. Pourquoi repousserions-nous ces expressions mythologiques qui rendent si clairement la pensée? Le ciel, c'est la perfection morale : on voit Dieu en face, puisque Dieu, c'est le bien absolu. L'enfer, c'est la corruption définitive; à force de choisir le mal, on perd jusqu'à la notion du bien ²⁰. »

Cette interprétation symbolique du christianisme fournit à Ménard sa propre morale théorique; car s'il s'est parfois montré dur pour le dogme chrétien tel que l'avait adopté l'Eglise, pour « l'oppression du sacerdoce », et les destructions ou les persécutions brutales du fanatisme catholique, Ménard n'a jamais ménagé ses éloges à la morale du Christ. C'est même pour ne pas renoncer à cette morale, tout en restant l'admirateur fidèle de la démocratie et du polythéisme antiques, qu'il s'est toujours efforcé de retrouver les éléments moraux de la religion nouvelle dissimulés derrière les fables antiques. La vie est un combat, enseignait le polythéisme; le christianisme développe cette leçon, et propose pour prix de la victoire dans cette lutte de l'âme contre les tentations du dehors, la paix de la vertu. Le sacrifice incessant par lequel la Psyché des légendes grecques échappe à sa prison terrestre, n'est pas autre que le sacrifice de soi-même pour le bonheur d'autrui demandé par le christianisme. « Par cette abnégation sans réserve, l'homme s'unit à Dieu, c'est-à-dire au bien absolu. Le type de cette vertu suprême s'appelle l'Homme-Dieu. C'est le modèle que se proposent ceux qui prennent le nom de chrétiens. C'est en s'élevant par un effort continu vers cette perfection idéale

20. *Mythologie Chrétienne, Réveries*, p. 287.

qu'ils entrent dans la communion des saints, et se reposent après la lutte dans la béatitude intérieure qu'on nomme le ciel²¹. »

Les idées étrangement mystiques que Ménard se plaisait à exposer sur l'expiation prétendent ainsi unir, dans une interprétation plus profonde que celles dont on se contente d'ordinaire, l'hellénisme et le christianisme. Les Grecs donnaient le nom d'Euménides (les Bienveillantes) aux déesses du châtiement; elles sont en effet les gardiennes des lois qui, par le remords, réveillent la conscience fautive, l'éclairent sur elle-même, et l'entraînent dans la voie du salut. A une époque où certains de ses contemporains cherchaient à établir une morale « sans obligation ni sanction », où d'autres moralistes, intellectualistes dans le sens socratique, soutenaient que tout crime vient d'une connaissance et d'une éducation défectueuses, et que la rééducation des coupables doit remplacer le châtiement, Ménard affirma avec obstination la vertu mystique de la peine. En 1874, à propos d'un fait-divers assez banal (un frère et une sœur, qui avaient été privés de toute éducation intellectuelle et morale, avaient commis un crime odieux et furent acquittés par les tribunaux comme irresponsables), Ménard éleva la voix pour protester devant le public²². Le châtiement, déclara-t-il, est la seule puissance susceptible de réveiller les consciences endormies; le coupable y a droit — car seule l'expiation de sa faute peut l'améliorer, lui enseigner sa responsabilité, et le purifier. Le coupable devrait remercier les juges de sa punition, comme les Grecs savaient recevoir sans se plaindre la régénération apportée par les terribles, mais bienveillantes, Euménides.

Ces théories sur les âmes, « étincelles du feu céleste », sur la souillure de la vie et la régénération par la souffrance, font, dès lors, partie de la philosophie de Ménard. Il les exposera à chaque occasion jusqu'à la fin de sa longue carrière. L'hellénisme primitif, la religion polythéiste d'Homère, pure de toute alliance avec les idées orientales et les spéculations des philosophes, ne sont plus l'unique objet des préoccupations de Ménard après 1863-4. Ces idées sur la chute des âmes et leur séjour dans la prison du corps, en attendant la rédemption

21. Alliance de la religion et de la philosophie, *Réveries*, p. 210.

22. Ménard publia à ce propos une lettre à Vacquerie dans le *Rappel* du 8 septembre 1874, reproduite dans la *Critique Philosophique* du 10 septembre 1874, suivie d'une nouvelle lettre, dans la *Critique*, le 17 septembre 1874.

future, rappellent étrangement ce Platon que Ménard avait condamné par ailleurs comme un ennemi des poètes; elles rappellent davantage encore cet étrange docteur chrétien, dont l'Eglise redouta la hardiesse, cet Origène qui enseignait lui aussi que la vie terrestre n'est qu'un lieu d'expiation et de purification des âmes déchues; que l'univers lui-même, une fois la matière qu'il contient rentrée dans le néant, ira se confondre dans le sein de Dieu. Plusieurs critiques de Ménard, accoutumés à l'entendre appeler le parfait polythéiste, à ne voir en lui que le « dernier païen », ont été déroutés par ce mélange d'idées chrétiennes, que ne peut cependant nier le lecteur des *Réveries*. L'un d'eux²³ explique ces bizarreries mystiques et ce singulier « paganisme puritain » de Ménard par son prétendu atavisme protestant. Ni Platon, ni Porphyre, ni Origène n'étaient cependant protestants, — ni d'ailleurs Ménard lui-même.

Ces spéculations sont-elles donc si étrangères au XIX^e siècle? De même que l'hellénisme de Ménard avait sa source dans les premiers rêves démocratiques et les déceptions politiques du jeune et ardent révolutionnaire, le mysticisme de Ménard pourrait bien garder la trace de ses lectures de jeunesse. Or, parmi les penseurs dont l'influence avait été profonde sur les adolescents de 1845-48, se trouvaient deux anciens amis saint-Simoniens, directeurs d'une revue que lut sans doute Ménard, l'*Encyclopédie Nouvelle* (1842-47). Tous deux, P. Leroux et J. Reynaud, avaient longuement réfléchi au problème du mal. L'auteur de *Terre et Ciel*, en particulier, considérait l'existence terrestre comme un lieu d'épreuves, un purgatoire, dans lequel nous devons expier un péché, d'ailleurs fort mystérieux; le séjour terrestre lui-même ne serait que l'un des avatars d'une longue série de palingénésies; et dans les spéculations astronomiques les plus aventureuses (où Leroux refusait de suivre son ancien collaborateur), l'ancien polytechnicien entrevoyait l'âme, changeant de corps à chaque existence nouvelle, passer d'astre en astre vers un avenir meilleur²⁴.

23. P. Souday, dans *Le Temps* du 23 sept. 1926. — M. Souriau, dans sa récente *Histoire du Parnasse* (Spes, 1930, p. 63) réprimande sévèrement Banville qui déclarait : « Les savants mythographes modernes (entre autres L. Ménard) nous ont démontré que notre religion de pardon et d'amour s'accorde avec les religions helléniques. » Ce n'est pas Banville qui « n'a rien compris à Ménard », c'est peut-être M. Souriau qui n'a pas suivi d'assez près les subtilités un peu déconcertantes de notre helléniste mystique.

24. « Notre âme, passant alternativement d'un séjour à un autre séjour, chan-

Si d'ailleurs le souvenir de ces ambitieuses théories n'avait pas été présent à l'esprit de L. Ménard, son ami Renouvier, avec qui il discutait fréquemment de ces problèmes philosophiques et moraux qui les tourmentaient tous deux, devait le lui rappeler. L'influence de Reynaud et de Fourier est plus évidente encore sur la « cosmodicée » de Renouvier, que sur les vues philosophiques de Ménard²⁵. Renouvier, qui ne passe pas précisément pour un mystique, adopta vers la fin de sa vie une solution du problème du mal assez proche de celle de Ménard. Le monde étant incontestablement mauvais, se disait-il, ou il a été créé ainsi par Dieu pour qu'il pût devenir meilleur, ou plutôt il est devenu tel à la suite d'une faute. Le dogme chrétien du péché originel et de la chute est ainsi conservé et adapté par nos deux philosophes aux théories de leur temps, c'est-à-dire au transformisme, qui les avait profondément impressionnés l'un et l'autre. L'évolution, par son œuvre de sélection, et à travers une série d'épreuves et d'avatars, peut nous amener au règne de la perfection et de la justice²⁶.

Ménard ne cherchait point d'ailleurs à se dissimuler à lui-même ces éléments chrétiens auxquels il accordait, à partir de 1860, une place de plus en plus grande dans sa pensée. Sa sincérité envers les autres et envers lui-même fut toujours entière. Il aurait pu, comme tant d'entre nous, donner quelques coups de pouce à certains aspects de ses théories pour les coordonner en un ensemble de construction irroprochable. Il aurait pu aussi se traver l'image-modèle de ce qu'il voulait être et se voir tel qu'il se souhaitait. Il a toujours refusé de le faire.

geant de corps chaque fois, et indéfiniment variable dans les apparences sous lesquelles elle se témoigne, poursuit au rayonnement des soleils, de migration en migration, et de métamorphose en métamorphose, le cours diversifié de son immortalité. » J. Reynaud, *Terre et Ciel* (5^e éd., Furne, Jouvet et Cie, 1866, in-8, p. 295. La première éd. est de 1854. Mais Reynaud (de seize ans l'ainé de Ménard, avait déjà formulé ces idées avant 1848.) A côté du Saint-Simonien Reynaud, Fourier avait aussi exposé une astronomie fantaisiste et mystique, d'après laquelle l'âme peut émigrer dans d'autres astres, vers un destin plus heureux. Ménard a toujours conservé une vive tendresse pour ces étranges spéculations. Un récent critique de Leconte de Lisle, M. P. Flottes (*Leconte de Lisle*, Perrin, 1929, p. 46-47) a noté que la même conception de l'âme voyageant d'astre en astre a laissé de nombreuses traces dans les vers de Leconte de Lisle. (« Si tu ne veux partir pour l'étoile prochaine », *Fontaine aux Lianes*, 1847; « Fuyez, astres mélancoliques — O paradis lointains encor », *Chute des Etoiles*, 1860, etc.) La même affirmation était d'ailleurs l'objet favori des discussions de Ménard, Leconte de Lisle et Thalès Bernard, vers 1846-47, lorsqu'ils se réunissaient tous trois pour évoquer ces grandioses transmigrations dans leur « club théagogique ».

25. Voir P. Mouy, *L'idée de progrès dans la philosophie de Renouvier* (Vrin, 1927), p. 114-116.

26. Cf. pour tout ceci P. Mouy, *op. cit.*, p. 104-115.

Il n'a pas hésité à laisser dans son œuvre, à souligner même, les contradictions les plus déconcertantes de sa pensée, sans chercher à les résoudre en une synthèse supérieure; c'est-à-dire, peut-être, trop haute pour être humaine. Il a, selon les moments, été le dévot de religions en apparence opposées. Son lecteur est tenté, plus d'une fois, de lui en faire le reproche. Nous aimons trouver, chez les auteurs que nous étudions, cette belle unité de pensée, qui nous permet de les suivre aisément, et de résumer leurs vues sous quelques titres frappants, en des chapitres logiques et harmonieux. Mais un Montaigne, un Renan, ne peuvent-ils pas avoir été, comme nous, des êtres changeants et illogiques, qui croyaient à de certains moments à l'évidence de telle vérité philosophique, et le lendemain se refusaient à y ajouter foi? En réunissant plus tard ses *Réveries* en volume, Ménard remarquait plaisamment que les différents morceaux n'avaient aucun lien entre eux : « Quelques-uns pourraient être signés par un évêque; d'autres sont plus sceptiques que mystiques. Cela n'est pas incompatible²⁷. » Ce pourrait être en effet un évêque, mais un évêque assez peu soucieux d'orthodoxie, que l'auteur de *Mythologie Chrétienne* et de *l'Apothéose du Féminin*; un « dandy de la foi », comme l'a appelé cet autre dandy, Robert de Montesquiou²⁸. A l'époque où Ménard rassemblait et exposait ses réflexions sur la Grèce, il indiquait aussi à quelles conditions il acceptait les dogmes chrétiens, et même le catholicisme. Le Christ était accueilli dans son Panthéon, avant même les Dieux du polythéisme, pourvu qu'il fût, non un Dieu, mais un homme, c'est-à-dire le symbole du juste mourant pour la vérité²⁹, et la Vierge recevait ses dévotions, cette Vierge par laquelle l'art chrétien a comblé la seule lacune de l'Olympe grec : la réunion dans un type unique de la Vierge et de la Mère, les deux formes idéales du féminin. « Son culte est la plus populaire des religions vivantes; il est éclos spontanément dans la conscience du peuple, qui place la Sainte Vierge, la Bonne Vierge, au plus haut du ciel, dans le rayonnement de la gloire de son fils... Ce

27. *Réveries*, p. 7-8.

28. E. Champion, *Tombeau de L. Ménard*, p. 151.

29. « Crois-tu que je puisse m'intéresser au supplice d'un Dieu revêtu de la forme humaine, qui sait parfaitement que sa mort n'est qu'une comédie et qu'il ressuscitera dans trois jour pour s'asseoir à la droite du Père? L'homme peut donner sa vie en sacrifice, et les Dieux ne le peuvent pas, et c'est en quoi l'homme est supérieur aux Dieux ». *Réveries*, p. 91.

dogme [de l'Immaculée Conception], qui précise le caractère mythologique et divin de la Vierge Mère, est le couronnement du Christianisme; l'apothéose de l'humanité ne serait pas complète, si le Féminin n'en avait sa part » (p. 316). La métaphysique du christianisme répugnait à Ménard en tant qu'elle était imprégnée d'éléments monothéistes, mais sa mythologie, librement et originalement interprétée, et sa morale, lui paraissaient dignes d'être proposées à l'adoration des Français du XIX^e siècle.

III

Ménard n'écrivit point de nouvel ouvrage sur la Grèce pour exposer l'évolution de ses idées après 1863; ses *Réveries*, et beaucoup plus tard, ses cours à l'Hôtel de Ville, résumeront l'essentiel de son mysticisme et de son syncrétisme polythéiste et chrétien. Il eut cependant l'occasion d'exposer quelques-unes de ses vues sur la philosophie alexandrine dans un travail érudit sur *Les Livres d'Hermès Trismégiste et les derniers jours de la philosophie païenne*.

En 1863, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres proposa le sujet suivant pour le prix Bordin : « Rechercher l'âge et l'origine des fragments qui nous sont parvenus sous le nom d'Hermès Trismégiste. Donner une nouvelle traduction de ces textes, en les éclairant par les documents grecs. » Trois mémoires furent présentés à l'Académie l'année suivante; le prix fut partagé également entre un professeur d'histoire (M. Félix Robiou) et L. Ménard. « Si la connaissance du sujet et l'étude intime des matériaux nécessaires à la discussion laissent ici beaucoup à désirer », disait le rapport, « l'auteur le rachète par une critique excellente dans le choix et l'emploi de ceux qu'il met en œuvre. La justesse du coup d'œil que l'auteur jette sur ces doctrines souvent abstraites et confuses, la pénétration de ses vues et la netteté de ses jugements, ont obtenu des éloges unanimes. Un style clair et relevé par l'élégance sobre et précise que comportait le sujet rehausse le mérite de ce travail ³⁰ ».

Le mémoire présenté par Ménard est en effet remarquable. La lecture, aujourd'hui encore, en offre un vif intérêt. Quarante

30. *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, année 1864, séance du 22 juillet, rapport sur le prix Bordin, par M. de Rougé.

ans après, en 1906, un gros ouvrage savant sur le même sujet louait encore Ménard comme le commentateur le plus intelligent et le traducteur le plus habile de ces textes³¹. Renan témoigna son estime à l'auteur; il l'encouragea à publier son mémoire manuscrit, le recommanda à Buloz, et le fit connaître par quelques lignes fort élogieuses aux lecteurs du *Journal des Débats*³². Il rédigea même, à la demande de Ménard, le premier paragraphe de son étude. Le brouillon, griffonné par Renan, se trouve encore dans les papiers laissés à sa mort par Ménard. L'ironie souriante que montra ce jour-là l'auteur de la *Vie de Jésus* choqua même son ami, plus grave et moins dilettante que l'ancien séminariste. Ménard voulait, au début de son étude, développer l'idée que la fin d'une religion est souvent aussi obscure à démêler que ses origines. Renan, croyant rendre sa pensée, avait écrit par erreur le contraire : « Il est plus facile de dire comment les dogmes finissent que de dire de quelle manière ils commencent. » Ménard là-dessus de protester que sa pensée était trahie. Son ami, le plus naturellement du monde, se contenta de transformer « il est plus facile » en « il n'est pas plus facile ». Ménard resta toujours indigné d'une telle légèreté : le scepticisme de Renan était cependant fort compréhensible; de telles propositions générales restent toujours aussi vraies si on les retourne en leurs contraires³³.

Les fragments qui nous sont parvenus sous le titre d'œuvres d'Hermès Trismégiste ont toujours attiré les esprits mystiques et les amateurs d'allégories étranges; plusieurs des traductions anglaises, depuis un siècle, ont même été publiées par des sociétés théosophiques. Les premiers Pères de l'Eglise n'avaient pas hésité à voir dans ces écrits des monuments de l'antique théologie des Egyptiens; les humanistes de la Renaissance qui redécouvrirent ces livres crurent y trouver, à la suite des théologiens chrétiens, l'œuvre de quelque révélateur antérieur à Moïse lui-même, et l'inspiration première à laquelle auraient puisé Pythagore et Platon. Certains, dans leur enthousiasme, voulurent même substituer, dans les écoles, ce prétendu précur-

31. G. R. S. Mead, *Three Greatest Hermes* (3 vol., London, 1906). Cf. vol. I, p. 15, 27-33.

32. E. Renan. Note sur la traduction des écrits attribués à Hermès Trismégiste, *Journal des Débats*, 21 février 1867.

33. L'introduction critique de Ménard parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1866, p. 870-907. Le volume (introduction et traduction) fut publié en 1866 (2^e éd. en 1867, in-8, Didier. Nous citerons ici le texte de la 4^e éd. Perrin, 1925, in-16).

seur du christianisme à l'autorité d'Aristote. Dès 1471, Marsile Ficin publia une traduction latine de quatorze de ces traités ou sermons. Le livre fut sans doute beaucoup lu, puisque nous connaissons au moins 22 éditions de cette version latine entre 1471 et 1641. Le célèbre érudit Turnèbe imprima le premier le texte grec en 1554; plusieurs traductions françaises suivirent; à la fin du seizième siècle, le cardinal Patrizzi donna des textes grecs une nouvelle édition qui fit autorité. Enfin, en 1854, l'Allemand Parthey faisait paraître à Berlin une édition nouvelle; Ménard prit cette édition pour base et la qualifia d'excellente. Tel n'est point l'avis de la critique plus sévère de nos contemporains, notamment de Reitzenstein, l'auteur de la seule édition vraiment critique du *Poimandrès*. (Leipzig, 1904.) Malgré des erreurs dues à un texte souvent fautif, et à la liberté quelquefois excessive de notre traducteur, la version de Ménard reste sans doute la meilleure qu'on ait encore donnée des livres hermétiques en aucune langue moderne.

L'étude critique dont Ménard fit précéder sa traduction n'est point irréprochable au point de vue de l'érudition moderne. Elle est marquée au coin de l'originalité un peu ésotérique de notre auteur; mais elle est écrite dans une langue pure et nette, et renferme quelques-unes des meilleures pages de Ménard.

Parmi les spéculations auxquelles donnèrent lieu, depuis la Renaissance, ces curieux écrits, la théorie favorite des érudits allemands expliquait la littérature hermétique comme l'œuvre de faussaires néo-platoniciens; la critique française, au contraire, supposait volontiers que ces écrits n'étaient que des traductions de l'égyptien³⁴. Ménard se range à ce dernier avis.

De la rencontre des doctrines religieuses de l'Égypte et des doctrines philosophiques de la Grèce sortit la philosophie égyptienne, qui n'a laissé d'autres monuments que les livres d'Hermès, et dans laquelle on reconnaît, sous une forme abstraite, les idées et les tendances qui s'étaient produites auparavant sous une forme mythologique... S'ils [les livres d'Hermès Trismégiste] appartiennent encore au paganisme, c'est au paganisme de la dernière heure, toujours plein de dédain pour la nouvelle religion, et refusant d'abdiquer devant elle, parce qu'il garde le dépôt de la civilisation antique qui va s'éteindre avec lui, mais déjà fatigué d'une lutte sans espérance, résigné à sa destinée, et revenant s'endormir pour l'éternité dans son premier berceau, la vieille Égypte, la terre des morts³⁵.

34. Article d'Artaud (1858) dans la *Nouvelle Biographie Générale* de Hoeffer (F. Didot) qui s'appuie sur l'autorité de Champollion.

35. *Hermès Trismégiste* (Perrin, 1925), p. xi et xv.

Pour expliquer le syncrétisme de cette philosophie hermétique, Ménard trace un tableau vivant et coloré de l'Alexandrie des 1^{er} et 11^e siècles, lieu de mélange et de fusion des trois races grecque, égyptienne et juive. Les Grecs dominaient, au moins par l'intelligence, mais ils acceptaient les Dieux égyptiens dans leur Panthéon; ils aimaient même à se dire les disciples, ou les imitateurs, des anciens sages de l'Egypte. Les Juifs, moins intransigeants que dans leur Palestine native, étudiaient la philosophie grecque, voyaient dans Platon un « Moïse antique », ou attribuaient au contraire, comme Philon, la science de Moïse à l'éducation qu'il aurait reçue de précepteurs grecs. Quant aux Egyptiens, rares sont les Grecs qui aient compris véritablement leur religion. Hérodote et Plutarque, Porphyre et Jamblique, auteur supposé des *Mystères des Egyptiens*, en interrogeant la terre des sphinx, ne semblent avoir obtenu en réponse que des énigmes déconcertantes.

A ces trois éléments correspondent trois écoles philosophiques : la première est l'école d'Ammonius Saccas et de Plotin, qui, avec quelques emprunts au mysticisme asiatique ou égyptien, est surtout la continuation de la philosophie grecque. L'école juive de Philon et des Gnostiques, par de subtiles allégories, tire le platonisme de la Bible. Entre ces deux groupes de penseurs se placent les livres égyptiens d'Hermès (lesquels d'ailleurs sont en grec et n'ont peut-être jamais été écrits en égyptien). On les attribuait à Hermès, dieu ou homme, ou tous deux à la fois, personnification de l'intelligence.

Parmi les livres hermétiques eux-mêmes, Ménard distingua trois groupes, selon la prédominance de l'élément juif, grec ou égyptien. Le *Poimandrès* et le *Sermon sur la Montagne* représentent pour Ménard le lien entre les premières sectes gnostiques et les Juifs hellénisés tels que Philon. Le *Poimandrès* est une cosmogonie bizarre, où des doctrines égyptiennes se mêlent avec le *Timée*, le premier chapitre de la *Genèse*, et le début de l'*Evangile selon Saint-Jean*. Ménard explique la plupart des données de ce livre, en l'attribuant à cette école des thérapeutes d'Egypte, qu'on a souvent confondus avec les Esséniens, et dont Philon nous a longuement parlé. Ces thérapeutes, beaucoup plus cultivés que les populations de Syrie et de Palestine, habitués aux spéculations abstraites et aux allégories, se rapprochent plus encore des Gnostiques. Ménard, dans plusieurs pages très précises, met en valeur ces analogies

avec les idées favorites de la Gnose. Les livres d'Hermès se placent ainsi, pour notre érudit, entre les Gnostiques et les néo-platoniciens — pour autant que l'on puisse distinguer nettement des croyances rivales, et cependant si proches l'une de l'autre. C'est ce syncrétisme étrange qui constitue pour Ménard le plus vif attrait de ce second siècle de l'ère chrétienne. « Entre toutes les doctrines rivales qui se partageaient les esprits », dit-il, « la distance n'était pas aussi grande qu'on pourrait le croire. Aussi passait-on facilement d'une religion à une autre; on en avait même plusieurs à la fois pour plus de sûreté. Il y avait alors une soif universelle de croyance et on s'abreuvait à toutes les sources. Au milieu de tant de sectes, de subdivisions et de nuances, quelques-uns faisaient un choix. Mais la plupart prenaient des deux mains à droite et à gauche, tout ce qui se présentait ³⁶ ».

Les spéculations hardies ou hasardées ne manquent pas dans cette étude de Ménard; les dates qu'il assigne aux livres hermétiques, les analogies même qu'il y décèle avec d'autres croyances, sont contestables, et furent contestées dès son époque; mais il a su répandre partout la lumière de sa vive intelligence. Sans nul esprit de système, sans pédantisme, mais avec la précision qui convenait à un mémoire savant, Ménard a su intéresser à ces questions de métaphysique alexandrine le lecteur le plus étranger à ces problèmes. Derrière tant de théories bizarres en effet, il retrouvait des hommes, des besoins religieux et sentimentaux qu'il comprenait d'autant mieux qu'il les partageait lui-même; et sa forme trop sobre de références peut-être au gré d'un érudit moderne ³⁷, revêt d'une beauté nouvelle les obscures théories mystiques qu'il expose.

Ménard analyse successivement les divers fragments attribués à Hermès, les idées sur l'incarnation des âmes et leur transmigration, sur la création, la chute de l'homme et celle des anges, et il essaie de démêler successivement dans ces divers morceaux, de valeur fort inégale, les éléments égyptiens, juifs, gnostiques ou grecs. Il conclut enfin en indiquant le profond intérêt de ces livres de transition.

Entre un monde qui finit et un monde qui commence, ils ressemblent à ces êtres d'une nature indécise qui servent de passage entre les classes

36. *Hermès Trismégiste*, éd. Perrin, p. LXIII.

37. Cependant un critique aussi sévère que Reitzenstein approuve cette introduction de Ménard et la loue comme étant « feinsinnige ».

de la vie organisée, les zoophytes, sortes d'animaux-plantes, les amphibiens, demi-reptiles, demi-poissons... Les créations mixtes sont toujours au-dessous de chacun des groupes qu'elles rattachent l'un à l'autre... Les livres d'Hermès Trismégiste ne peuvent soutenir la comparaison ni avec la religion d'Homère, ni avec la religion chrétienne; mais ils font comprendre comment le monde a pu passer de l'une à l'autre. En eux, les croyances qui naissent et les croyances qui meurent se rencontrent et se donnent la main. Il était juste qu'ils fussent placés sous le patronage du dieu des transitions et des échanges, qui explique, apaise et réconcilie; du conducteur des âmes, qui ouvre les portes de la naissance et de la mort; du dieu crépusculaire, dont la bague d'or brille le soir au couchant pour endormir dans l'éternel sommeil les races fatiguées, et le matin à l'orient pour faire entrer les générations nouvelles dans la sphère agitée de la vie ³⁸.

Cette étude de Ménard témoigne de l'étendue de ses connaissances et de l'attention avec laquelle il a fouillé la métaphysique néo-platonicienne, l'exégèse du *Nouveau Testament* et les rituels funéraires et les livres des Morts des Egyptiens. Certains de ses contemporains, alors pleins d'enthousiasme pour toutes les recherches de la science allemande, purent lui reprocher de ne point connaître d'assez près les derniers travaux d'outre-Rhin. Dans ce domaine comme dans plusieurs autres, Ménard refusait en effet de partager cette foi instinctive au progrès, qui nous fait naturellement croire qu'un livre d'érudition est meilleur que ses prédécesseurs, pour la seule raison qu'il vient après eux et profite de leurs efforts; il préférerait retourner aux textes anciens et aux commentateurs d'autrefois, et il lisait ces vieux auteurs dans les monumentales éditions in-folio beaucoup plus volontiers que dans les réimpressions modernes, chargées de notes et d'apparat critique. Une telle originalité risque d'être dangereuse pour un érudit. Plusieurs des savants contemporains, qui n'étaient pas moins amoureux de théories absolues et d'aperçus paradoxaux que Ménard se sont montrés sévères envers lui, parce qu'il faisait plus ouvertement ce qu'eux-mêmes déguisaient sous des dehors plus rébarbatifs. Ce fut là sans doute une déception pour notre philosophe, que les érudits trouvaient trop amateur, les prosateurs trop poète, les poètes trop prosaïque, et les peintres trop littérateurs.

Cette étude sur Hermès Trismégiste, accompagnée d'une excellente traduction, fut cependant reçue avec éloge par quelques contemporains. Elle eut très vite une seconde édition. Le 14 septembre 1866, Ménard offrit son ouvrage à l'Académie des

38. *Hermès Trismégiste*, éd. Perrin, p. xcviII-xcix.

Inscriptions, qui l'avait couronné deux ans auparavant. « L'ensemble », déclarait le rapport officiel³⁹, constitue un travail à la fois savant et ingénieux, présenté sous une forme originale, sans affectation, et qui témoigne d'une rare intelligence de la question ». La *Revue Critique d'Histoire et de Littérature* publia le 31 août 1867 un compte rendu élogieux de Michel Nicolas⁴⁰ et Renan, dans une note du *Journal des Débats*, saisit l'occasion de dire au public le bien qu'il pensait de son ami, « l'un des poètes philosophes les plus distingués de notre siècle, l'auteur de ces beaux sonnets stoïciens et bouddhiques que connaissent tous les hommes de goût ». Après quelques réserves sur la date assignée par Ménard à ces écrits, Renan concluait. « Le rare talent de M. Ménard, ses idées philosophiques et religieuses, qui se rapprochent de la manière de sentir des grands penseurs païens des premiers siècles de notre ère, sa riche langue poétique et métaphysique le désignaient admirablement pour traduire ces écrits singuliers. Il ne les a pas rendus clairs, et certes, s'il l'eût fait, c'eût été la plus grave des infidélités ».

L'ambition secrète de Ménard, en concourant ainsi pour le prix Bordin en 1854, était sans doute, suivant les conseils affectueux de Renan, depuis longtemps déjà membre influent de l'Académie des Inscriptions, de se préparer une candidature à cette assemblée. Si détaché du présent qu'il fût, si méprisant même pour les universitaires et « l'esprit normalien », il ne dédaignait pas les honneurs officiels, qui auraient été une satisfaction à sa vanité et un encouragement à ce solitaire, trop défiant de lui-même. Il faisait régulièrement suivre sa signature des trois mots « Docteur ès Lettres » et il aurait certainement ajouté avec fierté le titre de « Membre de l'Institut ». Malgré quelques amis solides qu'il comptait parmi les académiciens, la savante assemblée ne l'encouragea pas dans ses ambitions. Lorsqu'il reporta plus tard ses visées sur l'Académie Française, il fut discrètement découragé; on jugea, avec raison, sans doute, que cet original fantaisiste, ce révolutionnaire impénitent, n'avait aucune des qualités requises pour faire un bon académicien.

39. *Comptes Rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 14 sept. 1866.

40. *Revue Critique*, 2^e année, 2^e semestre (1867), j. 129-132.

IV

Il n'est pas, pour qui veut suivre d'année en année l'évolution des idées de Ménard, d'époque plus déconcertante que 1864. Ménard venait de se plonger dans l'étude du mysticisme alexandrin; il semblait plus proche que jamais de la religion chrétienne; la Vierge, le culte des Saints et l'Homme-Dieu (comme il s'obstinait à désigner Jésus-Christ) étaient accueillis dans son Panthéon. Tout à coup apparaissait dans la *Revue Germanique* ⁴¹ un dialogue ironique et mordant où la religion, la philosophie, le mysticisme, et bien d'autres choses encore étaient bafoués dans le plus pur esprit du XVIII^e siècle — si purement XVIII^e siècle, que le morceau parut comme « manuscrit inédit de Diderot ». On pouvait en effet s'y tromper, et les contemporains s'y trompèrent. Les familiers de Ménard aimaient à raconter comment ce dialogue allait être compris dans une édition des œuvres de Diderot, lorsque le jeune Anatole France, qui connaissait le véritable auteur, révéla la supercherie. On disait même que Ménard en avait beaucoup voulu au futur auteur de *Thaïs*, qu'il eut, plus tard, d'autres raisons de traiter avec froideur. Notre helléniste et poète tira, bien innocemment d'ailleurs, quelque vanité de ces pages que Diderot aurait pu écrire; il les publia à nouveau dans la *Critique Philosophique*, le 18 février 1875, sans avouer qu'il en était l'auteur; et nous avons retrouvé le même dialogue, attribué à Diderot, dans une édition à bon marché en 1887 ⁴².

Ménard n'a rien écrit de plus frappant que ce dialogue philosophique de dix pages. Son style, où les formules heureuses abondaient déjà, même parmi les développements oratoires ou lyriques, est caractérisé ici par cette concision dense, cette vivacité nerveuse, qui appartiennent en propre au XVIII^e siècle. Les répliques volent, percent l'un ou l'autre des interlocuteurs; les grands problèmes philosophiques sont tous successivement évoqués, et les pauvres illusions humaines dégonflées, avec un entrain et un mouvement que Ménard n'a pas souvent retrou-

41. Tome XXIX, juin 1864, p. 546-556. *Le Diable au Café* parut à nouveau dans *l'Artiste*, 1^{er} juillet 1868, p. 34-40, comme manuscrit inédit de Diderot ».

42. Diderot, *Le Diable au Café. Mélanges humoristiques*. Librairie Universelle, 41, rue de Seine, 10 centimes.

vés. Rien, ou presque rien, n'y révèle la personnalité de l'auteur : il n'a jamais aussi complètement réussi à faire œuvre dramatique et objective, et à oublier un moment ses idées favorites pour faire parler des personnages indépendants de lui.

Il est impossible de résumer, sans les paraphraser platement, des pages aussi riches de contenu et aussi nettes et fermes dans l'expression. Ménard a placé dans la bouche de Diderot quelques phrases d'entrée en matière qui, avec une brusquerie voulue, une ironie alerte, rappellent en effet les meilleures pages de Diderot, ou même de Voltaire. L'habitué du café Procope y rencontre un jour le Diable en personne, tenant à la main une brochure publiée le matin même par le philosophe. La conversation s'engage là-dessus. Diderot s'attend à quelque compliment sur son livre; « le Diable prend souvent les auteurs et les femmes par la vanité ». Mais il est vite frappé par le ton négligent de ce grand seigneur du mal. Il s'efforce de reprendre l'avantage en étalant ses vues philosophiques. Quelques mots suffisent au Malin pour ruiner ces beaux systèmes et donner de discrètes leçons de scepticisme à l'encyclopédiste. Le progrès? il ne peut qu'en rire. L'axiome de Descartes? Que peut-on en tirer? et d'ailleurs, qu'est-ce que ce « je » indéfinissable, qui prétend penser et être? Diderot s'embourbe devant le regard amusé et railleur de son adversaire. Le métaphysicien du *Rêve de D'Alembert* devient, dans le dialogue de Ménard, un assez pauvre raisonneur : il appelle à son secours Descartes et Saint-Anselme; il essaye enfin de prouver Dieu par le vieil argument téléologique, puisque le meilleur moyen de répondre au Diable est encore de l'écraser sous son ennemi le Créateur :

Lui. — La foi est une belle chose, mais quand on croit sans preuve, on est un mystique et non un philosophe.

Moi. — Je ne crois pas sans preuve; toute œuvre suppose un ouvrier; l'admirable ordonnance de l'univers...

Lui. — Prenez garde de vous enferrer; vous parlez maintenant de l'ordre et de la beauté du monde, et tout à l'heure vous allez être obligé d'en imaginer un autre où il n'y aura ni tigres ni vipères, ni vieillesse ni maladie; un monde revu et corrigé, où le Créateur réparera les erreurs qu'il a commises dans celui-ci.

C'est le problème du mal qui est alors passé en revue par les deux ergoteurs. Diderot, à bout d'arguments, prend le parti de nier l'existence de son adversaire, — puisqu'il est le mal, c'est-à-dire l'absence de bien, une négation pure —. Le Diable

a beau jeu à évoquer la misère de la création et des créatures pour lui répondre. La vie n'est que meurtres, et les hommes se tuent encore par passe-temps; tout leur prouve que l'existence est mauvaise et ils y tiennent comme si elle était un jardin de délices. Ils rêvent même de la prolonger au delà de la tombe, en en retranchant la mort, et « la lutte éternelle contre le mal, sans laquelle il n'y a pas de vertu ».

Vanité de toutes les preuves de l'existence de Dieu — négation de la vie future — scepticisme à l'égard de toute philosophie et même de la science — impossibilité d'atteindre à la certitude — inanité du progrès, consolation des paresseux — que reste-t-il debout après ce dialogue destructeur? C'est le Diable qui s'acharne après les pauvres illusions humaines, mais ce sont ses propres idées que Ménard lui prête — un Ménard sceptique et athée, bien loin du Ménard confiant au progrès qui composait en 1843 un *Prométhée Délivré*, bien loin du Ménard à demi mystique de certains jours. La conclusion dernière de ce *Diable au Café* n'est pas cependant celle d'un pur sceptique. Ménard rejoint Voltaire et Goethe — et, bien loin par delà, ses chers Hellènes — dans un méliorisme pratique qu'il appelait « la morale de l'action et de la lutte ». Le doute de Ménard se rit de toutes les chimères métaphysiques, mais il ne s'étend point jusqu'à la politique. La démocratie est le seul rêve auquel il ne renoncera jamais. Cet ennemi de la doctrine du progrès n'a que sarcasmes pour les généreuses illusions du XVIII^e siècle sur la perfectibilité humaine, mais il persiste à croire que la justice et la liberté ne sont pas de vains mots, et qu'elles règneront un jour sur le monde. Le seul passage d'éloquence sérieuse parmi les railleries cyniques du dialogue est celui où Diderot (c'est-à-dire Ménard) expose sa foi à l'avenir :

Lui. — L'avenir est le royaume des chimères; où est votre dernier château de cartes que je souffle dessus?

Moi. — Ce sera une forteresse contre laquelle s'useront les vieilles griffes du mal : on le nommera le Temple de la justice et de la liberté. Nous ne le bâtirons pas dans les nuages; nous n'imiterons pas nos pères, qui reléguèrent au ciel leurs espérances; c'est la terre qui nous est confiée, nous construirons sur ses bases solides. Nous ne pourrons achever notre œuvre, mais nos fils y travailleront après nous. Notre pensée vivra en eux; et, s'il y a une autre immortalité plus active, peut-être nous sera-t-elle donnée par surcroît, car le paradis de nos rêves n'est pas une oisive béatitude; comme les héros scandinaves, nous ne voulons renaître que pour l'éternité du combat. Que notre sang serve d'engrais à la moisson

future; il faut que la guerre se poursuive tant qu'il y aura des tyrans et des esclaves, et bienheureux ceux qui pourront briser les dernières chaînes et brûler le dernier trône.

C'est une source d'étonnement pour la postérité que le peu d'attention qu'éveilla en 1864 ce *Diable au Café*. La *Revue Germanique* était, il est vrai, une revue savante, où l'on n'était pas accoutumé à lire une prose aussi légère : les grands sujets de métaphysique et de philologie n'y étaient pas, en général, traités d'un ton aussi dégagé. Quelques connaisseurs l'apprécièrent : Renan, A. France, et Renouvier, qui le publia à nouveau dans sa *Critique Philosophique*, une dizaine d'années plus tard⁴³. Il est peu de passages, dans notre littérature, plus riches d'idées, et d'une prose aussi limpide, aussi pleine de sens et de profondeur dans sa concision. Voltaire et Diderot ont souvent quelque chose de plus sec, de plus tendu dans l'ironie, et Anatole France atteint rarement, dans les nombreux dialogues dont il a parsemé ses romans, à ce naturel spontané, ce jaillissement où nul effort ne se décèle. Le Leopardi des *Œuvres Morales* est peut-être l'écrivain auquel on comparerait le plus volontiers Ménard; encore doit-on ajouter qu'avec Voltaire, Diderot, Leopardi lui-même, acharné à prouver aux hommes leur « infelicità », on sait où l'on va; on devine la conclusion où chacun, habilement, nous entraîne; rien de pareil avec Ménard. Il passe si vite par-dessus tous les problèmes qu'on a peine à le suivre; et cependant chaque fois il saisit des rapports inaperçus et semble approfondir tout d'un coup d'œil. Nos esprits plus lents, plus « pédestres », ne le suivent pas sans défiance. Qu'est-ce que cet homme qui passe sa vie à célébrer l'hellénisme et se rapproche en même temps du christianisme, qui a loué le protestantisme, mais a toujours gardé une secrète tendresse pour le culte de la Vierge et des Saints; qui a foi dans l'avenir, et préfère le passé; qui se rit de la croyance au progrès, mais croit à l'avènement d'un monde meilleur?

Il faut sans doute renoncer à trouver chez Ménard, ou à lui

43. Renouvier, qui n'écrivait pas toujours lui-même avec grâce ni aisance, savait goûter le beau style. Voici ce qu'il écrivit, le 21 fév. 1875, à Ménard, dans une lettre inédite : « J'ai été ravi de voir le *Diable au Café* dans la *Critique*. Je l'avais trouvé charmant lu par vous, mais pas si charmant encore, ni si profond et parfait en tout, qu'il me paraît à la lecture attentive de la lettre moulée. Si j'étais rédacteur d'un *New-York Herald* mondial et philosophique, je voudrais payer ces choses-là cent francs la ligne. On ne me ruinerait pas à force de m'en porter... »

imposer, une unité factice. Si le mot philosophe veut dire logicien impeccable, Ménard n'a pas plus droit à ce titre que ces esprits, plus éclatants que le sien, Montaigne, Voltaire, Renan, dont on a souligné et condamné sans pitié les contradictions. On ne saurait même en toute justice ramener le païen mystique à une lutte entre deux éléments : rationnaliste et sentimental, classique et romantique, etc. Les talents de Ménard n'étaient pas moins divers que les aspects de son esprit. Nous ne cherchons point à l'en louer, ni à revendiquer pour lui une place qu'il ne mériterait évidemment point. Les grands génies sont sans doute ceux qui réussissent à concilier harmonieusement les éléments divers de leur personnalité et s'élèvent jusqu'à un équilibre supérieur et « olympien ». Ménard n'en était point capable — et la valeur de son œuvre en est diminuée.

Là aussi est sans doute la véritable explication de son peu de popularité. L'expression « païen mystique » était heureuse : elle est restée pour désigner l'auteur des *Rêveries*. Mais elle n'était pas assez nette ni assez frappante pour devenir une « étiquette ». Ménard est décidément trop déroutant pour être jamais beaucoup lu. Il n'a pas combattu le christianisme, comme un Voltaire; il n'a pas écrit une *Vie de Jésus*; il n'a pas célébré le progrès, comme V. Hugo; poète, il n'a pas chanté l'amour, comme Musset, le Nirvâna ou les animaux comme Leconte de Lisle. Il n'a pas mis de passions personnelles dans son œuvre, seulement des passions métaphysiques. Leconte de Lisle n'est pas populaire; mais il est lu; on éprouve avec lui ce sentiment de sécurité, que le public aime à trouver chez ses auteurs favoris. L'humanité se défie au contraire d'un homme comme Ménard, qui démolit ce qu'il a exalté, puis se remet plus tard à exalter ce qu'il avait démolì. Elle veut garder quelques illusions, et Ménard les détruit toutes. Son œuvre est comme un coffret où sont enfermées des substances dangereuses; quelques curieux viennent l'entr'ouvrir prudemment, flairent et s'en vont. Cet écrivain si hautement moral est un scandale métaphysique; il enlève à la pensée tous ses voiles, et la laisse nue devant le public effaré.

CHAPITRE VIII

LOUIS MENARD ET LE PARNASSE (1864-1870)

- I. — L'affaiblissement de l'Empire après 1866. — Lents progrès du mouvement ouvrier. — Ménard et ses *Questions sociales dans l'Antiquité*.
- II. — Les origines du Parnasse : la *Revue Fantaisiste*, la *Revue du Progrès*, l'*Art et le Parnasse Contemporain* (1866). — Les salons parnassiens. — Faible place de Ménard dans ce mouvement.
- III. — Les sonnets « mystiques » de Ménard; en quel sens on peut les appeler « parnassiens ». — Deux courants d'inspiration, bouddhiste et stoïcien. — Insuffisance de la forme. — Ménard raillé et parodié par les adversaires du Parnasse.
- IV. — Ménard abandonne définitivement la poésie et passe à la critique d'art. — Histoires de la peinture et de la sculpture. — Articles sur la linguistique et jugement sévère sur *La Cité antique*. — Réponse de Fustel de Coulanges.
- V. — La réputation de Ménard en 1867-1870. — Hommages de Ravaisson et de Th. Gautier. — Deux disciples : Emile Lamé et Eugène Garcin. — La lutte politique reprend à la veille de la guerre. — Note sur le voyage de Ménard en Italie et en Egypte.

Les dernières années du Second Empire sont parmi les plus obscures de la vie de Ménard; si sa production littéraire continue à être abondante, son hellénisme n'a plus rien à gagner en solidité ou en profondeur; ses articles sur la symbolique, la mythologie ou le mysticisme grecs, ne seront plus désormais que des travaux précis sur tel ou tel point de détail, où l'auteur reprendra ses théories favorites. Le « poète mort jeune » renaîtra en Ménard lorsque le groupe du Parnasse arrivera soudain à la gloire; mais ses poésies, comme ses ouvrages d'érudition, révèlent fort imparfaitement l'âme de l'homme; une tristesse désabusée se devine çà et là, le découragement devant un insuccès trop certain, la « solitude morale », et réelle d'ailleurs, d'un homme qui approche de la cinquantaine. La rareté des documents d'ordre

privé nous réduit à des conjectures et n'autorise pas souvent les affirmations; cette rareté est d'autant plus à déplorer qu'à partir de 1864 environ, l'œuvre imprimée ne nous transmet qu'une faible partie des méditations ou des préoccupations de notre personnage. Une fois de plus, le biographe s'étonne de la maigreur des témoignages contemporains; après avoir exposé l'hellénisme de Ménard, il voudrait connaître l'influence qu'a exercée cet hellénisme, en particulier sur les poètes du Parnasse. On a sur ce point multiplié les affirmations, vagues et cependant absolues; mais la critique positive cherche en vain les faits précis et les témoignages irréfutables.

I

L'un des sujets qui devaient préoccuper le plus vivement Ménard était certainement la politique; mais, depuis que l'exil en Angleterre avait assagi son imprudente ardeur, notre républicain ne se risquait plus à « agir », c'est-à-dire à écrire de virulents articles pour exposer ses opinions. Peu de journaux d'ailleurs auraient alors accepté sa prose; la presse, contrainte de s'interdire les grands sujets, avait pris le parti d'amuser le public par des potins et des racontars. Le *Figaro*, sous la direction du célèbre Villemessant, donnait le ton; les journaux plus graves, tels le *Temps*, le *Journal des Débats* ou le *Siècle*, étaient trop sages et trop raisonnables pour accueillir un révolutionnaire qui prêchait successivement la révolution ouverte et le retour au polythéisme et au gouvernement direct des Athéniens. Lorsque, plus tard, apparurent des feuilles plus hardies, telles que la *Lanterne* et la *Marseillaise*, elles recherchèrent des collaborateurs plus pratiques que Ménard, plus entraînés à l'art d'insulter leurs ennemis ou de frapper l'attention par des formules saisissantes. L'activité politique de Ménard, jusqu'en 1870, se réduisit donc à la lecture des journaux, à des conversations avec ses amis, et à la fréquentation de quelques groupements ouvriers, où il ne devait pas d'ailleurs s'attendre à être compris; mais il avait renoncé à se faire comprendre, et se résignait à être le seul de son avis.

La faiblesse profonde du régime impérial ne pouvait d'ailleurs échapper à un observateur perspicace. Les concessions à

l'opinion libérale entraînaient l'Empereur sur une pente où il pourrait difficilement s'arrêter. Les milieux que fréquentait Ménard raillaient en toute occasion la timidité du souverain. En 1865, le premier volume de la *Vie de César* amusa fort nos érudits. L. de Ronchaud, Ménard et leur admiratrice Juliette Lamber plaisantaient de leur mieux sur les prétentions savantes de l'Empereur-historien; pendant ce temps, Murger, Sandeau, Feuillet (qui, depuis ses années de camaraderie avec Ménard à Louis-le-Grand, était parvenu au faite de la gloire et siégeait à l'Académie Française), se pâmaient d'admiration. Mommsen lui-même envoyait d'Allemagne les compliments les plus flatteurs au despote « éclairé ». La même année voyait mourir Proudhon, à peine rentré d'exil; depuis leurs premières relations, et même lorsque son enthousiasme pour la dialectique du Franc-Comtois fut un peu tombé, Ménard lui avait conservé son estime; il suivit pieusement ses funérailles. Le 13 mars 1865, les obsèques du Duc de Morny, conduites avec une pompe fastueuse, avaient impressionné Paris et encouragé les républicains, qui voyaient disparaître avec lui le plus habile politicien du régime. L'année suivante, c'était l'inquiétude causée par Sadowa, et la révélation d'une nouvelle Allemagne. Ménard, après avoir cru, comme ses contemporains, à l'Allemagne romantique et méditative de Quinet, dut renoncer brusquement à quelques-unes de ses illusions. Il ne pardonnera plus dès lors au pays qui l'a déçu. Aussi ardemment patriote que démocrate convaincu, il attaquera en toute occasion la science allemande, et il entreprendra plus tard de démolir « le plus répulsif de leurs faux grands hommes », Goethe lui-même.

C'est dans le quartier des écoles, où habitait notre Parisien, que l'effervescence politique était le plus sensible. La jeunesse studieuse retrouvait l'esprit frondeur qu'elle avait affiché sous les régimes précédents. Ses journaux éphémères discutaient librement les questions sociales et religieuses. Leur admiration allait surtout au vieux révolutionnaire, à l'éternel emprisonné, Blanqui. En 1861, Blanqui avait été, une fois de plus, incarcéré à Sainte-Pélagie. Ménard, qui lui conserva toujours un culte dévoué, fut parmi ceux qui lui rendirent de fréquentes visites. Tout un groupe de politiciens libéraux se rencontrait alors dans cette prison assez hospitalière, et, à dire le vrai, fort douce. E. Pelletan, journaliste déjà remarqué pour son éloquence, depuis 1863 élu de la Seine, y fit la connaissance de

notre auteur; Laurent-Pichat, Etienne Arago, Carnot, s'y rendirent souvent avec Ménard. Blanqui, toujours susceptible et défiant, « le front sillonné de rides, coiffé comme Marat d'un mouchoir qui le faisait prendre de loin pour une vieille femme¹ », machinait toujours un coup de force sur Paris qui fut l'éternelle pensée de son existence. Il retenait autour de lui, par son apparence farouche et sincère, ces quelques anciens amis et des étudiants, dont il espérait plus tard utiliser le dévouement à la cause révolutionnaire. *Candida* fut le journal de ce petit groupe.

C'est aussi dans ces années 1864-66 que s'organisait, lentement et solidement, le mouvement social parmi les ouvriers. Nous ignorons avec quelle attention Ménard suivait ces revendications ouvrières; sans doute ne pouvait-il se douter du bruit qu'était appelée à faire au siècle suivant l'humble « Association internationale des travailleurs », dont les bases furent posées à Londres le 28 septembre 1864, ni de la gloire future de ce Karl Marx, qu'il avait connu en exil comme un humble rêveur allemand. Du moins, notre helléniste apportait aux questions sociales une attention beaucoup plus vive que la plupart de ses contemporains; les députés républicains au Corps Législatif ignoraient tout du socialisme et de la classe ouvrière. C'est alors, en 1866-67, que Ménard entreprit de trouver chez les Grecs la solution des problèmes du XIX^e siècle : il écrivit plus de 300 pages sur *les Questions sociales dans l'Antiquité*. Appelant l'expérience du passé au secours du présent, il s'efforçait de démontrer que l'antiquité, avec l'audace de la jeunesse, avait déjà posé et résolu les problèmes qui tourmentaient ses contemporains. La valeur absolue de l'ouvrage est faible; Ménard prononce un véritable discours sur l'histoire universelle, envisagée dans les peuples et non dans les grands hommes; il va de la découverte du feu et de la question sociale en Egypte aux « Ilotes modernes ». Le talent abonde d'ailleurs, et le style est souvent éloquent avec force; mais les sophismes et les paradoxes auraient suffi à décourager les revues contemporaines d'en entreprendre la publication, si même l'auteur n'avait ajouté, à propos de l'empire romain, une brûlante digression sur la servilité des races dégénérées, « les Chansons de Béran-

1. A. Scheurer-Kestner, *Souvenirs de Jeunesse* (Fasquelle, 1906), p. 80 sq. L'auteur, à qui l'affaire Dreyfus devait plus tard donner quelque célébrité, était alors prisonnier à Sainte-Pélagie.

ger, l'Ode à la Colonne, et ces histoires où l'homme qui a tué la liberté et rétabli la noblesse est présenté comme l'incarnation de la révolution² ». Il s'étonna ensuite de voir son manuscrit refusé quand il l'offrait — gratuitement — aux journaux contemporains.

Ménard n'était même pas assez redoutable, en dépit de son radicalisme politique et de son paganisme philosophique, pour s'attirer les foudres des cléricaux contemporains. Cette période de 1863 à 1870, où la pensée positive triomphe en France, apparut à beaucoup comme le prélude d'une véritable guerre entre l'Eglise et la science. Pie IX attaquait les idoles de la civilisation moderne; les catholiques français élevaient de toutes parts des églises, et vouaient aux flammes de l'enfer les Taine et les Renan. Veuillot faisait retentir les éclats de sa colère histrionique. Mgr Dupanloup dénonçait à l'opinion catholique, à côté de Littré, de Taine et de Renan, l'inoffensif Maury; Ménard n'obtenait même point cet honneur, ou cette indignité. Mais cette politique étroite de l'église catholique (égalée, la même année, par l'intolérance protestante de Guizot, qui faisait condamner Coquerel par le Concile presbytéral) dut faire hésiter notre mystique qui songeait alors à se rapprocher de l'une ou l'autre de ces églises. Pour quelque temps, les préoccupations religieuses vont passer au second plan chez Ménard; il va trouver, assez inopinément, chez un groupe de jeunes poètes, l'estime et la renommée qu'il avait cherchées en vain auprès des savants.

II

La « légende » du Parnasse a été racontée bien des fois, par des hommes de lettres soucieux de leur réputation posthume, qui ont voulu s'attribuer un rôle éminent dans ce renouveau poétique; quelques historiens littéraires ont récemment examiné leurs dires avec sévérité critique³, et ont fixé dans ses lignes essentielles l'histoire de ce groupe de poètes. Le Parnasse — pour lui conserver le nom un peu ridicule dont ces

2. Cité d'après le manuscrit inédit de Ménard, livre IV, chap. 12.

3. M. Martino, dans les pages sobres, mais très pleines de son *Parnasse et Symbolisme*; M. A. Schaffer, dans « The Parnassians at play », *Romanic Review*, Jan.-March 1930, p. 49-59; M. Souriau dans sa vaste synthèse, *Histoire du Parnasse*.

poètes se sont affublés — nous apparaît aujourd'hui comme un mouvement littéraire complexe, beaucoup moins riche cependant, et par là même, plus aisé à embrasser que l'indéfinissable romantisme et le touffu symbolisme. Quel a été dans ce groupement le rôle de Ménard? Fut-il l'un des organisateurs ou des inspireurs du Parnasse, comme on l'affirme communément? Quelle est sa contribution, d'helléniste ou de poète, au mouvement parnassien? Voilà les questions qui se posent à son historien, auxquelles on voudrait pouvoir répondre avec précision, en l'absence de témoignages directs autorisés ou de récit personnel laissé par notre auteur lui-même.

Catulle Mendès, non sans exagération méridionale, ni peut-être sans mauvaise foi, s'est posé, dans sa célèbre *Légende du Parnasse Contemporain*, en père du mouvement. M. Souriau l'en a tancé avec rigueur; la vanité du jeune Bordelais s'élançant à la conquête de la capitale est quelquefois divertissante; elle est d'ailleurs assez punie par l'oubli qui, bientôt, aura entièrement englouti son nom. Mendès fut en tous cas remuant et actif, et il faut bien reconnaître que c'est autour de sa personne — et des fonds envoyés pendant quelque temps par le père Tibulle Mendès, banquier à Bordeaux — que se groupèrent tout d'abord plusieurs des futurs Parnassiens. Du 15 février au 15 novembre 1861, la *Revue Fantaisiste* (passage Mirès, depuis passage des Princes) compta parmi ses collaborateurs Banville, Philoxène Boyer, Baudelaire et son inséparable Asselineau, L. Gozlan et Ch. Monselet, Albert Glatigny et Léon Cladel. Ménard écrivait alors son *Polythéisme Hellénique*; rien ne nous dit s'il entendit parler de ces poètes; il n'avait plus l'insouciance et l'insolence « fantaisistes » qui auraient pu l'attirer vers ces jeunes gens, ou ces hommes restés jeunes; il avait, en outre, depuis quelques années, juré un adieu final à l'art des vers.

La revue périt sous le faix d'une amende infligée par les tribunaux à la suite d'une publication jugée immorale. C. Mendès raconte, fort dramatiquement, l'exil qui suivit : il émigra sur la rive gauche, dans une assez pauvre chambre d'hôtel⁴, près de la Rue Dauphine. C'est là qu'on lui présenta Francis Coppée, qui, sur ses conseils et au grand chagrin de sa mère, changea son prénom en celui de François. Tous deux, rimeurs encore

4. L'Hôtel du Brésil, souvent appelé ironiquement Hôtel du Dragon Bleu; c'est le nom ironique qui lui est donné dans *Le Parnassiculet Contemporain*.

bien obscurs, firent la connaissance de Sully-Prudhomme, de l'éblouissant Villiers, et — nous ne savons comment, sans doute dans quelque café du quartier latin — de Ménard. Ménard témoigna un vif intérêt à ces jeunes poètes; il leur rendit le service qu'ils attendaient de lui : il les présenta à son vieil ami Leconte de Lisle, que tous ces jeunes respectaient déjà sans le connaître⁵. Ceci semble se placer en 1863 ou au début de 1864. En 1864 justement, Leconte de Lisle publiait dans *le Nain Jaune* une série d'articles critiques, nets et tranchants, qui, après ses préfaces retentissantes de 1852 et 1855, le désignaient comme un chef d'école. Ménard, depuis son retour d'exil, n'avait cessé de fréquenter son ami, mais il semble que leur camaraderie n'ait plus retrouvé cette intimité, cette franchise cordiale, qui les unissait avant 1848. Leconte de Lisle, malgré la publication de deux recueils de vers, traversait entre 1855 et 1863 la période la plus dure de son existence. Aucune des humiliations de la pauvreté ne lui était épargnée; son labeur de traduction occupait la plus grande part de ses loisirs, et il ne semble pas qu'il ait été rencontré dans aucun des salons politiques ou littéraires où était reçu son ami plus fortuné. C'est en 1856 qu'il composait, à la demande du peintre Villeblanche, ces vers de commande intitulés *Le Chemin de la Croix*; les regrets de son île natale le poursuivaient dans ce Paris inhospitalier; l'irrégularité de son intérieur ne laissait pas d'ailleurs de le gêner dans ses relations sociales et d'embarrasser ses amis. A ce moment où Ménard lui présenta les jeunes poètes qui l'admiraient timidement, Leconte de Lisle voyait enfin luire l'aube d'un avenir meilleur. Ses *Poésies Barbares*, en 1862, impressionnaient la critique par la fermeté de sa forme et la puissance continue de son inspiration : le poète, après avoir célébré son mariage à l'église, pouvait ouvrir un salon dans ce respectable Boulevard des Invalides, au cinquième étage; sa femme veillait attentivement aux détails matériels et donnait à ces réceptions hebdomadaires l'ordre et la gravité qu'aimait le poète⁶. En 1864 enfin, la pension annuelle de 3.600 francs accordée par l'Empereur lui procura, non sans quelque humiliation secrète, le modeste confort si longtemps attendu.

5. C. Mendès, *Légende du Parnasse Contemporain* (Brancart, Bruxelles, 1884), p. 223.

6. Son salon, nous dit Calmettes (*Leconte de Lisle et ses amis*, p. 117-118) ressemblait à « une strophe bien composée ».

Ces samedis chez Leconte de Lisle étaient comme les réunions officielles des jeunes auteurs groupés par C. Mendès. On était plus libre et plus bruyant chez Louis-Xavier de Ricard. Ce fils d'un général de l'Empire, poète lui-même, journaliste, critique, félibre, colon au Paraguay, enfin modeste conservateur de musée, serait tout à fait oublié aujourd'hui sans le rôle qu'il joua — et qu'il grossit quelque peu dans ses souvenirs ⁷ — dans la fondation du Parnasse. De mars 1863 à mars 1864, le jeune homme employa un petit héritage à diriger la *Revue du Progrès moral, littéraire, scientifique et artistique*. Ni le titre ni l'esprit de cette revue ne semblaient annoncer les poètes de l'art pour l'art et de l'hellénisme. Xavier de Ricard interrompit sa carrière de directeur littéraire à la suite d'une condamnation pour un article jugé trop hardi sur « l'examen du christianisme ». Mais il rencontra pendant son procès quelques hommes de lettres; il les emmena chez sa mère, rue de Douai, et fonda ainsi un salon parnassien, ou du moins un salon littéraire, parallèle à celui de Leconte de Lisle.

L. Ménard fréquenta-t-il ce salon? La vraisemblance nous autorise à le croire, mais rien ne nous le fait savoir. Les récits des contemporains nous montrent là, autour de la générale et de son fils, le chevelu C. Mendès et le timide Coppée, encore employé au Ministère de la Guerre; Heredia, impeccablement élégant, Villiers qui « enfourchait tour à tour Pégase et un manche à balai ⁸ »; Verlaine, employé à l'Hôtel de Ville, ainsi que Valade et Mérat; enfin, « un garçon d'aspect calme et de maintien tranquille, à la parole un peu sentencieuse, au regard circonspect, à la poignée de main prudente », A. France ⁹. Par l'entremise d'un camarade, Ricard fit la connaissance d'un libraire du passage Choiseul, qui vendait des paroissiens et des livres édifiants, mais passait pour un homme actif et décidé. C'est chez lui que parut un hebdomadaire, luxueusement présenté, *l'Art* (1865). Leconte de Lisle, Mendès, Coppée, y publièrent quelques vers; la feuille mourut bien vite cependant. Son seul titre de gloire est d'avoir précédé le Parnasse.

Le 2 mars 1866, Lemerre mettait en vente la première livrai-

7. Les souvenirs de Xavier de Ricard ont paru dans le *Petit Temps*, 13 et 17 nov., 3 et 6 déc. 1898, 5 juillet, 2 et 9 septembre 1899 et dans *La Revue Indépendante*, juin 1892 et février 1893. E. Lepelletier a aussi exagéré le rôle de Ricard dans son *Verlaine* (Mercure, 1907), p. 131 sq.

8. Lepelletier, *Verlaine* (Mercure, 1907), p. 135.

9. Lepelletier, *Verlaine*, p. 134.

son du célèbre recueil ¹⁰ : *le Parnasse Contemporain, recueil de vers nouveaux*, par livraisons, grand in-8, imprimé par Toinon. 18 livraisons parurent jusqu'au mois de juillet de la même année, chacune de 16 pages. Le prix de la souscription était de 8 francs pour Paris, de 9 francs pour la province. La devise est restée célèbre : « Fac et spera ».

Non contents de se rencontrer le samedi chez Leconte de Lisle, le vendredi chez Mme de Ricard, les jeunes poètes que chatouille dès lors l'espoir de publier leurs vers se réunissent, de cinq à sept, à la librairie Lemerre. Plus d'un a évoqué le petit entresol du passage Choiseul, les plaisanteries bruyantes et la gaieté du succès ¹¹. A côté des « jeunes », Verlaine, A. Silvestre, L. Dierx, Coppée, Des Essarts, France, bientôt officiel grâce à sa position de lecteur chez Lemerre, les aînés Banville, Leconte de Lisle, L. Ménard sans doute ¹², apparaissaient quelquefois. On parlait des bourgeois, d'art, de rime riche; on appelait Musset « un prosateur très spirituel »; on répétait que Lamartine, réduit à mendier l'argent du public, n'était plus qu'un « tire-lire ¹³ ». Le soir, on se rendait en troupe chez la Comtesse de Callias, plus connue sous son nom de Bohême, Nina de Villard, rue Chaptal, puis rue de Londres, enfin rue des Moines. Ce salon parnassien a trouvé plusieurs historiographes, depuis le livre perfide et inexact de C. Mendès, *La Maison de la Vieille*, jusqu'aux récents travaux de Bersaucourt et de P. Dufay ¹⁴. Nul document ne prononce le nom de Ménard; les habitués du salon, Ch. Cros, Cazalis, L. Dierx, Coppée, Mallarmé même et Manet, ne l'auraient pas volontiers attiré dans ce « petit Charenton », « cet atelier de détraquage cérébral qui a fait tant de toqués ¹⁵ ». Ménard, jusqu'à la fin de sa vie et malgré les excentricités de sa mise qui amusèrent souvent les étudiants du

10. Ce titre paraît avoir été suggéré par Marty-Laveaux et adopté, malgré l'avis de Leconte de Lisle, par les deux directeurs, X. de Ricard et C. Mendès.

11. Voir le poème d'un homme par ailleurs oublié, Gabriel Marc, l'Entresol du Parnasse, dans *Sonnets parisiens* (Lemerre, 1875), p. 97-101, et le chapitre de M. Souriau (*Histoire du Parnasse*, p. 137-142).

12. Ni G. Marc, ni Lepelletier, ni Verlaine, ni Theuriet ne le citent. Mais l'helléniste modeste qu'il était, déjà un peu attristé, passait volontiers inaperçu parmi ses jeunes camarades.

13. V. du Bled, *La Société française depuis cent ans. Quelques salons du Second Empire* (Bloud et Gay, 1923), p. 46-47.

14. A. de Bersaucourt, *Au temps des Parnassiens, Nina de Villard et ses amis* (Renaissance du Livre, 1921). P. Dufay, *Chez Nina de Villard, Mercure de France*, 1^{er} juin 1927, p. 324-352.

15. Goncourt, *Journal*, VII, p. 113, cité d'après M. Souriau, *Histoire du Parnasse*, p. 104.

quartier latin, est resté toujours fort grave, presque puritain dans sa conduite. On n'a jamais pu citer de lui anecdotes grossières ou traits d'esprit gaulois. Il vivait dans son rêve politique et hellénique; on l'imagine difficilement dans ce salon, non point grossier d'ailleurs, mais très librement bohème, où Leconte de Lisle, aristocrate lui aussi, refusait de se laisser entraîner.

Peut-être parut-il une ou deux fois, le dimanche, aux dîners plus cérémonieux que donnait « la Présidente », Apollonie Sabatier. On y voyait ses amis Th. Gautier, et Chenavard, son ancien camarade Baudelaire, à qui « la très chère, la très belle » a dû de passer à l'immortalité, Bouilhet, que son érudition et son sérieux pouvaient rapprocher de notre helléniste, Flaubert enfin, admirateur de Leconte de Lisle depuis 1853, qui passait chaque année quelques semaines dans la capitale. Le même groupe avait aussi ses cafés attitrés : la Brasserie des Martyrs, alors aux confins de la ville, où les consommations étaient à la portée de ces bourses de poètes; puis le Madrid, rue Drouot, où les hommes de lettres critiquaient le gouvernement de concert avec de jeunes politiciens d'avenir, Gambetta, Spuller ¹⁶. Dans tous les cas, le fait même que nous sommes réduits à des conjectures sur le rôle de Ménard dans cette histoire du Parnasse indique que ce rôle ne fut pas de premier plan. Ménard n'avait point les qualités requises pour devenir un chef d'école : il n'avait point, tout d'abord, le talent poétique de son ami, dont il n'a jamais contesté la supériorité; il n'avait point la fougue juvénile, l'ardeur un peu « arriviste » de ces fondateurs de revues, C. Mendès et X. de Ricard. Il était, enfin, fort peu homme de lettres; et telle est surtout la raison pour laquelle nous le trouvons si rarement mêlé aux discussions littéraires chez Lemerre ou chez Nina de Villard. Ménard n'a jamais professé le « culte du verbe », la poésie ne l'a occupé que très secondairement, sa poésie tout d'abord, pour laquelle il reconnaissait n'avoir pas reçu de très riches dons, et celle des autres, dont il n'a jamais tenté de se faire le critique ou le conseiller. Son hellénisme mythologique, démocratique et mystique, était vraiment la principale affaire de sa vie. Si son nom doit rester attaché à l'histoire du Parnasse, ce doit être comme

16. F. Calmettes, *Leconte de Lisle et ses amis* (Librairies et Imprimeries réunies, 1902), p. 125-132.

celui d'un inspirateur, d'un savant un peu solitaire, dont nous essaierons de préciser l'influence ¹⁷.

III

Ménard, cependant, qui avait autrefois proclamé son abandon définitif de la poésie, subit la contagion de l'enthousiasme auprès de ses jeunes amis, et revint, en 1865-66, à l'art des vers. Le premier et le second Parnasse l'accueillirent : la place qu'on lui accorda peut paraître maigre : le quart de la troisième livraison : 4 pages; alors que C. Mendès et X. de Ricard, L. Dierx, Baudelaire et Leconte de Lisle, avaient chacun une livraison entière, seize pages. Mais il est probable que Ménard n'avait pas davantage à offrir. Le rang qu'on lui décernait, aussitôt après Th. Gautier, Heredia et Leconte de Lisle, était fort honorable. Le premier Parnasse, en 1866, publia de lui six « sonnets mystiques » : *Nirvâna*, *Thébaïde*, *Alastor*, *la Sirène*, *Initiation* et *Ennui* (alias *Erinnys*). Le second Parnasse (paru en 1871, mais préparé en 1869) reléguait Ménard vers la fin du volume, avec 7 sonnets; 13 sonnets furent ainsi composés par Ménard entre 1864 et 1869, et 14 en tout ¹⁸. Ménard attachait, paraît-il, une valeur mystique à ce nombre 14, qui est aussi le nombre de vers d'un sonnet ¹⁹.

Ces sonnets, qui ont tous paru dans le premier ou le second

17. Il prenait à cœur le succès du Parnasse, nous le savons, celui de Coppée, par exemple, lors du *Passant*. Mais il ne devait pas conserver d'illusions sur le respect, purement formel et extérieur, que lui accordaient la plupart de ces poètes; encore ce respect allait-il plus au vieil ami de Leconte de Lisle qu'à l'helléniste, dont bien peu avaient lu les ouvrages. Cf. J. Adam, *Souvenirs*, vol. III (*Mes sentiments et nos idées avant 1870*, Lemerre, 1895), p. 53-54, 104, 106, et 341, où elle fait allusion aux efforts tentés par Ménard pour convertir sa jeune amie à « l'admiration convaincue » des Parnassiens.

18. Ménard avait autrefois composé le sonnet *Thérapeutique*, non publié dans le Parnasse.

19. Certains de ces sonnets avaient déjà été publiés en 1865, avant d'être repris dans le Parnasse. Il est donc un peu hasardé de dire, avec M. Souriau, que Ménard apprit beaucoup auprès du Parnasse, et « finit par faire d'excellents sonnets ». *Nirvâna*, que M. Souriau (*op. cit.*, p. 172) cite en exemple, avait paru en fait un an avant le premier Parnasse. En mars 1865, la *Revue Germanique* (tome XXX, 3^e livraison, p. 544-548) publiait *Nirvâna*, *Icare*, *la Sirène*, *Alastor*, *l'Euménide* (autre titre d'*Erinnys*), *Thébaïde*, *Résignation*, *Initiation*, *La Nouvelle Revue de Paris* avait déjà imprimé *Le Rishi* et *L'Athlète* (vol. X, fév.-mars 1865, p. 375). *L'Artiste* du 13 février 1868 publiait aussi (p. 246-49), *Circé*, *Icare*, *Résignation*, *Le Rishi*, *L'Athlète*, *Le Soir*, *Stoïcisme*. A propos de ce nombre 14, il est curieux de constater que Leconte de Lisle a aussi composé un total de 14 sonnets.

Parnasse, sont-ils, à d'autres égards, parnassiens? La question est oiseuse; il nous faut cependant la poser, si nous voulons déterminer le rôle précis de L. Ménard dans le groupe de poètes que l'on désigne par ce nom. On ne peut y répondre, il est vrai, que selon le sens qu'on attache à ce mot parnassien; les critiques, là-dessus, ne semblent pas aisément parvenir à s'accorder.

M. Souriau, le plus récent et le plus diligent historien de ce mouvement poétique, avance que le Parnasse est une « école », dont le chef incontestable est Leconte de Lisle; et que le Parnasse s'oppose au romantisme. Nous ne le suivrons pas dans ses affirmations belliqueuses; poussé par le plus louable souci de justice, et une admiration sincère, d'ailleurs éloquemment justifiée, pour Leconte de Lisle, M. Souriau nous semble réduire ces personnalités complexes d'hommes de lettres en des équations trop schématiques²⁰. Nous avouons plus prudemment et plus humblement que le Parnasse semble avoir abrité une grande variété de poètes; certains fort romantiques encore (le Parnasse, a-t-on dit, est du « romantisme congelé »), certains fort peu. Si Parnasse veut dire poésie exotique, descriptions majestueuses et colorées de l'Inde, de l'Amérique et de l'île Bourbon (et par là prolongement de l'exotisme romantique des *Orientales*), les sonnets de Ménard ne sont à aucun degré parnassiens. Si Parnasse veut dire culte de la Grèce et interprétation poétique de ses légendes et de ses mythes, ce n'est point à ces seuls sonnets que l'on reconnaîtrait en Ménard un helléniste. L'on chercherait tout aussi vainement chez notre auteur cette poésie décorative, ce goût des bibelots, des onyx, et des statues, qui, pour d'autres critiques, évoque ce qu'il y a de pis dans cette école. Nul enfin n'a été aussi peu « Art pour art » que cet homme, qu'on a voulu appeler l'inspirateur, le « Boileau », du Parnasse; Ménard a toujours fait passer la morale et la politique avant les préoccupations esthétiques, son œuvre tout entière n'est qu'un grand, et vain, effort pour enseigner et pour convaincre; l'art, n'a-t-il cessé de répéter, doit venir du peuple et s'adresser au peuple, et il dut réprimander tristement

20. Le Parnasse, c'est Leconte de Lisle, semble-t-il dire. Or V. Hugo, c'est le romantisme. Leconte de Lisle n'aimait pas V. Hugo, donc le Parnasse s'oppose au romantisme (p. xxxviii et *passim*). Inversement, « Banville n'est pas parnassien, parce qu'il est romantique » (p. 61). Nous nous permettons d'indiquer les points qui nous paraissent contestables dans ce livre, qui est d'ailleurs la meilleure histoire du Parnasse qui ait encore été écrite.

son vieil ami Leconte de Lisle, quand il lut le premier principe de son manifeste de 1864 : « L'art... est un luxe intellectuel accessible à de très rares esprits ²¹. » Enfin, il ne faut point s'attendre à trouver dans ces sonnets la fameuse « impassibilité parnassienne », ni, hélas, la forme impeccable et parfaite ²².

S'il n'est pas vain de chercher en quoi ces sonnets de Ménard sont « parnassiens », la meilleure réponse serait sans doute : par leur pessimisme, voire même par leur bouddhisme; ou, comme aurait pu le dire M. Canat, par le sentiment de solitude morale qu'ils expriment tous, avec plus de discrétion résignée que les romantiques. Ces sonnets sont, en effet, très loin de présenter la variété que trouvait le lecteur dans les *Poèmes* de 1855. Il leur manque la fraîcheur juvénile des premières poésies philosophiques ou politiques de Ménard, la légèreté de ses *Chansons Allemandes* ou l'enthousiasme de son *Hellas*. Le ton en est uniformément grave et triste; ils développent tous le même thème : le découragement devant la vie, la désillusion d'un homme dont les ambitions et les rêves, peu à peu, se sont envolés et qui, « nel mezzo del cammin della vita », à quarante ans, se résout à vivre dans le passé et se détourne de l'avenir.

Nous ne pensons pas que ce désespoir ait sa source dans quelque événement de la vie privée du poète, un désespoir d'amour par exemple. Une ou deux expressions (au début de *Résignation*) ça et là pourraient le faire croire; mais rien de ce que nous savons de la vie de Ménard à cette époque ne vient corroborer ce vague indice; il faut voir là plutôt un exercice littéraire. Les accents les plus émus sont ceux du *Soir*, d'*Alastor*, où Ménard dit clairement sa « fatigue de vivre »; il a gâché

21. Avant-propos des articles sur les poètes contemporains, dans *Le Nain Jaune*, *Derniers Poèmes* (Lemerre, 1895), p. 238.

22. Le seul trait commun à tous les Parnassiens serait donc, si l'on voulait pousser le scepticisme un peu loin, d'avoir été édités par Lemerre et d'avoir fréquenté chez Leconte de Lisle. Aussitôt que l'on commence à donner des définitions du Parnasse, on se voit contraint d'en exclure ici Banville, là Sully-Prudhomme ou Coppée, si bien qu'il ne reste plus bientôt qu'un seul vrai Parnassien, Leconte de Lisle, et un disciple, Heredia, avec, parfois, L. Dierx et J. Lahor. Il n'y a pas de certitude, disait Renouvier, il n'y a que des hommes certains; et les critiques de répéter à l'envi : il n'y a pas de romantisme, il y a des romantiques. On pourrait peut-être renverser la proposition et dire : il n'y a pas de parnassiens; il y a un (et même un triple) Parnasse. On sait que M. P. Bourget a soutenu, avec d'excellents arguments, que le Parnasse était avant tout un art de suggestion (*Etudes et Portraits*, Plon, 1905, in-8, p. 239 et 253). La chose est en effet soutenable. Mais que seront alors les Symbolistes, qu'on se plaît à opposer aux Parnassiens comme des poètes suggestifs, et non oratoires ou descriptifs?

les plus belles années de sa jeunesse, par sa faute, sans doute, mais aussi à cause d'une fatalité qui semble s'être acharnée après tous ses rêves :

Loi, destin, hasard ou providence,
Quelqu'un m'écrase, et moi je ne puis rien sur lui ²³.

A ces causes personnelles de découragement s'ajoute un pessimisme plus métaphysique, qui s'exprime volontiers selon la terminologie hindoue et schopenhauerienne alors à la mode : le désir est la loi de la vie. C'est lui qui, dans la psychologie mystique que Ménard empruntait aux Alexandrins, poussa les âmes à s'incarner dans les corps et à tomber dans la sphère de la vie. Leconte de Lisle, dans *Bhagavat*, dans *Ultra Cœlos*, avait souhaité se délivrer de ce « calice amer » du désir; Ménard, dans *Circé* et la *Sirène*, s'acharne contre la même ivresse attirante, que suivront le regret et le remords :

La vie appelle à soi la foule haletante
Des germes animés. Sous le clair firmament
Ils se pressent, et tous boivent avidement
A la coupe magique où le désir fermente. (La Sirène)

Le remède est donc : tuer en nous le désir, et rentrer ainsi dans l'anéantissement du nirvâna. Hélas ! Cette délivrance du sage est peut-être possible aux ascètes de l'Inde, « assis dans les roseaux du fleuve » ; Ménard ne saurait s'y résigner. Ses rêves de jeunesse ont été trop éblouissants; il ne veut pas admettre que la république égalitaire n'est peut-être qu'une chimère, que l'Hellas radieuse entrevue jadis n'a jamais existé. Tel Icare, il s'efforce de

saisir
Son rêve et, sous le ciel embrasé du désir,
Braver la soif ardente et les fièvres maudites. (Icare)

A côté de ce courant d'inspiration bouddhiste (visible surtout dans le *Rishi* et *Nirvâna*) qui rapproche ces vers des poèmes hindous de Leconte de Lisle, une note plus originale résonne dans quelques sonnets d'inspiration hellénique et stoïcienne ²⁴.

23. *Alastor*, vers 3-4, *Rêveries* (éd. de 1895), p. 202.

24. « Ceci, écrivait en 1876, le rédacteur de la *Critique Philosophique* (1876, tome I, p. 136) « semble révéler une contradiction intellectuelle et passionnelle non résolue dans l'âme du poète ». Ménard, nous le savons, n'en était pas à une contradiction près; mais les sonnets bouddhistes nous semblent l'expression d'une mélancolie plus sentimentale, tandis que le stoïcisme hellénique était sa philosophie réfléchie et raisonnée.

Ménard revient à ses idées favorites sur le rôle bienfaisant de la douleur et du sacrifice. Si dures que soient les souffrances de la vie et les amertumes du présent, acceptons-les comme la condition du salut, l'épuration nécessaire qui nous élèvera, après la mort, de sphère en sphère, vers les Dieux. (*Initiation.*) L'*Athlète* célèbre avec bonheur la morale virile et active des Hellènes : c'est, sous une forme plus étrangement mystique, gauche et cependant émouvante, le « Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent » de V. Hugo. Le sonnet intitulé *Stoïcisme* est le plus connu des poèmes de Ménard; et c'est, sinon le plus heureux par la forme, du moins le plus noblement, le plus orgueilleusement moral. Ménard y reprend le beau cri de *la Mort du Loup*, sans nulle déclamation, avec une simplicité grave, une conviction d'accent qui ont valu à ces quelques vers de chauds admirateurs. Renan et Renouvier les prisait fort; Gaston Paris les savait par cœur. « Je récitai un jour ce sonnet à Taine », a-t-il dit, « qui ne le connaissait pas et qui en fut tellement frappé qu'il me pria de l'écrire, le porta longtemps sur lui, l'apprit par cœur et se plaisait à se le dire à lui-même²⁵ ».

Sois fort, tu seras libre; accepte la souffrance
Qui grandit ton courage et t'épure; sois roi
Du monde intérieur, et suis ta conscience,
Cet infailible Dieu que chacun porte en soi²⁶.

Espères-tu que ceux qui, par leur providence,
Guident les sphères d'or, vont violer pour toi
L'ordre de l'univers? Allons, souffre en silence,
Et tâche d'être un homme et d'accomplir ta loi.

Les grands Dieux savent seuls si l'âme est immortelle;
Mais le juste travaille à leur œuvre éternelle,
Fût-ce un jour, leur laissant le soin de l'avenir.

Sans rien leur envier, car lui, pour la justice,
Il offre librement sa vie en sacrifice,
Tandis qu'un Dieu ne peut ni souffrir ni mourir²⁷.

25. E. Champion, *Le Tombeau de L. Ménard* (Champion, 1902), p. 72.

26. Ce vers traduit littéralement la définition que donnaient les Stoïciens de la conscience morale.

27. L. Ménard met ici en vers une de ses idées favorites, la supériorité morale de l'homme (qui peut donner sa vie pour la justice sans la certitude de la résurrection ou de l'immortalité) sur les Dieux et même sur le Christ. M. Citoleux, dans son ouvrage sur Alfred de Vigny (Champion, 1924) nous apprend (p. 499) que Vigny projetait un drame : « Un Dieu d'Homère », où il aurait montré « que l'homme est supérieur aux dieux parce qu'il peut être brave et s'exposer à la

Un tel sonnet nous paraît devoir être rangé parmi les meilleurs exemples de poésie philosophique que nous possédions en français — de poésie « gnomique », si l'on préfère²³. La forme, certes, n'est pas parfaite, comme le remarque, un peu magistralement, M. Souriau (p. 171), « il a encore des progrès à faire »; il ne les fera malheureusement jamais, puisqu'il n'écrit plus désormais un seul vers. Le moule du sonnet a forcé Ménard à concentrer sa pensée en quelques vers saisissants : il l'a préservé de ce vague un peu délayé qui gâtait parfois ses premiers vers. Ça et là (dans *Circé*, par exemple, 2^e quatrain; dans *la Sirène*), il réussit à brosser un tableau évocateur. Aussitôt cependant, le poète retombe dans le prosaïsme qui est le plus grave écueil de ses vers. Les images et les comparaisons sentent l'effort, ou sont mièvres et fades :

Plus fraîche qu'un parfum d'avril après l'hiver... (Le Soir)
Douce comme un rayon de lune... (Circé)

Les épithètes sont rares, et d'ailleurs sans couleur. Si le poète, comme dans *Alastor*, veut exprimer la pesante tristesse qui l'accable par un symbole antique, qui ne manque pas de grâce et de poésie, il rompt presque aussitôt le charme par un vers heurté et gauche :

Quelle que soit leur force et quel que soit leur nombre...

Ou encore :

Puisqu'ils ont soif de vivre, ils ont leur raison d'être...

On devine trop aisément comment ces vers sont faits : ils sont faits avec de la prose. Telle expression se retrouve identique dans les précédents ouvrages de Ménard; elle n'a pas acquis, en passant dans le sonnet, cette condensation, cette purification raffinée qui auraient pu la revêtir d'une nouvelle beauté. La musique elle-même reste dure. Ménard n'a plus jamais retrouvé la fluidité de ses *Chansons Allemandes*, la grâce, naïve et savante à la fois, de son *Panthéon*. Et cette dureté n'est pas l'éclat voulu d'un sonnet de Heredia, la brutalité d'un « poème barbare ». C'est, plus simplement, la maladresse d'un poète à qui la

mort ». Il y a là un simple rapprochement fortuit, ou plutôt l'auteur de *Daphné* et celui du *Polythéisme Hellénique* se sont tous deux souvenus de leur lecture des sages antiques.

²³. L'expression est de M. A. Thérive, *Le Parnasse* (Œuvres représentatives, 1929), p. 111.

forme du vers n'est pas naturelle. Les rejets (ces « rejets asthmatiques, véritablement quinteux », disait M. Ch. Maurras) sont particulièrement malencontreux. (*Stoïcisme*, vers 11 par exemple. *L'Athlète*, vers 2.) La versification témoigne de plus de science que d'instinct; les combinaisons de rimes, par exemple, offrent une grande variété²⁹. Mais elles semblent rarement correspondre à un effet nettement désiré par l'auteur, et elles ne l'aident guère à rendre sa pensée ou son sentiment plus pénétrants ou plus émouvants pour ses lecteurs.

Le *Parnasse Contemporain* n'a donc pas révélé un grand poète, et l'on ne s'étonnera pas de l'oubli relatif où sont bientôt tombés ces vers. Ils ont leur mérite, et il ne nous siérait pas d'être plus sévères que d'excellents juges qui ont reconnu leur valeur, Th. Gautier entre autres. Et il serait aisé de signaler dans ce même *Parnasse* de 1866 bien des sonnets où le talent est encore moindre : ceux d'A. Houssaye, de Valade, de Ch. Coran, et même de Sully-Prudhomme. La poésie de Ménard est gauche, mais sincère, profondément méditée, et touchante dans sa gaucherie, comme ces tableaux des primitifs que l'on préfère à la virtuosité des artistes plus sûrs de leurs moyens et moins chargés d'âme. *Nirvâna* pourrait figurer avec honneur parmi les *Poèmes Antiques*; le ton est plus résigné, la détresse d'autant plus touchante qu'elle s'exprime moins systématiquement³⁰.

Les ennemis du Parnasse n'épargnèrent pas un poète dont il était facile de railler la maladresse et la sincérité. La première série de l'anthologie venait à peine de paraître chez Lemerre, que Barbey d'Aurevilly lança de mordantes attaques dans le *Nain Jaune*, le même journal où le chef du Parnasse avait exposé son esthétique deux ans plus tôt. L'ardent obscurantiste qu'était Barbey ne pouvait éprouver grande sympathie pour le démocrate Ménard : adversaire de tous les groupements, cet individualiste avait d'abord aiguisé ses épées contre les Académiciens, satirisés en quarante « médaillons ». Lorsque parut

29. Sur ces 13 sonnets, Ménard emploie 7 fois la combinaison de rimes abba, abba, cdd, cee — 3 fois abab, bcbe, dde, ffe — 2 fois abaa, babb, ced, ede — et une fois abba, abba, ccd, eed.

30. Il est même curieux de noter dans ces sonnets bouddhistes de Ménard une influence très nette de Leconte de Lisle. Certains mouvements poétiques, les appels à la mort et au néant, rappellent plus d'une fois *Midt, Dies Irae*; par exemple :

Je voudrais m'affranchir

Du mouvement, du lieu, du temps, du devenir. » (*Le Rishi*, v. 10-11).

le *Parnasse Contemporain*, ce fut le tour des trente-sept Parnassiens; mais pour eux des médaillonets suffirent. L. Ménard obtenait une place d'honneur, au premier rang. Le *Nain Jaune* du 7 novembre 1866 publiait les lignes que voici :

Indien par amour du néant qu'il implore — et que, ma foi, il n'implorera pas en vain — M. Louis Ménard va très bien ici après M. Leconte de Lisle, dont il n'a pourtant ni l'ampleur du verbe, ni l'image. C'est un faiseur de sonnets. Il cultive cette forme écourtée, chère aux asthmatiques du temps... Ceux de M. Ménard n'ont pas la précision tranchée, le mordant de cette forme où tout doit être sonore et net comme le mot le dit : « le son-net ». Charpie prise à la forte étoffe de Hugo, la poésie de M. L. Ménard est molle, brumeuse, emphatique, et d'un ennui!... sa seule manière d'être idéale!

Barbey d'Aureville, l'un des rares génies du stupide xix^e siècle, nous affirme M. Léon Daudet, s'est, fort heureusement, montré parfois plus intelligent et plus spirituel.

Les railleries de Paul Arène, Alphonse Daudet et leurs amis, furent plus divertissantes : elles éveillèrent même quelques colères. L'histoire de ce *Parnassiculet contemporain*, paru chez « Lemer », a été contée par M. Souriau³¹. Les parodies en sont amusantes, et Ménard, très certainement, ne se fâcha pas pour si peu. Peut-être même ne fut-il pas mécontent de se voir rangé, et visé au premier rang, parmi des poètes qui, pour la plupart, étaient mieux doués que lui. *Bellérophon* (de P. Arène) le vise peut-être; *Panthéisme* de Jean de Boys parodie certainement les sonnets bouddhistes de Ménard, et en particulier son *Nirvâna*.

C'est le Milieu, la Fin et le Commencement,
Trois et pourtant Zéro, Néant et pourtant Nombre,
Obscur puisqu'il est clair et clair puisqu'il est sombre,
C'est lui la Certitude et lui l'Effarement.

Il nous dit oui toujours, puis toujours se dément.
Oh! qui dévoilera quel fil de Lune et d'Ombre
Unit la fange noire et le bleu firmament,
Et tout ce qui va naître avec tout ce qui sombre...

L. Ménard n'est donc que l'un des quelque soixante-cinq poètes qui contribuèrent au premier ou au second Parnasse, — non l'un des plus médiocres, certes, si par ailleurs il ne s'élève point jusqu'aux sommets atteints par un Leconte de

31. Souriau, *Histoire du Parnasse*, p. 268-277.

Lisle, un Baudelaire, un Mallarmé ou un Verlaine. Mais nous devons reconnaître que sa place dans ce cénacle poétique reste secondaire; et que ces sonnets stoïciens ou mystiques, malgré les compliments que leur ont décernés de bons juges, ne mériteraient pas à eux seuls les patientes analyses d'un candidat au doctorat. A vrai dire, l'affirmation courante des critiques est que, si la poésie de Ménard ne dépasse que rarement un honnête niveau, son influence sur le Parnasse a été au contraire prépondérante. Nous aurions voulu le croire. Mais nul n'a jamais songé à appuyer cette affirmation sur des preuves solides; les témoignages contemporains eux-mêmes sont rares et trop vagues. Les seuls de ses amis qui aient pu profiter de l'enseignement de Ménard l'helléniste sont Leconte de Lisle, Heredia et peut-être Banville. L'examen de cette influence suppose l'étude des préfaces de Leconte de Lisle, de ses traductions du grec, et de ses poèmes de 1845 à 1894; les sonnets de Heredia ont paru à des dates diverses entre 1863 et 1893. Nous sommes donc contraints de renvoyer à un chapitre ultérieur cet examen de l'influence exercée par Ménard. Qu'il suffise pour le moment de remarquer que, ni dans le *Parnasse* de 1866, ni dans celui de 1869 (paru en 1871), on ne trouve d'inspiration « ménardienne » incontestable; aucun de ces poètes ne semble avoir lu ou s'être rappelé le *Polythéisme Hellénique*; aucun même ne semble s'être inspiré directement de la Grèce. S'il est quelque trait commun à tous ces collaborateurs, ce peut être le culte de la forme, la rigueur de la versification, mais ce n'est certes ni le paganisme ni le polythéisme chers à Ménard³².

La poésie ne devait pas retenir Ménard plus longtemps : après ses derniers sonnets, écrits entre 1866 et 1868, il ne se laissa plus jamais tenter par sa muse. Le Parnasse atteignit enfin le grand public, ses amis, ses cadets même, Coppée, Sully-Prudhomme, Leconte de Lisle, Heredia, entrèrent suc-

32. Les seuls poèmes que l'on pourrait qualifier d' « helléniques » dans ces deux recueils de vers, les seuls même qui traitent d'un thème grec, seraient à la rigueur *L'Exil des Dieux* de Banville, le *Prométhée* de Heredia dans le premier Parnasse, la *Cithare* de Banville dans le second. On trouve bien encore des *Etudes grecques et latines*, mais elles sont signées du vieux romantique Antoni Deschamps; *Athènes* d'Emile Deschamps; *Une Vénus de Milo* d'Alexis Martin, qui n'a de grec que le titre, infiniment plus proche de Musset que de l'impersonnalité ou de la science parnassienne. — Enfin, dans le second Parnasse des *Nouveaux Sonnets Païens* d'Armand Silvestre, qui ne rappellent en rien le paganisme moral, chastement idéaliste, de Ménard.

cessivement à l'Académie; ils vécurent même assez pour voir la faveur du public s'éloigner d'eux. Ménard s'en tint obstinément à la prose. Il s'efforcera, par ses *Réveries*, de s'assurer la gloire impérissable qu'il avait en vain demandée à la poésie.

IV

En attendant la guerre de 1870 et la déception causée par l'échec de la Commune qui rejetteront Ménard vers la littérature pure, il retourne à ses études sur la Grèce et fait paraître, entre 1866 et 1868, plusieurs travaux d'érudition. René Ménard, peintre estimé en son temps, plus habile technicien que son frère trop versatile, s'il était moins original, se tournait alors vers la critique d'art. Ses qualités de juge sérieux et raisonnable, sa connaissance du métier, firent de lui un excellent professeur et vulgarisateur, cependant que sa modestie et la grande sagesse de son caractère le préservaient de toute jalousie mesquine envers des talents plus éminents que le sien. Il devait être choisi, en 1873, comme rédacteur en chef de *la Gazette des Beaux-Arts*. En 1866, l'idée lui vint de s'adjoindre la collaboration de son frère Louis, historien moins équitable, mais savant universel et écrivain brillant; tous deux composèrent en commun un *Tableau Historique des Beaux-Arts* (Didier, 1866) et une *Histoire de la Sculpture antique et moderne* (Didier, 1867).

Les deux livres ont été inscrits pour traiter les sujets proposés en 1865 et 1866 par l'Académie des Beaux-Arts. Ils se ressentent fortement de cette origine; ce sont les premiers ouvrages rencontrés sous la signature de Ménard qui soient dépourvus d'originalité et méritent l'épithète d'académiques, dans le mauvais sens du mot. Ménard a évidemment voulu apporter à son frère le secours de son savoir mythologique et philologique; mais ces efforts répétés qu'il tenta pour remporter des récompenses officielles indiquent autre chose encore : le désir de notre helléniste de conquérir une gloire universitaire à défaut de la gloire d'homme politique ou de poète dont il avait rêvé jadis. Ce savant, si attaché à ses idées favorites et si désireux toujours de convaincre, se voyait vieillir sans que des disciples véritablement fidèles fussent là pour recueillir ses paroles. Il

en sera réduit, plus tard, à accepter une chaire de maigre valeur, pour professer devant un public accueillant, mais incapable de le comprendre.

Les deux frères remportèrent aisément le prix. Le sujet proposé pour l'année 1865 était ainsi formulé : « Rechercher les causes qui ont influé sur la marche des arts depuis le commencement de la Renaissance jusqu'à la fin de cette période de progrès, et celles qui, en sens inverse, ont amené la deuxième décadence, dont le terme peut être fixé à la moitié du XVIII^e siècle. » On voit les dangers qu'une question si générale et si vaste faisait courir aux concurrents. L'érudition solide ne pouvait guère tenir de place dans un exposé de ce genre; l'appareil critique n'avait d'ailleurs point encore pénétré dans l'histoire de l'art; les développements plus ambitieux, mais plus creux, sur les rapports de l'art et de la société, sur le Beau, ses formes et son interprétation, constituaient traditionnellement la principale tâche du critique. A vrai dire, l'histoire de l'art ne nous semble point encore tellement parfaite aujourd'hui, ni sa méthode tellement définitive, que nous devions écraser de notre supériorité de modernes ces ouvrages sans prétention des frères Ménard. Leurs études sur la sculpture antique et sur la peinture moderne sont loin de valoir les pages de Quatremère de Quincy et même d'Eméric David, de Taine ou de Baudelaire. Leur ambition était plus modeste : écrire de bons manuels, assez vaguement traditionnels pour être couronnés par les Académiciens et acceptés par les professeurs.

Il serait trop aisé d'insister aujourd'hui sur les erreurs que contiennent ces deux livres; cela serait d'ailleurs assez vain, puisqu'ils ont été depuis longtemps dépassés par des manuels mieux informés. Les auteurs connaissent assez bien l'art italien, dont ils racontent l'évolution avec clarté et avec une grâce un peu facile, un peu froide même. Leur méthode, si c'en est une, est de redire les anecdotes de Vasari sur la vie des artistes, en y ajoutant la description de quelques tableaux et un jugement assez vague. Les chapitres sur la peinture espagnole et allemande sont beaucoup plus faibles. On chercherait en vain à se former quelque opinion sur El Greco ou sur Velasquez d'après les quelques lignes banales que leur consacrent L. et René Ménard. « Dürer est « fin, élégant, fantasque, plein d'imprévu, n'ayant ni le style grandiose de l'école florentine, ni la vérité saisissante de l'école hollandaise ». Nous voilà infor-

més sur le plus grand des artistes allemands! En général, ce qui manque presque absolument à ces remarques de nos deux peintres devenus historiens de l'art, c'est l'étude du métier et de la technique.

Ce qu'ils ont, au contraire, à profusion, ce sont les idées générales; et ici se reconnaît aisément la plume du frère aîné, Louis. Il a repris sans cesse ses développements favoris sur l'art grec, fruit du polythéisme hellénique et de la liberté républicaine. Déjà, dans le *Tableau des Beaux-Arts*, qui ne commence qu'au xv^e siècle, l'éloge de la Grèce retentit partout. La Renaissance n'est pour lui qu'un retour, malheureusement partiel, à l'art antique. La peinture hollandaise est sacrifiée à la peinture italienne, parce qu'elle est plus éloignée de l'antique. Michel-Ange est moins près de l'antique que Raphaël, donc inférieur à son jeune rival. « Où Raphaël a-t-il trouvé le secret de cette forme toujours expressive qui a fait de lui le prince des peintres? dans l'antique. Comment Le Poussin est-il arrivé à son admirable science de composition? en étudiant l'antique. C'est que l'antiquité a tracé le vrai chemin de l'art; exprimer la vie par la vérité des formes, arriver à la beauté par la simplicité des lignes; c'est ainsi que l'art grec si varié dans ses productions a toujours su échapper à la manière, ce fléau de l'art moderne. » (*Tableau*, pp. xxiii-xxiv.)

Il est permis aux admirateurs les plus convaincus de l'antique de s'irriter quelquefois devant une esthétique aussi étroite. Notre éclectisme de modernes a ses défauts; mais il nous est difficile de partager le dogmatisme d'un Goethe, refusant d'accorder un coup d'œil à la double basilique d'Assise après avoir admiré le petit temple de Minerve dans la même ville — d'un Shelley qui, pendant son séjour en Italie, s'enthousiasmait pour le plus humble fragment de sculpture grecque (ou gréco-romaine) et ignorait jusqu'à l'existence des fresques de Giotto à Padoue ou des primitifs siennois. Le livre de la *sculpture antique et moderne* est supérieur au *tableau des Beaux-Arts*; sans doute parce que la part de Louis est beaucoup plus considérable; parce que, de plus, l'éloge de l'antique est plus justifié, ou plus aisément vérifiable pour nous, lorsqu'il s'agit de la sculpture que de la peinture. Le livre est écrit avec cette flamme qui emporte la prose de Ménard dès qu'il traite de la Grèce. L'étude de la sculpture grecque est faite avec cette intelligence pénétrante que Ménard avait déployée dans son

chapitre relatif à l'art dans le *Polythéisme Hellénique*. L'interprétation mythologique chère à l'auteur est invoquée plus d'une fois pour prouver que l'art n'est pas indépendant de la religion. La sculpture a fleuri surtout après les guerres médiques parce que les artistes « réalisaient plus complètement les types divins tels que les rêvait la conscience de tous ³³ ». Mais la sculpture des cathédrales gothiques n'est-elle pas aussi une sculpture religieuse, serait-on tenté de répondre à notre helléniste; pourquoi la traitez-vous avec un tel mépris en 30 pages? Ménard, qui, avec toute sa sincérité de conviction, ressemble parfois à un ingénieux sophiste, n'est pas embarrassé pour prouver que l'art demande, pour grandir, un pays libre; que d'ailleurs les sculpteurs gothiques, inhabiles à reproduire le corps humain, comme savaient le faire les Doriens habitués à sculpter les athlètes victorieux, ciselèrent avec plus de succès les draperies, les feuilles, les fleurs, les animaux; enfin, que les Dieux du polythéisme sont plus vrais et plus grands que le Dieu des Chrétiens, puisqu'ils inspirèrent plus magnifiquement les artistes. Un Dieu absolu et infini, qui n'est ni un vieillard ni un jeune homme, ni fort comme Héraclès ni majestueux comme Zeus ni beau comme Apollon, est très embarrassant à représenter dans le marbre. Quant au Christ, il n'offrira à nos yeux qu'un corps amaigri par le jeûne et des joues creusées par les larmes; et si, le prenant au point de vue purement divin, l'artiste veut mettre de côté l'humilité de l'homme, pour nous montrer le Dieu resplendissant, son Christ ressemblera à un Apollon dont on a changé la coiffure et ne sera plus une forme typique ³⁴ ». Reste la Vierge, pour qui Ménard ne se départ point de sa tendresse toute particulière. Plût au ciel, s'écrie-t-il, que Raphaël eût été statuaire comme il était peintre ³⁵!

La conclusion du livre est encore un hymne à l'antique; et, en passant, une attaque animée contre le réalisme moderne que Ménard, en art comme en littérature, a toujours jugé aussi répugnant que faux. L'art est l'imitation de la nature relevée par la recherche de la beauté. L'artiste observe la réalité, mais « il anime son œuvre par ce souffle intérieur que nous appelons l'idéal ³⁶ ».

33. *De la Sculpture antique et moderne*, éd. de 1867, Didier, in-8, p. 53.

34. *Ibid.*, p. 325-6.

35. *Ibid.*, p. 291.

36. *Ibid.*, p. 251.

Ces ouvrages de critique d'art ne sauraient donc ajouter beaucoup à l'œuvre de Ménard. Notre helléniste aimait la sculpture avec passion; il en a, plusieurs fois, parlé fort bellement; il aimait la peinture et la comprenait pour ses qualités littéraires ou morales, il est vrai, plus encore que pour sa technique et son charme propres. Mais la discipline académique qu'il a dû s'imposer dans ces ouvrages ne lui a pas été favorable. Son originalité ne pouvait gagner beaucoup à traiter froidement de tels sujets. Ces ouvrages furent en leur temps d'honorables manuels d'enseignement; il serait vain de leur demander davantage.

Vers la même époque, Ménard écrivit un long article de revue qui constitue son dernier travail d'érudition. Ce n'est point une œuvre originale, mais un examen critique, fort intelligent, de plusieurs livres relatifs à l'antiquité. Le texte en est devenu rare, comme pour la plupart de ces articles de Ménard parus dans des revues éphémères; et l'intérêt en est accru par le fait qu'on a plusieurs fois cherché dans ces pages les sources de tel ou tel vers de Leconte de Lisle.

La *Revue Philosophique et Religieuse* de 1855-57, qui avait publié quelques comptes rendus de Ménard, était morte depuis longtemps; les périodiques savants de l'époque ne semblent pas avoir offert volontiers asile à ce savant trop enclin au paradoxe. En 1867, cependant, F. Pillon, l'ami et le collaborateur de Renouvier, fonda l'*Année Philosophique*, « études critiques sur le mouvement des idées générales ». La revue ne vécut que deux ans, puis reparut plus tard et pour une existence beaucoup plus prolongée, avec le même titre, mais un caractère différent. La première *Année Philosophique* publia des travaux étendus de Renouvier, et des études sur les principaux livres du moment; ces études prenaient la forme de solides articles organisés autour de quelques grandes idées. Dans le volume I^{er} (1^{re} année, 1867, paru en fait en 1868, pp. 469-498), Louis Ménard publia un examen de plusieurs ouvrages érudits, dans le domaine où ses amis lui reconnaissaient une compétence incontestée : la linguistique et la mythologie.

La linguistique ou science du langage est une branche du savoir fort ancienne, puisqu'on peut la faire remonter aux ingénieuses spéculations des grammairiens hindous; elle est aussi, en un sens, la plus jeune des sciences, puisqu'elle n'a

pu venir qu'après un grand nombre d'observations sur les langues des peuples sauvages et sur les langues mortes redécouvertes, sanscrit, hittite... En 1865-70, Max Müller apparaissait comme le maître le plus éminent de la science nouvelle. Taine et Renan correspondaient avec lui. Ses *Leçons sur la Science du Langage* venaient d'être traduites en français en 1866 par Harris et Perrot. Ménard présenta les idées fondamentales du livre avec beaucoup de clarté; à Renan, qui avait récemment écrit quelques lignes flatteuses sur la traduction d'Hermès Trismégiste, il rendit le compliment en citant avec éloges son *Origine du Langage*. Il comprit aussi dans son examen critique les ouvrages du savant contemporain Baudry et les *Essais de Critique générale* de son ami Renouvier.

L'exposé de Ménard montre avec quelle attention il suivait les développements récents des sciences linguistiques et philologiques, et qu'il était assez maître de ce sujet pour le dominer avec aisance. Les préjugés, ou les idées favorites de notre philosophe se retrouvent aussi (notamment sa haine des Chinois, dont il méprise la langue monosyllabique, bien digne de ce peuple immobile et isolé), et ses hypothèses feraient sourire sans doute un linguiste moderne; mais les ouvrages les plus savants de l'époque prêteraient également à sourire, si l'on n'oubliait avec quelle lenteur doivent se faire les premiers pas d'une science aussi complexe. Ménard, entraîné en cela par l'exemple de ses contemporains, conclut hardiment de l'analogie de langue entre deux ou plusieurs peuples à l'analogie de race. De la linguistique, il passe ensuite à la mythologie comparée, et reprend sa thèse favorite en défense des mythes primitifs des Aryas et même de l'interprétation symbolique des vieilles légendes.

Ce long article de 1867 nous montre aussi chez son auteur une vive curiosité pour le bouddhisme. Les indications relatives à la religion de l'Inde avaient été très rares dans les œuvres antérieures de Ménard. La chronologie établit nettement que, sur ce point, Leconte de Lisle s'était inspiré des Védas bien avant son ami. Ménard a lu les vieux hymnes de plus près, avec le désir de les comprendre en mythologue ou en philosophe (il n'apprit cependant jamais le sanscrit), mais non pour s'en inspirer dans ses vers. Les travaux de Burnouf, Obry, Pictet, les traductions de Langlois, lui sont familiers. Ses remarques sur les hymnes funéraires des Hindous ame-

nèrent notre critique à juger avec quelque rigueur un ouvrage qui venait de révéler aux contemporains un grand historien, *la Cité Antique*. Le passage de Ménard est le jugement le plus dur qui ait atteint ce livre, dont le succès fut soudain et devait, malgré un vieillissement inévitable, rester durable. Fustel de Coulanges supposait que le culte des morts avait précédé le culte des Dieux chez les anciens; que la race indo-européenne s'était élevée du mystère de la mort, à l'intelligence du divin. L. Ménard le prend vivement à parti; la supposition de Fustel en entraîne une autre : s'il y a eu une religion particulière pour chaque famille, « il faut supposer les familles isolées les unes des autres », donc « méconnaître la morale sociale des anciens ». L'historien de la Cité Antique semblait même soutenir que la liberté était inconnue aux anciens; voilà qui devait faire bondir notre apologiste de la Grèce libre et républicaine. Cette erreur venait, d'après Ménard, de la vieille confusion entre les Romains et les Grecs. A Rome seulement les patriciens étaient aussi des prêtres, la cité était la réunion des familles aristocratiques. « Le livre de M. Fustel de Coulanges est un plaidoyer contre l'antiquité en faveur des sociétés chrétiennes », concluait, fort hâtivement et injustement, Ménard. « Il a de quoi satisfaire également les défenseurs du Moyen Age et les partisans de la doctrine du progrès. »

Les reproches de Ménard étaient évidemment entachés de partialité. Cet étrange critique aurait voulu retrouver ses idées dans tous les livres qu'il lui arrivait de lire; peut-être aussi sentait-il une secrète jalousie envers un jeune savant, dont la méthode était si différente de la sienne, et qui traitait des mêmes sujets que lui sans rien lui devoir. Fustel de Coulanges répondit en tout cas aux critiques de Ménard par une longue et belle lettre, qu'a publiée déjà M. Edouard Champion³⁷. Discrètement et respectueusement, le sévère historien donnait à son aîné une leçon d'impartialité critique. Avec quelle chaleur, Fustel réfutait les allégations de Ménard, qui avait lu le livre en y cherchant ses développements favorisés et s'était naturellement indigné de ne pas les y trouver.

« N'ayez pas de moi cette pensée qu'étant chrétien, j'aie voulu faire l'éloge des sociétés chrétiennes, ni cette autre pensée encore plus fâcheuse

³⁷ E. Champion, *Les idées politiques et religieuses de Fustel de Coulanges* (d'après des documents inédits). H. Champion, 1903, in-8, 30 p.

que n'étant pas chrétien j'aie dissimulé ma pensée par prudence ou par peur. La vérité est qu'étudiant l'antiquité, j'ai voulu ne voir qu'elle et ne parler que d'elle; le mal que j'en dis ne peut pas être pris pour une apologie du christianisme ou de la monarchie. Je n'ai pas admiré beaucoup l'antiquité, je l'avoue; mais c'est que je ne suis ni poète ni artiste, Monsieur, je suis historien, et comme tel, si j'avais eu naturellement une grande faculté d'admirer, je l'aurais bien vite perdue. Et puis, je n'avais à parler ni de l'art, ni de la poésie; je voulais décrire un vieil état social théocratique; et pourquoi tenez-vous tant, Monsieur, à ce que j'admire cette antique théocratie? Votre Homère est celui qui lui a porté les premiers coups; et je suis pour Homère contre elle.» Et Fustel ajoutait même, après quelques phrases fort élogieuses à l'adresse de Ménard, qu'il semble tenir sincèrement en haute estime : « Que j'aie seulement quelques années de vie et de force, et j'espère vous prouver que je ne suis pas un apologiste des sociétés chrétiennes ou monarchiques ³⁸. »

V

L'Empire, cependant, approchait de sa fin. Une nouvelle école de savants, avec Fustel de Coulanges, G. Boissier, J. Girard, les frères Croiset, arrivait à la gloire ou aux honneurs. Renan, après le succès bruyant, mais discuté encore, de sa *Vie de Jésus*, conquérait une véritable royauté spirituelle avec ces ouvrages moins hardis, plus insinuants dans leur grâce savamment calculée ³⁹, *les Apôtres* et *Saint-Paul*. Ménard restait toujours isolé, quasi-ignoré du grand public, sans une revue à grand tirage qui fût disposée à accueillir ses paradoxes. La *Revue Nationale* n'existait plus; la *Revue Germanique* avait changé de caractère en devenant la *Revue Moderne* ⁴⁰. Les jeunes poètes du Parnasse allaient hardiment

38. Nous possédons aussi la réponse de Ménard à cette lettre (également publiée par M. Champion). Ménard y expose à nouveau les raisons de son culte pour la démocratie et surtout pour la morale helléniques. Les Grecs, répète-t-il, n'avaient pas de prêtres, seulement des sacristains; le christianisme, en créant une autorité spirituelle en dehors de l'Etat, n'a fait que courber l'esprit humain sous le joug sacerdotal. La réponse de Ménard pose la question sur le terrain politique, et révèle bien quelles étaient, jusque dans ses études les plus spéciales, en apparence, les vraies préoccupations de notre philosophe.

39. On sait que les Goncourt appelaient *les Apôtres* « du Michelet fénelonisé », et c'est le 6 avril 1868 que Doudan aiguissait avec sa malice coutumière son trait célèbre : « Renan donne aux hommes de sa génération ce qu'ils désirent en toutes choses, des bonbons qui sentent l'infini ». Ménard devait, lui aussi, ne pas ménager ses sarcasmes envers son grand contemporain qu'il admirait certes, mais dont il se sentait, spirituellement, bien loin. Nulle part, il n'a loué Renan sans réserves; et il se sentira plus que jamais séparé de lui après *Les Dialogues Philosophiques* et *La Réforme intellectuelle et morale*, ces ouvrages où les illusions et les rêves démocratiques sont si durement bousculés.

40. Ménard ne publia dans celle-ci qu'un seul article, un chapitre du *Tableau des Beaux-Arts* écrit en collaboration avec son frère. (Voir notre bibliographie.)

vers la gloire ou la popularité, sans plus songer à cet aîné, aperçu de temps à autre aux samedis du maître. Baudelaire, qui venait de mourir misérablement ⁴¹, commençait à apparaître aux jeunes gens (à la surprise sans doute de son ancien camarade) comme un superbe génie méconnu. L'année 1867, qui rassembla à Paris pour l'Exposition universelle plusieurs souverains d'Europe et toutes les célébrités de la France, une foule admiratrice du Paris renouvelé par Haussmann, des opérettes d'Offenbach, des aventures de Cora Pearl, apporta cependant à notre philosophe solitaire et vieilli une double satisfaction. Deux des rapports officiels que V. Duruy demanda à cette occasion à des juges éminents, rangèrent L. Ménard parmi les gloires dont pouvait s'enorgueillir la France du Second Empire. F. Ravaisson, en résumant les progrès de la philosophie en France au XIX^e siècle, cita notre auteur comme « un écrivain distingué de notre temps » et résuma en quelques lignes le pluralisme que Ménard avait présenté comme le seul système susceptible d'épargner à la société moderne le despotisme et la tyrannie ⁴². En même temps, le vétéran du romantisme, le critique quasi-officiel, Théophile Gautier, célébrait le « Progrès de la Poésie française ⁴³ ». Dans ce rapport, où les formules heureuses abondent et montrent en Gautier un critique perspicace dans ce genre délicat entre tous, l'appréciation de ses contemporains et de ses pairs, l'auteur louait avec beaucoup de justesse et de mesure le talent varié de Ménard, la beauté d'un sonnet tel que *Nirvâna*. Hellène lui aussi à ses heures, Th. Gautier ajoutait une note pittoresque et émue : « L. Ménard était évidemment fait pour les entretiens du cap Sunium et des jardins d'Académus. C'est un Grec, né deux mille ans trop tard, et, quand nous le vîmes pour la première fois, il nous fit songer à ce dernier prêtre d'Apollon que Julien rencontra dans un petit dème de l'Attique, allant, faute de mieux, sacrifier une oie sur l'autel à demi écroulé de son dieu tombé en désuétude. »

La jeunesse, cependant, regardait peu autour de notre solitaire. Avec humour, Ménard s'en consolait et riait de lui-

41. Ménard n'est point des rares fidèles qui suivirent les funérailles du poète, le 2 sept. 1867. Il ne s'était pas réconcilié avec Baudelaire depuis leur brouille.

42. F. Ravaisson, *La Philosophie en France au XIX^e siècle*. Imprimerie Nationale, 1868. Voir sur Ménard, p. 109.

43. Th. Gautier, *Le Progrès de la poésie française* (publié avec l'*Histoire du Romantisme*, Charpentier, 1874, in-18, 470 p.), p. 360-1.

même, en avouant qu'il n'avait jamais eu qu'un seul disciple; encore lui avait-il porté malheur. Peut-être même, enclin à la superstition comme il le devenait parfois, se croyait-il vraiment prédestiné à nuire à ceux qui s'approchaient de lui. L'aventure de cet unique disciple est en effet tragique. Plusieurs de ses contemporains les plus illustres avaient placé de vastes espérances en ce jeune homme, Emile Lamé. Fils de Gabriel Lamé, savant éminent qui survécut à son fils, Emile était richement doué, et pour les genres les plus divers. La variété des sujets qu'il eut le temps de traiter dans sa courte vie nous surprend encore, et le rapprocha sans doute de Ménard, dont il admirait le talent tout aussi versatile et la vaste érudition. En l'espace de dix années, il publia un article très précis sur « Leibnitz et l'invention du calcul infinitésimal ⁴⁴ », plusieurs travaux de critique d'art; il mérita d'être loué par Taine pour une étude sur le costume au théâtre au xvii^e siècle ⁴⁵. La *Revue de Paris* publia de lui en 1855 et 1857 deux nouvelles originales : « l'Amour d'un Savant » et « Un Salon de Paris ⁴⁶ », qui révèlent chez ce jeune homme un psychologue très fin; il y dépeint certains caractères de femmes avec une pénétration sympathique, un humour amusé, qui rappellent parfois Balzac. Il possède même remarquablement la technique sobre et condensée de la nouvelle, et sait observer et rendre les attitudes physiques et le mouvement des personnages, avec une vision du monde extérieur peu fréquente chez les savants.

Emile Lamé rencontra Ménard au moment où celui-ci achevait la rédaction de sa thèse; il conçut aussitôt le plus vif enthousiasme pour cet aîné, dont la flamme intérieure, les excentricités aussi, l'attiraient. Les deux hommes se virent fort souvent. Lamé adopta si bien les idées favorites de Ménard sur l'hellénisme qu'il réussit à les exposer plus systématiquement et plus clairement que Ménard lui-même ⁴⁷. Il adopta en même temps le style et la manière de son maître, dans un livre publié en 1861, sur *Julien l'Apostat* ⁴⁸. Cet ouvrage, d'une érudition assez aventureuse, plus fougueuse encore dans son goût pour les généralisations que celle de

44. *Revue Nationale*, 10 nov. 1861.

45. Taine, *Nouveaux Essais de critique et d'histoire* (nouv. éd.), p. 239.

46. Voir, pour le détail des œuvres de Lamé, notre bibliographie.

47. E. Lamé, *De la Morale avant les Philosophes*, *Revue Nationale*.

48. *Julien l'Apostat*, Charpentier, 1861, in-12, cxi-247 p.

Ménard lui-même, ne manque pas de charme. La thèse soutenue par le jeune savant est aussi absolue que fausse : il suppose que l'hellénisme tel que Julien voulait le ressusciter, était une religion suffisant à tous les besoins des hommes d'alors, et que le Christianisme n'était ni nécessaire, ni désirable. Ce sont là spéculations de philosophe chimérique plutôt que déductions d'historien. Dans la personne même de l'empereur appelé l'Apostat, Lamé trouve, au fond, un chrétien. « S'il vivait de nos jours, il serait prêtre et journaliste ⁴⁹ » (p. 272). Quelle que soit d'ailleurs la valeur du livre, il est marqué par la profonde empreinte laissée sur son disciple par Ménard. L'introduction en particulier (pompeusement intitulée « Etude sur la formation du christianisme ») reprend toutes les thèses de *la Morale avant les Philosophes*. Emile Lamé admire la morale du paganisme plus encore que sa cosmogonie ou que son art, et il retrouve dans cette religion d'Homère et d'Hésiode tout ce qui est devenu plus tard le christianisme, sauf le nom du Christ. Le disciple ne pouvait imaginer meilleur moyen de réjouir son maître.

Un « mystère païen » que publia ensuite Lamé dans la *Revue Germanique*, œuvre étrange et peut-être profonde ⁵⁰, indique que l'auteur avait dû suivre son maître en hellénisme dans sa curiosité pour les Alexandrins et les mystiques de tous les temps. Il restait entre le maître et l'élève cette différence que Ménard, si fantaisiste qu'il parût à ses amis, si excentrique même qu'il fût dans son costume, ne poussa jamais son mysticisme très loin. Il se grisait de paroles et gardait au moment des actions décisives une certaine retenue et plus d'un grain de bon sens. C'est même grâce à cette ironie saine et vive que Ménard doit d'avoir évité la grandiloquence et la rhétorique monotone d'un Quinet par exemple, et d'avoir écrit ces *Réveries*, si fines, si intelligentes, si délicieusement sceptiques parfois. Le malheureux Lamé prit au sérieux ce dont Ménard s'amusait à demi. En 1869, ce jeune

49. Ces thèses de Lamé ont été vivement, et justement, combattues, par un contemporain, l'ami de Ménard, L. de Ronchaud (*Revue Nationale*, 25 août 1862, p. 602-616), et par Réville (l'Empereur Julien, *Revue d'histoire des religions*, 1886 tome XIII), p. 265-292, et même année (tome XIV), p. 1-25.

50. La Fête de Pan, *Revue Germanique*, tome XXXII, 1^{er} fév. 1865, p. 133-151. Le mystère, plein d'une folle incohérence, est un véritable drame satirique en français. Les dieux de la Grèce, Iahveh et la Vierge, d'autres encore, prennent part à cette nuit de Walpurgis. Les idées de Ménard y sont, pour ainsi dire, mises en action.

homme si hautement doué s'élança « dans l'infini » par la fenêtre du haut de la maison qu'il habitait, rue des Beaux-Arts ⁵¹.

Louis Ménard rencontra bien alors un second disciple qui, pour un temps, chanta bruyamment ses louanges; son indiscretion ultra-méridionale ne dut plaire qu'à demi à notre solitaire qui, sans mépriser la gloire, ne la recherchait point avidement. Ce jeune homme avait nom Eugène Garcin; il était originaire de Vernègues, en Provence, et il fit parler de lui pendant un temps en accusant Mistral et ses amis les Félibres de nourrir de sinistres intentions séparatistes. A. France, qui le connut aux jours de sa jeunesse parnasienne, l'appelle dans une lettre « cet Homais du Boulevard des Capucines »; le mot n'est pas trop dur. Helléniste, positiviste et antichrétien, ce Garcin, raconte A. France, n'avait rien trouvé de mieux, la veille de Noël, que de glisser dans le soulier de son fils, au lieu du jouet traditionnel, une pièce de vers enseignant au gamin que

Le vrai petit Jésus, c'est la Libre Pensée ⁵².

E. Garcin entreprit en 1869 d'ouvrir les yeux de ses contemporains et de leur faire acclamer la grandeur du paganisme en général, et de son grand-prêtre Ménard en particulier. Dans l'ancienne *Revue Germanique*, devenue la *Revue Moderne*, il publia les 10 et 25 septembre, 10 et 25 octobre 1869, « les Païens à travers les siècles » : de Leconte de Lisle à E. Lamé, de Winckelmann à Ronsard et à Goethe, il fixe les traits du « paganisme éternel » et arrive enfin à L. Ménard.

51. « Dans un accès de fièvre chaude », dit Ph. Berthelot dans la notice qu'il a consacrée à Lamé dans la *Grande Encyclopédie*. Voici le récit plus circonstancié de cette mort, tel que nous l'avons retrouvé dans les papiers inédits de Ménard : « Une nuit, il vint chez moi. — Je viens de prier Brahma toute la journée, me dit-il, et il m'a révélé que vous étiez le Saint-Esprit, et X... le Verbe. — Vous me faites beaucoup trop d'honneur, répondis-je, mais je pense qu'il serait mieux de vous aller coucher. Tranquillement, il reprit : « Vous vous trompez si vous me croyez insensé. Je me conforme à votre symbolisme. N'êtes-vous pas le Saint-Esprit, vous qui m'avez fait découvrir le sens des mythes religieux, et X... n'est-il pas le Verbe, lui qui m'a appris le sanscrit? » J'insistai pour qu'il se reposât. Le lendemain, j'avertis ses amis, mais lorsque je lui rendis visite, il était déjà trop tard. Il s'était jeté par la fenêtre en s'écriant : « Maintenant, je suis heureux comme les Dieux. Je mets les bras en croix et je m'élançai dans l'infini. »

52. L'anecdote est citée par M. Souriau, *Histoire du Parnasse*, p. 157; elle est racontée par A. France dans une lettre publiée par J. Monval, dans « A. France et Fr. Coppée, lettres inédites (1869-1876) », *Revue de France*, 1^{er} mai 1924, p. 178-187.

Leconte de Lisle et Ménard « sont l'un et l'autre, dans la nouvelle pléiade, ce que furent entre eux, dans la Pléiade du xvi^e siècle, Ronsard et Du Bellay ». L'auteur résume, non sans inexactitudes d'ailleurs, mais avec une belle conviction, les livres de Ménard, et il conclut en revendiquant pour ce méconnu une place au-dessus même de Renan. « Ménard est supérieur à l'historien de Jésus, non seulement par la ferveur des convictions philosophiques, mais par l'érudition grecque et même par l'éclat et la beauté du style. » Mais il n'est pas passé par Saint-Sulpice, et les foudres ecclésiastiques ne l'ont pas désigné à l'attention du public.

Il est probable que Ménard ne nourrissait pas d'illusions sur la valeur de tels éloges; il n'a jamais eu le mauvais goût lui-même de se proclamer un grand helléniste ou un grand prosateur, et de rabaisser mesquinement des hommes qu'il admirait, comme Renan et Leconte de Lisle. Il n'a même jamais revendiqué lui-même cette influence souveraine sur le Parnasse qu'on lui a attribuée après sa mort. En fait, Ménard se rendait compte clairement que, depuis le *Polythéisme Hellénique* et *Hermès Trismégiste*, de 1864 à 1870, il n'avait pas conquis de nouveaux titres de gloire. Ni ses sonnets parnassiens, ni ses articles de critique d'art ou de philologie n'avaient sensiblement accru l'estime où le tenaient ses amis; il approchait de la cinquantaine, et ses seuls écrits durables n'étaient encore que ses ouvrages sur la Grèce. Les *Réveries d'un Païen Mystique* existaient sans doute en puissance dans leur auteur; les idées les plus originales de ce petit livre, la forme, et le « timbre » si particulier de ces morceaux, ne feront que reprendre ce que Ménard avait déjà pensé et exprimé dans plusieurs pages antérieures. Mais il fallait à ce flâneur indolent, à ce fataliste si prompt à célébrer la morale de l'action et de la lutte, une occasion favorable, l'hospitalité d'une revue et l'encouragement d'amis estimés; il ne les trouvera qu'après 1871.

La politique, en attendant, semblait reprendre l'ancien pros-crit. Après la longue inertie de l'Empire autoritaire, les espérances des révolutionnaires se ranimaient. La pitoyable aventure du Mexique, l'échec porté par Sadowa au prestige de Napoléon, la maladie mystérieuse de l'Empereur, tout portait à croire que les bases du régime devenaient de plus en plus fragiles. La presse libérale de l'époque, entre 1868 et 1870, ne

manquait pas de saisir toute occasion pour souligner la faiblesse du gouvernement : ce fut d'abord le grand bruit fait autour de la souscription Baudin (oct.-nov. 1868), lancée par Delescluze dans *le Réveil*, et le grand discours d'un jeune avocat méridional qui, pour défendre la mémoire du député-martyr tombé au Coup d'Etat, lança une véritable mise en accusation de l'Empire. Mais ce n'est point Gambetta qu'admirait Ménard. Depuis que Blanqui (après 1865) avait disparu momentanément de la scène politique, les sympathies de notre démocrate se portaient sur Rochefort. Ménard voua même au journaliste de la *Lanterne* un véritable culte. Au lieu des timidités de ces soi-disant républicains, qui ne se souciaient nullement du vrai peuple et du bonheur des ouvriers, Rochefort lui apparaissait comme le seul de ses contemporains capable de comprendre que la question sociale devait être résolue en même temps que le problème politique. Rochefort, il est vrai, était trop absorbé par la lutte et l'actualité pour accepter les solutions offertes par son ami l'helléniste. Comme d'autres, il dut sourire de ce révolutionnaire à l'antique, prêchant le gouvernement direct et le fédéralisme. Ménard n'en fut pas moins reconnaissant à ce journaliste étincelant et batailleur de songer un peu plus au vrai peuple, et un peu moins à la classe bourgeoise⁵³. On ne sollicita pas la collaboration de L. Ménard pour la *Marseillaise* qui, pendant les derniers mois de l'Empire, attaqua le régime avec une extrême violence. Un esprit un peu confus, assez piètre écrivain, mais homme estimable, qui devait trouver la mort dans la répression de mai 1871, Millière, y traitait des questions sociales. Ménard se contentait d'applaudir à toutes les violences de ce journal d'opposition. La manifestation du 17 janvier, à Neuilly, lors des funérailles de Victor Noir, lui rappela les enthousiasmes de 1848. De toutes parts, dans les camps des républicains, il n'était question que de l'effondrement de l'Empire; on ne le croyait pas si proche pourtant. Le plébiscite du mois de mai vint refroidir l'optimisme des Parisiens; on ne ferait jamais rien de la France, dut s'écrier Ménard, tant que Paris dépendrait de ces « ruraux » attachés au petit Napoléon. Deux mois plus tard, éclatait la guerre franco-

53. Le peuple, proclamait Rochefort dans le premier numéro de la *Marseillaise* (19 déc. 1869) « qui, jusqu'à présent avait laissé les autres penser pour lui, pourra y [dans ce journal] démontrer qu'il pense par lui-même ».

prussienne, et bientôt la proclamation de la république, le 4 septembre 1870 ⁵⁴.

54. En 1868, Ménard entreprit un voyage qui devait le conduire en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Egypte, en Syrie et Palestine, en Grèce, et peut-être en Suède et Norvège. Un des nombreux amis qu'il comptait dans la société parisienne, M. de Clermont, lui avait demandé de tenir compagnie à son fils dans ces pérégrinations. Ménard n'accepta qu'après bien des hésitations et partit sans enthousiasme. Les lettres écrites à sa famille pendant ce voyage ont été conservées par Mme Galtier-Boissière, qui a bien voulu nous les communiquer. Elles nous permettent de suivre dans le détail l'itinéraire de Ménard, et de connaître ses impressions, le plus souvent maussades et pleines de regret pour son cher Paris. Munich lui plut beaucoup : « C'est une ville où je me fixerais volontiers si j'avais à quitter Paris. » Il loua même l'architecture allemande, qui lui parut infiniment supérieure à la nôtre. « Les formes gothiques, romanes, renaissance, sont adaptées aux besoins de la vie moderne, et cela sans aucun effort apparent, et d'une manière qui me semble bien plus naturelle que nos plates imitations des palais de Rome. » Après quelques jours en Suisse, les voyageurs arrivèrent à Venise le 16 septembre. Ménard ne subit pas le charme. « Pas un arbre; une ville où on ne peut pas flâner dans les rues le long des boutiques. » Les canaux sont des ruisseaux un peu trop larges pour être enjambés. Le peuple lui parut malheureux et dans un état de décadence irrémédiable. Après la visite de Padoue, Vicence, Vérone, Mantoue, Florence, Assise, Ménard et son jeune compagnon séjournèrent à Rome; là encore, désillusion. La Ville Eternelle n'est pas du goût de notre helléniste. « Garibaldi a bien tort de se donner tant de mal pour procurer à l'Italie une si vilaine capitale. » La basilique de Saint-Pierre surtout excite la colère et le dégoût de Ménard. A Naples, il voulut déjà renoncer à la fin du voyage, et ne s'embarqua que sur les instances de M. de Clermont père. Il sembla plus satisfait de son premier contact avec l'Egypte, où il arriva fin décembre (1868). Le pittoresque des turbans et des guenilles à faire envie à Callot, de la poussière et du soleil, le transporta. Malheureusement, Auguste de Clermont ne se montra pas très docile envers son savant précepteur : sourd à toutes les dissertations sur l'hellénisme, la philosophie alexandrine et l'art égyptien, il préférait courir les cafés; les jeunes Américaines en voyage l'attiraient plus, dans le pays de Cléopâtre, que les statues d'Isis ou de Nephtys. Ménard, découragé et lassé, préférant à la visite de l'Acropole ses vieux livres et son Paris, aux jardins d'Académus ses flâneries au Luxembourg, revint seul de la terre d'Egypte.

CHAPITRE IX

LES REVERIES D'UN PAÏEN MYSTIQUE

1. — LA PHILOSOPHIE

ET LA RELIGION DE MÉNARD (1870-1876)

- I. — Ménard pendant la guerre franco-prussienne et le siège de Paris. — Il se trouve en Angleterre lors de la Commune. — Ses sympathies pour les Communards. — Brouille avec plusieurs de ses amis, et notamment Leconte de Lisle. — Dégout de Ménard devant la situation politique de son pays. — Haine pour l'Allemagne.
- II. — Ménard se remet pour un temps à la critique d'art. — La *Critique Philosophique* lui donne asile. — Ménard et Renouvier : correspondance inédite. — Tous deux cherchent le remède de la décadence française.
- III. — Articles de Ménard sur les problèmes politiques et sociaux dans la *Critique Philosophique*. — Critique de l'idée de progrès : arguments historiques, philosophiques et moraux.
- IV. — Critique de la science et du matérialisme contemporains. — Ménard s'efforce d'interpréter l'évolutionnisme dans un sens spiritualiste. — Audacieuses hypothèses spirituellement présentées dans la *Lettre d'un Mythologue à un Naturaliste*. — Le problème de l'immortalité de l'âme dans l'*Enigme*.
- V. — Ménard, qui s'appelle toujours païen, est en fait bien près du christianisme. — Ses hésitations entre le catholicisme et le protestantisme. — Il propose à ses contemporains une religion nouvelle, le culte des morts.

I

LA guerre franco-prussienne, témérairement déclarée par un empereur maladroit, surprit les Parisiens au milieu du mois de juillet 1870; elle ne les inquiéta guère cependant. Les républicains, plus que tout autre parti¹, acclamèrent l'expédition contre les hobereaux prussiens, les

1. Dans l'*Insurgé* de Jules Vallès, Jacques Vingtras remarque avec chagrin que, lors de la déclaration de guerre, tous les anciens de 1848 étaient pour la guerre; et le peuple de Paris, lui-même, loin d'être alors internationaliste ou antimilitariste, acclamait les colonels et ne rêvait que de galons et d'épaulettes. (J. Vallès, l'*Insurgé*, 1885, p. 162-3).

odieux vainqueurs de Sadowa et les conquérants de l'inoffensif Danemark. Les révolutionnaires de l'époque étaient même souvent les plus chauvins; ils voyaient dans la guerre la continuation naturelle de la vieille politique des Conventionnels.

Ménard qui se réclamait de la double tradition de 48 et de 93, à la fois républicain et patriote, reçut sans inquiétude la nouvelle dans ce Paris exalté, mais insouciant, du 15 juillet 1870. Il ne connaissait pas assez l'Allemagne pour avoir, sur le résultat du conflit, les doutes qui assaillaient un Renan; il ignorait la faiblesse réelle de la France, qui n'échappait pas au coup d'œil d'un politicien mieux informé tel que Thiers. L'enthousiasme patriotique du peuple lui parut de bon augure; il espérait que cette lutte contre l'ennemi de l'extérieur contribuerait à régénérer un peuple abâtardi par dix-huit ans de régime impérial. Qui sait si une renaissance, comparable à la floraison magnifique de l'art athénien après les guerres médiques, ne viendrait pas enfin réaliser les rêves démocratiques et sociaux si longtemps déçus?

Les illusions de Ménard furent du moins fort éphémères. Un mois plus tard, le sort de la guerre semblait décidé; la seule consolation d'un démocrate convaincu était que la défaite de la France entraînerait la chute du régime. Le 4 septembre, Ménard assista pour la deuxième fois de sa vie à une révolution qui proclamait en France la république. Paris, oublieux de l'ennemi qui allait arriver à ses portes, prit un air de fête en ce dimanche d'automne pour célébrer la fin d'un régime qu'il avait subi plutôt que désiré. Ménard, dans son premier enthousiasme, ne remarqua point que les vrais révolutionnaires étaient laissés à l'écart. On acceptait Rochefort, parce qu'il était plus prudent de l'avoir pour soi que contre soi; mais Blanqui, Delescluze, Flourens, que Ménard préférait à ces républicains de la bourgeoisie qu'étaient Jules Favre ou Jules Simon, restaient en dehors du nouveau gouvernement. Leur revanche viendra, lorsque Ménard, exilé volontaire en Angleterre, ne l'attendra plus.

Parisien avant même d'être Français, Ménard n'allait pas désertier la capitale pendant le siège. L'investissement fut d'ailleurs rapidement effectué; le jeune gouvernement se préparait si peu à un long combat que l'on négligea d'amasser les vivres nécessaires et de faire évacuer en province les

femmes et les enfants, qui souffriront bientôt de la famine. La mère et la belle-sœur de Ménard, qui se trouvaient alors absentes de Paris pendant l'été, se réfugièrent en Angleterre, à Brighton. Lui-même, que son âge (48 ans) empêchait de rendre aucun service actif à sa patrie, demanda à entrer dans la garde nationale, dont il avait réussi à se faire exempter sous l'Empire.

L. Ménard vécut donc toutes les heures tragiques du siège; il endura toutes les souffrances de cet hiver terrible — non tant les souffrances physiques; car manger des brochettes de rat ou du pain fait avec de la paille mêlée à un peu de farine n'avait point de quoi révolter un philosophe frugal, admirateur des ascètes d'autrefois; les humiliations de la patrie, les blessures infligées à ce Paris qu'il avait lentement vu s'embellir, les animaux du Jardin des Plantes vendus aux boucheries, les arbres du Bois de Boulogne abattus, enfin la certitude de l'échec final, lui furent plus durs à supporter. Les illusions que ce patriote put nourrir au début sur le gouvernement de la Défense Nationale furent vite envolées. Il crut au plan de Trochu, parce qu'il fallait y croire si l'on ne voulait pas se décourager aussitôt et livrer Paris aux Prussiens; il fit aveuglément son métier de garde national et refusa même de voir ses anciens amis les révolutionnaires, de peur d'être convaincu par eux de la trahison ou de l'incompétence du gouvernement. Entre Blanqui, qui tenta encore une fois le 31 octobre de réaliser le rêve de sa vie en s'emparant de la capitale, et l'honnête, mais peu bouillant, Trochu, Ménard pour cette fois choisit Trochu; le salut de Paris passait alors avant la foi à la révolution².

L'armistice une fois signé, Ménard, plein de dégoût pour cette déchéance de sa patrie, outré par les amertumes et les humiliations du siège, peu désireux enfin d'assister au défilé des Prussiens dans une ville en deuil, se rendit à Brighton, dans les derniers jours de février. Il ne devait revenir d'Angleterre que plusieurs mois après. La légende, rapportée par Berthelot et par la plupart des amis de Ménard, veut qu'une maladie — une pleurésie, précise-t-on — l'ait retenu à Londres

2. Nous trouvons ces renseignements dans une lettre inédite adressée plusieurs années après par Ménard à Arthur Arnould (pseudonyme d'A. Mathey), ancien collaborateur de Rochefort à la *Marseillaise* et historien et apologiste de la Commune.

et l'ait ainsi empêché de prendre part à la Commune, et peut-être de périr dans la répression qui suivit. La vérité, telle qu'elle apparaît d'après les lettres de Ménard, est que l'admirateur de Delescluze et de Blanqui n'était communard qu'en paroles. On voit mal cet helléniste et cet érudit venir prêcher aux ouvriers de Belleville les beautés du gouvernement direct des Athéniens et les convaincre d'établir leur régime démocratique sur une foi polythéiste. On imagine plus mal encore cet historien de l'art ordonnant de brûler les monuments dont il appréciait la beauté mieux que tout autre. Il comptait plusieurs amis parmi les chefs de la Commune : J. Vallès, Flourens, comme lui admirateur de Blanqui, Millière, dont le meurtre brutal pendant la semaine sanglante révolta Ménard; mais il est permis de supposer que, si notre idéaliste était resté à Paris en mars et avril 1871, s'il avait pu voir de près l'égoïsme de ces révolutionnaires, leur naïf assaut aux places et aux galons, leur incompétence criante, sans parler des voyous, des ivrognes et des fous, cette lie que tout soulèvement populaire ramène dans ses remous — la ferveur de Ménard pour cette révolution communale aurait sans doute été passablement refroidie.

Cet exil volontaire de Ménard ne fut d'ailleurs pas une vilégiature agréable. Il n'avait point ses livres, il vivait enfermé dans une chambre d'hôtel, loin de ses amis, loin de toute personne avec qui discuter des événements de Paris. Surtout, il sentait les Anglais méprisants et hostiles envers son pays. Les Français qui, de tout temps, ont chéri l'illusion que le monde entier les aimait et que leur pays était la seconde patrie de tout peuple intelligent, n'ont jamais été plus désagréablement surpris que devant l'indifférence témoignée en 1871 à leurs malheurs par la plupart de leurs voisins. L'Europe n'avait pas été fâchée de voir disparaître Napoléon III; mais elle ne réserva d'abord qu'un accueil assez froid à la jeune république. On sait de plus que Bismarck avait eu l'habileté de faire publier dans le *Times*, dès le 25 juillet 1870, le projet imprudent que lui avait remis, quatre ans auparavant, notre ambassadeur — projet où la France ne proposait rien moins que l'annexion de la Belgique. Rien n'irrita Ménard exilé autant que les articles des journaux anglais où l'on révélait au public, heureux de voir dans la défaite des Français le châtiement de leur incurable légèreté morale, que Paris pendant le

siège n'avait pas manqué de femmes débauchées et d'officiers galants, et que, si l'on n'avait pu manger à sa faim, on avait toujours pu y boire. Ménard, indigné, répondit un jour par une lettre de quatre pages au *Daily Telegraph*³, signée « Louis Ménard, docteur ès lettres et garde national parisien », où il défendit le courage de la population parisienne pendant le siège, la valeur des officiers français et flétrit au contraire cette armée prussienne, devant qui l'Europe se pâmait d'admiration, « l'espionnage élevé à la hauteur d'une institution militaire, des canons à longue portée, savamment pointés en vue de l'effet psychologique ». Dans une autre lettre inédite adressée à son frère René resté à Paris, Ménard résumait ainsi ses réflexions désabusées sur la décadence politique et intellectuelle de la France et de l'Europe : « Je ne conteste pas que nous n'ayons plus de goût et d'esprit que les races du Nord, de même que les Italiens nous sont très supérieurs. Cela ne nous empêche pas de descendre dans la nuit à la suite de l'Italie et de l'Espagne; en vertu de la loi du progrès, l'avenir appartient aux Allemands, qui sont plus bêtes que nous, en attendant qu'ils soient remplacés par les Russes, qui sont encore plus bêtes qu'eux, si c'est possible. »

Ménard n'a joué aucun rôle dans la Commune; quel rôle d'ailleurs pouvait-il jouer dans cette révolution où les intellectuels n'eurent point de part? Cet érudit n'avait ni la brutalité paysanne d'un Courbet ni l'ardeur destructrice de l'adolescent Rimbaud. La Commune est cependant l'une des dates importantes de sa vie. A son retour d'Angleterre, il va embrasser, une fois encore, la cause des vaincus. Il n'avait point assisté aux incendies de la fin mai et aux exécutions hâtives commises par les fédérés, il revint à temps pour être le témoin de la justice sommaire rendue par les vainqueurs⁴. La ré-

3. Cette lettre est reproduite en fac-similé dans l'ouvrage de M. Berthelot.

4. Les papiers de Ménard renferment trois lettres inédites de Ménard à son frère René, qui nous renseignent sur son état d'esprit pendant ces mois d'exil de février à août 1871. Il y exhale sa tristesse devant les répressions des Versaillais, et répond aux exhortations des siens qui souhaitent le voir rentrer en France : « La patrie, c'est le milieu social où l'on se trouve en communauté de sentiments et d'idées avec d'autres, et je vois qu'à Paris je serais absolument seul; j'aime mieux n'y pas retourner. Il vaut mieux mourir d'ennui que de se brouiller avec tout le monde... » Il compare les récents événements aux guerres civiles de Rome, et M. Thiers à Sylla. Cependant, ajoute-t-il, « ce petit homme, qui personnifie si bien notre petite époque, ne ressemble pas plus à ce sinistre réactionnaire qu'une tête de pipe, comme on en voit chez les marchands de tabac, ne ressemble à un buste antique. Je dis seulement que les deux époques n'ont rien à s'envier pour la sauvagerie des massacres. Mais nous y

pression fut cruelle, elle frappa parfois des innocents. La pitié de Ménard s'émut, en même temps que son patriotisme, blessé par la paix de Francfort, l'emplissait de dédain pour cette république bourgeoise qui, indigne de l'Athènes de Thémistocle ou de la France de Danton, n'avait pas su repousser l'ennemi. Ménard se fit donc l'apologiste exalté de la Commune, jusque dans ses excès⁵, alors que tous ses amis dans le monde de la littérature, de la science et de la politique, abandonnaient au contraire leurs illusions démocratiques sur ce peuple qu'ils avaient vu déchaîné. Après la Commune, à cause d'elle sans doute, un Taine entreprendra *les Origines de la France contemporaine*, un Renan *la Réforme intellectuelle et morale*, c'est-à-dire les deux plaidoyers les plus forts que le siècle ait écrits contre la révolution française et contre la démocratie. Ménard, convaincu comme eux de la décadence de son pays, cherche le remède dans la voie opposée. Plus que jamais, après les événements de mai 1871, il est parmi les intellectuels parisiens un isolé et un égaré.

Ménard devint d'autant plus sensible et irritable sur ce point qu'il se sentait plus loin de l'opinion courante. Ses apologies sincères, mais pour le moins intempestives, de la révolution parisienne, devant des hommes qui avaient vécu les angoisses d'un double siège, eut pour résultat de le brouiller avec plusieurs de ses amis. Il se contenta de mépriser l'évolution de Taine et de Renan vers le parti de l'ordre et de la « réaction ». A Michelet, dont il estimait davantage la foi démocratique, il adressa une lettre vibrante d'émotion pour le supplier de prendre la défense des vaincus et de réhabiliter, sinon les chefs de la Commune, du moins le peuple « qui s'est sacrifié pour la France comme Athènes pour la Grèce ». Michelet lui-même, hélas! répondit évasivement par ce court

ajoutons l'hypocrisie, qui est la lâcheté du vice, et nous n'avons pas même de grandeur dans le crime. » Ménard s'ennuyait d'ailleurs à Londres, loin de ses amis politiques et de ses livres, et ses lettres retentissent souvent de ses plaintes contre le milieu peu hospitalier. Il essayait de se consoler en contemplant les marbres grecs du British Museum, et en copiant la Vierge de Raphaël dans la National Gallery. Il trouvait aussi difficile d'avoir des élèves à qui enseigner le français que de vendre ses tableaux. « J'avais fait le portrait d'un imbécille de Français qui, après avoir payé, m'a dit qu'il n'était pas ressemblant. Alors je l'ai repris et je lui ai rendu son argent (12 f. 50). »

5. Pendant les années qui suivirent la Commune, Ménard conserva chez lui, bien en vue sur sa cheminée, les portraits ou les photographies des chefs de la révolution parisienne, pour que chacun, en entrant, sût ce qu'il pensait de ces hommes qu'on traitait partout de criminels, et évitât de lui en parler.

billet : « J'ai commencé le xix^e siècle, cher monsieur, et je ne sais si je le continuerai longtemps. Pour le temps actuel, cela est encore bien mal expliqué; je vous remercie de me croire digne de débrouiller une énigme si obscure. » (18 janvier 1872.) Avec Louis Blanc, Ménard eut aussi une explication qui mit fin à leurs rapports d'amitié. Ménard désapprouvait l'attitude hostile qui avait été celle de Louis Blanc, et d'ailleurs de beaucoup de socialistes, envers la Commune. Le neveu de Ménard nous a raconté aussi la vive impression que lui avait laissée une rencontre faite en 1872 au jardin des Tuileries : il se promenait avec son oncle, lorsqu'ils rencontrèrent le Comte de Varenne, qui avait été sous l'Empire, à Barbizon, l'un des meilleurs amis de Ménard. Le Comte eut le malheur, dans la conversation, de faire quelque allusion aux monuments brûlés par les Communards qu'il appela « ces scélérats ». Ménard lui jeta aussitôt à la face ce cri méprisant : « Ah, vous aussi, vous êtes contre eux ! » et refusa désormais de le revoir. Le même sujet et la même irritabilité de Ménard furent la cause d'une rupture, la plus déplorable de toutes, avec le plus vieux de ses amis, Leconte de Lisle. Le républicanisme de Leconte de Lisle n'était cependant point douteux; le poète employait alors son talent à rédiger des brochures populaires sur la révolution française et l'histoire de l'Eglise, où ni les rois ni les papes n'étaient certes traités avec tendresse. Mais il avait, aux yeux de son ami alors exaspéré, le tort de blâmer la Commune, dont il avait vu les excès de trop près⁶. Ménard se laissa aller à des paroles trop véhémentes et, au grand chagrin de son ami, il renonça désormais à le voir et à se rendre à son salon parnassien durant seize années. La réception de Leconte de Lisle à l'Académie, en 1887, devait amener enfin une réconciliation et renouer leur amitié rompue.

Les réflexions de Ménard sur la situation politique de la France pendant et depuis la Commune eurent pour résultat d'accentuer en lui un pessimisme philosophique, moral et politique, qui va désormais inspirer tous ses écrits. A la république en train de s'organiser, non sans les efforts et les convulsions d'une laborieuse naissance, Ménard adressera ses

6. Voir les lettres de Leconte de Lisle écrites pendant le siège et la Commune, publiées dans *la Renaissance latine* 15 avril 1904, p. 5-23.

éternels reproches : cette république n'est pas une véritable démocratie, puisque le gouvernement direct n'y est point pratiqué. Paris, le cerveau de la France, Paris, qui a osé faire la Commune, reste l'esclave de la province, retardataire et royaliste. « La France est un boulet que Paris traîne au pied », répètera Ménard. Enfin, cette république menace d'être, plus encore que les régimes précédents, le gouvernement centralisé des fonctionnaires, désignés par l'élégant euphémisme de « capacités ». Sur ce point, Ménard ne variera jamais : ces soi-disant experts, si on leur confie le pouvoir, réduiront la France à la décrépitude de la Chine ou du Paraguay. Le danger le plus à redouter pour les démocraties modernes est qu'elles confient leur direction à ces savants que Renan ou Berthelot désignaient comme les tout-puissants magiciens de la société future. « Quant à moi », écrivait Ménard à Renouvier, « en voyant ce qu'a produit de notre temps le règne des capacités, je me demande ce qu'aurait pu faire de pis le gouvernement des imbéciles. »

A la science, qu'il attaquera désormais d'autant plus ardemment que ses contemporains la défieront davantage, Ménard oppose la morale. La décadence politique de la France en 1872 le chagrine surtout parce que toutes les idées morales, sur lesquelles seules peut s'établir la démocratie dont il rêve, sont en train de disparaître. Les lois ne punissent pas les criminels; mais le mépris public ne les punit pas davantage. Dans une lettre inédite, adressée en 1875 à Renouvier, Ménard ramène à quelques principes fondamentaux les notions qui doivent diriger toute société digne de ce nom : *respect de la vie humaine*; or les exécutions des fédérés — pour ne pas les appeler des assassinats — n'ont ému personne. « Tel philosophe qui a écrit un livre contre la peine de mort touche les appointements de ministre pendant ces massacres; il suffit à sa conscience que le bourreau soit remplacé par un peloton de fantassins. » *Respect du serment*; peut-on le demander à un peuple qui a absous Napoléon III d'avoir violé sa parole, d'un peuple où le moins corrompu des politiciens renie ses croyances dès que ses intérêts l'exigent? *Respect de la loi*; c'est là un respect bon tout au plus pour les petits. Les grands et les riches savent fort bien que les lois sont faites pour être tournées. *Respect de la propriété légitime*; les pillages des maisons en mai 1871 ont montré quel cas on faisait de cette

inviolabilité de la propriété proclamée en 89. *Respect de la patrie et de l'honneur*; les généraux vaincus, les généraux traîtres ou lâches, reçoivent de l'avancement. Les ministres coupables, qui avaient déclaré la guerre « d'un cœur léger », les spéculateurs — et ils s'étaient montrés aussi nombreux qu'effrontés pendant le siège — ne sont même pas inquiétés. Il n'y a plus de loi que « l'intérêt personnel élevé à la hauteur d'une religion d'état ». En deux mots, les deux mots par lesquels Ménard résumait jadis la morale politique et sociale des Grecs, il n'y a plus ni justice ni courage. Que Thiers et Mac Mahon siègent à l'Elysée au lieu de Napoléon III, qu'une Chambre des Députés remplace un corps législatif, la France n'en vaut guère mieux; la décadence semble irrémédiable.

Ménard n'était pas le seul alors, en France ou à l'étranger, à parler de la décadence de notre pays; il a eu cependant l'originalité de ne pas nous proposer comme modèle l'Allemagne victorieuse et le maître d'école prussien, dont il deviendra la mode de louer les vertus après 1871. Le communal chez lui n'a rien d'un pacifiste ou d'un internationaliste. L'Allemagne ne lui inspire que haine et dégoût.

Il n'avait d'ailleurs jamais célébré l'Allemagne à l'instar de ses chimériques amis, Quinet et Michelet. Ni Herder ni Hegel n'avaient été ses prophètes. Il avait mis à profit la science des mythologues et des hellénistes d'outre-Rhin, mais toujours avec méfiance. Il avait admiré l'organisation allemande au cours de séjours rapides dans ce pays; mais il n'avait jamais subi le « charme » et il n'aura jamais à se rétracter. Il se contentera, dès 1871, de débaptiser ses *Chansons Allemandes*, qui d'ailleurs n'avaient de spécifiquement allemand que le titre; elles deviendront les « Chansons suédoises », sans qu'il y ait un seul vers à modifier. Mais, en toute occasion, Ménard cherchera à exhaler son mépris des savants allemands, à l'époque même où l'érudition française allait se mettre à l'école du germanisme. Nous en avons un témoignage caractéristique dans une virulente lettre sur Goethe qu'il envoya en 1872 à une jeune revue, *la Renaissance littéraire et artistique*⁷. A ce groupe de jeunes gens, qui voulait une renaissance des lettres et des arts, Ménard indiqua le

7. Cette lettre parut le 27 juillet 1872, dans le n° 14, p. 110-111. Voir à ce sujet F. Baldensperger, *Goethe en France* (Hachette, 1904), p. 293 et 311.

remède à la décadence présente : renoncer à ce stupide engouement pour l'Allemagne. « Il faudrait commencer par empoigner leur dieu, le grand Goethe, le plus répulsif de tous les faux grands hommes, le plus vide et le plus gonflé de leurs mannequins. » Quelle leçon morale peut nous offrir un tel homme ? Notre science officielle admire *Werther*, c'est-à-dire un ménage à trois, comme en présentent depuis trop longtemps nos pièces de théâtre, mais dissimulé derrière la sentimentalité et l'hypocrisie germaniques. Quant à Faust, en qui on nous désigne l'incarnation de l'homme moderne, c'est un drame où, parmi des intermèdes de sorcellerie, un savant boit un élixir et « se rue comme un taureau sur la première petite fille qu'il rencontre ». « On ne trouverait pas dans l'œuvre de Goethe une seule donnée morale, et l'immoralité d'une œuvre d'art lui ôte toute valeur esthétique ; ce qui est indécent, bas et immoral est toujours laid. » Et Goethe n'est pas une exception dans son pays. Les Allemands naissent atrophies en ce qui est le sens moral ; ils ne feront même jamais de révolution — c'est là pour Ménard le critérium infaillible — car ils n'ont pas la notion du droit. Leur seule vertu est l'obéissance, « vertu de laquais ». Et ce moraliste terminait sa lettre, l'une des pages les plus violentes qu'il ait écrites, par ces paroles découragées : « J'ai voulu seulement indiquer le thème que je développerais si le deuil de mon pays me laissait prendre quelque intérêt au monde. Que ceux qui sont encore vivants, que les jeunes gens nous délivrent de cette lèpre du germanisme ; c'est le seul moyen de préparer la régénération. »

II

Séparé de plusieurs de ses anciens amis, dégoûté des salons et du monde où il avait fréquenté sous l'Empire, attristé par l'écroulement définitif de ses rêves politiques, Ménard semble avoir vécu, de 1871 à 1876, les années les plus mélancoliques de sa vie. D'autres s'efforçaient alors d'oublier dans le travail les malheurs de leur patrie ; c'est encore pour les savants le meilleur moyen de servir leur pays, puisque les électeurs veulent rarement d'eux pour les représenter. Renan en avait fait l'expérience, et, après avoir joué le rôle ingrat de prophète, devant un peuple qui écoutait distraitemment ses avis pessi-

mistes, il se remettait à son « magnum opus ». Ménard qui n'avait point de grande œuvre sur le chantier, point de Collège de France où se consoler devant un auditoire docile de jeunes gens, se trouvait plus désemparé. Il avait retrouvé, à son retour d'Angleterre, sa maison de la Place de la Sorbonne, restée intacte au milieu des guerres civiles et des incendies; il se plongeait à nouveau dans ses lectures de Plotin et de Porphyre; mais il n'avait rien à ajouter aux livres où, dix ans plus tôt, il avait mis le meilleur de lui-même en exposant son hellénisme; ces livres, qui n'avaient jamais eu beaucoup de lecteurs, étaient maintenant quasi oubliés de tous.

Son séjour à Londres et ses visites répétées aux musées de la capitale anglaise avaient réveillé le goût de Ménard pour la peinture. Il reprit le pinceau pour exécuter quelques copies de tableaux de maître. Mais, là encore, il ne trouvait chez ses contemporains nul encouragement. Les paysagistes de Barbizon, dont plusieurs avaient été ses amis, étaient arrivés depuis longtemps à la gloire, et déjà les jeunes les regardaient avec l'impertinence un peu cruelle des générations montantes. Si Ménard se rendit, en 1874, à l'humble exposition donnée chez un photographe du Boulevard des Capucines par la « Société anonyme des artistes peintres, sculpteurs et graveurs », il dut se sentir plongé dans un monde nouveau et sourire sans comprendre comme la masse du public. Et cependant il devait vivre assez pour assister au triomphe de ces impressionnistes qui débutaient ainsi obscurément : Monet, Pissarro, Renoir, et Cézanne lui-même. Ménard avait passé la cinquantaine; décidément il vieillissait; il fallait se hâter pour produire enfin une œuvre qui résistât à la terrible usure du temps.

Ménard revint en attendant à la critique d'art, qu'il avait déjà pratiquée en collaboration avec son frère René. Peintre plus exercé que Louis, René n'avait cependant pas dépassé le niveau d'une moyenne estimée. Mais ses qualités de sagesse et de mesure, son jugement sûr et son habileté à exposer clairement l'histoire des arts, le destinaient à être un excellent vulgarisateur. En 1873, René Ménard devint rédacteur en chef de la *Gazette des Beaux-Arts*, à laquelle il collaborait déjà depuis plusieurs années. Il ouvrit naturellement les colonnes de cette revue à son frère qui y publia sept articles. Ces articles ont trait à l'art antique et sont tous des applications à

l'histoire de l'art de la symbolique chère à notre auteur. De l'examen des statues d'Arès, d'Aphrodite, de Pallas Athéné, Ménard tire des conclusions ingénieuses sur la signification symbolique de ses divinités, et la façon dont les anciens traduisaient dans la sculpture tel attribut ou tel caractère abstrait. La plus longue et de beaucoup la plus remarquable de ces études est intitulée *Eros*, et a été réimprimée intégralement dans les *Rêveries*⁸. Son auteur, qui estimait ce morceau, à bon droit, l'avait lu à l'Académie des Inscriptions le 13 avril 1870, et l'offrit à cette même Académie le 3 janvier 1873. Il y développait, sous une forme concrète et gracieuse, en l'établissant sur une étude attentive des statues et des bas-reliefs antiques, les théories sur le désir, sur la descente et l'ascension des âmes, qui l'avaient séduit dans la philosophie néo-platonicienne et alexandrine. Enfin, en collaboration avec son frère, Ménard édita en 1873 le *Musée de Peinture et de Sculpture*⁹. L'ouvrage est une compilation, puisée aux travaux antérieurs, où les auteurs n'ont pas eu à mettre de pensée originale. Mais ces volumes, illustrés de 1.172 gravures, durent leur demander une application considérable. Ménard, qui était un amateur d'art passionné en même temps qu'un critique, oublia pour un temps, parmi les reproductions de ces chefs-d'œuvre, les tristesses du présent.

Tout en accomplissant ces besognes presque mécaniques, Ménard réfléchissait aux plus graves problèmes de la philosophie. Il avait adopté dès sa jeunesse le polythéisme comme une explication du monde qui, symboliquement interprétée, devait satisfaire les hommes du XIX^e siècle. Mais nous avons vu que, bientôt, il avait greffé là-dessus des éléments chrétiens et un mysticisme subtil qui auraient dérouté un contemporain d'Aristote. En fait, nulle certitude ne fixa jamais la recherche inquiète de Ménard. Il va sonder encore une fois les réponses diverses offertes aux problèmes qui le tourmentent par la science, par le protestantisme, puis par le catholicisme. Son anxiété devant les mystères de la vie et de la mort se fera plus

8. Le titre est devenu *Psychologie mystique (Rêveries)*, éd. de 1895, p. 179-198). *Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} oct. 1872 (p. 265-276) et 1^{er} nov. (p. 426-438). Nous donnons dans notre bibliographie la liste des autres articles publiés par Ménard dans la *Gazette*.

9. L'ouvrage est un recueil en 10 volumes des principaux tableaux, statues et bas-reliefs des musées et collections particulières de l'Europe. Les dessins et gravures sont de Réveil; Louis et René Ménard ont rédigé les notices descriptives, bibliographiques et critiques.

pressante encore en ces années 1871-1876, où le découragement s'abat sur son pays et sur lui-même. Les morceaux dans lesquels il va exprimer, sous la forme de dialogues ou de fantaisies, son inquiétude métaphysique, constituent, sous le titre de *Rêveries d'un païen mystique*, le chef-d'œuvre de Ménard.

Ces « rêveries » constituent un genre si original, léger et cependant profond, sérieux et cependant indigne d'une revue savante, trop graves et trop irrespectueux des préjugés courants pour une revue littéraire à grand tirage, que Ménard aurait pu avoir quelque peine à les publier et aurait peut-être renoncé à les écrire, sans une rare bonne fortune. Renouvier, dont il était l'ami depuis vingt ans (il le resta toute sa vie) fonda en 1872 une revue hebdomadaire dont l'importance devait être considérable dans l'histoire de la philosophie française au siècle dernier, la *Critique Philosophique*, politique, scientifique, littéraire (1872-88, complétée de 1878 à 1884 par la *Critique religieuse*). Il en ouvrit très libéralement les pages à Ménard, sans redouter ses paradoxes quelquefois aventureux et ses fantaisies littéraires qui pouvaient surprendre (peut-être agréablement) les abonnés habitués à lire des articles abstraits de morale et de métaphysique. La tâche de la revue n'était pas seulement d'exposer et de propager le criticisme, cette philosophie néo-kantienne chère aux deux directeurs, Renouvier et Pillon. C'était aussi de chercher le remède aux malheurs et à la « décadence » de la France, et d'indiquer à ce pays, que l'on croyait gravement malade, la voie de la régénération. La politique avait donc une large part dans les préoccupations des rédacteurs. Renouvier, dont dix-huit années de régime impérial n'avaient pas affaibli la foi républicaine, était un démocrate fervent; il montrait même, envers la Commune, assez d'indulgence pour que Ménard aimât à discuter avec lui de ce brûlant sujet. Mais il désirait élever la démocratie pour l'amener à tirer d'elle-même des élites; il espérait y réussir par une prédication laïque, qui devait se rapprocher de plus en plus du protestantisme. Comme son grand contemporain Renan ¹⁰, Renouvier attribuait en grande partie la défaite française au catholicisme et regrettait que la France ne fût pas devenue protestante. « Heureux les pays

10. Renan, *Etudes d'Histoire Religieuse*, (Lévy), p. 397. « La France, il faut le dire avec regret, a rejeté le protestantisme comme antipathique à sa nature. »

protestants, écrivait-il en 1871 à Secrétan; la France a, comme on dit, manqué le coche au xvi^e siècle ¹¹. »

Ménard subit probablement l'influence de Renouvier; il ne donna jamais une adhésion complète à la religion réformée; mais il fut attiré par ce courant qui poussa plusieurs des esprits les plus sages de sa génération à se rallier au protestantisme ¹². Il ne semble pas cependant que cette influence ait été très profonde. Des problèmes analogues se posèrent aux deux amis, et ils les résolurent parfois de façon identique. Mais Louis Ménard n'a jamais été un « réceptif »; il tenait à ses idées — il y tenait d'autant plus qu'elles n'étaient pas partagées — et s'enflammait aisément devant la contradiction. En fait, à lire les lettres échangées par les deux hommes après 1871, on se demande si l'influence n'est pas plutôt de Ménard sur Renouvier ¹³. Il est certain que le fondateur du néo-criticisme témoigna toujours la plus grande déférence à Ménard l'helléniste et le polythéiste, admira son talent d'écrivain, et ne dédaigna pas même sa philosophie, quelque paradoxale et quelque peu critique qu'elle fût parfois ¹⁴.

Les contributions de Louis Ménard à la *Critique Philosophique* et à la *Critique Religieuse* comprennent une trentaine d'articles, dont trois ou quatre à peine sont du journalisme éphémère. Ce sont ces articles (parus surtout en 1874 et 1875) qui constitueront en 1876 la première édition des *Rêveries*, et la curieuse brochure de 40 pages où Ménard résumera ses vues philosophiques et religieuses sous le titre de *Catéchisme religieux des Libres penseurs* ¹⁵.

III

Les articles où Ménard aborde les questions politiques et

11. Cité par M. P. Mouy, *L'idée de Progrès dans la philosophie de Renouvier* (Vrin, 1927), p. 71.

12. Renouvier et Taine acceptèrent le protestantisme à la fin de leur vie; Renan avait épousé une protestante; Milsand, penseur original, mais peu connu et qui a peu écrit, ami de Ménard, se convertit aussi au protestantisme.

13. Nous renvoyons sur ce point aux lettres inédites de Renouvier que nous avons publiées dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*, en janvier 1932.

14. Les pages que Renouvier consacre à la Grèce dans son *Introduction à la Philosophie analytique de l'Histoire* (Leroux, 1896, Nouvelle édition) s'inspirent fortement des livres de Ménard et les citent d'ailleurs à plusieurs reprises (p. 334-370).

15. Pour le détail de ces articles, voir notre bibliographie.

sociales sont pour nous les moins intéressants. Ils n'ajoutent rien à la pensée politique de notre auteur, telle que nous l'avons déjà considérée dans le chapitre IV. Ménard y plaide avec une éloquence convaincue et force sophismes la cause du gouvernement gratuit; il oppose une fois encore notre société moderne, fondée sur le respect de l'autorité, où l'on obéit servilement à la loi, parce qu'on est le plus faible, à la société antique, où la loi était un contrat mutuel entre égaux¹⁶. A sa haine éternelle contre les fonctionnaires, Ménard a ajouté, depuis 1870 et la Commune, la haine des militaires et celle des bourgeois. Dans quelques courts articles sur l'enseignement, il demande (déjà!) l'introduction de l'école unique, et une pédagogie plus franchement utilitariste. « Personne à l'exception des professeurs n'a besoin de savoir le latin et le grec », s'écrie cet helléniste¹⁷; qu'on remplace ces langues mortes par les langues vivantes, l'histoire naturelle, les sports, « école de morale sociale ». A côté de certaines considérations un peu primaires, que l'on s'attendrait peu à trouver sous la plume d'un homme aussi cultivé, Ménard présente des suggestions originales sur l'enseignement de l'art¹⁸. Par l'étude de l'art, c'est-à-dire du beau, les enfants, prétend ce moraliste peu banal, seront conduits à la révélation du juste. La science n'est bonne qu'à nous enseigner la vérité, c'est-à-dire ce qui est. « Elle n'a jamais démontré et ne démontrera jamais le libre arbitre et l'immortalité de l'âme, les deux plus grandes idées qui soient dans la conscience humaine. Je ne sais pas si elles sont vraies, mais elles sont belles; cela me suffit. Au-dessus du réel, il y a l'idéal. Si les puissances cosmiques ne l'ont pas réalisé, leur œuvre est imparfaite; c'est à nous de la compléter. A quoi servirions-nous sans cela? Nous sommes les ouvriers du monde moral¹⁹. » L'éducation artistique seule peut persuader aux enfants que la volonté est toute-puissante pour réaliser l'idéal. Le beau et le juste doivent se confondre pour nous comme ils se confondaient pour les Grecs.

16. « La société moderne et la cité antique », *Critique Philosophique*, 21 juin 1877, p. 321-323.

17. « Sur l'enseignement primaire », *Critique Philos.*, 3 juin 1882, p. 274-288.

18. « L'enseignement des Arts », *Critique Philos.*, 19 déc. 1872, p. 313-314, et 26 déc. 1872, p. 325-326. Ménard écrivit sur ce même sujet de l'enseignement des arts, qu'il aurait voulu voir introduire à tous les degrés de l'éducation, une lettre, restée inédite, à Deltour, alors chef de cabinet de Wallon, au ministère de l'Instruction Publique.

19. « Sur l'enseignement des Arts », *Critique Philos.*, 26 déc. 1872, p. 326.

Cette confusion hellénique ou goéthéenne entre les deux « catégories » du beau et du juste ne pouvait satisfaire les néo-criticistes pour qui la croyance à l'immortalité n'était pas seulement recommandée par sa beauté, mais imposés par la « raison pratique » ou par la conscience morale. Ménard, comme il l'écrivait à Renouvier, ne pouvait guère combattre qu'en tiraillleur dans l'armée — faible armée — de la *Critique*. Sur un point cependant, il se trouva d'accord avec ses amis : pour déclarer la guerre à la religion du progrès.

Il n'est peut-être pas d'idée dont l'histoire soit plus passionnante ou plus révélatrice que cette notion du progrès. Un érudit, M. Delvaille, a recherché les origines de cette religion nouvelle et les raisons de son triomphe soudain au XVIII^e siècle²⁰; l'attitude du XIX^e siècle à cet égard est beaucoup plus complexe. La notion de progrès a trouvé des applications dans des domaines si variés et si multiples, elle a été attaquée par des penseurs si divers, qu'il est difficile de dire où en sont à cet égard nos contemporains. Après le naïf et généreux enthousiasme des d'Alembert, des Turgot, des Condorcet, le romantisme, malgré son pessimisme apparent et superficiel, et les penseurs du milieu du XIX^e siècle, ont continué à célébrer cette espérance, qui fut bientôt érigée à la hauteur d'un fait — suprême consécration — et universellement adorée comme tel. Ballanche, Saint-Simon, Aug. Comte, poursuivent en la dépassant l'œuvre encyclopédique et allient cette foi au progrès à leur mysticisme. De Hegel à Victor Hugo et de Michelet à Herbert Spencer, les hymnes au « plein ciel » de l'avenir retentissent dans la philosophie, la poésie et l'histoire. Ce n'est que dans les dernières décades du siècle, au moment, semblait-il, où l'idée de progrès allait profiter des conquêtes de l'évolutionnisme, que les attaques sont venues et ont banni cette notion trop peu scientifique du vocabulaire des philosophes²¹. Dans cette réaction contre le culte du progrès, les paroles les plus sensées, et non peut-être les moins profondes, ont été prononcées, non par ceux qui, avec les cris retentissants de « faillite de la science », de « déclin de l'Occi-

20. J. Delvaille, *Essai sur l'histoire de l'idée de progrès jusqu'à la fin du XVII^e siècle* (Alcan, 1910).

21. Voir là-dessus les pages très pleines de D. Parodi, « L'idée de progrès universel », dans *Bibliothèque du Congrès international de Philosophie*, 1903 (Alcan, 1903), vol. II, p. 181-214.

dent », ont frappé l'imagination du public, mais, avant même que Schopenhauer, Hartmann et Nietzsche, aient été révélés à la France, par Renouvier et son ami Ménard²².

Ménard avait commencé par partager les illusions de son siècle. A vingt et un ans, il saluait en vers aussi enthousiastes qu'ils étaient médiocres, l'ère nouvelle promise à l'humanité par les théories socialistes alors à la mode. Son *Prométhée Délivré* se terminait sur ce couplet confiant :

Salut à l'aurore éternelle
Qui conduit le jeune avenir!

Aussitôt qu'il eût placé dans la Grèce son idéal et qu'il vit dans la démocratie d'Athènes le point le plus lumineux de l'évolution humaine, il refusa de croire à ce progrès qui fait de l'histoire un simple récit des erreurs de notre race. Quelques mois de révolution, en 1848, avaient suffi à lui montrer que l'idéal antique ne serait plus réalisé en son siècle; ajouter foi au progrès eût été alors considérer les Grecs comme inférieurs aux modernes; cela, le raisonnement et le sentiment de Ménard ne pouvaient se résigner à l'admettre. La prétendue loi du progrès lui parut donc en contradiction avec les faits.

Il restait la ressource d'admettre un progrès discontinu, et de concilier ainsi la croyance à une marche en avant de l'humanité avec la conviction que le « miracle grec » reste un phénomène unique encore dans notre histoire. Mais alors, si le progrès n'est pas continu, universel et nécessaire, qui nous dit que nous ne vivons pas nous-mêmes dans une période de régression? Nous ne sommes plus sûrs d'avoir raison contre nos prédécesseurs, et nous pouvons prêter l'oreille aux pessimistes. Ménard ne se contentait pas de nier le progrès, il affirmait la décadence de ses contemporains. « Notre décadence est plus absolue et plus irrémédiable encore que celle de l'Espagne »; et le signe le plus infaillible de cette décadence était

22. La pensée de Ménard sur ce point, en effet, se formule avec plus de netteté après le découragement de 1871; mais la critique du progrès se trouve dans tous ses livres depuis 1852; elle est nécessairement liée à son admiration exclusive de la Grèce; depuis Homère et Phidias, la décadence règne, avec des retours passagers vers un monde meilleur, tels que la Renaissance et la Révolution. Renouvier n'a guère commencé à attaquer la foi au progrès que vers 1859. Bien entendu, on trouverait chez tous les pessimistes la négation du progrès, par exemple chez Leopardi. Ménard n'a jamais cité le poète italien. Quant à l'influence de Schopenhauer en France, on sait qu'elle a été tardive. (Cf. Baillot, *L'influence de la Philosophie de Schopenhauer en France*, Vrin, 1927).

justement pour lui notre adoration du progrès. « Cela fait penser aux zéloteurs juifs, opposant leurs rêves obstinés de domination universelle à tous les effondrements successifs de leur nationalité²³. »

L'argumentation de Ménard n'est pas seulement l'expression de son attachement sentimental à la Grèce ou de sa mauvaise humeur contre ses contemporains; la réfutation du progrès peut se justifier par des arguments philosophiques : croire au progrès, comme y croyait Condorcet ou Aug. Comte, c'est en effet s'enfermer dans l'anthropomorphisme le plus étroit. Il y a d'autres mondes peut-être — ces planètes où Ménard avait espéré effectuer après la mort une série de transmigrations — qui peuvent n'être pas soumis à la loi du progrès; il y a des végétaux sur notre globe, il y a d'innombrables espèces animales; le progrès universel est-il valable pour eux? Et nous-mêmes, ne sommes-nous pas, dans la longue série des évolutions, un simple chaînon intermédiaire entre l'anthropoïde et un surhomme plus puissant ou plus intelligent que nous? Que devient alors notre misérable siècle enivré de lui-même? « Non so se il riso o la pietà prevale²⁴. »

Rien d'ailleurs ne montre dans l'histoire l'action d'une providence mystérieuse qui ait fait servir chaque homme ou chaque peuple à préparer un avenir meilleur.

La raison n'a raison qu'après avoir eu tort;
Pour avancer d'un pas le genre humain se tord,

s'écrit V. Hugo dans ce poème d'une belle éloquence intitulé *Loi de Formation du Progrès*²⁵. Une conception aussi simpliste de l'histoire ne pouvait contenter un homme qui avait consacré vingt années de sa vie à l'étude des civilisations antiques. Ménard ne connaissait point encore la découverte de la civilisation crétoise ou mycénienne, ou les monuments de la civilisation Maya; nous-mêmes qui nous enorgueillissons de ces découvertes, ignorons s'il n'y a pas d'autres civilisations, également disparues, qui n'ont joué aucun rôle dans la marche vers le progrès, puisque leurs résultats ont été vains; mais il ne voyait clairement dans le passé que des séries de progrès

23. « Lettre à Renouvier sur la doctrine du Progrès », *Critique Philosophique*, 25 février 1875, p. 53-54.

24. Leopardi, *La Ginestra*.

25. V. Hugo, *L'Année Terrible*, février 1871, V.

partiels : des peuples s'élevant à un haut degré de culture, puis s'écroulant pour céder la place à des successeurs qui ne profitaient pas toujours de leurs efforts; profitons-nous seulement nous-mêmes de l'expérience de nos parents?

Mais les raisons que L. Ménard a avancées avec le plus d'insistance contre le progrès sont des raisons morales; car littérature, philosophie, histoire, devaient, pour cet étrange polythéiste, toujours ramener à la morale. Or la religion du progrès est un véritable fatalisme. L'univers s'améliore et continuera à s'améliorer, avec ou sans notre aide. Outre que cela justifie toutes les paresse, il y a là une négation de la contingence qui répugnait à Ménard tout autant qu'elle irritait son ami Renouvier, acharné à démontrer aux philosophes contemporains la possibilité du libre-arbitre. L'auteur du *Polythéisme Hellénique* est persuadé que l'histoire aurait pu être autre qu'elle n'a été, et que le polythéisme aurait pu se perpétuer et rester la religion du monde occidental. Il est persuadé en outre que des faits ne sont jamais justifiés parce qu'ils sont des faits; que la raison et la morale ont au contraire pour tâche de corriger les faits. « Je veux conserver le droit de glorifier les causes vaincues et de regretter les religions mortes²⁶. » La foi au progrès est donc le culte de ce qui est, comme étant ce qui, nécessairement et moralement, doit être; elle est inacceptable pour un apôtre du passé. Les critiques de Ménard contre les idées à la mode, sans avoir la rigueur et l'enchaînement que leur aurait donnés un philosophe de profession, renferment maint aperçu dont la pénétration et l'originalité ne le cèdent en rien aux spéculations de penseurs plus illustres.

IV

La science était, avec le progrès, la seconde idole adorée par les contemporains de Ménard. Les deux décades qui suivirent la guerre de 1870 sont, dans le siècle dernier, celles où la psycho-physiologie allemande, l'évolutionnisme de Spencer et de Huxley, le matérialisme populaire de Büchner, les romans

26. « Lettre à Renouvier », *Critique Philos.*, 1^{re} fév. 1875. Ménard terminait cette lettre en adjurant Renouvier et ses amis de s'attaquer de leur côté à cette « théorie funeste du progrès ». Renouvier lui répondit par une série d'articles fort importants sur le sujet, *Crit. Philos.*, 1875 (4 mars, 18 mars, 15 avril, 20 mai, etc.).

pseudo-scientifiques de Zola, proclamèrent le triomphe de la science et sa prétention à conduire l'humanité en souveraine désormais incontestée. Aux côtés de Ménard, un poète parnassien de ses amis, curieux d'anthropologie et d'histoire des religions, fort au courant de l'antiquité, André Lefèvre, talent oublié mais non point méprisable, composait un ouvrage de vulgarisation, *La Philosophie* (Reinwald, 1879), exposé à la fois intelligent et fanatique du matérialisme intégral. Les savants, on l'a maintes fois remarqué, sont rarement aussi exclusifs dans leur culte de la science que les philosophes ou les romanciers, admirateurs de méthodes scientifiques qu'ils ne pratiquent pas. Ménard, chimiste ou ex-chimiste de talent, n'a jamais partagé l'enthousiasme de Lefèvre, ou même de Renan, pour la déesse de son siècle.

A une époque où l'on n'osait encore parler de la « faillite de la science », il est original de voir notre helléniste s'acharner à déceler les fêlures dans les théories des physiciens ou des biologistes contemporains. Dès 1855, Ménard criait sa défiance de cette reine du monde moderne, contrainte elle-même de débiter par un acte de foi en acceptant sans examen les axiomes de la raison. D'ailleurs, c'est l'essence des choses que voudrait pénétrer Ménard, et la science se tait sur les seuls problèmes qui le passionnent, « les origines des mondes, de la vie organisée, de l'homme et des langues humaines ²⁷ ». Toute l'œuvre de Ménard n'est qu'une longue croisade contre les prétentions de la science et contre les idoles adorées par ses contemporains. Le mysticisme de la littérature gnostique ou hermétique, la sagesse profonde de la Grèce, qu'il adopte jusque dans ces mythes et ces oracles, méprisés par des modernes infatués de leur prétendue supériorité, sont pour lui autant d'échappatoires et de refuges contre l'inflexible déterminisme ²⁸.

Dans un morceau fort remarquable qui parut le 28 oct. 1875 dans la *Critique Philosophique*, *Lettre d'un Mythologue à un Naturaliste*, Ménard a posé à sa façon le problème de l'antagonisme entre la science et la religion. Ses études de chimie et de

27. *Réveries*, éd. de 1895, p. 260. (Le morceau se trouvait dans la préface des *Poèmes* de 1855.)

28. Dans une page du *Polythéisme Hellénique* (p. 249-250), cet ancien chimiste va jusqu'à parler avec tendresse de la magie, qui proteste à sa façon contre l'inertie de la matière. « Sommes-nous si sûrs d'avoir raison contre le peuple, et cette vague intuition des forces vivantes du monde n'est-elle pas plus près de la vérité que nos formules abstraites et nos systèmes mécaniques? »

biologie lui avaient laissé un goût pour les comparaisons empruntées à ces sciences; ces comparaisons, claires et concrètes, prêtent une saveur très originale à ces pages où apparaissent en Ménard le savant, le mythologue et le poète tout à la fois.

Il part du phénomène très simple et très mystérieux de la germination. Une graine, faite comme la fleur, la feuille ou telle autre partie de la plante, de carbone, d'hydrogène, d'oxygène et d'azote, avec un peu de chaux et de silice, possède la propriété de tirer du sol et de l'atmosphère certains produits et de créer ainsi un végétal nouveau. C'est l'insoluble problème de la vie que Ménard pose ainsi. La vie est caractérisée par cette puissance d'individuation de chaque germe. Ces énergies particulières qui résident au sein des germes sont pour nous de véritables causes premières, puisque nous ne pouvons expliquer leur apparition. Ces énergies, Ménard n'hésite pas à les appeler des âmes, car il ne « faut pas avoir peur d'un mot ». Et les végétaux ont une âme comme nous-mêmes. « Ne soyons pas trop aristocrates, explique-t-il; l'intelligence est partout, même dans le règne inorganique. En voyant la régularité des formes cristallines, j'ai peine à croire que les minéraux soient aussi bêtes qu'on le dit ²⁹. » Ce sourire ironique de Ménard, le ton détaché en apparence sur lequel il développe des arguments spécieux et nous amène lentement à des conclusions qui lui tiennent fort à cœur, n'est pas le moindre charme des *Réveries*. Là où tant d'autres croiraient nécessaire de procéder par phrases grandiloquentes, pour affirmer la vie universelle de la nature, Ménard sait garder une fine discrétion.

Ses réflexions sur la nature vraie de l'intelligence amènent Ménard à se poser deux autres problèmes philosophiques qui inquiétaient fort ses contemporains, lecteurs de Schopenhauer et de Darwin : l'amour, le plus puissant de tous les dieux, n'est-il qu'une immense duperie de l'individu au profit de l'espèce? et que vaut cette théorie de l'évolution, pour laquelle Ménard s'était d'abord pris d'enthousiasme, et que sa foi de moraliste et de dévot des anciens dieux s'ingénia ensuite à accabler d'objections?

Ces germes, auxquels il n'hésite pas à accorder des âmes, s'engagent dans la bataille pour la vie : quelques-uns seulement réussissent à naître et à croître. Darwin voyait là une sélection

29. *Réveries*, p. 143.

naturelle, due à une série de hasards heureux. Ménard ajoute aux hypothèses du naturaliste anglais les notions qu'il a rapportées du commerce des Alexandrins. « S'il y a choix », écrit-il, « il y a discernement; toute énergie suppose une volonté. » Mais cette volonté n'est pas la nôtre; elle nous est envoyée par les « Puissances cosmiques »; c'est l'amour, le Désir, comme l'appelaient les anciens, Eros ou Cupido. « Il y a autour de nous des âmes qui veulent s'incarner; pour cela, elles se changent en désirs et sollicitent les vivants à leur donner un corps ³⁰. »

Une fois de plus, la mythologie interprétée symboliquement fournit la clé de toutes les énigmes philosophiques. La Beauté est mère du Désir; elle n'est autre en effet que l'aptitude à faire éclore des germes, « une garantie pour l'enfant qui naîtra ». Ménard, qui avait placé son idéal dans la femme grecque d'autrefois, ne se montre pas tendre pour les ambitions féministes de ses contemporaines; il était cependant amoureux lui-même, et tout près de se marier, lorsqu'il écrivait ces lignes. Ses méditations sur l'amour n'ont rien de la sensualité un peu déplaisante, de la galanterie un peu empressée, avec laquelle Renan, vers la fin de sa vie, abordait ce même mystère de l'attraction des sexes; derrière la brutalité de certaines remarques, on sent le secret dépit d'un quinquagénaire, cédant à la passion malgré les conseils de ses amis et les avis de sa propre raison; il se venge ainsi de sa faiblesse, et la justifie tout à la fois puisqu'elle n'est qu'un cas particulier d'une implacable et universelle loi. Les âmes errantes, dit-il, cherchent leurs complémentaires. La femme n'a que peu d'estime pour l'homme intelligent, et elle a raison. Un sous-lieutenant vaut mieux qu'un philosophe chétif. L'homme, de son côté, est plus facilement dompté par les créatures qui lui sont inférieures.

On peut vivre sans cerveau et sans cœur, comme l'amphioxus, l'ancêtre des vertébrés. Il a légué son caractère à un grand nombre de ses descendants, et surtout de ses descendantes. Il y en a de charmantes, malgré cette lacune; voyez les héroïnes des romans de Victor Hugo : Esmeralda, Cosette, Déruchette; c'est toujours la même; une divine créature sans cœur et sans cervelle, un véritable amphioxus. C'est un des cas d'atavisme les plus fréquents.

Si l'intelligence tient peu de place dans l'amour, elle en a cependant beaucoup dans la vie de l'homme et des sociétés; or cette importance de l'élément intellectuel — et avec lui de

30. *Lettre d'un Mythologue, Réveries*, p. 143.

l'élément moral — oppose une objection presque insoluble à l'évolutionnisme darwinien. Entre le singe anthropoïde le plus développé et l'homme, il est bien difficile d'imaginer une transition : l'homme conçoit des idées générales, les exprime par le langage articulé, choisit entre le bien et le mal; nulle sélection aveugle, nulle « évolution créatrice » ne peut expliquer ces vastes différences.

Ménard, ici encore, va chercher la solution de ce problème dans une libre interprétation de la mythologie; et, en même temps que par la logique des sentiments, il repousse l'implacable déterminisme proposé par la philosophie scientiste de son temps, il s'efforce de prouver que son apparente fantaisie est au contraire d'accord avec la science. Après avoir admiré Darwin, Ménard avait été frappé par les idées d'un autre évolutionniste anglais, Alfred Wallace. Wallace, convaincu que certaines particularités du corps, et surtout du cerveau, humain, ne peuvent provenir de la simple sélection naturelle, était tenté d'y voir des phénomènes de sélection artificielle, tels que l'homme en pratique lui-même sur des plantes ou des animaux domestiques. De là à supposer que des « surhommes », dieux ou anges, ont conduit notre évolution organique, il n'y avait qu'un pas, et Ménard le franchit aussitôt. Il rejoignait ainsi sa chère mythologie, qui renfermait ce secret derrière ses fables : les Héros grecs passaient pour être nés de l'union des Dieux avec des mortelles; la *Genèse* et le livre d'Enoch racontent clairement le mariage des anges avec les filles des hommes. Seule l'incompréhension des modernes peut blâmer comme immorales ces unions entre le Ciel et la Terre; s'il existait alors une race de singes supérieurs dont les femelles étaient belles, pourquoi les anges n'auraient-ils pas essayé de les élever jusqu'à eux?

Ces hypothèses hardies, poétiquement présentées, offrent aux yeux de Ménard l'avantage de proposer une explication des mystères que la science s'avoue impuissante à sonder. Le mythologue, qu'il a chargé, dans cette lettre supposée à un naturaliste, d'exposer ses vues philosophiques, ne croit sans doute qu'à demi à ces solutions mystiques qu'il développe complaisamment; mais ce morceau nous permet de constater que Ménard, en avançant en âge, n'a fait qu'accroître son inquiétude devant les énigmes de la vie et de la mort; la vie contemplative qu'il menait, par goût et par la nécessité de son carac-

tère, puisqu'il n'avait jamais pu se résoudre à adopter quelque profession, empêchait qu'il ne fût absorbé par les soucis de la vie active, comme tant d'entre nous, qui passée la vingt-cinquième année, et les loisirs des soirées de discussions dans les cafés d'étudiants, ne se demandent plus jamais si Dieu existe ou pourquoi ils sont au monde. A côté du mystère de la mort, auquel ses préoccupations vont souvent ramener Ménard vieillissant, le problème de l'amour tourmente maintenant ce philosophe studieux, pour qui l'âge d'aimer n'est venu qu'après la cinquantaine. Le lecteur, s'il est féru de psychanalyse, ne verra là sans doute qu'un retour de jeunesse très naturel chez un homme mûr, dont les années les plus vigoureuses s'étaient écoulées, dans un « refoulement » voulu, trop loin de toute société féminine, tel l'ancien séminariste Renan écrivant avec délices *L'Abbesse de Jouarre*. Il y a plutôt chez Ménard, à qui on ne peut reprocher une seule phrase sensuelle ou licencieuse, réflexion très naturelle sur la valeur de la vie et de cette haute moralité qu'il avait recherchée en toutes choses. Pas plus que la nature n'a d'intérêt à ce que l'humanité soit chaste, l'homme n'a d'intérêt à observer la loi morale; et pourtant — le plus souvent — il continue à le faire. Mystère dont Ménard ne voyait l'explication que dans l'existence, sinon d'un dieu, du moins de puissances supérieures, anges, saints, héros ou dieux du polythéisme, nous conduisant à notre insu dans cette vie terrestre.

Des questions philosophiques analogues sont agitées dans une autre des *Réveries*, parue la même année (1875), *l'Enigme*, l'un des morceaux les plus riches d'idées, les plus concis et les plus achevés pour la forme, que Ménard ait signés. Cette « rêverie » est en fait un dialogue philosophique, où le rêve a bien quelque part, mais où l'intelligence railleuse, avide de solutions positives et claires, l'emporte de beaucoup. Si le *Diable au Café* méritait d'être pris pour un fragment de Diderot, ce morceau se lit, à s'y méprendre, comme l'une des « opere morali » de Leopardi, un peu moins amer seulement et moins acharné dans sa dialectique.

Les interlocuteurs de ce dialogue métaphysique sont eux-mêmes des entités : l'Homme et le Dieu. Devant les interrogations angoissées du premier, le Dieu apparaît soudain, comme la Mort au bûcheron de La Fontaine; mais le représentant symbolique de l'espèce humaine ne tombe pas à genoux, épouvanté; il s'affirme hardiment capable d'accueillir n'importe quelle

vérité. Toute l'argumentation de la divinité — modeste et patiente divinité — va prouver à l'homme révolté que les Dieux ont sagement fait de cacher les secrets qu'ils détiennent. « Examine successivement toutes les réponses que je pourrais te faire, et tu me diras quelle est celle que tu voudrais être la vérité. »

L'homme envisage donc les diverses solutions imaginées pour permettre aux mortels de croire à la survie de leur âme. Le ton risquait ici d'être celui d'un manuel scolaire énumérant les réponses données par les divers philosophes au problème, ou de tomber dans la déclamation à laquelle prête un tel sujet, la déclamation de *l'Espoir en Dieu* de Musset, par exemple, Ménard a réussi au contraire à écrire une dizaine de pages vraiment profondes, toutes vibrantes d'émotion. La fermeté, la netteté achevée du style, qui sont le résultat d'un long effort vers la perfection, n'altèrent en rien la vive sincérité de l'accent. C'est le Ménard des sonnets stoïciens que nous retrouvons ici, avec ses éternelles inquiétudes qui l'ont parfois conduit jusqu'aux solutions mystiques, mais aussi avec son inébranlable confiance dans la justice et la vertu.

Parmi les formes possibles de l'immortalité que le Dieu propose au choix de l'homme dans ce dialogue, il en est une fort curieuse, sur laquelle Ménard aurait, à certains jours, aimé pouvoir compter. Nous voulons croire que notre âme est immortelle, parce que notre besoin de justice n'est pas satisfait ici-bas, et parce que notre orgueil d'homme répugne à se ranger parmi les vers et les vibrions. Si l'on suppose que les familles sont des groupes d'âmes « associées, comme les branches de corail, dans une vie collective, et se développent à travers le temps », chacun de nous pourrait renaître dans une série de métémpsychoses, mais sans sortir de la condition humaine et du cercle d'une même famille, et recueillir dans ces existences futures ce qu'il aurait semé ici-bas. Mais cette étrange solution ne résout qu'en apparence le problème de la douleur injuste; le nouveau-né qui souffre expierait une dette anciennement contractée. Mais que vaut cette expiation, si elle n'est pas comprise par celui qui la subit. La mémoire devrait être le lien nécessaire rattachant l'une à l'autre nos réincarnations.

Le Dieu, raisonneur habile, arrête là-dessus son interlocuteur. Il est insensé de regretter la mémoire; c'est désirer que le remords soit éternel; le coupable serait accablé éternelle-

ment par le souvenir de ses fautes, ou, même si le repentir les a lavées, par d'autres âmes que son mauvais exemple a perverties. « Que l'espoir du néant », s'écrie alors l'Homme découragé, « reste comme un refuge contre l'éternité du remords. » Il renonce à l'immortalité pour lui-même, mais il ne peut croire que d'autres âmes, meilleures que la sienne, en seront aussi privées; ces natures d'élite, qui n'ont vécu ici-bas que pour le bien et la charité, mériteraient une récompense. Mais à quelle solitude seraient condamnées ces âmes des justes, séparées de ceux qu'elles ont chéris sur terre! Elles-mêmes préféreraient le calme du néant à ce déchirement éternel.

Alors, ô Démon, s'écrie l'Homme découragé, il n'y a place ni pour l'espérance ni pour la prière. Nous avons raison de pleurer nos morts; ils ne peuvent plus nous entendre, et nous ne les reverrons jamais. Qui donc nous conduira dans les carrefours ténébreux de la vie, qui nous tendra la main dans les rudes sentiers de l'ascension?... Il nous semblait qu'eux seuls pouvaient adoucir les immuables décrets des grands Dieux supérieurs... Mais tu avais raison, les secrets des Dieux ne sont pas bons à connaître, et j'aurais mieux fait de ne pas t'interroger.

Le Dieu, pitoyable et bienveillant, s'efforce de consoler son interrogateur. Il n'a pas révélé la vérité, mais l'homme ne sait même plus ce qu'il voudrait que fût la vérité. Il aspire au néant, et cependant, il pleure la mort de ceux qu'il aime; s'il est malade, il supplie les Dieux de le maintenir en vie par un miracle lorsque les docteurs l'ont condamné. Les dernières paroles du Dieu résument la pensée de Ménard dans toute sa noblesse : la douleur, contre laquelle se révoltent les créatures humaines, est la condition de la vertu. Entre l'inflexible nécessité et le hasard aveugle, il reste une part pour la libre volonté de l'homme. La vertu dépend de lui, et c'est pour qu'elle pût exister que le monde a été créé. L'homme, qui peut souffrir pour la vertu, est supérieur aux Dieux; les mortels peuvent, en triomphant des tentations, en luttant sans la certitude d'une récompense, devenir des Héros. L'Homme découragé qui avait invoqué le secours de son Dieu reprend courage en se résignant avec sagesse; il est bon d'ignorer l'avenir. « Les inquiétudes de l'espérance valent mieux pour nous que l'inerte sécurité de la foi. Nous cesserions de pleurer nos amis si nous étions bien sûrs de les revoir. La consolation amènerait l'oubli, et nous perdriions la meilleure de nos religions, le deuil éternel de nos morts. »

V

De telles « rêveries » nous présentent Ménard sous le jour d'un esprit hautement religieux et moral, fort peu païen au sens courant du mot. On s'étonne d'autant plus qu'une certaine tradition représente obstinément comme un adversaire du christianisme cet homme, l'une des âmes les plus austères, les plus tourmentées de scrupules et de remords, de sa génération. Il faut l'avoir lu bien vite pour persister à l'appeler un anti-chrétien³¹. L'effort de toute son existence a tendu au contraire à prouver qu'il restait dans le monde moderne une place pour la foi religieuse; que la science éloigne seulement le domaine de l'incertain sans jamais le faire disparaître; et que, là même où la science ne peut accepter d'être contredite, une ingénieuse interprétation symbolique permet de sauver les dogmes et les mythes.

Au cours de cette lente évolution qui, de 1860 à 1876, le rapprocha du christianisme, Ménard hésita longuement entre le catholicisme et le protestantisme. Le catholicisme avait été la religion de sa famille, celle dans laquelle sa mère l'avait élevé; il conserva longtemps, presque malgré lui et à son insu, une tendresse secrète pour cette foi; il lui était reconnaissant d'avoir, par le culte des Saints, pris la succession du polythéisme antique et d'avoir complété et couronné l'œuvre du paganisme en admettant la Vierge dans son Panthéon. Lors des moments critiques et douloureux de son existence, c'est la mère du Christ qu'il revenait le plus naturellement invoquer. Quand son unique enfant, atteinte de la tuberculose, était abandonnée par les médecins, le père ne rougit pas d'avoir recours à l'eau de Lourdes; il en répandit sur le lit de sa fille, en prononçant dans sa détresse : « Si cela ne lui fait aucun bien, ce ne peut en tous cas lui faire de mal. » Mais dans les moments plus froids, où il réfléchissait aux maux infligés par le clergé catholique à l'humanité, Ménard reportait ses préférences vers le protestantisme.

31. C'est sans doute le cas d'un critique, en général mieux averti, qui, helléniste lui-même, ne semble pas avoir suivi de près la pensée de Ménard, M. G. Deschamps. « L. Ménard, écrit-il, lui enseigna [à Leconte de Lisle] l'horreur du christianisme, et, par une conséquence qui n'étonnera que les esprits superficiels l'horreur de la démocratie. » (*La Vie et les Livres*, 2^e série, Colin, 1894, p. 195).

Le problème du choix entre le protestantisme et le catholicisme se posa surtout avec acuité pour Ménard lorsqu'il songea à se marier, et ensuite lorsqu'il dut prendre une décision sur l'éducation religieuse à donner à sa fille. Ici encore, Ménard, qui ne faisait point de la littérature en dilettante, a traduit sous une forme objective, presque dramatique, les préoccupations qui l'agitaient. Le morceau qui a pour titre *Alliance de la Religion et de la Philosophie* expose, sous forme de lettres, le dilemme où se débat l'homme cultivé, détaché lui-même de toute croyance, mais désireux de voir adopter à sa femme la religion la plus satisfaisante. Les deux hommes, libres penseurs tous deux, sont, l'un le père d'une jeune fille qui elle-même n'a point voix au chapitre, l'autre le fiancé et futur gendre. Le père propose au jeune homme son propre exemple : il considère qu'il faut aux femmes des superstitions, « comme il faut des joujoux aux enfants » ; que le plus sage est donc d'accepter le mariage à l'Eglise catholique, comme une formalité sans conséquence : « On achète un billet de confession, on entend une messe, et quand on a payé les frais de la cérémonie, on n'y pense plus ³². »

Le fiancé, qui semble exprimer plusieurs idées chères à l'auteur, ne répond pas sur un ton aussi dégagé. La religion est, à ses yeux, le lien des familles comme des sociétés. Or l'intimité d'une famille est imparfaite si les vues des deux époux diffèrent sur le bien et le mal, sur Dieu et sur l'au-delà. L'enfant voit sa mère qui va à la messe et son père qui n'y va pas ; il se demande lequel des deux a tort ; et il prend tôt ou tard le parti de l'un contre l'autre. Enfin, la confession est par-dessus tout ce qui choque Ménard et son porte-parole. Par la confession, le prêtre devient le véritable maître de l'esprit ou de l'âme d'un des époux ; la femme n'est que trop souvent portée à dissimuler à son mari ce qu'elle a révélé à son curé ; la voie est ouverte à toutes les hypocrisies.

Or il ne peut être question de défendre à la femme de pratiquer une religion. Le positivisme, que certains de ses contemporains rêvaient de substituer aux croyances « théologiques » ou « métaphysiques » n'a jamais emporté l'adhésion d'un esprit subtil et idéaliste comme celui de Ménard. D'ailleurs, si les hommes arrivent aisément à vivre sans religion, il n'en est

32. *Réveries*, éd. de 1895, p. 204.

pas de même pour la plupart de leurs compagnes; et les femmes, après tout, sont la moitié du genre humain; c'est même cette moitié-là qui mène l'autre, ajoute malicieusement Ménard. La solution indiquée est donc de diriger les femmes vers le protestantisme; les Anglaises, les Suédoises ou les Américaines, pèchent, prient et meurent sans confession. Leur prêtre peut même leur donner l'exemple des vertus familiales, qu'il est le premier à pratiquer.

Il ne faudrait pas s'exagérer la signification de certaines de ces rêveries où Ménard semble adopter, par un choix réfléchi, la religion réformée. Il est vrai qu'entre 1875 et 1890 environ, Ménard désireux d'écarter sa femme de ce confessionnal qu'il réprouvait si fort, et croyant tout de même à la nécessité « d'avoir une religion », donna une adhésion ouverte au protestantisme. Mais les pasteurs ne durent jamais compter très fermement sur cette ouaille qui poussait bien loin le droit de libre examen et de libre interprétation. On pouvait toujours craindre de sa part ces moments d'enthousiasme où il proclamait à nouveau que tout ce que le christianisme contient de bon lui vient de l'hellénisme; que le protestantisme est imprégné de funestes notions judaïques. Renouvier lui-même, dont l'adhésion à la religion réformée avait été plus prompte et plus entière, ne cachait pas sa défiance de la foi de son ami. La collaboration de Ménard, qui avait été régulière dans les premières années de la *Critique Philosophique*, se fit plus rare et fut sans doute moins volontiers sollicitée dans la *Critique Religieuse*, ce supplément trimestriel de sa revue où Renouvier accueillit de plus en plus largement ses nouveaux correligionnaires et tenta de convertir l'élite pensante de la France à la religion réformée³³. Enfin, si le protestantisme français a souvent manifesté une sympathie ouverte pour les opinions dites « de gauche », il aurait malaisément souscrit à certaines affirmations où Ménard aurait souhaité l'entraîner. L'ancien révolutionnaire de 48 se réveillait souvent en Ménard; ces jours-là, il proclamait que les vrais disciples de Jésus, cet ennemi des classes dirigeantes au premier siècle, étaient les vaincus des journées de juin et de la Commune, les journalistes hardis qui répandent l'évangile des revendi-

33. Renouvier et Pilon combattirent en toute occasion le symbolisme religieux, qu'ils déclaraient, non sans raison, bon pour quelques érudits subtils, mais inacceptable pour la moyenne de l'humanité.

cations sociales et que la répression confond, sur les pontons et les bagnes, avec les brigands et les assassins, comme le Christ fut immolé entre deux voleurs. L'une des *Réveries*, intitulée « Commentaire d'un républicain sur l'oraison dominicale », très habile, trop habile morceau de dialectique, nous montre comment Ménard interprétait dans un sens révolutionnaire les prières chrétiennes. « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien » devient pour lui le cri du peuple dans toutes ses révolutions : vivre en travaillant, c'est-à-dire débarrassons la ruche sociale des frelons inutiles, que chacun ait sa part de vie au soleil. Pardonne-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé, telle est la sublime parole du juste qui meurt dans les révolutions, honni par le peuple même pour qui il s'est dévoué, mais pardonnant à tous ceux que l'esprit de justice n'a pas encore éclairés.

Cet admirateur du polythéisme hellénique, qui se définissait maintenant « païen mystique » et semblait flirter avec le protestantisme pour devenir plus tard sympathique au catholicisme, nous apparaît plus que jamais comme un nœud de contradictions irrésolues. Ce n'est point que Ménard ait été un esprit d'une pénétration critique géniale, comme un Sainte-Beuve, prompt à se déprendre de ses enthousiasmes et à discerner dans les théories ou dans les hommes les défauts ou les lacunes. Les diverses croyances que Ménard côtoya ou partagea au cours de sa longue vie, ne représentent point, comme c'était le cas chez Sainte-Beuve, les phases successives d'une pensée qui, en mûrissant, adopte une attitude plus sage de scepticisme résigné. Ces fois opposées coexistaient dans l'esprit de Ménard. Si elles peuvent lui attirer de certains le reproche d'illogisme, ces contradictions font aussi le charme de cet écrivain complexe, et l'ont toujours préservé du dogmatisme. Elles déplairaient davantage si Ménard s'était jamais piqué de bâtir un système philosophique cohérent et d'en faire accepter les affirmations à ses lecteurs; mais il a toujours su qualifier par de fines nuances ses enthousiasmes en apparence les plus sentimentaux et éviter d'être la dupe de ses paradoxes. Il lui arrive d'être dangereusement proche d'un sophiste, comme à tous les esprits subtils qui trouvent sans peine d'excellentes raisons pour les théories opposées qu'ils professent tour à tour; on se convainc vite que ce n'est pas là le jeu d'un dilettante, mais l'impatience d'un esprit mobile

et inquiet qui « admet tous les dieux, n'étant pas bien sûr de croire en Dieu ³⁴ ».

L'attitude religieuse de Louis Ménard en 1875-76 serait donc encore ce syncrétisme accueillant, qui adopte selon les heures diverses formes religieuses, et se trouve, à cinquante-cinq ans, moins assuré que l'hellénisme peut suffire à tous les besoins intellectuels et sentimentaux des modernes, plus tenté de le compléter par de libres emprunts aux doctrines chrétiennes. Mais la dernière démarche de Ménard, si l'on peut ainsi parler pour un homme dont la recherche n'a jamais abouti à une affirmation définitive, est plus originale; l'hiérophante du polythéisme, qui avait offert sans succès sa doctrine à ses contemporains, crut avoir découvert une religion nouvelle — et pourtant la plus vénérable de toutes — le culte des morts, A la piété envers le passé, qui avait toujours animé la pensée de Ménard, s'ajouta vers la fin de sa vie une adoration touchante pour les morts — surtout après la mort de sa mère, qu'il chérissait tendrement, et qu'il perdit le 24 janvier 1876. Ce culte pour les mânes des défunts était bien fait pour attirer ce savant, ce moraliste attaché à la famille, et même ce révolutionnaire apitoyé sur les injustices sociales. C'est l'antique religion des Aryas, dont le *Rig-Véda* nous a conservé les nobles chants funéraires, et de la « cité antique » ; c'est la religion de la famille, et une religion qui n'a pas besoin de prêtres; c'est peut-être, pour l'homme avide de se survivre, la seule garantie d'immortalité. Après avoir longtemps cherché à croire à cette existence de l'âme par delà le tombeau, Ménard se réfugiait dans la consolante pensée que, si le cercueil semble bien clore toutes choses ici-bas, nous pouvons du moins être encore dans le souvenir des vivants, et, par l'un de ces étranges cas d'atavisme que la science n'explique point, nous perpétuer nous-mêmes dans nos lointains petits-fils ³⁵.

Dans la dernière édition qu'il ait donnée des *Réveries*, Ménard a placé, tout à la fin, comme le testament de sa pensée religieuse, un de ses morceaux les mieux venus, intitulés *Dis Manibus*. Il y a repris plusieurs passages écrits antérieure-

34. R. de Gourmont, dans *Promenades Littéraires*, vol. IV (Mercure de France, 1912), p. 161.

35. Ménard a développé très ingénieusement ses hypothèses sur le culte des morts dans l'une de ses *Réveries*, *Sacra Privata*, sous la forme d'un dialogue émouvant, où les deux interlocuteurs expriment tour à tour certaines de ses pensées favorites.

ment, et les a complétés vers la fin de sa vie, lorsqu'il crut trouver dans un événement contemporain la confirmation de ses rêves prophétiques.

Le peuple de Paris passe pour irréligieux et railleur de toutes choses saintes. Il est pourtant le plus religieux de tous les peuples.

Sa religion, c'est le culte des morts. C'est à Paris que s'est établi l'usage de se découvrir devant un cercueil. Tous les ans, au commencement de ce triste et brumeux novembre, bien choisi pour une fête funèbre, la foule envahit les cimetières, spontanément, sans convocation, sans prêtres, sans solennités. On se disperse dans le dédale des pierres funéraires, et chacun cherche ses tombes pour y déposer l'offrande de pensées et de chrysanthèmes, les dernières fleurs de l'automne.

Il en est cependant qui n'ont personne à qui adresser leurs prières : les orphelins, les déshérités de la vie, les pauvres qui n'ont pas de tombeau de famille. Ce sont eux qui portent leurs couronnes d'immortelles rouges au Père-Lachaise, le long du Mur des Fédérés. Ce culte des morts, où Ménard voit la religion du vingtième siècle, héritage lointain de l'hellénisme, est donc pratiqué déjà par ce peuple de Paris au sein duquel s'était écoulée son existence. Ces infortunées victimes des révoltes populaires, pour lesquelles s'était émue la pitié de Ménard, n'étaient donc point oubliées. Ces manifestations devant le Mur des Fédérés peuvent inspirer aux classes dirigeantes françaises les mêmes sentiments d'horreur et de dédain que ressentaient pour le christianisme naissant les Romains du temps de Tacite; « culte proscrit, confiné dans les cimetières, comme celui des chrétiens dans les catacombes, répondait Ménard. Je vous le dis, si vous voulez savoir comment une religion commence, ce n'est pas les philosophes qu'il faut interroger. Regardez dans la profondeur des couches sociales, vous y lirez les deux mots qui sont gravés sur la grosse cloche de Notre-Dame : *Defunctos ploro* ³⁶. »

Louis Ménard, dans sa vieillesse solitaire, jettera un regard confiant sur ce vingtième siècle dont il ne devait vivre que quelques mois; c'est sur lui que, mourant sans gloire, sans enfants et sans joie, il reportera ses espérances déçues. Puisse le vingtième siècle voir régner enfin la justice et adopter cette foi grave et sereine, le culte des morts.

36. *Réveries*, éd. de 1895, p. 324.

CHAPITRE X

LES REVERIES D'UN PAÏEN MYSTIQUE

2. — MÉNARD ARTISTE ET ECRIVAIN

- I. — Liberté et originalité du genre des rêveries. — Goût de Ménard pour le dialogue. — *Socrate devant Minos*, attaque détournée contre Socrate et contre les philosophes en général. — *Le Voile d'Isis*; intérêt dramatique habilement ménagé, sens symbolique et émotion personnelle de l'auteur.
- II. — *Le Banquet d'Alexandrie*, conversation abstraite entre philosophes. — *L'Origine des Insectes* et *Le Gouvernement gratuit*. — La manière d'Anatole France avant Anatole France.
- III. — *La Légende de Saint Hilarion*, chef-d'œuvre de Ménard. — Sources personnelles et sources livresques. — La composition, la signification et l'art de cette nouvelle. — Originalité de ces pages dans l'œuvre de Ménard.
- IV. — La prose de Ménard. — Sa formation, scolaire, grecque et romantique. A une première manière, oratoire, succède un style plus sobre et plus nerveux. — Vocabulaire, syntaxe et procédés de style. — Prose plus intellectuelle qu'émotive ou sensuelle.
- V. — Musique de la prose de Ménard. — Difficulté d'en mesurer le rythme. — Pas de moule unique ou de monotonie. — Pureté, discrétion et profondeur de résonance.

La valeur de ce petit chef-d'œuvre, *Les Réveries d'un Païen Mystique*, ne vient pas seulement ou principalement de la pensée de Ménard; pensée volontiers confuse, hésitant sans cesse entre un mysticisme attendri et les suggestions d'une intelligence lucide et ferme. Si nous désignons souvent Ménard par le mot de « philosophe », c'est dans le sens vague où l'on décerne cette appellation à tout homme préoccupé des grands problèmes, et non pour faire de lui le constructeur d'un système, tâche pour laquelle il ne possédait ni le goût ni la puissance de réflexion ou de généralisation nécessaires. Ce philosophe, cet érudit a été aussi un artiste. Il a célébré la justice plus que la beauté, mais il ne pouvait tant chérir la sculpture et la poésie hellé-

niques sans emprunter quelque chose aux qualités esthétiques de l'art grec. Si maint amateur rouvre encore les *Réveries* et se prend à relire quelques pages avec un plaisir toujours aussi vif, c'est parce que la manière de Ménard est en tous points digne de la matière. Sa prose, modeste, un peu pâle dans ce xix^e siècle qui, de Chateaubriand à Michelet et à Barrès, a compté un si grand nombre d'artistes plus colorés, conserve un parfum discret et rare qui la rend plus chère encore à quelques connaisseurs. L'épithète qui lui convient le mieux est celle dont on abuse aisément, mais à laquelle il faut toujours avoir recours pour désigner le caractère distinctif de Ménard : elle est originale. On ne lit guère Ménard. Mais, quand une fois on l'a lu, on le relit volontiers.

I

Le titre même qu'il donné à ce livre de sa maturité fait soupçonner quelle est l'originalité de cet ouvrage, auquel on ne peut en comparer nul autre. Ces *Réveries* ne sont pas des poèmes lyriques en prose où un nouveau promeneur solitaire exhalerait les plaintes d'un cœur aigri et chanterait ses extases devant la nature. Ménard ne s'exprime jamais à la première personne dans ces morceaux, et il n'y est nulle part question de lui. Mais ce titre ingénieux laisse bien entendre quelle libre fantaisie a inspiré l'auteur. Il manie les idées les plus hardies et les plus étranges, et les recouvre d'une forme insinuante et en apparence inoffensive; il offre, comme les divagations d'un esprit aventureux, des vues quelquefois profondes, dont le lecteur apprécie d'autant plus la pénétration qu'on les lui présente ainsi sans dogmatisme et sans lourdeur pédante.

Quelques-unes de ces rêveries ont la forme d'une lettre adressée par un personnage imaginaire à l'un de ses amis; mais la plupart sont de courts morceaux (de 5 à 10 pages). Ménard, depuis la réussite du *Diable au Café*, semble avoir affectionné ce genre de conversation imaginaire. Ce goût pour le dialogue surprend tout d'abord chez un homme attaché à ses idées et qui, toute sa vie, a souhaité convaincre ses auditeurs ou ses lecteurs. A la réflexion cependant, il est aisé

de voir que la complexité et la subtilité de Ménard s'accordaient bien de cette forme, où l'on peut se permettre de tout dire, mais non d'ennuyer le lecteur. Ce païen mystique, que polythéisme, protestantisme, catholicisme, bouddhisme même attiraient selon les moments, pouvait, dans un dialogue, épouser successivement ou simultanément des solutions opposées, mais également tentantes. D'autre part, Ménard, dialecticien habile, sentait bien que des discussions conduites entre personnages fictifs, dans des circonstances choisies par l'auteur, permettaient de rendre acceptables à des lecteurs peu défiants les hypothèses les plus osées, et de réfuter agréablement les opinions que l'on désapprouve¹.

Le dialogue offrait d'autres avantages à Ménard : quelque attachement qu'il ait eu pour certaines thèses philosophiques ou politiques, il ressentait une aversion plus forte encore pour tous les dogmatismes. Les vérités toutes faites et acceptées de tous ne lui répugnaient pas moins que les pouvoirs établis. Sans aller jusqu'à faire converser, comme tel de ses contemporains, « les différents lobes de son cerveau », Ménard pouvait, dans le dialogue, se voir et se juger plus objectivement. Il remettait en question les opinions les plus couramment admises, qui sont souvent les moins fondées avec raison. Enfin, avec cette intensité secrète qui a toujours marqué ses opinions, son goût pour la vie des idées et son mépris pour les abstractions desséchées de la philosophie, Ménard trouvait dans le dialogue un moyen facile d'incarner ses vues dans des personnes vivantes, de les colorer ainsi et de les vivifier. Homme d'étude et de cabinet, il ne possédait point l'imagination « créatrice » qui lui aurait permis de composer romans ou nouvelles; le dialogue satisfaisait donc son sens dramatique. Il pouvait confier à ce moule l'ironie qui n'a jamais fait défaut à sa nature, et, en projetant ses idées dans des doubles de lui-même, se regarder avec humour et corriger la misanthropie ou l'orgueil qu'aurait pu développer sa solitude.

Innombrables sont les prédécesseurs de Ménard dans cette forme de la rêverie dialoguée; il serait vain cependant de vouloir le rapprocher de la plupart d'entre eux. Au dialogue philo-

1. Ménard n'a pas abusé de ce privilège, mais il a quelquefois posé certains problèmes d'une façon spéieuse pour mieux les résoudre à sa manière. Tel est le cas dans *Sacra Privata*, où il imagine un exemple trop particulier et peu probant pour illustrer un problème général : Comment doit-on parler de la mort à l'enfant?

sophique de Platon, de Cicéron ou de Malebranche, Ménard ne doit strictement rien. A quelques développements analogues sur l'amour, sur la finalité, on croit deviner qu'il avait lus les récents dialogues philosophiques de Renan; encore le dialogue de Ménard diffère-t-il profondément de ces entretiens métaphysiques; il ne s'élève pas à d'aussi hautes spéculations; et on lui est quelquefois reconnaissant de ne pas prodiguer, avec les sourires, les considérations un peu mystérieuses sur l'idéal, le « nîsus » de l'univers, et Dieu sous toutes les appellations fournies par un « riche écrin de synonymes ». La manière de Ménard est en fait beaucoup plus proche de Lucien, de Fontenelle ou de Voltaire, c'est-à-dire d'auteurs qu'il n'aimait guère et qu'il ne se serait point soucié d'imiter. Car, à côté d'une vive sensibilité et d'un éternel désir de croire qui tourmentait ce sentimental, il y avait chez lui cette intelligence alerte, digne du meilleur XVIII^e siècle par son agilité à remuer les idées et à bousculer les préjugés; comprenant et accueillant bien des choses; dissimulant, derrière une forme délicate et spirituelle, son mépris désabusé des motifs qui font agir la plupart des hommes.

Socrate devant Minos met en scène l'éternel interlocuteur des dialogues platoniciens. Mais ce n'est plus le Socrate malicieux et gai du *Banquet* ou du *Protagoras*; c'est un Socrate contrit et humilié. Le juge des morts lui inflige une leçon comme à un de ces philosophes trop confiants en la force de leurs raisonnements, que Ménard avait déjà maltraités dans sa thèse sur la morale primitive de la Grèce. A travers Socrate, ce sont les philosophes en général que Ménard cherche à atteindre, tous ceux qui veulent, à l'écart du peuple, critiquer la religion traditionnelle ou le régime démocratique. Socrate se présente sans crainte devant le tribunal de Minos, qu'il sait plus clément pour l'homme de bien que celui des Héliastes. Mais le jugement des morts par l'ancien roi de Crète n'est pour Ménard que l'expression figurée de cette noble vérité pressentie par les Grecs : que la conscience humaine se juge elle-même selon ses actes. Les coupables s'accusent, et quand ils ont reconnu leurs torts, se livrent aux Euménides pour être purifiés.

Socrate invoque lui-même ces Euménides dans un morceau célèbre, l'un des plus apprêtés qu'ait écrits Ménard. Derrière les attributs de ces déesses, le philosophe, qui semble avoir lu Creuzer et Guigniaut, retrouve le sens symbolique. Le concret

et l'abstrait sont habilement embrassés par la phrase de Ménard; et ces personnages mythologiques deviennent l'emblème d'une haute conception morale :

O graves Déesses, gardiennes des lois saintes, vous êtes la voix du sang répandu, et on vous nomme les Imprécations. Vous êtes les remords qui flottent dans les nuits adultères, et l'on vous nomme les Erynnyes. Vous réveillez la conscience endormie, vos serpents rongent la gangrène des cœurs, vos torches éclairent les âmes ténébreuses. Vous leur montrez ce qu'elles sont et ce qu'elles auraient dû être; l'horreur qu'elles ont d'elles-mêmes les pousse dans le rude chemin de la régénération, et c'est pourquoi on vous nomme les Bienveillantes².

Le châtiment de Socrate consiste pour lui à entrevoir la société qu'il a, en compagnie de maint autre philosophe, désirée et rêvée : la liberté et même la licence démocratique ne sont plus; à leur place règne la tyrannie des Trente, et plus tard la tyrannie d'un seul, Alexandre, Caligula ou Néron. Les dissensions populaires dans la république encouraient le blâme du sage, contempteur des principes d'égalité; elles seront supprimées quand les factions militaires mettront l'empire à l'encan. Un dieu descendra enfin sur terre; le peuple l'écouterà, mais les savants et les prêtres le feront périr. On croira avoir enfin le règne de l'intelligence cher à tous les penseurs en établissant une caste sacerdotale de clercs, tyrannie des âmes pire encore que celle des corps. Les barbares peuvent survenir : on leur livrera la terre, puisque les philosophes enseignent depuis longtemps que la seule patrie du sage est le ciel. Tel est le résultat de la prédication socratique. Socrate, écrasé par ces sinistres tableaux, ne peut qu'implorer grâce. Les erreurs involontaires de l'intelligence sont bien cruellement châtiées. Minos lui explique, comme à un enfant soumis, que le châtiment et la douleur sont le prélude de l'épuration qui ouvrira à son âme l'accès des sphères bienheureuses.

Ce dialogue résume sous une forme condensée et souvent piquante les griefs que Ménard nourrissait contre le père de la philosophie athénienne et contre toute philosophie qui entreprend une critique des traditions populaires et des coutumes léguées par les ancêtres. Malgré toute l'habileté que Ménard déploie pour rendre convaincant son paradoxe, il est permis de trouver que ce n'est pas là la plus admirable des *Réveries*.

2. *Réveries*, éd. de 1895, p. 60.

Ces reproches, dont, d'Aristophane à Nietzsche, on a souvent accablé Socrate, ne laissent pas de déplaire aux esprits moins friands d'originalité, qui persistent à respecter le héros des *Mémorables* et du *Phédon*. Les conversations imaginaires de Ménard se déroulent avec plus d'aisance lorsqu'il ne tente pas ainsi de convaincre ou de prouver. Il est d'ailleurs préférable qu'un dialogue de ce genre choisisse pour ses interlocuteurs fictifs des personnages plus ignorés du lecteur moyen, ou même inventés de toutes pièces; on sent alors plus difficilement les désaccords, parfois criants, entre le caractère du héros et les paroles qu'on lui prête.

Le Voile d'Isis a vraisemblablement été inspiré à l'auteur par l'étude attentive qu'il fit, vers 1863-64, des écrits hermétiques, dont plusieurs sont eux-mêmes des dialogues; une allusion que renferme une lettre de Heredia, récemment publiée³, donne à croire que le morceau fut écrit pendant le voyage de Ménard en Egypte en 1869; il ne le publia en tous cas que le 19 novembre 1874 dans la *Critique Philosophique*⁴.

Ce dialogue est plus dramatique que *Socrate devant Minos*. Le cadre est esquissé, au début, et une progression dramatique éveille la curiosité jusqu'au dénouement; le ton, enfin, semble plus personnel et trahit, malgré la contrainte que s'est imposée l'auteur, son indignation devant le fanatisme chrétien et la ruine de cette Egypte hellénisée des premiers siècles. Hermès suivi de son dernier disciple, le seul que les moines aient épargné, s'avance dans le sanctuaire du temple de Philæ; il va faire d'Asclépios le dépositaire de la science sacrée qui doit se transmettre de génération en génération. Puis il l'enverra vers les sources lointaines du Nil, à l'abri de ces moines persécuteurs qui les traquent dans leur dernier refuge, préserver le voile d'Isis.

Le voile mystérieux n'est qu'un symbole : le trésor du vieil Hermès trois fois très grand est renfermé dans un coffre d'ébène. Là sont les livres sacrés soustraits aux flammes qui dévorèrent la bibliothèque d'Alexandrie; les vieux textes égypt-

3. Lettre du 25 avril 1869, publiée par Jean Monval dans le *Figaro* du 11 nov. 1930.

4. En août 1846, à un moment où il avait déjà fait la connaissance de L. Ménard, Leconte de Lisle avait publié dans la *Phalange* un poème intitulé aussi *le Voile d'Isis*. Mais ce poème phalanstérien, dialogue entre un pharaon désireux de pénétrer le secret de l'autre monde, et un thérapeute qui proclame malheureux les rois ignorants, et entrevoit le bonheur de l'humanité future, ne présente aucune analogie avec *le Voile d'Isis* de Ménard.

tiens, Homère et Hésiode, Empédocle et Orphée, la Thora juive et les livres de la Chaldée et de l'Assyrie, les Védas indiens et l'Avesta rapporté après l'expédition d'Alexandre. Ces livres sacrés sont comme un riche manteau brodé de fleurs et d'étoiles. Pour l'humanité jeune et naïve, ce voile mystique était transparent comme la nature que ces premiers hommes aimaient et comprenaient en frères. Il est impénétrable pour les races vieilles, qui veulent tout analyser et disséquer et ne saisissent plus la langue des symboles. Après la nuit affreuse où semble plongée la race humaine, une renaissance nous est peut-être réservée. Asclépios conservera pour le transmettre à son tour au peuple futur cet héritage du passé.

Pendant que le vénérable Hermès révèle à son disciple les humiliations subies par l'antique religion égyptienne, un bruit de pas et de cris vient troubler leur retraite. L'enfant se précipite pour ouvrir les écluses et protéger le sanctuaire; il est trop tard; les soldats l'ont déjà assassiné; l'évêque Théodore qui les conduit s'avance vers le vieillard et le somme d'abandonner son repaire de superstition. Tandis que les légionnaires de l'empire désormais chrétien recherchent le trésor qu'ils imaginent caché dans le temple, le prêtre fait brûler les rouleaux de papyrus où étaient gravés les secrets religieux de l'humanité; l'Evangile doit dispenser de tout autre livre. Et le dialogue se termine sur une belle tirade où Ménard s'exprime indirectement par la bouche de son Hermès :

Vous blasphémez les Dieux de vos pères, vous détruisez l'œuvre des siècles, vous ne laissez rien à faire aux barbares. Ils reviendront cependant pour nous venger; ils proscrireont votre religion comme vous proscrivez la nôtre. L'Egypte offrira ses mains aux chaînes des esclaves, et, dans l'avenir, quand des voyageurs viendront des terres lointaines de l'Occident pour admirer les ruines de nos temples, s'ils cherchent les descendants de cette forte race qui fut l'aïeule et l'institutrice des nations, ils verront grouiller sur le limon du Nil un misérable peuple de chacals, fouillant la terre où reposent les morts et violant les tombes pour vendre les cercueils de leurs ancêtres.

La beauté grave et triste de ces lignes est le caractère distinctif du *Voile d'Isis* : elle tranche sur la légèreté désinvolte et moqueuse de certains autres dialogues de Ménard et contribue ainsi à donner aux *Réveries* cette diversité qui n'est pas leur moins surprenante qualité. Derrière le récit, en apparence objectif, de la brutalité chrétienne et de la fin lamentable

d'une antique et riche civilisation, on sent frémir la pitié de Ménard pour ces religions mortes et ces chefs-d'œuvre disparus de l'art et de la littérature d'autrefois. Chrétien à ses heures, il n'en aperçoit pas moins les étroitesse du christianisme; il voudrait conserver tout ce qu'ont apporté également de pur et d'élevé les diverses religions auxquelles a cru le genre humain. Son syncrétisme n'est pas l'électisme souriant ou le jeu amusé d'un sceptique moderne; c'est l'expression de sa vive sensibilité, et la plus belle leçon de tolérance.

II

C'est en Egypte encore que se passe *Le Banquet d'Alexandrie*, cette Egypte hellénisée où toutes les sectes vivent côte à côte et subtilisent à l'envi sur le Verbe, l'essence divine et les hypostases. Dans une large communion, Ménard a rassemblé là deux docteurs chrétiens, Origène et le gnostique Valentin; l'Egyptien Tat, fidèle au culte d'Osiris et de la grande déesse Isis qu'il interprète selon les leçons d'Hermès Trismégiste; Chérémon, Nouménios et Porphyre sont les représentants de l'hellénisme, complexe et mystique, mais païen encore, des premiers siècles de notre ère ⁵. Les personnages choisis par Ménard pour exposer les diverses doctrines de la philosophie alexandrine portent des noms réels et s'expriment en effet selon ce que nous connaissons de chacun d'eux; mais l'auteur n'a point prétendu reconstituer exactement quelque événement historique; c'est là une œuvre d'imagination, comme le banquet de *Thaïs* où Nicias emmène le moine Paphnuce, dont cette rêverie semble être le prototype et peut-être la source. Un coup d'œil jeté sur la chronologie nous rappelle d'ailleurs que, si Chérémon vivait au premier siècle, Nouménios et Valentin appartenaient au deuxième, Origène est mort au milieu du troisième et Porphyre en 304 seulement. La forme du dialogue peut se permettre ces libertés, lorsqu'elle recherche une vérité symbolique supérieure aux minuties qui doivent arrêter l'historien.

Ces philosophes, réunis pour célébrer la mémoire de leur

5. Nouménios et Porphyre étaient syriens d'origine, mais grecs d'éducation.

maître connu Ammonios, s'entretiennent de tous les problèmes qu'agitait la spéculation des Alexandrins. Leur conversation, qui se prolonge pendant quatorze pages, n'a point la légèreté que Ménard a su communiquer à certains de ses dialogues. Elle est tout abstraite et sérieuse; nul décor, pas d'attitudes ou de visages. Ces discoureurs sont des idées pures, traduites dans une prose souple et harmonieuse, que l'auteur prête d'ailleurs indifféremment à tous ses personnages, sans s'efforcer de traduire par le style ou le ton les différences des caractères. Il est certes difficile de ne pas être pédant lorsqu'on fait converser des philosophes entre eux; le dialogue de Ménard est tout imprégné de didactisme; mais, développant là ses vues favorites, Ménard n'a pas cherché à les agrémenter par de l'esprit, ou par quelques remarques sensuelles sur l'amour et la femme. Il n'a voulu d'autre charme que la grâce pure et austère des idées; c'est par là surtout que ce *Banquet d'Alexandrie* se distingue des conversations analogues que se sont plus à imaginer A. France ou P. Louys.

Les subtils développements que Ménard prête ici à ses philosophes nous sont déjà connus. Il a fait de ce dialogue un epitome de ses vues sur la symbolique des religions, la cosmologie et la morale. Cette réunion de causeurs chrétiens et païens lui sert naturellement à prouver que toutes les religions ne sont en leur essence que des traductions diverses d'une même vérité. Chérémon prélude à ces savantes agapes (Ménard a d'ailleurs négligé de nous fournir aucun détail sur les viandes qu'on y mange, les vins qu'on y boit, les esclaves ou les joueuses de flûte qui y officient) en répandant une libation sur le feu. C'est là pour ce philosophe un symbole : la flamme porte ces prémices vers le divin éther, et l'homme rend ainsi à la source de la vie ce qui lui appartient. Le chrétien Origène accepte libéralement le rite de son ami païen : la flamme est sacrée pour lui aussi, puisque l'Eternel est appelé dans la Bible un feu dévorant et se révèle au prophète dans le buisson ardent. L'Egyptien n'a point de peine à reconnaître dans cette même flamme le Phta placé à la tête de la sainte trinité de Memphis. Tant d'ingéniosité, qui frise dangereusement le jeu de mots, n'est pas déplacée dans la bouche de ces convives alexandrins, qui comptent parmi eux Porphyre, l'auteur de l'*Antre des Nymphes*; mais elle se prolonge ici aux dépens de l'intérêt de curiosité; car toute cette symbolique du vin et du feu est

déjà connue des lecteurs de Ménard. On aperçoit ici la marque de ce qui deviendra de plus en plus un défaut chez l'auteur : Ménard élargit peu le cercle de ses lectures; il ramène volontiers les conversations sur ses sujets favoris; il ne cherche pas à renouveler son stock ancien d'idées, il semble même désirer le conserver intact, comme une révélation dont il serait le dépositaire, et qu'il rêverait de transmettre à quelque génération future, plus disposée à la foi. Aussi est-il contraint de se répéter lui-même. Au culte du passé qui a toujours été au centre des convictions politiques, religieuses et philosophiques de Ménard, s'ajoute la vénération pour son propre passé. Il se trouve certes encore plus d'une belle page dans ce qu'a écrit Ménard après 1880; mais ces belles pages seront presque toujours la reproduction, habilement amenée, de lignes déjà écrites anciennement dans quelque autre ouvrage, plagiat ou citation de soi-même bien légitime, puisqu'il s'agit d'ouvrages publiés, mais peu lus, et, pour le public, à peine différents d'inédits.

Ce n'est pas d'ailleurs que le *Banquet d'Alexandrie* soit dénué d'intérêt. Il importe, pour bien le connaître, de marquer les limites d'un écrivain; mais cela ne ferme point les yeux au charme que dégagent ces lignes, sobrement et finement écrites, dignes de ces Plotin et de ces Porphyre qui ne sont pas seulement de subtils philosophes, mais de grands écrivains méconnus. Ménard — et c'est pourquoi nul ne songe à revendiquer pour lui une place de premier rang — n'apporte point de vue absolument neuve ni de philosophie originale; mais il repense celle des autres, et réussit à les exposer, non en érudit qui comprend tous les systèmes pour en discerner le fort et le faible, mais en croyant, qui les épouse et les traduit avec plus d'enthousiasme, et plus de clarté, que leurs auteurs. Les conversations que Ménard prête à ses convives sur l'incarnation des âmes, le problème du mal, la grandeur morale du christianisme symboliquement interprété, sont l'expression de ses certitudes ou de ses rêves, tels que nous les avons déjà résumés. Et c'est lui qui, à la fin du dialogue, par la bouche de Nouménios, proclame une fois de plus son credo :

Je cherche la vérité et je la prends partout où je la trouve. Je vois le divin dans la nature et j'adore, sous leurs révélations visibles, les lois multiples de l'univers. La loi morale est aussi une loi divine, et j'adore la conscience, le Dieu intérieur que chacun porte en soi... Pour l'intelligence qui embrasse dans leur harmonie les révélations successives du

divin, toutes les religions sont vraies, car chaque forme de l'idéal, chaque affirmation de la conscience du genre humain est un des rayons de l'éternelle vérité, une des faces du prisme universel.

L'Origine des Insectes et le *Gouvernement Gratuit*, publiés dans la *Critique Philosophique* en 1874, sont des fantaisies beaucoup plus légères que ce banquet de métaphysiciens. Le premier de ces morceaux a mérité d'inspirer à un grand écrivain, qui lisait et goûtait les *Réveries d'un Païen Mystique*, une ou deux jolies pages du *Jardin d'Epicure*; mais le dialogue de Ménard a plus de saveur et de piquant que la méditation d'Anatole France. L'auteur s'y dissimule agréablement pour laisser la place à deux interlocuteurs de marque : Iahveh et Satan. Il fait parler ces personnages, non avec la majesté grandiose d'un Milton ou la sottise ironie que pourrait mettre en un tel dialogue un journaliste boulevardier, mais avec un tact très fin. Ménard s'est amusé à traiter familièrement ce Dieu des Juifs pour lequel il n'a jamais ressenti une bien vive tendresse; il a réussi à écrire un pastiche et une parodie à la fois de quelque vieille tradition rabbinique, et à envelopper sous cette forme vive et brusque une pensée originale.

Dieu vient d'achever sa création et, satisfait de son œuvre, s'apprête à jouir du repos du septième jour, quand le rire moqueur de Satan éclate derrière lui. Le créateur défie son adversaire de faire mieux que lui. Le Diable relève le défi; du « limon démurgique », qui avait servi à Dieu à créer poissons, reptiles, oiseaux, bêtes et hommes, il ramasse les restes déjà secs et, les animant d'un rayon de soleil, il fait surgir devant les anges moqueurs tout un groupe de minuscules insectes. L'éternel lui-même sourit dédaigneusement de ces petits êtres qu'on prétend opposer à sa création : Satan, habile avocat, lui réplique avec une tirade éloquente, digne de ces dialogues amers de Leopardi où l'homme se voit bousculé dans son orgueil et ravalé au dernier rang des créatures. L'homme se croit supérieur à la baleine, qui le dépasse en force et en grosseur; l'insecte est, de même, supérieur à l'homme; armé de solides boucliers, assez petit pour se dissimuler derrière la moindre feuille, assez rapide pour échapper à ses ennemis, il se nourrit du suc des fleurs. Enfin, poursuit le Diable dans quelques phrases qu'à reprises Anatole France :

Pour l'homme, la jeunesse est le meilleur temps de la vie; la seconde moitié de son existence se passe en stériles regrets. Moi, j'ai placé le bonheur au terme de la vie, pour en faire la récompense du travail; quand la chenille est devenue papillon, elle s'envole dans un rayon de soleil, sans autre souci que de jouir et d'aimer. Et je n'ai pas borné le plaisir à un instant rapide, je ne l'ai pas mesuré d'une main avare, comme tu as fait pour l'homme...

— N'insiste pas, dit Dieu, tu pourrais offenser la chasteté des anges.

Le créateur fait piètre figure devant ce flot d'arguments : il se reprend enfin pour rappeler qu'il a donné à l'homme l'intelligence et la liberté; mais, puisqu'il a conservé pour lui la prescience, il n'ignore pas quel usage fera l'homme de ces dons funestes : l'intelligence se trompe, la liberté s'égare; seul l'instinct des petits être créés par Satan est infaillible. Et Iahveh, fronçant les sourcils, conclut : « Parlons d'autre chose ».

C'est la même vivacité d'allures, avec une ironie plus cinglante, parce que les problèmes politiques tenaient plus à cœur à Ménard que les problèmes philosophiques, qui fait du *Gouvernement Gratuit* un petit chef-d'œuvre. Jacques Bonhomme, cultivateur d'un très beau pays, est pauvre et devrait être riche, car ses serviteurs (entendez les députés et les fonctionnaires) le grugent sans cesse. Il a pour marraine une bonne fée nommée Révolution, qu'il appelle à son secours de temps en temps, et renvoie bientôt après, car il la craint autant qu'il l'aime. C'est la fée, qui, dans cette parabole amusante, expose la thèse chère à Ménard : le remède aux maux du pauvre Jacques est trouvé : gouvernement direct et gouvernement gratuit. Ménard reprend une fois de plus ses arguments favoris, d'autant plus volontiers que la forme du dialogue lui permet de ne prêter à ses contradicteurs que des réponses facilement réfutables. L'établissement de la Troisième République avait décidément laissé notre démocrate dans l'opposition : républicque veut toujours dire pour lui tyrannie des fonctionnaires et gouvernement des riches dans l'intérêt de quelques-uns. Quelques années encore, et cet apôtre de la liberté athénienne et de la Commune de Paris se trouvera tout naturellement dans les camps des « anti-parlementaristes », singulier admirateur du Général Boulanger et de Paul Déroulède, comme il l'avait été de Blanqui et de Proudhon. Mais grâces soient rendues à un homme dont les convictions politiques, sans rien perdre de leur énergie, s'expriment dans un dialogue aussi gracieux et dans une prose aussi châtiée.

III

S'il fallait, dans ces *Réveries*, où Ménard a enchassé les pages de prose qu'il désirait léguer à la postérité, désigner le morceau le plus digne du nom trop prodigué de chef-d'œuvre, nul n'hésiterait à choisir *La Légende de Saint-Hilarion*, « de toutes les nouvelles du siècle dernier », a prononcé un juge difficile, « celle qu'on voudrait avoir écrite⁶ ». Ménard s'est essayé ici dans un genre nouveau pour lui. Il avait toujours fui avec pudeur l'expression directe de soi-même; la plupart de ses poèmes, ceux que l'on pourrait appeler lyriques, revêtaient la forme narrative et impersonnelle; mais il était facile de découvrir l'auteur, ou plutôt l'homme, derrière les ouvrages d'érudition de Ménard ou dans ses dialogues entre plusieurs personnages, dont l'un était toujours son porte-parole. Si Ménard a jamais pu être tenté par le genre romanesque — pour lequel il professait une médiocre estime — il aurait pu se décourager après la composition de ses *Lettres d'un Mort*, où la fiction imaginée était la partie la moins réussie du livre. Ses illustres contemporains et amis, Renouvier, Renan et Taine, qui furent tous trois séduits par la forme du roman, ne réussirent pas mieux que lui à « couper le cordon ombilical » et à créer des personnages qui ne fussent pas de purs cérébraux. Le lecteur est d'autant plus surpris de trouver dans cette *Légende de Saint-Hilarion* un modèle achevé de la nouvelle, que ni Mérimée ni Flaubert ni France n'ont surpassé.

Ce n'est pas que Ménard n'ait rien mis de lui-même dans cette « légende ». On y retrouve, habilement fondus, plusieurs développements avec lesquels un lecteur de Ménard est familier; l'auteur s'est, très discrètement, dépeint lui-même derrière le saint du quatrième siècle. Comme Ménard, Hilarion a étudié avec ferveur la philosophie païenne; son christianisme s'accompagne d'une grande liberté d'esprit, car il veut unir les leçons d'Hypatie à la méditation de l'Évangile, et, « dans la solitude où il s'était retiré, à côté d'un crucifix et d'une tête de mort, il avait les poèmes d'Homère, les dialogues de Platon et les livres sacrés d'Hermès Trimégiste ». Les méditations que

6. P. Louys, dans E. Champion, *le Tombeau de L. Ménard* (Champion, 1902), p. 127.

l'auteur prête à son ermite sont celles qui hantaient sans répit l'esprit inquiet de Ménard, celles sans doute qu'il avait faites au cours de son voyage en Egypte, au lieu d'admirer paysages et monuments. Hilarion vieillit dans la solitude et interprète les fables du paganisme avec la subtilité d'un philosophe pour qui les stoïciens antiques et Porphyre n'ont pas de secrets. Si, dans sa Thébàïde, il lutte contre les tentations, il ressemble à Ménard repoussant, dans ses sonnets mystiques, « l'humiliante servitude du désir ». Lui aussi, parmi les chacals du désert, écoute avec une pitié attendrie les plaintes des êtres et des choses et se pose l'angoissant problème du mal.

Une telle transposition de ses inquiétudes philosophiques dans ce personnage n'a pourtant rien qui choque la vraisemblance ou qui rompe l'unité de ton dans cette nouvelle. Ménard s'était si bien refait une âme de païen christianisé qu'il lui était facile de revivre par l'imagination au quatrième siècle de notre ère. Il a au contraire réussi à faire de cette légende antique, qui risquait d'être une pédante reconstitution historique, une œuvre moderne et vivante; il y a réussi, non à force de détails érudits et de couleur locale, mais en chargeant ces pages des préoccupations intimes qui l'agitaient. Ménard, à cinquante-trois ans, venait de connaître la grande passion de sa vie; il avait rencontré, comme Hilarion, une jeune fille, une enfant presque, auprès de ses cheveux grisonnants; il avait été séduit par la jeunesse et le mystère d'un être faible qui demandait sa protection; la femme, pour la première fois, allait jouer un rôle dans la vie de ce solitaire; pour la première fois, aussi, il accordait à la femme un rôle de premier plan dans son œuvre; ce moraliste rigoureux pardonne ici au saint qui a aimé et obéi à la tentation du désir; il se courbe lui aussi devant la Circé qu'il avait maudite.

Ces sources vivantes de la *Légende de Saint-Hilarion*, si délicat qu'il soit de les préciser, importent beaucoup plus que les sources livresques; c'est à elles que l'œuvre doit l'intensité qui l'anime et sa puissance de résonance. Ménard avait toujours vécu profondément ses idées, mais l'intelligence avait conservé le premier rang dans ses créations littéraires, dans ses dialogues comme dans ses poésies. Ici au contraire, son émotion personnelle et sa sensibilité s'emparent du lecteur qui est ému au lieu d'être simplement surpris par l'ingéniosité des paradoxes. Les quelques détails que Ménard a puisés dans les vieil-

les légendes ont été reprises ici dans une tonalité différente. La vie de Saint-Hilarion nous est connue par le récit latin qu'en a fait Saint-Jérôme, à la fin du iv^e siècle; une autre vie de l'ermite avait pour auteur Saint-Epiphane, évêque de Salamine en Chypre, qui avait connu Hilarion; (mais la vie qui nous est parvenue comme attribuée à Saint Epiphane est apocryphe). Les *Acta Sanctorum*⁷ et l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne reproduisent pour l'essentiel la narration de Saint Jérôme, et un ouvrage que Ménard avait pu lire, *les Vies des Pères des Déserts d'Orient*⁸, fait de même. Ces pieux récits n'ont fourni à Ménard que quelques phrases du début sur la jeunesse de Saint Hilarion, la grande intelligence dont il faisait preuve dans ses études et les mortifications qu'il s'imposait au désert. Tout le corps du récit, la tentation du saint, ses désirs et ses regrets, ne se trouvaient pas dans la vieille légende. Nombreuses sont d'ailleurs les vies des saints où est décrite la tentation du péché charnel et de l'éternelle ennemie, la femme. L'originalité de Ménard est ici, non dans le thème, mais dans la manière, qui lui appartient en propre⁹.

Ménard, qui avait fait sa rhétorique sous Louis-Philippe et avait longuement pratiqué orateurs et historiens anciens, possédait parfaitement l'art de la composition. Tous ses livres sont fortement charpentés, mais sans lourdeur. Le judicieux équilibriste des parties est assuré avec délicatesse et selon un art soucieux de se dissimuler. L'édition définitive que Ménard donnera de ses *Poèmes et Réveries* est à cet égard un vrai chef-d'œuvre : poèmes et morceaux en prose y sont distribués selon un ordre caché, mais voulu; toute la complexité d'une pensée parfois contradictoire y est préservée, les morceaux railleurs et sceptiques succédant aux professions de foi religieuses, les sonnets stoïciens aux fantaisies politiques; ce livre, bien peu « clas-

7. *Acta Sanctorum*, Parisiis et Romæ apud Victorem Palmæ, MDCCCLXIX, tomus nonus (à la date du 21 octobre, p. 16-43).

8. *Les Vies des Pères des Déserts d'Orient*, avec leur doctrine spirituelle et leur discipline monastique, par le R. P. Michelange Marin, de l'Ordre des Minimes. Veuve Niel, Avignon, 1741. (La vie de saint Hilarion se trouve dans le volume II, livre VII, p. 276-295).

9. On se rappelle qu'Hilarion est aussi l'un des personnages de *la Tentation de saint Antoine* de Flaubert, qui parut en 1874, une année avant la nouvelle de Ménard. Ménard cependant ne doit rien à son illustre prédécesseur. — Un détail montre l'indépendance de Ménard par rapport aux vies de saint Hilarion : il fait suivre à son personnage les leçons d'Hypatie; or, il ne pouvait ignorer que saint Hilarion est mort, d'après ses biographes, en 371, et qu'Hypatie est née en 370.

sique » puisqu'il est tout vibrant d'inquiétudes, et plutôt étrange ou surprenant que d'une beauté calme et achevée, n'est pas indigne d'être comparé à ce classique du XIX^e siècle, *les Fleurs du Mal*, dont nos commentateurs découvrent aujourd'hui avec étonnement l'architecture secrète.

Cette habileté à composer a grandement servi Ménard dans la nouvelle, c'est à dire dans un genre où l'art doit tendre à concentrer ses effets avec soudaineté et à ménager, avec peu de moyens, un dénouement dramatique. Il a résumé en quelques pages toute la vie de Saint Hilarion, sa vie profonde, la seule qui doit compter chez cet ascète, négligeant tous les détails extérieurs et les enjolivements inutiles. Deux courts paragraphes au début présentent la situation et le personnage principal; le ton, volontairement sec, semble imiter ces entrées en matière désinvoltes où Mérimée introduit, par des considérations archéologiques, une aventure de passion et de meurtre. L'auteur donne ainsi un cadre réel à la légende tirée des doctes Bollandistes; il décrit l'emplacement de l'ermitage où méditait Hilarion et nous prépare habilement, par quelques lignes sur la jeunesse et l'éducation du saint, au récit qui va suivre. Hilarion, en effet, avant sa conversion au christianisme, s'appelait Eros. Il avait étudié les sciences profanes et suivi les leçons d'Hypatie. Ce passé qu'il croyait enseveli reviendra troubler le saint qui se croyait à l'abri des tourments du monde, comme son baptême de chrétienne survit à son insu aux dérèglements de la courtisane Thaïs.

Le corps de la nouvelle comprend lui-même trois actes : trois apparitions viennent troubler sa solitude. La première fois, Hilarion, dans sa promenade solitaire, s'est accroupi près d'une source : une vieille femme surgit devant lui et lui tend une petite fille qu'elle portait dans ses bras. Hilarion va jurer de consacrer cette enfant à Dieu et de la préserver des embûches de la vie; il changera son nom d'Ondine pour celui de la mère de Dieu ¹⁰. Bien des années s'écoulent; Hilarion vieillit dans son hermitage solitaire, et médite sur l'Évangile et sur les livres profanes; il travaille la terre et chaque jour va puiser de l'eau dans le ruisseau de l'oasis. Il a oublié Ondine; mais ce

10. Cette vieille femme, à qui Ménard donne ainsi un rôle dans la légende, est sainte Marie l'Égyptienne (la femme repentie rencontrée dans le désert par saint Zosime, dont Sophronius a raconté la vie et l'ensevelissement miraculeux).

ruisseau, avec la transparence noire de son eau profonde, lui rappelle toujours un regard humain.

Un jour, Hilarion avait suivi le cours du ruisseau jusqu'à la source. L'air était lourd, le soleil du solstice avait brûlé les feuilles des buissons, le vent du sud avait desséché le gazon de la prairie, le murmure de l'eau ressemblait à une plainte, et au lieu de la musique joyeuse dans les hautes herbes, on entendait une lugubre harmonie de soupirs étouffés. Il y a des larmes dans les choses, mais nous, toujours occupés de notre égoïste misère, nous ne les écoutons pas.

Comme il médite plus mélancoliquement que de coutume sur les mystérieux problèmes de la douleur et du mal, le saint entend une voix qui l'appelle de son nom ancien : Eros. Il sur-saute, et reconnaît ces grands yeux noirs de la jeune femme. Elle lui donne à boire dans sa main : il boit avidement, se sent pris d'une ivresse inconnue, et c'est comme mordu par un serpent qu'il entend le bref récit de cette Ondine à qui il avait donné son âme : quelqu'un a pris cette âme, un homme qu'elle aimait. La vision disparaît, mais, dans le ruisseau où se mirent les étoiles, il croit voir encore ces regards pénétrants; il comprend que la jeune fille est sans doute une Nâïade; elle l'a appelé de ce nom d'Eros qu'il portait jadis et qui signifie le désir. Le paganisme qu'il a voulu tuer en lui, le culte de la vie et de la nature, semblent donc triompher; il lutte contre ce piège du démon, il essaie de prier; c'est en vain.

Une fois encore, Ondine lui apparaît et lui demande sa protection. On la poursuit, on la maudit de toutes parts, « Tu es trop belle pour être mauvaise », s'écrie Eros;¹¹ il l'entraîne sur un bateau qui remonte le Nil; elle s'endort, la tête sur son épaule. C'est la seule touche presque sensuelle de ce chaste récit. Hilarion l'aime maintenant sans retour. Toute la nuit, il la contemple; et ses méditations s'élèvent de cette frêle nature qu'il désire, mais qu'il veut sauver, vers le ciel qui là-haut le regarde. Cette chaste nuit d'amour a inspiré à Ménard l'un de ses plus beaux couplets, dans cette nouvelle que l'on voudrait citer tout entière :

Le chant monotone des rameurs se mêlait à la cadence des rames dans l'eau du fleuve. Le ciel était plein d'étoiles. Il regardait la voie

11. Dans toute cette légende, par un symbolisme subtil, Ménard semble avoir voulu désigner par la jeune femme la tentation de la chair et la beauté de la nature et des choses. Le christianisme a voulu nier cette beauté, mais elle subsiste et détourne du Dieu jaloux les pensées des humains.

lactée, qui est le chemin des âmes. C'est de là qu'elles sont descendues, à l'appel du désir. L'ivresse de la vie alourdissait leurs ailes, et elles sont tombées captives dans la prison du corps. Mais celles qui s'aimaient là-haut se rencontrent toujours et se reconnaissent. Hélas! pourquoi faut-il qu'elles se rencontrent quelquefois trop tard? Si on pouvait, par la seule puissance du désir, s'envoler vers la patrie, éternellement seuls dans les bras l'un de l'autre, là-haut, dans le bleu, l'emportant sous mon aile, loin des hommes et des anges, plus loin encore, au delà des dernières étoiles, au delà du regard de Dieu (p. 126-7).

Le lendemain, à l'aube, Hilarion prend la nymphe par la main et la conduit au couvent fondé au bord du Nil par Sainte Marie l'Egyptienne. Ondine entre, la porte se referme sur elle; « il lui semblait qu'une main lui tordait le cœur. Il comprit que tout était fini et qu'il ne la reverrait jamais plus en ce monde; était-il bien sûr de la retrouver dans l'autre? » Il refait en sens inverse, le cœur saignant de douleur, le chemin parcouru avec Ondine. Il se prosterne dans sa cellule devant son crucifix : le Christ semble le maudire dans sa colère. Il pleure sans fin, fou de passion et de regret éperdu. Il implore la pitié de Dieu, et meurt. Deux anges planent sur lui : « Il est vaincu, dit l'ange noir, il est à nous. »

L'ange blanc écoute quelques instants et dit : Silence, on prie pour lui, il est sauvé!

L'émotion personnelle dont Ménard a chargé ces pages ne suffit pas à expliquer leur perfection unique dans l'œuvre d'un homme que rien, dans ses travaux antérieurs, ne préparait à aborder le genre de la nouvelle. Cette profonde émotion ne réussit à se traduire avec bonheur que grâce à une technique savante. L'action, pressée comme elle doit l'être dans un conte aussi court, ménage les effets de surprise pour aboutir à un dénouement dramatique. Le récit est varié avec art; il se passe surtout en méditations, l'action étant toute psychologique. Ménard donne sans cesse la parole à Hilarion, ou même lui prête, sous forme de discours indirects, des « monologues intérieurs », par lesquels nous pénétrons dans les pensées secrètes du saint. Mais ce qui surprend davantage chez un auteur qui, dans ses vers, avait rarement réussi à broser le tableau d'un paysage, les descriptions ici témoignent d'une vision aigüe du concret : Ménard évoque à plusieurs reprises, avec une netteté saisissante, le décor où vit et aime Saint Hilarion. Sa palette n'a pas l'éclat et la richesse dont Flaubert aurait pu charger des descriptions analogues; Anatole France

lui même est plus prodigue de détails concrets dans la peinture de la Thébàide qui ouvre son roman de *Thaïs*. La note originale de Ménard est plutôt cette naïveté dont il empreint son récit. Le charme qui se dégage de cette *Légende de Saint Hilarion*, malgré tout ce que Ménard y a incorporé de lui-même, de ses inquiétudes philosophiques et des tentations de son âge mûr, est plus proche des vies des saints que les récits ironiques d'Anatole France ou la reconstitution un peu dure et artificielle de *Saint Julien l'Hospitalier*. Ces pâles descriptions, ces effusions mystiques du saint, ces chastes apparitions de nymphes et d'anges rappellent la grâce molle et alanguie, si séduisante pour les âmes rêveuses, de quelque primitif siennois.

L'homme qui a pu, en une dizaine de pages, ébaucher la peinture d'un caractère¹², évoquer une atmosphère à demi surnaturelle et redire cette émouvante histoire d'une âme en lutte avec les tentations de la chair, sans tomber un seul instant dans la déclamation, dans l'affectation ou dans l'ironie, est évidemment un grand artiste. Prosateur, il n'a plus de ces défaillances qui gâtaient ses plus jolis vers par quelque platitudes, quelque cliché trop usé ou quelque rythme maladroit; la justesse de ton est irréprochable, et la poésie discrète de son style suggère toujours plus qu'elle n'exprime. On relit cette nouvelle — et elle supporte aisément d'être relue — et l'on se demande pourquoi Ménard n'en a pas tenté d'autres. L'artiste consommé qu'il pouvait devenir parfois aurait pu renouveler sa tentative. Mais ce n'est pas impunément que l'on crée avec sa chair et son sang. Ménard avait mis dans cette *Légende de Saint Hilarion* l'élixir de ses méditations les plus intimes et la profondeur de sa sensibilité et de sa pitié; il a préféré se taire plutôt que d'affadir la grâce de ces pages. Il termine, avec cette nouvelle, la composition de ces *Réveries* qui vont être sa dernière tentative pour saisir l'attention du public français; cette attention restera bien distraite; mais il ne cherchera jamais à la forcer en haussant le ton ou en répétant une réussite qui

12. Il est rare, en effet, de trouver dans une nouvelle aussi courte l'étude approfondie d'un caractère; la jeunesse d'Hilarion, la tournure d'esprit de ce chrétien hellénisé, les regrets soudains du bonheur manqué, les retours des tentations charnelles après une vie trop pure, tout cela est évoqué avec le souci de dépeindre un personnage complexe et de marquer le passage du temps, au lieu d'immobiliser un moment de la durée, comme le fait souvent la nouvelle.

reste d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare dans son œuvre.

IV

Louis Ménard, comme beaucoup de ses contemporains au xix^e siècle, s'était d'abord essayé à la poésie avant de se faire une prose artistique et personnelle. Sa poésie, le plus souvent, n'atteignait pas à cette perfection achevée, la seule qu'admette l'art des vers; comme écrivain en prose, Ménard sera moins indigne d'être rapproché des plus grands de ses contemporains; ce sera encore un titre curieux à l'originalité que d'avoir déployé un talent remarquable dans ces deux genres d'écrire, si différents et cependant de plus en plus difficiles à distinguer l'un de l'autre; si les vers de Ménard étaient parfois les vers d'un prosateur, sa prose sera celle d'un poète dans le meilleur sens du mot, ailée et gracieuse, et jamais guindée et ampoulée, comme trop de proses dites poétiques au xix^e siècle.

Derrière la trame serrée de ce style, on retrouve quelques influences, harmonieusement fondues : c'est tout d'abord la marque des solides études classiques faites par l'auteur au collège. A la longue pratique des traductions, Ménard doit sans doute quelque chose de ce sens pour la justesse et la propriété des termes, qui donne à sa prose son allure châtiée. Il a lui-même prôné toute sa vie l'utilité des vers latins, comme l'exercice le plus capable d'assouplir l'oreille aux variétés de rythme, et il s'était, dès sa jeunesse, préoccupé des questions d'harmonie et de nombre, tant en prose qu'en vers; enfin, cette forte culture classique, cette existence presque tout entière consacrée à méditer sur de vieux in-folios, se traduisent dans le style de Ménard par une discrétion, un tact affiné, une ironie concentrée et jamais brutale, qui, jusque dans les lettres rédigées sous le coup de quelque colère politique ou dans ses pamphlets, distinguent notre auteur d'un Jules Vallès ou d'un Veuillot. Ménard a moins de verdeur et de violence; il est toujours resté attique.

Après cette admiration pour les prosateurs grecs, que Ménard subit docilement au collège et ne renia jamais ensuite, il fit connaissance avec ces auteurs français contemporains, que les programmes alors bannissaient rigoureusement. Les roman-

tiques, de Rousseau et Chateaubriand à Michelet, apportaient à la jeunesse la révélation d'une prose riche en ressources musicales, autrement caressante que celle de Fénelon, de Rollin ou de l'abbé Barthélémy, les auteurs préférés de l'administration universitaire. Ménard se passionna pour les écrivains romantiques, dans le sens où romantique alors désigne ce qu'il y a d'ardente révolte, d'idéalisme inquiet et chimérique, dans l'âme de la jeunesse; il fut romantique, aussi, en ne se mettant point à travailler comme un bureaucrate ou à s'enrichir comme un financier; en ce que mécontent du présent, Ménard se forgea un idéal, et l'exila loin de la réalité, dans un passé reculé¹³. La prose de Ménard, à ses débuts, se ressent de l'influence romantique, les sujets que traitait le jeune érudit (sujets de philosophie, de politique ou d'histoire) ne pouvaient lui permettre d'imiter un Chateaubriand, éternellement préoccupé de soi, ou un romancier tel que Balzac. Beaucoup plus près de lui, un Michelet, un Quinet, transportaient dans l'évocation historique ou dans l'éloquence universitaire l'éclat brusque et les ressources musicales de la phrase romantique.

De 1849 (*Prologue d'une Révolution*) et même de 1859 (*De la Morale avant les Philosophes*) à 1875-76, années où il publie ses *Réveries*, on peut suivre dans la prose de Ménard la courbe d'une évolution clairement marquée. Au style oratoire des débuts, se substitue une phrase plus courte, plus nerveuse, surtout dans certains dialogues ironiques; à la recherche de l'éclat, de la formule saisissante ou pittoresque, succède un art plus sobre, plus avare de moyens, plus dissimulé par l'art. Une telle évolution est sans doute la marche naturelle d'un esprit qui, en mûrissant, renonce à l'exubérance de la jeunesse, s'attache à des qualités plus discrètes et plus volontairement sèches; elle correspond aussi à l'évolution générale du xix^e siècle qui, après l'orchestration sonore du concert romantique, a voulu soumettre son vers comme sa prose à une discipline plus retenue et à une épuration sévère. On a remarqué d'ailleurs que tous nos écrivains, après avoir écrit avec feu leur *René*, leur *Avenir*

13. Rioux de Maillou, dans la préface de son édition des *Réveries* (Crès, 1911), p. 3 et 6, se plaint à répéter que Ménard ne fut pas grec, mais le devint, « ce qui est le contraire de l'avoir été naturellement », et qu'avant tout, cet homme qui se voulait grec était un romantique. Nous n'y contredisons point, pourvu qu'on s'entende sur le sens de ces termes : on est presque toujours « grec » contre quelque chose; et on peut être à la fois, croyons-nous, romantique et éperdument grec; l'exemple de Keats est là pour le prouver.

de la Science, leur première *Tentation de Saint Antoine*, leurs *Nourritures Terrestres*, en sont venus à adopter sur leurs vieux jours une forme plus sobre, plus musclée, plus proche de Saint Simon, de Montesquieu, ou même de ces Messieurs de Port-Royal, que Renan aimait à citer en exemple d'écrivains probes, vigoureux et sains. La prose de Ménard est allée ainsi en sacrifiant quelques-uns de ses effets et de ses procédés, pour s'enrichir en profondeur.

Ce serait, de notre part, grossir exagérément la valeur littéraire de Ménard que d'étudier sa langue et son style avec une minutie que l'on n'a pas accordée à de plus grands que lui, à la prose d'un Sainte-Beuve ou d'un Renan par exemple. Il est cependant nécessaire de résumer les résultats acquis par une telle étude, si l'on ne veut pas se contenter de la vague banalité qui est trop fréquemment de mise dans cet ordre de remarques.

La langue même de notre auteur ne comporte que de faibles éléments originaux. On n'attend pas de Ménard la création de néologismes, les orgies de pittoresque ou de truculence, qui séduisent parfois les romanciers ou les historiens. Ce solitaire vivait surtout parmi ses livres et ses bas-reliefs, et il doit peu au monde extérieur. A quelques passages, çà et là, on peut deviner le peintre et le critique d'art; encore faut-il avouer que la couleur est précisément ce qui manque dans le langage et les rares descriptions de Ménard. Un certain nombre de comparaisons empruntées à la chimie (*Rêveries*, p. 140, p. 252; *Morale*, pp. 37, 102) nous rappellent que ce prosateur a pratiqué les méthodes scientifiques et a toujours fait sa lecture favorite de certains livres de science; il serait périlleux d'aller plus loin et d'expliquer par là la précision serrée, volontiers un peu sèche, de son style.

Il est, par contre, plus remarquable que cet érudit, cet helléniste qui devait lire les traités des grammairiens anciens ou les dissertations philologiques et mythologiques des savants modernes, allemands pour la plupart, ait réussi à ne jamais gâter les belles vertus de sa prose. Il n'est pas une de ses phrases qui ne se ressente d'un souci artistique; une pointe de coquetterie perce même çà et là chez Ménard; il amène une citation, une référence, un argument, avec une fine légèreté. Son vocabulaire n'est jamais alourdi par ces termes abstraits et interminables auxquels ne répugnent pas, en général, les philosophes et les professeurs (ces expressions telles que « les élé-

ments fondamentaux », « singulièrement intéressant », « remarquablement curieux », etc.). A une époque où un Aug. Comte, un Fourier, parmi ses prédécesseurs, un Guigniaut, un Renouvier parmi ses amis, conservaient une prose embarrassée et lourde, Ménard réussit à discuter de questions tout aussi abstruses qu'eux sans rien sacrifier de son élégance.

Il le doit sans doute en quelque mesure à sa fréquentation prolongée des poètes grecs. Ménard avait une connaissance et un sens inné de la langue française trop sûrs pour « parler grec et latin » en écrivant pour ses compatriotes. Mais il s'était pénétré de la poésie homérique, et aussi, malgré ses diatribes contre les philosophes, de la grâce enjouée de certains dialogues platoniciens. Les expressions homériques, les formules d'invocation antiques, se retrouvent sous sa plume et nous y paraissent presque naturelles, tant l'auteur s'est identifié avec ces Hellènes qu'il relisait sans cesse¹⁴. Les substantifs dominant dans sa prose; les adjectifs y sont relativement peu nombreux, et ne s'y trouvent jamais par simple remplissage ou par redondance¹⁵; l'abondance des conjonctions (car, donc, ainsi, mais, etc.), en même temps qu'elle révèle la tournure d'esprit de l'auteur, habile à suivre son raisonnement et désireux de convaincre là même où il est le plus difficile d'y parvenir semble s'efforcer de rendre le jeu plus souple des particules grecques. Ses phrases, enfin, sont savamment articulées; il a usé du style périodique, surtout dans sa jeunesse; mais, faute de souffle peut-être, et aussi parce qu'il se méfiait malicieusement de l'éloquence, il a très vite adopté le parti de

14. La thèse de Ménard se terminait par une véritable prière antique (*Morale*, p. 286) : « Grâces en soient rendues à ses Dieux protecteurs, aux Dieux de la beauté, enfants de la lyre d'Homère, aux Muses, à la sagesse antique sortie tout armée du large front de Zeus, et à la Terre féconde, nourrice des Héros. »

15. Il y a par exception certains passages où Ménard a eu recours à un plus grand nombre d'adjectifs; même alors, il les emploie avec un souci de précision qui ajoute au sens et n'est pas simple procédé oratoire. Voici par exemple un passage de la *Morale* (p. 32), très caractéristique de la prose de Ménard par son mouvement. La première phrase dit sa pitié pour les morts, en termes énergiques et attristés à la fois. Puis il évoque la crémation du mort, et, se replaçant dans l'état d'esprit du Grec ancien, il suggère en termes plus subtils, presque mystiques, la possibilité consolante de l'autre vie. « La pieuse coutume de brûler les morts éloignait de la pensée cet odieux supplice d'une lente pourriture; c'était bien assez d'être séparés de ceux qu'on aimait, sans les jeter en pâture aux vers avides. Un peu de cendre blanche recueillie dans l'urne sacrée restait comme un souvenir aux mains de leurs amis; le reste s'évaporait comme la fumée d'un sacrifice, et l'on croyait sans peine qu'avec les dernières étincelles de la flamme, cette autre flamme, cette lumière intérieure qui les avait animés, vêtue d'air, invisible et présente, retrouvait une vie nouvelle au sein de l'éther sans bornes. »

briser ses périodes. Sa phrase favorite est devenue la phrase courte, de 15 à 20 syllabes parfois, où dominent les substantifs et des verbes volontairement minces et incolores (il y a, fait, trouve, etc.). Un exemple frappant en est cette conclusion de la *Lettre d'un Mythologue* : une série de petites propositions juxtaposées sans nul souci d'assurer la continuité harmonieuse du développement; l'effet, un peu brusque et heurté, n'en est pas moins voulu, et très heureux. Le grand nombre des coupes traduit l'émotion haletante de l'auteur mieux que ne l'aurait fait ici une éloquence plus richement drapée; et n'était quelque chose de grêle encore et de ténu dans la musique, on oserait évoquer la célèbre péroration de la *Prière sur l'Acropole* :

La mort aussi est un mystère, entouré comme l'autre d'un inexplicable mélange de respect et de dégoût. Lever les chastes voiles, révéler ce qui s'enveloppe de silence et d'ombre, serait aussi impur et aussi impie que de violer un tombeau. Devant les deux portes de la vie, il y a une horreur sacrée. La lumière souillerait ce qui appartient à la nuit. L'origine et la fin des choses sont les secrets des Dieux.

La thèse de Ménard est, avant les *Réveries*, œuvre de sa cinquantaine, l'ouvrage où l'on peut le mieux étudier ses procédés de style. Le *Polythéisme Hellénique*, paru quatre ans après, comprend encore de fort belles pages, mais l'effort artistique y est moins sensible. Le lecteur moderne, habitué à entendre railler les travaux universitaires pour leur lourdeur massive, serait surpris de feuilleter cette thèse, dont le charme juvénile ne s'est point trop fané après soixante-dix années. Il n'était pas rare, vers 1850, pour les candidats au doctorat, de se laisser ainsi emporter en de nobles mouvements d'éloquence. L'art des professeurs comme des élèves consistait souvent à composer impeccablement et à résumer en de formules heureuses leurs aperçus ingénieux. La thèse de Ménard, replacée auprès de nombreux travaux analogues contemporains, nous semble aujourd'hui d'une éloquence autrement pleine; l'originalité comme la pureté élégante du style ne sont point là pour dissimuler une « inanité sonore ». Ménard y joue en virtuose de ses dons riches et variés; sa fougue l'entraîne impétueusement et communique à sa prose un mouvement rapide, rare dans ces ouvrages érudits, où l'ordre des chapitres doit être soigneusement calculé. L'auteur va droit au fait; il expose en toute franchise l'objet qu'il a voulu atteindre dans son livre, et, sans

ménagements ni nuances, il apporte ses preuves, pour les faire suivre de sa conclusion. Il n'est arrêté ni par le souci de tempérer ses assertions trop hardies, ni par cette ironie désabusée qu'il adoptera plus tard. Une difficulté se présente; il la tourne avec une élégance qui ne va pas sans désinvolture ¹⁶.

Ce mouvement pressé, par lequel Ménard communique au lecteur un peu de l'émotion qui l'anime, s'accompagne parfois de quelque confusion dans l'enchaînement des idées. L'auteur expose ici pour la première fois les notions sur la Grèce, la mythologie, la religion, etc., qui bouillonnaient depuis plusieurs années dans sa cervelle impatiente; le résultat est un livre d'une lecture malaisée. Il faut s'y reprendre à plusieurs fois pour deviner les allusions cachées de l'auteur, et traduire en phrases plus modestes ses formules vives et elliptiques. L'effort de Ménard a porté en effet ici avant tout sur l'emploi de certains procédés qui rapprochent sa manière d'écrire de Michelet et de Quinet, et ne sont pas indignes du premier de ces prosateurs. Quelques tableaux, évocateurs plus que vraiment descriptifs, où il résume et confond en quelques lignes l'aspect physique du pays, le caractère de ses habitants et de ses Dieux ¹⁷; des comparaisons brusques, inattendues, traduisant tout à coup par une image concrète quelque idée chère à l'auteur ¹⁸; enfin les formules frappées avec éclat, par lesquelles Ménard enfonce véritablement dans l'esprit de son lecteur, comme avec des clous d'or, les thèses qui lui sont chères. On pourrait en extraire une quarantaine de *la Morale avant les Philosophes* et résumer ainsi tout le livre : « En Grèce, de quelque côté qu'on regarde, on se sent inondé de lumière » —

16. Voir dans *Morale*, p. 16. Ménard se pose le difficile problème : quels étaient les habitants de la Grèce avant les Grecs? Il le résout en deux mots : « Cette terre était-elle déjà habitée par d'autres peuples? On ne saurait le dire. Mais la nature n'est jamais déserte pour la jeunesse et la poésie », c'est-à-dire que les Hellènes découvrirent des Dieux dans leur sol, leur ciel, leurs fleuves, etc.

17. Par exemple les tableaux de l'Égypte, du désert de l'Arabie, et de la Grèce (*Morale*, p. 14 et 15). Toute cette page 15, caractéristique du premier style de Ménard, pourrait aussi bien passer pour du Michelet de *la Bible de l'Humanité*.

18. Ces comparaisons (qui deviennent aussi des images) abondent surtout dans les premiers chapitres de la thèse de Ménard, où elles donnent à son style une tournure poétique rapide, un peu heurtée, presque biblique. Elles sont beaucoup plus rares ensuite. Cf. p. 8, « cette langue mystérieuse des religions est la seule qui soit accessible à toutes les intelligences. Comme ce prophète juif qui, pour ressusciter un enfant, se couche sur lui et se rapetisse jusqu'à sa taille, la religion parle au simple comme au sage et se proportionne à l'âge et au caractère des peuples » (allusion à II Rois, IV, 34). — Voir une autre image frappante p. 284, lignes 8-13.

« L'ordre dans la liberté » — « La beauté n'a pas de mystères; aussi n'a-t-elle pas de sceptiques ni d'athées; pour convaincre, elle n'a qu'à paraître; on ne discute pas, on tombe à genoux » et, dans les dernières lignes de l'ouvrage, comme pour adresser un vibrant adieu à cette Grèce qu'il a adorée pendant 300 pages, « aucun peuple ne fut plus beau que le sien, et aucun peuple n'approcha plus de son rêve ».

La tristesse désabusée qu'amèneront les années mûrira ce premier style de Ménard et lui communiquera l'aisance, le sourire élégant, qui lui manquent encore. En perdant ces formules, concises et pressées à la Sénèque, ces images encore proches de Quinet ou même de Maurice de Guérin¹⁹, ces anacoluthes et ces ellipses à la Michelet, Ménard abandonnera aussi cette flamme toute pure de la jeunesse et cette intensité d'émotion naïvement exprimée. Le sacrifice était nécessaire, et le goût délicat de Ménard ne l'a pas égaré. Un style aussi chargé de sensation et d'émotion, visant à la formule et à l'image, risquait de se répéter lui-même et de finir dans le cliché. Même un écrivain aussi hautement doué que l'auteur de l'*Histoire de France* et du *Peuple* n'a pas échappé à ce défaut; le Quinet des dernières œuvres semble, pour ses rares et distraits lecteurs d'aujourd'hui, toujours répéter, avec la fraîcheur juvénile en moins les mouvement d'éloquence de ses premiers livres; nous ne sommes pas moins durs pour la prose tendue, volontairement imagée et hachée, de Taine; Ménard, conseillé par un juste instinct, a visé après 1860 à la simplicité — savamment d'ailleurs, car toute simplicité est savante en matière de style. Il a fréquenté ce XVIII^e siècle que sa jeunesse enthousiaste et avide de croire avait désigné; il a étudié avec prédilection les écrivains attiques, Lysias et Thucydide surtout. Le résultat a été cette prose serrée et ferme des *Réveries*.

Il est assez embarrassant de définir avec précision l'originalité propre du style de Ménard dans les *Réveries*. La tendance naturelle de la critique est de considérer à part certains morceaux, que l'on isole pour les commodités de l'analyse; cela

19. On songe plusieurs fois en lisant Ménard que le *Centaure* avait été révélé par George Sand dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1840, alors que Ménard, dans sa dix-huitième année, était tout préparé à apprécier ces ivresses panthéistes revêtues d'une forme riche et nombreuse. Ménard cependant est toujours resté moins passionnément romantique, moins marqué à l'influence du breton de Saint-Malo et du breton de La Chesnaie; sa prose, même dans sa jeunesse, est moins lyrique et plus intellectuelle.

peut convenir à la rigueur à quelques auteurs, qui composent d'abord des morceaux apprêtés et les relient ensuite par d'ingénieuses transitions; mais cette méthode morcellerait à l'excès un style qui ne vise pas ainsi à l'éclat et à la parade, et dont le charme le plus vrai est justement une délicatesse toujours égale, une grâce pareille dans les morceaux techniques et dans les parties plus purement littéraires²⁰. Par ailleurs, l'étude des procédés de style semble mieux réussir lorsqu'il s'agit de ces prosateurs, dont l'art confine à l'artifice, un La Bruyère par exemple, ou ceux dont l'art est l'objet essentiel, un Chateaubriand, un Flaubert, un Barrès. A trop de somptuosités ou à trop de cadences calculées, il en est pour préférer la finesse plus sobre, la grâce plus naturelle de Montaigne ou de Voltaire. Le nom de Ménard ne mérite pas d'être placé sur le même rang que ceux-ci; mais c'est d'eux qu'il s'est rapproché après avoir fait vibrer dans sa jeunesse les lyres du romantisme.

Images et comparaisons se sont faites plus rares dans ce style plus mûr de Ménard. L'auteur ne cherche plus à traduire ses idées abstraites sous une forme concrète. Il recherche dans quelque tradition, quelque emblème concret, un sens abstrait et profond. Sa méthode favorite d'interprétation symbolique des mythes trouve ainsi une application inattendue dans l'art du prosateur. Deux des passages les plus souvent cités des *Rêveries* sont ainsi des applications de ce procédé originel : l'un explique avec ingéniosité, mais aussi avec une émotion mal dissimulée, le sens du dogme des peines éternelles qui avait d'abord choqué Ménard et qu'il avait admis ensuite, en faisant taire en lui la voix de la pitié par raffinement de noblesse morale (*Rêveries*, pp. 290-1). L'autre est l'invocation aux Euménides placés dans la bouche de Socrate que nous avons cités plus haut.

L'auteur n'a pas renoncé à l'emploi de la formule. mais il l'a fondue plus harmonieusement dans le corps de son développement. Il use encore libéralement de l'antithèse; mais ce n'est jamais pour se contenter d'opposer des mots l'un à l'autre. L'art d'écrire devient une « *adequatio rei et verbi* ». Qu'on lise ce passage (*Rêveries*, p. 313) :

20. C'est ainsi qu'*Eros ou la Symbolique du Désir* et les *Origines du Christianisme* (parus l'un dans la *Gazette des Beaux-Arts* en 1872, l'autre en 1868 dans l'*Artiste*), qui traitent de sujets spéciaux et s'adressent aux érudits, sont parmi les pages les plus fermes et les plus belles dans leur nudité apparente que Ménard ait écrites.

Et cependant, sur les débris de la dernière église, la femme viendra prier. C'est que le Christianisme a fait bien mieux que de l'affranchir, il l'a conquise. Ce n'est pas la liberté qu'elle demande, c'est l'amour, qui la choisit et qui la dompte. Sa religion n'est pas la justice, c'est la grâce; sa morale n'est ni le droit ni le devoir, c'est la charité... Qu'a-t-elle besoin d'être Déesse, pourvu qu'elle soit la mère de Dieu, son lys immaculé, son épouse élue, enveloppée dans sa lumière? Elle lave les plaies, elle détache la couronne d'épines, savourant ses douleurs bénies, le cœur percé du glaive, mais le front couronné d'étoiles, ravie, transportée, défaillante, dans le nimbe radieux des assomptions.

La première partie est un exemple de ce style brusque, net, où la construction négative fait ressortir toute la force de l'affirmation qui suit; où chaque mot a un sens très plein. Pas de luxe inutile d'adjectifs. Des verbes et des substantifs se répondant l'un à l'autre. Aussitôt après, sentant le danger de trop prolonger ce jeu d'antithèse, Ménard corrige la concision du début par un couplet plus sentimental. Par les images concrètes, qui évoquent un tableau mystique ou un cantique religieux, il traduit sa conception du féminin mieux qu'il n'eût pu le faire par un développement abstrait et lourd, appuyé de considérations psychologiques ou historiques.

C'est donc négativement — par ce qu'il n'est pas, par ce qu'il cherche à ne pas être — qu'on peut le mieux définir le style de Ménard dans les *Réveries*; et le mérite n'est pas si mince qu'il paraît. Il faut un goût raffiné et une forte volonté de discipline pour s'imposer un tel renoncement; mais l'effort est rarement vain. De tels vœux de pauvreté enrichissent à la longue ceux qui les prononcent; la prose de Ménard, formée au moment où le siècle inclinait à l'éloquence socialiste et révolutionnaire, aux fumeuses épopées humanitaires, aurait pu se perdre dans la grandiloquence et le pathos. Ménard, servi par un sens esthétique inné et la pratique des anciens, a pratiqué ce choix sévère qu'il n'avait pas toujours su faire dans sa vie entre les talents multiples dont il était doué. Lui qui se voulait grec, et ne réussissait pas toujours à l'être, mérite ici d'être appelé attique. La sobriété, la précision serrée de ce style, sa vivacité élégante et ferme, les fines surprises qu'il réserve au détour d'un paragraphe, au coin d'une réplique en apparence anodine, sont un incessant régal pour ses lecteurs.

Le plaisir que procurent ces phrases « comme moulées sur le relief d'une métope du Parthénon ²¹ » reste, il est vrai, trop

21. G. Geffroy, dans sa préface aux *Souvenirs des Autres* de Rioux de Maillou (Crès, 1917), p. xii.

purement intellectuel. Cette prose a la pureté de ligne d'un paysage du Poussin, avec quelque chose de plus intime, un sourire d'ironie plus voisin du lecteur; de l'Anatole France moins virtuose et plus attique qu'alexandrin. On aperçoit du même coup les limites de Ménard comme écrivain : pudeur, tact exquis, souplesse aisée et sobre, élégance, de telles qualités ne vont point avec une imagination exubérante. Sa poésie était d'un cérébral; dans sa prose, on cherche de même en vain, les images rares, soudainement évocatrices d'un monde nouveau, qui prêtent, par leur mystérieux symbolisme, un sens plus profond aux choses réelles. On peut se fatiguer de la phrase de Chateaubriand, ou de Renan; mais ces magiciens ont su ajouter aux qualités que possède aussi Ménard une puissance émotive supérieure : leur phrase est une caresse presque sensuelle, auprès de laquelle cet Attique reste, selon l'adjectif aujourd'hui à la mode, trop « dépouillé », et même décharné et un peu sec.

V

Il y a cependant une musique chez Ménard, comme il y en a une chez Voltaire ou chez Stendhal, moins saisissable à l'analyse, mais non moins réelle que la cadence des proses dites poétiques. Malgré les efforts récents de plusieurs érudits, et le secours prodigué par la musique, la phonétique, l'acoustique, et même l'arithmétique, il n'est pas encore possible de déterminer avec exactitude ce qui fait la valeur rythmique de telle phrase française. Ce problème, le plus important peut-être de toutes les études littéraires, puisqu'il est à la base même de l'art d'écrire, reste le plus déconcertant et le plus mystérieux de tous. Nous aurions désiré pouvoir sonder la prose de Ménard plus attentivement encore qu'une autre, car ç'aurait pu être pour nous un moyen de pénétrer dans la sensibilité profonde d'un auteur, dont nous connaissons mal par ailleurs l'être pour ainsi dire physiologique, les sensations et les perceptions, et même l'inconscient. Nos conclusions, si elle veulent être prudentes, doivent malheureusement rester surtout négatives. Il est aisé de répéter avec Rémy de Gourmont que le style est la traduction involontaire de la physiologie d'un écrivain; il l'est moins de déterminer ensuite à quel trait physique ou

moral correspond dans l'auteur telle allitération favorite, tel mouvement musical.

Ménard n'est ni un grand maître de la prose française, ni un artiste dont les moyens soient très riches et les procédés bien frappants. On chercherait en vain chez lui de ces allitérations sonores chères à un Victor Hugo, de ces effets de suggestion par l'emploi d'une liquide ou d'une nasale, dont savait manifiquement user l'auteur d'*Atala*. Ménard avait rarement à traduire dans sa prose des sons, ou à décrire des paysages. Les sujets abstraits, qu'il traite le plus souvent, ne comportent guère de tels procédés. Rares sont aussi dans sa prose les vers blancs qu'ont prodigués un Lamennais ou un Michelet²². Il est vain, croyons-nous, de s'arrêter trop complaisamment à ces groupes de 10 ou 12 pieds, et de ramener ainsi la beauté d'une prose à celle de vers mal faits, qu'on baptise du nom de segments. M. P. Servien²³ a tenté récemment d'expliquer le rythme de la prose française par le retour régulier de syllabes accentuées, réparties entre des syllabes moins accentuées; sa démonstration, faite à grands renforts de chiffres, est aussi curieuse qu'elle est peu convaincante; appliquée à notre auteur, elle ne donne que de médiocres résultats. Les « zones rythmiques » que l'on peut délimiter dans la prose de Ménard sont en effet peu nombreuses; de telles zones sont le plus souvent des mouvements d'éloquence, d'amples périodes oratoires, et nous savons que Ménard s'est très vite défilé de toute rhétorique, même la plus légitime. Il faut d'autre part une forte volonté de croire pour admettre que ces rares phrases lyriques puissent se ramener à un moule unique. « Que l'espoir — du néant — reste comme un refuge — contre l'éternité — du remords — » (*Réveries*, p. 170) peut, à la rigueur, s'expliquer par une alternance de syllabes accentuées revenant après des syllabes non accentuées, c'est-à-dire par des combinaisons du chiffre 3 et de ses multiples (ce chiffre 3 cher à nos analystes du rythme), 3, 3, 6, 6, 3. Que dire cependant de : « Quand le *présent* n'a plus d'*espérance*, l'*avenir* plus de *promesses*, la *société* des *morts* vaut *mieux* que celle des *vivants* » (*Réveries*, p. 271),

22. Très rares aussi sont ces octosyllabes que l'abbé Bremond a présentés un jour, non sans malice, comme la musique cachée d'une belle prose (H. Bremond, *Les deux musiques de la prose*, Le Divan, 1924, in-8, 119 p.).

23. Pius Servien Coculesco, *Les Rythmes comme introduction physique à l'esthétique*, Boivin, 1930, in-8, 208 p.; et du même auteur, *Lyrisme et Structures sonores*, Boivin, 1925, in-8, 293 p.

qui donne 4, 6, 3, 4, 4, 2, 2, 6; et de bien d'autres que nous nous dispensons de citer.

M. Le Dû a proposé un procédé plus satisfaisant à certains égards²⁴; il divise la prose de Victor Hugo romancier en une série de triades; nous pouvons, à notre tour, retrouver ces triades chez maint autre prosateur, avant et après Hugo²⁵. Ce rythme ternaire, balancé avec symétrie comme un syllogisme, souple et varié dans son harmonie (le terme le plus long étant tantôt le second, tantôt le premier, parfois même le dernier) semble bien en effet satisfaire l'oreille française plus complètement que toute autre combinaison. Il unit en lui les deux éléments essentiels à tout schéma rythmique ou strophique : la variété et l'unité; moins sec et moins monotone que la simple antithèse de deux termes, il permet un balancement plus savant et moins appuyé que la phrase « carrée » à quatre propositions sensiblement égales. Ce rythme ternaire, vieux comme notre prose, semble bien être le moule qui se présente le plus naturellement à toute oreille et à toute plume française. On en citerait maint exemple chez L. Ménard :

Oh ! la tuer, sans la faire souffrir — pendant qu'elle dort — et mourir près d'elle. (*Réveries*, p. 126).

Le monde s'enveloppe dans son linceul — les lumières du ciel s'éteignent une à une — et tout rentre dans la grande nuit. (*Ibid.*, p. 64).

Elle (la poésie) descend — dans le tombeau des Dieux

avec tout — ce que l'homme — a aimé,

avec tous les rêves sacrés — de la jeunesse — du monde. (*Morale*, p. 8).

Il serait trop tentant, et trop périlleux, de vouloir attribuer à cette triade une valeur mystique et d'y voir l'unique secret de la prose française. Pour dix exemples de ce rythme ternaire que l'on pourrait citer chez Bossuet, Rousseau ou Lamennais, on pourrait en apporter trente autres où la période comprend non plus 3, ni 4, mais 6, 7, 8 « segments »; et ces périodes plus longues, plus oratoires, seraient aussi souvent les plus musi-

24. M. A. Le Dû, *Le Groupement ternaire dans la prose de Victor Hugo romancier* (de 1818 à 1831), Hachette, 1929, in-8, 408 p.).

25. Par exemple dans Pascal : « L'homme n'est qu'un roseau — le plus faible de la nature — mais c'est un roseau pensant. » « Le silence éternel — de ces espaces infinis — m'effraie. » « Je ne sais qui m'a mis au monde — ni ce que c'est que le monde — ni que moi-même »; dans Chateaubriand : « Tous les charmes — tous les regrets — de la patrie — mêlés — aux prestiges — de l'amour — saisirent le cœur — du dernier — Abencérage »; « Immobile et muet — il plongeait des regards étonnés — dans cette habitation des Génies »; dans Proust : « J'écoutais cette murmurante émanation mystérieuse — douce comme un zéphyr marin — féérique comme un clair de lune qu'était son sommeil », etc.

cales et les plus magnifiques — le discrédit où est tombé de nos jours tout ce qui est oratoire ne doit pas nous empêcher de le reconnaître²⁶. La nature même de Ménard était trop complexe pour qu'il ait jamais pu adopter ce moule, ce « gaufrier » immuable. La variété qu'il a apportée en toutes choses, avec une pointe de coquetterie, apparaît également dans son style. La forme du dialogue, à réparties vives et brèves, lui rendait d'ailleurs souvent impossible toute recherche de musique, sauf de cette musique qui est l'harmonie des mots mis savamment à leur place et produisant leur maximum d'effet, avec un minimum de moyens²⁷. D'autres fois, et ceci serait le cas pour les passages les plus beaux des *Réveries*, la phrase de Ménard est plus ample que la simple période ternaire, elle ondule longuement, s'élance, s'arrête, rebondit, s'arrête encore, et repart pour un crescendo final, selon un mouvement rythmique que l'analyse ne réussit point à disséquer. Dans le passage de la *Légende de Saint Hilarion* cité plus haut, le plaisir de l'oreille vient d'un jeu de coupes habilement agencé, du choix de certains sons, et surtout d'une exacte correspondance entre le son et le sens. La première phrase se divise en 8 parties de 3, 3, 3, 3, 4, 3, 3, 3 syllabes, égales à dessein, pour suggérer la monotonie régulière du mouvement des rames. Le son « rameurs, rames » est répété pour rendre le bruit même des avirons tombant dans l'eau. Deux propositions plus courtes, plus légères, évoquent, après l'eau du fleuve, le ciel étoilé. Trois phrases, courtes encore, presque sèches, résonnent comme quelque chose de plus lointain; elles traduisent les rêveries perdues du saint, qui oublie un instant ses soucis passionnés pour méditer en philosophe sur la destinée des âmes. Mais il est vite ramené à la

26. Tel passage des mieux réussis de Renan échappe à la réduction au rythme ternaire, par exemple la grande période sur ce que l'Italie aurait pu révéler à M. Feuerbach (*Etudes d'Histoire religieuse*, p. 408-409), et la magnifique tirade du Discours à l'Académie (*Discours et Conférences*, p. 40) : « Ignorer si l'univers... », dont nous ne citerons qu'une phrase, au rythme beaucoup plus complexe qu'un simple agencement de trois termes : « Et, comme ce héros d'un conte celtique — qui, ayant vu en songe une beauté ravissante — court le monde toute sa vie pour la trouver, — l'homme qui, un moment, s'est assis pour réfléchir sur sa destinée — porte au cœur une flèche qu'il ne s'arrache plus. »

27. Voir par exemple cette fin de la préface des *Réveries* : « Les paradoxes de la veille deviennent les axiomes du lendemain et les banalités du surlendemain. C'est seulement quand les idées en arrivent à cette dernière phase d'évolution qu'elles sont acceptées par les femmes, les fonctionnaires, les journaux prépondérants et les académies. » La concision brusque et ironique de la phrase n'exclut pas une certaine musique, mais le souci du rythme n'est certes pas ici prépondérant.

préoccupation qui le torture, à cet amour terrestre qu'il combat et qu'il chérit pourtant; et la fin du passage est une envolée poétique, d'un rythme haletant comme le désir éperdu qu'elle traduit, grandissant vers les dernières mesures et s'élevant enfin, toujours plus haut, au delà même du regard de Dieu.

Le beau passage que nous avons cité p. 109 (Ainsi chaque hiver...) est d'une harmonie plus pleine encore et d'un mouvement de crescendo mieux marqué. Il commence lentement par quelques notes grêles, qui s'enflent peu à peu : « Ainsi — chaque hiver — la terre — prend le deuil — du soleil » — deux coupes nettement marquées et le troisième membre de phrase plus long et plus grave; les sons « er, erre », puis « euil, eil » répétés, résonnent comme une mélodie attristée. Soudain le mouvement repart avec un cri d'espérance, une joyeuse affirmation: trois propositions harmonieusement balancées : « Mais tant que les sphères amoureuses — poursuivront dans l'éther — leurs ellipses divines » (9, 6, 6) semble épouser la courbe sinueuse de ces ellipses décrites par les sphères célestes. La seconde partie nous fait descendre sur terre : un seul mot de 5 syllabes, « épanouira » qui, avec sa consonne explosive, et le son « oui », traduit l'éclosion de toutes choses lors du renouveau de la nature; la fin de la période retombe après une nouvelle courbe, elle-même formée de quatre membres qui se succèdent selon une gradation ascendante, « tous les êtres » (simple adjectif et substantif) « chanteront en chœur » (plus plein avec le son « ont » et l'évocation des voix qui s'élèvent ensemble) « la résurrection d'Adonis — et le retour de l'agneau équinoxial » (complétant le « carré » par deux substantifs, puis deux autres substantifs, suivis d'un long adjectif, qui terminent sur une note de gaieté religieuse et d'élan mystique). La phrase suivante se déroule aussi suivant un rythme complexe (5 propositions, la deuxième et la cinquième plus longues que les autres); la gravité de l'affirmation solennelle énoncée ici est rendue par les adjectifs polysyllabiques tels que « désirable », « éternelle », et par l'abondance des sons « on » et « an »; respectivement 3 fois et 5 fois répétés. Dans la troisième phrase, le ton s'abaisse un instant, se fait plus calme et plus recueilli, comme pour mieux convenir à celui qui est maintenant évoqué, au Dieu crucifié renié aujourd'hui par les modernes, mais roi du monde intérieur et des âmes affligées. Après cette pause, le mouvement repart sur un alléluia enflammé : « Car les Dieux

ne peuvent mourir et... » (la deuxième partie, formée d'une triade, où chaque membre exprime un moment différent de la pensée, la troisième arrêtant le rythme sur le son « adore »), pour amorcer la comparaison ou l'évocation finale, qui, après une courbe ascendante encore (« éblouissante lumière du xvi^e siècle ») retombe sur le mot qui, au pluriel, a toujours appelé les adorations de Ménard : « anciens Dieux ».

Cette musique même reste un peu grêle à côté de la riche orchestration de Bossuet, de la mollesse caressante de Chateaubriand ou de Renan; une fois même qu'on a fait la part des dons moins brillants de Ménard, il reste encore une volonté chez lui de ne pas se laisser entraîner, de résister à l'éloquence comme à la musique trop sonore. « L'harmonie de ses phrases pures et maigres », a justement dit Barrès²⁸; et un autre de ses admirateurs l'a rapproché de Fénelon²⁹; non l'auteur du *Télémaque*, mais un Fénelon attique, avec la pointe de sécheresse ironique que comporte le mot, mais aussi avec un parfum délicat, une souplesse élégante et subtile qui ne sont pas indignes de Platon. Quand tout est dit, le mérite le plus vrai du style de Ménard est encore dans la qualité de l'âme que ce style révèle : une pureté candide et transparente, la noblesse naturelle d'une intelligence habituée à planer dans les hautes régions où se rencontrent les héros d'Homère, les Dieux du polythéisme hellénique et les abstractions de Plotin; une grande avidité de croire corrigée par un sens critique toujours en éveil, une promptitude « romantique » à l'enthousiasme corrigée par une réserve et une pudeur classiques. Cette prose modeste, défiante d'elle-même, possède la vertu qu'André Gide loue par-dessus toute autre chez les vrais classiques : elle sait exprimer le plus en disant le moins; sa musique, timide, est toujours plus qu'un jeu savant de sons; elle parle à l'esprit plus qu'aux oreilles et émeut l'intelligence ou la sensibilité en même temps qu'elle charme quelquefois les sens; si elle n'est pas des plus retentissantes, elle n'en a pas moins de prise, car, selon le vers du poète,

Heard melodies are sweet, but those unheard
Are sweeter³⁰.

28. M. Barrès, *Voyage de Sparte* (Plon, éd. de 1922), p. 2.

29. E. Ledrain, dans *le Tombeau de L. Ménard* d'E. Champion (Champion, 1902), p. 60. « Qui n'a pas lu ces pages ne sait pas jusqu'à quel point de précision élégante peut aller la langue française. »

30. John Keats, *Ode on a Grecian Urn*.

CHAPITRE XI

LA VIEILLESSE ET LE DECLIN (1876-1901)

- I. — Médiocre succès des *Réveries*. — Ménard est de plus en plus isolé et contraint à se répéter lui-même.
- II. — Son mariage romanesque en 1876. — Mésentente avec sa femme. — Mort de sa fille unique. — Les difficultés domestiques accroissent la mélancolie de Ménard.
- III. — Ménard publie, entre 1882 et 1884, une *Histoire des Anciens Peuples de l'Orient*, une *Histoire des Israélites* et une *Histoire des Grecs*. — Sa conception morale de l'histoire. — Originalité de ces livres.
- IV. — Après la mort de son frère (1887), Ménard devient professeur à l'Ecole des Arts décoratifs, puis à l'Hôtel-de-Ville. — Il prend parti, dans la politique contemporaine, pour le boulangisme et l'antisémitisme. — Collaboration éphémère à *la Cocarde* de Barrès. — Campagne contre la vivisection et pour la réforme de l'orthographe.
- V. — Réconciliation avec Leconte de Lisle. — Ménard est célébré par quelques groupes de jeunes : Clemenceau, Barrès, G. Geffroy, Heredia, A. de Guerne, P. Quillard. — Il reste sceptique devant les triomphes du symbolisme et la renommée grandissante de Baudelaire.
- VI. — Portrait de Ménard dans ses dernières années. — Négligence de sa tenue et désordre de son intérieur. — Stoïcisme et avarice; mysticisme et fatalisme. — Sa mort (9 février 1901).

Si la vieillesse des grands hommes, inquiets de voir s'éloigner d'eux les jeunes générations et acharnés à se répéter eux-mêmes pour retrouver leur gloire d'antan, est souvent un triste spectacle, il n'est pas moins triste de se pencher sur les dernières années d'un auteur secondaire, qui n'a jamais connu le succès, et, n'ayant plus rien d'essentiel à ajouter à son œuvre, se demande si son nom même survivra au naufrage du temps. Une mélancolie découragée plane sur la fin de Ménard : sa solitude ne fait que s'accroître à mesure que disparaissent ses compagnons de jeunesse; des chagrins, dans sa vie privée, l'empêchent de se consoler, auprès des siens, des

déceptions que lui a apportées sa carrière d'écrivain ou d'éru-
dit. Ses manières et son caractère, sous l'influence de l'âge, sont
devenus ceux d'un excentrique un peu ridicule, que l'on res-
pecte, mais dont on sourit; sa pensée, enfin, à force de tourner
dans le même cercle, obstinée à ne rien emprunter à ses con-
temporains et à vivre dans son rêve grec, n'est plus capable de
se renouveler; l'âge même et les méditations solitaires ne l'ap-
profondissent point. Dans les vingt-cinq dernières années de
sa vie, Ménard publie encore trois gros volumes et nombre
d'articles ou de brochures; mais aucune de ces œuvres tardives
n'apporte rien de nouveau à ses idées politiques, à son attitude
philosophique ou religieuse. Il est aisé à son biographe d'em-
brasser cette longue période de temps en un petit nombre de
pages.

I

L'année 1876 ouvre cette dernière période de la vie de Mé-
nard; non qu'il mérite déjà le nom de vieillard à 54 ans, âge
où un Victor Hugo, un Renan, sont encore en pleine activité;
l'excellente santé qu'il a conservée jusqu'à ses derniers jours,
et l'intelligence alerte et vive qui ne l'a point déserté, le fai-
saient au contraire paraître plus jeune qu'il n'était. Mais cette
année 1876 est celle où la Troisième République, consolidée par
les premières élections faites depuis l'Assemblée Nationale,
donne à tous les Français l'impression d'un régime stable et
assuré; c'est celle aussi où, coup sur coup, surviennent deux
événements importants dans la vie privée de Ménard : il perd
sa mère, l'être qu'il aimait le plus, auprès de qui il avait tou-
jours vécu; et, après une crise sentimentale presque tragique,
il se marie; cette même année enfin, il publie en volume les
Réveries d'un Païen Mystique.

Ce livre, où Ménard avait condensé le meilleur de sa pensée,
sous une forme ingénieusement variée et agréablement pi-
quante, ne valut pas à son auteur un succès plus éclatant ou
plus durable que ses précédents ouvrages. Il parut le 24 fé-
vrier 1876, chez l'éditeur du Parnasse, Lemerre; il fallut at-
tendre dix ans pour que la première édition pût être remplacée
par une seconde; et la plus grande partie de cette seconde

édition resta invendue jusqu'à la mort de l'auteur, en 1901¹. La faute en est sans doute au public; elle en est aussi à l'auteur, qui ne posséda jamais, et d'ailleurs dédaigna de posséder, l'art de la réclame. Il comptait de nombreux amis dans les milieux littéraires et il lui aurait été facile de susciter sur son livre quelques notices complaisantes; il ne le fit jamais. L'indépendance un peu farouche qu'il tenait à conserver, la solitude de sa pensée comme de sa vie, le privaient par ailleurs de cette entr'aide que se prêtent souvent les camarades d'un même cénacle, les membres d'une même profession. Ménard n'appartenait point à l'Institut ou à l'Université; il ne collaborait pas au *Journal des Débats* ou à la *Revue des Deux Mondes*; lorsqu'en 1867 se fonde l'association des études grecques, il n'en fait même point partie.

La seule équipe avec laquelle Ménard ait accepté de travailler — encore avait-il soin de répéter qu'il n'y était qu'un franc-tireur — était celle de la *Critique Philosophique*. Cette revue fut aussi la seule qui commenta assez longuement, et très élogieusement, la publication des *Réveries*². L'auteur de l'article admirait la noblesse morale des sonnets de Ménard et appréciait le « caractère religieux de son génie », mais il regrettait que cette religion fût si large et si accueillante. Le syncrétisme paradoxal de l'auteur lui paraissait venir de l'imagination plus que de la conscience. « La conscience ne serait pas la conscience si elle n'était exclusive; l'imagination n'a pas besoin de l'être... » Surtout, pour ces philosophes désireux de convertir la France au protestantisme, le symbolisme et le polythéisme de Ménard étaient dangereusement proches du catholicisme. Renouvier et Pillon adressaient au païen mystique le même reproche que le Genevois Amiel à Renan : le polythéisme poétique de l'un, comme le dilettantisme optimiste de l'autre, se passaient du sentiment du mal et escamotaient le péché³.

Le nom de Ménard n'était pas cependant tout à fait inconnu du public; les jeunes revues lui demandaient volontiers sa

1. L'abbé Bremond rapporte la remarque du commis de Lemerre, lorsque les quelques articles nécrologiques parus sur Ménard firent acheter plusieurs exemplaires des *Réveries* : « Ce pauvre homme, il faut qu'il meure pour qu'on s'occupe de lui. » (*Etudes*, 1902, tome 90, p. 81).

2. Ce compte rendu (*Crit. Philos.*, 30 mars 1876, p. 136-9) doit être de Pillon.

3. Nous avons vu d'ailleurs que le reproche n'est pas vraiment fondé en ce qui concerne Ménard; le problème du mal ne l'a jamais laissé indifférent.

collaboration et imprimaient sa prose en l'entourant d'homages respectueux. Le 20 décembre 1875, la première livraison de *La République des Lettres*, revue parnassienne dirigée par Catulle Mendès, où écrivirent Leconte de Lisle, Banville, Mallarmé, Léon Dierx, publiait *L'Origine des Insectes* de Ménard et promettait une chronique régulière du même collaborateur sur les Beaux-Arts. Ménard ne l'écrivit d'ailleurs jamais. L'année suivante, le numéro 11 de *La Science Politique*, dirigée par le professeur de droit Acollas, ne craignait pas de faire lire à ses abonnés un article brillant et hardi de Ménard sur « les classes dirigeantes et les ennemis de la société ⁴ ». Ces articles dans des revues éphémères ne coûtaient pas grand'peine à leur auteur : il y reprenait d'anciens développements qui avaient passé autrefois inaperçus, et auxquels l'âge n'avait d'ailleurs pas donné plus d'actualité.

Ménard désormais va en effet en être réduit à se répéter lui-même. Ses méditations ne sortent guère d'un certain cercle d'idées qu'il avait déjà explorées. Ses lectures comprenaient fort peu de nouveautés littéraires. En politique même, les journaux d'extrême-gauche, dont il dévorait fidèlement chaque colonne, y compris le feuilleton — car le goût de Ménard en matière de roman n'a jamais été bien délicat — l'entretenaient dans son éternelle opposition. Ses vues restèrent obstinément les mêmes jusqu'à la fin de sa vie. Il n'eut pas plus d'indulgence pour la république qu'il n'en avait eu pour le gouvernement de Louis-Philippe ou celui de Napoléon III. Blanqui et Rochefort restaient ses dieux. Ménard ne vit plus beaucoup Blanqui, alors enfermé à la prison de Clairvaux. Il reçut du vieux conjuré un exemplaire dédicacé de *L'Eternité par les astres, hypothèse astronomique*, exposé des rêveries scientifico-mystiques par lesquelles le révolutionnaire trompait l'ennui de sa réclusion forcée. Lorsque, quelques semaines avant sa libération, le 20 avril 1879, Blanqui obtint une imposante majorité des électeurs de Bordeaux — pour échouer d'ailleurs au second tour — Ménard s'échauffa pour défendre la légalité de cette élection. Il trouvait révoltant que cet homme, qui n'avait point eu de part à la Commune, eût été condamné pour sa tentative malheureuse d'insurrection du 31 octobre,

4. Cet article reproduisait les idées favorites de Ménard sur le gouvernement direct, la gratuité des fonctionnaires, etc... Nous en avons discuté les vues dans notre chapitre IV.

et condamné par ces hommes mêmes qui venaient de déclencher une insurrection, couronnée de succès celle-là, le 4 septembre précédent.

Le gouvernement de la Défense Nationale avait pris l'engagement formel de n'exercer aucune poursuite contre les vaincus, déclara Ménard. De quel droit Ferry pourrait-il reprocher à Bonaparte son parjure? Toute société repose sur le respect des conventions jurées... Rappelez-vous le mot de l'Antigone de Sophocle, déclarant au tyran qu'au-dessus des lois écrites, il y a des lois éternelles qui se révèlent dans la conscience de chacun de nous.

Le désir ardent de la justice, la pitié pour toutes les souffrances, restent les deux grands sentiments de Ménard. Ses opinions tranchées en matière de politique l'amenaient souvent à discuter avec son frère René; les deux hommes, malgré les divergences d'opinion qui les séparaient et l'opposition totale de leurs caractères, ne se brouillèrent d'ailleurs jamais. Ils se voyaient quotidiennement, et ils déjeunaient régulièrement ensemble tous les dimanches chez leur mère, et, après la mort de celle-ci, au domicile de René. Leurs vives discussions politiques se terminaient toujours comme la plupart des discussions en ces matières : René, homme rangé et calme, attaché à l'ordre de choses établi, ne réussit jamais à convaincre son frère aîné que ses idées, excellentes en théorie, seraient dangereuses et inapplicables dans la pratique. La soif de justice de Louis dédaignait toute compromission avec la pratique; périssent la France et le monde plutôt qu'un idéal!

Blanqui mourut au début de mai 1881; Louis Blanc (avec qui Ménard était brouillé depuis la Commune) le suivit dans la tombe le 6 décembre 1882, un mois à peine avant Gambetta; Rochefort restait exilé à Nouméa, où Ménard lui fit parvenir en témoignage de sa fidèle admiration un exemplaire des *Réveries*; Jules Vallès vivait encore; en 1879, il essaya de ressusciter *La Rue*, ce curieux hebdomadaire que la police impériale avait supprimé le 11 janvier 1868, après sept mois d'existence. Il s'adressa aussitôt à Ménard :

Mon cher et vieux camarade,

Callet vous a annoncé que *la Rue* allait paraître. Il vous a dit que j'avais songé à vous — non à Ménard le philosophe anti-chrétien, mais à Ménard le proscrit de 48, à Ménard qui a fait en vers l'oraison funèbre des morts de Juin, à Ménard qui a vu beaucoup de lutteurs, qui a eu l'honneur d'être l'ami des vaincus toujours et le mépriseur des victo-

rieux... Mon cher ami, nous devons nous rechercher et nous sentir les coudes. Vous pouvez nous envoyer quelques pages qui s'accrochent à l'actualité par le souvenir des révoltés et des proscrits de jadis. Vous pouvez être très vivant en parlant des morts, plein de flamme et de relief⁵...

Ménard répondit par une lettre enflammée « au citoyen Jacques Vingtras » sur les ennemis de la société. Le journal cessa de paraître avant que l'article de Ménard y eût vu le jour. Il y soutenait d'ailleurs sa thèse favorite et déjà résumée. On peut regretter le temps et l'énergie que Ménard a ainsi dépensés pour une cause bien vaine; mais, à cette époque où ne manquèrent pas les esprits intéressés et les camaraderies trop complaisantes, il est bon de remarquer que Ménard n'essaya jamais de profiter de quelques amis hauts placés pour solliciter la moindre sinécure, pas même un simple ruban rouge auquel il eût pu très légitimement prétendre. A l'origine de toutes ses idées — d'aucuns diraient de ses erreurs — politiques, on discerne toujours la même flamme : cet amour obstiné de la justice, cet idéalisme qui, à soixante ans comme à vingt-cinq, lui fait dire « non » à la réalité mesquine et basse.

II

La jeunesse de Louis Ménard n'avait guère connu que des passions politiques ou intellectuelles. Il serait faux sans doute de faire de lui un adolescent studieux et un ascète abstinant et continent; l'indépendance dont il jouit toujours et son excellente santé le distinguent à cet égard du séminariste Renan ou du philosophe Jules Soury. Ménard avait fréquenté le monde et avait su l'art de plaire aux dames. Mais il n'avait jamais songé à s'attacher à une de ses admiratrices ou de ses amies par les liens du mariage. Un homme aussi peu pratique semblait peu fait pour la carrière matrimoniale. Peut-être cependant la présence à ses côtés d'une compagne qui aurait compris

5. Vallès demandait aussi à Ménard d'aller voir Blanqui en son nom et de lui demander un article. « Obtenez de lui qu'il nous laisse publier des pages doucement éloquentes, pleines de charme, qui sont les miettes de son autobiographie. » Nous avons trouvé dans les papiers de Ménard la lettre inédite de Vallès et la longue réponse, également inédite, de notre auteur.

les bizarreries de son caractère lui aurait-elle permis de se discipliner et de vaincre son indolence pour créer quelques œuvres plus achevées. Quoi qu'il en soit, Ménard vécut seul de 1852 à 1876, à son étage place de la Sorbonne, mais à côté de sa mère qu'il adorait, et qu'il allait retrouver l'été à Barbizon ou à Saint-Valéry-en-Caux.

En 1875, soudain, l'amour entra dans la vie de ce quinquagénaire. La famille Ménard était unie par des liens de parenté à la famille Rioux de Maillou (Mme Ménard mère était née Rioux-Maillou). L'un des membres de cette famille, Pedro, a laissé des romans, médiocres d'ailleurs, et des souvenirs sur son cousin L. Ménard. La sœur de Pedro, Marie, âgée de 18 ans en 1875, était à la fois la cousine et la filleule de Ménard. C'était une jeune fille d'une beauté admirable, dont tous ceux qui l'ont approchée ont loué sans réserve la grâce enchantresse⁶. Son caractère, étrange et quelque peu instable, lui rendait les rapports avec sa famille assez difficiles. Un jour, lasse des reproches paternels, elle s'enfuit de chez elle et alla chercher refuge auprès de son cousin et parrain. La pitié de Louis fut aussitôt émue. Il conduisit la jeune fille chez sa mère à lui, à Saint-Valéry, qui n'en fut pas autrement satisfaite; mère de famille rangée et « bourgeoise », elle se méfiait des manières trop libres de sa nièce. Ménard décida enfin de mettre sa filleule dans un pensionnat religieux à Auteuil; il allait l'y voir quelquefois, et bientôt de plus en plus fréquemment. Il conçut enfin pour elle une folle passion, et malgré la différence d'âge qui les séparait (Ménard avait 53 ans et sa filleule en avait 18), il lui proposa le mariage⁷. Il est difficile de dire jusqu'à quel point la jeune fille fut sincère en acceptant. Elle désirait avant

6. Le bruit courait même — et nous le tenons de bonne source — qu'Anatole France, séduit par la beauté de cette jeune fille, avait songé à l'épouser, et recula seulement devant une considération matérielle : la jeune fille n'avait qu'une dot insignifiante. A. France se maria peu après (le 28 avril 1877) avec Marie-Valérie Guérin de Sauville, qui lui apportait une dot de « plus de 33.000 écus » (P. Calmettes, *La grande passion d'Anatole France*, éd. Scheur, 1929). — On peut aussi se demander si Anatole France n'a pas songé à cette passion tardive et touchante de Louis Ménard en écrivant, quelques années après, *Le crime de Sylvestre Bonnard*. Nous signalons aux curieux cette « source » fort vraisemblable.

7. C'est alors (pendant le printemps de 1875) que Ménard composa *La Légende de saint Hilarion*, où se trouve transfigurée et sublimée par un art exquis l'histoire de cet amour de Ménard. Chose curieuse, cette *Légende de saint Hilarion* étant à l'origine de *Thaïs*, la future Mme Ménard se trouve avoir inspiré indirectement à Anatole France, qui avait déjà admiré sa beauté, quelques traits du personnage de la pécheresse d'Alexandrie.

tout la liberté et l'indépendance vis-à-vis de sa famille : elle vit dans le mariage le moyen le plus rapide pour y arriver. Mais elle ignorait sans doute quelle source inévitable de mésentente pouvait être entre elle et son mari cette différence de 35 années; la grande bonté et la sincérité de son parrain, sa conversation ingénieuse et savante, la réputation dont il jouissait auprès de ses amis éminents suffirent à l'attirer.

Le mariage ne se fit point aussitôt. Louis Ménard se heurta en effet à l'opposition déterminée de tous les membres de sa famille. Ce fut le malheur de cet homme d'un si grand cœur, qui adorait sa mère et avait une véritable religion mystique de la famille, de chagriner sans cesse les siens malgré lui. Il avait abandonné l'Ecole Normale contre le gré de ses parents; il avait refusé, malgré leurs avis, de prendre une carrière; sa mère, après s'être opposée de toutes ses forces à ce mariage disproportionné, et peu raisonnable en effet, de son fils aîné, mourut, de vieillesse et peut-être de chagrin, le 24 janvier 1876, à l'âge de 72 ans. Ménard, malgré la profonde douleur qu'il ressentit alors, se sentait incapable de résister à sa passion : le 2 mai suivant, il épousa Marie Rioux de Maillou.

Sa famille, traditionnellement et sincèrement catholique, fut choquée encore par la résolution arrêtée que prit Louis de se marier devant un pasteur protestant. L'hostilité qu'il avait toujours professée envers le sacerdoce ne fit que s'accroître sous l'effet de sa passion jalouse; la confession était surtout l'objet de ses anathèmes; il proclamait que jamais il ne supporterait que sa femme allât s'agenouiller devant un prêtre, et révélât ses secrets à un autre homme que son mari. Il se convertit donc au protestantisme, et tous deux reçurent la bénédiction nuptiale dans un temple protestant.

Au mois de février suivant (1877), une fille naquit à ce couple si étrangement assorti. Ce fut cette enfant qui tint les parents rapprochés quelque temps encore, car, dès les débuts du mariage, l'entente entre eux se révéla difficile; les torts, sans nul doute, étaient partagés. L. Ménard chérissait tendrement sa femme, mais il était malaisé à une personne gaie et jeune, aimant la société, les cercles d'amis, et les hommages d'hommes considérables, de s'accoutumer à la manière de vivre de son mari, économe au point d'être avare, et si détaché de tous soucis matériels que ni l'ordre ni le confort d'un intérieur sagement administré, ni la régularité nécessaire de la

vie à deux, n'avaient de prix à ses yeux. Sa femme était et se savait jolie; elle était coquette et se donnait l'apparence d'une grande légèreté. Son charme, du moins, n'était pas contestable : Renan, Berthelot, Barrès, et d'autres hommes de lettres moins illustres recherchaient sa compagnie et l'attiraient dans leurs réceptions⁸; elle avait, non pas une intelligence virile, mais un tact très fin et la grande habileté de savoir écouter avec déférence les hommes supérieurs et de leur adresser d'adroits compliments. Un homme a beau être convaincu de son génie, il lui est agréable d'entendre louer ce génie par une femme, surtout si cette femme est jeune, jolie et courtisée.

La famille de L. Ménard ne lui tint pas longtemps rigueur de ce mariage qu'elle avait désapprouvé et combattu. Le père amena un jour sa fille à Barbizon, et chacun accueillit avec joie cette ravissante enfant, qui devint une jeune fille frêle et douce, aussi jolie que sa mère, mais éthérée et idéale comme une Ophélie ou comme cette gracieuse vision de Norvège que Leconte de Lisle a évoquée dans *Epiphanie*. L'éducation de l'enfant fut cependant une nouvelle source de désaccords entre Louis et les siens. Les frères et sœur de Ménard trouvaient naturellement que leur belle-sœur, vive et riante, mais nullement méthodique, manquait des qualités requises pour élever sa fille; ils ne pouvaient malheureusement compter sur leur frère, plus fantasque et plus obstiné encore dans ses paradoxes qu'autrefois, pour apporter dans le ménage une influence stabilisatrice. Cet homme profondément religieux, perpétuellement inquiet sur les problèmes d'origine et de fin, décida, malgré toutes les objurgations d'une famille catholique par tradition et par conviction, de ne donner à sa fille aucune éducation religieuse. Il l'éleva donc en dehors de toute croyance, et s'abstint même pendant longtemps de parler devant elle de ces Olympiens au milieu desquels il vivait. Le résultat inévitable ne se fit pas attendre : l'enfant n'avait que quelques années lorsqu'elle aperçut un crucifix et assaillit son père de questions; celui-ci répondit gravement : « On l'appelle le Christ. Les uns disent que c'est un Dieu qui est descendu sur la terre et a été crucifié; d'autres que c'était un faussaire; d'autres encore pré-

8. Ce qui fit dire plus tard à Ménard, lorsqu'il fut séparé de sa femme : « Je croyais que c'était moi qu'on venait voir, mais je m'aperçois que c'est ma femme; car, depuis que je n'habite plus avec elle, on continue à lui rendre visite, mais personne ne vient plus chez moi. »

tendent qu'il n'a jamais existé. Plus tard, tu liras mes livres⁹. » Une enfant aussi paradoxalement élevée aurait peut-être fini dans le mysticisme ou le fanatisme. La fille de L. Ménard mourut malheureusement très jeune, avant d'avoir pu comprendre pleinement les idées de son père. Elle causa cependant un grand chagrin à son père lorsqu'elle se maria, à l'âge de dix-sept ans. Son fiancé étant catholique, comme la majorité des Français, insista auprès des parents pour que la future fût baptisée; et, malgré les véhémentes tirades du père contre la confession, le mariage eut lieu à l'église catholique (le 6 juin 1894). Ménard refusa absolument d'y assister, et alla habiter pendant quelques jours dans un hôtel rue de Vaugirard, en prétextant un voyage. Il ne pardonna jamais tout à fait à sa femme et à sa fille cette dérogation à ses principes tant de fois proclamés. Et cependant, trois ans après, lorsque sa fille se mourait, minée par la tuberculose, Ménard n'hésita pas à demander l'intercession de la Sainte Vierge et à répandre sur son lit de l'eau de Lourdes.

La mort de son unique enfant (survenue le 7 janvier 1898) fut pour Ménard une insurmontable douleur. Il en a fort peu parlé. Il sembla avoir affiché, pendant ces dernières années de sa vie, une insouciance apparente, qui recouvre sans doute un profond découragement et n'est que le masque d'une sensibilité trop vite et trop souvent froissée. Cette perte fut encore aggravée par des soucis d'ordre pratique. Le mariage de Mlle Ménard, trop hâtivement décidé par une mère encore trop jeune pour n'être pas quelque peu coquette et égoïste, par un père à qui soixante ans d'existence n'avaient pas donné cette méfiance prudente qu'on appelle connaissance des hommes, fut, à tous les points de vue, détestable. Ménard, sûr, et à juste titre, de l'affection de sa fille, lui fit don de toute sa fortune¹⁰; l'enfant subviendrait aux besoins de son père et de sa mère. Ce nouveau Roi Lear comptait sans l'égoïsme d'un gendre peu délicat qui, après la mort de sa jeune femme, refusa de rien

9. Nous tenons la plupart de ces détails de M. René Ménard, le neveu de l'auteur, qui avait quinze ans lorsque naquit Mlle Ménard, et vécut longtemps près de son oncle; ils nous ont été confirmés par la nièce de Ménard Mme Galtier-Boissière.

10. Ménard, sans être véritablement riche, possédait une maison place de la Sorbonne et jouissait d'un revenu de 15 à 17.000 francs de rente. Ses livres ne lui rapportèrent jamais que des sommes dérisoires, quand même il ne dut pas en supporter les frais d'impression.

céder. Ménard et sa femme durent intenter un procès fort compliqué pour réparer leur erreur. Leur demande fut rejetée par le Tribunal civil de la Seine et la Cour d'appel de Paris (le 7 janvier et le 21 juin 1899), et l'affaire alla en Cour de Cassation qui, toutes chambres réunies, cassa ces arrêts le 24 juillet 1901, après la mort de Ménard ¹¹.

Dès avant le mariage de leur fille, les incompatibilités de tout ordre qui séparaient Ménard et sa femme avaient fait de leur ménage une union fort singulière. Ils ne cessèrent jamais, semble-t-il, de s'estimer et peut-être de s'aimer l'un l'autre. Mais il leur parut vite qu'il leur était impossible de vivre ensemble. Mme Ménard alla habiter 73, boulevard Saint-Michel, tandis que Ménard qui, depuis son mariage, avait émigré de son logis (3, place de la Sorbonne) au numéro 2, situé en face, revint prendre possession de son pittoresque « cabinet de travail », si l'on peut désigner ainsi ce grenier encombré de livres, de tableaux et de plâtres, dont le propriétaire flânait plus souvent qu'il ne travaillait. Cete séparation se fit d'ailleurs tout à l'amiable, et les deux époux continuèrent à se rendre visite, parfois même à se rencontrer pour déjeuner, et à s'écrire des lettres presque quotidiennement. Il est probable que Ménard, malgré le silence qu'il a toujours observé sur ce point, et même malgré un certain cynisme qu'il simulait, n'était pas sans souffrir de cette conclusion malheureuse d'un mariage qu'il avait désiré et voulu avec passion. Il était trop vieux pour se corriger de ses défauts, ou pour adopter de nouvelles habitudes. Il fut du moins assez sage pour reconnaître qu'il ne pouvait imposer pour toujours son genre de vie à une femme de 30 ans sa cadette. Il reprit donc sa vie de célibataire, plus que jamais isolé de tous et comme en marge de la société.

III

Ni l'approche de son mariage, ni sa brève lune de miel n'avaient inspiré à Ménard de chants lyriques, comme ceux d'un V. Hugo vieilli mais toujours ardent, ou les poèmes plus discrets de Leconte de Lisle, lui aussi amoureux sur le tard d'une jeune femme. Les adieux à la poésie dits par Ménard

11. Voir *Gazette des Tribunaux*, 7 mai 1902, p. 1-2.

en 1867 avaient été définitifs. Il parlait rarement de ses vers, qu'il traitait négligemment comme des péchés de jeunesse. La troisième série du *Parnasse Contemporain* parut en 1876 sans que son nom y figurât parmi la foule des médiocrités qu'on avait trop obligeamment accueillies.

La naissance de sa fille inspira à Ménard le désir de se soumettre à quelque besogne régulière et, si possible, lucrative. Il voulut un moment, par sa plume, constituer à son enfant une dot : de nouvelles *Rêveries* ou un nouveau *Polythéisme Hellénique* ne se seraient sans doute pas plus vendus que les précédents ouvrages de ce titre; d'ailleurs, Ménard avait livré l'essentiel de sa pensée, et il n'était pas homme à se répéter lui-même sous une forme nouvelle dans l'unique intention de signer de son nom un livre de plus. On se demande cependant pourquoi cet helléniste qui, de l'avis de tous, possédait à fond la langue grecque, et qui savait écrire en français avec tant de grâce et de souplesse, ne nous a pas donné une traduction de l'un de ses auteurs favoris : Homère, Hésiode, Porphyre ou Proclus. Sans doute le labeur minutieux et lent qu'exige la tâche du traducteur a-t-il rebuté Ménard qui, malgré la variété et l'immensité de ses connaissances, travaillait plus volontiers en se promenant par les rues de Paris, en discourant à quelque auditeur docile ou en lisant pour la centième fois les mêmes vieux livres, que la plume à la main dans son cabinet de travail. Sans doute aussi, un bon traducteur devrait posséder des qualités, non moins estimables, mais plus modestes que celles de cet homme, dont la personnalité trop vive aurait difficilement souffert de se taire devant la pensée d'autrui. Nous y avons perdu, car les manuels que Ménard s'imposa d'écrire ne valent pas ce qu'aurait peut-être été une belle traduction de l'*Illiade*.

Coup sur coup, entre 1882 et 1884, cet érudit qui avait refusé d'être professeur publia trois gros manuels scolaires : une *Histoire des Anciens Peuples de l'Orient* (1882), une *Histoire des Israélites* (1883) et l'année suivante une *Histoire des Grecs* (1884). Ces livres, qui comptent respectivement 670, 250 et un millier de pages, témoignent d'un travail assidu; leur auteur, doué d'une excellente mémoire, pouvait rédiger sans notes et sans les instruments de toutes sortes — dictionnaires savants, ouvrages de références, manuels d'archéologie ou de bibliographie — qui sont les indispensables auxiliaires d'un historien

moderne. Une bonne partie de *L'Histoire des Grecs*, nous a-t-on rapporté, fut composée à Barbizon, loin de toute bibliothèque; mais il serait imprudent d'en conclure que Ménard a écrit ces livres « de chic » et en improvisateur. Il suffit de les feuilleter pour s'apercevoir que, malgré leurs insuffisances qu'un laps de cinquante années a cruellement fait ressortir, ces manuels reposent sur une vaste documentation, et dépassent de loin en intérêt tous les ouvrages similaires de leur temps ¹².

S'il est vrai de dire que Ménard, surtout vers la fin de sa vie, ne tenta point de se tenir au courant des progrès de l'érudition contemporaine, il n'en faudrait pas conclure que ces ouvrages de sa vieillesse soient dénués de toute base solide. Son scepticisme en ces matières se refusait à croire que les dernières théories sur la question homérique, le folk-lore ou les langues indo-européennes, fussent forcément les meilleures. Mais il avait lu et relu maint livre sur la mythologie grecque, et la documentation de son *Histoire des Grecs*, sans s'étaler indiscrètement, se devine, à certains indices, très soignée. Grote, Curtius, Otfried Müller, Guigniaut, Preller, Welcker, Thirlwall, Maury, Schliemann, et bien d'autres autorités sont citées çà et là. Sur les peuples de l'Orient ou les Israélites, les connaissances de Ménard n'étaient pas, comme sur la Grèce, de première main; ses chapitres sur l'Egypte (pays où il avait voyagé et dont il avait étudié la religion à propos d'Hermès Trismégiste) sont pourtant riches en informations puisées aux sources: Champollion, Mariette, Maspéro y sont utilisés; sur l'histoire d'Israël, Ménard a consulté Reuss, Renan, E. Havet, et il est au courant des principales hypothèses avancées par les exégètes d'Outre-Rhin. Surtout, cette documentation de Ménard n'est pas uniquement livresque. Il a feuilleté les recueils d'inscriptions, il a aussi, en historien de l'art, observé avec soin les reproductions des monuments, des statues et des bas-reliefs antiques. La richesse des illustrations, toujours intelligemment choisies et copieusement commentées, était vraiment une nouveauté dans ces manuels de 1883; on les feuilleterait encore aujourd'hui avec profit et agrément comme albums d'images.

Le récit des événements, l'explication de leur enchaînement,

12. Il est probable que Ménard qui, depuis plusieurs années, vivait souvent dans la solitude, méditait longuement des développements qu'il n'avait plus qu'à transcrire sur le papier ensuite. Sa conversation elle-même, qui se déroulait, paraît-il, en périodes parfaitement enchaînées, ne faisait sans doute que traduire à ses auditeurs ce qu'il s'était déjà dit à lui-même.

de leurs causes et de leurs conséquences, sont donnés, dans ces manuels, avec exactitude, tout d'abord, et aussi avec finesse. Ménard a senti le charme des faits présentés avec simplicité. Certains chapitres sont des modèles de narration intelligente et claire. La conception qu'avait Ménard de l'histoire exigeait cependant davantage. « L'histoire ne consiste pas seulement dans la succession des événements; la connaissance des idées est plus importante que celle des faits », a-t-il déclaré ¹³.

Par ces idées, il n'entendait point les thèses que certains historiens, partisans ou adversaires du christianisme, du Moyen Age, de la Révolution française, se sont plus à mettre en œuvre sans impartialité. On ne peut reprocher à cet helléniste de grave injustice, même envers le peuple juif, pour qui il ne ressentait nulle tendresse. Ménard anime les faits et les dépasse, parce qu'il revit, en ce passé qu'il raconte, avec son imagination et toute l'ardeur de sa sensibilité; il se range délibérément parmi ces auteurs qui confondent dans un passé lointain leurs regrets et leurs rêves, ce qu'ils blâment dans le présent et ce qu'ils espèrent dans l'avenir; pour qui l'histoire, suivant la phrase hardie de Carlyle qu'aimait à citer M. Paul Bourget, « n'est pas une misérable chose morte, bonne pour être fourrée dans des bouteilles de Leyde et vendue sur des comptoirs ». Ménard, païen quelquefois mystique, cependant toujours maître de lui et discrètement railleur, ne possédait pas, cependant, l'imagination enflammée et l'exubérance d'un Carlyle ou d'un Michelet.

De plus — et ceci est assez étrange — les idées que notre historien désire inculquer à ses lecteurs sont, venant d'un idéaliste toujours si peu apte à la vie courante, essentiellement pratiques. L'histoire, telle que la raconte Ménard, doit « moraliser le présent et l'avenir par l'étude du passé ¹⁴ ». L'enfant est un futur citoyen et un futur électeur; l'histoire de l'antiquité commence donc son éducation politique, qu'achèvera plus tard l'histoire contemporaine. Ce but pratique déterminera l'attitude de l'historien. Il ne s'efforcera pas d'adopter une attitude d'entier désintéressement de toutes choses : il continuera à appartenir à un pays et à un siècle, et à montrer, par les erreurs ou au contraire les mérites du passé, les imperfections de l'état social et politique dans lequel il vit. Avant tout, Mé-

13. *Histoire des anciens peuples de l'Orient* (Delagrave, 1892), p. 14.

14. *Histoire des anciens peuples de l'Orient*, p. vi.

nard historien s'efforce de ne pas bannir la morale et la justice de ses livres; la doctrine contemporaine qui répugnait le plus vivement à ce révolutionnaire était le matérialisme et le déterminisme historique, qu'avait justement enseignés un autre révolutionnaire, Karl Marx. L'inflexible dépendance entre les causes et les effets que nous voulons établir après coup était, à ses yeux, une chimère malfaisante. Il n'y a ni ordre nécessaire dans les événements de notre planète, ni désordre purement fortuit; il y a une loi de justice et d'expiation. *L'Histoire des Israélites* se termine sur le tableau du monde païen vaincu par le petit peuple juif et ses héritiers, le Messie de Nazareth et le converti du chemin de Damas. Cette destruction du polythéisme antique était ce que Ménard déplorait le plus vivement dans l'histoire; et cependant il s'y résigne comme à un témoignage de la justice immanente.

Le dernier des poètes païens, Rutilius Numatianus, s'écriait au milieu des ruines de la civilisation et de l'empire : « Plût au ciel que la Judée n'eût jamais été conquise ! La peste extirpée de chez elle se répand au dehors et une nation vaincue opprime ses vainqueurs. » Si ce poète avait eu un peu de la foi vive des gens qu'il méprisait, si sa religion avait été autre chose pour lui qu'une forme littéraire, il aurait reconnu que cette conquête du monde romain par la pensée juive n'était qu'une juste revanche des horribles guerres de Titus et d'Hadrien, et une preuve éclatante de la justice des Dieux. Les événements humains ne sont ni les effets d'un hasard capricieux, ni les phases d'une évolution nécessaires; ils sont les conséquences morales d'une grande loi d'équilibre qui est la Némésis de l'histoire ¹⁵.

Cette leçon morale de l'histoire, Ménard la tire çà et là à l'usage de ses jeunes lecteurs. Son *Histoire des Grecs* tout entière propose aux modernes l'exemple de l'autonomie communale des peuples helléniques; cette autonomie de chaque cité, née du polythéisme (chaque peuple adorant ses héros et ses dieux), a favorisé le développement de l'art et a créé la science politique; elle a toujours maintenu les deux principes auxquels Ménard n'a jamais renoncé : l'exercice direct du pouvoir législatif et la gratuité du pouvoir exécutif et des fonctions gouvernementales. L'enseignement moral de cet historien n'est pas très distinct, on le voit, de la propagande politique — propagande bien inoffensive, tant ces rêves de fédéralisme à la grecque sont irréalisables.

15. *Histoire des Israélites* (Delagrave, 1883), p. 247-8.

D'autres fois, plus subtilement, l'auteur, à propos de quelque événement de l'histoire juive ou de quelque vieille inscription égyptienne, glisse une maligne allusion à son époque. L'ironie abonde dans ces pages bourrées de faits et de citations; elle relève agréablement la saveur des développements auxquels le cadre de ces ouvrages scolaires imposait quelque sécheresse. On sourit par exemple en lisant soudain dans *L'Histoire des Anciens Peuples de l'Orient* (p. 39-41). « Les Egyptiens ont toujours été une race de scribes; cela n'a rien d'étonnant dans le pays du papyrus. Ce qu'on nommerait aujourd'hui leur bureaucratie était aussi paperassière et probablement aussi inutile que la nôtre. » Et plus bas : « Parmi ces fonctionnaires, on est étonné de trouver dès la sixième dynastie un « conservateur de la maison des livres ». A moins de supposer que ce titre fût une sinécure, comme cela arrive quelquefois chez nous, on doit en conclure qu'il y avait dès lors une bibliothèque royale. » p. 41). L'ironie devient plus âpre s'il s'agit de flétrir la servilité d'un peuple aveuglément soumis à son despote. A propos de la « platitude écœurante » des Egyptiens, adorateurs de leur roi, Ménard s'écrie : « Cette idolâtrie monarchique est bien plus choquante pour la morale que le culte des animaux tant reproché aux Egyptiens. » Et le temple de Salomon, tant célébré par les vieilles légendes, n'arrache pas à Ménard d'exclamations admiratives : « Dans les monarchies, le luxe de la cour, au lieu d'irriter le peuple, qui en paye les frais, lui inspire une sorte de fierté et il s'en réjouit comme s'il en avait sa part ¹⁶. »

Cet esprit voltairien que Ménard a répandu dans ces pages de manuels s'accompagne d'un style voltairien aussi, agile et léger, élégant avec une apparence de naturel, qu'il est rare de rencontrer dans ce genre d'ouvrages. Si vraiment Ménard avait écrit en cinq ou six mois ces quelque 2.000 pages, il aurait possédé des dons d'écrivain fort exceptionnels, et une facilité supérieure même à celle du prosateur des *Mélanges* et de *L'Essai sur les Mœurs*. Ce langage toujours pur et châtié, ces phrases courtes et vives qui rappellent le style d'une conversation diserte, donnent à ces volumes d'histoire élémentaire un air de distinction, parmi la foule des manuels lourdement ou négligemment rédigés. Des qualités aussi rares rachètent ample-

16. *Histoire des Israélites*, p. 73.

ment les défauts que l'on peut reprocher à l'historien. Seule *L'Histoire des Grecs* constitue un livre vraiment original; et l'histoire des peuples de l'Orient, quelque soin qu'y ait apporté un homme largement cultivé et curieux de toutes les religions, ne fait que vulgariser les travaux des savants tels que Maspéro ou Burnouf. Le chapitre sur le bouddhisme est le seul vraiment précieux pour nous, car il nous permet de connaître l'attitude de Ménard envers cette religion hindoue qui avait séduit son ami Leconte de Lisle. Dans ce domaine, il semble d'ailleurs que le rôle d'initiateur doive rester au poète; Ménard admirait la morale bouddhiste et le respect religieux témoigné aux animaux l'attira de plus en plus à mesure que la pitié pour toutes les souffrances imméritées l'irrita davantage contre la cruauté de ses contemporains, et surtout contre la vivisection. Mais son culte exclusif de la Grèce, à la quelle il compare sans cesse et immole les religions orientales, ne lui a pas permis de pénétrer avec une entière sympathie dans l'âme de ces croyances orientales.

Envers le peuple juif, l'impartialité de Ménard est au contraire d'autant plus méritoire qu'elle lui était plus difficile. Il connaît fort bien l'*Ancien Testament*, mais il l'interprète parfois avec une liberté qui frise l'impiété. Le symbolisme par lequel il traduit en langue courante les miracles d'Iahveh est souvent plat et enfantin¹⁷. L'ironie, à laquelle invitent les récits des cailles envoyées par Dieu, de Josué arrêtant le soleil, est aussi un peu facile; elle rappelle encore Voltaire, puisqu'il faut plus d'une fois citer ce nom à propos de Ménard, mystique à certaines heures, mais fort spirituel et ironiquement intellectuel à d'autres. A une époque où les historiens de la religion, Renan en tête, se montraient volontiers durs pour leur prédécesseur du XVIII^e siècle, il est assez piquant de voir Ménard prendre le parti opposé : « Si Voltaire a fait de la pauvre exégèse, répond-il à Renan, c'est grâce à lui que nous avons le droit d'en faire de la bonne. » Du moins, Ménard n'accabla point sans nulle contre-partie le peuple auquel il reproche sa théocratie. Il ne fait pas difficulté de reconnaître que, sous le rapport littéraire, les Juifs tiennent le premier rang parmi

17. Le pacte d'alliance entre Dieu et Abraham, par exemple, veut dire que « chaque fois qu'un peuple s'écarte des principes moraux qui sont sa grandeur et sa force, sa vie et sa raison d'être, il est puni par une prompte décadence ». (*Hist. Israël.*, p. 7).

les nations orientales, et que les Psaumes dépassent de loin les hymnes védiques ou les litanies égyptiennes sur la mort; et, écrivant pour des enfants nés après la défaite de 1871, il ne peut s'empêcher d'acclamer le patriotisme étroit, mais intense, des Juifs :

Ce petit peuple, entouré, puis subjugué par des voisins plus nombreux et plus forts, dont il ne diffèrait ni par la race ni par la langue, s'en est distingué par la religion; cette religion est la forme idéale de son patriotisme; elle domine et remplit son histoire, et tous les miracles dont ce peuple encombrait ses légendes ne valent pas ceux qu'il a faits lui-même par la seule puissance de sa foi¹⁸.

L'Histoire des Grecs, qui est beaucoup plus originale et beaucoup plus savante, ne peut nous arrêter longtemps, car elle reproduit, souvent dans les mêmes termes, les idées de Ménard sur la religion, la politique, la morale et l'art grecs, que nous avons déjà étudiées comme constituant l'hellénisme de Ménard. Le livre est presque tout entier dépassé aujourd'hui par les progrès effectués par l'archéologie, l'épigraphie, l'anthropologie, et mainte autre science encore; mais il conserve tout le charme d'un ouvrage intelligent et supérieurement écrit, richement illustré et plein de ces aperçus ingénieux et originaux que l'on demanderait en vain aux manuels courants d'histoire grecque¹⁹. Malgré l'effort de discipline qu'il s'est imposé pour suivre fidèlement les programmes des lycées et mettre ses livres à la portée des élèves de sixième ou de cinquième, il est clair en effet que Ménard, en cela, a échoué; ses ouvrages étaient trop originaux pour être adoptés par une administration obligée à la prudence et attachée à ses traditions; ils sont d'ailleurs bien au-dessus du public d'écoliers auquel ils s'adressent, en apparence, au moins, puisque les enfants ne goûtent pas toujours ceux qui se font puérils pour s'adresser à eux. La vivacité du ton et du style, les rapproche-

18. *Histoire des Israélites*, p. 118.

19. Le dernier chapitre (intitulé « Transformation des Croyances ») constitue une belle étude sur la fin de la religion grecque, mourant de sa propre décadence et sous les coups de la critique destructrice des philosophes et de l'invasion des idées orientales. C'est Ménard le polythéiste fervent qui reparait ici, et Ménard le poète en prose qui retrouve quelques-uns de ses accents attristés et émouvants pour décrire la fin navrante du monde hellénique. « Le froid de l'hiver envahit l'histoire. L'humanité, les yeux tournés vers le gibet du Rédempteur, s'enveloppe dans sa robe monastique comme dans un linceul de vierge; les dernières lumières du ciel achèvent de s'éteindre, et tout rentre dans la grande nuit. Les prophéties ne mentalent pas; c'était bien la fin d'un monde. » (*Histoire des Grecs*, p. 1032).

ments fréquents avec le monde moderne, la religion et même la politique de notre pays pourraient aider de jeunes lecteurs à sentir la vie de ce passé défunt qu'on leur présente trop souvent figé dans la mort, enveloppé de ses bandelettes funéraires, et digne d'être respecté plus que d'être compris et senti. Quelques comptes rendus, dans la *Critique Philosophique* et dans quelques revues universitaires, qui qualifièrent cette histoire grecque de « chef-d'œuvre », récompensèrent seuls les efforts de Ménard. Ni sa gloire ni sa modeste fortune ne s'en trouvèrent accrues.

IV

Un événement imprévu fit bientôt de l'auteur de ces manuels un professeur d'histoire. Le 3 juillet 1887, Ménard perdait son frère René, dont rien ne l'avait jamais séparé, pas même les différences de tempéraments ou les divergences de leurs vues politiques et religieuses. Ce fut pour Louis un coup d'autant plus dur qu'il se sentait désormais seul dans la vie, privé de l'affectueuse sollicitude d'un cadet qui avait toujours discrètement veillé sur lui. René Ménard, auteur d'un bon nombre d'ouvrages généraux d'histoire de l'art, possédait les qualités de sagesse et de modération qui font un excellent professeur. Il avait enseigné, pendant plusieurs années, l'histoire générale à l'Ecole des Arts Décoratifs (l'ancienne Ecole Royale de dessin et de mathématiques, qui reçut cette appellation rajeunie en 1877). A sa mort, L. Ménard fut choisi pour lui succéder. Il n'est pas probable que ses éloquents leçons sur la symbolique, les rapports de l'art et du polythéisme en Grèce, ou de la théocratie et de la sculpture en Egypte, aient remporté auprès de ces jeunes gens, attirés surtout par les applications industrielles de l'art, le succès qu'attendait leur auteur. La vérité est que Louis Ménard, venu à l'enseignement sur le tard, inaccoutumé à sortir de lui et à comprendre que chacun pût avoir sa vérité, trop original peut-être et, malgré sa vaste érudition, impuissant à varier ses développements pour s'adapter aux besoins d'étudiants prompts à la critique et avides d'amasser des connaissances utiles, n'était point un professeur sans défauts. Sa voix, d'ailleurs, avec ses inflexions nuancées et musicales, était mieux faite pour une causerie intime que pour

un discours « ex cathedra ». Elle était devenue grêle et fluette avec l'âge, et risquait de ne pas retenir longtemps l'attention d'auditeurs que l'apparence négligée et trop originale de cet helléniste inclinait déjà à sourire.

En 1889, Ménard fut nommé par la ville de Paris à l'une de ses chaires d'enseignement populaire supérieur. Ce vieux révolutionnaire qui, en 1848, avait maintes fois accompagné ses amis politiques dans leurs manifestations place de Grève, terminait donc sa carrière d'écrivain et d'érudit comme professeur à l'Hôtel de Ville. Maigre sinécure, car il s'agissait là de deux heures de cours par semaine, à huit heures et demie du soir; les auditeurs n'étaient pas les étudiants de la Sorbonne ou du Collège de France, mais de petits employés de commerce ou de banques, quelques rares ouvriers, qui écoutaient avec respect, et avec surprise, ce vieillard amaigri leur décrire la divine grandeur de l'Athènes antique et de ses dieux. Une tradition rapportée par Barrès²⁰ insinue même que souvent ces disciples du petit peuple de Paris, que Ménard avait toujours aimé, se réduisaient à un unique auditeur, et que, pour ne pas faire chauffer et éclairer pour si peu une salle, Ménard « professait », si l'on peut ainsi parler, dans la loge du concierge.

Cette rareté des auditeurs, ajoute encore Barrès, rendait bien anodines les hardiesses de ce professeur d'histoire qui « justifiait les miracles de Lourdes et, le lendemain, faisait l'éloge de la Commune ». Barrès, qui a bien servi la mémoire du païen mystique, l'a trop volontiers présenté à coups d'anecdotes et de détails piquants, comme un bon vieillard sympathique et légèrement ridicule. Ménard se donna avec ardeur à son enseignement; un de ses collègues à l'Hôtel de Ville a dit comment ses auditeurs « sentaient se communiquer à eux l'ardente chaleur de sa foi démocratique et cette passion frémissante pour la beauté dont il était possédé tout entier. En ce maigre visage de vieillard vivaient de grands yeux, qui semblaient toujours regarder l'invisible, et, en ces yeux, une lueur s'allumait qui illuminait de joie ses traits ironiques et austères quand passaient devant eux la théorie sacrée des Immortels, le chœur glorieux des lois vivantes du Cosmos, des lois d'harmonie et de justice²¹ ». Ces cours, quelques-uns entièrement rédigés, se trouvent encore parmi les papiers inédits de Ménard; il est

20. Barrès, *Voyage de Sparte* (nouvelle éd., Plon, 1922), p. 14.

21. L. Marillier, dans *Le Tombeau de L. Ménard* (Champion, 1902), p. 163.

aisé de voir quel effort il apporta pour inculquer à ces auditeurs de bonne volonté, mais de maigre culture, la double religion de la Grèce et de la démocratie. Le sujet de Ménard était « l'histoire universelle ». Un programme aussi vaste et aussi vague le contraignait naturellement à se contenter de notions générales, parmi lesquelles revenaient quelques idées politiques ou religieuses qui, toute sa vie, avaient nourri la méditation du philosophe. Entre 1891 et 1899, le professeur publia onze articles de revue ou brochures, qui sont des chapitres de son cours à l'Hôtel de Ville. Leur valeur est médiocre, car ce cours ne fait que reprendre en les adaptant aux besoins d'un enseignement un peu élémentaire, les thèmes autrefois traités par l'auteur. Les programmes laissant une entière liberté, Ménard passait sans encombre de la religion égyptienne aux sources grecques du christianisme, de « la vie future et le culte des morts » à « la Seconde République »²². Il s'efforçait surtout de convaincre ses auditeurs (et ses lecteurs, car certains de ses articles parurent dans la *Revue Bleue*, la *Revue Naturiste*, la *Revue d'Histoire des Religions*), de la supériorité du système politique pratiqué dans les cités grecques; à mesure qu'il avançait en âge, deux préoccupations se faisaient en outre plus fortes chez lui : après avoir vu mourir sa mère, puis son frère et sa fille, et avoir réfléchi avec une anxiété toujours plus angoissée sur le mystère de l'au-delà, Ménard cherchait, à force de raisonnements subtils, à prouver que l'immortalité n'était pas un vain rêve. Cette immortalité lui paraissait la sanction indispensable de la foi à la justice qui en lui n'avait jamais failli; les jours de doute, où les raisons de croire lui semblaient trop frêles, il se contentait de ce culte des morts, dont il voulait se faire l'apôtre²³; il se persuadait que, par une mystérieuse incarnation, il pourrait revivre dans ses descendants; après la mort de sa fille, qui lui ravit tout espoir de laisser après lui une postérité, Ménard reporta ses espérances mystiques sur les enfants de son frère René qui, sans ressembler aucunement à leur oncle, ont en effet, par leur talent original autant que par leur pieuse vénération pour la mémoire du païen mystique, poursuivi en un sens son œuvre.

Une autre préoccupation perce dans ces brochures de la vieil-

22. Voir les titres de ces articles et brochures dans notre bibliographie.

23. Voir *La vie future et le culte des morts*, administration des deux revues, 1892.

lesse de Ménard : ce large et libre esprit, qui avait rêvé de concilier tous les dieux, manifeste alors une hostilité curieuse contre le judaïsme et contre les Israélites. En 1886, un pamphlétaire, que certains prirent alors pour un philosophe, Edouard Drumont, avait publié un gros livre ambitieusement intitulé : *La France Juive, essai d'histoire contemporaine*. Ménard n'eut pas la faiblesse ou l'aveuglement de s'enthousiasmer pour ces racontars et ces théories pseudo-scientifiques sur la race et l'histoire; mais l'antipathie que lui avaient toujours inspirée le régime parlementaire moderne et la haute finance se traduisirent par un accès d'antisémitisme, d'ailleurs bien inoffensif. Cet helléniste reprit une thèse qui lui avait été chère : il proclama que la religion d'Israël, étroitement monothéiste, hostile à l'art et à la science, attachée à la lettre de ses livres saints, ne pouvait qu'entraver l'essor de la pensée moderne; que tous les éléments admirables de la religion chrétienne lui venaient de la Grèce et non de la Judée²⁴. Lorsque l'affaire Dreyfus survint et déchira la France en deux camps, Ménard qui avait été, toute sa vie, l'adversaire de l'ordre établi, des conservateurs satisfaits et des doctrines officielles, se rangea aux côtés des antidreyfusards; la passion fut portée à un tel degré de violence aveugle, en ces années de luttes politiques, que cet apôtre de la justice fut cette fois partisan d'une injustice.

Il nous est difficile aujourd'hui de comprendre l'esprit de parti qui divisa alors les Français, et le bruit soulevé autour des scandales de Panama, de l'affaire des décorations, et de la tragi-comédie boulangiste. Ces vingt dernières années du siècle, avec leurs querelles politiques un peu vides, leurs modes désuètes, leurs discussions enflammées et aujourd'hui périmées sur le naturalisme au théâtre, le décadentisme, le vers libre, semblent déjà, à ceux qui ne les ont pas vécues, appartenir à un passé reculé, mais point encore assez oublié pour être respectable. Il faut relire les journaux contemporains pour se rendre compte de l'enthousiasme que put soulever le brillant général au cheval noir. Ménard, qui, depuis sa jeunesse, n'avait cessé de réclamer pour son pays et même pour sa ville le régime le plus libéralement républicain, et l'autonomie communale, prit parti pour le boulangisme. Dix-huit années de régime

24. Voir *Les Sources grecques du Christianisme* (Revue Bleue, tome XLVII, 23 mai 1891).

républicain avaient suffi à le convaincre que la justice idéale n'était guère plus près de régner sur la terre de France que sous l'Empire. Profondément blessé, par ailleurs, dans ses sentiments patriotiques depuis la défaite de 1870 et nullement antimilitariste ou internationaliste (sa Grèce polythéiste et artiste était aussi celle de Marathon et des Thermopyles), il souhaitait, comme beaucoup de ses compatriotes, un gouvernement fort, capable de parler brutalement à l'étranger et d'arrêter la France sur la voie de sa prétendue décadence. On se rappelle enfin que les idées politiques de Ménard, révolutionnaire et communal d'intentions et en paroles, était en même temps à l'opposé du socialisme et du communisme orthodoxes. Sa défiance de tout régime parlementaire (c'est-à-dire de toute délégation de la souveraineté à des représentants députés) et de toute administration de fonctionnaires lui firent souhaiter sans trop d'illogisme la venue d'un dictateur. Une fois encore, ses espérances furent promptement déçues; dès 1890, le boulangisme échouait définitivement; l'année suivante, le général donnait, à Bruxelles, un dénouement tragique à sa carrière manquée.

La pensée politique de Ménard, à la fin de sa vie, — s'il n'est pas ambitieux d'appeler « pensée politique » les quelques idées fort incomplètes et souvent peu cohérentes qu'il développa alors — subit curieusement l'influence de jeunes gens qui se proclamèrent alors les admirateurs du païen mystique, et surtout de Maurice Barrès. Le 5 septembre 1894, le jeune auteur de *Sous l'œil des Barbares*, qui venait d'échouer, l'année précédente, aux élections législatives, après avoir vu avorter sa campagne boulangiste, prenait la direction de *la Cocarde*²⁵. Depuis son arrivée à Paris, le jeune Nancéen, à qui son professeur Burdeau avait fait admirer « la pluie d'étoiles » des *Rêveries d'un Païen Mystique*, avait rencontré à plusieurs reprises Louis Ménard; il s'était pénétré de sa pensée religieuse, et il essaya d'entraîner en retour son maître dans son évolution vers une politique nationale et antiparlementaire, vers une religion sympathique au catholicisme, et en somme peu faite pour choquer le syncrétisme du dévot de tous les dieux. Dans ce journal actif et ardent, révolutionnaire sans être socialiste,

25. Ce journal, fondé le 1^{er} juillet 1888, ne fut dirigé par Barrès que du 5 sept. 1894 au 7 mars 1895, et ne présente guère d'intérêt littéraire qu'entre ces deux dates.

fédéraliste et décentralisateur, nationaliste et patriote, Ménard écrivit quelques articles à côté de Frédéric Amouretti, Paul Bourget, Charles Maurras, Boylesve, Philippe Berthelot, etc. Dans ces articles, Ménard, peu désireux ou peu capable de fournir l'effort des journalistes de profession, obligés de varier leurs thèmes et de broder sur tous les canevas, se contenta de reproduire des pages déjà parues. « Les classes dirigeantes et les ennemis de la société²⁶ » attaquaient, avec esprit et avec verve, les fonctionnaires, les parlementaires, les ploutocrates, et en général tous les dirigeants du régime. « La Symbolique Chrétienne » (le 27 sept. 1894, pp. 1-2) montrait, non sans éloquence, que Jésus avait été un agitateur révolutionnaire, en butte à la haine égoïste des privilégiés de son temps; l'article était précédé d'une étrange dédicace à Rochefort, qui, depuis la mort de Blanqui, était le héros favori de Ménard. « J'ai parié que je vous convertirais au christianisme, qui est une de mes religions », déclarait à Rochefort notre original, dont le mysticisme s'alliait fort bien avec un humour de pince-sans-rire. « L'éloquence de M. de Mun n'y suffirait pas, mais j'espère y arriver si vous voulez bien lire les pages suivantes... » L'article ne convertit personne, mais il dut flatter le polémiste de *la Lanterne*, banni par un arrêt injuste, qui se voyait comparé à Jésus-Christ! Les 2 et 3 novembre 1894, enfin, *la Cocarde* imprimait « le Jour des Morts », c'est-à-dire les pages où Ménard célébrait dans le culte des morts la religion du xx^e siècle. Cette piété pour le passé et les mânes des ancêtres plaisait au romancier des *Déracinés* qui cherchait lui aussi dans « la terre et les morts » la formule religieuse de l'avenir.

Cette collaboration éphémère à un journal nationaliste n'entraîna pas Ménard dans la politique active, pour laquelle il se savait impropre; son antijudaïsme reste purement théorique et ne lui fit jamais prononcer la moindre parole sectaire ou malsonnante contre ses contemporains israélites. Son amitié pour Barrès et son groupe ne lui fit jamais accepter toutes leurs vues sur la décadence du parlementarisme; il se prêta plutôt avec complaisance aux hommages de ces jeunes gens qui le citaient comme une autorité et lui demandaient avec déférence sa collaboration, d'ailleurs gratuite. Il ne manquait pas de s'apercevoir qu'il n'était pas véritablement compris, et qu'il

26. Les articles qui portent ce titre parurent les 11, 13, 16, 18 et 23 octobre 1894, à la deuxième page du journal.

restait isolé dans ses idées comme par le passé²⁷; mais il avait pris le sage parti de ne plus s'en plaindre.

Ménard ne tentait rien d'ailleurs pour sortir de l'isolement où on l'avait laissé et pour conquérir ces humbles honneurs officiels qu'auraient pu être une place de bibliothécaire ou un ruban rouge; il semblait au contraire trouver un étrange plaisir à accentuer son originalité et à se mettre en marge de la société. Cette originalité, qui n'avait rien de provoquant et dénotait seulement une demi-folie inoffensive, se recommande à l'estime de ses rares admirateurs; si elle rendit Ménard légèrement ridicule, elle le préserva aussi de cette avidité de gain, de cette promptitude à tirer profit des dernières lueurs de leur talent, qui caractérise dans leur vieillesse bien des hommes de lettres. Dans quelques circonstances encore, il fit entendre vainement sa voix; en 1888, cet adversaire du progrès se mit soudain à attaquer la vivisection; il adressa à la *Critique Philosophique* une lettre fort spirituelle, et révélatrice de ses préoccupations profondes²⁸.

La vivisection répugne à Ménard parce qu'elle va à l'encontre de son idéal de justice. Faire souffrir des animaux innocents pour le seul intérêt (intérêt pour lui hypothétique) de l'homme n'est rien moins qu'un crime. L'homme, dans son vain orgueil, se croit supérieur aux autres animaux²⁹; il oublie que l'intelligence n'est pas tout, et que la bonté est peut-être préférable aux dons de l'esprit, au regard de Dieu ou de « l'éternelle Justice ». Néron vaut moins, sans doute, que le chien qui donna sa vie pour son maître. « Lors même que les expériences de Pasteur seraient utiles, ce qui est contesté, cela ne prouverait pas qu'elles soient justes ». Ménard a trouvé, dans cette « lettre d'un Mandarin », les formules les plus heureuses pour traduire son indignation. A côté de véritables cris de colère, il a ajouté

27. C'est ainsi que le 8 janvier 1895, un article de « Criton », sur « L. Ménard, P. Bourget et les thèses de *La Cocarde* », détachait et louait cette phrase de Ménard : « Une république unitaire n'est pas viable; la monarchie est la seule forme logique de l'unité. » Ménard ne voulait cependant pas dire que la monarchie valait mieux que la république, mais que la république devait s'engager délibérément dans la voie du fédéralisme!

28. *Lettre d'un Mandarin*, signée « Lou-Y, mandarin à bouton de cristal », *Critique Philosophique*, 1888, vol. I, p. 76-78, recueillie dans les *Réveries*, p. 296-300.

29. Ménard ressentait pour les animaux un amour véritablement bouddhiste. Sa nièce nous a raconté quelle fut sa colère un jour qu'il aperçut une couleuvre que l'enfant avait tuée dans la forêt de Fontainebleau. Il eut de la peine à lui pardonner le meurtre d'une créature déshéritée et inoffensive.

quelques phrases d'une ironie cinglante, qui s'élèvent vraiment à la hauteur des *Provinciales* de Pascal. Sous son déguisement de mandarin à bouton de cristal, il réplique à ces savants vivisectionnistes, souvent très sincèrement religieux, dont la confusion immorale entre le bien et l'utile est celle justement que condamne l'Evangile; car c'est Caïphe, l'un des meurtriers de Jésus, qui s'écriait : « Il est avantageux qu'un seul homme périsse pour la nation ». Son raisonnement serré poursuit d'ailleurs cet argument pragmatique de l'homme, qui croit pouvoir impunément immoler des créatures déclarées inférieures; car le rêve de M. Renan et de quelques autres savants et philosophes est d'arriver à créer, par sélection, une race supérieure à notre race humaine; que dirons-nous alors quand cette race de surhommes nous soumettra à son tour à des expériences de vivisection? Et Ménard ajoutait, lui, le chimiste et l'érudit devenu apôtre de la pitié : « La sœur de Claude Bernard, pour réparer les crimes de la physiologie expérimentale, a ouvert un asile de chiens. Au jugement dernier, cette offrande expiatoire d'une humble conscience de femme pèsera plus, dans l'infaillible balance, que toutes les découvertes de son frère ³⁰. »

Ces belles paroles contre la vivisection, quelque erronées qu'on puisse les juger, venaient du moins d'un grand cœur et étaient fidèles à l'idéal que Ménard avait toujours défendu; à la même époque, il s'enthousiasma pour une autre cause, estimable elle aussi, mais pour laquelle il combattit avec une obstination qui n'a rien ajouté à sa gloire, et a certainement restreint le nombre de ses lecteurs. A la fin de l'année 1889, pendant que le boulangisme divisait en frères ennemis les politiciens, une autre guerre sépara en deux camps les grammairiens et philologues français. Il ne s'agissait de rien moins que de la réforme de l'orthographe. Des réclames, des pétitions, des circulaires et des brochures s'efforcèrent de convaincre tous les gens qui lisent et qui écrivent de la stupidité de l'orthographe traditionnelle; un homme passionné et généreux, Jean Barès, directeur de la *Réforme orthographique* ³¹, invectiva l'Académie Française; de savants philologues prirent parti contre

30. Ménard commet ici une légère erreur; il aurait dû dire la fille, et non la sœur, de Claude Bernard.

31. Voir sur ce curieux personnage R. de Gourmont, *Le Problème du Style*, p. 278-286, et sa lettre dans *Le Tombeau de L. Ménard*, d'Ed. Champion, p. 175 sq.

l'orthographe courante. Darmesteter, Louis Havet³², le phonéticien Paul Passy. Nous ne pouvons résumer ici toutes les phases d'un débat interminable et insoluble; il nous suffira d'indiquer que Ménard, n'en étant pas à une excentricité près, adopta avec ardeur les réformes proposées; la chose en soi est fort défendable; mais notre réformateur fut à la fois trop, et trop peu, logique. Il le fut trop, car il s'obstina, dès lors, à publier tous ses livres et articles dans cette orthographe dite simplifiée, ce qui n'était pas fait pour attirer les lecteurs; les imprimeurs tiraient d'innombrables épreuves, avant de pouvoir laisser toutes ces fautes voulues, que les ouvriers persistaient à corriger; et l'effet, surtout lorsque Ménard transcrivit ainsi ces vers, est parfois choquant, et pour le moins troublant. « Une femme si belle » devient « une fame si bèle »; « l'haleine du soir », « l'alène »; « l'homme mystique », l'ome mistique ». Mais, par ailleurs, Ménard manqua de logique, car il conserva les lettres doubles, laissa subsister les nasales en, em, à côté de an, am; écrivit « science » comme tout le monde, etc³³. L'adoption d'une orthographe, moins illogique sans doute que l'orthographe traditionnelle, mais fort illogique encore, ne fit donc que décourager les gens de bonne volonté qui entendirent parler de Ménard entre 1890 et 1900; l'édition définitive des *Poèmes et Rêveries* de 1895 est tout entière transcrite en cette langue d'aspect rébarbatif, et, une fois de plus, passa inaperçue avec tout ce qu'elle contenait de précieux et de profond. Ménard, il est vrai, avait renoncé à trouver de son vivant des lecteurs et des admirateurs; et c'est avec ce sourire doux et un peu triste que lui connaissaient ses amis des dernières années qu'il déclara, à demi amusé de ses paradoxes et peut-être content de passer pour un original : « On ne m'a pas lu dans l'orthographe ordinaire; peut-être me lira-t-on un peu plus ainsi. »

32. Celui-ci dans *Journal des Débats*, 20 avril 1889, et *Revue Bleue*, 23 nov. 1889. M. Michel Bréal a traité la question dans le sens traditionaliste, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} déc. 1889, p. 592-626.

33. Les règles adoptées par Ménard semblent se ramener à celles-ci : supprimer l'u après le q; supprimer les h, toutes les fois qu'elles ne sont pas aspirées;; substituer s à x comme marque du pluriel; remplacer ph par f; remplacer y par i; remplacer t par c ou s quand t a le son d'une sifflante; supprimer th; conserver aux noms propres leur orthographe; substituer des accents graves aux accents circonflexes.

V

La vie familiale de Ménard et sa tâche de professeur à l'Hôtel de Ville étaient loin d'absorber tout son temps; il fréquentait assidûment les cafés du quartier latin et aimait à attirer dans son pittoresque logis ceux de ses anciens camarades qui lui étaient fidèles. Presque tous ces amis des dernières années disparurent avant Ménard, dont l'apparence malingre cachait un corps robuste. Parmi ses vieux camarades, ceux qui avaient partagé ses enthousiasmes politiques avaient déjà disparu : après Blanqui et Louis Blanc, ce fut, en 1885, Jules Vallès dont l'enterrement faillit dégénérer en émeute. Ménard conservait du moins de nombreuses relations dans le monde de la littérature, qui apprécièrent jusqu'au bout le charme de sa conversation et la compagnie de sa femme. Louis de Ronchaud, l'un de ses vieux camarades de jeunesse, mourut en 1887, la même année que René Ménard; le succès que lui avaient valu dans sa carrière sa compétence et sa grande affabilité n'avait pas adouci un pessimisme désolé qui assombrit sa vieillesse. L'année même où la maladie l'enlevait, paraissait sous le titre « Poèmes de la Mort » son testament poétique, qu'une forme un peu rocailleuse et maladroite a fait oublier, mais dont l'inspiration rappelait noblement Leopardi ou le chantre parnassien de l'illusion, Jean Lahor. Toujours en cette année 1887, Ménard se rapprocha du meilleur de ses anciens amis, dont seize années de brouille regrettable et puérile, à propos de divergences politiques, l'avaient éloigné. L'occasion qui renoua leur vieille amitié fut la réception de Leconte de Lisle à l'Académie Française. Le chef du Parnasse, qu'entourait l'admiration respectueuse des jeunes poètes, tous les samedis soirs, à son nouveau domicile, 64, boulevard Saint-Michel, restait en butte à l'hostilité de bien des envieux, ou simplement d'hommes qui — tel Alexandre Dumas fils, qui le reçut sous la Coupole — étaient peu aptes à le comprendre. On lui reprochait son impassibilité, son paganisme, son adoration de la forme pure et du néant. Ménard qui n'avait jamais eu beaucoup d'inclination pour la critique littéraire, écrivit cependant, pour défendre son ami, une belle lettre qui reste l'un des meilleurs morceaux de critique consacrés au poète de Qaïn.

Dans cette lettre ³⁴, il répondait aux accusations peu intelligentes dirigées contre la poésie de Leconte de Lisle : ces vers antiques ou barbares sont, dit-on, dépourvus de passion; c'est qu'on refuse de voir la passion ailleurs que dans les étroites limites de la vie sentimentale; Ménard, qui a laissé lui-même de graves et beaux exemples de poésie philosophique, pouvait ajouter : « On a beau se réfugier dans les hautes sphères de l'intelligence, on y retrouve l'insatiable désir et les inutiles regrets, et les angoisses de l'irréparable. » Si Leconte de Lisle a un défaut, c'est au contraire, pour le syncrétisme plus accueillant de Ménard, qu'il a trop de passion; il parle avec une colère excessive du sacerdoce, du Moyen Age catholique et de la papauté, sans voir l'élément divin des religions, le symbole. D'autres critiques feignaient de croire que ce poète trop érudit ne faisait que du pastiche de l'archaïsme, qu'il se procurait à peu de frais des effets violents de couleur locale en faisant parler ses Grecs en demi-sauvages : « Aimerait-on mieux, répond Ménard, qu'il les eût déguisés en personnages de la cour de Louis XIV? » Quant à donner leurs véritables noms aux Dieux de l'Hellade, Ménard, qui avait bataillé toute sa vie pour donner à Zeus et Hermès les noms qui sont les leurs, ne se trouvait pas embarrassé pour justifier le poète-traducteur. « Nous avons eu beaucoup de peine à triompher ici de la routine, mais maintenant c'est fait...; on ne trouverait plus personne, si ce n'est peut-être dans l'Université, pour affubler Zeus de son nom latin de Jupiter. »

Ce grand ami des bêtes qu'était Ménard ajoute quelques mots d'éloge pour les poèmes où Leconte de Lisle a traduit la pensée de « nos frères inférieurs », en s'efforçant de pénétrer l'âme obscure de ces êtres muets; il défend aussi l'auteur de *Bhagavat* contre l'absurde et éternel reproche d'être un poète sans idées, car il a été l'initiateur du mouvement bouddhiste en littérature; et il termine par un éloge de la musique de ces vers, qu'on accuse de froideur marmoréenne :

Sa forme est extrêmement variée et toujours appropriée au sujet. A côté des vers cyclopéens et martelés, à sonorités métalliques comme dans *Qaïn*, il y a une foule de pièces légères, qui semblent des fils de la Vierge saupoudrés d'une poussière d'ailes de papillons. Il y a des

34. Cette lettre parut dans la *Critique Philosophique*, 1887, vol. I, p. 314-320, et dans *La Justice*, 30 mars 1887.

créations rythmiques merveilleuses, avec des refrains diversifiés à la fin de chaque strophe, comme dans « Les Etoiles », « La Vérandah », « La Lampe du Ciel ». C'est à la fois une valse de Beethoven et un paysage de Van der Neer. Je ne connais rien de plus parfait dans notre langue.

Des éloges aussi chaleureux, venant d'un homme dont il respecta toujours le savoir et le jugement, et empreints de cette fine discrétion (Ménard, nulle part, ne se cite lui-même à propos d'un ami sur lequel on lui attribuait couramment beaucoup d'influence) allèrent au cœur de Leconte de Lisle. Si l'Olympien devenu académicien prit quelquefois envers les jeunes poètes qui fréquentaient son salon des allures de « cher maître » enclin à dogmatiser, il resta toujours pour Ménard le vieil ami simple et cordial.

Leur amitié ainsi renouée sur le tard n'avait malheureusement devant elle que quelques années encore; en 1894, Leconte de Lisle s'éteignit à Louveciennes, et par une de ces rencontres bizarres du sort, on faisait à cet adversaire implacable du christianisme des obsèques religieuses à Saint-Sulpice, alors que Ménard, qui lui avait toujours reproché de méconnaître la grandeur du Christ et de la Vierge, aura un enterrement civil. Deux ans auparavant, Taine, puis Renan avaient terminé eux aussi leur vie de travail et de succès. Le 12 avril 1895, c'était le tour de Chenavard, ce compagnon de sa jeunesse, isolé et un peu oublié sur ses vieux jours comme l'était Ménard; Ménard, qui admirait la vaste intelligence de ce peintre philosophe, et plus encore son grand cœur, rendit aussitôt à son ami un pieux hommage dans un article de *la Justice* (13 avril 1895). De tous les hommes qu'il avait connus et aimés autrefois, seul survivait le philosophe Renouvier, dans son ermitage d'Avignon, de plus en plus préoccupé des problèmes religieux et tenté par le protestantisme. Il ne voyait plus Ménard, resté Parisien et, à travers toutes ses hésitations, polythéiste. Parmi les jeunes gens qui l'écoutaient parfois, Ménard se sentait comme un vieillard, un aîné que l'on respecte comme le survivant d'une grande époque disparue, lui-même près de disparaître.

Au nombre de ces « jeunes » qu'attirait la curieuse figure du païen mystique, se trouvait un homme d'une cinquantaine d'années, mais d'une jeunesse combative et ardente, Georges Clemenceau. Ménard et Clemenceau s'étaient rencontrés dès 1885-6, à Sainte-Pélagie, où ils allaient tous deux voir le pri-

sonnier Blanqui³⁵. Ils avaient en commun plusieurs idées politiques et philosophiques, et ils éprouvaient l'un pour l'autre l'estime la plus cordiale. Chacun goûtait chez l'autre cette indépendance volontiers irritable et cette originalité vigoureuse, plus tranchante chez l'homme d'action, plus nuancée et adoucie par l'âge chez l'homme de lettres. Leurs relations, entre 1885 et 1900, furent très cordiales; il serait pourtant exagéré d'y voir autre chose qu'un rapprochement de deux esprits faits pour s'estimer. Ménard ne demanda jamais rien à Clemenceau, non plus qu'à ceux de ses amis (Wallon, L. de Ronchaud, Marcelin Berthelot) qui jouirent sous la Troisième République d'un certain crédit et disposèrent de quelques faveurs. Clemenceau lui ouvrit plusieurs fois les colonnes de son journal, *la Justice*, et Ménard se rendait volontiers, au cours de ses promenades dans Paris, aux bureaux de ce quotidien, (rue du Faubourg-Montmartre d'abord, puis rue Chauchat); il y retrouvait Pelletan, Benjamin Guinaudeau et le jeune Gustave Geffroy, qui tenait à *la Justice* la rubrique de critique d'art et des nouvelles littéraires. S'il pouvait être question d'influence, ce serait celle de Ménard sur Clemenceau qu'il faudrait déterminer. La présumer serait d'ailleurs l'exagérer. Clemenceau a cité Ménard à plusieurs reprises avec sympathie et éloges, dans ses articles; certaines phrases de cet homme d'Etat, qui fut aussi un admirateur passionné de la Grèce, conservent sans doute le souvenir de ses entretiens avec son ami le polythéiste³⁶. Lorsque Clemenceau préparait les pages, magnifiques d'enthousiasme, qui servent de préface à son livre, moins remarquable lui-même que la préface, *le Grand Pan*, il pria Ménard de venir causer avec lui et de lui exposer ses vues sur cette Grèce qu'il chérissait³⁷. Cette introduction, hymne éperdu de 80 pages à la science, à l'hellénisme, garde en effet la trace des développe-

35. Voir I. Tchernoff, « G. Clemenceau sous le Second Empire », dans *L'Opinion*, 18 juillet 1908, p. 15-17.

36. Telle phrase par exemple de *Au Fil des Jours* (Charpentier, 1900), p. vii-viii. « Comme les Olympiens au fronton de Phidias, embrassant d'un coup d'œil tout le poème de la vie entre Hélios qui surgit de la mer et Séléné qui s'y plonge, l'homme se dresse auguste dans un temps de lumière, capable de se mesurer avec les puissances du monde, digne de prendre rang parmi les Dieux d'un jour. »

37. Il fit écrire par Guinaudeau une lettre que nous avons pu lire, inédite, du 11 mars 1895, demandant une interview en ces termes : « Clemenceau a envie de faire connaissance avec le Grand Pan et il estime que vous êtes tout désigné pour la double présentation du dieu à Clemenceau et de Clemenceau au dieu. »

ments favoris de Ménard, que Clemenceau utilisa habilement; Ménard est d'ailleurs cité à plusieurs reprises (pp. 19, 22, 53). Mais Clemenceau fait servir les théories du païen sur le polythéisme à appuyer le conseil final, auquel Ménard n'aurait peut-être pas souscrit, et qu'il n'a en tout cas guère appliqué lui-même : qu'il faut vouloir, vivre avec intensité, et, au lieu de religions désuètes, professer le culte de la science et un vigoureux « naturalisme », qui est la religion du Grand Pan interprétée par un moderne³⁸.

Le cercle d'amis de Ménard compta, entre 1885 et 1900, bien d'autres noms illustres. Maurice Barrès, qui était entré dans la vie littéraire en célébrant l'hellénisme de Ménard dans *les Taches d'Encre*³⁹ qui avait accueilli son aîné à la *Cocarde*, continua à citer Ménard dans maint article du *Journal*, en attendant qu'il plaçât son *Voyage de Sparte* sous l'égide de ce Grec qui n'avait jamais vu la Grèce. Barrès resta en relations avec l'original de la Place de la Sorbonne, ainsi d'ailleurs qu'avec sa femme, dont il goûtait également le charme et la conversation. Ce n'était pas seulement la « perfection » de sa prose⁴⁰, l'originalité et la grandeur à la fois de son attitude religieuse, que Barrès louait en Ménard; ce fut aussi son philhellénisme, lorsqu'en 1897, une courte guerre gréco-turque, déjà quasi oubliée, éveilla en France une agitation en faveur des Grecs. Quelques ardents amis de la Grèce crurent revivre les jours de 1824, et Louis Ménard, dont les ouvrages n'avaient jamais obtenu cet honneur, se vit soudain cité à la première page des journaux, comme l'apôtre de ce nouveau philhellénisme. Barrès lui consacra un article de tête dans le *Journal* du 24 avril 1897; il appelait de ses vœux une étude sur L. Ménard, « le maître que nous vénérons, inconnu du public et de la petite littérature, mais de la race des Renan, des Taine, des Leconte de Lisle: Il

38. Ménard félicita Clemenceau de cette préface dans une lettre inédite à Geoffroy, dont le texte nous a été communiqué. Il approuvait les idées dominantes de son disciple en hellénisme : « Clemenceau me semble bien près du but que je poursuis moi-même, trouver un terrain sur lequel l'esprit scientifique et l'esprit religieux puissent se rencontrer ». Mais il blâmait doucement l'incroyance de Clemenceau. « Ces pauvres Dieux ! Clemenceau me paraît bien sévère pour eux. Il n'est pas loin de croire que leur excuse est de ne pas exister... » ; et il s'efforçait de prouver, selon sa théorie favorite, que l'on pourrait cependant justifier leur œuvre, y compris la douleur, sans laquelle il n'y aurait pas de vertu.

39. Voir notre bibliographie, et, sur l'influence exercée par Ménard sur Barrès, notre chapitre suivant.

40. Dans ses *Cahiers* récemment publiés, Barrès fait allusion à la « perfection de Ménard » (*Mes Cahiers*, Plon, 1929, tome I, p. 155).

résumait les éloquentes raisons de soutenir la Grèce proposées par Ménard, et il concluait : « L'écrivain qui exprime avec une telle force des pensées capables de créer des hommes, sera envié de tous et se retournant du seuil de son tombeau, il ne distinguera nul sort qui passe le sien ⁴¹. »

Ces affectueux éloges de Barrès allèrent au cœur du vieillard qui avait en vain attendu la gloire toute sa vie et crut enfin la voir venir sur ses soixante-quinze ans. Plusieurs revues lui demandèrent alors des articles; malheureusement, Ménard n'avait plus rien à offrir; il se contenta de reproduire quelques pages antérieures. En 1894, une publication, à la fois savante et mystique, *La Haute Science*, « revue documentaire de la tradition ésotérique et du symbolisme religieux », publia les *Lettres d'un Mort*, parues en Belgique sous le Second Empire. La librairie de ce même groupe de théosophes et de mystiques fit paraître l'année suivante l'édition complète et en un sens définitive des *Poèmes et Réveries d'un Païen Mystique*. En 1897, une revue de jeunes (Saint-Georges de Bouhélier, E. Montfort, F. Vandérem, etc.) en quête de copie demanda à Ménard son avis sur le féminisme; Ménard répondit avec le grain de sel qui convient à de tels sujets. « N'ayant pas de succès auprès des femmes », écrivit-il entre autres choses, « je conclus qu'elles manquent de goût, et j'espère que l'instruction obligatoire et laïque développera leur intelligence et qu'elles pourront parler d'autre chose que de chiffons et de potins ⁴². » Enfin, dans ses héroïques efforts pour réveiller chez ses contemporains les sympathies philhelléniques, Ménard, qui aurait voulu « mourir comme Byron », mais que sa prudence et son grand âge retenaient à Paris, traduisit un petit livre d'un nommé Gennadios — assez triste individu, d'ailleurs — sur « la Grèce moderne et la guerre de l'indépendance », tableau rapide et superficiel des diverses oppressions subies par l'Hellade depuis la conquête romaine.

La vieillesse de Ménard fut consolée par la présence de ces jeunes amis; certains d'entre eux pouvaient même passer pour

41. Nous avons trouvé dans les papiers de Ménard deux lettres inédites à Barrès, où respire le plus belliqueux enthousiasme pour la cause des Grecs. Ménard signe même : « Louis Ménard, gréco-parisien ».

42. *Revue Naturaliste*, vol. I (août 1897), p. 291-293. L'un des collaborateurs de cette revue, Maurice Le Blond, était un admirateur convaincu de Ménard. Dans le tome II, p. 34-35, il engageait « la jeunesse intellectuelle à se presser aux cours du professeur à l'Hôtel de Ville, afin de prendre contact avec cette pensée si sage et si brûlante, afin d'apprendre à aimer, surtout, l'une des plus pures figures de nos lettres contemporaines ».

ces disciples qu'il avait attendus en vain depuis la tragique disparition de Lamé. Heredia, devenu le poète quasi officiel de la Troisième République, le mélancolique Léon Dierx, que le suffrage de ses pairs appela en 1898 à succéder à Mallarmé comme prince des poètes, Henri de Régner, A. Ferdinand Herold, Henri Houssaye, meilleur historien que poète, qui occupait à l'Académie le fauteuil de Leconte de Lisle, ne cessèrent de fréquenter l'helléniste et de lui témoigner, malgré les bizarreries de plus en plus marquées de sa vie et de sa mise, un respect affectueux. Un comte et un vicomte, Robert de Montesquiou et André de Guerne, poètes tous les deux, recherchèrent la compagnie de Ménard et parlèrent de lui, après sa mort, avec le sentiment le plus juste de sa valeur. Mais les deux meilleurs amis de ces dernières années furent pour Ménard un homme modeste, dont le bagage littéraire est relativement mince, mais que le polythéiste aimait à désigner comme son seul disciple et le véritable héritier de sa pensée, M. Cheylack ⁴³, et le poète et érudit Pierre Quillard. Celui-ci fut une figure originale de la littérature et de la politique à l'aube du xx^e siècle; helléniste consommé lui-même, il était tout préparé à subir l'influence d'un savant curieux de symbolisme et de mysticisme comme Ménard. Il traduisit en français deux ouvrages qui étaient depuis longtemps les livres de chevet de son maître, *l'Antre des Nymphes* de Porphyre et le Livre de Jamblique sur les Mystères. La vigoureuse campagne que lança Quillard en faveur des Arméniens opprimés et massacrés, son philhellénisme qui l'amena à suivre, comme correspondant de *l'Illustration*, la guerre gréco-turque de 1897, trouvaient en Ménard un écho sympathique. L'affaire Dreyfus les rangea dans deux camps opposés, mais ne réussit pas à altérer leur amitié. Pierre Quillard, qui fut, avec quelques ridicules et quelques affectations de langage et d'allure (il passe pour avoir été le modèle du Bloch de Proust) le meilleur des amis, fit beaucoup pour répandre, parmi les groupes qu'il fréquentait, la gloire de Ménard; et ce vieillard qu'avaient accablé l'insuccès de son mariage et la mort de sa fille, en fut vivement touché et vit ainsi s'atténuer l'amertume de ses dernières années ⁴⁴.

43. M. Cheylack est l'auteur de poésies d'une inspiration grave et inquiète, dont plusieurs parurent dans *La Plume* en 1894; il les a publiées chez Messein sous le titre *J'entends des appels mystérieux* (1912).

44. Voir sur P. Quillard l'article d'H. de Régner, *Nouvelles Littéraires*, 15 mars 1930.

Cette renommée tardive ne dépassait pas d'ailleurs un petit groupe d'amis et Ménard ne se faisait pas illusion sur sa gloire; il distribuait ses livres et ses tableaux à ceux de ses amis qu'il estimait vraiment, et ne tentait même pas de se faire lire par les autres. Sa résignation de sage ne se laissait même pas troubler lorsque, par une erreur fort vexante cependant, mais favorisée par le nom qu'il portait, on confondait Ménard avec quelque obscur homonyme⁴⁵. Une de ces anecdotes comme il en a beaucoup couru sur cet original rapporte cependant qu'il songea un jour à se présenter à l'Académie Française et alla faire sa première visite à son ami Leconte de Lisle, « lequel ne fut pas peu surpris en voyant Ménard lui tendre la main d'une façon un peu plus solennelle que d'habitude. Sans doute, répondit le poète des *Erynnies*, je voterai pour toi; cependant, permets-moi de te donner le conseil de ne pas pousser plus loin ton entreprise ⁴⁶ ». Et Ménard, plus sage que Baudelaire en pareille occurrence, ne persista point dans ce projet, qu'il n'avait pas dû lui-même prendre bien au sérieux.

Le mouvement des esprits était là, d'ailleurs, pour rappeler à ce septuagénaire qu'il n'était plus qu'un vieillard, attardé parmi une jeunesse dont la plupart des idées et des espérances lui étaient étrangères. Un esprit nouveau pénétrait dans les études archéologiques et historiques; l'histoire des religions se transformait avec les progrès de l'anthropologie et de la sociologie; la symbolique qui avait séduit la jeunesse vers 1830-1840 était abandonnée de toutes parts pour les considérations sur le totem, le tabou et l'exogamie; la Grèce elle-même, sans perdre la place privilégiée qu'elle méritera toujours d'occuper dans l'admiration des modernes, n'était plus leur seule étude;

45. Les articles de journaux contemporains attribuèrent plusieurs fois à Louis (Nicolas) Ménard les ouvrages passablement ridicules d'un certain Louis (Auguste) Ménard, écrivain fort prolifique, qui crut avoir découvert plusieurs œuvres inédites d'auteurs du *xvii^e* siècle, et publia en 1883 le « livre abominable qui courait en manuscrit parmi le monde sous le nom de Molière ». Il est regrettable que ces confusions aient été répétées dans plusieurs bibliographies. C'est ainsi que Lorenz et Thieme attribuent à notre helléniste deux recueils de vers dont un autre Louis Ménard était coupable : *Fleurs de toutes Saisons* (Marseille, 1877) et une curieuse traduction en vers d'*Hamlet* (Perrin, 1886), qui fit quelque peu parler d'elle à l'époque, dédiée au tsar Alexandre III par l'auteur. Talvart (*La Fiche bibliographique française*) ajoute à ces deux attributions erronées, qu'il reproduit, une troisième en mettant sous la signature du Parisien et polythéiste la brochure d'un mauvais poète marseillais, *Marseille musical* (Marseille, 1891).

46. Cette anecdote est rapportée par un des fidèles amis de Ménard, l'érudit Ledrain, dans *Le Tombeau de L. Ménard* (Champion, 1902), p. 59.

l'Extrême-Orient, les sauvages de la Polynésie, les Indiens de l'Amérique, paraissaient susciter, eux aussi, une vive curiosité. En littérature enfin, les revues avancées, ou, comme on disait alors, « décadentes », — d'autres même, *le Mercure de France*, *la Nouvelle Revue* (dirigée par l'ancienne admiratrice de Ménard, Mme Adam) ne se souciaient nullement de cet helléniste et de ses livres oubliés. Si son époque le négligeait, Ménard, d'ailleurs le lui rendait bien : il n'admirait guère, en fait de vers, que ceux de Victor Hugo et de Leconte de Lisle; les vers libres, « que de notre temps on appelait des vers faux », raillait-il, lui inspiraient une horreur sacrée. Ce culte de Mallarmé et de Verlaine, ces efforts ou ces recherches de Gustave Kahn, de René Ghil ou de Paul Fort, n'étaient explicables à ses yeux que par l'abaissement de la culture classique et surtout la funeste réforme qui avait supprimé des programmes les vers latins. Si Jules Huret, dans sa célèbre enquête de 1891, avait songé à demander l'avis de Ménard sur les jeunes écrivains de son temps, il aurait sans doute répondu à peu près comme Renan : « Ce sont des enfants qui se sucent le pouce. »

L'un de ses étonnements les plus vifs fut causé par la gloire de Baudelaire, célébré alors dans quelques cénacles à l'égal d'un révélateur divin. On n'est ni le Dieu ni le prophète de ceux qui vous ont vu de trop près. Le poète des *Fleurs du Mal* restait, pour Ménard, très humain et tout à fait terrestre. La revue *La Plume* forma en 1892 le projet d'élever à Baudelaire un monument au cimetière Montparnasse et invita son ancien condisciple à faire partie du comité; Ménard accepta⁴⁷ et, dans *le Tombeau de Charles Baudelaire*, magnifiquement édité par le prince Ourousof, en 1896, il envoya sa contribution parmi les témoignages admirateurs de Mallarmé, Pierre Louys, Verhaeren, etc. La lettre de Ménard est même l'une des plus curieuses du volume, car au lieu des éloges probablement sincères, mais banalement hyperboliques des autres collaborateurs, il citait des vers inédits de Baudelaire, racontait les souvenirs de leurs débuts dans la littérature, et ajoutait un post-scriptum humoristique et fantaisiste, qui est un des derniers exemples de son ironie savoureuse. Il feignait d'avoir surpris une conversation entre Baudelaire et Leconte de Lisle dans le paradis des poètes.

47. Il poussa même un peu trop loin la ferveur baudelairienne en déclarant : « J'ai été pendant 40 ans un des cinq ou six admirateurs de Baudelaire. » (*La Plume*, 15 août 1892, n° 80). Il oubliait ses durs commentaires de 1857.

Leconte de Lisle. — Bonjour, mon ami. Vous savez qu'on va vous élever une statue; c'est moi qui suis président du comité.

Baudelaire. — Pas possible! Et Théophile Gautier, mon maître impeccable, n'a pas encore la sienne! Comment avez-vous pu vous mêler de cela?

Leconte de Lisle. — Si j'avais refusé, on aurait dit que j'étais jaloux, et vous savez que j'ai trop d'orgueil pour cela.

Baudelaire. — Oui, je sais, je sais, mais je n'aime pas la sculpture, c'est un art de Caraïbes. Un buste, c'est bon pour vous qui avez une tête de Jupiter.

Leconte de Lisle. — On ne dit plus Jupiter, on dit Zeus.

Baudelaire. — Oh! laissez-moi tranquille avec votre grec. Cela me rappelle le collège, et Louis Ménard, son paganisme et sa poésie philosophique. J'ai peur de le rencontrer, il voudrait me convertir aux faux dieux.

Leconte de Lisle. — Rassurez-vous, il n'est pas encore ici; je l'ai laissé là-haut en très bonne santé, ne faisant plus de littérature; il a même oublié l'orthographe.

Baudelaire. — Comment! Est-ce qu'il n'est pas docteur ès lettres?

Leconte de Lisle. — Mais oui. Cela n'en est que plus drôle...

Et les deux poètes, après avoir exhalé leur commun mépris pour les vers polymorphes qui se font maintenant sur la planète Terre, s'en vont retrouver leur ami Banville qui lui aussi faisait des vers rythmés et rimés!

VI

Ces quelques lettres adressées à de jeunes revues en quête d'« ancêtres » bienveillants, la rédaction de ses cours à l'Hôtel de Ville et la révision de ses œuvres anciennes, ne font pas de ces dernières années de Ménard une vieillesse féconde et active, comme en ont connu à la même époque d'autres hommes de lettres ou des hommes politiques. Il y a sans doute péril, pour un biographe, à vouloir suivre son personnage jusqu'à son lit de mort, contrairement à la tendance actuelle des historiens qui abandonnent leurs héros après les « années de formation »; on se condamne en effet à des redites, et on court le risque de traiter avec plus d'impatience qu'il ne convient à un judicieux critique les ultimes périodes où un talent vieilli se survit à lui-même. Ménard n'avait pas en lui de quoi se renouveler tandis que changeaient autour de lui les modes littéraires et philosophiques, les conceptions de la science, les hypothèses de l'érudition. Du moins, nous n'assistons pas, en nous penchant sur sa

vieillesse, à l'une de ces déchéances physiques et morales qui atteignent quelquefois les écrivains âgés ou trop tôt épuisés. Certaines excentricités qui valurent à Ménard une notoriété un peu bizarre ne nuisirent en rien à la lucidité de son esprit et à l'ardeur de ses convictions.

La plupart des personnes qui fréquentèrent le quartier latin entre 1890 et 1900 se souviennent encore de ce beau vieillard, dont la noble figure imposait le respect, et dont la mise prêtait à rire. Grand et maigre, le corps affaibli en apparence par une nourriture insuffisante, mais resté en fait fort solide, Ménard semblait vivre surtout par ses yeux; sous un front couvert de rides et de cheveux blancs qui se relevaient coquettement « en des boucles blondes comme des cheveux d'enfant »⁴⁸, ses deux yeux, restés d'un bleu très pur et très profond, semblaient plonger dans ce passé lointain où s'étaient réfugiés ses songes, et cependant inquiets d'un avenir dans lequel essayait de pénétrer ce clair regard. Quelque chose de la pureté naïve d'un enfant avait survécu dans ce visage à toutes les épreuves d'une longue vie. Mais, dans les deux plis creusés au-dessus des lèvres, dans le sourire à peine esquissé, on devinait aussi l'ironie saine et bienveillante qui lui avaient permis de percer à jour bien des creuses illusions, et de vieillir à l'écart des vaines agitations mondaines et des satisfactions éphémères de la vanité⁴⁹.

Louis Ménard, qui avait été autrefois un élégant répandu dans les salons du Second Empire, était devenu avec l'âge d'une négligence extrême. Ses vêtements usés jusqu'à la corde et décolorés par le temps et la poussière, étaient pauvres et sales. Il affectionnait de porter, en guise de souliers, des chaussons appelés snowboots, lamentablement percés; son chapeau de paille noircie par l'âge, ou son feutre crasseux, étaient souvent remplacés par des turbans, plus invraisemblables encore; ses gants de maître d'escrime, le morceau de corde qu'il appelait sa cravate, et le mimi en poil de lapin rougi qu'il portait autour de son cou, complétaient cet accoutrement bizarre, qui le faisait ressembler à « un vieil alchimiste, contemporain des

48. Ce trait est mentionné par Heredia, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, p. 30.

49. Plusieurs contemporains ont laissé des descriptions écrites du visage de Ménard : Heredia, L. Marillier, A. de Guerne... D'autres ont bien voulu nous dire leurs souvenirs; mais le beau portrait de Louis Ménard par son neveu est notre plus précieux document.

Paracelse ou des Raymond Lulle ⁵⁰. » Le même dédain de la propreté et des conventions régnait dans son logis, « ni plus confortable ni moins poudreux que le tonneau de Diogène », a dit l'un de ceux qui lui rendirent alors de fréquentes visites. On montait un escalier sombre, on traversait un léger pont de fer jeté sur une courette intérieure; on frappait à une autre porte, et le philosophe vous accueillait dans son appartement. C'était un ancien atelier vitré, divisé en deux parties : l'une meublée d'un étroit lit de fer et d'une table de toilette; l'autre encombrée de vieux livres, de journaux amoncelés, de plâtres et de tableaux ébauchés ⁵¹. Ménard prenait le fauteuil, dont le crin s'échappait par plusieurs déchirures; le visiteur s'asseyait sur la chaise de paille. Le vieux païen allumait sa pipe, dans laquelle il avait l'étrange et malodorante manie de fumer du tabac parfumé à l'acide phénique; il faisait admirer à son interlocuteur quelque vieille médaille, ou une reliure d'amateur, comme il s'amusait à en confectionner. Si le visiteur lui inspirait assez de sympathie, il ouvrait un de ses vieux in-folios, « ses Dieux pénates », comme il les appelait, et il traduisait avec passion le texte grec; son visage alors s'illuminait; il oubliait la faim et le froid; et Heredia nous raconte qu'il se fâcha presque, un soir d'hiver où il expliquait *l'Antre des Nymphes* de Porphyre, quand son auditeur lui fit remarquer qu'il faisait plus froid dans sa chambre sans feu qu'en l'antre des nymphes ⁵².

Cette négligence de sa tenue et ce désordre extrême de son intérieur tenaient chez Ménard à une incapacité totale à se plier aux règles ordinaires de la vie sociale et à « faire comme tout le monde ». Il a vécu les dernières années de son existence en marge de la société, comme un original qui ne cherche pas à violer les règles courantes ou à étonner (rien de moins affecté que cette excentricité de Ménard), mais qui les viole sans en avoir conscience. Le monde l'avait laissé à l'écart; les académies, les universités, les partis politiques et les cénacles littéraires n'avaient guère songé à lui; il se vengeait à sa manière, bien inoffensive, en oubliant le monde.

50. M. Ph. Dufour, dans *Le Tombeau de L. Ménard* (Champion, 1902), p. 190.

51. Cette description est due au vicomte André de Guerne; elle est rapportée par M. E. Seillière, dans son livre *Un poète parnassien, André de Guerne* (De Gigord, 1930), p. 56-57.

52. Ces pages de Heredia, qui renferment quelques-uns des souvenirs les plus curieux laissés sur Ménard, se trouvent dans *Le Tombeau* (Champion, 1902), p. 21-32.

Cependant, par une dernière contradiction chez cet homme qui, toute sa vie, avait voulu concilier les contradictoires (polythéisme et morale, paganisme et christianisme mystique, protestantisme et catholicisme, libre-pensée et religion, etc.), la vieillesse de Ménard révèle en lui, tout à la fois, une ardente spiritualité et un attachement obstiné aux biens matériels. Son dédain de la mode et des convenances, et même des soins ordinaires de la propreté, n'était qu'une manifestation de son stoïcisme ascétique. Ménard mangeait fort peu; deux sardines et un morceau de pain étaient souvent tout le menu de son frugal dîner. Il allait toujours à pied, portait des vêtements usés, et poussait même le mépris des contingences jusqu'à refuser de se soigner quand il était malade. « Il est déjà bien assez humiliant d'avoir un corps », aimait-il à répondre, en citant un de ses chers alexandrins, aux sages conseils de ses parents ou de ses amis. Et pourtant, ce disciple du Portique était devenu, en vieillissant, d'une avarice proverbiale. Il poussait le dédain du confort, lui qui jouissait d'une très convenable aisance, jusqu'à se priver des biens les plus légitimes. D'innombrables anecdotes, qui ne sont peut-être pas toutes authentiques, mais toutes vraisemblables, ont dépeint cette manie sénile d'économie à outrance. Alors que sa fortune lui aurait permis de mener une vie décente et de fréquenter les restaurants à trois francs par repas, Ménard se rendait régulièrement chez l'humble crémier Polydor, rue Monsieur-le-Prince. Encore hésitait-il beaucoup à donner ses deux sous de pourboire ⁵³. Ayant invité un jour Leconte de Lisle à déjeuner, il l'entraîna au Luxembourg, et commença à discourir auprès de la fontaine Médicis. Lorsqu'enfin le poète lui demanda si ce n'était pas l'heure de se rendre au restaurant, il sortit de sa poche deux morceaux de pain et quelques rondelles de saucisson, et s'étonna du peu d'enthousiasme que semblait susciter ce repas en plein air ⁵⁴. Le froid ne l'importunait pas plus que la faim; lorsqu'il y avait du feu dans sa cheminée, c'était toujours un petit tas de charbon en train de s'éteindre. Encore le maître du logis, avant de sortir, s'agenouillait-il pour retirer à la main les

53. Le vicomte de Guerne raconte qu'un jour, des ouvriers qui avaient fait des travaux chez lui lui réclamant la gratification d'usage, il s'indigna, « et leur distribua, en guise de pourboire, de vieux exemplaires de ses *Réveries*, qu'ils lui jetèrent au visage » (Seillière, *op. cit.*, p. 59-60).

54. H. de Régnier, dans un article de la *Revue de France*, 15 août 1929, p. 733-738.

morceaux non consumés et les faire servir le lendemain⁵⁵. Cette manie d'avarice, cependant, ne saurait rendre déplaisante la figure de ce grand vieillard; elle n'avait point tué sa bonté et sa pitié pour toutes les misères de ses semblables. Ces défauts, qui auraient paru si laids chez tout autre, venaient de son mépris trop vif pour toutes les nécessités banales de l'existence et pour les plaisirs qui accaparent la majorité des hommes. Les passants le regardaient dans la rue avec scandale ou avec ironie; mais des hommes tels que Leconte de Lisle et Barrès ne cessèrent jamais de professer pour lui une estime pleine de respect. « Nul homme plus épuré de parcelles vulgaires », écrivit ce dernier, qui n'ignorait rien des bizarreries de Ménard; « Si j'aime un peu l'humanité, c'est qu'elle renferme quelques êtres de cette sorte, que d'ailleurs elle écrase soigneusement⁵⁶. »

La dualité que nous avons maintes fois signalée chez Ménard se retrouve enfin, jusque dans les derniers moments de son existence, dans le fatalisme paresseux qui s'alliait chez lui à une inquiétude jamais apaisée. Paresseux, Ménard le fut, en un sens, toute sa vie, à un point sans doute que nous ne connaissons plus aujourd'hui où la maladie de la hâte s'est emparée de tous. Sa journée se passait en flâneries le long des trottoirs et en séjours dans les cafés, puis en lectures ou en interminables méditations de fumeur. Mais, à la différence d'un autre Hellène, grand flâneur lui aussi, le noctambule Moréas, Ménard rentrait chez lui et se couchait dès la nuit venue — pour éviter les dépenses inutiles d'éclairage, disait-il. Lui qui avait professé dès sa jeunesse le culte de l'action et accablé de son mépris la lâcheté résignée des faibles qui se laissent écraser par une tyrannie, était devenu un fataliste souriant. Convaincu que les Dieux décident pour nous toutes choses, et par leur justice immanente veillent sur nous à notre insu, il était incapable de prendre une résolution ou de se préparer au lendemain. En toute occasion, il se plaisait à répéter sa phrase favorite : « L'avenir est sur les genoux des Dieux⁵⁷. »

Et pourtant l'avenir l'inquiétait. A mesure que le fardeau

55. Ce détail est rapporté par A. de Guerne, dans l'ouvrage de Seillière cité plus haut, p. 58.

56. M. Barrès, *Voyage de Sparte* (Plon, 1922), p. 4-5.

57. On reconnaît la traduction d'un vers d'Homère : ἄλλ' ἤτοι μὲν ταῦτα θεῶν ἐν γούνασι κεῖται. *II.*, XVII, 514.

des années le rapprochait de la tombe, il sondait plus anxieusement le mystère de l'au-delà. Il semble que sa conviction s'était à peu près faite quant à l'existence d'une vie éternelle; mais sous quelle forme survivait-on? Sa nièce se souvient de l'avoir vu, dans les dernières années de sa longue vie, se demander, les yeux hagards : « Je vais donc mourir. Je vais aller retrouver Homère, Hésiode, Eschyle! Comment m'accueilleront-ils après tant de siècles? Comment devrai-je les aborder? » Son mysticisme avait paru s'accroître un moment, vers 1894 et 1895, lorsqu'il collabora à *la Haute Science*. Mais il avait trop de bon sens pour donner dans les croyances occultistes et spiritistes⁵⁸. Il se contenta d'affirmer à nouveau son syncrétisme, et il attendit avec confiance le moment où Hermès Psychopompe conduirait son âme auprès de Bouddha, de Socrate et du Christ réconciliés.

Louis Ménard, tout à la fin de sa vie, avait quitté son vieux logis de la place de la Sorbonne pour se transporter rue du Jardinnet, dans la vieille et pittoresque cour de Rohan, non loin de la rue Git-le-Cœur, où il était né, soixante-dix-neuf ans auparavant. Le 9 février 1901, au matin, après quelques jours de maladie ou plutôt de fatigue, le païen s'éteignait de vieillesse. Fidèle à la foi polythéiste qui l'avait consolé durant sa vie, il avait demandé qu'on brûlât son corps selon les rites antiques⁵⁹. On lui mit dans la main, raconte son jeune ami Philippe Berthelot, « une de ces belles médailles grecques, l'image divine d'Athènes, l'obole que réclamait Charon ».

Deux jours plus tard, par une de ces belles journées de février que réserve quelquefois le ciel parisien, une nombreuse affluence conduisait la frêle dépouille de Louis Ménard au cimetière de Montreuil. « Il semblait, a écrit l'un de ceux qui l'accompagnèrent ainsi dans ce suprême voyage, qu'au jour de ses funérailles la grande ville sût le sentiment de jalouse tendresse qu'il éprouvait pour elle et qu'elle se fût parée d'azur léger et de clair soleil pour lui faire fête, alors que pour la der-

58. La petite-nièce de Ménard nous a fait le récit d'une séance de tables tournantes à laquelle on avait convié son oncle. Il demanda à la table de réciter le trentième vers de *l'Iliade*, ce qu'elle ne put faire; indulgent, il lui demanda alors le premier vers : même silence de la table. Sur quoi, il prit son chapeau et sortit, plein de mépris pour une table qui n'en savait même pas si long que le moindre élève de quatrième.

59. C'est sa volonté formelle d'être incinéré qui empêcha Louis Ménard d'être enterré selon le rite catholique.

nière fois il parcourait ses rues ⁶⁰. » En l'absence de Barrès, éloigné de Paris, Henry Roujon fit revivre dans un beau discours la figure de celui qui avait vécu pour la justice et s'était consolé des laideurs de son temps par un impossible rêve. Quelques jours après, sa famille faisait dire pour le repos de son âme une messe à Saint-Séverin. Plusieurs articles signalèrent aux contemporains distraits qu'un rare talent, peut-être un génie méconnu, venait de les quitter ⁶¹.

60. Léon Marillier, dans *Le Tombeau de L. Ménard* (Champion, 1902), p. 163.

61. Les principaux articles sont ceux d'Henri Houssaye (*Echo de Paris*, mercredi 13 février 1901), de Ph. Berthelot (*Revue de Paris*, 1^{er} juin 1901, p. 572-590) — de L. Marillier (*Revue d'Histoire des Religions*, 1901, p. 112-3) — de l'abbé Bremond (*Etudes*, 1902, p. 81-87) — de Rémy de Gourmont (*Mercure de France*, avril 1902, p. 202-3) et de Barrès (*Revue Bleue*, 1^{er} juillet 1902). Ed. Champion s'occupa aussitôt de rassembler les hommages et les souvenirs des amis de Ménard, et, suivant la pieuse coutume des poètes du xvi^e siècle ressuscitée pour un Th. Gautier ou un Baudelaire, il éleva à Louis Ménard un « tombeau ». Nous donnons dans notre bibliographie une liste plus complète des articles consacrés à Ménard après sa mort.

CHAPITRE XII

L'INFLUENCE DE LOUIS MENARD

- I. — Difficultés que présente le problème de l'influence de Ménard. — Il s'agit d'une influence le plus souvent orale, d'homme à homme, qui s'est exercée sur quelques esprits très divers, entre 1846 et 1900.
- II. — Influence de Ménard avant 1870. — Sur Théodore de Banville : ses relations avec Ménard, son hellénisme, son effort pour concilier son paganisme poétique et son catholicisme. — Ce qu'il doit aux idées religieuses de Ménard.
- III. — Leconte de Lisle. — Que l'on a attribué à Ménard une influence démesurée sur l'auteur des *Poèmes Antiques*. — Absence de témoignages concluants. — Examen des poèmes de Leconte de Lisle relatifs à la Grèce et de ses traductions. — Comparaison avec quelques fragments d'Homère et d'Hésiode traduits par Ménard. — Les épithètes homériques et l'orthographe des noms grecs. — L'influence de Ménard n'est nulle part évidente.
- IV. — Cette influence s'est exercée cependant. — On la trouve dans les préfaces de Leconte de Lisle et dans ses idées générales sur les religions, sur la Grèce, et même dans son attitude envers le christianisme.
- V. — Faible influence de Ménard sur les Parnassiens secondaires. — Le Parnasse est loin d'être, avant tout, un retour à l'hellénisme. — Dette plus considérable de Heredia envers Ménard.
- VI. — Deux philosophes : Renouvier et Nietzsche. — Relations entre Renouvier et Ménard. — Influence de Ménard sur le pluralisme et le polythéisme du philosophe. — Impossibilité de démontrer l'influence sur Nietzsche. Analogies curieuses entre *la Morale avant les Philosophes* et l'antisocratisme de la jeunesse de Nietzsche.
- VI. — Silence observé par Anatole France à l'égard de Ménard. — Il connut cependant son aîné et le goûta. — Influence peu sensible sur les *Noces Corinthiennes* et *Leuconoé*. — Rapports plus étroits entre *Thaïs* et *la Légende de saint Hilarion*.
- VIII. — Barrès découvre Ménard en 1880 et l'admire toute sa vie. — L'hellénisme, peu orthodoxe, de Barrès. — Ménard est bien l'inspirateur du *Voyage de Sparte*. — Le syncrétisme religieux de Barrès et son culte des morts trahissent aussi l'influence profonde exercée par Ménard.
- IX. — Influence peu sensible de Ménard sur la littérature française de 1890 à 1900. — A. de Guerne, P. Quillard. — Affinités du syncrétisme religieux de nos contemporains avec le paganisme mystique de Ménard.

I

L'HISTOIRE littéraire, en consacrant, comme elle le fait aujourd'hui, d'abondantes monographies à des auteurs secondaires, s'efforce souvent de montrer comment de tels auteurs sont plus représentatifs de la moyenne d'une époque que les talents plus éminents, et de tenter, grâce à eux et autour d'eux, une peinture d'un moment et d'un milieu. C'est le cas en effet pour Ménard, qui nous renseigne sur une certaine manière de vivre, certaines façons de penser, et une certaine conception de la Grèce, qu'il a partagées avec plusieurs de ses contemporains. Nous avons voulu indiquer en outre, en entreprenant cette étude sur le « païen mystique », que sa pensée par elle-même n'était pas sans valeur, que son art valait quelquefois d'être analysé et d'être comparé à la maîtrise de plus grands que lui, que les richesses et les complexités de sa vie intérieure méritaient encore d'attacher notre attention après un demi-siècle. Pour beaucoup, cependant, Louis Ménard ne doit rester sans doute qu'un nom, et le seul point qui importera sera la détermination de son influence.

Ce problème a déjà attiré bien des enquêtes partielles; il a surtout soulevé bien des affirmations, trop absolues pour n'être pas imprudentes. Heredia, F. Calmettes, Spronck, M. Dwelshauvers, P. Quillard, M. Martino, M. Desonay — pour citer quelques noms à dessein très divers — nous ont assuré que l'influence de l'hellénisme de Ménard, de ses vues religieuses et philosophiques, avait dû être considérable. Nul n'a d'ailleurs entrepris de le prouver à l'aide d'arguments concluants. M. Ducros, qui s'était attaqué au problème avec patience à propos des rapports de Ménard et de Leconte de Lisle, s'est montré beaucoup plus réservé. Il a conclu, comme il faut sans doute le faire, qu'il y avait eu, de l'un à l'autre de ces poètes, influence d'homme à homme — c'est-à-dire que tout semblait autoriser à croire à l'influence de Ménard, sans que rien pût la démontrer.

Il n'est guère, en effet, dans les études d'histoire littéraire, de problème plus délicat que ces questions d'influence; des exa-

gérations par trop fortes, auxquelles ont été conduits des chercheurs peu expérimentés¹, ont amené d'autres érudits à résoudre délibérément par la négative tous les problèmes de ce genre. Les plus sages paroles, dans cet ordre d'idées, ont été prononcées par un maître de la critique et un maître de l'histoire littéraire, dont nous voudrions ne pas oublier les conseils². Il vaut probablement mieux prouver trop peu que trop prouver; mais il faut se défier aussi du scepticisme radical qui se refuserait à admettre qu'un esprit puisse jamais subir l'influence d'un autre. Nos méthodes de recherche ne sont point parfaites. Elles ne prouvent avec une absolue certitude que dans certains cas particulièrement propices, et quand on leur présente les documents appropriés. Ce n'est là qu'un cas idéal, ou du moins assez rare. Il n'y a pas d'influence que celle d'une œuvre sur une autre œuvre, ni de sources que les sources livresques. Les influences vivantes (de conversations, de causeries entre amis, de lectures conseillées à l'un par l'autre, etc.) peuvent être plus importantes et cependant échapper à nos moyens d'investigation. L'influence de Ménard semble bien être un exemple typique de l'impuissance où nous sommes souvent de prouver ou de constater ce qui pourtant a dû être; car ses principaux ouvrages ont paru plusieurs années après qu'ils avaient été pensés; et ils ne formulent point, nous l'avons dit, une doctrine nette et cohérente.

Nous devons donc renoncer dès l'abord à mesurer l'influence de Ménard. Cette influence ne s'est guère exercée en *étendue*, nous le savons par le petit nombre des exemplaires de ses livres qui ont trouvé acquéreurs. Mais elle a pu s'exercer en *profondeur*, et sur des hommes d'une qualité rare : un Leconte de Lisle, un Barrès, un Heredia nous importent davantage que cent mille lecteurs inconnus et négligents³. Pour déterminer la

1. Dans un domaine voisin de notre sujet, l'ouvrage de M. Kramer (*L'Influence d'André Chénier sur la poésie parnassienne*, Champion, 1925), est sans doute un des exemples les plus éclatants de ces exagérations.

2. Paul Valéry, « Lettre sur Mallarmé », réimprimée dans *Variété II* (N. R. F. 1930, p. 213-4) et G. Lanson, « Études sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole au XVIII^e siècle », *Revue d'Histoire Littéraire*, 1896, p. 47. On y ajoutera sur les problèmes de littérature comparée en général les pénétrantes remarques de M. Cazamian, *Revue Germanique*, 1921, p. 371-378.

3. Il est d'ailleurs une grande part du rayonnement d'un écrivain qui échappe entièrement à nos moyens de recherche, nous voulons parler de l'influence exercée sur des personnes qui, n'ayant rien écrit ou rien publié, n'appartiennent pas à l'histoire littéraire. Dans le cas de Ménard, nous savons, souvent pour l'avoir entendu dire à ces personnes, que son neveu le peintre E. R. Ménard,

profondeur de cette action, il faudrait entreprendre une série d'études détaillées sur Banville, Leconte de Lisle, A. France, etc., et montrer ce qu'il peuvent devoir à Ménard, parmi de multiples éléments qui leur viennent d'autres inspirateurs ou qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes. La pensée de Ménard a dû être en effet pour eux, non une révélation surgissant du dehors et brusquement subie, mais la découverte de ce qu'ils cherchaient obscurément, de ce qu'ils étaient déjà préparés à accueillir. Et les vues qu'ils ont pu emprunter à ce semeur d'idées ont été repensées par eux jusqu'à devenir un élément indiscernable dans le tout complexe de leur vie psychologique. Ce n'est donc pas chez les uns la symbolique de Ménard, chez les autres son mysticisme, ou son apologie de la démocratie athénienne, ou ses attaques contre le sacerdoce ou le monothéisme, que nous pouvons retrouver; c'est cet ensemble un peu hétéroclite de notions variées que nous appelons « la pensée de Ménard » ou son « hellénisme », parmi lesquelles chacun de ses disciples, ou plutôt de ses amis, a fait le choix qui lui convenait.

Nous nous contenterons de distinguer deux groupes parmi les auteurs sur qui a pu s'exercer l'influence de Ménard. L'année 1870 sera notre point de séparation. Nous examinerons quelle a pu être l'action de Ménard, poète et helléniste, sur ses camarades de jeunesse, plus particulièrement sur Banville, Leconte de Lisle et Heredia ⁴. Dans la seconde période (1870-1900), le Ménard que l'on connaît est surtout celui des *Rêveries*; à part deux grands noms (A. France et Barrès), l'influence exercée par Ménard est très dispersée et perd en profondeur ce qu'elle gagne en étendue. Enfin sa mort (1901) fera relire Ménard à quelques-uns et fera parler de lui dans plusieurs journaux et revues; mais l'influence proprement dite de l'auteur, qui avait toujours été intimement liée à celle de l'homme, a cessé de s'exercer.

sa nièce, Mme Galtier-Boissière, M. Cheylack, M. le docteur A. Pettit, l'ont admiré profondément et ont gardé de leurs entretiens avec lui une forte empreinte; mais il ne nous appartient pas de préciser davantage. D'autres, Lamé, Leconte de Lisle, A. de Guerne, P. Quillard, etc., ont subi l'influence de Ménard beaucoup plus sans doute que leurs œuvres ne semblent l'indiquer.

4. Ces deux derniers sont morts bien après 1870 et ont continué à fréquenter Ménard après cette date; mais c'est dans leur jeunesse qu'ils ont subi son influence, et ils sont allés en s'éloignant de lui de plus en plus.

II

Parmi les noms des amis de Louis Ménard que nous avons eu l'occasion de citer dans notre premier chapitre, il en est peu à retenir pour qui veut rechercher l'influence de Ménard. Celui-ci, en effet, ne mérite guère le nom d'helléniste avant 1845-6, et ceux qui apprécèrent alors le charme de sa conversation et l'étendue de ses connaissances n'ont pu être frappés par ses vues originales sur la Grèce. L'un de ces amis de jeunesse, le plus célèbre d'entre eux, Baudelaire, peut être, d'emblée, laissé de côté. Il ne manquait jamais une occasion de railler le paganisme de son ami, et préférerait ouvertement les Latins aux Hellènes. Il n'est pas davantage besoin de s'arrêter à Gérard de Nerval, qui a pu frapper la jeune imagination de Ménard, mais n'a évidemment pas subi l'influence de son cadet; ni à Chenavard, déjà homme mûr et artiste célèbre lorsque Ménard cherchait encore sa voie, ou à Louis de Ronchaud, qui adorait la Grèce aussi ardemment que son ami, mais différemment. L'« hellénisme » de Th. Gautier, né onze ans avant Ménard, ne doit rien non plus à ce païen qui cherchait dans la Grèce des leçons de morale et un idéal politique; l'évolution qui rapprocha cet ancien romantique d'Homère et du Parthénon s'explique suffisamment par le changement d'orientation de son siècle après le coucher de soleil romantique⁵. Enfin, Thalès Bernard, avec qui Ménard fut en relations beaucoup plus étroites de 1845 à 1848 semble avoir devancé son ami dans la compréhension et le culte de la Grèce; il était déjà le secrétaire de Ph. Le Bas et le traducteur du *Dictionnaire Mythologique* de Jacobi (1846) alors que Ménard n'avait encore publié que le *Prométhée Délivré*, où les mythes antiques étaient traités sans nulle sympathie. Les deux ouvrages de Thalès sur le polythéisme parurent en 1853 et 1854, plusieurs années avant les livres de Ménard sur le même sujet; ils leur sont, il est vrai, bien inférieurs en mérite; mais si même on ne peut

5. M. Souriau (*Histoire du Parnasse*, Spes, 1930, p. 2) a rassemblé les témoignages qui font de Th. Gautier un Grec, « l'âme la plus antique qui fut jamais » (Bergerat); il avait entrepris de traduire l'*Orestie* d'Eschyle et il lisait l'*Illiade* dans le texte, nous dit-on, aussi facilement que nous lisons un journal!

prendre à la lettre toutes les affirmations de ce poète fort vaniteux⁶, les grandes divergences qui séparent sa conception de la Grèce de l'hellénisme de Ménard suffisent à écarter toute hypothèse d'influence exercée par l'un des deux amis sur l'autre.

Parmi les jeunes poètes qui fréquentaient le grenier de la place de la Sorbonne avant l'arrivée à Paris de Leconte de Lisle, Théodore de Banville semble donc être le seul à propos duquel il puisse être question de l'influence de L. Ménard. Les deux amis se rencontrèrent dès leur vingtième année (Banville était né en 1823 et Ménard l'année précédente) et leurs relations d'amitié durèrent tant qu'ils se connurent. Ménard retrouva Banville après son exil, le rencontra aux réunions parnassiennes (Banville collabora aux trois recueils du Parnasse), et nous pouvons deviner que leurs conversations se portèrent sur la Grèce et sur les problèmes religieux qui les préoccupaient également. Nous n'avons pu lire de lettres échangées entre les deux poètes, qui d'ailleurs, Parisiens tous les deux, n'avaient guère de raison de s'écrire; mais plusieurs passages de l'œuvre en prose de Banville citent directement Ménard et nous apprennent en quelle estime l'auteur des *Exilés* tenait les spéculations mythologiques de son ami⁷.

Certes, l'influence de Ménard n'a porté que sur un aspect de l'œuvre de Banville, son hellénisme; nul ne songe même à expliquer tout l'hellénisme des *Exilés* par les conversations avec Ménard. Banville a pu lire certains auteurs grecs directement, il a contemplé les statues antiques et parcouru les ouvrages des mythologues contemporains; il a été lié, beaucoup

6. Dans la notice qu'il rédigea sur lui-même dans la *Littérature française* de Staaf (vol. III, Didier, 1880, p. 66), il prétend avoir « le premier en France rétabli la véritable physionomie du polythéisme grec en restituant leurs noms aux dieux helléniques ». Puisqu'il faut juger par les œuvres publiées, on doit en effet lui reconnaître dans ce domaine la priorité sur Ménard et Leconte de Lisle.

7. La préface du *Sang de la Coupe* (datée 1874), texte important pour l'hellénisme de Banville, cite L. Ménard. Ménard est aussi mentionné dans les feuillets que Banville donna au *National*. Un feuillet du 21 fév. 1870 sur Don Juan reproduit, exactement dans les mêmes termes, un développement favori de son ami le mythologue; le 21 janvier 1878, Banville emprunte encore à Ménard, en le citant, une de ses idées les plus caractéristiques. Ces morceaux sont recueillis dans le volume de *Critiques*, édité par V. Barrucand (Charpentier, 1917), p. 191 et 419, ainsi qu'un autre passage du 1^{er} février 1869, où Banville mentionne le « beau livre du *Polythéisme Hellénique* ». — Les ouvrages récents sur Banville, de MM. Fuchs, Charpentier, Rivaroli, n'ont pas manqué de signaler cette admiration de Banville pour la mythologie de Ménard. Voir notre bibliographie.

plus intimement qu'avec Ménard, avec un autre helléniste, Philoxène Boyer. Il reste vrai pourtant que plusieurs poèmes banvillesques ne peuvent se comprendre sans quelque connaissance de L. Ménard; que la fréquentation de Ménard a accentué le culte de Banville pour le passé hellénique et l'a aidé à rechercher une conciliation entre le paganisme, qui était le culte esthétique de Banville, et le christianisme catholique, qui était sa foi.

Banville était tout préparé à accueillir l'hellénisme de son ami, puisqu'il l'avait, à certains égards, devancé; dès les *Cariatides*, en 1842, il célébrait Hélène et Aphrodite, Orphée et le marbre de Paros, le « géant Homère » (*la Voie lactée*). Chénier est alors son maître, mais il faut ajouter que son hellénisme consiste surtout en invocations oratoires et ne semble pas très profond. Il compose un hymne de quatorze vers à la *Vénus de Milo*, comme en faisaient alors d'autres poètes en cette décade 1840-50 où les sujets antiques reviennent en faveur; ce n'est d'ailleurs qu'un exercice d'écolier. *Erato* paraît beaucoup plus sincère; les vers en sont aussi beaucoup mieux frappés : le jeune poète de vingt et un ans y traite déjà un thème qu'il reprendra plus tard, la mort des dieux antiques, et la nature laissée dépeuplée par leur disparition. Les épithètes et les périphrases par lesquelles il désigne les Olympiens montrent qu'il s'en tient aux descriptions traditionnelles de la mythologie et n'a pas encore appris à chercher un sens profond derrière les vieux symboles.

Les *Stalactites*, parues en 1846, ne se ressentent pas encore de l'influence de Ménard, que la chimie et la politique préoccupaient alors plus que l'hellénisme. On y lit ce joli poème « Sculpteur, cherche avec soin en attendant l'extase », dont Sainte-Beuve disait « On croit voir un beau vase antique ». Mais Sainte-Beuve n'est pas un juge irrécusable en matière d'hellénisme. C'est du Chénier ou de l'*Anthologie*, avec « des allures florentines à la Primatice », comme l'a bien dit Th. Gautier. La préoccupation de pénétrer plus profondément dans la mythologie grecque et de saisir la vraie couleur antique n'apparaît que plus tard, avec le *Sang de la Coupe* (1857) et surtout avec *les Exilés* (1867), alors que Banville a lu les livres de Ménard et l'a écouté glorifier la richesse spirituelle du polythéisme.

La critique s'est montrée sévère pour cet hellénisme de Ban-

ville. A. France a parlé dédaigneusement de cet « Olympe de salles de fêtes » (*Vie Litt.*, iv., p. 236); le plus récent historien du Parnasse se dit « confondu par la pauvreté de ses pièces grecques » et avance que « Banville n'a rien compris aux *Réveries d'un Païen Mystique*⁸ ». Ménard lui-même n'en jugeait pas ainsi. Certes, la Grèce de Banville n'est pas celle de Leconte de Lisle, mais on a assez reproché à celui-ci son Hellade de marbre pour que l'on témoigne quelque indulgence à l'Olympe plus riant de son modeste contemporain. Nous pourrions d'ailleurs citer nombre de passages où Banville traduit manifestement, et fidèlement, les vues de Ménard. S'il réfléchit sur le personnage de Don Juan, il voit en lui le symbole du Désir, semblable à l'Eros des Grecs, et il ajoute :

Il n'est pas plus monstrueux en volant sans cesse à des épouses nouvelles que le Zeus des Hellènes, qui représente le ciel serein, n'est monstrueux en s'unissant tour à tour à Thétis, à Thémis, à Léo, à Héré, c'est-à-dire à l'agitation, à la stabilité, à la nuit obscure, au ciel nuageux et à la terre sèche (Danaé) sous la forme d'une pluie bienfaisante (*Critiques*, p. 191).

On reconnaît là les interprétations mythologiques de la *Poésie sacrée des Grecs*. Dans la *Reine Omphale (les Exilés)* « Hermès pareil au crépuscule » répète l'explication d'Hermès que Ménard avait le premier proposée et sur laquelle il revenait avec complaisance dans ses conversations et dans ses livres. Tout le discours de ce même poème où Hercule justifie son œuvre morale et civilisatrice rappelle également Ménard. *L'Exil des Dieux* fait songer au célèbre poème d'Henri Heine, mais plus encore aux nombreux passages où Ménard célébrait les Dieux du polythéisme comme les consolateurs et les amis de l'homme⁹. Dans *Hésiode, Penthésilée, le Festin des Dieux*, les traits abondent encore dont on peut sans incertitude rechercher la source dans Ménard. Seul un poète qui a lu la *Morale avant les Philosophes* a pu désigner les Dieux ainsi :

Les saintes lois, domptant les énergies
Premières... (le Festin des Dieux)

chanter Héraclès vainqueur des Puissances de la Nuit (*ibid.*),

8. M. Souriau, *Histoire du Parnasse* (Spes, 1930), p. 63. Les pièces grecques de Banville ont d'ailleurs paru bien avant *Les Réveries d'un Païen mystique*.

9. Voir surtout vers la fin : « Homme, vil meurtrier des Dieux, es-tu content ? », et plus loin : « Hellas ! adieu ! forêts, vallons, monts grandioses », etc...

traduire en un vers tel que celui-ci un développement ménardien sur le culte des héros :

L'échelle des héros et des apothéoses
Qui joint la terre au ciel... (*Ibid.*)

et appeler les grâces les Charites, comme le voulait le moraliste païen qui les identifiait avec la vertu prétendue chrétienne de la charité.

Ce ne sont pas seulement des notations de détail que Banville a empruntées à Ménard; l'idée tout entière qu'il se fait des mythes grecs le rapproche de son ami, d'autant plus curieusement que les autres poètes néo-grecs de son temps ne lui ressemblent en rien sur ce point. C'est ainsi que Banville, nous fait remarquer l'érudit qui le connaît le mieux ¹⁰, a mieux compris le caractère humain des mythes que leur sens naturaliste. « Apollon est pour lui le dieu de l'harmonie, jamais le dieu solaire; il a complètement laissé de côté le caractère solaire du mythe d'Héraclès; il n'a conservé que le lutteur et le justicier. » Ce trait, fort caractéristique en effet, vient sans doute du goût que ce poète dit funambulesque portait aux questions morales et religieuses; mais Banville a été heureux de voir confirmer par Ménard son désir de trouver dans la mythologie des leçons morales. Car la symbolique de Ménard, avec beaucoup plus de science et de subtilité, ne visait pas à autre chose. Tout lecteur de Banville a pu remarquer encore que sa prédilection, parmi les divinités grecques, va toujours aux dieux ou aux héros souffrant et mourant pour l'homme, devant la passion du Christ (Héraclès, Dionysos, Prométhée). C'est là une autre ressemblance, trop nette pour être fortuite, avec la thèse de Ménard, suivant laquelle la légende du Christ n'est qu'une nouvelle expression, plus émouvante et plus sublime, de l'idée grecque que le sacrifice du juste pour le salut des hommes est le plus haut sommet de la vertu.

Il n'est pas jusqu'à l'évolution religieuse de Banville qui ne puisse s'expliquer en partie par sa familiarité avec les ouvrages du païen mystique. On s'est étonné qu'un poète païen comme lui, aimant à célébrer les Dieux antiques, — « né Hellène », a prononcé Th. Gautier — ait concilié ce paganisme littéraire avec un catholicisme très sincère (il était marguillier de Saint-

10. M. Fuchs, *Théodore de Banville* (Cornély, 1912), p. 224-5.

Germain-des-Prés). L'exemple de Ménard nous aide cependant à le comprendre. C'est vers 1865-66 que Banville s'est nettement rapproché du catholicisme, sans renier son paganisme, — alors justement que l'*Hermès Trismégiste* de Ménard et ses sonnets mystiques indiquaient comment les deux cultes pouvaient se concilier. Débarrassons le christianisme de ses éléments ju다iques, proposait Ménard, et nous verrons qu'il n'est que le couronnement de l'hellénisme; une ingénieuse interprétation symbolique et morale place le Christ à côté de ses « égaux antiques ». Banville fut si heureux de voir ainsi justifiées par son savant ami ses contradictions intimes qu'il est plusieurs fois revenu sur ce point en adoptant d'enthousiasme les subtilités ménardiennes :

Si les savants mythographes modernes (entre autres Louis Ménard) l'ont prouvé scientifiquement, et nous ont démontré que notre religion de pardon et d'amour s'accorde avec les religions helléniques, autant qu'elle est hostile à l'idée judaïque d'un Dieu implacable, écrit-il dans sa préface du *Sang de la Coupe*, et ailleurs : « Ainsi que l'a si bien observé le savant mythologue Louis Ménard, autant le Christianisme put se greffer facilement sur les croyances héroïques de l'Hellade, autant il y a eu et il y aura toujours antagonisme absolu entre la religion des Juifs, qui adoraient un dieu implacable et exterminateur, pareil au simoun du désert, et celle des Grecs qui personnifiaient les harmonies de la nature, les lois modératrices domptant les énergies premières, et créèrent dans l'ordre physique et moral le culte de l'éternelle beauté. Les religions grecques, nécessairement démocratiques puisqu'elles admettaient la multiplicité des causes, sont restées, à travers le temps, haïes de l'esprit israélite voué au monothéisme et à la monarchie » (*Critiques*, p. 419).

On ne saurait répéter plus docilement la leçon apprise chez le païen mystique, et jusqu'à ses expressions même. Tout Banville, certes, n'est pas dans Ménard; mais son hellénisme et son christianisme n'auraient pas été ce qu'ils sont, si Banville n'avait pas connu et médité les livres de son ami.

III

Le nom de Ménard est, et restera sans doute, intimement associé à celui de Leconte de Lisle. Les témoignages abondent qui attribuent à son ami helléniste une influence considérable sur le chef du Parnasse, et, par lui, sur le Parnasse en général;

certains de ces témoignages demandent à être pesés avec soin; celui de Heredia, qui avait bien connu les deux hommes, est particulièrement affirmatif : « L'influence de l'auteur du *Polythéisme Hellénique* sur le poète des *Poèmes Antiques* fut, je puis le dire, prépondérante ¹¹. » Celui de Barrès est également très net : « C'est sur cette théorie, dit-il en parlant de l'hellénisme de Ménard, que repose le parnassisme de Leconte de Lisle ¹². » Calmettes, longtemps le familier du salon de Leconte de Lisle, et parfois malicieux envers ce trop grave poète, n'est pas allé aussi loin et a noté les différences qui séparent les deux amis. D'ailleurs, de toutes ces affirmations (ainsi que des souvenirs laissés par A. de Guerne, Ph. Dufour, etc.), il est difficile de rien tirer de bien précis. La critique, en général, n'a pas pris garde au vague de ces témoignages; elle a démesurément grossi l'action que Ménard pouvait, ou devait, avoir eue sur son ami. M. E. Faguet déclarait en 1910 : « Il [Leconte de Lisle] s'est complètement retourné sous l'influence, sans doute, de cet excellent L. Ménard qui, jusqu'à la fin de sa vie, exerça une grande action sur tous ceux qui l'entouraient. Ce fut lui qui amena Leconte de Lisle au déisme antichrétien et au paganisme ¹³. » MM. Elsenberg ¹⁴ et Desonay ¹⁵ ne sont guère plus prudents. M. Ducros et M. Martino ont montré plus de réserve dans l'examen de cette question complexe; nous reprendrons ici quelques-unes de leurs suggestions, en les appuyant sur une enquête plus étendue et, si possible, plus méthodique.

Nous ne désirons certes point réduire, de parti pris, le rôle d'un auteur que nous avons largement étudié; mais nous ne cacherons pas que, sous la forme générale qu'on leur a souvent donnée, ces affirmations nous paraissent trop absolues ou fausses. Il est certains points de chronologie qu'on a parfois négligés, si bien que notre recherche « scientifique » des sources et des influences, comme ces savants dont parle Fon-

11. Lettre de Heredia, dans *Le Tombeau de L. Ménard* (Champion, 1902), p. 28.

12. Lettre de Barrès, *Ibid.*, p. 36.

13. E. Faguet, *Revue des Cours et Conférences*, 1910, vol. 18 (II), p. 408.

14. M. Elsenberg (*Le sentiment religieux chez Leconte de Lisle*, Jouve, 1909) renvoie souvent au *Polythéisme Hellénique* de Ménard pour montrer combien les *Poèmes Antiques* s'accordent avec les explications du mythologue. Mais, si l'on prend la peine de se reporter à ses références, on s'apercevra qu'elles sont rarement convaincantes.

15. M. Desonay avance sans preuve et sans examen critique que Leconte de Lisle aurait docilement suivi Ménard. Il va jusqu'à écrire que Leconte de Lisle a « imparfaitement répété la leçon docilement apprise, à la façon d'un perroquet ». (*Le rêve hellénique*, Champion, 1929, p. 108.)

tenelle, explique non seulement ce qui est, mais encore ce qui n'est pas ¹⁶. Avant d'examiner dans le détail quelle a pu être l'influence de L. Ménard, il convient de présenter quelques remarques préliminaires et générales.

a) On prend volontiers pour accordé que Leconte de Lisle, par lui-même, n'aurait pas été capable de comprendre la philosophie ou la littérature grecques, et que son hellénisme ne peut s'expliquer que par la fréquentation de son ami. Or, dans l'étude d'une pensée et d'une civilisation plus difficiles encore que la pensée et la civilisation helléniques, Leconte de Lisle n'a pas eu besoin d'un initiateur. Il a lu directement les ouvrages de Burnouf ou de Langlois sur l'Inde. Il a utilisé les traductions des Védas. Son originalité, en introduisant dans la poésie les thèmes bouddhistes, est incontestable. Il aurait pu également admirer et adorer la Grèce sans l'aide de Ménard, d'autant plus aisément que, depuis 1843, les thèmes helléniques étaient dans l'air : Banville, Laprade, Ch. Coran, A. Pommier, d'autres encore, lui indiquaient la voie.

b) Mais, ajoute-t-on, Leconte de Lisle n'a jamais bien su le grec. Il est bon, croyons-nous, de se méfier de ces insinuations de contemporains mal informés ou malveillants. On a bien prétendu que Renan, aussi, savait mal le grec, et qu'il n'avait jamais lu Homère, par exemple, pour la bonne raison qu'on n'a pas trouvé d'exemplaire de *Illiade* dans sa bibliothèque ! Il est en effet probable que Leconte de Lisle ne savait pas le grec comme un Boissonade ou un Weil ; il est certain qu'il y a des contre-sens dans ses traductions ; mais plusieurs hellénistes contemporains (Ménard tout le premier, Egger, G. Perrot) ont hautement goûté et loué son hellénisme.

c) Son goût pour les sujets antiques est aussi soudain qu'inexplicable ; en 1838, à son baccalauréat, Leconte de Lisle est jugé, sur une explication d'Homère, « médiocre en grec ». Nous ne voyons nulle part, dans ses articles de *la Variété*, ou dans ses lettres écrites de la Réunion, qu'il ait étudié le grec

16. M. Souriau, par exemple, affirme que « ce sont les deux premières pages de la *Légende de Saint-Hilarion* qui ont inspiré à Leconte de Lisle son *Hypatie* » (*Histoire du Parnasse*, p. 174) ; il oublie qu'*Hypatie* a paru dans *La Phalange* en juillet 1847, exactement vingt-sept ans avant la composition de la nouvelle de Ménard. De même (*Ibid.*, p. 174) « c'est dans la thèse de Ménard que Leconte de Lisle a appris à distinguer dans ses traductions d'Homère les divinités grecques des dieux latins » ; Leconte de Lisle peut le devoir à Ménard, mais non à la thèse de celui-ci (qui date de 1859) puisqu'il recommandait déjà cette distinction dans sa préface de 1852.

entre 1838 et 1846. Soudain, en 1845, la *Phalange* publie *Hélène*, la *Robe du Centaure*, en 1846, la *Vénus de Milo*, une *Idylle Antique*, *Hylas*, et *Thyoné*, poèmes où éclate son admiration pour la Grèce et où perce son ambition de traduire en vers le génie hellénique. La vérité est que nous ne savons presque rien de ces années de formation de Leconte de Lisle, comme nous ne savons presque rien sur la formation du génie de Baudelaire entre 1839 et 1845. Leconte de Lisle a pu lire des traductions d'auteurs grecs, sans forcément y faire allusion dans ses lettres; il a pu connaître quelque obscur professeur de littérature ancienne, quelque amateur épris d'antiquité; il a pu puiser dans un manuel de sculpture ou de philosophie antique, dans quelque dictionnaire de mythologie, ce culte pour la Grèce qui apparaît dans ses premières œuvres publiées. N'évoquons pas ici le mystère shakespearien; mais rappelons-nous l'exemple si instructif de Keats, formant dans de médiocres dictionnaires de mythologie et dans de vieilles traductions son goût passionné, et sa magnifique compréhension, de la mythologie antique.

d) Enfin, *Hélène* (1845) renferme, parmi beaucoup de rhétorique et des banalités, quelques vers où chante déjà le plus ardent amour de l'Hellade :

Venez! Allons revoir l'archipel enchanté,
Le paradis païen, la contrée immortelle
Où rayonne Aphrodite au cœur de Praxitèle,
Où les dieux helléniens, Paros immaculé,
De qui le sol attique a seul été foulé,
Jaillissent lumineux, sous la main qui les crée,
Dans leur nudité chaste et leur pose sacrée...

Le jeune poète évoque l'Illissus, Sunium, Minerve (qui n'est pas encore Athènes), l'azur du ciel hellénien, et il regrette, comme Musset, de n'être pas né à cette époque bénie,

Où la mère des dieux, l'ardente antiquité,
Voulait vivre et mourir de sa propre beauté.

On voudrait pouvoir expliquer par l'influence de Ménard cet enthousiasme pour la splendeur du monde antique, pour ses héros et pour ses dieux. Mais *Hélène* qui a paru en juillet 1845, a été composée au plus tard quelques jours avant d'avoir été imprimée, probablement même dans les mois précédents, à la Réunion ou sur le bateau qui ramenait vers la France le jeune

créole. Dans tous les cas, en juillet 1845, Leconte de Lisle ne connaissait encore ni L. Ménard ni Thalès Bernard, et déjà il célébrait la Grèce. Il ne les connaissait pas non plus en septembre 1845 ¹⁷, lorsqu'il publiait *la Robe du Centaure*, dont le sens symbolique, et le dernier vers en particulier, sembleraient, si nous ignorions la chronologie, venir directement du futur mythologue.

Nous pensons donc que la plus grande prudence devrait présider à l'examen de cette question de l'influence de Ménard sur Leconte de Lisle. Il ne s'agit point de nier délibérément l'influence de Ménard, mais de la réduire, s'il le faut, en la précisant. Car l'hellénisme, d'une part, n'est pas tout Leconte de Lisle; il reste au poète du *Dies Irae* et de *l'Illusion Suprême* d'autres mérites que ceux d'avoir chanté en vers la Grèce ou d'avoir possédé la curiosité des religions. D'autre part, ce poète, quelque figé et immobile qu'on veuille bien nous le représenter aujourd'hui, n'est pas resté immuablement semblable à lui-même de 1840 à 1894. Ménard fut, ou redevint, son ami dans les dernières années de son existence, mais il n'exerça plus d'influence sur le chef du Parnasse et l'académicien. Le Leconte de Lisle qui a emprunté à Ménard des aperçus et des connaissances est celui des *Poèmes Antiques* et des *Poèmes et Poésies*; c'est le Leconte de Lisle de 1846 à 1866 environ, non pas celui de l'*Apollonide* et des *Poèmes Tragiques*.

Il nous apparaît enfin qu'en précisant et en limitant l'influence de Ménard sur Leconte de Lisle, nous ne faisons que suivre deux témoignages d'importance, auxquels on n'a pas assez pris garde : ceux des intéressés eux-mêmes. Il a pu y avoir réserve peu louable et vanité mal placée chez Leconte de Lisle à ne pas avouer sa dette envers Ménard; mais il est fort curieux qu'il ne l'ait jamais fait ouvertement. Lorsqu'on attaquait la vérité de son hellénisme ou l'exactitude de ses traductions, il aurait pu invoquer l'approbation, ou la collaboration de son ami, helléniste réputé; il n'a jamais cru devoir le faire. Ménard, de son côté, modeste, mais non pas insensible à la gloire, aurait pu se vanter d'avoir inspiré à son vieux camarade un thème poétique, de lui avoir révélé un courant d'idées;

17. C'est la publication de ces premiers poèmes qui inspira à Thalès Bernard et à Ménard le désir de connaître le jeune poète; ils mirent encore quelque temps à découvrir son adresse.

il ne l'a jamais fait non plus ¹⁸. Même après la mort de Leconte de Lisle, dans des confidences à de jeunes amis, il n'a jamais laissé tomber une parole impliquant qu'il revendiquait une part dans la formation du poète; il a loué ses vers ou ses traductions comme des œuvres qu'il admirait profondément, et non sans marquer en quoi il se séparait de conceptions qui n'étaient pas les siennes.

Si nous procédons à un examen attentif de l'œuvre de Leconte de Lisle pour y déceler les traces d'une influence ménardienne, nous constaterons d'abord avec surprise que bien peu de poèmes doivent nous arrêter. Il est d'ailleurs significatif que M. Vianey, dont l'ouvrage, sans être tout à fait complet — et quelquefois peut-être en l'étant trop — reste l'étude de sources la plus diligente qu'ait inspirée Leconte de Lisle, ne mentionne pas une seule fois le nom de Ménard. Ce n'est pas en effet dans telle expression ou tel vers, ou même dans telle interprétation d'une légende antique, tel couplet sur la Grèce, que l'on peut saisir l'influence de Ménard sur Leconte de Lisle; la plupart des poèmes grecs de Leconte de Lisle ne doivent strictement rien au polythéisme ménardien (*Thyoné, Glaucé, Hylas, le Vase, Plaintes du Cyclope, L'Enfance d'Héraklès, la Mort de Penthée, Héraklès au Taureau, Thestylis, Médailles Antiques, le Retour d'Adonis, Kybèle, Pan, Klytie, le Combat Homérique*) ¹⁹. On a voulu reconnaître dans certaines pages de l'œuvre de Ménard la source de certains autres poèmes : M. Ducros, par exemple, dans la *Revue d'Histoire Littéraire* (1914, pp. 545-555) voit dans un article de Ménard la donnée première de la *Prière Védique pour les Morts*; son argumentation n'est pas convaincante, car le poème de Leconte de Lisle a paru en 1866 dans le premier Parnasse, et l'article de Ménard (daté de 1867) a paru en fait en 1868, dans l'*Année Philosophique*; l'emprunt d'ailleurs, s'il était prouvé, n'aurait qu'une médiocre importance. M. Elsenberg renvoie, à propos d'*Héraklès solaire*, aux pages 73 et 322 du *Polythéisme Hellénique*; à

18. Ni à Barrès, ni à A. de Guerne, que ce point intéressait, Ménard ne s'est vanté d'avoir influencé Leconte de Lisle. MM. Marius et Ary Leblond, qui consultèrent longuement L. Ménard pendant la préparation de leur volume sur Leconte de Lisle, et qui ne sont nullement suspects de malveillance envers le païen mystique, écrivent : « Leconte de Lisle connut L. Ménard après avoir écrit ses *Poèmes Antiques* » (p. 287, note).

19. Nous comprenons bien entendu dans cet examen des poèmes de Leconte de Lisle les morceaux parus dans la *Phalange*, et ceux que l'auteur n'a pas voulu inclure dans l'édition définitive de ses œuvres (*Les bois lavés par les rosées, Tre fils d'Oro, Le Sacrifice, A Mlle J. D., Les deux Amours, Mens Blanda*, etc).

propos d'*Ekhidna*, aux pages 41-42 du même ouvrage; à propos du *Dernier Dieu* aux pages 63 et 67 de la *Morale avant les Philosophes*. Mais ces références ne servent en rien à expliquer les poèmes en question, et ne sont nullement l'indication de « sources ». L'*Hélène* des *Poèmes Antiques* (qui n'a rien de commun avec l'*Hélène* de la *Phalange*) ne doit rien à Ménard, qui aurait au contraire blâmé cet hymne à l'amour et cette affirmation de la toute-puissance du destin chez les Grecs. La *Vénus de Milo* renferme plusieurs strophes que pourrait avoir inspirées Ménard (la 5^e et la 7^e notamment); ces strophes se trouvaient déjà dans la première version du poème, de mars 1846. Restent donc cinq poèmes (*Héraklès solaire*, *Khiron*, *Niobé*, *Chant Alterné*, *Hypatie et Cyrille*) qui doivent à peu près certainement à Ménard soit le thème central, soit des détails. Encore serait-il imprudent de s'exagérer la valeur de ces sources²⁰.

Ce n'est assurément pas dans des rapprochements de ce genre que nous pourrions mesurer l'étendue de l'influence exercée par L. Ménard sur son ami.

L'œuvre en prose de Leconte de Lisle nous fournira-t-elle d'autres indices de l'influence de Ménard? Nous avons cherché dans les traductions publiées par le poète les traces de la collaboration de l'helléniste, car on n'a pas hésité à prononcer le mot de collaboration²¹. On tient en général le raisonnement que voici : Leconte de Lisle savait vraisemblablement fort peu de grec en 1851-52, et cependant il avait traduit l'*Illiade*; il a

20. *Héraklès Solaire* ne vient pas directement de tel ou tel passage de Ménard, mais c'est le poème le plus « mythologique » de Leconte de Lisle. — Dans *Khiron*, quelques beaux vers sur les Dieux grecs,

qui, baignés de lumière,
Dans le sein de la Force éternelle et première,
Règnent calmes, heureux, immobiles, sans nom,

(vers qui ne se trouvaient pas dans la première version de 1847) semblent se souvenir des développements analogues de Ménard. *Niobé* témoigne d'une connaissance approfondie de la Grèce préhistorique et de certains textes peu répandus, tels que les *Hymnes Orphiques*, pour lesquels le poète avait vraisemblablement consulté son ami plus érudit et fanatique admirateur de ces hymnes. Le *Chant Alterné* (ancienne *Eglogue Harmonienne* de juin 1846) est le sujet que traite, sous mille formes diverses, toute l'œuvre de Ménard, notamment le *Amant Alterna* écrit dès 1845 et incorporé d'abord dans *Euphorien*. Enfin, le thème d'*Hypatie* était aussi particulièrement cher à Ménard. Certains vers d'*Hypatie et Cyrille* rappellent plusieurs expressions ménardiennes : Les grands législateurs régler les républiques » ; « Forces de l'univers, Vertus intérieures ».

21. « On sait, écrit M. Desonay (p. 81) que Ménard a très étroitement collaboré aux traductions de Leconte de Lisle »; mais il ne nous dit pas comment « on » le sait.

donc eu recours aux lumières de son ami. Or la tradition qui rapporte que Leconte de Lisle avait en effet confié à l'éditeur Marc Ducloux un manuscrit de l'*Illiade* traduite en français; que l'éditeur, ayant égaré ce manuscrit, aurait par compensation publié les *Poèmes Antiques*, ne nous paraît pas reposer sur des témoignages très solides. Il n'est nullement question de traduction d'Homère dans les lettres écrites à Ménard par Leconte de Lisle entre 1849 et 1851; et si Leconte de Lisle, à cette époque, avait traduit l'*Illiade*, ce n'aurait pu être avec l'aide directe de Ménard, puisque celui-ci était exilé en Belgique ou en Angleterre, et ne rentra en France qu'en décembre 1852; les *Poèmes Antiques* avaient paru le 4 décembre de la même année.

Les renseignements bien établis se résument en ceci : a) La première traduction du grec publiée par Leconte de Lisle est celle de Théocrite, en 1861, précédée d'une curieuse préface, jamais rééditée, où il expose sa méthode et raille la plupart de ses prédécesseurs dans l'art de traduire, avec les seules exceptions de Chateaubriand traducteur de Milton et de Lamennais traducteur de Dante. L'*Illiade* ne parut qu'en 1866 et l'*Odyssée* en 1867. b) Leconte de Lisle avait certainement songé à entreprendre des traductions à une date antérieure; il annonçait de telles traductions en 1852, et il pensait travailler avec Ménard, car nous lisons au dos de la couverture des *Poèmes* de Ménard (21 juillet 1855) : « Pour paraître prochainement, la *Poésie grecque*, traductions littérales par Leconte de Lisle et Louis Ménard. » Mais la traduction ainsi annoncée ne parut point; et Ménard ne revendiqua jamais aucune part dans les traductions de Leconte de Lisle; Leconte de Lisle n'a jamais, dans ses préfaces ou ses articles, invoqué l'autorité de son ami.

On a beaucoup raillé ces traductions de Leconte de Lisle, en leur attribuant d'ailleurs une importance excessive, car c'étaient surtout des besognes de librairie; on a notamment accusé le poète d'avoir trop diligemment utilisé les traductions antérieures, en particulier quelques versions juxtalinéaires à l'usage des écoliers et l'Homère traduit en latin dans l'édition Didot. Il n'est pas difficile, en effet, de relever des contre-sens et des inexactitudes, sans parler d'impropriétés choquantes, dans les traductions de Leconte de Lisle; et il est également certain qu'il s'est servi, comme tout traducteur, tout auteur de dictionnaires ou de manuels, des travaux de ses devanciers. Mais nous

avons pris la peine de comparer en certains passages pris çà et là dans l'*Illiade* et l'*Odyssée*, la version de Leconte de Lisle à celles de Bitaubé (celle qui fut le plus souvent rééditée entre 1800 et 1860, et qui l'a été encore six fois depuis 1880), de Dugas-Montbel (de 1828-33, nouvelle édition refondue), de Bignan (1830), de Giguet (1843 et 1844), de Pessoneaux (1861 et 1862). Nous avons constaté que Leconte de Lisle n'a nulle part copié ou imité de près aucun de ces traducteurs. Il est plus délicat de décider s'il s'est servi de la traduction latine; il en est en effet très proche dans bien des cas; mais cette traduction latine est elle-même très proche du texte grec. Le point qui nous importe ici est de mesurer la part que Ménard aurait pu avoir à ces traductions. Or il existe un moyen de contrôle, qui n'est pas décisif, mais auquel nul n'a encore eu recours : plusieurs passages d'Homère et d'Hésiode se trouvent déjà traduits dans les livres de Ménard. Nous avons fait le relevé de tous ces passages, et nous avons comparé les deux versions de Ménard et de son ami, entre elles, et avec le texte grec. La place nous manque pour reproduire ici tous ces morceaux; en voici du moins quelques échantillons :

Illiade, XVIII, v. 497-508.

L. Ménard, (*Morale*, p. 160) : « Les citoyens étaient assemblés sur la place publique, et une discussion s'était élevée, et deux hommes se disputaient sur une rançon pour un homme tué. L'un affirmait avoir tout payé, et le déclarait au peuple; l'autre niait avoir rien reçu; et tous deux désiraient terminer l'affaire par un arbitrage. Les citoyens criaient des deux parts, soutenant l'un ou l'autre, et des crieurs contenaient le peuple. Les vieillards étaient assis sur des pierres polies, dans le cercle sacré, et ils tenaient dans leurs mains les sceptres des crieurs à la voix éclatante. Ils se levaient et portaient leurs jugements tour à tour; et au milieu étaient deux talents d'or, pour donner à celui qui aurait le mieux jugé. »

Leconte de Lisle (Lemerre, in-12, p. 349) : « Et les peuples étaient assemblés dans l'agora, une querelle s'étant élevée. Deux hommes se disputaient pour l'amende d'un meutre; l'un affirmait au peuple qu'il avait payé cette amende, et l'autre niait l'avoir reçue. Et tous deux voulaient que l'arbitre finît leur querelle, et les citoyens les applaudissaient l'un et l'autre. Les hérauts apaisaient le peuple, et les vieillards étaient assis sur des pierres polies, en un cercle sacré. Les hérauts portaient des sceptres en main, et les plaideurs, prenant le sceptre, se défendaient tour à tour. Deux talents d'or étaient déposés au milieu du cercle, pour celui qui parlerait selon la justice. »

Illiade, XXIV, v. 486-506.

L. Ménard (*Morale*, p. 115-6) : « Souviens-toi de ton père, Achille semblable aux Dieux; il est du même âge que moi, sur le triste seuil de la vieillesse; et il a peut-être autour de lui des voisins qui l'attaquent, et personne n'est là pour le défendre contre la violence et la

ruine. Cependant, lui du moins, apprenant que tu es en vie, il se réjouit dans son cœur, et il espère tous les jours qu'il verra son cher fils revenir de Troie. Mais moi infortuné, j'avais engendré des fils très braves dans la large Troie, et je puis dire qu'il ne m'en reste pas un. J'en avais cinquante quand vinrent les fils des Achéens; dix-huit étaient sortis du même ventre; des femmes m'avaient enfanté les autres dans ma maison. De la plupart l'impétueux Arès a fait ployer les genoux; et celui qui me restait seul et qui protégeait la ville et nous-mêmes, tu l'as tué hier en combattant pour sa patrie, Hector. C'est pour lui que je viens vers les vaisseaux des Achéens, et pour le racheter je t'apporte une immense rançon. Mais respecte les Dieux, Achille, et prends pitié de moi, te souvenant de ton père. Moi, je suis plus misérable encore : j'ai osé faire ce que n'a fait aucun mortel sur terre, porter à ma bouche la main de l'homme qui a tué mon fils. »

Leconte de Lisle, p. 445-6 : « Souviens-toi de ton père, ô Akhilleus égal aux Dieux ! Il est de mon âge et sur le seuil fatal de la vieillesse. Ses voisins l'oppriment peut-être en ton absence, et il n'a personne qui écarte de lui l'outrage et le malheur; mais, au moins, il sait que tu es vivant, et il s'en réjouit dans son cœur, et il espère tous les jours qu'il verra son fils bien-aimé de retour d'Ilios. Mais, moi, malheureux ! qui ai engendré des fils irréprochables dans la grande Troie, je ne sais s'il m'en reste un seul. J'en avais cinquante quand les Akhaiens arrivèrent. Dix-neuf étaient sortis du même sein, et plusieurs femmes avaient enfanté les autres dans mes demeures. L'impétueux Arès a rompu les genoux du plus grand nombre. Un seul défendait ma ville et mes peuples, Hektôr, que tu viens de tuer tandis qu'il combattait pour sa patrie. Et c'est pour lui que je viens aux nefs des Akhaiens; et je t'apporte, afin de le racheter, des présents infinis. Respecte les Dieux, Akhilleus, et, te souvenant de ton père, aie pitié de moi qui suis plus malheureux que lui, car j'ai pu, ce qu'aucun homme n'a encore fait sur la terre, approcher de ma bouche les mains de celui qui a tué mes enfants ! »

La traduction de Leconte de Lisle n'est pas toujours la plus littérale des deux : des fils « irréprochables » au lieu de « très braves » ; « dix-neuf étaient sortis du même sein » là où Ménard dit « du même ventre » ; « dans mes demeures » et Ménard « dans ma maison », « des présents infinis » pour « une immense rançon ». Elle est marquée cependant par un plus grand effort vers la couleur locale : « nefs » au lieu de vaisseaux, comme dans le premier passage cité, « l'agora » pour la place publique. Mais la version de Leconte de Lisle garde quelque chose de tendu, d'un peu dur, que n'a pas la traduction de Ménard, plus souple, plus familière, mais plus vivante, et quelquefois plus claire. Le vers 504 du chant XVIII est traduit incomplètement et inexactement chez Leconte de Lisle : « Les hérauts portaient des sceptres en main » tandis que le sens est bien celui que rend Ménard : « Les vieillards ...tenaient dans leurs mains les sceptres des crieurs à la voix éclatante » (ou

tout au moins les vieillards avaient leurs sceptres dans les mains des hérauts et les prenaient quand ils avaient à prononcer leurs discours). Leconte de Lisle est, par endroits, plus proche de la noblesse de Mme Dacier; L. Ménard comprend mieux et s'efforce de rendre la souplesse vivante d'Homère; il s'engage, bien timidement encore, sur la voie que suivra M. Victor Bérard ²².

Voici un exemple de l'*Odyssée*, pris entre dix autres qui nous servent à comparer les deux traductions :

Odyssée, VII, v. 159-181.

Ménard (*Morale*, p. 184-5) : « Alkinoos, il n'est pas beau pour toi, et il ne convient pas qu'un étranger soit assis par terre dans les cendres du foyer. Ceux-ci se taisent, attendant que tu parles. Allons, relève l'hôte, et place-le sur un siège aux clous d'argent, et commande aux crieurs de verser le vin, afin que nous fassions des libations à Zeus, roi de la foudre, qui accompagne les vénérables suppliants; et que l'intendante donne à souper à l'étranger avec ce qu'il y a ici. » Et dès que la force sacrée d'Alkinoos l'eût entendu, prenant par la main le prudent Ulysse à l'esprit subtil, il le fit lever du foyer et le plaça sur un siège splendide, à la place de son fils, l'ami des hommes, Laodamas, qui était assis près de lui, et qu'il chérissait vivement. Et une servante versa de l'eau d'une belle aiguière d'or dans un bassin d'argent, pour qu'il se lavât, et elle é tendit devant lui une table polie. Et la vénérable intendante lui apporta du pain et plaça devant lui des aliments abondants, lui donnant une large part de ce qu'il y avait. Alors la force d'Alkinoos dit au crieur : « Pontonoos, mêle le vin dans la coupe, et distribue-le à tout le monde dans la maison, afin que nous fassions des libations à Zeus, roi de la foudre, qui accompagne les vénérables suppliants. »

Leconte de Lisle (Lemerre, in-12, p. 101) : « Alkinoos, il n'est ni bon ni convenable pour toi que ton hôte soit assis dans les cendres du foyer. Tes convives attendent tous ta décision. Mais hâte-toi; fais asseoir ton hôte sur un trône orné de clous d'argent, et commande aux hérauts de verser du vin, afin que nous fassions des libations à Zeus foudroyant, qui accompagne les suppliants vénérables. Pendant ce temps, l'Econome offrira à ton hôte les mets qui sont dans la demeure. » Dès que la force sacrée d'Alkinoos eût entendu ces paroles, il prit par la main le sage et subtil Oysseus, et il le fit lever du foyer, et il le fit asseoir sur un trône brillant d'où s'était retiré son fils, le brave Laodamas, qui siégeait à côté de lui et qu'il aimait le plus. Une servante versa de l'eau d'une belle aiguière d'or dans un bassin d'argent, pour qu'il lavât ses mains, et elle dressa devant lui une table polie. Et la vénérable Econome, gracieuse pour tous, apporta le pain et de nombreux mets. Et le sage et divin Odyssseus buvait et mangeait. Alors Alkinoos dit à un héraut :

22. Chez M. V. Bérard, dans le passage de l'*Odyssée* cité plus bas, le siège devient un « fauteuil »; le prudent Ulysse est « le rusé compagnon », la servante une « chambrière ». Le vers 167 « La force sacrée d'Alkinoos » devient « sa sainteté et force Alkinoos ». Chez Madame Dacier, l'intendante était promue « maîtresse de l'office », et elle servait non pas « ce qu'il y a ici » mais « une table de ce qu'elle a de plus exquis ».

« Pontonoos, mêle le vin dans le kratère et distribue-le à tous dans la demeure, afin que nous fassions des libations à Zeus foudroyant qui accompagne les suppliants vénérables. »

Si les deux amis avaient autrefois déchiffré Homère et Hésiode de concert, on voit qu'il ne reste guère de trace de leur collaboration. On pourrait même ajouter que Leconte de Lisle aurait évité pas mal d'erreurs s'il avait plus souvent consulté Ménard. Du moins, ses traductions restent son œuvre à lui, et portent clairement la marque de son tempérament. Ménard a défendu chaleureusement la besogne de traducteur de son ami contre certaines attaques malveillantes, mais il n'a pas caché qu'il était en dissentiment avec lui sur plusieurs points particulièrement importants, tels que la traduction des épithètes ou l'orthographe des noms propres²³.

Ce dernier point mérite également un examen attentif. Il semblerait en effet, *a priori*, que Leconte de Lisle ait emprunté à son ami féru d'hellénisme et désireux de restituer dans sa pureté originelle la mythologie grecque, trop longtemps confondue avec la latine, l'idée d'écrire : Zeus, Héraclès et Artémis, au lieu de Jupiter, Hercule et Diane. En fait, la chose n'est pas certaine. Le désir de donner aux noms grecs leur orthographe grecque est probablement né simultanément chez L. Ménard, Leconte de Lisle et Thalès Bernard. Thalès revendiquait même la priorité dans ce domaine, et il la mérite sans doute. Mais l'innovation n'est qu'un titre de gloire assez mince; depuis longtemps, les Français avaient remarqué que les savants allemands et anglais (notamment Grote, dont l'œuvre fut

23. On sait que M. Gaucher (*Revue Bleue*, 9 mai 1885, p. 602-5) a violemment attaqué l'œuvre de Leconte de Lisle traducteur : on trouvera des reproches analogues dans Sainte-Beuve (*Nouvelle Correspondance*, Lévy, 1880, p. 234), R. de Gourmont (*Le Problème du style*, Mercure, p. 83 sq) et V. Bérard (*l'Odyssée*, Belles Lettres, 1924, vol. i, p. xxxv). Sans vouloir trancher le débat — d'ailleurs insoluble, car chaque génération a son idéal en matière de traduction, comme elle a ses goûts pour la poésie et le roman — il convient de rappeler que beaucoup parmi nos aînés ont dû à ces traductions de Leconte de Lisle la révélation d'une Grèce nouvelle pour eux. A. France, dans un article fort curieux du *Chasseur Bibliographe* (jan. 1867, p. 17-19) proclamait : « A M. Leconte de Lisle était réservée la gloire de donner la première traduction d'Homère. L. de L. est un de ces hommes très forts qu'un siècle n'entraîne pas... Il a vu Homère, et nous le fait voir. Il nous le révèle; il nous fait goûter le miel homérique dans toute sa saveur sauvage ». L. Ménard a fait l'éloge de L. de L. traducteur dans une lettre citée par Mad. J. Dornis, *Essai sur Leconte de Lisle* (Ollendorf, 1909), p. 93 : « Elles répondent à toutes les exigences de l'érudition sincère et du goût... On pourrait dire que les Grecs eux-mêmes, écrivant en français, n'auraient exprimé leurs idées ni avec plus de précision ni avec plus d'élégance... L. de L. est un traducteur impeccable, un parfait artiste ».

largement commentée dans les revues entre 1847 et 1860), distinguèrent soigneusement les divinités grecques des dieux latins. L'impulsion première ne vint pas de Leconte de Lisle; mais c'est à lui que revient l'honneur d'avoir gagné la cause, par l'exagération de sa méthode et par le plus grand retentissement de ses œuvres. En 1852, dans la première édition des *Poèmes Antiques*, il écrit encore : Démodoce, glorieuse Grèce, (ô Hellade!), Cybèle, Hercule, Ether, mais Kolkhos, Nikhêa, Hélios. Il adoptera bientôt une pratique plus uniforme et plus intransigeante, d'ailleurs fort différente de celle de Ménard ²⁴. Ménard écrit Aidès, Soleil, Terre, Ciel, Mer, Ulysse, Achille, Poseidon, Ether, etc., là où Leconte de Lisle met : Hadès, Hélios, Gaia, Ouranos, Pontos, Odyssèus, Akhilleus, Poseidaôn, Aither, etc. Apollon « qui lance des traits au loin » devient chez Leconte de Lisle « Hékébolos », puis, sur les reproches de Ménard, « l'archer Apollon ». En d'autres termes, Ménard insiste surtout sur l'orthographe exactement grecque des noms de dieux; il accepte aisément les contradictions ou les incohérences pour tous les autres mots, et espère, par ce moyen terme, rallier à lui l'opinion. Leconte de Lisle va beaucoup plus loin, et adopte une orthographe (non moins illogique, peut-être) mais rébarbative et déroutante à plaisir. S'il profite sur ce point des conseils de L. Ménard, il le devance par son œuvre imprimée, et modifie les suggestions de son ami selon son propre tempérament.

IV

Ces constatations un peu minutieuses, et que nous sommes pourtant contraint de présenter ici fort abrégées, prouvent-elles que l'influence de Ménard ne s'est pas exercée sur Leconte de Lisle? Non certes. On ne prouve d'ailleurs point de telles négatives. Nous avons seulement voulu montrer que cette influence, dont on a souvent voulu parler à la légère, n'apparaît nulle part avec une évidence éclatante; que nos méthodes les plus

24. Un contemporain qui connut et admira également Ménard et Leconte de Lisle, Henri Houssaye, a étudié dans le détail cette question de « L'Orthographe des noms propres », dans *Revue du Dix-Neuvième Siècle*, 1^{er} février 1867, p. 251-264.

précises ne peuvent réussir à la démontrer. Mais on ne peut attendre davantage de nos instruments de recherche, qui doivent ici être aidés par quelque chose de plus humble, le vieil « impressionnisme » démodé. On ne peut retrouver dans Ménard la source, soit des poèmes, soit des traductions, de Leconte de Lisle, et cependant il est légitime de faire acte de foi et d'affirmer que l'œuvre de Leconte de Lisle n'aurait pas été ce qu'elle est sans sa fréquentation de Ménard. Nous renonçons à dissocier, chez le poète parnassien, les éléments qui peuvent lui venir de Ménard et ceux qu'il tient d'ailleurs : Leconte de Lisle, beaucoup plus intelligent qu'on ne semble aujourd'hui le dire, s'est assimilé bien des notions et des idées qui flottaient autour de lui, et il les a utilisées pour produire des œuvres d'art. Louis Ménard, auprès de lui, a sans doute joué le plus grand rôle comme intermédiaire entre la science des religions ou la connaissance érudite de la Grèce, et le poète. Cette influence, impossible à mesurer, apparaît néanmoins dans un examen de l'attitude philosophique, religieuse et même littéraire, de Leconte de Lisle. Nous avons, pour la préciser, le secours des deux préfaces mises par le poète à ses recueils de 1852 et 1855²⁵.

Nous ne pouvons songer ici à exposer, après M. Ducros, M. Elsenberg ou M. Estève, la philosophie de Leconte de Lisle; mais nous pouvons rappeler que plusieurs affirmations, particulièrement chères au poète parnassien, lui sont communes avec Ménard. Cela n'implique point de rapport de cause à effet; il y a eu dans bien des cas évolution parallèle ou simultanée de deux esprits, qui puisaient à des sources communes; mais Leconte de Lisle a été confirmé dans la plupart de ses vues par l'exemple de son cadet, plus brillant que lui, plus savant déjà, et plus ardent à remuer des idées, mais moins artiste.

La première de ces affirmations communes à Leconte de Lisle et à L. Ménard est celle de la désespérance qu'inspirent le présent et l'avenir. L. Ménard l'a exprimée toute sa vie, et, dès 1849, après l'échec de ses rêves révolutionnaires; Leconte de Lisle, dans la préface de ses *Poèmes Antiques*, proclame qu'une décadence peut-être irrémédiable s'est abattue sur le monde depuis les Grecs. L'unique espoir de salut est dans le retour au passé. Dans ce passé, auquel Ménard voulait consacrer sa vie, dédaigneux de tous nos rêves obstinés de progrès,

25. Nous citons ici ces préfaces dans l'édition des *Derniers Poèmes* (Lemerre, in-16).

Leconte de Lisle se plonge aussi pour connaître un âge plus jeune et plus vigoureux. Il faut « se tremper aux sources éternellement pures »²⁶, retourner vers les origines à la suite de Fauriel, de Thalès Bernard et des Allemands, non pas même vers la Grèce classique, mais vers la Grèce primitive, celle que Ménard recherchait avant l'enseignement corrupteur des philosophes.

Ce passé, Leconte de Lisle veut le connaître par l'étude, unir, dit-il, « la science et l'art ». C'est là encore ce que Ménard avait décidé d'accomplir : abandonner pour un temps la poésie, acquérir une connaissance approfondie de l'antiquité, lire les philologues et les mythologues. D'une symbolique aussi originale que subtile, Ménard attendait une vraie renaissance du sentiment religieux; il remédiait à l'inquiétude moderne, au désarroi de ses contemporains, en offrant une foi nouvelle²⁷. Leconte de Lisle formule, sous une forme un peu différente, les mêmes idées que Ménard. Il ne proclame pas encore (en 1852) la doctrine de l'Art pour l'Art que Ménard a toujours repoussée; les poètes doivent rester les « éducateurs des âmes »; ils doivent enseigner (ils étaient, répétait Ménard, les véritables législateurs de la Grèce et les seuls théologiens de l'hellénisme); mais ils sont devenus indignes de guider l'homme et il faut, dans l'étude et la méditation, attendre un renouveau qui n'est pas encore venu.

Enfin, dans ce passé de l'humanité, dont Leconte de Lisle et Ménard recommandent également l'étude, il est un aspect surtout qui importe : c'est la religion. La formule de Ménard : « Les religions sont la vie des peuples » pourrait être aussi celle de Leconte de Lisle; l'histoire de l'humanité se résume pour tous deux dans la succession des théogonies et des mythologies. Mais, là où le poète apporte une curiosité plus froide et ne voit que « charnier des Dieux », l'érudit se refait une âme de croyant et se persuade que ces religions sont encore vraies, puisqu'elles l'ont été. L'impiété de Leconte de Lisle, qui, dès 1847, avait perdu toute velléité de croire, est restée empreinte d'une inquiétude émue en présence du mystère de la mort, du vent froid soufflant la nuit sur le sable des grèves, et des « san-

26. Préface des *Poèmes Antiques* (*Derniers Poèmes*, p. 221).

27. L. Ménard et Leconte de Lisle, comme les romantiques avant eux, comme leurs successeurs aussi, comme chaque génération l'a toujours fait et continue à le faire, étaient convaincus qu'ils vivaient à une époque de désarroi et de « transition ».

glots du cœur supplicié ». Cette inquiétude philosophique, sinon religieuse, qui nous a valu les plus beaux accents de *Baghâvat*, d'*Ultra Caelos*, du *Dies Iræ*, doit peut-être quelque chose de son intensité de résonance au commerce régulier d'un esprit naturellement inquiet et assoiffé d'idéal, celui de L. Ménard.

Parmi ces religions dont il a brossé dans son œuvre le large tableau, Leconte de Lisle a toujours accordé une place de choix au polythéisme des Hellènes. Ses nombreux poèmes hindous eux-mêmes n'éclipsent point ses hymnes à l' « harmonieuse Hellas ». C'est le cantique païen d'*Hypatie* qui ouvrait en 1852 son premier recueil de vers; l'*Apollonide*, qui ferme ses derniers poèmes, n'exprime pas une adoration moins profonde pour la patrie du beau. Les raisons de ce culte pieux de la Grèce sont chez Leconte de Lisle les mêmes que chez Ménard. Des raisons politiques d'abord : dans leur pays de prédilection, les deux amis aimaient à contempler

L'amour de la Patrie et de la Liberté
Triompher sur l'autel de la Sainte Beauté. (*Hypatie et Cyrille*)

Des raisons philosophiques et morales ensuite : le polythéisme est la religion de la nature et la religion de l'homme. A côté de son sens physique, il a un sens moral. Il était naturel que, poète, Leconte de Lisle insistât sur le sens concret et physique des mythes; on peut affirmer sans crainte que c'est d'après l'exemple de Ménard qu'il recherche leur sens moral. Les expressions même qu'il emploie sont l'écho des paroles de Ménard. Il appelle les Dieux « modérateurs de toutes choses », selon le « *moderantum cuncta deorum* » que Ménard a vingt fois cité. Dans une tirade, enflammée d'*Hypatie et Cyrille*, il les définit :

Forces de l'Univers, Vertus intérieures,
De la terre et du ciel concours harmonieux,

selon les expressions chères à Ménard, c'est-à-dire lois physiques de l'univers, lois morales de l'homme et des sociétés, lien entre la terre et le ciel. La préface des *Poèmes et Poésies* va plus loin encore : c'est le texte le plus « ménardien » de Leconte de Lisle; la date de 1855 où elle fut rédigée est sans doute le moment où l'action de Ménard fut le plus vive sur son ami; c'est alors que les deux poètes, vivant à Paris, découragés par la politique et dégoûtés du présent, projetaient de traduire ensemble Homère et se livraient à leurs études de grec.

« En général, proclame Leconte de Lisle dans des phrases qui rappellent de très près la préface des *Poèmes* de Ménard parue au même moment ²⁸, tout ce qui constitue l'art, la morale et la science était mort avec le polythéisme. Tout a revécu à sa renaissance. C'est alors seulement que l'idée de la beauté reparait dans l'intelligence et l'idée du droit dans l'ordre politique. En même temps que l'Aphrodite Anadyomène du Cor-rège sort pour la seconde fois de la mer, le sentiment de la dignité humaine, véritable base de la morale antique, entre en lutte contre le principe hiératique et féodal... » Et c'est Ménard encore, le païen adorateur de la Madone, que l'on croit entendre plus loin, lorsque Leconte de Lisle ajoute : « Le monde moderne, il est vrai, a créé la Vierge, symbole de pureté, de grâce et surtout de bonté;... « l'Eternel Féminin » retrouve en elle sa place [sur l'Olympe] et s'y assied définitivement, grâce au merveilleux instinct des races gréco-latines. »

Leconte de Lisle n'a pas suivi Ménard dans tous les détails de son hellénisme; il a choisi ce qui convenait à son tempérament d'artiste, et il a négligé tout ce qui n'aurait été que didactisme d'érudit ou subtilité de mythologue. Il se souciait peu d'attaquer les philosophes, corrupteurs de la religion populaire; du moins Socrate et Platon n'apparaissent point dans son œuvre, et sa préférence va clairement à la Grèce primitive et poétique d'Homère, d'Hésiode et d'Eschyle. Il a reproché à ses contemporains « l'ignorance des traditions mythiques » ²⁹, mais il a lui-même rarement utilisé dans ses vers l'herméneutique de son ami. La symbolique joue un rôle fort restreint dans l'œuvre de Leconte de Lisle. Héraklès Solaire est peut-être le seul poème où l'on puisse retrouver un sens symbolique précis (les dragons étant la nuit, l'hydre la brume, les Centaures les nuées). En général, le poète ne s'attarde pas à ce symbolisme trop net, qui risque de dégénérer en un jeu de devinettes subtiles. Il a préféré voir dans les vieux symboles le sens extérieur, plastique, plus favorable à la poésie que ces allégories toujours hasardeuses. La *Vénus de Milo*, l'*Enlèvement d'Europeia*, les *Hymnes Orphiques*, se ressentent certes de l'influence de Ménard, au moins dans le choix des sujets et la connaissance précise des détails utilisés; mais le poète a su oublier les explications de son ami pour s'attacher surtout au côté concret et évocateur. Les commentateurs peuvent retrouver le sens profond que renferme peut-être le récit d'Europeia ravie par le taureau (la civilisation transportée par les Dieux d'Asie en Europe), les mythes

²⁸. *Derniers Poèmes*, p. 229 — La préface de Leconte de Lisle parut le 23 juin, celle de Ménard el 21 juillet 1855.

²⁹. Préface des *Poèmes Antiques*, (*Derniers Poèmes*, p. 223).

d'Ekhidna ou de Niobé; ce sens n'est pas indispensable à la compréhension de vers qui se suffisent à eux-mêmes, sans prétendre à cet hermétisme qu'une génération postérieure devait mettre en faveur. On pourrait, en jouant sur les mots peut-être, désigner L. Ménard, interprète de Creuzer et des Stoïciens, comme l'ancêtre du mouvement symboliste; (il n'a d'ailleurs nullement apprécié la tentative de Mallarmé et de ses amis); mais Leconte de Lisle resta étranger ou hostile à ce mouvement, et fort peu préoccupé de cacher des vérités ésotériques derrière des symboles.

Il est un point encore où Leconte de Lisle n'a pas suivi son ami : l'évolution qui entraîna Ménard vers un mysticisme de plus en plus marqué, et le rapprocha, à certains moments, du protestantisme et du catholicisme, ne semble jamais avoir attiré son ami. L'alexandrinisme de Leconte de Lisle (c'est-à-dire son imitation de Théocrite ou de l'*Anthologie*, souvent à travers Chénier) n'a rien de commun avec le goût de Ménard pour la philosophie alexandrine. Ménard n'a jamais fait la moindre allusion à Chénier; et il préférerait à Bion et Moschus, les poètes gnomiques, moralistes et philosophes, de Solon et Empédocle à Proclus. Leconte de Lisle, par contre, n'a jamais manifesté de curiosité pour les spéculations de Platon ou de Plotin; ses rêveries de jeunesse sur la métempsycose n'ont guère laissé de traces dans son œuvre. A l'époque où Ménard montrait les plus fortes velléités de se rapprocher du christianisme (entre 1864 et 1875), Leconte de Lisle publiait anonymement cette *Histoire Populaire du Christianisme*, aussi spirituelle que méchante, où il concluait : « Le christianisme n'a jamais exercé qu'une influence déplorable sur les intelligences et sur les mœurs. Il condamne la pensée, il anéantit la raison, il a perpétuellement nié et combattu toutes les vérités successivement acquises par la science. » (p. 140).

Et pourtant, même sur ce point où l'évolution divergente de leur pensée devait les séparer, il n'est pas impossible que Leconte de Lisle ait subi l'influence du christianisme, d'ailleurs assez peu orthodoxe, de Ménard. On sait que la figure du Christ, telle que l'avait dépeinte Vigny, doutant de son œuvre sur la lugubre colline, a hanté l'imagination de Leconte de Lisle. Il l'a invoquée une dizaine de fois, dans les poèmes les plus divers; le plus souvent, il a poussé un cri de haine farouche contre le pâle crucifié, le « vil Galiléen », le « jeune Essénien », comme il

l'appelle aussi ³⁰. Il a prédit le terme de son culte, après deux mille ans d'hommages serviles. Mais il s'est ressaisi en quelques endroits de son œuvre, et à deux ou trois reprises, à côté des anathèmes anti-chrétiens, il a témoigné plus de douceur et de respect à la mémoire de Jésus. Il y a là, croyons-nous, un écho de ses fréquentes discussions avec Ménard. Le païen mystique n'approuvait pas ces cris d'impiété de son ami; il s'efforçait de lui prouver que les méfaits du sacerdoce ne devaient pas l'aveugler sur l'élément divin des religions, le symbole; et que le Christ était le symbole de l'homme se sacrifiant pour ses frères ³¹. Dans le *Nazareen*, et beaucoup plus tard, dans *la Paix des Dieux*, Leconte de Lisle a fléchi son intransigeance anticléricale, et il a placé le Christ, selon le vœu de Ménard, à côté de ses « égaux antiques », dans le Panthéon de ces divinités, que Ménard proclamait toutes vraies, puisque l'homme y avait cru. « Tu n'étais pas un Dieu ! », criait à Jésus, dans son rêve sinistre du Mont des Oliviers, une voix de doute ³². Non, réplique Leconte de Lisle. « Tu n'avais pas menti. » L'œuvre de Jésus peut sombrer, mais son enseignement, débarrassé des intérêts égoïstes des papes et des prêtres, survivra, impérissable, s'écrie le poète dans des vers d'une résonance baudelairienne,

tant que la race humaine
Pleurera dans le temps et dans l'éternité ³³.

Louis Ménard est donc loin d'expliquer tout Leconte de Lisle; le poète parnassien aurait chanté la patrie d'Hélène et de Phidias, il aurait peut-être résumé dans ses vers les théogonies anciennes et barbares, même s'il n'avait pas connu Ménard. Il n'a pas eu besoin de son ami pour traduire — bien ou mal, peu importe — Homère et Eschyle. Mais l'exemple de Ménard, polythéiste enflammé, ardent à embrasser toutes les religions ou du moins à les comprendre avec une large sympathie, indulgent même pour le christianisme qui avait supplanté son cher poly-

30. Cette hostilité de Leconte de Lisle pour le Christ apparaît dans *la Runoia*, *l'Anathème* (P. Barbares), *Hiéronymus*, *la Bête écarlate* (P. Tragiques), *Les raisons du Saint-Père* (Derniers Poèmes).

31. Voir la lettre de Ménard dans *la Critique Philosophique*, 30 avril 1887, p. 318.

32. C'était aussi le cri de Ménard dans sa jeunesse : « Tu n'étais pas un Dieu », disait-il dans son *Prométhée Délivré* (vers 709).

33. Voir aussi *le Corbeau* (P. Barbares), sur Jésus-Christ : « Celui-là n'était point uniquement un homme », et *Les Raisons du Saint-Père* (Derniers Poèmes, p. 46) : « Un Dieu, le dernier Dieu que l'homme aura rêvé ».

théisme, n'a pu que le pousser dans la voie où il était peut-être déjà engagé avant de rencontrer Ménard. Ménard, son cadet de quatre ans, mais plus précoce et plus savant que lui, plus subtil aussi, a donc aidé Leconte de Lisle à prendre conscience de lui-même et à développer son goût pour les religions, ainsi que son amour de la beauté hellénique. Les textes, les lettres échangées, sont trop rares, pour permettre au critique de préciser autant qu'il le voudrait; mais, dans la mesure où le mot influence veut dire, non pas brusque révélation du dehors et changement total d'un être, mais action lente et subtile, exercée, selon des affinités préexistantes, par des conversations ou des lectures faites en commun, il est permis de dire qu'à Louis Ménard revient une large part dans la formation d'un de nos grands poètes français.

V

On est allé plus loin encore, et on a prétendu que le Parnasse tout entier avait gardé l'empreinte de l'hellénisme de Ménard ³⁴. Le Parnasse passe en effet pour avoir été un mouvement néo-classique et néo-hellénique : Ménard aurait été pour ce groupe de poètes comme le révélateur de la Grèce et leur aurait transmis, par ses livres, ses conversations dans les cafés, dans la boutique de Lemerre ou le salon de Leconte de Lisle, un credo qu'ils auraient ensuite traduit dans leurs vers sonores et richement rimés.

La réalité est plus complexe. La prétendue école parnassienne comprend, à l'examen, une variété de poètes si hétéroclite que l'on renonce à leur trouver des traits communs nettement caractérisés. L'influence de Ménard sur les Parnassiens, si elle s'est exercée, a dû se limiter surtout aux deux aspects suivants : curiosité sympathique pour toutes les religions de l'humanité, et adoration particulière de la Grèce. Or, si nous laissons de côté Leconte de Lisle, dont nous avons déjà examiné le cas, Banville, dont on ne sait trop s'il fut un vrai parnassien, et Heredia, auquel nous reviendrons plus tard, on remarque que ni la curiosité rétrospective des religions, ni

34. M. Zyromski notamment, dans son *Sully-Prudhomme* (p.37) et plusieurs des collaborateurs au *Tombeau de L. Ménard* (Champion, 1902).

l'hellénisme ne définissent Sully-Prudhomme ou Coppée, Glatigny ou Léon Dierx, C. Mendès ou Armand Silvestre, Valade ou Mérat. Mendès est bien l'auteur d'une *Pantéléia* assez gracieuse, hymne à Cypris vaguement teinté d'hellénisme, mais sans rien de ménardien. A. Silvestre, poète plus heureusement doué, a intitulé *Sonnets Païens* quelques poèmes où il a exhalé ses regrets nostalgiques de l'Olympe antique, en « enfant de l'art moderne épris de l'art païen » ; mais son paganisme est toujours empreint d'une franche sensualité qui le place aux antipodes de l'hellénisme moral et religieux de Ménard³⁵. Le doux Albert Mérat a rimé lui aussi un sonnet intitulé *Paganisme* et un autre sur *Les Dieux*, mais d'un paganisme bien timide, qui veut bien admettre l'existence des Dryades dans les chênes et des Naïades dans les sources, mais préfère Jésus aux divinités antiques. Nous devons renoncer également à déceler toute trace de pensée ménardienne chez la poétesse dure et désolée, Mme Ackermann, ou chez un poète beaucoup plus original, parfois vraiment grand, que l'Inde et la Perse attirèrent plus que l'Hellade, Jean Lahor. On trouverait plus de ressemblance entre certaines phrases mystérieuses d'*Isis* ou d'*Axel* et quelques passages de Ménard³⁶ ; mais Villiers de l'Isle-Adam et Ménard ne semblent pas s'être jamais connus ; et il ne peut être question d'influence réelle sur des pensées que le fier gentilhomme peut tenir de Nerval, de Baudelaire, de Hegel — qu'il a parfois et pédantesquement cité — ou de lui-même³⁷.

Il suffit d'ailleurs de parcourir les trois anthologies parnassiennes — échantillons très divers, sinon toujours judicieusement choisis, du groupe — pour constater la faible place qui revient dans ce mouvement à l'hellénisme et à la poésie savante en général. Banville, Leconte de Lisle et Heredia mis à part, le plus grand nombre de ces morceaux auraient tout aussi bien pu paraître vingt ou trente ans plus tôt. Hors la discipline et la rigueur de la forme, ces poètes qui vont d'E. Deschamps à

35. Ses sonnets *Prométhée*, *Nessus*, *Déjanire*, *Orphée*, ne doivent pas d'ailleurs aux interprétations mythologiques de Ménard.

36. Par exemple dans *Isis* (Librairie internationale, 1862, in 8, p. 131-132) et dans *Axel* (Œuvres complètes, vol. iv, p. 41).

37. Rien de Ménard non plus chez un autre des plus estimables parmi ces poètes, Louis Bouilhet, d'ailleurs plus latin qu'hellène, et assez cultivé et indépendant pour être allé de lui-même aux sources antiques. *La Colombe* est, de tous ses poèmes, celui où il s'est le plus rapproché de certains thèmes ménardiens, sans qu'on puisse parler d'influence pour cela.

Louise Colet, de Joséphin Soulayr à Jean Aicard, et d'Eug. Manuel à P. Bourget, se rattacheraient tout aussi bien au romantisme qu'au parnasse. S'ils ont lu Ménard ou entendu parler de lui, il n'y paraît certes guère.

Mieux vaut donc reconnaître que Ménard, qui ne mérite que bien peu lui-même l'appellation de parnassien, n'a pas exercé d'influence véritable sur la poésie française entre 1852 et 1870. On ne l'a ni beaucoup lu ni fort apprécié. Lui-même d'ailleurs était bien incapable de s'improviser pédagogue pour des jeunes poètes qu'il sentait trop différents de lui. Heredia l'a fort justement noté :

L. Ménard n'était en rien le théoricien qu'il faut à une école... Il n'avait rien du professeur qui enseigne, du maître qui groupe des disciples autour de sa chaire et les initie à sa science minutieuse et théorique... Son influence sur nous autres Parnassiens se marque en ce qu'il nous donna la compréhension générale, l'amour et le regret de cette divine civilisation ensevelie sous les ruines des temples. Mais comme il était absolument incapable de pédagogie, c'est par l'entremise de Leconte de Lisle qu'il nous transmet ses leçons ³⁸.

Heredia nous arrêta davantage. Il a déjà suscité plusieurs études de sources, à propos desquelles le nom de Ménard a naturellement été évoqué; et nous savons que ce chartiste a connu directement, et a hautement apprécié, son aîné l'helléniste. Ici encore, une critique impartiale doit faire justice des exagérations auxquelles on s'est laissé entraîner. M. Thauziès ³⁹, puis M. Ibrovac ⁴⁰, ont tenté entre tel sonnet des *Trophées* et telle page du *Polythéisme Hellénique* des rapprochements pour le moins hasardeux et fragiles. *L'Oubli*, prétend M. Ibrovac, rappelle la page 218 de l'ouvrage de Ménard, parce que dans cette page se retrouvent çà et là les mots : oubli, destruction des temples, indifférence de l'histoire, aïeux, marbres, et briser. Comme si Heredia avait eu besoin de trouver ces mots dans Ménard pour les employer, d'ailleurs avec une valeur et une force d'évocation très différentes. Il en est de même pour plusieurs sonnets dans lesquels on a voulu déceler des expressions de Ménard : *Stymphale*, *Nessus*, *La Centauresse*, *Centaures et Lapithes*, *La Naissance d'Aphrodite*, *Artémis*, *Pan*, *Le Vase*, *Ariane*, *Le Réveil d'un Dieu*. Heredia célèbre par exemple « la

38. Heredia, dans *Le Tombeau de L. Ménard* (Champion, 1902), p. 27-8.

39. R. Thauziès, Etude sur les sources de Heredia, *Revue des Langues romanes*, 1810 (tome LIII) p. 461-512 et 1911 (tome LIV), p. 37-66.

40. Ibrovac, *Les Sources des Trophées* (Presses Françaises, 1925).

virginale et virile énergie » d'Artémis; on recherche ce que Ménard a écrit d'Artémis, et on trouve (*Pol. Hell.*, p. 167), à dix lignes de distance, les deux expressions « sa virginité sauvage » et « personnification de l'énergie active de la jeunesse ». Des rapprochements aussi hypothétiques et en somme aussi insignifiants, ne nous semblent guère concluants. Les détails qu'Heredia a « dû » emprunter à Ménard, il a pu aussi les trouver dans n'importe quel manuel de mythologie, par exemple chez Decharme qu'il feuilleta assidûment après 1879. M. Vianey a dit plus sagement dans une étude des sonnets grecs de Heredia : « A L. Ménard, Heredia ne doit que très peu de détails; mais probablement lui doit-il une chose essentielle... de s'être intéressé à la Grèce ⁴¹ ».

Des témoignages positifs nous apprennent en effet qu'Heredia fit la connaissance de Ménard très peu après son arrivée à Paris, (c'est en 1858 qu'il lut pour la première fois Leconte de Lisle; en 1861, qu'il vint en France, et en 1862 qu'il entra à l'Ecole des Chartes), probablement en 1863 ou 1864. Dès le 25 mars 1865, il mentionne le nom de Ménard dans une lettre qu'a citée son biographe, M. Ibrovac. Les relations entre eux furent vite cordiales : Ménard accueillit le jeune poète avec la plus grande affabilité; Heredia manifestait déjà un goût pour les sujets grecs (sur trois sonnets parus en 1863, deux sont teintés d'hellénisme, *Pan* et *le Triomphe d'Iacchos*, devenu *Ariane*); il rechercha la compagnie de l'helléniste.

« Deux ou trois fois la semaine, a-t-il écrit, je gagnais cette maison de la place Sorbonne... L. Ménard prenait un livre, vieil in-folio à la reliure fatiguée, Homère, Anacréon, Théocrite ou Porphyre, et traduisait... La vue seule des caractères grecs le transportait de joie; à la lecture, il était visible qu'il s'animait intérieurement; au commentaire, c'était un enthousiasme... » Et le sonnettiste ne craint pas d'ajouter : « Ce fut pour moi un maître qui m'éclaira sur bien des points de l'antiquité païenne. Sans lui, assurément, je n'aurais jamais écrit *les Centaures* et je n'aurais peut-être jamais eu cette conception ⁴². »

Il serait dangereux de préciser davantage que ne l'a fait l'auteur lui-même. Ménard n'a pas fourni à Heredia des détails précis ou des interprétations de mythes ou de symboles que le poète n'aurait eu qu'à transporter directement dans ses vers.

41. Vianey, Les sonnets grecs de Heredia, *Revue des Cours et Conférences*, 1911, p. 721-735 et 769-784. (La citation est de la page 783.)

42. Heredia, *Le Tombeau de L. Ménard* (Champion, 1902), p. 24-26.

Il lui a donné moins, et plus cependant : il a inculqué à son jeune ami le goût du passé grec, le respect de ces mythes qui révèlent leur sens à qui sait les interroger, et la connaissance de certains auteurs grecs (Porphyre par exemple) que les profanes n'ont pas coutume d'aborder aisément. Hérédia n'avait que faire du mysticisme païen de Ménard, de sa religion flottante et de ses subtiles distinctions entre les poètes épiques ou lyriques et les philosophes coupables de la mort du polythéisme. Il a cependant senti et rendu la majesté de la Grèce primitive; il a discrètement indiqué dans quelques sonnets le sens physique de ces mythes, sobrement condensés en quatorze vers (*Andromède au Monstre, Stymphale, Prométhée* (paru dans le premier Parnasse et non réimprimé), *la Naissance d'Aphrodite*). Après son maître Leconte de Lisle, c'est sans doute à Ménard qu'il doit le plus. Mieux que les rapprochements de détail ou que la recherche des sources, nous avons pour le constater le témoignage du poète lui-même, qui n'a pas eu la mesquine vanité de dissimuler ses dettes ⁴³.

VI

Les mêmes difficultés qui nous empêchent de délimiter avec certitude l'action exercée par Ménard sur ses amis de jeunesse et sur les poètes du Parnasse, nous guettent quand nous passons aux trente dernières années du siècle : Ménard n'est plus uniquement l'helléniste; il est aussi le mystique, le penseur tourmenté d'inquiétudes religieuses, bientôt l'auteur des *Révères*. Sa gloire ne s'est pas accrue; mais des hommes l'ont lu, dont le nom brillera d'un plus vif éclat que le sien; ils lui ont

43. Autour du Parnasse, dans cette période qui va de 1852 à 1870, il est d'autres écrivains encore qui subirent l'influence de Ménard : Juliette Adam, Michelet et Lamé en particulier. Nous avons traité ces points dans le chap. iv pour Juliette Adam, dans le chap. vii pour Michelet et viii pour Lamé. L'influence sur Michelet se limite à quelques pages de *La Bible de l'Humanité*. L'influence sur Juliette Adam et Lamé ne tient pas de place dans l'histoire littéraire, car elle ne s'est guère traduite dans leurs œuvres. — Enfin, nous nous sommes posé la question pour plusieurs autres écrivains de cette période, Flaubert, Paul de Saint-Victor, Taine, Renan, presque toujours pour y répondre négativement. Renan par exemple visita Athènes en mars 1865 après avoir lu les ouvrages de Ménard; mais il n'avait nul besoin de cette lecture pour écrire sa prière sur l'Acropole. Taine connaissait L. Ménard et sans doute ses ouvrages; mais ses pages sur la philosophie de l'art en Grèce ne le révèlent en rien.

peut-être emprunté quelque chose. Nous nous arrêterons d'abord à deux philosophes, bien différents l'un de l'autre, et intéressants pour nous à des titres très divers : Renouvier et Nietzsche ⁴⁴.

Nous avons déjà indiqué que des relations d'amitié s'étaient établies entre Renouvier et Ménard, dès 1853-54, lorsqu'ils se rencontrèrent chez leur commun ami Fauvety. En 1857, à la *Revue Philosophique*, ils collaborèrent tous deux; et, dès ce moment, les idées de chacun d'eux réagirent sans doute sur celles de l'autre. C'est cependant après 1871, quand le désarroi moral causé par la défaite française les eût rapprochés, que leurs relations furent le plus étroites. Ils restèrent pleins d'estime et d'affection l'un pour l'autre jusqu'à la fin; mais, à partir de 1877-1880, leurs vues philosophiques et religieuses suivirent une évolution divergente. C'est entre les années 1850-1878 que l'on peut chercher, et que l'on trouve en effet, les traces les plus nettes d'une influence de Ménard sur Renouvier ⁴⁵.

Il faut, certes, se garder d'exagérer le prestige que peut avoir exercé l'hellénisme plus brillant que logique de Ménard sur la philosophie profondément personnelle de Renouvier. Il nous semble que M. Wahl est allé un peu loin dans ce sens, au cours de son étude très fouillée du pluralisme de Renouvier ⁴⁶. Les articles de Renouvier, ses lettres inédites à Ménard que nous avons pu lire aussi, montrent qu'il estimait fort et respectait la pensée de son ami; mais qu'il n'en subit jamais la fascination au point d'en adopter les thèses (en matière politique ou sur la liberté, la certitude, la morale) qui auraient différé de ses propres vues. Le philosophe des *Essais de Critique Générale* a plusieurs fois cité Ménard, surtout comme une autorité en tout ce qui touchait à la civilisation antique; il n'a jamais, et pour cause, reconnu à Ménard un rôle de premier plan dans l'évolution de sa pensée, comme il l'a fait dans le cas de son ami

44. Nous croyons préférable d'examiner ici le problème de Ménard et Nietzsche. Il est tout à fait inutile, dans un sujet tel que le nôtre, de conserver la rubrique traditionnelle : l'influence de notre auteur à l'étranger. Cette influence n'existe guère en effet, sauf — et cela est douteux — pour Nietzsche, et, à un degré bien faible, sur W. James, par l'intermédiaire de Renouvier.

45. L'influence inverse existe sans doute aussi, mais elle est beaucoup moins marquée; ni les textes publiés, ni les lettres ne nous permettent de l'affirmer suffisamment en connaissance de cause.

46. Jean Wahl, *Les Philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique* (Alcan, 1920). Sur l'influence de Ménard sur Renouvier, p. 55-71. M. Wahl est conduit par son sujet à détacher le « pluralisme » du reste de l'hellénisme de Ménard, et à lui attribuer ainsi une importance qui nous paraît grossière.

trop tôt disparu, Jules Lequier. Sur les affirmations essentielles de sa philosophie, un penseur tel que Renouvier ne pouvait devoir beaucoup à l'esprit plus vif et plus agile, mais incomparablement moins puissant, de Ménard.

Bien avant de rencontrer Ménard, Renouvier avait, à vingt-neuf ans, publié un *Manuel de Philosophie ancienne*, œuvre peu personnelle encore, mais qui montre que cet ancien polytechnicien possédait déjà une connaissance directe et approfondie de l'antiquité. Son amitié avec Ménard eut sans doute pour effet de renforcer son admiration pour la Grèce, et en particulier pour le polythéisme. Renouvier fut en effet attiré par les idées polythéistes, pour des raisons assez analogues à celles qui avaient séduit Ménard; il mit des années à se déprendre de ce goût pour adopter le monothéisme à tendances protestantes qui fut la croyance de ses dernières années. Dans le polythéisme (pluraliste, puisque la multiplicité des principes concrets était une affirmation fondamentale des Grecs), Renouvier trouvait en effet une confirmation de ses sentiments républicains. « La doctrine de la pluralité est la conséquence des idées républicaines », écrit-il dans *l'Essai de Psychologie* (p. 71), dans une phrase qui semble bien se souvenir de la proposition fréquemment avancée par Ménard : Polythéisme veut dire république, monothéisme veut dire monarchie.

Les raisons que donne Renouvier de cette estime particulière en laquelle il tient le peuple grec, sont, sur bien des points, celles que Ménard avait plus longuement exposées dans ses ouvrages : nous ne pouvons que les énumérer ici ⁴⁷. Les dieux du polythéisme ne sont pas les créateurs de l'homme, ils sont pour lui, comme Ménard le répétait, des « amis indulgents », supérieurs aux humains seulement en ce que, humains eux-mêmes, ils ont « gravi l'échelle des apothéoses ». (*Essai de Psychologie*, III, p. 71. L'expression est empruntée à Ménard). L'anthropomorphisme de la religion grecque est, aux yeux de Renouvier comme à ceux de Ménard, son plus beau titre de gloire (*Introduction à la Philosophie analytique...*, p. 335). Ces dieux grecs, humains et bienveillants, sont les « modéra-

47. Les principaux textes de Renouvier sur lesquels nous nous appuyons ici sont : *Uchronie* (commencé veds 1855, publié seulement en 1876); *la Science de la Morale* (1869, Ladrangé, 2 vol. in-8); et *l'Introduction à la Philosophie analytique de l'Histoire* (qui formait à l'origine la quatrième étude des *Essais de Critique Générale*) dans l'édition de 1896; enfin les articles de la *Critique Philosophique*, notamment « Hellénisme et Christianisme » du 15 avril 1875.

teurs des forces » (*ibid.*, p. 336), c'est-à-dire des lois, selon la thèse favorite de Ménard. Les Grecs furent « grands parce qu'ils inventèrent la loi » (*Uchronie*, p. 21); et le philosophe va même jusqu'à adopter l'étymologie hasardée par son ami l'helléniste : θεός vient de τιθημι c'est-à-dire que les dieux sont le symbole de l'ordre, de la loi et de la justice.

Les nombreux développements de Ménard sur la haute valeur de la morale grecque ont aussi leur écho chez Renouvier, qui célèbre la beauté du type féminin en Grèce (*Introduction à la Philosophie analytique...*, p. 360), le culte du travail, base de la société athénienne (*Uchronie*, p. 47-49), la condition relativement douce des esclaves (*Uchronie*, p. 49 sq) et la foi à la liberté qu'un « jugement banal et beaucoup trop sommaire » (*Introduction*, etc., p. 113) refuse aux Grecs en leur attribuant un « dogme du Fatum » trop absolu. Les considérations de Renouvier sur la science grecque et l'art grec (*Critique Philosophique*, 1875, p. 181) suivent encore Ménard, et le philosophe conclut : « L'hellénisme est la civilisation même » (*Ibid.*, p. 181); on peut parler, dit-il, de sentiment chrétien, mais non de civilisation chrétienne; nous devons tout à la Grèce⁴⁸.

Cette influence de Ménard sur son ami est donc réelle et à notre avis peu contestable; la portée cependant en est limitée. Renouvier, ayant à parler de la Grèce et n'ayant pas le temps d'approfondir en spécialiste bien des points qu'il devait reprendre dans ses vastes constructions, a emprunté plusieurs renseignements à Ménard. Il lui a même emprunté davantage pendant les quelques années où ils vécurent très près l'un de l'autre : le polythéisme pluraliste de Renouvier et peut-être sa défiance du « progrès nécessaire », tel que l'entendaient certains de leurs contemporains, étaient pour Renouvier le résultat logique de l'évolution de sa pensée; mais ils ont certainement été renforcés par l'exemple de Ménard. Renouvier continua à évoluer et se sépara graduellement de ces vues auxquelles Ménard resta inlassablement fidèle; il n'avait jamais accepté le symbolisme religieux de Ménard (surtout lorsque ce

48. Nous avons indiqué dans un précédent chapitre (chap. IX) l'analogie entre les vues de Renouvier et celles de Ménard sur le progrès. Ici encore, Ménard a peut-être devancé Renouvier; c'est Ménard qui, le 25 février 1875, demandait à son ami d'examiner « les lois générales de l'histoire et subsidiairement quelques questions particulières sur lesquelles vous êtes comme moi en opposition avec les théories à la mode », et d'attaquer « la théorie funeste du progrès ».

symbolisme était appliqué à la religion chrétienne); il renonça au polythéisme, mais ne cessa jamais de s'adresser avec estime et cordialité à son vieil ami ⁴⁹.

Le problème se pose d'une façon tout autre dans le cas de Nietzsche. Bien des personnes qui avaient lu *La Morale avant les Philosophes* ont été frappées des ressemblances que présentait cet ouvrage de Ménard (1860) avec *L'Origine de la Tragédie* du philosophe allemand. Paul Souday a souvent noté cette ressemblance dans ses chroniques du *Temps*; mais nul n'a voulu affirmer qu'il y avait eu emprunt direct de Nietzsche à Ménard. Les biographes français de Nietzsche ont gardé sur ce point un silence unanime (Faguet, Lichtenberger, D. Halévy). M. Andler lui-même ne cite pas une seule fois le nom de Ménard dans son magistral ouvrage, pourtant si riche et si complet; ce n'est pas que l'intérêt du problème lui ait échappé, mais, devant l'impossibilité d'affirmer ou de prouver, il a préféré, nous a-t-il déclaré, passer sous silence cette source possible de Nietzsche.

Nietzsche a-t-il connu les livres ou les idées de Ménard? A priori, on serait tenté de répondre affirmativement. Nietzsche était très au courant de la littérature française ⁵⁰. Cosima Wagner, on s'en souvient, était de culture française, et avait fort bien pu entendre parler de Ménard; son ami Erwin Rohde, qui suivait avec lui les cours de Ritschl à Leipzig, en 1866-67, avait pu aussi parcourir les œuvres de l'helléniste français; Franz Overbeck, avec qui il se lia intimement à Bâle, était français par sa mère, et avait été élevé à Paris jusqu'à l'âge de douze ans; professeur d'histoire de l'Eglise, grand travailleur

49. Voici ce que, beaucoup plus tard (le 1^{er} septembre 1891), Renouvier écrivait à Ménard dans une lettre inédite dont nous avons publié ailleurs le texte intégral : « Nos dissidences n'ôtent rien à ma sympathie... Elles sont considérables en fait, mais nous suivons en des points essentiels une commune impulsion spirituelle et morale. J'ai abandonné peu à peu — j'y ai mis du temps — mes tendances polythéistes. La raison déterminante de ce changement chez moi est de nature métaphysique. L'idée formelle de la création jointe à ma conviction idéaliste fondamentale m'a obligé à admettre l'unité originaire des formes de la pensée. Quant au dualisme que réclame la morale, la chute me le donne, la chute en un sens plus radical et plus terrible que dans la tradition chrétienne ».

50. Dans *Ecce Homo* (trad. fr., Mercure de France, p. 52-53), il dit son admiration pour les auteurs français, et cite en particulier *Les Sceptiques grecs* de Brochard, Bourget, Maupassant, Gyp et Lemaitre. Or Lemaitre mentionne L. Ménard dans une page de ses *Contemporains*, et Nietzsche aurait pu être frappé par les propos qui le désignent comme un adversaire de Socrate et des Philosophes. Mais ce ne pourrait être là une source, puisque *L'Origine de la Tragédie* avait paru bien avant les *Contemporains*.

et consciencieux érudit, il est vraisemblable qu'il n'ignorait pas les travaux de Ménard sur le polythéisme et sur Hermès Trismégiste; il a pu en parler à son ami au cours des longues conversations qu'ils eurent ensemble en 1870. Force nous est de reconnaître que nous ne pouvons rien avancer sur ces divers points avec certitude. Les seuls documents que nous possédions sont de deux sortes : a) Les listes de livres que nous savons avoir été lus par Nietzsche. Or, C. A. Bernoulli nous apprend bien que Nietzsche lut Renan, Sainte-Beuve, et quelques autres Français moins illustres ⁵¹; Mme Elizabeth Foerster-Nietzsche mentionne aussi Renan, A. Maury, les quatre volumes de vers de Leconte de Lisle ⁵²; mais ni l'un ni l'autre ne cite L. Ménard. M. A. Lévy a publié une liste des livres empruntés par Nietzsche à la bibliothèque de Bâle; on y trouve Creuzer, Lobeck, Preller, Otfried Müller, Kuhn, mais non L. Ménard ⁵³. b) Les œuvres du philosophe lui-même. Nietzsche aurait pu citer Ménard, ou se servir manifestement de ses livres, dans n'importe lequel de ses écrits entre 1864 et 1873; nulle part, il ne l'a fait. *De Theognide Megarensi* (1864) ne semble pas connaître les pages consacrées à Théognis par Ménard dans sa thèse. *Homer und die klassische Philologie*, brillante leçon d'ouverture du jeune professeur de Bâle (1869), *Homer als Weltkämpfer* (1871-72); les fragments *Die vorplatonischen Philosophen* ou *Der Gottesdienst der Griechen*; *L'Origine de la Tragédie* (1872); enfin, les fragments de ce *Philosophenbuch* jamais achevé, tels que *Die Philosophie im tragischen Zeitalter der Griechen* (1873), et *Geschichte der griechischen Litteratur* (1874-76); aucun de ces ouvrages ne porte incontestablement la marque que Nietzsche avait lu Ménard.

Devons-nous donc conclure par la négative? Cela semble probable. Rien ne peut démontrer l'influence de Ménard sur Nietzsche. Le mot même d'influence, ici, serait déplacé. Mais il reste possible que Nietzsche, sans avoir emprunté la *Morale avant les Philosophes* dans une bibliothèque, ou sans avoir possédé l'ouvrage, sans l'avoir jamais cité, ait feuilleté un jour le livre, en ait parcouru peut-être un compte rendu,

51. Carl Albrecht Bernoulli, *Overbeck und Nietzsche* (Iena, Diederich, 1908), vol. I.

52. Eliz. Foerster-Nietzsche, *Bücher und Wege zu Büchern* (Spemann, Berlin, 1900).

53. A. Lévy, *Stirner und Nietzsche* (Société nouvelle de Librairie, 1904), appendice.

et ait pris à Ménard le germe d'une idée qui devait faire fortune sous sa plume. « Il ne le nomme jamais, a bien voulu nous rappeler M. Andler. Mais a-t-il nommé Gobineau? Il avait le don de faire d'un lumignon une grande flamme. C'est le cas pour Bachofen; c'est peut-être le cas pour L. Ménard. » L'attitude de Nietzsche envers la femme grecque est très proche de celle de Ménard (dans un fragment de Nietzsche, *Das griechische Weib*, 1871); tous deux prétendent que la femme avait été glorifiée dans l'antiquité comme elle ne l'a jamais été depuis. Elle avait sa place dans l'Olympe. « La Pythie, la Sibylle, la Diotima socratique, dit Nietzsche, sont les prêtresses par qui s'exprime la sagesse divine. » Comme Ménard aussi, Nietzsche justifie les Grecs du reproche des modernes : l'esclavage. Il va même plus loin : il n'atténue pas les laideurs qu'entraînait l'existence de l'esclavage : il le glorifie. Comme Ménard encore, il célèbre la Grèce pour le faible rôle qu'elle a accordé au sacerdoce⁵⁴. Enfin et surtout, Nietzsche a attaqué Socrate avec les mêmes arguments que Ménard, et plus de violence encore.

Socrate, pour Nietzsche, a le tort d'être un plébéien, et d'être laid⁵⁵. Tout en lui est contraire à l'idéal de beauté des Grecs. A la beauté, il veut substituer la vérité. Son équation (raison = vertu = bonheur) est ce qu'il y a de plus opposé aux croyances des Hellènes; il pousse l'incompréhension du beau jusqu'à ne vouloir admettre en poésie qu'un seul genre, la fable d'Esopé⁵⁶. Il est le type de l'homme théorique, purement critique et destructeur; son démon intérieur ne sait faire qu'une chose : dissuader⁵⁷. Enfin, Socrate et les philosophes socratiques s'opposent au passé; à ces présocratiques, chers à Nietzsche comme ils l'étaient à Ménard. Nietzsche admire Héraclite, en qui il croit se reconnaître, à côté d'Empédocle-Wagner. « Comme si les philosophes n'étaient pas les décadents de l'hellénisme, le mouvement d'opposition contre l'ancien goût noble », s'écrie-t-il⁵⁸. Mais il ajoute aussi — en quoi il se sépare de Ménard : « Les vertus socratiques furent pré-

54. Ce point est d'ailleurs moins caractéristique. Nietzsche le trouvait déjà chez son ami Burckhardt, et chez presque tous ceux qui ont parlé de la religion grecque.

55. *Le Crépuscule des Idoles* (Mercure de France, 1899), p. 116 sq.

56. *L'Origine de la Tragédie* (Mercure de France, 1901), p. 126.

57. *Ibid.*, p. 124-5.

58. *Le Crépuscule des Idoles* (Mercure de France), p. 231.

chées parce que les Grecs les avaient perdues; irritables, craintifs, inconstants, tous comédiens, ils avaient quelques raisons de trop de se laisser prêcher la morale. » Ménard chérissait Athènes parce que c'était la patrie de la démocratie; il en voulait aux philosophes d'avoir attaqué les mythes et la religion populaire, mais surtout de n'avoir pas été démocrates. Nietzsche regrette la poésie et la philosophie présocratiques, mais il n'a cure de la démocratie d'Athènes. Il ose même proclamer que les guerres médiques, en donnant la suprématie à la ville de Périclès, ont brisé la magnifique floraison de philosophie présocratique (qui toute s'était développée en dehors d'Athènes) et de poésie lyrique (ni Sappho, ni Alcée, ni Pindare n'étant athéniens).

Contentons-nous donc de signaler les ressemblances, curieuses, parfois inquiétantes, entre *La Morale avant les Philosophes* et *L'Origine de la Tragédie*, en avouant l'impossibilité où nous sommes de prouver qu'il y ait chez l'auteur français une source du philosophe allemand. Il est plus sage, sans doute, de ne voir là qu'une rencontre de deux esprits également amis du paradoxe ⁵⁹. La lecture de Nietzsche nous permet du moins de mieux apprécier l'originalité de Ménard, qui avait exposé, dix ans à l'avance, plusieurs des idées qui firent du bruit dans *L'Origine de la Tragédie*, et peut-être aussi de goûter sa fine discrétion, car, entre l'antisocratisme du Nietzsche des premiers livres et celui de Ménard, c'est ce dernier qui apparaît comme le plus nuancé, et peut-être le moins faux ⁶⁰.

VII

C'est un problème tout aussi complexe que nous abordons si, repassant le Rhin, nous nous demandons quelle a été l'in-

59. Des idées analogues (hostiles à Socrate et aux philosophes) se trouvaient déjà en germe dans J. Denis, dans Grote (que Nietzsche avait sûrement lu) et même dans Creuzer. Ajoutons que dans *Ecce Homo* (Mercure, 1909, p. 89) Nietzsche se présente orgueilleusement comme ayant, le premier, vu dans Socrate « le décadent-type ».

60. Rappelons seulement pour mémoire que Nietzsche devait ensuite modifier considérablement son attitude envers Socrate et renier les idées trop absolues de *L'Origine de la Tragédie*. Dans *Le Voyageur et son Ombre* (Mercure, 1902), p. 278-9, il fait amende honorable au maître de Platon, et annonce même « le temps où, pour progresser dans la voie de la morale et de la raison, plutôt que la Bible, on prendra entre les mains les Dits mémorables de Socrate ».

fluence de Ménard sur Anatole France. Mais nous disposons ici de données plus précises. Il est hors de doute en effet que ces deux Parisiens, nés, à vingt-deux ans de distance, dans le même quartier, tous deux épris de vieux livres, de vieilles statues et curieux de choses religieuses, se connurent et se rencontrèrent. Le jeune A. France, alors fervent disciple et admirateur de Leconte de Lisle, vit maintes fois L. Ménard dans le salon parnassien de son maître; ils écrivirent tous deux des vers pour le second Parnasse, et ils devaient collaborer à une *Encyclopédie de la Révolution*, d'un républicanisme fortement accusé, qui sombra d'ailleurs avant d'avoir été lancée⁶¹. A. France devint ensuite lecteur chez Lemerre, où Ménard publia ses *Réveries*, et l'admiration que leur inspira à tous deux la future Mme Ménard put, sinon les rapprocher, du moins leur révéler plus clairement tout ce qu'ils avaient en commun.

Les deux hommes se connurent donc : mais ils observèrent toujours vis-à-vis l'un de l'autre un silence déconcertant. L. Ménard, qui lisait peu de romans et ne s'intéressait guère à la littérature pure, n'avait pas, sans doute, à parler de son cadet; mais il est étrange qu'A. France, qui donna pendant de longues années au *Temps* des chroniques littéraires, n'ait jamais cru devoir en consacrer à Ménard, alors qu'il traita à plusieurs reprises de Renan, de Jules Soury, de Jean Lahor, etc. A la mort du païen mystique, France conserve le même silence, et l'on s'étonne de ne pas lire quelques lignes de lui dans *Le Tombeau de L. Ménard*. Une telle discrétion ne laisse pas que d'inquiéter un peu; on en a, tout naturellement, conclu qu'A. France, ayant fait quelques emprunts assez nets à son aîné, ne tenait pas à révéler ses sources, ce qui, en effet, manquerait un peu de noblesse⁶².

Il serait bien tentant de dresser un parallèle entre Ménard et France, dévots d'Athènes tous les deux, mais aussi d'Alexandrie, païens, mais aimant à se pencher sur les âmes chrétiennes, et même révolutionnaires tous les deux, également désireux de servir le peuple et de prêcher, à leur façon, la justice. La prose même de Ménard, dans ses meilleurs mo-

61. Voir G. Girard, *La Jeunesse d'A. France* (Gallimard, 1925), p. 165-6. L'ouvrage devait « dégager la tradition révolutionnaire de toutes les légendes réactionnaires », en 12 volumes in-4°.

62. *La Révolte des Anges* (p. 17) renferme une allusion — insignifiante — à Ménard, à propos de la crèmerie des Quatre Evêques, rue des Canettes, fréquentée autrefois par Baudelaire, Banville, Ménard, etc.

ments, pourrait passer pour de l'Anatole France plus grêle et moins parfaitement pur. Mais de tels rapprochements ne seraient pas la démonstration qu'une influence a été exercée par l'un des deux sur l'autre. Y a-t-il dans la tournure d'esprit de France, dans ses goûts et dans ses idées, des éléments qui, incontestablement, viennent de Ménard et de nul autre? Formuler ainsi la question, c'est reconnaître qu'elle est insoluble. La lecture de Ménard, par exemple, a pu contribuer à orienter la curiosité de France vers le paganisme et les débuts de l'ère chrétienne; elle a pu attirer son attention sur le rôle joué alors par les femmes dans la transformation des croyances⁶³ et l'attrait mystérieux ressenti par les païennes pour de jeunes Dieux morts et ressuscités; mais il n'est aucun de ces éléments que France ne puisse devoir également à Renan et la dette de France envers Renan n'a pas encore été précisée comme elle devrait l'être. Louis de Ronchaud, que le jeune Thibaut avait écouté discourir avec ravissement sur l'art antique, a pu aussi lui inspirer certains développements pour lesquels on serait tenté de faire intervenir Ménard⁶⁴. Certaine page de *La Révolte des Anges* est cependant plus proche encore de L. Ménard, par l'expression même et par le ton⁶⁵. Et certain discours du proconsul, dans *Sur la Pierre Blanche*⁶⁶, nous paraît avoir été écrit après une lecture du *Banquet d'Alexandrie de Ménard* ou de son *Eros*. Mais nous ne pouvons appuyer notre conviction sur des preuves assez solides pour la transformer en certitude.

Pour savoir ce que France pensait de Ménard et de son hellénisme, nous en sommes réduits à négliger des textes qui livrent si peu de chose et à interroger un des nombreux familiers du maître, M. Nicolas Ségur. Dans ses *Conversations avec*

63. L'important article de Ménard sur « les Femmes et la morale chrétienne » parut dans *l'Artiste* le 1^{er} avril 1868, c'est-à-dire avant le *Saint-Paul* de Renan et les *Origines du Christianisme* d'E. Havet.

64. Par exemple dans *La Vie en Fleur*, tout le passage qui commence (p. 213) : « Les Grecs — et c'est le trait le plus heureux de leur génie — prirent l'homme pour la mesure de toutes choses... »

65. *Révolte des Anges*, p. 211-212. France y reprend plusieurs points chers à son prédécesseur : absence de sacerdoce en Grèce, « c'est sa propre beauté dont l'Hellène fit ses Dieux » ; Les Immortels, leurs temples et leurs statues, représentent le génie de l'homme, etc...

66. *Sur la Pierre Blanche*, p. 70-71. « Dieu est l'âme du monde répandue sur toutes les parties de l'univers, auquel elle communique le mouvement et la vie. Cette âme, flamme artisan, pénétrant la matière inerte, a formé le monde... Nos âmes sont des parcelles de ce feu divin dans lequel elles doivent s'absorber un jour ».

Anatole France (Charpentier, 1925), cet admirateur de M. Bergeret a en effet rapporté de curieux propos tenus par France au cours d'un voyage à Athènes; nous n'avons nulle raison d'en soupçonner la véracité. Ces pages sont précieuses, car elles prouvent clairement que la lecture de Ménard avait aidé France à se faire sa conception de la Grèce. A. France, ayant gravi l'Acropole, commence par rejeter les invocations de la trop célèbre prière renanienne et la Grèce de Taine (« C'est de la grosse balistique que sa critique »); puis il aurait confié à son compagnon de voyage :

Nous n'avons pas chez nous un livre qui donne l'image du génie grec... Peut-être faut-il avoir l'âme d'un poète pour discerner cela, et, en tout cas, tel vers de mon ami Plessis, telles pages, non certes de Leconte de Lisle qui était un barbare, mais de ce fou de Louis Ménard, par exemple, me satisfont plus dans leur frivolité que les constructions de Taine. (p. 35).

A. France se révèle même fervent polythéiste, et c'est Ménard que l'on croit entendre dans des phrases telles que celles-ci :

« C'est une compréhension plus large et plus nombreuse du cosmos qui a rendu les Grecs aptes à comprendre tous les aspects du divin. Ils se penchèrent vers le vent qui souffle, l'oiseau qui gazouille, vers le ciel étoilé, et vers la beauté des choses. Et de chaque objet qui émerveillait leur intelligence, ils tiraient un animé et radieux symbole. » (p. 40). Et plus loin : « Il faut magnifier la religion grecque parce que, humaine, elle n'a pas eu de théologie; ses fables furent aimables, et elle ne connut pas les araignées et les scorpions que vomirent plus tard l'intolérance et la superbe du christianisme. » (p. 44).

Une telle conception de la Grèce, qui célébrait le polythéisme et l'anthropomorphisme de la religion hellénique et admettait même un certain symbolisme, est assez ménardienne. L'Olympe vu par A. France, il est vrai, reste plus sensuel que le chaste « concert » de lois morales entrevu par Ménard. France devait sourire de la peine dépensée par ce docteur ès lettres pour prouver que les Grecs avaient été un peuple moral bien avant la venue de leurs philosophes, lui qui les félicitait de n'avoir pas mêlé à la religion la vertu, « simple artifice qui n'a rien à démêler avec les dieux et que les hommes inventèrent pour vivre plus aisément ensemble lorsqu'ils sont médiocres ⁶⁷ ». L'auteur de *Thaïs* et du *Génie Latin* était sans doute beaucoup

67. N. Ségur, *Conversations avec A. France* (Charpentier, 1925), p. 41.

plus familier avec l'*Anthologie*, Racine et Chénier, qu'avec Hésiode et Eschyle. Mais on voit qu'il appréciait chez Ménard, non seulement l'amour passionné de la Grèce, mais les paradoxes toujours poétiquement exprimés, les gracieuses inconsequences, et la tendresse délicate de cette âme inclinée au mysticisme et à l'ironie tout à la fois.

Anatole France, dont les multiples emprunts et le travail de marqueterie auquel il a parfois réduit l'effort de la composition peuvent faire la joie des chercheurs de sources, n'a pas manqué de contracter envers Ménard quelques dettes — sans le citer. Ces dettes, à vrai dire, sont moindres qu'on pourrait s'attendre à les trouver⁶⁸. Il n'est pas inutile d'avoir lu les livres et les articles de Ménard pour bien comprendre *Les Noces Corinthiennes*, mais on ne peut parler ici d'influence de Ménard : Goethe, Chateaubriand ou Renan ont une plus grande part dans la genèse de cette œuvre. *L'Hymne à Hellas*, qui sert de prélude à ce beau drame, rappelle plutôt, par son mouvement, les strophes de Leconte de Lisle que l'*Hellas* de Ménard; le poème de Ménard était empreint d'une gravité religieuse; celui de France est moins riche de pensée, mais il l'emporte par la grâce riante et l'harmonie fluide de la forme. *Leuconoé* ne doit rien directement à Ménard; mais le souvenir des pages consacrées par Ménard dans le *Polythéisme Hellénique* et, en 1868, dans l'*Artiste*, aux femmes païennes attirées par les cultes orientaux, et charmées

D'adorer un enfant et de pleurer un Dieu,

flottait peut-être dans l'esprit du poète quand il écrivit ces beaux vers⁶⁹

C'est dans sa prose, donc, que nous rechercherons si France a pu imiter les meilleures pages de Ménard. Certes, France sans Ménard n'en aurait pas moins été France; mais *Le Diable au Café*, *Le Banquet d'Alexandrie*, *Le Gouvernement Gratuit*, étaient si bien dans sa manière qu'ils n'ont pas dû être étrangers à la formation de son style et à l'adoption de cette ironie

68. M. Michaut les a, bien entendu, déjà signalées dans son ouvrage sur A. France.

69. Les autres sources du poème seraient Renan (*Saint-Paul*) et Michelet (*Bible de l'Humanité*). France cite ce dernier ouvrage dans sa note. A. France est souvent revenu sur ce thème du rôle des femmes dans l'abandon des croyances antiques, notamment dans un article du *Temps* (5 janvier 1875) sur « les femmes d'Horace ».

pétillante et hardie qui, dès 1876, était le charme distinctif des dialogues de Ménard. Il est même permis d'ajouter sans blasphème que nul des nombreux dialogues dont France a si souvent agrémenté ses romans n'égale en vivacité et en subtilité *Le Diable au Café*. Une fois même, le nonchalant philosophe du *Jardin d'Epicure* s'est clairement inspiré d'une rêverie de Ménard — toujours sans le citer. Dans sa gracieuse fantaisie, *L'Origine des Insectes*, Ménard avait opposé à l'Homme, création divine, les frères insectes, création du Diable d'après une ancienne tradition rabbinique; au lieu de la triste vieillesse et des stériles regrets qui affligent les humains dans la seconde moitié de leur existence, ces petits êtres trouvent « le bonheur au terme de la vie; quand la chenille est devenue papillon, elle s'envole dans un rayon de soleil, sans autre souci que de jouir et d'aimer ». « Si j'avais créé l'homme et la femme, reprend France⁷⁰, je les aurais formés... à l'image des insectes qui, après avoir vécu chenilles, se transforment en papillons et n'ont, au terme de leur vie, d'autre souci que d'aimer et d'être beaux. » Une imitation aussi littérale est évidemment un hommage rendu par A. France à son aîné; mais, tandis que les remarques de Ménard restaient discrètes et chastes (Satan se contentait d'insinuer qu'il n'avait pas mesuré à ses créatures le plaisir d'une main avare, comme Dieu avait fait pour l'homme), la sensualité malicieuse de France réapparaît dans son insistance à appuyer sur ce point délicat.

D'autres passages de l'œuvre francienne témoignent encore du soin avec lequel il avait lu son devancier : l'un de ses plus beaux livres, *Thaïs*, semble directement inspiré par la légende de saint Hilarion et, dans quelques pages, du *Banquet d'Alexandrie*. L'emprunt, s'il était aussi considérable qu'on l'a dit parfois⁷¹, serait d'importance. En réalité, France, grand lecteur de vies de saints, n'avait pas attendu de lire Ménard pour s'intéresser à la légende de Thaïs. Un poème de jeunesse, fort irrévérencieux, paru dans *Le Chasseur Bibliographe* de mars 1867 (p. 80-87), le montre assez : « La légende de sainte Thaïs, comédienne ». Ce n'est point encore la Thaïs de 1889, ni l'émouvante peinture des tentations charnelles et des remords. Paph-

70. *Le Jardin d'Epicure*, p. 50-51.

71. « Tout le cadre de son roman, le principal des situations et l'essentiel des caractères, il l'a trouvé dans *La Légende de saint Hilarion* », dit M. Michaut (p. 163). C'est, croyons-nous, aller un peu loin.

nuce n'existe pas encore. La pécheresse est décrite en détail, avec quelques touches de vulgarité qui disparaîtront dans le roman : elle vit, insouciante, avec ses amants, l'un surtout, un centurion, qui la battait fort.

Mais s'était fait près d'elle une invincible attache
Par sa belle façon de friser sa moustache,

Un jour que des chrétiens, sales et « sentant l'huile rance et l'ognon », veulent la mettre à mort, un vieillard la sauve, au nom du Christ qui pardonna à la femme adultère. Elle réfléchit, se repent et se convertit.

En vingt ans, le poète devenu prosateur transformera entièrement sa façon de traiter un tel sujet; et, si cette transformation s'explique d'ailleurs par la maturité plus grande et le goût plus raffiné de l'auteur, ses lectures — *La Tentation de saint Antoine* de Flaubert et *La Légende de saint Hilarion* de Ménard — n'y ont pas été étrangères⁷². La jeunesse de Paphnuce, telle que nous la raconte le romancier, est la même que celle d'Hilarion. (« Il avait étudié toutes les sciences profanes », disait Ménard; et France : « Ses parents l'avaient fait instruire dans les lettres profanes »). Ils vivent tous deux dans la Thébaïde; ils aiment tous deux, sacrifient leur amour à leur Dieu, et meurent en se repentant de leur démente. A. France semble donc avoir emprunté le canevas de son œuvre, et il a reproduit les grandes lignes du sujet telles qu'il les trouvait chez son prédécesseur. Mais les différences se révèlent, à l'examen, si éclatantes entre les deux œuvres que l'on pardonne volontiers à France de n'avoir jamais témoigné de reconnaissance au créateur d'Hilarion. Tout ce qui fait l'originalité de *Thaïs* n'appartient qu'à France : les descriptions d'une merveilleuse pureté de lignes, le tableau de ces moines occupés à bêcher la terre et à nourrir les gazelles et les oiseaux, la rencontre avec le sceptique et l'étonnement du fanatique Paphnuce, l'élégant épicurien Nicias, les incidents de la visite à Alexandrie, la sensualité farouche du moine éclatant à la fin, tout cela ne se trouvait point dans la sobre nouvelle de Ménard. L'art d'A. France est parfois trop appuyé, à côté des brèves évocations de son modèle; le roman n'est pas exempt de lon-

72. Voir l'article très détaillé de M. A. Pruvost, « Les sources du *Thaïs* », *La Grande Revue*, 1921, vol. 107, p. 16-55.

guez; les détails en sont calculés avec trop de science parfois (le banquet, par exemple, avec le stoïcien qui se tue, l'épicurien, le moine, le Romain un peu lourdaud, politique avisé et bon administrateur, est trop arrangé); la grâce des pages de Ménard était plus mystérieuse, parce que plus discrète; pénétrée d'une tendresse mystique qui a cédé la place, dans *Thaïs*, à une sensualité fougueuse, mais aussi à une émotion plus humaine et plus prenante. L'Ondine de Ménard était une angélique apparition, un symbole éthéré plutôt qu'une jeune fille, et les allusions à son péché étaient si discrètes et si voilées qu'on eût mal compris chez Hilarion une jalousie trop vive. Thaïs, au contraire, femme plus mûre, songeant déjà au moment où l'âge flétrira sa beauté, passe au premier plan dans le roman. France la décrit, nous rend sensibles à son charme, et nous fait participer au drame plus directement que nous ne pouvions le faire dans la nouvelle, ravissante, certes, mais trop pure pour être aussi humaine, de Ménard.

A. France a donc emprunté librement à son devancier : il s'est même servi de lui pour le dépasser, étant un plus grand artiste et un plus souple virtuose; mais ce n'est pas un faible titre de gloire pour les *Rêveries* que d'être à la source d'œuvres telles que *Thaïs*, et peut-être *Leuconoé* et *Les Noces Corinthiennes*, et cependant de ne point trop pâlir devant ces créations. A. France s'était pénétré des pages de Ménard; il ne lui doit certes ni son talent ni sa philosophie; mais aurait-il possédé le même amour du passé, la même curiosité ironique, et pourtant sympathique, des religions, si, à côté des deux maîtres de sa jeunesse qu'il a peu élégamment raillés dans son âge mûr, Renan et Leconte de Lisle, il n'en avait eu un troisième, qu'il a, peu obligeamment aussi, passé sous silence, L. Ménard?

VIII

Barrès a montré plus de gratitude et, il faut dire le mot, plus de grandeur. Il n'a jamais manqué de proclamer sa dette envers ses maîtres, ses « intercesseurs » : Goethe, dont, toute sa vie, il a écouté l'appel⁷³, Renan et Leconte de Lisle, dont

73. Voir l'article très suggestif de M. Baldensperger, « L'appel goethéen de Maurice Barrès », *Revue de Littérature comparée*, janv.-mars 1925, p. 102-138.

il devait se déprendre en avançant en âge, Pascal et Dante, qui de plus en plus le séduisirent, enfin, à côté de Jules Soury, Louis Ménard.

L'année 1879-1880, pendant laquelle le jeune Nancéen suivait au lycée de sa ville les cours de philosophie, fut pour lui, il l'a souvent rappelé, un splendide émerveillement. Il écoutait Burdeau, jeune apôtre au passé déjà glorieux, exposer à une classe transportée les éternels problèmes métaphysiques, et l'impuissance des systèmes théoriques devant ces antinomies auxquelles seul le Kantisme permettait d'échapper. Le soir, « toute la nuit ⁷⁴ », il s'enivrait de poésie avec cet étrange condisciple, Stanislas de Guaita. Un jour, leur professeur ouvrit un petit livre et leur annonça : « Je vais vous lire quelques fragments d'un des plus rares esprits de ce temps. » C'étaient les *Réveries d'un Païen Mystique*, qui tombèrent sur ces collégiens « comme une pluie d'étoiles ⁷⁵ ».

Tout de suite, Barrès fut séduit. L'originalité de cet auteur, si différent des classiques passivement subis au collège, la grâce de son style, la vivacité de son esprit s'alliant à son inquiétude religieuse, enfin la difficulté même de ces pages, firent de cette lecture « un coup d'alcool ». Ces jeunes lycéens n'étaient sans doute pas à même de comprendre toutes les subtilités de « cette haute poésie essentielle, ce triple extrait d'Athènes, d'Alexandrie et de Paris », comme Barrès définira plus tard les *Réveries*; mais le prestige de l'obscur et du mystérieux agit sur les meilleurs d'entre eux. L'impression se grava, ineffaçable, sur le jeune Lorrain qu'attirait déjà la littérature.

Deux ans plus tard, après quelques études distraites à la Faculté de Droit de Nancy, Barrès « se déracinait » et gagnait la capitale. Tout de suite, il rendit visite au poète à qui allaient alors les hommages des jeunes, Leconte de Lisle, et par lui se fit présenter à Ménard, tout surpris de se trouver ainsi un admirateur inconnu. La première rencontre eut lieu chez l'humble crémier Polydor, en 1883. L'année suivante, Barrès fondait *Les Taches d'Encre*, et, dans le troisième numéro de cette revue éphémère, il résumait avec intelligence et sympathie

74. « Toute la journée, et je pourrais dire toute la nuit, nous lisions à haute voix des poètes », dit Barrès dans *Un rénovateur de l'occultisme, Stanislas de Guaita* (Chamuel, 1898), p. 8.

75. Barrès a raconté cette « scène dramatique », comme il la qualifie lui-même, dans les premières pages de son *Voyage de Sparte*.

les doctrines ménardiennes ⁷⁶. Dès lors, les relations entre le vieux païen et le jeune disciple, lui-même en train de devenir un maître, ne cessèrent jamais. Barrès a raconté ses visites à l'appartement pittoresque et désordonné de la Place de la Sorbonne et ses conversations avec Ménard. Ses livres, cependant, faisaient de lui un prince de la jeunesse, un prêtre du « culte du moi », et ne trahissaient guère l'influence de l'helléniste, à qui il prodiguait ses hommages. C'est à peine si, dans *Sous l'Œil des Barbares*, on peut retrouver un souvenir de la lecture de Ménard dans l'évocation de cette vierge grecque, nouvelle Hypatie, qui s'adresse en mourant à sa patrie d'Hellas. « Que t'importe, s'écrie l'auteur, dans un mouvement assez ménardien, ô vierge immortelle, ces défaillances passagères des hommes ! Ton destin mélancolique et ta piété traversèrent les siècles douloureux, et les petits-fils de ceux-là qui ricanent à ton martyre s'agenouillaient devant ton apothéose. »

Après quelques années occupées par la politique et les voyages, Barrès revint à parler de Ménard dans les articles qu'il donna au *Journal* à la mort de Leconte de Lisle (les 27 juillet et 10 août 1894) ; il sollicita la collaboration de son aîné à *La Cocarde* ; pendant la guerre gréco-turque de 1897, il célébra à nouveau « la force fécondante de Ménard, le maître que nous vénérons » (*Journal*, 24 avril 1897), et subit la contagion de l'enthousiasme de ce vieillard philhellène. En 1900, Barrès entreprit ce voyage en Grèce dont Ménard avait contribué à lui donner le désir ⁷⁷. Avant qu'il en eût rédigé le récit, qu'il devait placer sous l'invocation de son maître en hellénisme, Ménard mourait ; l'évolution de Barrès, après cette année, décisive pour lui, de 1901, semble désormais l'entraîner loin de Ménard, vers un christianisme plus orthodoxe et moins attiré par le polythéisme. Ménard continua cependant à « hanter son esprit », et l'influence de ce maître, découvert par lui à dix-huit ans, persistera toujours.

Barrès apprécia et aima en Ménard une sensibilité restée vive et jeune malgré les déceptions d'une longue vie et les études abstraites du savant. Ce docteur ès lettres séduisit le jeune ro-

76. L'article, paru dans le numéro de janvier 1883, est intitulé « Le sentiment en Littérature. Une nouvelle nuance de sentir ». Ménard s'efforçait d'y prouver que les ouvrages de Ménard étaient indispensables à la compréhension de Leconte de Lisle.

77. « C'est peut-être Ménard qui m'a conseillé le voyage de Grèce », écrit-il (*Voyage de Sparte*, p. 26).

mancier lorrain qui, par ailleurs, railla volontiers les universitaires et les pensionnaires de l'école d'Athènes; au lieu de la sécheresse qu'il avait cru trouver chez les archéologues de profession et chez les historiens des religions, au lieu de l'ironie désabusée et sceptique de Renan, Barrès goûtait en son vieil ami, à côté de trésors d'érudition, une flamme de jeunesse ardente et pure. Il aimait aussi cette attitude accueillante de Ménard, s'efforçant de livrer à ses amis, à ses humbles auditeurs de cours du soir, une science que d'autres, hommes de cabinet, ne consentent à communiquer qu'en brochures rébarbatives et en articles hérissés de chiffres et de citations.

Sans doute aussi, l'originalité paradoxale de Ménard était faite pour plaire au jeune romantique qu'était le Barrès du culte du moi et *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*. Il se cherchait des maîtres parmi ses aînés, et, déçu par la froideur caustique de Leconte de Lisle, par le sourire trop complaisamment approuvateur de Renan, tous deux écrivains « arrivés » et satisfaits, il fut charmé par la bonhomie cordiale du païen mystique. Admirer Ménard, c'était se distinguer de la foule des disciples du maître parnassien et de l'enchanteur breton, se choisir un intercesseur à demi ignoré et comme pénétrer dans un sanctuaire réservé à quelques rares fidèles. Et puis, le romantisme de Ménard, son goût pour l'héroïsme des Hellènes antiques et pour toutes les causes généreuses s'alliaient avec cet humour original que Barrès était tout préparé à savourer, lui, on l'a remarqué, qui dans chacun de ses livres a laissé percer son ironie moqueuse et enjouée. Tous deux ont été de grands solitaires, attachés à leur indépendance d'esprit, également attristés par le présent, et cherchant dans leurs rêveries sur le passé de la Grèce ou le passé de la Lorraine de fraîches ressources de courage.

Certes, nous ne prétendons pas faire de Barrès un disciple fidèle de Ménard : les faiblesses et les illogismes du paganisme de son maître n'échappaient pas au jeune romancier. Il ne s'est même pas abstenu de les marquer. Et pour qui se rappelle les « blasphèmes » du *Voyage de Sparte* à l'égard de la Grèce, il peut sembler étrange que Ménard ait exercé sur l'hellénisme de Barrès la moindre influence. « Son polythéisme m'ennuie », confesse Barrès après avoir consacré vingt-cinq pages élogieuses et attendries à Ménard ⁷⁸. Et le mysticisme païen de

78. *Voyage de Sparte* (Plon, 1922, nouvelle éd.), p. 26.

Ménard lui semblait une chimère par trop vaine et, dans le fond, une vue philosophique un peu courte. « Nous n'allons pas recommencer les mystères d'Eleusis! » s'écriait-il⁷⁹. Après avoir longuement réfléchi sur cet hellénisme dont il avait tout d'abord subi le charme, Barrès conclut que la meilleure façon d'être grecs, pour nous modernes, est de ne pas chercher à le redevenir, en nous dépouillant de tous les enrichissements apportés par vingt-cinq siècles d'histoire à notre vie intérieure. Au moment où il méditait sur les résultats de son pèlerinage en Grèce, il notait dans ses cahiers intimes : « Ils étaient grecs avec aisance, je ne puis l'être qu'avec effort, et dans quelle mesure! Je sens bien que Raphaël vaut mieux que Michel-Ange, mais je suis obligé d'éliminer trop de choses pour me rapprocher de l'hellénisme et je me vide, je vais au néant⁸⁰. »

Ce *Voyage de Sparte*, si dur pour Athènes et si irrespectueux pour Pallas Athéné, aurait-il cependant si fortement scandalisé Ménard? Il est permis d'en douter. Les blasphèmes de Barrès visent la prière de Renan et les poèmes de Leconte de Lisle, et tous ces chantages du relatif et de l'écoulement universel, qui ont cru trouver sur l'Acropole une beauté absolue et une vérité définitive. Barrès conclut que nous ne pouvons nous refaire une âme grecque; tel était bien l'avis de Ménard qui, malgré la splendeur de sa vision hellénique, évita de se rendre en Grèce et de confronter son rêve avec la réalité. Les vrais pré-décesseurs de Barrès dans ce voyage hellénique sont, plus que les Taine et les Renan contre lesquels il se raidit pour réagir, les Byron, les Chateaubriand et les Lamartine, des maîtres que Ménard n'aurait pas reniés. Mais c'est Ménard lui-même qui suit Barrès quand, dans tout le récit de son voyage, il proteste au nom de la Grèce vivante et vraie contre la Grèce figée de certains professeurs ou hellénistes trop livresques. Tout le dernier chapitre du *Voyage de Sparte*, beaucoup plus intelligent que certains critiques, agacés par l'« attitude » de Barrès, ont paru le dire, est encore un hommage à Ménard. C'est à Goethe, c'est à Ménard aussi que songe Barrès lorsqu'il écrit : « La meilleure façon de comprendre la Grèce, c'est encore une conception poétique, je veux dire toute d'instinct et de sympathie,

79. Le mot est rapporté par J. Tharaud, *Mes années chez Barrès* (Plon, 1928), p. 227.

80. *Mes Cahiers*, tome II (Plon, 1930), p. 267.

qui sans lacune relierait le présent avec le passé. » (p. 261-2); telle était bien en effet la conception de Ménard, plus poétique que logique, et plus sentimentale que rigoureuse. Et c'est à Ménard encore que Barrès fait écho en nous demandant de « relier, dans un mouvement d'allégresse, la Grèce la plus antique avec la plus nouvelle, pourvu qu'elle soit héroïque », à Ménard qui, loin d'isoler superbement le cinquième siècle, répandait sur sa patrie spirituelle un amour assez large pour comprendre Homère comme ses commentateurs alexandrins, Hésiode aussi bien que Proclus. Après avoir protesté avec véhémence contre l'œuvre impie des philosophes, Ménard s'était résigné à la mort du paganisme, et il avait vu dans la Vierge et dans les saints l'héritage vénérable du vieux culte. Barrès suivra en les accentuant les suggestions de son maître, en réclamant pour la tour des Francs une place sur l'Acropole et pour les tombeaux français de Daphné une piété égale à celle que nous accordons, par traditionnelle soumission, aux sarcophages antiques.

Barrès ne s'est donc pas libéré de l'influence de Ménard autant qu'il semble au premier abord dans ce *Voyage de Sparte*, œuvre d'un hérétique en religion de la Grèce. Si nous avons dû, par ailleurs, exposer que l'influence de Ménard sur Leconte de Lisle ou A. France n'est pas aussi considérable qu'on l'a cru, nous pouvons sans crainte inscrire à l'actif de Ménard un beau titre de gloire : celui d'avoir inspiré ce livre qui compte parmi les deux ou trois chefs-d'œuvre de Barrès. Ne doit-il pas à Ménard le titre même du volume, et son apologie paradoxale de Lacédémone, honnie par Renan et par la plupart des néo-hellénistes du xix^e siècle, que Phidias et Périclès rendaient sévères pour la patrie de Lycurgue? Chateaubriand avait déjà loué les « pensées sérieuses, mâles, profondes » qu'inspirait le voisinage de cette fière cité; mais *La Morale avant les Philosophes* insistait avec plus de chaleur encore sur les grandes leçons données par cette ville sublime dans le courage et l'héroïsme. Aux éloges de Ménard, Barrès n'a eu qu'à ajouter un accent plus fougueux et quelques grandioses descriptions d'après des souvenirs vécus; ses raisons de louer Lacédémone sont bien celles qu'avaient données Ménard déjà⁸¹; Ménard, comme Barrès et avant lui, avait célébré ce petit peuple qui

81. L'éloge de Sparte par Ménard se trouve dans le chapitre VII de sa thèse.

incarna cette vertu suprême, qu'exprime « un seul mot, le plus beau de l'Occident », la magnanimité⁸².

L'hellénisme de Barrès, si hellénisme il y a, n'est qu'un élément secondaire de sa pensée et n'apparaît clairement que dans l'une de ses œuvres; la religion de Barrès est au contraire le problème que pose chacun de ses livres, avec une acuité croissante à mesure que l'auteur avance en âge. Cette religion est, à vrai dire, bien flottante, et les commentateurs catholiques de Barrès éprouvent quelque peine à le ramener à une orthodoxie rigoureuse et à transfigurer son évolution en « ascension ». L'abbé Bremond a sagement conclu son examen de ce point délicat : « Ses livres sont catholiques, jusqu'à la foi exclusivement⁸³. » A considérer certains aveux de Barrès, il est permis de se demander si, dans son sentiment religieux, il n'est pas le disciple de Ménard, plus que de Pascal et de Renan.

La tendresse de Barrès pour le catholicisme est en effet toute relative, et fort mitigée. Elle est si peu exclusive qu'elle s'accompagne d'un goût pour toutes les religions en général, y compris le paganisme et l'islamisme. Elle répugne en même temps au matérialisme négateur et brutal qui était celui de maint disciple de Taine et cherche un moyen terme entre l'agnosticisme d'un libre penseur et le dilettantisme d'un amateur de religions et d'émotions rares. Cette religiosité et ce goût d'une certaine inquiétude étaient sans doute la disposition naturelle de l'âme de Barrès; ils ont été fortement accentués par son commerce avec Ménard. Chez Ménard, Barrès admira une grande force de conviction; à l'époque où les Littré, les Renan, les Leconte de Lisle contemplaient dans les dieux les formes successives et vaines de l'idéal imaginées par la création humaine assoiffée de consolation, Ménard osait, « par une magnifique ressource de son âme de poète⁸⁴ », s'ériger en champion des dogmes chrétiens. Il les rendait accessibles aux libres penseurs, et même aux révolutionnaires. Barrès était trop perspicace pour ne pas voir que cette foi si accueillante du païen mystique dissimulait une impuissance profonde à croire; il partageait lui-même cette impuissance. Mais nihiliste redou-

82. *Voyage de Sparte*, p. 184.

83. H. Bremond, *Vingt-cinq années de vie littéraire, M. Barrès* (Bloud, 1911), p. 70.

84. *Voyage de Sparte* (Plon, 1922), p. 16.

tant le néant, effrayé et pourtant attiré par la mort, il aimait à oublier quelquefois son incroyance en se réfugiant, comme Ménard, dans le mystère de l'inconnaissable, royaume interdit à la science, où les hypothèses les plus hardies sont encore permises.

Dans presque tous les livres de Barrès, il serait possible de saisir les traces d'un syncrétisme religieux par lequel l'écrivain lorrain a été séduit comme Ménard l'avait été avant lui. Sur l'Acropole, irrité par le dogmatisme un peu étroit des archéologues de profession, acharnés à restaurer le Parthénon dans sa pureté primitive, il imagine le spectacle « d'un pittoresque inexprimable, du temple de Pallas compliqué d'une chapelle byzantine, d'un donjon féodal, d'un mirab musulman, et d'un musée archéologique ⁸⁵ ». En Provence, pays dont ce Lorrain a parlé avec émotion et tendresse, il est charmé par le paganisme latent, mal dissimulé par un vernis chrétien. L'église paroissiale s'élève sur les débris d'un sanctuaire païen; le cyprès qui l'ombrage est le survivant d'un antique bois sacré. « On ne saurait faire le départ de ce qui est païen et chrétien; les choses sont placées dans une même tradition; ce que je vois aujourd'hui sous mes yeux me fait aisément remonter la chaîne des siècles et m'approche paisiblement d'une ancienne divinité ⁸⁶. » Quelle étrange fascination le séduisait aussi dans cette petite église près de Tolède, autrefois mosquée arabe, où subsistent encore quelques piliers d'un temple romain?

Mais le dernier ouvrage de Barrès est plus révélateur encore à cet égard, et l'influence persistante de Ménard y apparaît curieusement, vingt ans après la mort de ce maître de sa jeunesse. *Le Mystère en pleine lumière* renferme deux morceaux parus en 1921 et 1922 dans la *Revue Hebdomadaire*, qui montrent combien le sentiment religieux de Barrès avait peu changé dans son fond depuis ses conversations de jeunesse avec Ménard. Ils sont empreints d'un humour enjoué qui n'aurait pas déconcerté l'auteur des *Rêveries*, et traitent des choses religieuses avec une grâce hardie et libre, mais non irrévérencieuse.

La Sibylle d'Auxerre est le récit d'un voyage entrepris par Barrès pour honorer une Sibylle recueillie dans la cathédrale d'Auxerre. Barrès célèbre la magnanimité du Christ qui, voyant

⁸⁵. *Voyage de Sparte*, p. 59.

⁸⁶. *Voyage de Sparte*, épilogue, p. 200-1.

les dieux païens couchés dans le sable et la dernière des sibylles errante et sans honneurs, l'a recueillie dans l'ombre de son autel. « Quelle émouvante courtoisie de la divinité ! » Et il ne craint pas d'ajouter : « En accueillant cette sorcière des païens, l'Eglise reconnaît, semble-t-il, et proclame que dans tous les temps quelques êtres privilégiés ont possédé la puissance d'entrer en contact avec Dieu ⁸⁷. » Et, toujours à la suite de Ménard qui, dans son *Polythéisme Hellénique*, osait défendre contre les rationalistes modernes les oracles et les prophétesses antiques, Barrès demande à cette sibylle déchue le secret des choses :

Non, sibylle, il ne faut pas que tu meures. La Vérité t'a mise en réserve, parce qu'elle a besoin de toi... Tu nous apprends l'insuffisance des philosophies rationnelles, tu consacres la valeur de l'intuition des lucides, tu nous disposes à regarder comme un trésor la sagesse des enfants et des femmes. (p. 21).

Les Turquoises gravées sont plus hardies encore, et tout aussi ménardiennes. Il s'agit de ces petites pierres de basalte et d'améthyste où sont gravés, à côté de figures d'animaux, des noms de dieux, dieux païens et Dieu des chrétiens. « D'où vient l'attrait que j'éprouve à examiner ces images insensées ? », se demande Barrès. Et il répond :

« Leurs figures extravagantes, qui marient les antiques voluptés avec la folie de la croix, ouvrent et referment en un clin d'œil devant l'esprit les horizons les plus profonds... Nous n'aurons jamais trop de forces pour nous élever dans le ciel ⁸⁸. »

Cette dernière affirmation frisait trop dangereusement l'hérésie pour n'être pas vertement relevée par les critiques catholiques orthodoxes. Elle résume bien, cependant, tout le livre de Barrès et la forme assez originale de religiosité qu'il adopta sans jamais s'y borner rigoureusement. Chateaubriand, Gérard de Nerval et Renan ont pu l'aider à prendre conscience de lui-même; mais son plus vrai maître en cette matière est bien l'esprit inquiet du païen mystique.

C'est Ménard que nous retrouvons à la source d'un autre article de foi barrésien : le culte des morts. On sait quel rôle joua cette religion des morts dans la pensée et l'œuvre de Barrès à partir des *Déracinés* (1897), et surtout après 1901.

87. *Le Mystère en pleine lumière* (Plon, 1926), p. 12.

88. *Le Mystère en pleine Lumière*, p. 27.

C'est en 1901 (l'année même où Ménard, en février, s'était éteint), que, découragé par de multiples échecs dans sa vie politique, accablé par la mort soudaine de sa mère (survenue le 30 juillet 1901), Barrès faisait ce retour méditatif sur lui-même qui lui fit écrire « le Deux Novembre en Lorraine ». Le jour des morts lui apparut comme « la cime de l'année », la mort comme une puissance bienfaisante et douce, et le culte de nos ancêtres comme la piété la plus vénérable et le meilleur sentiment des modernes. Une telle foi est certes l'expression profonde de ce romantique qui souhaita, en vieillissant, intégrer son romantisme à un classicisme élargi; que les dépaysements, les déceptions et les expériences de tout ordre rendirent plus apte à comprendre la grande leçon goethéenne, leçon d'enrichissement continu, mais aussi de résignation à l'inévitable et d'« amor fati », selon la noble formule d'un autre Allemand. Sur un plan différent, et plus près de lui, c'est Ménard qui suivait Barrès, Ménard, bien peu gothéen cependant, malgré tout son amour pour la patrie d'Iphigénie. Dès 1889, dans *La Critique Philosophique*, Ménard avait publié « le Jour des Morts » et avait salué dans ce culte du souvenir la plus belle, la seule éternelle, des religions, celle qui remplacerait, pour les siècles sceptiques à venir, les dogmes abandonnés et les formules déchues. Ce morceau de Ménard fut reproduit, les 2 et 3 novembre 1894 (les dates sont caractéristiques) dans le journal de Barrès, *La Cocarde*. Ce sont ces mêmes idées qui, après avoir quelque temps sommeillé dans l'esprit de Barrès, le bouleversement de l'affaire Dreyfus aidant, y fécondèrent ses méditations dans le cadre d'un cimetière de campagne lorrain, au lieu du Père-Lachaise, que préférait Ménard comme cimetière parisien, lié au souvenir des Fédérés de la Commune.

La place de Ménard, on le voit, est grande parmi les pères spirituels ou les intercesseurs de Barrès. De 1880 à 1923, à des degrés divers, la pensée du païen mystique que lui avait révélée son professeur de Nancy a hanté l'esprit de l'écrivain lorrain : son voyage en Grèce et son livre, si peu grec, sur la Grèce, son syncrétisme religieux et enfin son culte des morts, doivent à Ménard plus qu'à nulle autre influence extérieure. La dette, d'ailleurs, a été généreusement reconnue par le débiteur; c'est grâce aux articles et à l'admiration respectueuse de Barrès que Ménard a dû de se consoler de l'oubli de son siècle et de gagner quelques dizaines de lecteurs de choix.

IX

Nous pouvons clore avec ces pages consacrées à Maurice Barrès notre enquête sur l'influence exercée par Ménard. Nous avons indiqué dans notre chapitre sur la vieillesse de Ménard comment, après 1890, plusieurs articles de revue signalèrent à l'attention d'un public distrait l'originalité de sa pensée et de son œuvre; mais il s'agit là de la fortune de l'écrivain plus que de son influence proprement dite. Celle-ci, une fois écarté le nom de Barrès, est fort peu sensible dans la littérature française de 1890 à 1900, et à peu près nulle après cette date. C'est en vain qu'on en chercherait les traces dans l'archéologie ou les études savantes sur la Grèce, ou dans la philosophie et l'histoire. La poésie seule peut nous fournir quelques indications.

Il est permis de distinguer artificiellement, mais commodément, trois courants d'inspiration dans la poésie de cette décade : les continuateurs du Parnasse, les symbolistes, et les dissidents du symbolisme qui s'appelleront « école romane » et reviendront à un certain néo-hellénisme. Parmi les Parnassiens attardés que groupait, le samedi, le salon de Leconte de Lisle, puis celui de Heredia, le vicomte de Guerne fut seul un sincère admirateur de Ménard et, à quelques égards, l'un de ses disciples. M. Ernest Seillière a récemment conté la biographie d'André de Guerne dans un livre qui tourne un peu à l'ouvrage d'édification pieuse : il est probable que ce poète fécond et appliqué ne compte plus de lecteurs aujourd'hui et son nom ne peut guère survivre que comme un symbole de ce qu'il y avait de plus consciencieux et de plus estimable, mais aussi de moins vraiment poétique, dans la tentative parnassienne.

A. de Guerne publia à trente-sept ans, en 1890, le premier volume de son grand ouvrage en vers, *Les Siècles Morts : L'Orient antique. L'Orient grec et L'Orient chrétien* suivirent en 1893 et 1897. Le poète y avait entrepris de résumer, selon l'exemple de *La Légende des Siècles* et des *Poèmes Barbares*, l'histoire de l'Orient chaldéen, égyptien, phénicien, israélite, grec, etc., jusqu'au triomphe du christianisme. Il est aisé de voir par les noms propres qui hérissent ces vers, par le souci de scrupuleuse érudition qui transparait partout, qu'André de

Guerne avait consciencieusement puisé ses matériaux aux meilleures sources. Ménard fut parmi les savants qu'il fréquenta et qu'il interrogea; mais le vicomte de Guerne était meilleur orientaliste qu'helléniste, et sa dette envers Ménard n'est sensible que dans quelques pages de son œuvre. « Les religions ne furent que des baumes salutaires distillés sur la blessure incurable des âmes. Toutes possédèrent une part de vérité relative », proclame-t-il⁸⁹ après Ménard et après bien d'autres. Un poème de son troisième volume, « les Philosophes », dédié à L. Ménard, se souvient des thèses ménardiennes et en résume quelques points en vers prosaïques⁹⁰.

Après avoir laborieusement achevé cette masse de savants alexandrins, A. de Guerne se détacha soudain de son œuvre et s'orienta vers une poésie plus légère et moins livresque. *Le Bois Sacré* (1898) et *les Flûtes Alternées* (1900) renferment quelques morceaux plus gracieux et plus modernes. Le poète, déjà préoccupé par une inquiétude religieuse croissante, se rapproche du Christ et abandonne les divinités païennes qu'il avait célébrées autrefois à la suite de Leconte de Lisle et de Ménard. En 1912, peu avant sa mort, il se convertit au catholicisme. Ménard avait cessé d'être dans sa vie une force agissante.

Pierre Quillard fut, parmi les poètes de cette fin du xix^e siècle, un autre chaud admirateur de Ménard. Il n'y paraît guère dans son œuvre en vers, beaucoup moins dure que celle des continuateurs attardés du Parnasse, plus fluide et plus molle, et, malgré l'approbation officielle que Leconte de Lisle accorda à *la Gloire du Verbe*, proche du symbolisme par quelques côtés. Quillard nourrissait pour Ménard la plus ardente sympathie, et, avec cette vivacité bouillonnante qui caractérisait ses propos, il s'efforça de la communiquer à ses amis. En février 1892, il publia dans une revue de l'époque (*les Entretiens Politiques et Littéraires*, vol. IV, pp. 58-65) un « Entretien sur les œuvres de Louis Ménard », qui est sans doute l'article le plus enthousiaste paru sur Ménard de son vivant. Quillard, passionné de justice, voulait réparer la criante injustice que constituait à ses yeux l'indifférence de ses contemporains pour le talent de Ménard. Cependant, l'influence du païen mystique n'apparaît

89. *Les Siècles Morts, l'Orient Chrétien* (vol. III), Lemerre, p. 16.

90. A. de Guerne y fait allusion à « Hermès crépusculaire », et célèbre les dieux de la Grèce, « De la terre et du ciel universels symboles ». (*Ibid.* p. 222.)

guère directement dans l'œuvre de Quillard, sauf peut-être dans deux traductions du grec que fit ce poète érudit, *l'Antre des Nymphes* de Porphyre et *le Livre de Jamblique sur les Mystères*, livres particulièrement chers à Ménard parmi le legs de l'antiquité.

Les symbolistes, dans leur réaction contre Leconte de Lisle et son groupe, négligèrent entièrement l'œuvre de Ménard, qui d'ailleurs avait peu de chose à leur offrir, malgré toute son ingéniosité de « symboliste » religieux. Seuls Paul Adam et un poète hellénisant lui aussi à ses heures, Francis Vielé-Griffin, semblent l'avoir connu. Lorsque le symbolisme, à son tour, semble céder la place à une école plus respectueuse pour les ancêtres grecs et latins, l'œuvre de Ménard ne sortit pas de l'oubli. M. Henri de Régnier, qui rencontra Ménard chez Leconte de Lisle, nous a déclaré n'avoir pas subi son influence. Les poètes de *l'Anthologie*, Chénier, Leconte de Lisle et Heredia furent, de son propre aveu, ses seuls maîtres en hellénisme. Moréas, ce gréco-parisien, n'a qu'une fois cité le nom de Ménard, et pour railler ce septuagénaire qui prônait la chasteté et la moralité de l'art grec ⁹¹.

Au xx^e siècle, enfin, s'il arrive encore à quelques-uns de nos contemporains de lire *les Réveries d'un Païen Mystique*, c'est pour y savourer l'attrait d'une œuvre encore vivante et originale, mais peu capable désormais d'exercer quelque action sur des hommes pour qui l'hellénisme de 1860 est forcément démodé. Le syncrétisme religieux de Ménard est cependant une attitude d'esprit fort répandue chez bien des esprits cultivés, qui sont ménardiens sans le savoir. A côté de Renan, au-dessous de lui bien entendu, Ménard mérite une place parmi les promoteurs de ce changement considérable que le xix^e siècle finissant a apporté dans notre attitude religieuse : il a appris, même aux plus fermement agnostiques d'entre nous, à regarder avec sympathie les choses religieuses, à concilier dans une synthèse accueillante, qui est devenue pour beaucoup un véritable besoin sentimental, la piété pour le paganisme, dont nous lisons les auteurs sur les bancs du collège, et pour le christianisme, qui est la religion de notre enfance ⁹². Par l'intermédiaire

91. Moréas, *Esquisses et Souvenirs* (Mercure de France, 1908), p. 171-172.

92. Nous ne citerons qu'un exemple, très curieux : ces lignes de M. Jullian, qui ne mentionne pas Ménard et n'a probablement pas subi son influence, mais qui est cependant bien étrangement « ménardien ». Dans *La Vertu du Christianisme*, leçon d'ouverture de son cours au Collège de France, le 7 décembre 1927

de Banville ou de Heredia, de Leconte de Lisle ou de Barrès, Ménard a pu gagner parmi nous plus d'un ami inconnu, et son « paganisme mystique » restera peut-être pour l'avenir représentatif d'un état d'âme qui fut celui de beaucoup de ses contemporains.

(publiée dans la *Revue Bleue*, les 21 janvier et 4 février 1928), ce savant historien se demandait : « Je m'en suis souvent voulu, né et demeuré chrétien et protestant, d'admirer tantôt la majesté de l'Eglise catholique et tantôt le charme des mythologies antiques. D'où vient ce syncrétisme, ce besoin de la conciliation religieuse que je porte en moi, comme tant de mes contemporains ? Vient-il de cette longue lignée de nos ancêtres, qui ont tour à tour adoré Teutatès, Jupiter et Dieu le Père ? Vient-il de ce que notre éducation d'enfant a été formée tantôt par des versets de la Bible et tantôt par des vers de Virgile?... » Puis il louait dans le christianisme le culte de la Vierge (représentant dans la foi chrétienne la maternité, l'adoration des saints, successeurs des héros antiques, enfin le culte des morts. « J'admire d'autant plus la religion d'aujourd'hui qu'elle a apporté avec soi, sous les paroles de ses chefs, tout ce que les âges antérieurs avaient déjà trouvé pour consoler ou réjouir la vie des hommes », conclut M. Jullian ; ce sont là, fort exactement, les points auxquels le syncrétisme de Ménard se montrait le plus attaché, et les expressions mêmes pourraient être de Ménard.

BIBLIOGRAPHIE

I. — ŒUVRES DE LOUIS MÉNARD

Il n'existe point de bibliographie satisfaisante des œuvres de L. Ménard. Les renseignements fournis par Lorenz, Carteret, Thieme, sont fragmentaires et ne comprennent pas les articles de revue. Lorenz et Thieme attribuent même à L. Ménard deux ouvrages qui sont d'un homonyme. La notice bibliographique mise en tête de son *Rêve Hellénique chez les poètes parnassiens* par M. Desonay (Champion, 1929) est incomplète et renferme une dizaine d'inexactitudes. Les deux seules bibliographies vraiment utiles sont celles de l'édition des *Réveries* publiée en 1909 chez Durel (qui donne trente-trois titres, volumes ou tirages à part d'articles) et, plus récemment, celle de Talvart, *La Fiche Bibliographique*. Celle-ci donne trente-neuf titres (dont trois, il est vrai, sont des attributions erronées), avec de précieuses indications sur le prix de publication des volumes, leur prix moyen en 1913 et en 1922.

La bibliographie qui suit, classée suivant l'ordre chronologique, sans être peut-être absolument complète, donne du moins tous les livres ou articles de quelque importance parus sous la signature de Louis Ménard; elle comprend 140 titres de livres, brochures, articles de revue ou de journal.

1. *Prométhée Délivré*, par L. de Senneville; in-18 de 3 feuilles et demie. Imprimerie de Béthune et Plon à Paris. (Au Comptoir des Imprimeurs réunis, quai Malaquais, 15. 1843 (16 décembre, n° 5.821, Bibliographie de la France).

(Le catalogue de la Bibliothèque Nationale porte : petit in-12, 124 p. — La couverture porte la date 1844, bien que l'ouvrage ait paru dans les derniers jours de 1843. Plusieurs bibliographies indiquent comme éditeur Comon, qui dirigeait en effet le comptoir des Imprimeurs réunis. L'ouvrage est dédié « à mon ami Ch. Cousin », et porte en épigraphe le vers de Virgile : « Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo ».)

2. *Introduction à l'étude de la chimie*. Extrait du dictionnaire abrégé d'histoire naturelle.
Impr. de Bourgogne et Martinet, Paris, 30, rue Jacob, 1844, 14 p.
3. « *L'Eglise officielle et le Messianisme* » (compte rendu du volume de Mickiewicz), dans *La Phalange*, juin 1846 (vol. 3), p. 630-635, et juillet 1846 (vol. 4), p. 76-86.

4. *Prologue d'une Révolution*, dans *Le Peuple* (Rue Montmartre, 54, administrateur Ch. Fauvety directeur, P.-J. Proudhon). Numéros du 8 nov., 15 nov., 27 nov., 4 déc., 11 déc., 18 déc., 25 déc. 1848 et du 1^{er} janv., 8 janv., 15 janv., 22 janv., 5 fév., 12 fév. 1849.
 5. *Lettre de L. Ménard* dans *Le Peuple*, le 4 mars 1849.
 6. *Pièces justificatives du Prologue d'une Révolution*, publiées par Ménard dans *Le Peuple*, le 2 avril 1849.
 7. *Revue Littéraire*, feuilleton de L. Ménard, dans *Le Peuple*, 31 déc. 1848 (sur l'avenir de la littérature depuis la révolution; les arts ne peuvent fleurir que dans la liberté et sont étouffés par le despotisme).
 8. *Prologue d'une Révolution* (fév.-juin 1848). 1^{re} livraison, in-8 de 2 feuilles. Impr. de Bautruche à Paris, rue Coq-Héron, 5; l'ouvrage sera publié en 10 livraisons de chacune 32 pages. Il en paraîtra une chaque semaine. Prix de chaque livraison, 0 fr. 30. 1849 (10 mars, n° 1.348, Bibl. de la France).
- Le volume complet, non mentionné dans la Bibliographie de la France, a le même titre : *Prologue d'une Révolution*, aux bureaux du Peuple, 5, rue Coq-Héron, 1849, in-8, 317 p.
- L'ouvrage avait paru en feuilleton comme suit :
- Le Peuple* (ancien *Représentant du Peuple*, ayant paru sous ce titre depuis le 27 février 1848, rédacteur en chef, Ch. Fauvety), rédacteur en chef, P.-J. Proudhon. 5, rue Coq-Héron. N° du 8-15 nov. (*Le Peuple* est alors hebdomadaire); n° du 15-21 nov.; n° du lundi 27 nov. (le journal est devenu quotidien); n° du lundi 4 déc.; n° du lundi 11 déc.; n° du lundi 18 déc.; n° du lundi 25 déc.; n° du lundi 1^{er} janvier 1849; n° du lundi 8 janvier; n° du lundi 15 janvier; n° du lundi 22 janvier; n° du lundi 5 fév.; n° du lundi 12 fév. Le dimanche 4 mars, lettre de Ménard disant sa surprise en apprenant que son feuilleton a été incriminé. Le 15 mars et le 23 mars 1849, articles de la rédaction sur les perquisitions faites en vue du procès. Dans le *Supplément du Peuple* du lundi 2 avril 1849, *Pièces justificatives du Prologue d'une Révolution*, par L. Ménard. Le 8 avril 1849, texte de l'arrêt prononcé la veille.
9. *Les ateliers nationaux de M. Marie*, dans *Almanach du Nouveau Monde*, 1850 (1002, rue Richelieu), p. 126-133.
 10. *Le Songe d'Endymion, Empédocle*, dans *La Revue de Paris* (25, rue Louis-le-Grand), 1^{er} juillet 1855 (tome xxvi), p. 449-451.
 11. *Poèmes*.

Impr. de Raçon et Cie. Chez Dentu, au Palais-Royal, in-18 de 7 feuilles (xxxii-214 p.), 1855, 3 fr. (Paru le 21 juillet, n° 4.509 de la Bibliographie de la France.)

(Comprend : la préface, *Prométhée Délivré*, avec la suppression de plusieurs vers jugés trop violents ou peu réussis et la suppression des notes qui accompagnaient la première édition, cinq *Chansons Allemandes*, une *Chanson Indienne*, *Sonnet* (à Leconte de Lisle), *Blanche*, *Pygmalion*, *Le Songe d'Endymion*, *Empédocle*, *Euphorion*.)

Sur le dos de la couverture, on lit : « Pour paraître prochaine-

ment, *La Poésie grecque*, traductions littérales par Leconte de Lisle et Louis Ménard. »)

12. *Les études d'Histoire religieuse d'Ernest Renan*, dans *Revue Philosophique et Religieuse*, mai 1857 (vol. vii), p. 178-186.
(Cette revue, fondée en 1856 par Fauvety, cessa de paraître après le vol. viii, août-nov. 1857. Elle était imprimée à Argenteuil et paraissait chez Fauvety lui-même, 13, rue de la Michodière, 3 vol. par an, 20 frs. par an.)
13. *Les Fleurs du Mal*, par Charles Baudelaire, dans *Revue Philosophique et Religieuse*, sept. 1857 (vol. viii), p. 309-311.
14. *Poésies Nouvelles*, par Thalès Bernard, dans *Revue Philosophique et Religieuse*, oct. 1857 (vol. viii), p. 463-464.
15. *Lettres d'un Mort*, dans *La Libre Recherche* (Bruxelles), avril 1858 (p. 36-73), mai 1858 (p. 258-273), juin 1858 (p. 385-401). (Publié sous le pseudonyme de M. Bernard.)
16. *De la Morale avant les Philosophes*. Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, par Louis Ménard.
F. Didot, in-8, 296 p., 1860 (21 juillet, n° 6.515, Bibl. de la France). 5 fr.
17. *De sacra poesi Græcorum*. Facultati litterarum parisiensi thesim proponebat Ludovicus Menard.
F. Didot, in-8, 88 p., 1860 (7 juillet, n° 6.062, Bibl. de la France).
(Cette thèse latine a été traduite en français par Ménard et publiée, avec de légers changements, dans *La Revue Nationale*, 25 mai 1861 (p. 215-261), sous le titre : *De la poésie sacrée des Grecs*. La Bibliographie de la France donne (le 22 juin 1861), n° 5.875, la mention suivante : *De la poésie sacrée des Grecs*, par L. Ménard, in-8, 47 p., impr. Bourdier et Cie. Extrait de *La Revue Nationale*.
Cette même thèse latine est devenue, avec quelques modifications, le livre 1 du *Polythéisme Hellénique* (Charpentier, 1863), p. 1-102.)
18. *De la Poésie sacrée des Grecs*, *Revue Nationale, Politique et Littéraire*. 25 mai 1861, p. 215-261.
19. *Hellas*, *Ibid.*, 25 juillet 1861, p. 304-306.
20. *De l'art religieux chez les Grecs*, *Ibid.*, 25 sept. et 10 oct. 1861, p. 241-274 et 413-454.
21. *Les Filets d'Héphaïstos*, *Ibid.*, 10 janvier 1862, p. 128-129.
22. *Compte rendu des « Notes et Remarques sur la versification latine »*, de M. A. Chardin, *Ibid.*, 25 janv. 1862, p. 319-320.
23. *Etudes sur l'Hellénisme*, *Ibid.*, 10 juin 1862, p. 235-269 et 10 juillet, p. 401-432.
24. *Influence de l'Orient sur l'Hellénisme*, *Ibid.*, 10 oct. 1862, p. 212-234.
25. *La religion grecque et la philosophie*, *Ibid.*, 10 déc. 1862, p. 554-580.
26. *Panthéon*, 10 fév. 1863, p. 290-291.
27. *Souvenir*, 10 avril 1863, p. 683-684.
28. *Compte rendu de « Croyances et Légendes de l'Antiquité »*, par A. Maury, 10 nov. 1863, p. 162-170.

29. Compte rendu de « *Mémoires de Littérature ancienne* » de Egger, 10 déc. 1863, p. 331-339.
30. Compte rendu de « *Œuvres de l'Empereur Julien* », trad. E. Talbot, et « *Julien l'Apostat* », par E. Lamé, *Ibid.*, 10 oct. 1864 (dans le bulletin bibliographique).
31. *Revue Littéraire*, *Ibid.*, 1^{er} avril 1867, p. 299-301.
32. *Hymnes de Proclo*s, traduits en prose par L. Ménard, dans *Revue Nationale*, 10 déc. 1862 (vol. xi), p. 576-581.
33. *Du Polythéisme Hellénique*.
 Impr. Raçon et Cie, Libr. Charpentier, in-18 jésus, xxviii-400 p., 1863 (23 mai, n° 4.635, Bibl. de la France). 3 fr. 50.
 (P. vii : « Cet ouvrage est la reproduction d'une suite d'articles publiés dans la *Revue Nationale* ». L'introduction (p. 1-xxviii) a été ajoutée par Ménard au livre; elle ne se trouvait point dans les articles. Le livre I, « La Poésie sacrée », reproduit l'article du 25 mai 1861, p. 215-261. Le livre II, « L'Art religieux », correspond aux articles du 25 sept. 1861 (p. 241-274) et du 10 oct. 1861 (p. 413-454). Le livre III, « Le Sacerdoce, les Oracles et les Mystères », et le chap. iii du livre IV (Théologie naturelle), formaient les articles intitulés « Etudes sur l'hellénisme », 10 juin 1862 (p. 235-269) et 10 juillet 1862 (p. 401-432). Le chap. i du livre IV avait paru le 10 oct. 1862, sous le titre : « Influence de l'Orient sur l'hellénisme », (p. 212-234) et le chap. ii du livre IV le 10 déc. 1862, « La religion grecque et la philosophie » (p. 554-580).
34. *Poèmes*, 2^e éd., augmentée.
 Impr. Raçon et Cie, Libr. Charpentier, in-18 jésus, xxxii-256 p., 1863 (27 juin, n° 5.825, Bibl. de la France). 3 fr. 50.
 (Cette édition comprend : Préface, xxxii pages. (cette préface correspond aux neuf premiers paragraphes de la préface dans l'édition de 1895 puis aux pages 253 à 265 de la même édition. A la place de la page 265, quelques lignes non réimprimées; puis la page 266-267 jusqu'à « le polythéisme considère »; enfin, au lieu des pages 7 à 10 de la préface de 1895, deux paragraphes non réimprimés ensuite sur Prométhée et Euphorion.) *Prométhée Délivré*, *Chansons Allemandes*, *Chansons Indiennes*, *L'açoka*, *Sonnet à Leconte de Lisle*, *Blanche*, *Pygmalion*, *Le songe d'Endymion*, *Empédocle*, *Euphorion* (qui comprenait alors *Amant alterna* et, sous le titre de *Parabase*, *La Dernière Nuit de Julien*), *Les Filets d'Héphaistos*, *L'Idéal*, *Souvenir*, *Cremutius Cordus*, *Hellas*, *Panthéon*.)
35. *De la Morale avant les Philosophes*, 2^e édition, impr. Raçon et Cie, Charpentier, in-18 jésus, 1863 (27 juin, n° 5824, Bibliographie de la France), 360 p.
36. *Le Diable au Café*, dans *Revue Germanique*, 1864 (tome xxiix), p. 548-556.
 (Entre parenthèses : « Manuscrit inédit de Diderot ». Le nom de Ménard n'est, bien entendu, pas donné.)
37. *Sonnets* par Louis Ménard, dans *Revue Germanique*, mars 1865 (tome xxxii, 3^e livraison), p. 544-548.

(Ces sonnets sont : Nirvana, Icare, La Sirène, Alastor, L'Euménide, Thébaïde, Résignation, Initiation.)

38. *Le Rishi. L'Athlète*, dans *Revue de Paris* (La Nouvelle Revue de Paris, vol. X, n° du 19 fév.-19 mars 1865, p. 3775.

38 bis. Dans *Le Parnasse Contemporain*, recueil de vers nouveaux.

Vol. I, Lemerre, 1866, in-8, 385 p.

(L. Ménard, *Nirvana, Thébaïde, Alastor, La Sirène, Initiation*, p. 32-36.)

Vol II, Lemerre, 1869 (paru en 1872), in-8, 401 p.

(L. Ménard, *Sonnets Mystiques*, p. 339-345.)

39. *La Renaissance des arts en Italie*, dans *Revue Moderne* (ancienne Revue Germanique), 1^{er} mars 1866, p. 464-490, par Louis et René Ménard.

(Devenu un chapitre du *Tableau des Beaux-Arts*.)

40. *Les livres d'Hermès Trismégiste et les derniers jours de la Philosophie païenne*, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1866, p. 870-907.

(Devenu plus tard l'introduction au volume où Ménard publia sa traduction des livres hermétiques.)

41. *Tableau historique des Beaux-Arts, depuis la Renaissance jusqu'à la fin du dix-huitième siècle*, par Louis et René Ménard.

Impr. Pillet fils aîné, Libr. Didier, in-8, xxiv, 416 p., 1866 (11 août, n° 9.208, Bibl. de la France). 6 fr.

2^e édition, 1867, 3 fr. 50.

(Ouvrage écrit primitivement comme mémoire (mémoire n° 10) en réponse à la question suivante posée en 1864 par l'Académie des Beaux-Arts : « Rechercher les causes qui ont influé sur la marche des arts depuis le commencement de la Renaissance jusqu'à la fin de cette période de progrès, et celles qui, en sens inverse, ont amené la deuxième décadence, dont le terme peut être fixé à la deuxième moitié du dix-huitième siècle. » Le rapport de M. Ambroise Thomas, lu à l'Académie le 28 oct. 1865, loue « l'élévation des idées, la sûreté du jugement et le plan méthodique ».)

42. *Hermès Trismégiste*. Traduction complète, précédée d'une étude sur l'origine des livres hermétiques. Impr. Pillet fils aîné, Libr. Didier, in-8, cxi-306 p., 1866 (22 sept., n° 10.509, Bibl. de la France). 6 fr.

2^e éd., in-8, 1868 (21 mars, n° 2.374, Bibl. de la France), in-18 jésus, cxi-308 p.

(L'ouvrage reprend le mémoire présenté par L. Ménard à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, pour le prix Bordin (1864). Le sujet était : « Rechercher l'âge et l'origine des fragments qui nous sont parvenus sous le nom d'Hermès Trismégiste. Donner une nouvelle traduction de ces textes, en les éclairant par les documents grecs. » Le rapport décernant le prix à L. Ménard et à M. F. Robiou, fut lu par M. de Rougé le 22 juillet 1884.)

43. *De la sculpture antique et moderne*, par Louis et René Ménard. Imp. Pillet fils aîné, Libr. Didier, in-8, xxiii-419 p., 1867 (14 sept., n° 7823, Bibl. de la France). 6 fr.

2^e éd., 1868, 3 fr. 50.

(Ouvrage présenté comme mémoire (mémoire n° 7) à l'Académie

des Beaux-Arts, en réponse à la question suivante : « De l'enseignement de la sculpture chez les Grecs et chez les modernes; apprécier quelles ont été les causes de son progrès et de sa défaillance. » Le rapport de M. Gatteaux, décernant le prix de 2.000 fr. à MM. Ménard, fut lu à l'Académie le 10 nov. 1866.)

44. *Travaux récents sur la linguistique et la mythologie*, dans *L'Année Philosophique*, 1^{re} année, 1867 (paru en fait en 1868), p. 469-498.

(*L'Année Philosophique*, Etudes Critiques sur le mouvement des idées générales, était dirigée par F. Pillon, et publiée chez G. Baillière. Renouvier, René Ménard, sont aussi parmi les collaborateurs de la première année. La revue ne parut que pendant deux ans.)

(L'article de Ménard rend compte des livres suivants : Max Müller, *Leçons sur la science du langage*, et *Essais de Mythologie comparée*; Baudry, *De la science du langage et de son état actuel*; E. Renan, *Histoire des langues sémitiques*, et *De l'origine du langage*; Ch. Renouvier, *Essais de critique générale*; Pictet, *Les origines indo-européennes, ou les Aryas primitifs*; Fustel de Coulanges, *La Cité antique*; Michel Bréal, *Hercule et Cacus* et *Introduction à la grammaire de Bopp*.)

45. *Sonnets Mystiques*, dans *L'Artiste, Revue du XIX^e siècle*, 1^{er} février 1868, p. 246-249.

(Comprend sept sonnets déjà parus ailleurs : Circé, Icare, Résignation, Le Rishi, L'Athlète, Le Soir, Stoïcisme.)

46. *Les Origines du Christianisme*. (Les femmes et la morale chrétienne). Dans *L'Artiste, Revue du XIX^e siècle*, 1^{er} avril 1868, p. 7-34.

47. *Le Diable au Café*, Manuscrit inédit de Denis Diderot, dans *L'Artiste, Revue du XIX^e siècle*, 1^{er} juillet 1868, p. 34-40. (Le nom de Ménard n'est pas donné.)

48. *Lettre sur Goethe*, dans *La Renaissance littéraire et artistique* (rue Jacob, 42, directeur-gérant, J. Aicard, puis Aug. Jouin), 27 juillet 1872, p. 110-111.

49. *Eros*, *Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} oct. et 1^{er} nov. 1872, p. 265-270 et 426-438.

50. *Les Fouilles du Forum de Rome*, *Ibid.*, 1^{er} janv. 1873, p. 78-81.

51. *Les Charités*, symbole du lien social, *Ibid.*, 1^{er} fév. 1873, p. 128-132.

52. *Arès (Mars)*, prototype des statues impériales, *Ibid.*, 1^{er} mai 1873, p. 450-458.

53. *Aphrodite*, *Ibid.*, 1^{er} oct. 1873, p. 356-366.

54. *Pallas Athéné*, *Ibid.*, 1^{er} mars 1874, p. 271-283.

55. *La Symbolique du Feu*, *Ibid.*, 1^{er} fév. 1875, p. 164-175.

Articles dans *La Critique Philosophique*, dirigée par Renouvier et F. Pillon (1872-1889) :

56. *Commentaire d'un Républicain sur l'Oraison dominicale*, 25 juillet 1872, p. 390-393, suivi d'un commentaire de F. Pillon, p. 393, où le directeur de la revue discute les affirmations de Ménard et précise l'attitude du criticisme sur le problème posé.

57. *Lettre sur l'Enseignement des Arts*. A propos des projets de réforme de l'enseignement des beaux-arts. 19 déc. 1872, p. 313-314.

58. *Post-Scriptum* à la lettre précédente, 26 déc. 1872, p. 325-326. F. Pillon ajoute un commentaire de quelques lignes, p. 326, pour dénoncer

- l'erreux de L. Ménard, qui, comme Goëthe et Renan, confond les deux catégories du Beau et du Juste.
59. *Socrate devant Minos*, 30 juillet 1874, p. 408-412.
 60. *Théorie de l'Impunité*, 10 sept. 1874, p. 94-96, et 17 sept. 1874, p. 111 (sous forme de lettre à Vacquerie).
 61. *Etudes Mythologiques. Le Banquet d'Alexandrie*, 22 oct. 1874, p. 184-191.
 62. *L'Origine des Insectes*, 12 nov. 1874, p. 238-239.
 63. *Etudes Mythologiques. Le voile d'Isis*, 19 nov. 1874, p. 252-256.
 64. *L'Exposition des Beaux-Arts appliqués à l'Industrie*, 26 nov. 1874, p. 259-263.
 65. *Etudes Mythologiques, Mythologie Contemporaine* (devenu plus tard « Le Gouvernement gratuit ») 3 déc. 1874, p. 281-285. Une note de F. Pillon, p. 281, proteste contre cette utopie humoristique du gouvernement gratuit.
 66. *Lettre de L. Ménard*, 31 déc. 1874, p. 351. (Il y reconnaît le libéralisme de l'administration des Beaux-Arts.)
 67. *Compte rendu de l'Histoire des Beaux-Arts de René Ménard*, 21 janv. 1875, p. 398-399. (Non signé, mais manifestement de L. Ménard.)
 68. *Le Diable au Café*, 18 fév. 1875, p. 43-48. (Signé : Manuscrit de Denis Diderot.)
 69. *Lettre à Renouvier sur la Doctrine du Progrès*, 25 fév. 1875, p. 52-54, suivie d'une réponse de Renouvier, p. 54-56.
 70. *Eschatologie* (devenu *L'Enigme*), 17 juin 1875, p. 309-312. (Le texte définitif, éd. de 1895, ajoute 3 pages (p. 172-175) depuis : « Ne t'en vas pas encore ».)
 71. *Catéchisme Religieux des Libres Penseurs* (reproduction autorisée), 15 juillet 1875, p. 375-384; 22 juillet 1875, p. 391-400; 29 juillet 1875, p. 407-416; 12 août 1875, p. 24-32.
 72. *La Légende de saint Hilarion*, 16 sept. 1875, p. 103-109.
 73. *Lettres d'un Mythologue à un Naturaliste*, 28 oct. 1875, p. 197-202. (Une note du rédacteur indique que les vues de l'auteur sur la femme sont assez éloignées de celles de la revue, et ressemblent plus aux spéculations alexandrines et gnostiques qu'à la méthode criticiste du philosophe.)
 Compte rendu du Catéchisme religieux des Libres Penseurs, 25 nov. 1875, p. 272.
 Compte rendu des Réveries d'un Païen Mystique, Lemerre, 1876, 30 mars, p. 136-139.
 74. *La Société moderne et la cité antique*, lettre de L. Ménard à Renouvier, 21 juin 1877, p. 321-323. (L. Ménard reprend ses idées favorites sur la liberté antique et le gouvernement gratuit. F. Pillon répond dans le même numéro, p. 323-327, par « l'utopie du Gouvernement gratuit ». Nouvelle lettre de Ménard sur le sujet, le 5 juillet 1877, p. 353, et nouvelle réfutation de Pillon, p. 354-358.)
 75. *L'Exposition Universelle*, 30 mai 1878, p. 284-288.
 76. *Compte rendu de La Mythologie de l'Art ancien et moderne*, par René Ménard, 28 fév. 1878, p. 78-80. (L. Ménard n'adresse guère qu'un seul reproche à son frère, celui de donner trop peu de place à la symbolique.)
 77. *Le Palais de Sydenham au Champ de Mars*, 1878, p. 611-612.

78. *Lettre* (sur la question : Comment faut-il parler de la mort à l'enfant?), 25 sept. 1879, p. 126. Réponses de M. Guyau, 9 oct. 1879, p. 155, et de M. Milsand, *ibid.*, p. 174-176. *Réponse* de L. Ménard lui-même le 13 nov. 1879, p. 231-233. (Les deux passages de Ménard sont devenus dans les *Réveries Sacra Privata*.)
79. *Sur l'enseignement primaire*, 3 juin 1882, p. 274-288. (Vues paradoxales sur l'enseignement, que la Revue publie sans les approuver.)
Compte rendu de l'*Histoire des Anciens Peuples de l'Orient*, par L. Ménard, 3 mars 1883, p. 75-80 par F. Pillon).
80. *Les cosmogonies bibliques et le mythe du paradis perdu* (Extrait de l'*Histoire des Israélites*), 17 mars 1883, p. 107-111.
Compte rendu de l'*Histoire des Israélites d'après l'exégèse biblique*, par L. Ménard (de F. Pillon), 6 oct. 1883, p. 155.
81. *La transformation des croyances dans le monde hellénique* (dernier chapitre de l'*Histoire des Grecs*), 1886, p. 66-73.
Compte rendu des *Réveries d'un Païen mystique*, par L. Ménard (de F. Pillon), 1886, p. 149-150.
82. *Lettre à F. Pillon* (à propos de la réception de Leconte de Lisle à l'Académie Française), 1887, p. 315-320.
Compte rendu de l'*Histoire des Grecs*, par L. Ménard (de F. Pillon), 1887, p. 424-439. (Long résumé, très élogieux.)
83. *Cours d'Histoire générale à l'Ecole Nationale des Arts décoratifs*, leçon d'ouverture, 1887, p. 378-393.
(Légendes sur la naissance de la civilisation, le langage, les races humaines, l'origine de l'agriculture et de l'industrie, correspondance des religions et des formes politiques, la cité grecque, les Romains.)
84. *Sur le droit de vivisection*, 1888, p. 76-78.
(Devenu dans les *Réveries* « Lettre d'un Mandarin »; suivi d'une réponse de M. Elie Pécaut.)
85. *L'Ecole Nationale des Arts décoratifs*, 1888, p. 76-78.
(Premier rapport de L. Ménard sur le concours d'histoire à cette école; il y expose ses idées sur l'enseignement de l'histoire.)
86. *Une question intéressante*, 1889, p. 74-77.
(Quels livres faut-il faire entrer dans les bibliothèques populaires? Ménard répond : Homère, Hésiode, Tyrtée, le théâtre grec, Marc-Aurèle, la Bible, Shakespeare et le théâtre français du dix-septième siècle. Renouvier répond à la même question, p. 119-125, et ajoute Lucrèce, Platon, Rousseau, Dante.)
87. *Le Jour des Morts*, 1889, p. 333-336.
(Devenu dans les *Réveries* « Dis Manibus ».)
Dans *La Critique Religieuse*, supplément trimestriel de *La Critique Philosophique* (1878-884).
Articles de L. Ménard :
88. *L'alliance des libres penseurs et des protestants*, 1878, vol. 1, p. 71-76.
(Devenu dans les *Réveries* « Alliance de la religion et de la philosophie ».)
89. *Sources du dogme chrétien*, 1878, vol. 1, p. 384-400.
(Devenu dans les *Réveries* « Mythologie chrétienne ».)

90. *Les précurseurs du Christianisme*, avril 1879, p. 17-31. (Important fragment sur le rôle joué, dans la préparation du christianisme, par les philosophes, les Juifs et les Grecs).
91. *Musée de peinture et de sculpture*, ou recueil des principaux tableaux, statues et bas-reliefs des collections publiques et particulières de l'Europe, dessiné et gravé à l'eau-forte par Réveil. Avec des notices descriptives, critiques et historiques par Louis et René Ménard. 10 volumes in-18.
 Impr. Martinet, Libr. Veuve A. Morel, 872 p. 1172 pl. et portr. 1874 (17 janvier, n° 524, Bibl. de la France).
 2° éd., 10 vol. (texte dans vol. 1 à 8), Impr. Briez, Paillard et Retaux, Abbeville, Libr. Veuve A. Morel, Gr. in-18, 1875 (20 mars, n° 2573, Bibl. de la France). 120 fr.
 Vol. I, p. 1-126 (notices sur la peinture antique, l'école florentine, l'école vénitienne et l'école de Parme); planches 1 à 132.
 Vol. II, p. 1-65, notices (l'école romaine); pl. 1-84.
 Vol. III, p. 1-77, notices (l'école romaine); pl. 113.
 Vol. IV, p. 1-92, notices (l'école bolonaise, napolitaine et espagnole); pl. 144.
 Vol. V, p. 1-94, notices (écoles flamande et allemande); pl. 142.
 Vol. VI, p. 1-90, notices (l'école hollandaise, l'école anglaise); pl. 119.
 Vol. VII, p. 1-102, notices (l'école française); pl. 137.
 Vol. VIII, p. 1-88, notices (l'école française); pl. 115.
 Vol. IX, p. 1-63, notices (la sculpture antique); pl. 99.
 Vol. X, p. 1-48, notices (la sculpture moderne); pl. 51.
92. *Catéchisme religieux des libres penseurs*.
 Impr. Martinet. Libr. Hurtau, in-8, 39 p., 1875 (30 oct., n° 11.794, Bibl. de la France).
 (Extrait de *La Critique Philosophique*, 15 juillet 1875, p. 375-384; 22 juillet 1875, p. 391-400; 29 juillet 1875, p. 407-416; 12 août 1875, p. 24-32.)
93. *L'Origine des Insectes*, dans *La République des Lettres*, revue hebdomadaire (rédacteurs en chef, Cat. Mendès et Adolphe Froger), 1^{re} livraison, 20 déc. 1875, p. 20-21.
 (Sur la couverture de cette même revue, deuxième série, 1876, on lit au dos : « Les Beaux-Arts, par Louis Ménard. » Mais on ne voit pas que L. Ménard ait en fait rien publié dans cette revue, où se réunirent alors plusieurs des anciens Parnassiens : Leconte de Lisle, Banville, Sully-Prudhomme, Méral, Coppée, Glatigny, L. Dierx, etc...)
94. *Réveries d'un païen mystique*.
 Impr. Claye, Libr. Lemerre, petit in-12, 156 p., 1876 (24 fév., n° 2.314, Bibl. de la France), 3 fr.
95. *Les classes dirigeantes et les ennemis de la société*, dans *La Science Politique*, revue internationale, dirigée par le professeur Emile Accollas, (2^e année), n° 11, mai 1879, p. 352-368.
 (L'article de Ménard est publié avec plusieurs notes de la Direction, indiquant que ses idées ne représentent que l'opinion per-

sonnelle de l'auteur et s'opposent sur plus d'un point aux thèses de la Revue.)

96. *Histoire des Israélites d'après l'exégèse biblique*, par L. Ménard, docteur ès lettres.

Impr. Crété, Corbeil, Libr. Delagrave, in-18 Jésus, 256 p. avec vignettes, 1883 (15 sept., n° 9.700, Bibl. de la France). 7 f. 50.

(La date est donnée, par erreur, dans la bibliographie de L. Ménard jointe aux *Réveries*, Durel, 1909, comme étant 1882.)

97. *Histoire des anciens peuples de l'Orient*, par L. Ménard, docteur ès lettres, avec plus de 500 illustrations d'après les monuments.

Impr. Crété, Corbeil, Libr. Delagrave, in-18 Jésus, 680 p., 1883 (15 déc., n° 13.175, Bibl. de la France). (Le livre porte la date 1882.)

98. *Histoire des Grecs*, avec de nombreuses illustrations d'après les monuments. Cours de cinquième d'après le programme de 1880.

Impr. Crété, Corbeil, Libr. Delagrave. Premier fascicule, in-18 Jésus, XII-216 p. 2 fr. 1884 (8 nov., n° 12.109, Bibl. de la France).

Id., deuxième et troisième fascicules (fin), même librairie, in-18 Jésus, p. XII à XXIV et 217 à 1032. 2 fr. chaque fascicule. 1887 (12 février, n° 1393, Bibl. de la France).

99. *Id.*, même librairie, 2 vol. in-18, 1886, tome I, p. XXIV-480; tome II, p. 481-1032. 7 fr. 50.

100. *Réveries d'un païen mystique*.

2^e édition, Lemerre, petit in-12, 190 p. 3 fr. 1886 (11 août, n° 8513, Bibl. de la France).

(Cette édition contient : *Le Diable au café*, *Socrate devant Minos*, *Nirvâna*, *Initiation*, *Le Banquet d'Alexandrie*, *Icare*, *Thébaïde*, *La Légende de saint Hilarion*, *Erinnys*, *Le Soir*, *Lettre d'un mythologue à un naturaliste*, *Circé*, *La Sirène*, *Le Voile d'Isis*, *Résignation*, *Thérapeutique*, *L'Origine des Insectes*, *Le Rishi*, *L'Athlète*, *Eschatologie* (devenu plus tard *L'Enigme*), *Alastor*, *Stoïcisme*, *Commentaire d'un Républicain sur l'Oraison dominicale*, *Le Gouvernement gratuit*, *Alliance de la Religion et de la Philosophie*, *Sacra Privata*, *Panthéon*. Ces trois derniers morceaux ont été ajoutés depuis la première édition, de 1876.)

101. *Lettre à Clemenceau* (à propos de la réception de Leconte de Lisle à l'Académie), dans *La Justice*, 30 mars 1887, p. 1, colonnes 3. f.

(Le texte est le même que celui de la lettre publiée un mois après dans *La Critique Philosophique*.)

102. DIDEROT. *Le Diable au Café. Mélanges humoristiques*.

Librairie Universelle, 41, rue de Seine, 1887 (Bibliothèque à bon marché, 10 centimes).

(Ce petit livre n'est indiqué dans aucune bibliographie, et n'est pas mentionné par la Bibliographie de la France. Il comprend le dialogue de Ménard, « *Le Diable au Café* », publié sous le nom de Diderot.)

103. *Réveries d'un païen mystique*.

3^e édition, Lemerre, in-8, 211 p. 3 fr. 1891 (14 mars, n° 3.164, Bibl. de la France).

(La mention d'une 3^e édition des *Réveries* en 1889, dans la bibliographie des *Réveries*, éd. Durel, 1909, semble être une erreur.)

104. *Cours d'Histoire universelle à l'Hôtel de Ville. Les sources grecques du Christianisme.*
Impr. May et Motteroz, 111, boul. Saint-Germain, in-8, 31 p., 1891 (20 juin, n° 6556, Bibl. de la France). 1 fr.
(Extrait de la *Revue Politique et Littéraire (Revue Bleue)*, tome XLVII, p. 641-648 (numéro du 23 mai 1891).
105. *La Civilisation antique.* Limites de la certitude historique. Légendes sur les origines de la civilisation, dans *Revue Politique et Littéraire (Revue Bleue)*, 28 nov. 1891 (vol. 48), p. 680-691.
(Tirage à part de cet article, 8°, R. pièce 5211, Bibliothèque Nationale.)
106. *Cours d'Histoire Universelle à l'Hôtel de Ville. La vie future et le culte des morts.*
Impr. May et Motteroz; Administration des Deux Revues, in-8, 40 p. 1892 (11 juin, n° 6046, Bibl. de la France). Paru exactement le 28 mai 1892. 1 fr.
107. *Vers séditieux*, dans *La Revue Blanche*, juin 1892, p. 346-351.
(Ce sont les vers autrefois retranchés d'*Euphorion* par la censure.)
108. *The religion of the twentieth century*, dans *The Literary Digest*, New-York, 27 mai 1893, vol. VII.
(Extrait traduit en anglais du cours de L. Ménard à l'Hôtel de Ville. Dans la même revue, en 1893 et dans les années suivantes, on trouve aussi plusieurs articles d'un L. Ménard, traduits en anglais. Ce L. Ménard, homonyme de l'helléniste, est un médecin français, écrivant dans le *Cosmos*).
109. Hymnes de Proclo, traduits du grec par L. Ménard, dans *La Haute Science*, 1^{re} année, 1893, p. 257-264.
110. Etudes sur les Origines du Christianisme, *Ibid.*, p. 321-340, 385-405, et 478-485.
111. Exégèse biblique et Symbolique chrétienne, *Ibid.*, p. 577-594 et 641-649.
112. *Etude sur les Origines du Christianisme.* (Les femmes et la morale chrétienne).
Librairie de l'Art indépendant, petit in-8, 1893 (25 nov.), n° 11730, Bibl. de la France, 60 p. 2 fr.
113. Dans *La Cocarde* (Journal quotidien, paraissant depuis le 1^{er} juillet 1888. M. Barrès en devient le directeur le 5 sept. 1894, et veut en faire un « journal d'opposition républicaine où se grouperont socialistes et intellectuels »),
Le 10 sept. 1894, le journal annonce la publication d'un article de L. Ménard;
Le 27 sept. 1894, p. 1, *Chronique*, à *Henri Rochefort*, par L. Ménard. (Ménard veut convertir Rochefort au christianisme, « qui est une de mes religions », dit-il, et lui envoie à cet effet sa brochure *Symbolique chrétienne*).
114. Les jeudi 11 oct., sam. 13 oct., mardi 16 oct., jeudi 18 oct. et mardi 23 oct. (à la deuxième page), *Les Classes dirigeantes et les ennemis de la société*, par L. Ménard.

115. Les 2 et 3 nov. 1894 (1^{re} page), *Le Jour des Morts*, par L. Ménard.
(Le nom de Ménard est tenu en haut respect et annoncé fréquemment, avec celui de Paul Bourget, comme celui d'un des plus éminents collaborateurs du journal.)
Le mardi 8 janvier 1895, Ménard est mentionnée encore dans un article signé « Criton » sur « L. Ménard, Paul Bourget et les thèses de La Cocarde ». A propos de l'*Outre-mer* de Bourget, l'auteur cite et admire une phrase de Ménard : « Une république unitaire n'est pas viable; la monarchie est la seule forme logique de l'unité. »
M. Barrès abandonne la direction du journal après le 7 mars 1895, et la collaboration de Ménard cesse donc aussi à partir de cette date.
116. *Exégèse Biblique et Symbolique Chrétienne*.
Impr. Destenay, St-Amand, Librairie de l'Art indépendant, in-8, 37 p., 1894 (10 mars, n° 1924, Bibl. de la France).
117. *Lettres d'un Mort*, dans *La Haute Science*, revue documentaire de la tradition ésotérique et du symbolisme religieux, 1894 (deuxième année), aux dates suivantes :
27 avril, p. 239-251.
27 mai, p. 289-316.
27 juin, p. 375-383.
27 juillet, p. 413-430.
27 août, p. 463-484.
27 sept., p. 566-575.
27 oct., p. 635-650.
118. Le 27 octobre 1894, dans la même revue, sous le titre « *L'Enfer éternel* », un fragment de L. Ménard, « Un crime a été commis... », qui se retrouve dans l'édition des *Réveries* de 1895, p. 290-291.
119. *Lettres d'un Mort. Opinions d'un païen sur la société moderne*.
Impr. Destenay, Saint-Amand, Cher. Librairie de l'art indépendant, 1895, gr. in-16, 116 p., 3 fr. 50 (n° 4.715, Bibl. de la France).
120. *Article sur Chenavard*, adressé à Clemenceau, dans *La Justice*, 13 avril 1895.
(Ménard fait l'éloge de son vieil ami Chenavard, qui vient de mourir, comme peintre et comme intelligence large et sereine.)
121. *Poèmes et Réveries d'un Païen mystique*, par Louis Ménard, docteur ès lettres.
Impr. Frémont, Arcis-sur-Aube, Librairie de l'Art Indépendant, 1895. 330 p., in-16 (3 fr. 50) et in-8 (5 fr.).
(Edition en orthographe simplifiée, la seule comprenant tous les poèmes et sonnets, et toutes les rêveries publiés.)
122. *Le Tombeau de Charles Baudelaire*, ouvrage publié avec la collaboration de Stéphane Mallarmé, E. Blémont, F. Coppée, L. Dierx, G. Kahn, P. Louys, Louis Ménard, H. de Régnier, G. Rodenbach, E. Verhaeren, précédé d'une étude sur les textes des *Fleurs du Mal* par le prince Alexandre Ouroussof. Frontispice de Félicien Rops.
(La première partie est formée de poèmes adressés à Baudelaire.

Dans la deuxième partie, en prose, p. 97-100, lettre de L. Ménard, en orthographe dite simplifiée. Il y cite 24 vers inédits de Baudelaire, qui dateraient de 1840 environ, puis rapporte quelques souvenirs de jeunesse sur son ancien condisciple, et imagine, dans un post-scriptum fantaisiste, un plaisant dialogue aux enfers entre Baudelaire et Leconte de Lisle, où il se moque de lui-même, et plus encore des nouvelles écoles de poètes vers-libristes.)

123. *La Symbolique des religions anciennes et modernes*. Cours d'Histoire universelle à l'Hôtel de Ville, Leçon d'ouverture.

Impr. Burdin, Angers, Libr. Leroux, in-8, 32 p., 1897 (6 mai, n° 1.947, Bibl. de la France), 1 fr.

(Extrait de la *Revue d'Histoire des Religions*, vol. 34, p. 174-201.

La plupart des bibliographiques donnent par erreur la date 1896, et renvoient au tome 36 de la *Revue d'Histoire des Religions*, au lieu du tome 34.)

124. A GENNADIOS, de l'Université d'Athènes. *La Grèce moderne et la Guerre de l'Indépendance*, traduit par L. Ménard.

Impr. Arrault, Tours, Librairie de l'Art Indépendant, 1897 (26 juin), in-16, xxiv-53 p. 0 fr. 50 (n° 6.503, Bibl. de la France).

125. *Les Oracles*. Leçon du Cours d'Enseignement Populaire supérieur de la Ville de Paris.

Librairie de l'Art Indépendant, 1897, in-8, 29 p.

(Non mentionné par la Bibliographie de la France, ni par les autres bibliographies.)

126. *Lettre* de L. Ménard, dans *Revue Naturiste*, août 1897, p. 291-293.

(Cette jeune revue, qui comptait parmi ses collaborateurs Saint-Georges de Bouhélier, E. Montfort, Vandérem, etc., envoya à L. Ménard un questionnaire sur le féminisme. Ménard reproduit textuellement quelques passages de son *Apothéose du Féminin*, et le fait précéder de ces lignes : « Je suis partisan du droit des femmes, par esprit de justice. N'ayant pas de succès auprès des femmes, je conclus qu'elles manquent de goût, et j'espère que l'instruction obligatoire et laïque développera leur intelligence, et qu'elles pourront parler d'autre chose que de chiffons et de potins. ».)

127. *Hellénisme et Christianisme*.

Leçons du cours à l'Hôtel de Ville, dans *Revue Naturiste*, déc. 1897, p. 137-144, et janv. 1898, p. 198-201.

128. *Les Questions sociales dans l'antiquité*. Cours d'Histoire universelle à l'Hôtel de Ville.

Impr. Arrault, Tours, Libr. de l'Art Indépendant, 1898 (28 mai, n° 7025, Bibl. de la France), in-8, 32 p., 0 fr. 50.

Dans *La Plume*, revue de littérature, de critique et d'art indépendants, bi-mensuelle :

129. 1892 (vol. 4), court *billet de Ménard*, par lequel il accepte de faire partie du comité organisateur de la souscription Baudelaire.

130. 1896 (vol. 8), 1^{er} février, p. 100, *lettre de Ménard* en réponse à une enquête de *La Plume*, demandant de désigner « le poète qui doit remplacer Verlaine dans l'admiration et la sympathie des écrivains nouveaux ». Ménard répond que la poésie étant une langue morte, et la seule langue vivante étant le journal, il vote pour Rochefort, et, après lui, pour Séverine.

131. 1898 (vol. 10), 1^{er} mai, p. 263-270, *Symbolique religieuse*. (Leçon du cours à l'Hôtel de Ville.)
132. 1898, 15 sept., p. 553-556, *La seconde République*.
133. 1899 (vol. 11), 5 janvier, p. 33-42, *Religion et Philosophie de l'Égypte*.
134. *La Seconde République*, Cours d'Histoire universelle à l'Hôtel de Ville. Bibliothèque de *La Plume*, 1898, in-16, 1 fr. 42 p.
(Paru dans *La Plume* (vol. 10), 15 sept. 1898 (p. 553-566).
135. *Religion et Philosophie de l'Égypte*. Cours d'Histoire universelle à l'Hôtel de Ville.
La Plume, in-8, 36 p., 1899.
, (Paru dans *La Plume* (vol. 11), 5 janv. 1899, p. 33-42.
136. Philippe BERTHELOT. *Louis Ménard et son œuvre*. Étude avec portrait et autographe, et deux reproductions de ses tableaux.
Juven, 1902, in-16, 309 p.
(La première partie, p. 1-76, est une étude sur L. Ménard, l'homme, l'œuvre (idées historiques, méditations religieuses, rêves sociaux). Cette étude reproduit, pour la partie biographique, l'article de Berthelot dans la *Revue de Paris*, 1^{er} juin 1901, p. 572-590. P. 78 à la fin du volume, pages choisies, comprenant : 1° un choix des vers de Ménard; 2° variétés littéraires; 3° dialogues philosophiques; 4° rêveries historiques; 5° symbolique des religions; 6° problèmes sociaux; 7° état actuel des croyances.)
137. *Prologue d'une Révolution*.
Cahiers de la Quinzaine (Cahier de juin de la cinquième série), dirigés par E. Buré et D. Halévy. 1904 (29 juin), in-18, xii-316 p.
(Cette réimpression du *Prologue d'une Révolution* est présentée comme la réimpression d'un témoignage. Des annotations très précises sur le Paris de 1848, dues à Paul Dupuy, et des annexes sur le procès de L. Ménard complètent l'ouvrage. Notice sur L. Ménard, par Daniel Halévy (p. ix-xiii) : « Ménard, dit-il, oppose au panthéisme des romantiques le polythéisme des anciens; à la notion d'un monde engrené où les êtres ne sont qu'éléments et rouages, la notion d'un monde discontinu, où se heurent et se concertent des forces indépendantes. Cette idée porte loin. Louis Ménard la conçoit, d'autres la développeront, un Renouvier, un W. James. »)
138. *Réveries d'un Païen Mystique*. Préface de Maurice Barrès, portrait à l'eau-forte par G. Noyon.
A. Durel, 1909, in-8, xxxv-188 p. (8 fév. 1909, Bibl. de la France, n° 2.650). 25 fr. (Tiré à 200 exemplaires, plus 20 grand in-8, sur papier de Chine à 60 fr. et 20 sur Japon à 60 fr.)
(La préface de Barrès est le morceau déjà paru dans la *Revue Bleue* et au début du *Voyage de Sparte*. L'édition comprend non seulement les *Réveries*, mais quelques poèmes. Deux appendices, dont le premier constitue une utile bibliographie de L. Ménard, incomplète d'ailleurs, mais supérieure à tous les autres essais bibliographiques antérieurs. Trente-trois titres sont donnés, de livres ou d'articles en tirage à part.)
139. *Réveries d'un Païen mystique*.
Edition définitive, augmentée de lettres et pièces inédites, et précédée d'une étude sur l'auteur, par Rioux de Maillou.
Crès, 1911, in-16, 234 p. (n° 7.505, Bibl. de la France).

(Préface de Rioux de Maillon, p. 1-36. Le choix des morceaux, et l'ordre dans lequel ils sont publiés, sont assez étranges. L'édition ne comprend ni tous les poèmes de Ménard, ni tous les morceaux en prose publiés dans l'édition de 1895. En voici le contenu : *Le Diable au Café*, *Socrate devant Minos*, *Nirvâna*, *Initiation*, *Le Banquet d'Alexandrie*, *Icare*, *Thébaïde*, *La Légende de saint Hilarion*, *Erinnyes*, *Le Soir*, *Lettre d'un Mythologue* (plus un fragment inédit, p. 121-122), *Circé*, *La Sirène*, *Le Voile d'Isis*, *Résignation*, *Thérapeutique*, *L'Origine des Insectes*, *Le Rishi*, *L'Athlète*, *Eschatologie*, *Alastor*, *Stoïcisme*, *Commentaire d'un républicain*, *Le Gouvernement gratuit*, *Alliance de la religion et de la philosophie*, *Sacra Privata*, *Panthéon*, *Lettre d'un Mandarin*, *Le Jour des Morts*, *La dernière nuit de Julien*.)

140. *Hermès Trismégiste*, traduction complète précédée d'une étude sur l'origine des livres hermétiques, par Louis Ménard.

Ouvrage couronné par l'Institut. 4^e éd. Librairie académique Perrin, 1925, in-12, xcx-280 p. 3 fr. 50. (10 exemplaires sur Japon à 15 fr. et 15 sur Hollande à 10 fr.).

APPENDICE : OUVRAGES ATTRIBUÉS PAR ERREUR A L. MÉNARD.

141. *Fleurs de toutes saisons* (Sonnets), par Louis Ménard, Pinet, Marseille, 1877, in-32. (Il s'agit d'un poète marseillais, qui n'a rien de commun avec l'helléniste).
142. Shakespeare, *Hamlet*, drame en cinq actes, traduit en vers français par Louis Ménard, librairie académique Didier, Perrin et Cie, 1866. (Cette traduction est l'œuvre de Louis-Auguste Ménard.)
143. *Le livre abominable de 1665*, qui courait en manuscrit parmi le monde sous le nom de Molière (comédie politique en vers sur le procès Fouquet), découvert et publié par Louis (Auguste) Ménard, 2 vol. in-16, Didot, 1883.
144. *Marseille Musical*. Notice extraite d'un volume offert par la ville de Marseille au vingtième congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences. Barlatier et Barthelet, Marseille, 1891, 16 p.
-

II. — LE MILIEU HISTORIQUE, SOCIAL ET LITTÉRAIRE.

Nous groupons sous cette rubrique tous les ouvrages qui, à des titres très divers, nous ont aidé à reconstituer le milieu historique autour de Ménard, à connaître la vie sociale, politique et religieuse, dans les aspects intéressant particulièrement notre auteur, et l'atmosphère littéraire entre 1845 et 1900. A côté d'ouvrages composés par les amis de Ménard (Thalès Bernard, L. de Ronchaud, etc.), nous citons certains livres de contemporains (tels que MM. Victor Bérard, E. Bréhier, etc.), qui jettent quelque lumière sur les questions traitées par Ménard.

Mme E. ADAM (Juliette Lamber).

Mes premières armes littéraires et politiques. (Mes souvenirs, vol. 2).

Lemerre, 1904, in-12, 463 p.

— *Mes sentiments et nos idées avant 1870. (Mes souvenirs, vol. 3).*

Lemerre, 1905, in-12, 480 p.

AGOULT (Marie de Flavigny, comtesse d'), (DANIEL STERN, pseud.).

Essai sur la liberté considérée comme principe et fin de l'activité humaine.

Amyot, 1847, in-8.

— *Esquisses morales* (Pensées, réflexions, maximes, suivies de poésies de D. Stern et précédées d'une étude biographique et littéraire par Louis de Ronchaud).

C. Lévy, 1880, in-12, 382 p. (Etude de L. de Ronchaud, p. 1-101).

— *Histoire de la Révolution de 1848.*

C. Lévy, 1878, 3 vol. in-12 (380, 396 et 350 p.).

(1^{re} édition parue chez G. Sandré, 1850-53, 3 vol. in-8).

— *Mes souvenirs* (1806-1853).

C. Lévy, 1880, in-16, 406 p.

Ferdinand BAC.

La Princesse Mathilde : sa vie et ses amis.

Hachette, 1928, in-8, 251 p.

J. BARBEY D'AUREVILLY.

Poésie et Poètes.

2^e édition, Lemerre, 1906, in-16, 328 p.

Victor BÉRARD.

Introduction à l'Odyssée. 3 vol. Les Belles-Lettres.

Vol. 1. — L'épos homérique; le poème représenté. 1924, in-8, 461 p.

Vol. 2. — Le poème représenté; le poème édité. 1924, in-8, 447 p.

Vol. 3. — Le poème édité; le poème transmis. 1925, in-8, 464 p.

— *La résurrection d'Homère. Au temps des Héros.*
Grasset, 1930, in-16, 260 p.

— *La résurrection d'Homère. Vol. 2. Le drame épique.*
Grasset, 1930, in-16, 297 p.

Thalès BERNARD.

Adorations.

Krabbe, 1855, in-16.

(Précédé d'une préface sur *Les Destinées de la Poésie.*)

— *La Couronne de saint Etienne ou l'Ecolier rouge. Scènes de la vie hongroise au xv^e siècle.*

Krabbe, 1854, in-12.

— *Etude sur les variations du Polythéisme grec.*

Franck, 1853, in-18, p. 158.

— *Histoire du Polythéisme grec. 1^{re} partie : Evolution générale de l'humanité. La Religion.*

Franck, 1854, in-8, p. 400.

— *Histoire de la poésie.*

Dentu, 1854, in-18, 355 p.

— *Lettre d'un électeur rouge aux travailleurs des villes et des campagnes.*

Raginal, 1849, in-32.

— *Lettre sur la Poésie. Poésie de Mme Edmée Burguerie.*

Paris, chez l'auteur, 1868, in-folio.

— *Lettre sur la Poésie. Rénovation de la Poésie. — Projet de fondation d'une académie de littérature étrangère.*

Vanier, 1857, in-folio.

— *Mélodies pastorales.*

Taride, 1854, in-4.

— *Notice sur Leconte de Lisle, dans Staaf : La littérature française.*

Didier et Co, vol. IV (1884), p. 814-820.

— *Nouvelles Mélodies pastorales.*

Vanier, 1858, in-4.

— *Poésies mystiques.*

Vanier, 1858, in-18, 303 p.

— *Poésies nouvelles.*

Vanier, 1857, in-18.

Alfred DE BERSAUCOURT.

Au temps des Parnassiens; Nina de Villard et ses amis.

Renaissance du Livre, 1921, in-16, 191 p. (Bibliothèque internationale de critique, 48).

Louis BLANC.

Histoire de la Révolution de 1848.

Lacroix, Verbaeckhoven et Cie, 1870, 2 vol. in-18.

P. BOURGET.

Etudes et Portraits. Vol. I.

Plon, 1905, in-16, 390 p.

P. 201-242, Science et poésie (1883).

P. 243-258, L'esthétique du Parnasse (1885).

Hubert BOURGIN.

Fourier. Contribution à l'étude du socialisme français.
Société nouvelle d'imprimerie et d'édition, 1905, in-8, 617 p.

— *Les Systèmes socialistes*
Paris (Doin), 1923, in-32, xvi-418 p.

Emile BRÉHIER.

Histoire de la Philosophie. Tome I : L'Antiquité et le Moyen Age.

Vol. I. Introduction. — Période hellénique.

Alcan, 1926. In-8, 262 p.

— *Les idées philosophiques et religieuses de Philon d'Alexandrie.*
2^e édition revue, Vrin 1925, in-8, xiv-336 p.

— *Origine des Images symboliques, dans Revue Philosophique,*
tome LXXV, janvier-juin 1913, p. 135-155.

— *La Philosophie de Plotin.*
Boivin, 1928, in-16, xix-189 p.

René CANAT.

Une forme du mal du siècle. Du sentiment de la solitude morale chez les romantiques et les Parnassiens.

Hachette, 1904, in-8, 311 p.

— *La Renaissance de la Grèce antique (1820-1850).*
Hachette, 1911, in-16, vii-291 p.

A. CASSAGNE.

La Théorie de l'Art pour l'Art en France chez les derniers romantiques et les premiers réalistes.

Hachette, 1906, in-8, ix-487 p.

(L. Ménard est souvent cité au cours de l'ouvrage. Voir l'index.)

James DE CHAMBRIER.

La cour et la société française du Second Empire.

Perrin, 1902, 2 vol. in-12, 340 et 375 p.

J. CHAMPFLEURY.

Souvenirs et portraits de jeunesse.

Dentu, 1872, in-12, vii-340 p.

John CHARPENTIER.

La réaction parnassienne et le renouveau de la fantaisie, dans Mercure de France, tome CLXXVII, 15 mars 1925, p. 594-633.

Adriano COLOCCHI.

Paolo de Flotte (1817-1860).

Bocca (Torino), 1912, in-12, 284 p.

E. CRÉPET.

Charles Baudelaire. Etude biographique, revue et complétée par Jacques Crépet.

Messein, 1919, in-12, xii-466 p.

Henri d'ALMÉRAS.

La vie parisienne sous le règne de Louis-Philippe.

Albin Michel, 1925, in-8, 506 p.

— *La vie parisienne sous la République de 1848.*
Albin Michel, s. d., in-8, 325 p.

- *La vie parisienne pendant le siège et sous la Commune.*
Albin Michel, s. d. (1927), in-8, 541 p.

Taxile DELORD.

- Histoire du Second Empire.*
Baillière, 6 vol. in-8, 1869-1875.
Vol. I. 1869. 684 p.
Vol. II. 1870. 682 p.
Vol. III. 1873. 504 p.
Vol. IV. 1873. 393 p.
Vol. V. 1874. 640 p.
Vol. VI. 1875. 640 p.

A. DESJARDINS.

- P. J. Proudhon.*
Perrin, 1896, 2 vol. in-12, xxiii-279 p. et 303 p.

Jay K. DITCHY.

- Le thème de la mer chez les Parnassiens : Leconte de Lisle et Heredia.*
Les Belles-Lettres, 1917, in-18, 118 p.

Maurice DREYFOUS.

- Ce que je tiens à dire. Un demi-siècle de choses vues et entendues.* 1862-1872.

2^e éd., Ollendorf, in-16, 374 p.

- *Ce qui me reste à dire. Un demi-siècle de choses vues et entendues.* 1848-900.

Ollendorf, in-16, 392 p.

(Anecdotes et récits : quelques détails sur le salon de Nina de Villard. Rien sur Leconte de Lisle ou L. Ménard.)

Victor DU BLED.

- La société française depuis cent ans.*
1^{re} série : Quelques salons du Second Empire.
Bloud et Gay, 1923, in-12, 244 p.

Maxime DU CAMP.

- Souvenirs littéraires.*
Hachette, 1882, 2 vol. in-8, 584 et 585 p.

- *Les Chants Modernes.*
M. Lévy; 1885, in-8, 437 p.
(La préface avait paru dans la *Revue de Paris* du 1^{er} octobre 1854.)

- *Souvenirs de l'année 1848.*
Hachette, 1876, in-16, 316 p.

Jean DUCROS.

- Le retour de la Poésie française à l'Antiquité grecque au milieu du xix^e siècle. Leconte de Lisle et les Poèmes Antiques,* dans *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1916, p. 328-367 et 1917, p. 80-112 et 266-284. (Paru en volume, A. Colin, 1918, in-8, viii-112 p.).

(Étude pénétrante sur le milieu d'hellénistes autour de L. Ménard, et un peu rapide, mais judicieuse sur Ménard et son influence sur Leconte de Lisle (p. 65-72 en particulier).

P. DUFAY.

Chez Nina de Villard. Dans *Mercure de France* (38^e année, tome CXCVI), p. 1, juin 1927, p. 324-352.

ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE. *Libre du Centenaire. 1795-1895.*
Hachette, 1895, in-8, xlv-699 p.

ERDAN (pseudonyme d'Alexandre-André JACOB).

La France mystique, ou tableau des excentricités religieuses de ce temps.

Coulon-Pinéau, 2 vol. 1855.

Emmanuel DES ESSARTS.

L'école parnassienne. Son histoire et sa doctrine, dans *Revue Politique et Littéraire (Revue Bleue)*, 5 juillet 1902, p. 16b-19a.

E. ESTÈVE.

Le Parnasse, dans *Les Cours des Facultés*, Guillon, 1929, 5 fascicules in-4 (127 p.).

(Cours professé à la Sorbonne par M. Estève en 1928-29. Traite des origines du Parnasse, de Leconte de Lisle, L. Dierx, Heredia, etc... N'accorde que peu d'attention à L. Ménard, p. 75-76.)

Robert FATH.

De l'influence de la science sur la littérature française dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Lausanne (Imprimerie de Corbez), 1901, in-8, 120 p.

Ch. FAUVETY.

Catéchisme Philosophique de la religion universelle.

Premier Cahier, H. Bellaire, 1874, in-8, 36 p.

— *Gouvernement direct : Organisation communale et centrale de la République*, projet présenté à la nation pour l'organisation de la commune, de l'enseignement, de la force publique, des finances, de l'Etat, par les citoyens H. Bel-louard, etc., rédigé par Ch. Renouvier et Ch. Fauvety.

Librairie républicaine de la Liberté de penser, 1851, in-8, iii-421 p.

— *Nouvelle Révélation ; la Vie, méthode de la connaissance.*
Librairie des Sciences psychologiques, 1892, in-8, XLVII-244 p

FUSIL.

La poésie scientifique de 1750 à nos jours ; son élaboration, sa constitution.

Scientifica, 1917, in-8, 320 p.

G. GEFFROY.

L'Enfermé, avec le masque de Blanqui.

Charpentier, 1919, in-12, 446 p.

André GIDE.

« Pages retrouvées » dans *Nouvelle Revue Française*, avril 1929, p. 493-504.

(Sur la vie profonde et durable des mythes grecs, et l'importance des demi-dieux dans la religion hellénique.)

Henri GIRARD.

Un bourgeois dilettante à l'époque romantique : Emile Des-champs.

Champion, 1921, in-8, xxxvi-577 p.
(Voir le chapitre sur E. Deschamps et les Parnassiens.
Sur Thalès Bernard, p. 493-496.)

G. GLOTZ.

La cité grecque.

Renaissance du Livre, 1923, in-18, xxii-476 p.

Elliot M. GRANT.

French Poetry and Modern Industry (1830-70).

(Harvard studies in Romance languages, vol. VI.)

Cambridge (U. S. A.), in-8, viii-218 p.

Edouard GRENIER.

Œuvres.

Lemerre. 1895-1902. 3 vol. in-16, portrait gravé.

Vol. I. Petits poèmes; Poèmes dramatiques.

Vol. II. Amicis; La mort du Président Lincoln; Semeia; Marcel.

Vol. III. Francine; Poèmes épars; Rayons d'hiver; Fleurs de givre.

— Souvenirs littéraires, dans *Revue politique et littéraire. (Revue Bleue)*, 1893.

1^{er} semestre : p. 581-587 et 678-686.

2^e semestre : p. 1-11, 69-76, 107-116, 193-202.

R. DE GOURMONT.

Léon Dierx et le Parnasse, dans *Promenades Littéraires*,
vol. V, Mercure de France, 1913, in-12, 288 p. (p. 47-57).

Albert GUÉRARD.

French Prophets of Yesterday. A study of religious thought under the Second Empire.

Fisher Unwin (Londres), 1913, in-8, ix-288 p.

L. HALPHEN.

L'Histoire en France depuis cent ans.

Colin, 1914, in-12, 209 p.

Heinrich HEINE.

Die Götter Griechenlands, dans *Buch der Lieder, Die Nordsee.*

Werke, S. Bensinger (Wien), vol. II, 1887, in-4, 232 p.

Arsène HOUSSAYE.

Poésies complètes. (Les sentiers perdus; Cécile; Sylvia; Non; La poésie dans les bois; Poèmes antiques; Fresques et bas-reliefs; Tableaux et pastels.)

Charpentier, 1850, in-12, 192 p.

— *Les Confessions.* Souvenirs d'un demi-siècle.

Vol. I-IV, 1830-80.

Vol. V-VI, 1880-90.

6 vol. in-8, Dentu, 1885-91.

Jules HURET.

Enquête sur l'évolution littéraire.

Fasquelle-Charpentier, 1913 (4^e mille), in-12, xxi-455 p.

(La première édition datait de 1891.)

(L. Ménard cité par Barrès p. 20.)

J. K. HUYSMANS.

Le salon de poésie. Du Parnasse contemporain, dans *La République des Lettres*, 20 avril 1876, p. 139-145.

(Critique assez sévère du troisième Parnasse. L'auteur admire d'ailleurs Leconte de Lisle.)

Ferdinand DE LANOYE. (Fernand d'EYONAL, pseud.).

L'Inde contemporaine.

Hachette, 1885, in-16, XL-499 p.

JOB-LAZARE (Emile Kuhn).

Albert Glatigny; sa vie, son œuvre.

Typographie de A. H. Bécus, 1878, in-16, 221 p.

John LABUSQUIÈRE.

La Troisième République (suivi de *La Conclusion, Le Bilan social du XIX^e siècle*, par J. Jaurès), vol. XII de *L'Histoire Socialiste*.

Rouff, 1907, in-8, 319 p.

Jean LAHOR (Henri CAZALIS).

Histoire de la Littérature hindoue. Les grands poèmes religieux et philosophiques.

Charpentier, 1888, in-12, VII-379 p.

Victor DE LAPRADE.

Œuvres Poétiques.

Lemerre, 6 vol. in-16.

Vol. I. Psyché, Odes et Poèmes, Harmodius.

Vol. II. Les Symphonies, Idylles Héroïques.

Vol. III. Poèmes civiques.

Vol. IV. Pernelle. Le livre d'un père.

Vol. V. Poèmes évangéliques.

Vol. VI. La voix du silence, Varia, Le livre des Dieux.

Henry LAUJOL.

La légende du Parnasse contemporain, dans *La République des Lettres*, 20 décembre 1875, p. 29-31, et 20 février 1876, p. 92-97.

LAURENT-PICHAT.

Les poètes de combat.

Hetzel, 1862, in-18, 380 p.

(L'ouvrage, qui reproduit des conférences données par l'auteur ou des articles parus dans la *Revue de Paris*, remonte en réalité à plusieurs années auparavant. Sa préface (p. 1-50) est à placer à côté des préfaces de Leconte de Lisle, de Maxime du Camp et de Ménard. Mais l'auteur n'est nullement favorable à l'art pour l'art ou au Parnasse; il soutient que le devoir du poète est au contraire de se plonger dans la vie contemporaine et de prendre part aux luttes publiques.)

J. LEQUIER.

La recherche d'une première vérité. Fragments posthumes publiés par Ch. Renouvier, notice biographique par L. Dugas.

A. Colin, 1924, in-8, 424 p.

(Ouvrage curieux de ce philosophe religieux, que Renouvier admirait fort et a certainement fait lire à Ménard.)

J. LEMAITRE.

Les Contemporains, vol. I.

Lecène et Oudin (13^e éd.), 1890, in-16, 358 p.

(P. 129-164, article sur le néo-hellénisme, à propos des romans païens de Mme Juliette Adam.)

Léon LEMONNIER.

Enquêtes sur Baudelaire.

Crès, 1929, in-8, 132 p.

(P. 1-13, Baudelaire au Lycée Louis-le-Grand.)

Edmond LEPELLETIER.

Paul Verlaine, sa vie, son œuvre.

Mercure de France, 1907, in-8, 568 p.

Pierre LEROUX.

De l'Humanité, de son principe et de son avenir. Où se trouve exposée la vraie définition de la religion et où l'on explique le sens, la suite et l'enchaînement du mosaïsme et du christianisme.

2^e éd., Perrotin, 1845, 2 vol. in-8, xv-370 et 420 p.

Alphonse LUCAS.

Les Clubs et les Clubistes. Histoire complète, critique et anecdotique des clubs et des comités électoraux fondés à Paris depuis la Révolution de 1848.

Dentu, 1851, grand in-18, 271 p.

(Ouvrage hostile aux clubs et à la révolution de 1848, mais très utile et renfermant un très utile répertoire, par ordre alphabétique, des clubs et une table de leurs membres, où sont cités plus de deux mille noms. Ménard n'y est cependant pas mentionné.)

Gabriel MARC.

Sonnets parisiens, caprices et fantaisies.

Lemerre, 1875, in-16, viii-140 p.

(P. 97-101, l'Entresol du Parnasse.)

Aristide MARIE.

Gérard de Nerval, le poète, l'homme.

Hachette, 1914, in-8, vi-436 p.

LA MARSEILLAISE.

Rédacteur en chef : Henri Rochefort ; rédacteur-adjoint : Millière. 9, rue d'Aboukir. Du 19 décembre au 19 mai 1869, suspendu ; reparait du 20 juillet au 9 septembre, puis le 3 février 1871, sous le nouveau titre « Le mot d'ordre », jusqu'au 20 mai 1871.

MARTIN-MAMY.

Les Nouveaux Païens.

Sansot, s. d., in-12, 256 p.

(Etudes sur H. de Régnier, J. Moréas, P. Adam, A. France, etc... Rien sur L. Ménard.)

Camille MAUCLAIR.

Les Athéniens modernes. Th. de Banville (p. 1-37) et Jean Moréas (p. 27-79), dans *Revue Indépendante*, nouvelle série, juin 1891, vol. 19.

A. MAURY.

Notice sur Guigniaut, dans *Revue Politique et Littéraire (Revue Bleue)*, 22 avril 1876, p. 385-392.

G. MEAUTIS.

Les Aspects ignorés de la religion grecque.
E. de Boccard, 1927, in-8, 169 p.

René MÉNARD.

Histoire des Beaux-Arts. Art antique, architecture, sculpture, peinture, art domestique, avec un appendice sur la musique chez les anciens par G. Bertrand.
Bibliothèque de l'Echo de la Sorbonne, 7, rue Guénégaud, 1870, in-18, 309 p.

— *Histoire des Beaux-Arts.* Moyen Age. Architecture, sculpture, peinture et art domestique.

Librairie de l'Echo de la Sorbonne, 1873, in-18, 327 p.

— *Entretiens sur la peinture*, avec 50 eaux-fortes.
Heymann, 1874, grand in-4, 243 p.

— *Histoire des Beaux-Arts.* Art moderne: Architecture, sculpture, peinture, art domestique.

Librairie de l'Echo de la Sorbonne, 1874, in-16, 2 fr.

— *Histoire des Beaux-Arts*, illustrée de 414 gravures.
Librairie de l'Echo de la Sorbonne, 1875, in-4, 2 vol., 516 p. 10 fr.

— *L'art en Alsace-Lorraine*, avec gravures.
Delagrave, 1875, in-4, 562 p.

— *Les curiosités artistiques de Paris.* Guide du promeneur dans les musées, les collections, les édifices.
Delagrave, 1878, in-18, 727 p.

— *Histoire des Beaux-Arts.*

I. Art antique. Architecture, sculpture, peinture, art domestique.

3^e éd., Librairie de l'Echo de la Sorbonne, 1873, in-16, 309 p.

2. Moyen Age. Architecture, sculpture, peinture, art domestique.

2^e éd., 1878, in-18, 327 p.

— *La Mythologie de l'art ancien et moderne*, suivi d'un appendice par Eug. Véron.

Delagrave, 1880, grand in-8, 907 p. et 823 gravures.

— *La vie privée des anciens, d'après les monuments antiques.*
Veuve Morel, 1880, in-8, viii-627 p. et 722 fig.

— *Le monde vu par les artistes. Géographie artistique.*

Delagrave, 1881, grand in-8, 1009 p., 600 grav.

— *La vie privée des anciens.* Dessins par Sauvageot. La famille dans l'antiquité.

Veuve Morel, 1881, in-8, 575 p. et 815 fig.

- *Histoire artistique du métal.*
Rouam, 1881, in-4 (2 vol), 208 p., 13 pl. et 224 grav.
- *Histoire des Beaux-Arts.* Tome I : L'art antique. Tome II : Le Moyen Age. Tome III : L'art moderne.
Delagrave, 1882, 309, 327 et 309 p.
- *La vie privée des anciens.* Les institutions de l'antiquité.
Veuve Morel, 1882, in-8, 680 p. et 720 fig.
- *Histoire des arts décoratifs.* Orfèvrerie, décoration en Egypte, décoration au XVIII^e siècle.
Rouam, 1884, 3 vol. in-16 (88, 91 et 89 p.).
- *Histoire des arts décoratifs.* La décoration au XVI^e siècle. Le style Henri II.
Rouam, 1884, in-16, 84 p.
- *Histoire des arts décoratifs.* La décoration au XVIII^e siècle.
Rouam, 1884, 78 p.
- *Histoire des arts décoratifs.* Le style Louis XVI.
Rouam, 1884, 78 p.
- *Histoire des arts décoratifs.* La décoration en Grèce. Architecture et sculpture.
Rouam, 1884, in-16, 84 p.
- *Histoire des arts décoratifs.* Les emblèmes et les attributs des Grecs et des Romains.
Rouam, 1884, in-16, 98 p.
- *Cours d'Histoire générale à l'Hôtel de Ville.* Les Cités grecques.
Librairie de l'Art indépendant, 1888, in-16, 96 p.

René MÉNARD et SAUVAGEOT.

- La famille dans l'antiquité.* L'habitation.
Flammarion, 1913, petit in-8, 5 fr.
- *Le travail dans l'antiquité.* Tome I : L'agriculture. Tome II : Architecture, commerce, beaux-arts.
Flammarion, 1913, petit in-8. 5 fr. chaque.
- *La famille dans l'antiquité.* Le vêtement.
Flammarion, 1913, petit in-8. 5 fr.
- *Les peuples dans l'antiquité.* Tome I : Egypte et Asie. Tome II : Grèce et Italie.
Flammarion, 1913, petit in-8.
- *La vie privée des anciens.* Tome I : Institutions civiles, guerre, sciences. Tome II : Institutions religieuses, éducation.
Flammarion, 1913, petit in-8.

CATULLE MENDÈS.

- La Légende du Parnasse contemporain.*
A. Brancart, Bruxelles, 1884, in-16, 303 p.
- *La maison de la vieille.*
Fasquelle-Charpentier, 1894, in-12, 498 p.

Jean MONVAL.

- Anatole France et François Coppée. Lettres inédites (1669-96), dans *Revue de France*, 1^{er} mai 1924, p. 178-187.

George MOORE.

Confessions of a young Man.

Boni and Liveright, New-York, s. d., in-32, ...II-227 p.

— *Memoirs of my dead Life.*

Heinemann, London, 1906, in-12, 336 p.

(P. 75-94, souvenirs — fortement romancés — sur Nina de Villard et son salon, sous le titre de « Ninon's table d'hôte ».)

— *Mémoires de ma vie morte* (traduction du précédent).

Trad. J. Aubry, Cahiers verts, Grasset, 1922, in-16, xiv-248 p.

P. MOUY.

L'idée de progrès dans la philosophie de Renouvier.

Vrin, 1927, in-8, 208 p.

Gérard DE NERVAL.

Le Temple d'Isis, dans *La Phalange*, 1845, vol. II, p. 468-480.

— Quintus Aucler, dans *Revue de Paris*, 1^{er} nov. 1851, p. 186-202.

(Curieux articles sur un des nombreux personnages qu'on a appelés « le dernier païen », Quintus Aucler.)

A. NETTEMENT.

Poètes et Artistes contemporains. Lecoffre, 1862, in-8, 511 p.

— *Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet.* (2^e édition corrigée et augmentée).

Lecoffre, 2 vol. in-8 (543 p. et 592 p.).

Antoine ORLIAC.

Le Pessimisme des Parnassiens, dans *Mercure de France*, 15 août 1928, tome CCVI, p. 1-19.

R. PICHON.

L'antiquité romaine et la poésie parnassienne, dans *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} sept. 1911, p. 132-166.

Jean POMMIER.

Ernest Renan.

Perrin, 1923, in-16, xix-369 p.

— *La pensée religieuse de Renan.*

Rieder, 1925, in-16, 236 p.

— Comment fut composée la Prière sur l'Acropole, *Revue de Paris*, 15 sept. 1923, p. 437-447.

François PORCHÉ.

La vie douloureuse de Charles Baudelaire.

Plon, 1926, in-16, III-304 p.

(L. Ménard cité p. 71-72, 77, 103-4, 113-4, 122, 136.)

P. J. PROUDHON.

Confessions d'un Révolutionnaire, pour servir à l'histoire de la révolution de février.

Garnier, 1850, in-12, 325 p.

Jean PSICHARI.

Ernest Renan, Jugements et Souvenirs.

Editions du Monde moderne, 1925, in-16, 368 p.

P. QUENTIN-BAUCHART.

La crise sociale de 1848. Les origines de la révolution de février.

Hachette, 1920, in-8, xiii-326 p.

E. QUINET.

La Grèce moderne dans ses rapports avec l'antiquité, dans *Œuvres Complètes*.

Pagnerre, 1857, vol. V, in-8, 389 p., p. 173-386.

— *Ahasvérus*, dans *Œuvres Complètes*.

Pagnerre, 1857, vol. VII, in-8, 446 p., p. 61-405.

— *Prométhée*, dans *Œuvres Complètes*. . . .

Pagnerre, 1857, vol. VIII, in-8, xiv-183 p., p. xxiv 1-135.

— *Le Génie des Religions*.

Vol. I des *Œuvres Complètes*, Pagnerre, 1857, in-8, 440 p.

Ernest RAYNAUD.

Charles Baudelaire. Etude biographique et critique, suivie d'un essai de bibliographie et d'iconographie baudelairiennes.

Garnier, 1922, in-8, iii-404 p.

E. RENAN.

Dialogues et Fragments philosophiques.

C. Lévy, 1874, 2^e éd., xxi-335 p.

— *Discours et Conférences.*

C. Lévy, s. d., v-412 p.

— Discours prononcé le 5 mai 1892 au banquet de la *Revue des Etudes Grecques*, publié dans cette revue, 1892, p. iii-iv.

(Beau développement sur le « miracle grec », l'une des pages les plus enthousiastes qu'ait écrites Renan sur le sujet. Il loue la Grèce d'avoir établi la raison et la liberté, d'avoir inventé la science, la morale, la philosophie. « La Grèce seule découvrit la stabilité des lois de la nature; la Grèce seule découvrit le secret du beau et du vrai, la règle, l'idéal. Désormais, il n'y aura plus qu'à se mettre à son école. C'est ce que Rome fera; c'est ce que fera la Renaissance; c'est ce que feront, après chaque recrudescence de barbarie, les auteurs des renaissances futures. »)

— *Essai psychologique sur Jésus-Christ*, avec un portrait et un fac-similé.

La Connaissance, 1921, in-16, 95 p.

— *Essais de Morale et de Critique.*

C. Lévy, 1859, xix-457 p.

P. 315-331, article sur Frédéric Creuzer, intitulé « Souvenirs d'un vieux professeur allemand ».

— *Etudes d'Histoire Religieuse.*

Lévy, 1857, in-8, xxviii-433 p.

(L'article sur « les religions de l'antiquité » avait paru le 15 mai 1853 dans la *Revue des Deux Mondes*, p. 821-849.)

— *Feuilles Détachées.*

C. Lévy, 1892, in-8, xxxiv-447 p.

(P. 332, page sur la Grèce mère de la science et source de tous les efforts intellectuels depuis deux mille ans.)

— *Histoire générale des langues sémitiques.*

C. Lévy, 1863 (3^e édition revue et augmentée), in-8, xvi-527 p. (La préface est de 1855, une 2^e édition avait paru en 1858.)

(P. 6, développement célèbre sur le désert « monothéiste », p. 9 sq., considérations sur le polythéisme et le pluralisme des Grecs, à rapprocher des idées de Ménard. « La multiplicité de l'univers, c'est le polythéisme chez les peuples enfants, c'est la science chez les peuples arrivés à l'âge mûr. » Enfin, p. 468-9, parallèle entre la religion des Indo-Européens, toujours proche de la nature et des impressions physiques, et celle des Sémites.)

— *Histoire des Origines du Christianisme.*I. *Vie de Jésus.*

C. Lévy, 1863 (10 éd.), LIX-462 p.

(P. 3, Renan réfute une fois de plus la méthode d'interprétation symbolique. « Jamais l'homme en possession d'une idée claire ne s'est amusé à la revêtir de symboles; c'est le plus souvent à la suite de longues réflexions et par l'impossibilité où est l'esprit humain de se résigner à l'absurde, qu'on cherche des idées sous les vieilles images mystiques dont le sens est perdu. »)

II. *Les apôtres.*

C. Lévy, 1866, LXIV-388 p.

(P. 338-9, nouveau développement sur la légèreté, la sérénité de l'esprit grec, le plus rebelle au christianisme.)

III. *Saint-Paul.*

C. Lévy, 1869, LXXVII-572 p.

(P. 183, sur la religion « essentiellement municipale et politique » des Athéniens. P. 202-206, analyse très célèbre et très fine, bien qu'un peu injuste, de la religion des Grecs, religion superficielle, manquant d'infini et d'attendrissement, incapable de satisfaire longtemps la sensibilité féminine.)

IV. *L'Antéchrist.*V. *Les Evangiles.*

C. Lévy, 1877, XXXV-552 p.

VI. *L'Eglise chrétienne.*

C. Lévy, 1879, VII-564 p.

(P. 140-185, sur le gnosticisme.)

VII. *Marc-Aurèle et la fin du monde antique.*

C. Lévy, 1881, VI-645 p.

— *Histoire du Peuple d'Israël.*

5 vol. in-8, C. Lévy, XXIX-455, IV-545, VII-527, 411, 427 p. (Vol. I, p. 193, belle page sur la richesse et l'harmonie de la langue grecque. Dans la préface du même volume, il donne à la Grèce le premier rôle dans l'histoire de l'humanité et envie son futur historien. « Le progrès consistera éternellement à développer ce que la Grèce a conçu, à remplir les desseins qu'elle a, si l'on peut s'exprimer ainsi, excellemment échantillonnés. » Vol. IV, p. 196-7, nouveau déve-

loppement sur le même sujet, qui reprend en partie le discours prononcé en 1892 au banquet de la Revue des Etudes grecques. P. 199, sur le culte des Grecs pour la gloire. P. 200-207, Renan insiste sur l'immense importance de l'œuvre d'Alexandre, qu'il appelle « un jeune dieu » : Ménard, irrité par cet engouement de plusieurs modernes pour le roi de Macédoine, l'appelait au contraire « ce cabotin ivrogne et féroce ». Vol. V, p. 181, sur la foi en la science de la Grèce et, p. 421, testament de Renan, pour ainsi dire, qui est encore une proclamation de piété et de foi en la Grèce.)

— *De l'Origine du Langage.*

4^e éd., augmentée. M. Lévy, 1865, in-8, 258 p.

(Compte rendu par L. Ménard dans *l'Année Philosophique*, 1867.)

— *La réforme intellectuelle et morale.*

C. Lévy, 1871, in-8, xv-341 p.

— *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

C. Lévy, 16^e éd., grand in-18, xxiii-413 p.

(Sur la Grèce, la célèbre Prière sur l'Acropole et les pages qui la précèdent.)

G. RENARD. *La République de 1848* (1848-1852). Préface de A. Millerand. Vol. X de *L'Histoire Socialiste*, publiée sous la direction de Jean Jaurès.

Rouff, 1907, in-8, ii-383 p.

REVUE DU PROGRÈS MORAL, LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE ET ARTISTIQUE.

Directeur : L. X. de Ricard. 2, rue Taitbout. 2 vol., 12 numéros, du 1^{er} mars 1863 au 1^{er} mars 1864.

(Renferme des poésies des frères Deschamps, d'Alexis Martin (à la Vénus de Milo), des articles d'A. Racot, de L. X. de Ricard, etc. Rien de L. Ménard, ni rien qui témoigne d'un courant d'inspiration hellénique.)

REVUE FANTAISISTE.

Aux bureaux, passage Mirès escalier C. 3 vol. (I, du 15 fév. au 1^{er} mai 1861; II, du 15 mai au 1^{er} août 1861; III, du 15 août au 1^{er} nov. 1861).

(Cette revue, dirigée par Catulle Mendès, est l'une des premières et des plus curieuses revues parnassiennes; elle renferme des articles de Villiers de l'Isle-Adam, Champfleury, A. Daudet, Baudelaire, Banville, Glatigny. Ni L. Ménard ni Leconte de Lisle n'y ont collaboré.)

Jean REYNAUD.

Philosophie religieuse. Terre et Ciel.

5^e éd., Furne, Jouvet et Cie, 1866, in-8, 460 p.

Louis-Xavier DE RICARD.

Le Parnasse et les Parnassiens, notes d'un témoin, dans *Revue Indépendante* (vol. XXIII) juin 1892 et (vol. XXVI), février 1893, p. 324-335 et 91-123.

— Petits Mémoires d'un Parnassien, dans *Le Petit Temps*, 13 nov. 1898, 17 nov. 1898; 3 décembre 1898, 6 décembre 1898; 5 juillet 1899, 2 et 9 septembre 1900.

- Anatole France et le Parnasse contemporain, dans la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*), vol. XL, février 1902, p. 301-319.
 - Petits Mémoires sur le Parnasse (intitulés aussi « Petits Mémoires d'un Parnassien »), dans *Le Petit Temps* : 13 nov. 1898, 17 nov. 1898, 3 et 6 déc. 1898, sur les débuts du Parnasse; 1^{er}, 2, 4 et 5 juillet 1899, sur les soirées parnassiennes chez Leconte de Lisle et chez Mme de Ricard; 2 et 9 septembre 1899, sur Anatole France et le Parnasse. (Le 2 juillet 1898, passage relatif à L. Ménard.)
- LOUIS DE RONCHAUD.
- Les Heures.*
Librairie d'Amyot, 1844, in-8, 319 p.
- *Phidias, sa vie et ses ouvrages.*
Gide, 1861, in-8, xv-410 p.
 - *Poèmes de la Mort.*
Lemerre, 1887, in-16, 188 p.
(Renferme *La Mort du Centaure*, drame satirique en trois actes, paru auparavant dans *L'Artiste*, d'une inspiration noble et grave, teintée d'hellénisme. Les autres pièces du volume ne ressemblent en rien aux poèmes de Ménard; elles sont toutes empreintes d'un pessimisme profond et grave, qui rappelle plutôt Leopardi ou Jean Lahor.)
- LÉON ROSENTHAL.
- Du Romantisme au Réalisme.* Essai sur l'évolution de la peinture en France de 1830 à 1848.
Renouard, 1914. In-8, 436 p.
- LA RUE.
- Rédacteur en chef : Jacques Vingtras (Jules Vallès), bureaux, 15, rue du Château, Sèvres. Numéros du 29 nov. et du 7 déc. 1879.
(Bibl. Nationale, Lc 2,4153.)
(Annonce le 7 déc. « Les ennemis de la société », par L. Ménard, qui n'eut pas le temps de paraître.)
- GEORGE SAND.
- Poètes et romanciers modernes de la France. Maurice de Guérin, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1840, p. 569-591.
- AARON SCHAFFER.
- Albert Glatigny; a study in literary relationships, dans *Modern Language Notes*, 1926 (vol. XLI), p. 164-168.
- The Parnassians at play, dans *The Romanic Review*, New-York, 1930 (Jan.-March), vol. 21, n° 1, p. 49-59.
- CHARLES SCHMIDT.
- Les journées de juin 1848.* (Collection « Les récits d'autrefois »).
Hachette, 1926, in-16, 127 p.
- JULES SIMON.
- Premières Années.*
Flammarion, 1901, in-12, m-432 p.

Nina SMITH.

L'accord de la science et de la poésie dans la seconde moitié du XIX^e siècle et spécialement dans l'œuvre de Leconte de Lisle.

Thèse de doctorat d'Université de Poitiers. A Ligugé (Vienne), imprimerie Aubin, 1928, in-8, 206 p.

(L. Ménard cité p. 14, 90, 95-98, 126, 191.)

Paul SOUDAY.

Article sur Ch. Clerc, *Le Génie du Paganisme*, dans *Le Temps*, 23 sept. 1926.

Winifred STEPHENS.

Madame Adam, la grande Française, from Louis-Philippe until 1917.

Second edition, Chapman and Hall, London, 1917, in-8, xi-225 p.

Gaston STRAUSS.

La Politique de Renan, suivie d'une étude sur les candidatures de 1869 et de 1878.

C. Lévy, s. d., in-8, 356 p.

Albert THOMAS.

Le Second Empire, vol. XI de *L'Histoire Socialiste*, publiée sous la direction de Jean Jaurès. Préface de Ch. Andler. Rouff, 1907, in-8, viii-396 p.

Félix THOMAS.

Pierre Leroux. Sa vie, son œuvre, sa doctrine. Contribution à l'histoire des idées au XIX^e siècle.

Alcan, 1904, in-8, vi-338 p.

P. TRAHARD.

Une revue oubliée : La Revue Poétique du dix-neuvième siècle (1835).

Champion, 1925, in-8, viii-145 p.

(L. Ménard cité p. 114, 115. Sur Thalès Bernard, voir p. 119-121).

Etienne VACHEROT.

La démocratie libérale.

C. Lévy, 1892, in-16, xxvi-377 p.

P. VERLAINE.

Leconte de Lisle (p. 289-293) L. Xavier de Ricard (p. 412-422), dans *Œuvres Complètes*, tome V. Vanier, 1910, in-16, 486 p.

— Du Parnasse contemporain, dans *Les Mémoires d'un Veuf*, *Œuvres Complètes*, vol. IV, Vanier, 1910, p. 283-299.

— Le Parnasse contemporain, dans *Revue Indépendante*, vol II (1884), p. 133-144.

Comte DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Chez les Passants. (Fantaisies, Pamphlets et Souvenirs.)

Comptoir d'édition, 14, rue Halévy, 1890, in-12, 305 p.

(Une soirée chez Nina de Villard, p. 13-24.)

H. WALLON.

La presse de 1848, ou revue critique des journaux publiés à Paris depuis la révolution de février jusqu'à fin décembre.

Pillet, 1849, in-8, 138 p.

- *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité.*
Hachette, 1879, 3 vol. in-8.

G. WEILL.

- *Histoire du mouvement social en France.* (3^e éd. revue.)
Alcan, 1924, in-8, viii-512 p.
- *L'Ecole Saint-Simonienne.* Son histoire, son influence jusqu'à
nos jours.
Alcan, 1896, in-12, 320 p.
(L. Ménard cité p. 260.)
- *Histoire du Parti Républicain en France de 1814 à 1870.*
Alcan, 1900, in-8, 552 p.

Thaddée ZIELINSKI.

- La Religion de la Grèce antique.* Traduction Aug. Fichelle.
Les Belles-Lettres, 1926, in-16, viii-190 p.
-

III. — LIVRES, BROCHURES ET ARTICLES RELATIFS A MÉNARD

ACADÉMIE DES SCIENCES (Comptes rendus de l').

Rapports sur les travaux et découvertes chimiques de Ménard.

Année 1846, 9 nov., 16 nov. et 7 déc., par Pelouze.

Année 1847, 25 janv. et 8 mars, par Pelouze.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (Comptes rendus de l').

Aug. Durand, éditeur.

Année 1864 (364 p.). P. 208-209. Rapport sur le prix Bordin, par M. de Rougé.

Année 1866 (472 p.). P. 326. L. Ménard présente son étude sur *Hermès Trismégiste*.

Année 1869 (314 p.). P. 268. (Séance du 17 décembre). Louis et René Ménard offrent leur livre sur *La Sculpture ancienne et moderne*.

Année 1870 (394 p.). P. 73. (Séance du 13 avril). Louis Ménard lit en communication son *Eros*.

Année 1873 (484 p.). P. 92. (Séance du 3 janvier). Louis Ménard fait hommage de son *Eros*.

Juliette ADAM.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 89-92.

(Mme Adam, qui avait bien connu Ménard aux débuts du Second Empire, lors de sa période « païenne », voit surtout en Ménard le païen à demi-chrétien. « L. Ménard n'était païen, lui, initié aux grands mystères d'Eleusis, que comme l'a été Platon, précurseur, suscité par Dieu, de Jésus l'Essénien. »)

Michel ARNAULT.

Article sur L. Ménard, à propos du *Tombeau* d'Ed. Champion, dans la *Revue Blanche*, 1^{er} juillet 1902, p. 395-397.

Henry AUBERT.

Le Parnasse Contemporain, dans *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse*, 107^e année, tome XXVII (p. 503-535) et tome XXVIII (p. 86-113), juillet-sept. et oct.-déc. 1902.

(Bon article d'ensemble sur le Parnasse, utilisant les souvenirs laissés par les Parnassiens, mais sans rien de nouveau dans les faits ou les vues d'ensemble. L. Ménard est cité p. 89, 93, 107-8.)

Gabriel AUBRAY.

Article sur *Le Tombeau de L. Ménard*, d'Ed. Champion, dans *Le Mois littéraire et pittoresque*, mars 1902.

A. BAILLOT.

L'influence de la Philosophie de Schopenhauer en France
(1860-1900).

Thèse, Vrin, 1927, grand in-8, 358 p.
(L. Ménard cité p. 283.)

Jacques BAINVILLE.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902,
p. 93-95.

(Quelques lignes assez dures pour Ménard. L'auteur veut montrer rapidement que Ménard n'était nullement païen, et regrette que « cet honnête homme, victime des chimères cornues qui empoisonnèrent tant d'autres de ses contemporains », n'ait pas été tout simplement catholique.)

— *Au seuil du siècle. Etudes critiques.*

Editions du Capitole, 1927, in-16, 288 p.

(Sur L. Ménard, article p. 63-74, daté du 11 juin 1911. L'auteur apprécie, assez rapidement, l'œuvre de Ménard, appelle les *Réveries* « l'un des livres les plus originaux que ce xix^e siècle ait produits » (p. 66), mais doute de l'influence de Ménard qui, avec son intelligence si réceptive, a bu plutôt à toutes les coupes.)

F. BALDENSPERGER.

Gœthe en France.

Hachette, 1904, grand in-8, 392 p.

(Voir le chapitre IV de la III^e partie, « Aux alentours du Parnasse », et, p. 293 et 611, des citations de L. Ménard.)

— *Bibliographie critique de Gœthe en France.*

Hachette, 1907, x-251 p., in-8.

(L. Ménard cité aux numéros 924, 1035, 1384, 1402, 1646.)

BARBEY D'AUREVILLY.

Les trente-sept médaillonets du Parnasse Contemporain,
dans *Le Nain Jaune*, 27 oct. 1866.

(P. 4, le médaillonnet de L. Ménard.)

J. S. BARES.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902,
p. 175-82.

(Le directeur de la *Réforme orthographique* donne quelques détails sur la passion que conçut Ménard à la fin de sa vie pour la réforme de l'orthographe, et raconte sur son ami et collaborateur une jolie anecdote.)

Léon BARRACAND.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902,
p. 115-119.

(Souvenirs des brillantes conversations de Ménard dans le salon de Leconte de Lisle. « Tout ce petit corps nerveux et maigre frémissait sous la broussaille des cheveux gris bouclés, où perçaient des yeux bleus et ronds, d'une lumière et d'une fixité extraordinaires. »)

Maurice BARRÈS.

Quelques notes sur L. Ménard, dans *Revue Politique et Littéraire (Revue bleue)*, 1^{er} juillet 1902 (39^e année, 2^e semestre), p. 33-40a.

— *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1905, p. 241-289. (Premier chapitre du *Voyage de Sparte*, sur L. Ménard.)

— Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 33-37.

(Barrès raconte comment il fut initié à l'œuvre de Ménard par son professeur Burdeau, puis rencontra l'homme à Paris. Il dit son admiration et son estime pour Ménard, affirme son influence sur Leconte de Lisle, et cite quelques anecdotes sur les bizarreries du païen mystique.)

Ch. BAUDELAIRE.

Article sur le *Prométhée Délivré* de L. de Senneville (Louis Ménard), paru dans *Le Corsaire Satan*, le 3 février 1846, signé Baudelaire-Dufays, et réimprimé dans les *Œuvres Posthumes*, Mercure de France, 1908, in-8 p. 164-168).

— *Les Fleurs du Mal*.

Ed. Crépet, Conard, 1922, in-8, 520 p.

(Sur. L. Ménard, voir p. 362-3.)

Paul BERAL.

Article sur *L. Tombeau de L. Ménard*, d'Ed. Champion, dans les *Annales Bibliographiques et Littéraires*, mai 1902.

Thalès BERNARD.

Notice sur L. Ménard, dans Staaf : *La littérature française*. Didier et C., vol. IV (1884), p. 866-868.

Marcelin BERTHELOT.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 9.

(Eloge rapide de l'homme et du poète.)

Philippe BERTHELOT.

L. Ménard, dans *Revue de Paris*, 1^{er} juin 1901, p. 572-590.

— Article sur L. Ménard, dans *Le Figaro*, 20 janvier 1902.

— *Louis Ménard et son œuvre*, étude avec portrait et autographe.

Juven, 1902, in-18, 309 p.

Pages choisies de L. Ménard, p. 84-309. Voir bibliographie des œuvres de Ménard, n° 136.

Edmond BIRÉ.

Causerie littéraire, sur *Le Tombeau* d'Ed. Champion, dans *L'Univers et le Monde*, 4 mars 1902.

Emile BLÉMONT.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 205-206.

(« Son âme offrait le même genre de beauté que les plus purs chefs-d'œuvre de la statuaire antique »; sa générosité et sa foi obstinée à la justice.)

Gaston BOISSIER.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 53-54.

(Dit son estime pour Ménard, qu'il a d'ailleurs très peu connu, et déclare goûter beaucoup sa poésie.)

Maurice BOUCHOR.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 207.

(L. Ménard initiateur méconnu.)

Paul BOURGET.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 47-48.

(Très vif éloge de certaines poésies de Ménard. Bourget semble préférer en Ménard le poète à l'helléniste, qu'il passe sous silence.)

Jules BRETON.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 123-124.

(Lignes un peu vagues sur la personne de Ménard.)

Henri BREMOND.

Article sur L. Ménard, dans *Etudes*, 39^e année, tome 90, année 1902, p. 81-87.

F. CALMETTES.

Leconte de Lisle et ses amis.

Librairie et Imprimerie réunies, 1902, in-12, II-345 p.

(Contient un grand nombre de renseignements curieux sur L. Ménard et le groupe des Parnassiens. Voir notamment sur Ménard, p. 20, 21, 30, 33, 60, 61, 67-8, 79, 89, 140, 257, 262.)

Jean CASSOU.

Poésie, dans *Les Nouvelles Littéraires*, 2 nov. 1929.

Article sur le Parnasse, à propos du livre de M. A. Thérive. (Quelques lignes élogieuses sur L. Ménard : « Une richesse spirituelle profonde, une familiarité constante avec les secrets des religions, soulèvent ses vers maladroits et prosaïques et leur communiquent une sorte d'étrange sincérité. »)

Edouard CHAMPION.

Les idées politiques et sociales de Fustel de Coulanges (d'après des documents inédits.)

H. Champion, 1903, in-8, 30 p.

Résumé des critiques adressées par Ménard à *La Cité antique*, et texte d'une intéressante lettre de Fustel et de la réponse de Ménard.

— *Le tombeau de Louis Ménard*, Monument du Souvenir.

H. Champion, 1902, in-16, XLIV-213 p.

(Lettre-préface de M. Ed. Champion, p. I-XLIV. Enthousiaste défense des méconnus de la littérature. L. Ménard opposé à la plupart de ses contemporains, moins sincères et plus « arrivistes ». Son originalité. « Le premier, il conçut le Parnasse. Il en resta toute sa vie le théoricien savant et

ignoré » p. xxxii). L'auteur avance d'autres affirmations contestables, mais il défend éloquemment l'écrivain méconnu.)

Henri CHANTAVOINE.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 73-77.

(Quelques citations de L. Ménard. « Le petit nombre de ceux qui le connaissent et qui l'aiment garde un tendre souvenir à ce symboliste harmonieux : ils lui doivent trop d'évocations pour ne pas placer son image dans le petit temple de leur mémoire à côté de celle de Leconte de Lisle et (mais ne le dites pas) peut-être au-dessus. »)

Jules CLARETIE.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 79-80.

(Quelques lignes banales : « Il est surtout un homme de l'avenir. Oui, peut-être ce sage, à demi ignoré, survivra-t-il à bien des renommées bruyantes. Il faut que les modestes aient leur revanche. »)

A. CHASSANG.

Notice sur la traduction des écrits d'Hermès Trismégiste par L. Ménard, dans *Revue Contemporaine*, 1^{er} juin 1867 (tome 57), p. 545-6.

Charly CLERC.

Le Génie du Paganisme : Essais sur l'inspiration antique dans la littérature française contemporaine.

Payot, 1926, in-8, 8.286 p.

(Tout un chapitre, ingénieux et fin, est consacré à L. Ménard.)

H. CLOUARD.

La poésie française moderne, des romantiques à nos jours.
Gauthier-Villars, s. d., in-16, 402 p.

(Cf. p. 36 sur L. Ménard.)

François COPPÉE.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 103-104.

(Quelques lignes sur ses relations avec Ménard, rencontré au temps du Parnasse chez Banville et Leconte de Lisle.)

E. COUGNY.

Article sur les thèses de Ménard, dans *Journal de l'Instruction Publique* (vol. 30, numéros 6 et 8), 19 janvier 1861 (p. 39-41) et 26 janvier 1861 (p. 53-56).

Alfred CROISSET.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 51-52.

(Rapide, mais vif éloge de l'hellénisme de Ménard, qui a vu dans la Grèce, non seulement la beauté, mais « la véritable initiatrice de notre esprit scientifique moderne et de notre raison européenne. »)

Léonce DEPONT.

Sonnet « à Louis Ménard », dans *Le Tombeau de L. Ménard*,
Champion, 1902, p. 125.

(Ton verbe a su mêler, mystiquement pieux,
Plein de noble sagesse et de force discrète,
L'ardeur du philosophe et l'élan du poète,
Car la gloire déjà te place au rang des Dieux.)
(2^e quatrain).

Gaston DESCHAMPS.

La vie et les livres. 2^e série.

Colin, 1895, in-12, vol. II (xi-366 p.).

(Sur Leconte de Lisle, p. 191-218. Sur L. Ménard, p. 295.)

F. DESONAY.

Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens.

Champion, 1928, in-8, 429 p.

(Le chapitre III, p. 69-117, est tout entier consacré à Ménard, et passe en revue sa carrière, ses idées politiques, littéraires, philosophiques et religieuses, examine son œuvre et son influence, le tout un peu rapidement, et non sans des inexactitudes ou des affirmations contestables.)

E. DESPOIS.

Revue Littéraire, dans *Revue Nationale*, 1^{er} juin 1867, p. 618-620.

Compte rendu élogieux du *Tableau Historique des Beaux-Arts*, de L. et R. Ménard.

Jean DORNIS.

Essai sur Leconte de Lisle.

Ollendorf, 1909, in-12, 358 p.

(Le chapitre VI de la première partie, sur la Grèce, est à consulter pour l'influence de Ménard sur Leconte de Lisle. Dans tout l'ouvrage, plusieurs allusions à L. Ménard.)

Philippe DUFOUR.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 189-202.

(Quelques souvenirs sur Ménard par un des poètes qui l'avaient connu chez Leconte de Lisle. Ménard et sa critique du progrès; ses idées sur la sculpture; sa poésie; estime qu'avait pour lui Leconte de Lisle.)

G. DWELSHAUVERS.

Louis Ménard, dans *Revue de l'Université de Bruxelles*, janvier 1904, 30 p.

Emile FAGE.

Souvenirs (sur L. Ménard) dans *Le Corrèzien*, Tulle, 15 février 1901.

Ch. FAUVETY.

Compte rendu des *Poèmes* de L. Ménard, dans *La Revue (Revue Philosophique et Religieuse)*, sept. 1855, p. 241-244.

(Le critique salue avec joie « l'apparition de la pensée philosophique dans la poésie ». Il cite plusieurs fragments du *Prométhée Délivré* et loue le poète de faire « sur des pensers nouveaux des vers antiques ».)

Henri FOUQUIER.

Billets du *Matin*, sur Louis Ménard, dans *Le Temps*, 15 février 1901.

Eugène GARCIN.

Les *Païens* à travers les siècles, dans *Revue Moderne*.

10 sept. 1869, p. 5-38.

25 sept. 1869, p. 221-267.

10 oct. 1869, p. 498-523.

25 oct. 1869, p. 722-751.

(Etude déclamatoire et juvénile, pleine d'une ardente admiration pour Leconte de Lisle et L. Ménard, « le Ronsard et le Du Bellay de la nouvelle Pléiade ». L. Ménard est mis à côté, et même au-dessus de Renan, « par la ferveur des convictions philosophiques, par l'érudition grecque, et même par l'éclat et la beauté du style » p. 746.)

Th. GAUTIER.

Abécédaire du salon de 1868.

Dentu, 1861, in-18, 417 p.

(P. 182, jugement sur la peinture de Ménard.)

— La poésie contemporaine, dans *L'Artiste*, 1^{er} décembre 1868, p. 299-323.

Fragment du rapport sur *Le Progrès de la Poésie française*.

La page sur L. Ménard se trouve ici p. 317.

— *Histoire du Romantisme*, suivie de notices romantiques et d'une étude sur le progrès de la poésie française, 1830-1868.

Charpentier, 1874, in-18, vi-470 p.

(L'étude sur le progrès de la poésie française est de 1868. Louis Ménard est cité p. 360-361. « Un des esprits modernes qui ont le mieux compris l'hellénisme et pénétré le sens de cette civilisation douce et charmante où l'homme s'épanouissait dans toute sa beauté, parmi les dieux presque pareils à lui... Louis Ménard était évidemment fait pour les entretiens du Cap Sunium et des jardins d'Académus. C'est un Grec né deux mille ans trop tard... »)

GÉROME.

Lettre dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 15-16.

(Souvenirs sur Ménard le « Philosophe ».)

Fernand GREGH.

Lettre dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 159.

(« Ce que je trouve de plus beau dans son œuvre même, c'est sa vie. » Savoir encyclopédique et grâce poétique.)

R. DE GOURMONT.

Louis Ménard *Païen Mystique*, dans *Promenades Littéraires*, vol. IV, Mercure de France, 1912, in-12, 348 p. (p. 161-169).

(L'un des meilleurs articles sur L. Ménard, son inquiétude et sa mobilité d'esprit, ses livres sur la Grèce, sa poésie et son originalité. Cf. p. 162, sur les *Rêveries* : « Il n'est guère de livres où il y ait de plus belles parties », et

p. 169 : « Les mauvaises herbes qu'il eût fallu sarcler du champ de son esprit auraient suffi à parer plus d'un champ voisin. »)

M. GUYAU.

L'irréligion de l'avenir.

Alcan, 1902 (8^e éd.), in-8, xxviii-480 p.

(P. 242-246, l'auteur cite L. Ménard et discute le problème posé par lui dans *Sacra Privata* : « Comment parler de la mort à l'enfant ? »)

DE GUERNE.

Lettre dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 105-111.

(Souvenirs fort curieux et précis sur Ménard, son appartement pittoresque, le charme de sa conversation. Eloge très vif des *Réveries*. Le prosateur en Ménard est placé au-dessus du poète, et l'auteur, disciple de Leconte de Lisle, pose la question de l'influence exercée par Ménard sur le poète parnassien.)

Daniel HALÉVY.

Notice préliminaire à la réimpression du *Prologue d'une Révolution* (p. ix-316).

(Voir le titre de cet ouvrage de Ménard. Cette notice est un rapide exposé des vues politiques et des idées religieuses de Ménard. Cf. bibliographie des œuvres de Ménard, n° 137.)

André HALLAYS.

Article sur Ménard dans le *Journal des Débats*, 11 juillet 1902. (Que Ménard avait « l'intelligence trop précise, l'imagination trop lumineuse, le goût trop sûr, en un mot l'âme trop grecque » pour être parnassien; ses vers sont classiques.)

Edmond HARAUCOURT.

Lettre dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 121-122.

(Croquis rapide de la silhouette de Ménard, et éloge de son originalité.)

J. M. DE HEREDIA.

Entretiens sur Ménard, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 19-31.

(Heredia affirme l'influence de Ménard sur Leconte de Lisle; « c'était à ses yeux, et ce fut au nôtre, l'homme de France qui savait le mieux la langue des Hellènes »; il raconte ses visites à Ménard, le déclare son maître en hellénisme, loue la beauté de sa prose, et trace un portrait ému de l'homme.)

A. F. HEROLD,

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 171-172.

(Court billet de l'auteur, qui avait souvent rencontré Ménard chez Leconte de Lisle.)

H. HOUSSAYE.

De l'orthographe des noms grecs, dans *Revue du Dix-Neuvième Siècle*, 1^{er} février 1867, p. 251-264.

(L'auteur plaide la « grande cause » de l'orthographe grecque des noms grecs, et expose en détail les vues de L. Ménard, de Grote et de Leconte de Lisle. Il propose comme solution un moyen terme entre l'intransigeance déroutante de Leconte de Lisle et la modération hésitante de Ménard.)

— *Discours de réception à l'Académie Française* (le 12 déc. 1895).

Perrin, 1896, in-8, 54 p.

(Houssaye, succédant à Leconte de Lisle, cite des lettres inédites de Leconte de Lisle à L. Ménard, que celui-ci lui avait communiquées.)

— *Les Hommes et les Idées*.

Lévy, 1886, in-12, 392 p.

(L. Ménard cité p. 29 dans l'article sur « La science de la religion », p. 28-48.)

— Article sur Louis Ménard dans *L'Echo de Paris*, mercredi 13 février 1901, p. 1, colonne 5.

(Notice nécrologique très brève. « Ménard écrivait pour lui seul. C'était en quelque sorte malgré lui qu'il avait des lecteurs et des admirateurs. Il ne se préoccupait point d'en augmenter le nombre. »)

HUYSMANS.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 97-98.

(Ignore les œuvres de Ménard, sauf certains sonnets « qui témoignent d'un esprit curieux et d'un bon poète ».)

JOURNAL DES SAVANTS.

Sept. 1860, p. 583-4. Notice anonyme sur L. Ménard, *De la Morale avant les Philosophes*.

(Résumé fidèle de la thèse soutenue par Ménard. Quelques réserves, parmi des éloges : « Nous ne pouvons nous associer complètement à la thèse soutenue par l'auteur, puisqu'elle ne tend à rien moins qu'à la réhabilitation morale du polythéisme. L'ouvrage de M. Ménard est d'ailleurs écrit avec un grand charme de style, et renferme beaucoup d'aperçus neufs et ingénieux, parmi lesquels nous citerons une pénétrante étude sur le rôle du Destin dans la mythologie d'Homère. » (p. 584).

— Oct. 1866, p. 658-659, Notice anonyme sur le *Tableau des Beaux-Arts* de L. et R. Ménard.

(Court résumé du livre. Quelques reproches contre la sévérité excessive dont les auteurs font preuve envers le Moyen Age.

Gustave KAHN.

Un cas de diffusion silencieuse : L. Ménard, dans *La Nouvelle Revue*, 1^{er} juillet 1902, p. 108-112.

Emile LAMÉ.

De la Morale avant les Philosophes de M. L. Ménard, dans *Revue Nationale*, 10 février 1862 (vol. 8), p. 417-440.

- Progrès de la science antique, formation de la science moderne. D'Homère à Aristote, *Revue Contemporaine*, 1^{er} avril 1852, p. 538-562.
(Lamé cite et discute les vues de Ménard sur la cosmologie et la morale d'Homère.)
 - Revue Critique. Du Polythéisme hellénique de L. Ménard, *Revue Contemporaine*, 1^{er} septembre 1863, p. 169-174.
(Analyse de l'ouvrage et éloge d'un disciple de Ménard.)
- Gustave LANSON.**
Histoire de la Littérature Française (14^e éd. revue).
 Hachette, 1918, in-16, 1204 p.
 (L. Ménard cité p. 1062, note).
- Notice sur L. Ménard dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1908, p. 759.
- M. A. LEBLOND.**
 Article sur *La Seconde République* de Louis Ménard dans *Le Voltaire*, 24 juillet 1899.
 Article sur Louis Ménard dans *Revue naturiste*, 1897, tome II, p. 34-35.
- Eugène LEDRAIN.**
 Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 57-67.
 (Appréciation pénétrante de la personnalité et des idées de Ménard. Quelques souvenirs attendris sur l'homme, et vif éloge de ses *Réveries*, « l'un des deux ou trois livres les plus curieux et les plus jolis que ce siècle pourra léguer aux siècles suivants » (p. 60). L'auteur insiste avec raison sur le « christianisme » de Ménard, attiré par tout ce que la religion de Jésus contient de stoïcisme.)
- Charles LE GOFFIC.**
 Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 49-50.
 (Quelques lignes sur l'hellénisme de Ménard, beaucoup plus authentiques que celui de Leconte de Lisle. « Je crois qu'une clarté extrêmement pure et subtile s'est éteinte avec lui et qu'il y a un peu plus d'ombre désormais sur notre occident. »)
- Article sur L. Ménard, à propos du *Tombeau* d'Ed. Champion, dans *Le Populaire*, 31 janvier 1902; reproduit dans *Le Petit Havre*, 3 février 1902, dans *L'Echo du Nord*, le 3 février 1902, dans *Le Grand Echo de Lille*, le 4 février 1902.
- Jules LEMAÎTRE.**
 Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 45.
 (Quelques lignes hâtives sur Ménard. Lemaître pense que si « n'a pas reçu toute sa récompense », c'est que lui-même tenait peu à la gloire.)
- C. L. DE LIEFDE.**
Le Saint-Simonisme dans la Poésie française entre 1825 et 1865.
 Thèse d'Université, Amsterdam, 1927, in-8, 195 p.

(Sur L. Ménard, voir l'index. L'auteur essaie de retrouver dans l'œuvre poétique de Ménard des influences saintsimoniennes, mais ses affirmations sont médiocrement convaincantes.)

Pierre LOUYS.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 127.

(Quelques lignes, brèves, mais fort élogieuses, sur le talent de Ménard. « La Légende de saint Hilarion est de toutes les nouvelles du siècle dernier celle qu'on voudrait avoir écrite. »)

L. MARILLIER.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 161-169.

(Longue lettre, émue et grave, qui montre une très juste compréhension du talent de Ménard. Quelques détails curieux sur l'amour de Ménard pour Paris; sa ville natale s'était transformée pour lui en une sorte d'« Héraclès, lumineux vainqueur des Puissances de la nuit, protecteur des faibles et des souffrants ». Son hellénisme, et sa défiance des méthodes rigoureuses de la science; sa foi invincible à la justice.)

— Notice sur L. Ménard, dans *Revue d'Histoire des Religions*, 1901 (vol. XLIII, p. 112-3).

Pierre MARTINO.

Parnasse et Symbolisme (1850-1900).

Colin, 1925, in-16, 220 p.

(L. Ménard cité p. 36 à 39, 45 à 49, 52, 53, 55.)

— Compte rendu du Rêve hellénique chez les poètes parnassiens, de M. Desonay, dans *Revue de Littérature Comparée*, avril-juin 1930, p. 367-370.

— Chapitre sur « Le Second Empire », dans Bédier et Hazard, *Histoire de la Littérature française illustrée*, vol. II. Larousse, s. d.

(Sur L. Ménard, voir p. 348.)

Camille MAUCLAIR.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 203-204.

(Eloge de l'intégrité littéraire et morale de l'homme.)

Charles MAURRAS.

Barbarie et Poésie.

Nouvelle Librairie Nationale, 1925, in-8, 377 p.

(Sur L. Ménard, p. 151-161. Maurras est dur pour les idées inconsistantes du païen mystique et pour sa prose, mais il admire ses vers, et lui reconnaît « les semences d'un grand poète ».)

— Opinions sur L. Ménard, dans *Gazette de France*, 9 janvier 1902.

CATULLE MENDÈS.

Rapport sur le Mouvement poétique français de 1867 à 1900,

précédé de réflexions sur la personnalité de l'esprit poétique en France.

Imprimerie Nationale, Paris et Fasquelle, 1903, in-4, viii-218 p., suivi du *Dictionnaire bibliographique et critique*, 340 p.

(L. Ménard est cité dans le *Dictionnaire*, p. 188, et il est donné une bibliographie de ses œuvres.)

Robert DE MONTESQUIOU.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 133-156.

(Cette lettre est un véritable essai sur L. Ménard, intitulé « le huitième sage et le onzième juste ». L'auteur marque très clairement la dualité essentielle de Ménard, païen et mystique. Le fruit de ce mariage entre paganisme et chrétienté est le culte des morts. Ménard est rapproché successivement de Renan, d'E. Hello, de Poe, de Leopardi. Rôle attribué à la Vierge dans le Panthéon de Ménard. « Son paganisme mystique demeurera dans le Muséum des cultes exclusifs, comme une sorte de scepticisme croyant, d'éclectisme pieux, de religion encyclopédique — dirai-je de dandysme de la Foi, qui fait d'un tel dévot, comme un Brummel du rite, un d'Orsay du dogme. ») (p. 151).

Jean MONVAL.

José-Maria de Heredia et François Coppée, *Figaro*, 11 octobre 1930.

(L'auteur cite deux lettres inédites de Heredia à Coppée. Dans la seconde, datée de Paris, 25 avril 1869, il est question de L. Ménard, de retour de son voyage en Egypte.)

Jean MORÉAS.

Esquisses et Souvenirs.

Mercur de France, 1908, in-12, 347 p.

(Sur L. Ménard, p. 171.)

Pierre de NOLHAC.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 101.

(Quelques lignes fort élogieuses pour Ménard. « Il y a vingt-cinq ans que je sais par cœur deux de ses poèmes : Empédocle et Panthéon. Il en est peu de plus parfaits dans l'œuvre poétique du siècle dernier. »)

Gaston PARIS.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 71-72.

(G. Paris dit son admiration pour le sonnet Stoïcisme, « la profondeur de pensée et la grandeur morale qui s'expriment dans ces vers avec autant de force que de simplicité ».)

LE PARNASSICULET CONTEMPORAIN.

Recueil de vers nouveaux précédé de l'hôtel du Dragon Bleu et orné d'une très étrange eau-forte. 2^e édition augmentée de neuf pièces inédites non moins surprenantes que les

premières, attribuées aux mêmes auteurs et découvertes après leur mort.

Librairie Centrale (J. Lemer, éditeur), 9, rue des Beaux-Arts, 1872, in-12, 52 p.

Frédéric PASSY.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 11-14.

(Souvenirs sur leurs années de collège, éloge du causeur et du savant chez Ménard.)

Jacques PATIN.

Charles Baudelaire et Louis Ménard, *Figaro*, 14 juin 1930. Supplément Littéraire.

(Sur les premiers rapports entre les deux poètes, l'article de Baudelaire sur le *Prométhée Délivré*, et la contribution de Ménard au *Tombeau de Ch. Baudelaire*. Ne mentionne pas l'article hostile de Ménard en 1857.)

—

Trois lettres de Louis Ménard, dans *Le Figaro*, 12 avril 1930.

G. PERROT.

Lettre dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 129-131.

(Souvenirs sur Ménard, que l'auteur a connu depuis 1852, et dont il estimait fort l'hellénisme et l'étincelante conversation.)

LA PETITE REVUE.

Librairie Richelieu, René Pincebourde, éditeur.

(L. Ménard cité dans le numéro du 4 août 1866, p. 175, dans un article sur « Les samedis du Docteur Blanche », avec Chenavard, Gounod, etc., parmi les convives du célèbre aliéniste.)

Charles PICARD.

Les origines du Polythéisme hellénique. L'art créto-mycénien. Laurens, 1930, in-8, 182 p.

(L. Ménard cité p. 11 et 85.)

Edmond PILON.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 185-188.

(Description du logis de Ménard; quelques notes sur sa religion originale. Cette lettre parut, en partie, dans *La Plume*, 1901, n° 285.)

F. PILLON.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 19-30.

(Il caractérise Ménard, avant tout, par son intelligence du génie grec, son « sentiment polythéiste », par lequel s'expliquent ses contradictions apparentes.)

—

Compte rendu des *Réveries d'un Païen Mystique*, dans *L'Année Philosophique*, 1895, p. 259-260.

—

Compte rendu des *Lettres d'un Mort*, *Ibid.*, p. 281.

—

Compte rendu de *La Symbolique des Religions anciennes et modernes*, *Ibid.*, 1896, p. 253-254.

- Compte rendu des *Sources Grecques du Christianisme*, *Ibid.*, 1891, p. 297.

Frédéric PLESSIS.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 99-100.

(Hommage un peu vague à la personne et au talent de Ménard.)

Pierre QUILLARD.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 39-44.

(Protestation émue contre l'ignorance et l'indifférence du public envers l'œuvre de Ménard. « Depuis les derniers philosophes hellènes et quelques grands humanistes de la Renaissance, il s'est rencontré rarement une âme aussi capable de comprendre le monde en ses apparences et sa vitalité, aussi certaine que l'homme fut infaillible en ses affirmations les plus contradictoires, aussi subtile à concilier les antinomies et à montrer, subsistant toujours sous des formes nouvelles, les dieux qui paraissaient morts et les énergies qui semblaient éteintes » (p. 41).)

- Entretien sur les œuvres de Louis Ménard, dans *Entretiens politiques et littéraires*, vol. 4, février 1892, p. 58-65.

(Dialogue imaginaire entre un critique, un poète, un philologue, un métaphysicien et un sculpteur. Tous reconnaissent la haute valeur de Ménard. L'article constitue un résumé très juste des idées du païen mystique.)

F. RAVAISSON.

La Philosophie en France au dix-neuvième siècle (rapport de 1867).

Imprimerie Impériale, 1868, grand in-8, 266 p.

(L. Ménard cité p. 109.)

Hugues REBELL.

Article sur *Le Tombeau* d'Ed. Champion, *Le Soleil*, 22 janvier 1902.

(Attaque les utopies de Ménard, et dissuade la jeunesse de le prendre pour maître.)

Henri DE RÉGNIER.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 157.

(Court billet, joliment tourné, sur le talent et la personne de Ménard.)

- La vie courante, dans *Revue de France*, 15 mars 1923, p. 386-395. (Sur le salon de Leconte de Lisle.)

- La vie courante, dans *Revue de France*, 15 août 1929, p. 733-738.

(Souvenirs sur Louis Ménard.)

RENAN et BERTHELOT.

Correspondance.

C. Lévy, 1898, in-8, 543 p.

(Sur L. Ménard, lettres de Berthelot, 25 oct. 1860, p. 182, et du 15 fév. 1861, p. 241.)

Ch. RENOUVIER.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 17-18.

(Eloge des talents variés de Ménard, de son ardeur démocratique.)

REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.

Deuxième année (1867), 2^e semestre, numéro du 31 août, article de Michel Nicolas sur l'étude de L. Ménard sur *Hermès Trismégiste*, p. 139-132.

Ibid., troisième année (1868), 1^{er} semestre, numéro du 11 avril, article d'Eugène Muntz sur *Le Tableau Historique des Beaux-Arts* de L. et René Ménard, p. 233-237.

RIOUX DE MAILLOU.

Souvenirs des Autres. Préface de G. Geffroy.

Crès, 1917, in-16, xxii-289 p.

(Nombreuses allusions à L. Ménard, passim. Cf. Œuvres de Ménard, n° 139.) M. G. Geffroy résume la carrière de Pedro Rioux de Maillou, et loue en passant l'œuvre de Ménard. « Ses livres sont impeccables de forme; chaque page moulée sur le relief d'une métope du Parthénon » (p. xi-xii).

LOUIS DE RONCHAUD.

Chronique littéraire, dans *Revue germanique*, tome 27, 2^e livraison (oct. 1863), p. 347-358.

(La plus grande partie de cette chronique est consacrée aux livres de Ménard sur la Grèce, que l'auteur commente élogieusement, en formulant cependant quelques réserves sur des points de détail.)

H. ROUJON.

La Galerie des Bustes.

Rueff, 1908, in-12, 325 p.

(L. Ménard cité p. 98, p. 170, p. 173.)

SAINTE-BEUVE.

Nouveaux Lundis, tome VII.

M. Lévy, 1867, in-12, 467 p.

Article du 11 janvier 1864, sur l'*Anthologie Grecque*. L. Ménard est cité p. 42-44.

AARON SCHAFFER.

Parnassus in France. Currents and Cross-currents in nineteenth century French lyric poetry.

University of Texas Press, Austin, Texas (U. S. A.), 1930, grand in-8, x-291 p.

(Sur L. Ménard, p. 101-106.)

ALBERT SOREL.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 83-84.

(L'auteur se souvient d'avoir rencontré Ménard chez Leconte de Lisle. « Il me rappelle l'artiste exquis que fut Gérard de Nerval, avec des lignes plus nettes, avec, surtout, le ressentiment de la Grèce. »)

Maurice SOURIAU.

Histoire du Parnasse.

Editions Spes 1930, in-8, LIV-466 p.

(Tout le chapitre II du livre IV, p. 163-175, est consacré à L. Ménard.)

Maurice SPRONCK.

Les artistes littéraires. Etudes sur le XIX^e siècle.

C. Lévy, 1889, in-16, 355 p.

(Sur Leconte de Lisle p. 189-237. L. Ménard cité p. 231. Sur L. Ménard, p. 332-333. Le critique loue la diversité de ses talents et sa « puissance suggestive d'une intensité rare ».)

— Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 173-4.

(« Combien exquise et parfois puissante fut l'originalité de ce pur Grec alexandrin égaré en notre époque! »)

Colonel STAAF.

La littérature française : Lectures choisies.

Didier, 4 vol. in-8.

(Tome I et II : 1869; tome III : 1880; tome IV : 1884.)

(Dans le volume IV, deux notices importantes sur Leconte de Lisle, p. 814-820, et sur L. Ménard, p. 866-868.)

Jules TELLIER.

Nos poètes.

Dupret, 1888, in-18, 258 p.

(P. 71-72 sur L. Ménard.)

André THÉRIVE.

Le Parnasse (Collection le XIX^e siècle).

Les Œuvres représentatives, 1929, in-16, 330 p.

(Dans l'introduction, l'auteur consacre deux pages à Ménard, « esprit fumeux et naïf » (p. 110-111). Il cite de lui quatre sonnets, p. 224-226.)

L. G. TORAUDE.

Louis Ménard et la découverte du collodion, dans *Apollon*, revue mensuelle, littéraire et artistique des médecins, juillet 1928, p. 434-438.

Léon TREICH.

Un anniversaire : Louis Ménard, dans *Nouvelles Littéraires*, 30 janvier 1926.

P. VALKHOFF.

Louis Ménard, dans *Neophilologus*, a modern language quarterly (Groningen, Denblaag, 1925), 1^{re} année, 1915, p. 88-100. (Cet article est une étude générale, consciencieuse et sympathique, sur Ménard, faite surtout d'après le livre de Berthelot et *Le Tombeau* d'Edouard Champion. L'auteur y examine rapidement la carrière de Ménard, son œuvre poétique, son rôle politique, son hellénisme, et ajoute plusieurs suggestions curieuses, bien qu'insuffisamment prouvées, sur l'influence du Païen mystique.)

Albert VANDAL.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 69.

(Court billet, souhaitant à L. Ménard une statue dans le Luxembourg.)

G. VAPEREAU.

L'année littéraire et dramatique. Revue annuelle des principales productions. 7^e année (1864).

Hachette, in-8, 438 p.

(L. Ménard cité p. 402, à propos de son étude sur Hermès Trismégiste.)

Ibid., 10^e année (1867), Hachette, in-8, 535 p.

(L. Ménard cité note p. 336, pour son ouvrage *De la Sculpture ancienne et moderne.*)

— *Dictionnaire Universel des Contemporains*, contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers. Sixième édition, Hachette, 1893, in-8, 1629 p.

Francis VIELÉ-GRIFFIN.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 183-184.

(Courte lettre, qui revendique assez paradoxalement pour Ménard la paternité du symbolisme. Le mot « Les dogmes s'énoncent en symboles » de Ménard serait devenu chez Paul Adam « Inscrire un dogme dans un symbole ».)

E. Melchior DE VOGUE.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 81.

(Court billet, où l'auteur regrette de ne pouvoir parler dignement de L. Ménard, dont il connaît mal l'œuvre.)

G. WALCH.

Anthologie des poètes français contemporains.

Tome I, Delagrave, 1906, in-12, xxii-576 p.

(Sur L. Ménard, p. 124-126. Deux sonnets, Thébaïde et Stoïcisme, sont cités.)

WALLON.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 7-8.

(Souvenirs de collège et vague appréciation.)

(Anonyme, attribué au vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOL).

Charles Baudelaire. Souvenirs, Correspondance, Bibliographie, suivi de pièces inédites.

Pincebourde, 1872, in-8, 208 p.

(Curieux souvenirs de Ch. Cousin, décrivant l'appartement de L. Ménard en 1840 et ajoutant quelques détails piquants sur Ménard et Baudelaire.)

J. M.

Court article sur *Le Tombeau de L. Ménard*, d'Ed. Champion, dans *La Paix*, 18 janvier 1902. Ce même article est reproduit dans *Le Moniteur*, 18 janvier 1902, *La France*, 17 janvier 1902, *Paris*, 18 janvier 1902, *Le Petit Caporal*, 17 janvier 1902, *La Justice*, 27 janvier 1902, *La Nouvelle Revue*, 18 janvier 1902, *Le XIX^e siècle*, 22 janvier 1902, *L'Estafette*, 17 janvier 1902.

IV. — L'INFLUENCE DE L. MÉNARD.

Il ne pouvait être question ici pour nous de donner une bibliographie complète des œuvres de Leconte de Lisle, Barrès, France, etc., et de tous les auteurs sur qui a pu s'exercer l'influence de Ménard. D'autre part, nous n'avons pas jugé opportun de nous livrer à des rapprochements de textes, l'influence de Ménard n'étant pas, le plus souvent, saisissable dans tels ou tels passages de Leconte de Lisle, Heredia, etc., mais étant une influence beaucoup plus subtile sur la tournure d'esprit de ces écrivains, sur le ton ou l'inspiration générale de telle de leurs pages. On trouvera d'ailleurs tous les textes importants cités dans notre chapitre XII.

Nous nous contentons donc de fournir ici une liste des ouvrages qui ont servi à élucider le problème de l'influence de Ménard; nous y comprenons ceux des ouvrages sur Banville, A. France, Leconte de Lisle, etc., où l'on trouve des indications relatives à l'influence exercée par Ménard, et d'autres (sur la chronologie des sonnets de Heredia, par exemple, sur les ouvrages français lus par Nietzsche) qui abordent des problèmes connexes.

1. Th. DE BANVILLE.

Les Cariatides, Les Stalactites, Le Sang de la Coupe, Roses de Noël.

Charpentier, 1891, in-12, 444 p. (*Les Cariatides* furent publiées pour la 1^{re} fois en 1842, *Les Stalactites* en 1846.)

(Voir en particulier, dans *Les Cariatides* : les Cariatides, la Voie Lactée, Clymène, Erato, A Vénus de Milo; dans *Les Stalactites* : « Sculpteur, cherche avec soin », le Triomphe de Bacchos; dans *Le Sang de la Coupe*, paru en 1857 : la Malédiction de Cypris, le Jugement de Pâris, et la préface, ajoutée en 1874.)

— *Critiques.* Choix et préface de Victor Barrucand, avec un portrait par Gavarni.

Charpentier, 1917, in-16, xxviii-484 p.

(L. Ménard est cité p. 189, 191 et 419.)

— *Les Exilés.*

Charpentier, 1887, in-12, 459 p. (publié pour la 1^{re} fois en 1867).

(Voir l'Exil des Dieux, la Reine Omphale, Dioné, la Cithare, Hermaphrodite, Hésiode, Némée, Penthésilée, le Festin des Dieux.)

John CHARPENTIER.

Théodore de Banville.

Perrin, 1925, in-16, 256 p.

(L. Ménard cité p. 214, p. 123, 125-6, 167, sur le paganisme de Banville.)

Max FUCHS.

Théodore de Banville (1823-1891).

Cornély, 1912, in-8, x-528 p.

(P. 224-225, sur les dieux grecs de Banville; — sur l'influence de Ménard, voir p. 258 et Conclusion.)

Edmondo RIVAROLI.

La poétique parnassienne d'après Théodore de Banville : Théories, Applications, Conséquences.

Maloine, 1915, in-8, 205 p.

(L. Ménard cité p. 12, 88, 143, 151, 152, 167.)

Italo SICILIANO.

Dal Romanticismo al Simbolismo; Théodore de Banville.

Bocca (Torino), 1927, in-8, 471 p.

(L. Ménard est cité p. 139, 388 et 435. Son influence sur Banville n'est cependant pas étudiée.)

2. M. BARRÈS.

Amori et Dolori Sacrum.

Juven, 1903, in-16, viii-314 p.

(P. 261-271, Discours pour l'inauguration de la statue de Leconte de Lisle au Luxembourg, le 10 juillet 1898.)

— *Mes Cahiers. I : Janvier 1896-février 1898.)*

Plon, 1929, xiii-311 p., in-16.

(Sur « la perfection de L. Ménard », p. 155.)

— *Mes Cahiers. II : 1898-1902.*

Plon, 1930, in-16, v-363 p.

(P. 27-31, curieuses notes sur Leconte de Lisle. Ménard est cité p. 235. P. 267 sq., réflexions sur la Grèce qui éclairent *Le Voyage de Sparte.*)

— Le sentiment en littérature. — Une nouvelle nuance de sentir. (M. Leconte de Lisle et M. Sully-Prudhomme), dans *Les Taches d'Encre*, gazette mensuelle par Maurice Barrès, n° 3, janvier 1885.

Editeur Léon Vanier, in-16, 52 p.

(L. Ménard cité p. 16, 17, 18. Ces pages résument, à propos de Leconte de Lisle, les points essentiels de l'hellénisme de Ménard.)

— L'enseignement d'un Maître, dans *Le Journal*, 27 juillet 1894.

(Note l'influence de Ménard sur Leconte de Lisle.)

— Article sur Leconte de Lisle, *ibid.*, le 10 août 1894, où Barrès saisit l'occasion de faire l'éloge de Ménard.

— La Grèce utile au réveil français, *ibid.*, 24 avril 1897.

— Article sur Leconte de Lisle, dans *Les Chroniques*, avril 1887.

— *Le Voyage de Sparte.*

Plon (nouvelle éd.), 1922, in-16, v-288 p. (la première édition était de 1906).

— *Vingt-cinq années de vie littéraire.* Pages choisies. Introduction de H. Bremond.

Bloud, 1911, in-16, xcii-442 p.

— *Le Mystère en pleine lumière.*

Plon, 1926, in-16, 281 p.

(Voir surtout La Sibylle d'Auxerre, paru dans la *Revue Hebdomadaire* le 5 mars 1921, et les Turquoises gravées, *ibid.*, 11 mars 1922.)

— *Un rénovateur de l'occultisme. Stanislas de Guaita* (1861-1898).

Chamuel, 1898, in-8, 32 p.

F. BALDENSPERGER.

L'appel gœthéen chez Maurice Barrès, *Revue de Littérature Comparée*, janvier-mars 1925, p. 102-138.

(L'expression de la page 106-7, « L. Ménard, tributaire de la plus authentique tradition gœthéenne », va un peu loin sans doute.)

Marcel COULON.

L'hellénisme de Maurice Barrès, dans *Témoignages* (3^e série). Mercure de France, in-16, 352 p. (p. 143-168).

(L'article est un peu rapide et n'accorde pas à l'influence de Ménard la place qu'elle mérite.)

Ernst Robert CURTIUS.

M. Barrès und die geistigen Grundlagen des französischen Nationalismus.

Fr. Cohen, Bonn, 1921, in-8, viii-255 p.

(P. 11-13, résumé des idées de L. Ménard, et courte discussion de son influence sur Barrès.)

Henri CLOUARD.

La « Cocarde » de Barrès.

Nouvelle Librairie Nationale, 1910, in-16, xiv-79 p.

(Histoire de ce journal dirigé par Barrès, auquel collabora L. Ménard.)

Jean DIETZ.

Maurice Barrès.

Renaissance du Livre, 1927, in-16, 156 p.

(Sur L. Ménard, p. 58-59 et 89.)

F. EMPAYTAZ.

Le sentiment barrésien de la mort.

Le Rouge et le Noir, 1927, in-8, 26 p.

Paul SOUDAY.

Article sur *Le Mystère en Pleine Lumière*, dans *Le Temps*, 25 novembre 1926.

(Attire l'attention sur l'influence exercée par Ménard sur Barrès.)

Jérôme et Jean THARAUD.

Mes années chez Barrès.

Plon, 1928, in-16, 303 p.

(Sur Ménard, p. 123, 226-7.)

A. THIBAUDET.

Trente ans de vie française. II : La vie de Maurice Barrès.

(P. 21, 28, 49, 54, suggestions curieuses sur « l'hellénisme » de Barrès.)

3. Mme Jean BERTHEROY.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 85-88.

(L'auteur déclare avoir été captivée autrefois par les ouvrages de Ménard sur la Grèce, surtout par « leur sens théologique et mystique ». Elle résume en l'acceptant le syncrétisme religieux auquel était arrivé Ménard, et le compare à André Chénier.)

4. Aug. CHEYLACK.

J'entends des appels mystérieux.

Messein, 1912, in-18, 128 p.

(Les pièces « Au Musée » (p. 51-52) et « Pèlerinage à la cité des morts » (p. 115-124) sont dédiées à la mémoire de Louis Ménard. L'auteur avait fortement subi l'influence de Ménard, beaucoup plus que ne le trahissent ses vers.)

5. G. CLEMENCEAU.

Le Grand Pan.

Charpentier, 1896, in-12, LXXXIV-452 p.

(Toute la préface porte la marque d'une influence de Ménard, que Clemenceau avait consulté au moment où il l'écrivait. C'est un hymne à la gloire de l'hellénisme, du culte de la nature, et de l'énergie. L'auteur s'est soigneusement documenté et cite à plusieurs reprises Max Müller, Maury, Victor Bérard; sur Louis Ménard, voir p. XIX, p. XXII, LIII, p. XXII, Clemenceau l'appelle « mon ami Louis Ménard, païen mystique et fin lettré ». Le corps même du livre est une réunion d'articles de journaux dont l'intérêt a vieilli.)

I. TCHERNOFF.

G. Clemenceau sous le Second Empire, dans *L'Opinion*, 18 juillet 1908, p. 15-17.

(Evoque les débuts de Clemenceau dans *Candide*, « où il exaltait, à la suite de Ménard, le polythéisme au détriment du monothéisme sémite ».)

6. Anatole FRANCE.

Poésies.

Lemerre, 1896, in-16, 289 p.

(Voir en particulier *Les Noces Corinthiennes* et *Leuconoé*.)

— La Légende de sainte Thaïs, comédienne, dans *Le Chasseur Bibliographe*, mars 1867, p. 80-87.

— Article sur la traduction de *l'Iliade* par Leconte de Lisle (signé A. Thibaut), *ibid.*, janvier 1867, p. 17-19.

— *Le Jardin d'Epicure.*

C. Lévy, 1913, in-12, 296 p.

(P. 50-51, page inspirée par Ménard.)

— *La Vie en Fleur.*

C. Lévy, 1922, in-16, 351 p.

(Sur la Grèce, p. 212-213.)

— *Thaïs.*

C. Lévy, in-16, 284 p.

— *La Révolte des Anges.*

C. Lévy, 1914, in-16, 417 p.

(Sur Ménard, p. 17; page curieuse sur la Grèce, p. 211-2.)

Ch. G. AMIOT.

Anatole France et la Grèce, dans *Revue Hebdomadaire* (34^e année, n° 41), 10 octobre 1925, p. 131-146.

(L'auteur ne cite point L. Ménard, mais il veut prouver que France est beaucoup plus alexandrin qu'attique, que sa philosophie est aux antipodes de la morale grecque d'action et de lutte, de Démosthène et des hommes de Marathon. « Qui donc est moins hellène que le professeur d'inertie qu'est France? » (p. 144).

Annette ANTONIU.

Anatole France critique littéraire.

Boivin, 1929, in-8, xviii-288 p.

(Quelques détails sur les sources de l'hellénisme d'A. France. Rien sur L. Ménard.)

G. GIRARD.

La jeunesse d'A. France (1844-76).

Gallimard, 1925 (Les Documents Bleus, n° 23), ii-236 p.

(L. Ménard cité p. 166.)

Gustave MICHAUT.

Anatole France, étude psychologique.

Fontemoing (5^e éd. revue), 1922, in-16, 316 p.

(Sur L. Ménard, p. 163, 164, 188.)

André PROVOST.

Les sources de *Thaïs* d'Anatole France, dans *La Grande Revue*, vol. 107, 1921, p. 16-55.

(Sur la part de L. Ménard dans la genèse de ce roman, p. 52-53.)

Nicolas SÉGUR.

Conversations avec Anatole France, ou les Mélancolies de l'intelligence.

Fasquelle-Charpentier, 1925, in-16, 204 p.

— *Dernières Conversations avec Anatole France.*

Fasquelle-Charpentier, 1927, in-16, 233 p.

— Anatole France sur l'Acropole, dans *Revue Mondiale* (ancienne *Revue des Revues*), vol. CLXIII, 1925, 1^{er} trimestre, p. 122-129 (reproduit dans les *Conversations*).

7. André Ch. R., vicomte DE GUERNE.

Le bois sacré, Lemerre, 1898, in-8, 227 p.

— *Les flûtes alternées*, Lemerre, 1900, in-8, 303 p.

— *Les siècles morts*. 1. L'orient antique. xvi-234 p., 1890.

2. L'orient grec. xiii-242 p., 1893.

3. L'orient chrétien. xvi-252 p., 1897.

Lemerre, in-8.

Baron E. SEILLIÈRE.

Un poète parnassien : André de Guerne.

De Gigord, 1930, in-16, 161 p.

(Rapporte les souvenirs d'André de Guerne sur Ménard, p. 55-61.)

8. E. BOUVIER.

La date de composition des sonnets de Heredia, *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1912 (vol. xix), p. 168-169.

F. CHARPENTIER.

Où se déroule la scène de *La Magicienne* de Heredia, dans *Revue des Etudes grecques*, 1927 (vol. XL), p. 311-317.

J. M. DE HEREDIA.

Les Trophées.

Lemerre, s. d., in-16, iv-218.

(Voir en particulier les sonnets suivants, dont nous indiquons les dates de publication : Pan, Ariane (autrefois le Triomphe d'Iacchos), 1863, Prométhée, 1866 (non réimprimé dans *Les Trophées*), Artémis, 1866, Le Vase, Le Réveil d'un Dieu, 1874, L'Oubli, 1876, Stymphale, Nessus, La Centauresse, La Fuite des Centaures, Centaures et Lapithes, 1888, La Naissance d'Aphrodité, date de composition inconnue.)

— *In Memoriam.*

Leclerc, 1906, in-8, 106 p.

(Discours prononcés à ses obsèques, suivis d'une très précieuse bibliographie de Georges Vicaire.)

— Entretiens sur L. Ménard, dans *Le Tombeau de Louis Ménard*, Champion, 1902, p. 21-32.

M. IBROVAC.

José-Maria de Heredia. Sa vie, son œuvre.

Presses Françaises, 1923, xii-646 p.

(L. Ménard est cité 21 fois; voir l'index.)

— *Les Sources des Trophées.*

Presses Françaises, 1923, viii-190 p.

(L. Ménard est cité plusieurs fois, notamment p. 8, 12, 17, 27.)

J. MADELEINE.

Chronologie des Sonnets de Heredia, *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1912 vol. xix), p. 416-421.

Raoul THAUZIÈS.

Etude sur les sources de Heredia, dans *Revue des Langues Romanes*, Montpellier, 1910 : tome LIII (v^e série, tome 3), p. 461-512, et tome LIV (v^e série, tome 4), p. 37-66.

(L. Ménard est cité comme ayant fourni la source, ou l'une des sources, de *Stymphale*, *La Centauresse*, *La Naissance d'Aphrodité*, *Artémis*, *Ariane*, *La Bacchanale*, *Le Réveil d'un Dieu*, *Hermès Criophore*.)

VIANEY.

Les sonnets grecs de Heredia, *Revue des Cours et Conférences*, 19^e année, 2^e série, 1911, p. 721-735 et 769-784. (Sur l'influence de Ménard sur Heredia, voir p. 783.)

9. Henri HOUSSAYE.

Lettre, dans *Le Tombeau de L. Ménard*, Champion, 1902, p. 55-56.

(Déclare « devoir infiniment » à Ménard, véritable « accoucheur d'intelligences ».)

— *Etudes sur l'Art grec. Histoire d'Apelles.*
Didier, 1867, in-8, 448 p.

(L'influence de Ménard, « un des grands philosophes modernes », est manifeste dans la préface sur « l'Art et les religions », où l'auteur reprend la thèse de son maître : « Que les Dieux de la Grèce ont fait la splendeur de l'art hellénique. »)

10. Camille JULLIAN.

La vertu du Christianisme (leçon au Collège de France), (7 déc. 1927), dans *Revue Politique et Littéraire (Revue Bleue)*, 21 janv. 1928 (n° 2), p. 33-38a, et 4 fév. 1928 (n° 3), p. 68b-73a.

11. Jean LAHOR (Henri CAZALIS).

Poésies complètes. (L'illusion, Chants panthéistes, Chants de l'amour et de la mort, La gloire du néant, Heures sombres, Vers stoïciens.)

Lemerre, 1888, in-16, 273 p.

(L'influence de Ménard, si elle s'est exercée, n'est nulle part saisissable.)

12. E. LAMÉ.

La fête de Pan, dans *Revue Germanique*, 1^{er} février 1865 tome XXXII, 2^e livraison), p. 133-151.

— Leibnitz et l'invention du calcul infinitésimal, dans *Revue Nationale*, 10 août 1861 (vol. V), p. 388-425.

— L'amour d'un Savant, dans *Revue de Paris*, 15 août 1855 (tome XXVII), p. 180-197.

— Les sculpteurs d'animaux : Barye, dans *Revue de Paris*, 15 fév. 1856 (tome XXX), p. 204-219.

— Un salon de Paris, dans *Revue de Paris*, 15 juillet 1857 (tome XXXVIII), p. 225-260.

— *Julien l'Apostat*, précédé d'une étude sur la formation du christianisme.

Charpentier, 1861, in-18, cxi-247 p.

(La préface témoigne d'une connaissance précise des idées de Ménard, dont Lamé fut l'un des plus fidèles disciples. Les autres œuvres de Lamé, que nous citons ici, sont beaucoup moins révélatrices à cet égard.)

13. LÉCONTE DE LISLE.

Dans *La Phalange*, revue de la Science sociale.

1845 (tome II) :

Juillet, *Hélène*, p. 179-83.

Sept., *Architecture*, p. 428-431.

La Robe du Centaure, p. 432.

Les Epis, p. 433-436.

1846 (tome I) :

Janvier, *La Recherche de Dieu*, p. 56-65.

Mars, *La Vénus de Milo*, p. 278-280.

Les Scandales d'Empédocle, p. 280-282.

Tantale, p. 282-3.

Avril, *Idylle Antique*, p. 401-404.

Juin, *Eglogue Harmonienne*, p. 588-591.

Hylas, p. 591-594.

- 1846 (tome II) :
- Août, *Le Voile d'Isis*, p. 164-170.
 Mélanges : Les Femmes de Byron, p. 184-88.
 Oct., *Théâtre*, p. 383-4.
 Nov., *Thyoné*, p. 451-455.
- 1847 (tome I) :
- Janvier, *Niobé*, p. 47-61.
 Avril, *Orphée et Chiron*, fragments, p. 370-378.
- 1847 (tome II) :
- Juillet, *Hypatie*, p. 72-74.
 Glaucé, p. 74-78.
 Nov., *La Fontaine des Lianes*, p. 456-469.
- *Premières Poésies et Lettres intimes* (préface de Benjamin Guinaudeau).
- Charpentier, 1902, in-18, xxii-238 p. (3,50).
- *Contes en Prose* (Impressions de jeunesse).
- Crès, 1925, in-8, 291 p.
- *Poèmes Antiques*.
- Impr. de Marc Ducloux, Paris, 1852 (4 déc.), in-18, xix-378 p.
- *Poèmes et poésies*.
- Dentu, 1855, in-16, xvi-268 p.
- *Le Chemin de la Croix*, poème par Leconte de Lisle. Dessins de A. Michel Villeblanche.
- Chez les auteurs, rue Chabrol, 22, 1856, in-fol.
- *Poésies complètes. Poèmes antiques, Poèmes et Poésies* (ouvrages couronnés par l'Académie Française). *Poésies nouvelles*, avec une eau-forte dessinée et gravée par Louis Duveau.
- Poulet-Malassis, 1858 (28 août), in-12, 327 p. et une gravure (4 fr.).
- *Poésies Barbares*.
- Poulet-Malassis, 1862, in-18, 311 p. (3 fr.).
- Articles sur « les poètes contemporains », dans *Le Nain Jaune*.
- 3 août 1864 : Avant-Propos.
 13 août : Béranger.
 20 août : Lamartine.
 31 août : Victor Hugo.
 10 sept. : A. de Vigny.
 10 oct. : A. Barbier.
- *Catéchisme populaire républicain*.
- Lemerre, 1870, in-16, 31 p.
- *Histoire populaire du Christianisme*. 2^e éd., Lemerre, 1871, in-16, 140 p.
- *Histoire populaire du Christianisme*, Lemerre, 1871, petit in-12, 144 p. (1 fr., n° 6.257, Bibl. de la France).
- *Histoire populaire de la Révolution française*.
- Lemerre, 1871, in-16, 68 p.
- Lettres écrites pendant le siège et la Commune, publiées

par S. I. M. Labitey, dans *La Renaissance Latine*, 15 avril 1904 (3^e année, n° 4), p. 5-23.

- *Les Erynnies*, tragédie antique en deux parties, en vers, avec introduction et intermèdes pour orchestre. Musique nouvelle de Massenet.

Lemerre, 1873, in-16, 64 p. (2 fr., n° 869, Bibl. de la France).

- *Poèmes Tragiques*.

Lemerre, 1884, in-8, 331 p. (7 fr. 50). (N° 4.352, Bibl. de la France).

- *Discours de réception à l'Académie Française*, le 31 mars 1887.

Lemerre, 1887, in-8, 27 p. (1 fr.).

- Lettres à L. Ménard, dans *Supplément du Figaro*, 4 août 1894.

LECONTE DE LISLE, traducteur.

Théocrite. *Idylles et Odes anacréontiques*.

Poulet-Malassis, 1861, grand in-12, 278 p.

(Précédé d'une curieuse préface, jamais réimprimée, sur la méthode de traduction adoptée.)

- Homère. *Iliade*. Lemerre, 1866, in-8, 471 p.

- Homère. *Odyssée. Hymnes. Epigrammes. Batrakomyomachie. Ibid.*, 1867, in-8, 480 p.

- Hésiode. *Œuvres. Hymnes orphiques. Théocrite. Bion. Moskhos. Tyrtée*.

Lemerre, 1869, in-8, 373 p.

Jean DORNIS.

Leconte de Lisle intime, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1895, p. 322-340.

Jean DUCROS.

Notes sur les sources de Leconte de Lisle, dans *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1914, p. 545-555.

Henri ELSENBERG.

Le sentiment religieux chez Leconte de Lisle.

Jouve, 1909, in-8, 254 p.

(Sur l'influence exercée par Ménard, *passim*.)

E. ESTÈVE.

Leconte de Lisle.

Boivin, 1923, in-8, 242 p.

E. FAGUET.

Le pessimisme chez Vigny et Leconte de Lisle, dans *Revue des Cours et Conférences*, vol. 18 (1910), p. 406-411.

(P. 400. « Il (Leconte de Lisle) s'est complètement retourné sous l'influence, sans doute, de cet excellent Louis Ménard, qui, jusqu'à la fin de sa vie, exerça une grande action sur ceux qui l'entouraient; ce fut lui qui amena Leconte de Lisle au déisme antichrétien et au paganisme. »)

Gladys FALSHAW.

Leconte de Lisle et l'Inde.

H. d'Arthèz, 1923, in-8, 229 p.

Pierre FLOTTES.

L'influence d'Alfred de Vigny sur Leconte de Lisle.

Presses modernes, Paris, 1926, in-8, 104 p.

— *Le poète Leconte de Lisle.* Documents inédits.

Perrin, 1929, in-16, xii-272 p.

M. GAUCHER.

Causerie littéraire, dans *Revue Politique et Littéraire (Revue Bleue)*, 9 mai 1885, p. 602-605.

(Sur les traductions de Leconte de Lisle.)

Bernard LATZARUS.

Leconte de Lisle adaptateur de l'Orestie. Contribution à l'histoire de l'hellénisme dans la littérature contemporaine.

Nîmes, 1920, in-8, 111 p.

M. A. LEBLOND.

Leconte de Lisle.

Mercure de France, 1906, in-12, 478 p.

J. VIANEY.

Les sources de Leconte de Lisle. (Publications de la Société des Langues Romanes, tome XXI).

Coulet (Montpellier), 1907, in-8, vi-399 p.

(L. Ménard n'est pas cité.)

14. A. MÉRAT.

Poésies (1866-1873).

Lemerre, 1898, in-16, 434 p.

(Voir les sonnets « Paganisme » et « Les Dieux ».)

15. J. MICHELET.

La Bible de l'Humanité. 4^e éd.

C. Lévy, 1876, grand in-18, 494 p.

(Paru en 1864. L'influence de Ménard apparaît clairement dans les chapitres consacrés à la Grèce.)

16. Fr. NIETZSCHE.

Werke. Band IX : *Schriften und Entwürfe* (1869-72).

C. G. Naussmann, Leipzig, 1896, in-8, xli-386 p.

Partie 6, paragraphe 7, *Das Griechische Weib*, 1871, p. 113-116.

Ibid., par. 2, *Das Griechische Slave*, p. 93-99.

Ibid., par. 4, *Das Griechische Staat*, p. 100-103.

Ibid., par. 5, *Staat und Genius*, p. 103-111.

— *De Theognide Megarensi* (1864) (*Werke* Band I).

Homer und die classische Philologie (*Werke*, Band IX).

Homer als Weltkämpfer (1871-2), *Ibid.*

Die vorplatonischen Philosophen (*Philologica*).

Der Gottesdienst der Griechen (*Philologica*).

Die Philosophie im tragischen Zeitalter der Griechen (1873) (Band IV).

Geschichte der griechischen Litteratur (1876) (Band V).

— *L'Origine de la Tragédie*, trad. J. Marnold et J. Morlan.

Mercure de France, 1901, in-16, 232 p.

— *Le Crépuscule des Idoles*, trad. H. Albert.

Mercure de France, 1899, in-16, 358 p.

- (p. 116-124, le problème de Socrate.)
 — *Le Voyageur et son Ombre*, trad. H. Albert.
 Mercure de France, 1902, in-16, 444 p.
 (P. 278-9, sur Socrate.)
 — *Ecce Homo, suivi de Poésies*. Trad. H. Albert.
 Mercure de France, 1909 (4^e éd.), in-16, 299 p.
 (P. 89-90, sur son attitude envers Socrate.)
- Ch. ANDLER.
Nietzsche, sa vie et sa pensée.
 Bossard, vol. in-8.
 Vol. I : Les précurseurs de Nietzsche, 1920, 384 p.
 Vol. II : La jeunesse de Nietzsche jusqu'à la rupture
 avec Bayreuth, 3^e éd., 1921, 469 p.
 Vol. III : Le pessimisme esthétique de Nietzsche. Sa
 philosophie à l'époque wagnérienne, 1921, 390 p.
 Vol. IV : La maturité de Nietzsche jusqu'à sa mort,
 1928, 586 p.
 Vol. V : Nietzsche et le transformisme intellectuel. La
 philosophie de sa période française, 1922, 370 p.
- C. Albrecht BERNOULLI.
Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche.
 Diederich, Iena, 1908, 2 vol. in-8, 451 et 535 p.
- Elizabeth FOERSTER-NIETZSCHE.
Bücher, und Wege su Büchern.
 Spiemann (Berlin und Stuttgart), 1900, in-8, 499 p.
- Ernst HOWALD.
Friedrich Nietzsche und die Klassische Philologie.
 Zurich, 1920, in-8, 44 p.
- Albert LÉVY.
Stirner et Nietzsche.
 Société Nouvelle de Librairie et d'Édition, 1904, in-8, 116 p.
 (Appendice : liste inédite des livres empruntés par Nietzsche.
 à la bibliothèque de Bâle, 1869-79. Ménard n'est pas cité.)
- Wilhem NESTLÉ.
 Fr. Nietzsche und die Griechische Philosophie, dans *Neue
 Jahrbücher für das klassische Altertum*, année 1912,
 p. 553-584.
 Teubner, Leipzig.
17. PORPHYRE.
L'antré des Nymphes, traduit du grec pour la première
 fois en français par Pierre Quillard.
 Librairie de l'Art indépendant, 1893, in-8, 27 p.
- Pierre QUILLARD.
La lyre héroïque et dolente.
 Mercure de France, 1897, in-12, 219 p.
 (L'influence de Ménard, que Quillard connaissait bien et
 admirait, n'est nulle part manifeste).
 — Préface au livre de Jamblique sur les Mystères, dans
Mercure de France, 1^{er} février 1895, p. 129-139.
 (Le souvenir des thèses ménardiennes apparaît, p. 130, dans
 l'affirmation de l'éternité des Dieux).

18. Ch. RENOUVIER.

La Science de la morale.

2 vol. in-8, Librairie philosophique de Ladrangé, 1869, VIII-608 et 591 p.

— *Manuel de Philosophie ancienne.*

Paulin, 1844, 2 vol. in-12, LI-324 et 405 p.

— *Correspondance de Renouvier et de Secrétan.*

Colin, 1910, in-8, 168 p.

— *Introduction à la Philosophie analytique de l'histoire.* Les idées, les religions, les systèmes.

Nouvelle édition revue et augmentée, E. Leroux, 1896, Gr. in-8, III-611 p.

(L'ouvrage constituait à l'origine la quatrième étude philosophique des *Essais de Critique Générale*, 1864. L'influence de Ménard est sensible dans les chap. XVI, XVII, XVIII. Renouvier le cite plus particulièrement p. 340, 342, 344-5.)

Roger PICARD.

La Philosophie sociale de Renouvier.

Rivière, 1908, in-8, 344 p.

Jean WAHL.

Les philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique.

Alcan, 1920, in-8, 323 p.

(P. 54 sq., examen du polythéisme et surtout du pluralisme de Ménard. « Il exerça sur Renouvier une profonde influence ».)

19. Armand SILVESTRE.

Poésies (1866-1872).

Lemerre, 1880, in-16, 284 p.

(Voir les « Sonnets païens ».)

20. L. VALADE.

Poésies.

Lemerre, 1887, in-16, XIII-378 p.

Poésies posthumes.

Lemerre, 1890, in-16, 326 p.

21. E. ZYROMSKI.

Sully-Prudhomme.

Collin, 1907, in-12, 288 p.

(P. 37, sur l'influence de Ménard.)

INDEX DES NOMS PROPRES

- ABOUT, 21, 88, 137, 233.
 ACKERMANN (Mad.), 121, 498.
 ACOLLAS, 181, 428.
 ADAM (Madame), 94, 135, 136, 138,
 144, 145, 150, 151, 152, 153, 164,
 195, 199, 294, 327, 335, 460, 501,
 544, 561.
 ADAM (Paul), 527.
 AGOULT (Mad.), Cf. D. Stern.
 ALEXANDRE, 261, 395, 397.
 ALEXANDRINE (philosophie), 20, 21,
 166, 239, 241, 242, 283, 291, 298,
 299, 300, 301, 315, 316, 317, 338,
 354, 380.
 AMIEL, 141, 231, 427.
 AMMONIOS, 399.
 AMPÈRE (J.-J.), 197.
 ANAXAGORE, 200.
 ANDLER, 141, 505, 507, 580.
 ANTHOLOGIE, 294, 300, 475, 495, 512,
 527.
 ARÈNE (P.), 342.
 ARISTOPHANE, 282, 396.
 ARISTOTE, 151, 242, 278, 315.
 ARNOLD (M.), 86.
 ASSELINEAU, 330.
 ATHÈNES, passim.
 BALDENSPERGER, 367, 515, 562, 580.
 BALLANCHE, 374.
 BALZAC, 7, 29, 30, 48, 158, 353, 411.
 BANVILLE, 3, 4, 11, 23, 26, 27, 31, 36,
 46, 48, 133, 138, 160, 242, 294, 310,
 333, 336, 337, 343, 428, 461, 469,
 472, 474 à 478, 498, 509, 528, 578,
 579.
 BARBARA, 26.
 BARBÈS, 30, 55, 63, 64, 66, 70, 77.
 BARBEY D'AUREVILLY, 160, 341, 342,
 544, 562.
 BARBIER (A.), 59.
 BARÈS, 450.
 BARRÈS, 1, 8, 12, 125, 196, 275, 392,
 417, 424, 425, 433, 444, 447, 448,
 456, 457, 465, 467, 469, 472, 479,
 483, 515 à 524, 528, 539, 563, 579,
 580.
 BARTHÉLEMY (abbé), 214, 411.
 BARTHET, 37.
 BASILIDE, 302.
 BAUDELAIRE, 1, 3, 8, 11, 18, 19, 23,
 24, 25, 26, 28, 29, 31, 40, 46, 47, 48,
 54, 62, 87, 103, 122, 128, 129, 130,
 135, 148, 155, 158, 159, 160, 294,
 330, 334, 335, 343, 345, 352, 406,
 425, 459, 460, 461, 473, 481, 509,
 531, 540, 541, 563.
 BAUDRY, 213.
 BÉRANGER, 100, 130, 202, 328.
 BÉRARD (V.), 273, 488, 489, 544, 545.
 BERMUDEZ DE CASTRO, 52, 54, 76,
 97, 133.
 BERNARD (Cl.), 150.
 BERNARD (Th.), 11, 50, 51, 52, 54,
 63, 66, 71, 97, 98, 99, 100, 101,
 102, 106, 110, 113, 133, 135, 136,
 155, 160, 233, 311, 473, 482, 489,
 492, 531, 546, 563.
 BERTHELOT (M.), 61, 87, 150, 157,
 196, 366, 433, 455, 563.
 BERTHELOT (Ph.), 5, 8, 12, 14, 19, 21,
 22, 52, 61, 94, 163, 292, 361, 363,
 448, 466, 467, 542.
 BERTRAND (Aloysius), 4.
 BEULÉ, 233, 234.
 BITAUBÉ, 486.
 BLANC (Ch.), 77, 93, 147, 148.
 BLANC (L.), 6, 31, 64, 70, 73, 77, 79,
 80, 145, 147, 188, 189, 365, 429,
 452, 545.
 BLANQUI, 30, 40, 55, 58, 63, 64, 65,
 66, 70, 77, 188, 189, 198, 327, 328,
 357, 360, 361, 362, 402, 428, 429,
 430, 448, 452, 454.
 BOCAGE, 25.

- BOCCAGE, 214.
 BOISSIER (G.), 351.
 BOSSUET, 421, 424.
 BOUILHET (L.), 4, 130, 294, 334, 498.
 BOULANGER (Général), 402.
 BOURGET, 8, 114, 129, 153, 337, 438, 448, 449, 498, 505, 540, 545, 564.
 BOYER (Philoxène), 330.
 BRÉAL, 191, 236, 273, 451.
 BRÉHIER (E.), 223, 242, 546.
 BRÉMOND (H.), 9, 127, 420, 427, 467, 521, 564.
 BROWNING, 117.
 BURCKHARDT, 507.
 BURDEAU, 447, 516.
 BURNOUF, 21, 22, 349, 441, 480.
 BYRON, 11, 18, 38, 39, 81, 111, 148, 457, 519.
- CABET, 31, 64.
 CALMETTES, 49, 53, 71, 74, 78, 98, 99, 331, 334, 431, 470, 479, 564.
 CANAT, 200, 201, 202, 337, 546.
 CARLYLE, 438.
 CARNOT (H.), 140, 146, 328.
 CARPENTIER (Et.), 6.
 CAZAMIAN, 471.
 CHALLEMEL-LACOUR, 147, 149.
 CHAMPFLEURY, 11, 12, 26, 47, 546.
 CHAMPION (Ed.), 2, 5, 8, 16, 17, 22, 114, 129, 141, 152, 312, 339, 350, 351, 424, 467, 564, 565, 577.
 CHATEAUBRIAND, 197, 202, 203, 275, 294, 392, 411, 417, 419, 420, 421, 424, 485, 512, 519, 520, 523.
 CHENAVARD, 11, 28, 29, 36, 76, 92, 143, 151, 334, 454, 473.
 CHÉNIER, 37, 200, 214, 475, 495, 512, 527.
 CHEREMON, 398, 399.
 CHEYLACK, 458, 472, 581.
 CHRYSIPPE, 209, 215.
 CICÉRON, 211, 241, 306, 394.
 CITOLEUX, 339.
 CLEMENCEAU, 6, 425, 454, 455, 456, 538, 581.
 CLERC (Ch.), 9, 200, 565.
 CLERMONT (DE), 358.
 COLET (L.), 46, 238, 498.
 COLLIGNON, 307.
 COMTE (Aug.), 374, 376, 413.
 CONSIDÉRANT, 30.
 CONSTANT (Benjamin), 191, 225, 226, 227, 228, 231, 280.
 CONTI (N.), 214.
- COPPÉE, 110, 112, 330, 332, 333, 335, 337, 343, 355, 498, 565.
 CORAN (Ch.), 37, 341, 480.
 CORNUTUS, 194, 209, 210, 212, 213.
 COROT, 93.
 COURBET, 26, 93, 363.
 COUSIN (Ch.), 11, 16, 19, 23, 24.
 COUSIN (V.), 19, 20, 21.
 CREUZER, 156, 191, 213, 217, 218, 219, 223, 224, 225, 229, 257, 394, 495, 506, 508.
 CROISSET (A.), 8, 182, 351, 565.
- DACIER (Mad.), 488.
 DANTON, 178, 354.
 DAREMBERG, 195.
 DARWIN, 379, 381.
 DAUDET, 342.
 DECHARME, 33, 206, 210, 500.
 DELACROIX, 28.
 DELORD, 80, 91, 547.
 DELORME, 272.
 DELVAILLE, 374.
 DENIS (J.), 22, 191, 235, 568.
 DÉROULÈDE, 402.
 DESCHAMPS (G.), 385, 566.
 DESCHAMPS (E.), 498.
 DESMOULINS, 178, 179.
 DESONAY, 2, 9, 21, 34, 72, 200, 470, 479, 484, 529, 566.
 DIDEROT, 291, 320, 321, 322, 323, 382, 538.
 DIERX, 4, 333, 335, 337, 428, 458, 498.
 DORNIS, 489, 586.
 DOUDAN, 156, 351.
 DRUMONT, 446.
 DU BLED, 89, 547.
 DUBOIS, 21.
 DU CAMP, 16, 103, 104, 105, 147, 547.
 DUCROS, 9, 34, 98, 479, 483, 491, 547, 588.
 DUFOUR, 463, 479, 566.
 DUCAS-MONTBEL, 486.
 DUPONT (P.), 26.
 DUPONT-WHITE, 146.
 DUPUIS, 215, 216.
 DURUY, 352.
 DWELSHAUVERS, 470, 566.
- ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE, 20, 21, 22, 232, 548.
 EGGER, 21, 193, 195, 199, 204, 225, 480.

EGYPTE, 170, 197, 218, 219, 228, 260, 261, 303, 315, 316, 318, 328, 358, 396, 397, 404, 437, 440.
 EISENBERG, 479, 483, 491, 586.
 EMÉRIC-DAVID, 201, 345.
 EMPÉDOCLE, 86, 103, 117, 118, 119, 120, 201, 216, 266, 397, 495, 507.
 EROS, 55, 305, 370, 380, 406, 407, 476.
 ESCHYLE, 33, 38, 39, 466, 473, 494, 496, 512.
 ESSARTS (DES), 34, 333, 548.
 ESTÈVE, 9, 38, 49, 491, 548, 586.
 EURIPIDE, 206, 207.
 EVHÉMÈRE, 191, 207, 208, 209.
 FAGE, 50, 54, 79, 97, 566.
 FAGUET, 479, 505, 586.
 FARNELL, 248.
 FAURIEL, 100, 492.
 FAUVETY, 66, 135, 137, 138, 139, 155, 156, 502, 530, 548, 566.
 FÉNELON, 411, 424.
 FEILLET, 11, 16, 17, 19, 25, 91, 327.
 FLAUBERT, 11, 65, 87, 292, 334, 403, 405, 408, 409, 417, 501, 514.
 FLORES DOMONTE, 60, 61.
 FLOTTE (DE), 11, 49, 50, 52, 53, 54, 60, 61, 62, 63, 64, 70, 71, 76, 82, 95, 97, 99, 133, 180, 198, 546.
 FLOTTES, 49, 311, 587.
 FONTENELLE, 215.
 FOURIER, 30, 53, 64, 140, 311, 413.
 FRANCE (A.), 4, 9, 12, 15, 49, 125, 142, 143, 163, 320, 323, 332, 353, 355, 391, 398, 399, 401, 403, 408, 409, 419, 431, 469, 472, 476, 489, 509 à 515, 581, 582.
 FRAZER, 237.
 FREILIGRATH, 79.
 FUSTEL DE COULANGES, 88, 228, 325, 349, 350, 351.
 GALTIER-BOISSIÈRE (Mad.), 6, 95, 434, 466, 472.
 GAMBETTA, 188, 334, 357, 429.
 GARCIN, 325, 355, 567.
 GARIBALDI, 198, 358.
 GAUTIER (Th.), 28, 34, 36, 48, 85, 89, 91, 94, 103, 151, 158, 160, 292, 293, 325, 334, 335, 341, 352, 461, 473, 477, 567.
 GEFFROY (G.), 66, 89, 418, 425, 455, 548.
 GENNADIOS, 457, 541.
 GÉRÔME, 92, 567.

GIGUET, 486.
 GIRALDI, 214.
 GIRARD (H.), 98, 138, 548, 549.
 GIRARD (J.), 205, 351.
 GLATIGNY, 330, 498.
 GLOTZ, 246.
 GNOSTIQUES, 302, 307, 316.
 GËTHE, 33, 55, 144, 263, 288, 322, 327, 346, 355, 367, 368, 512, 515, 519, 524, 562.
 GONCOURT (DE), 154, 162, 333, 351.
 GOURMONT (DE), 389, 419, 450, 467, 489, 549, 567.
 GOZLAN, 330.
 GRÈCE. Voir passim.
 GRENIER (Ant.), 233.
 GRENIER (E.), 145, 146, 148, 149, 153, 549.
 GRÉVY, 146.
 GROTE, 86, 234, 437, 489, 508.
 GUÉRIN (M. DE), 416, 458.
 GUERNE (DE), 136, 425, 462, 463, 464, 465, 469, 472, 479, 483, 525, 526, 568, 582.
 GUÉROULT, 146, 437.
 GUIGNIAUT, 191, 217, 218, 223, 224, 232, 233, 394, 413.
 GUINAUDEAU, 50.
 GUIZOT (G.), 135, 141, 163.
 GUYS (C.), 89.
 HALÉVY (D.), 66, 568.
 HARTMANN, 375.
 HASE, 194.
 HAVET (E.), 283, 285, 292, 437, 510.
 HEGEL, 107, 367, 374, 498.
 HEINE, 107, 549.
 HÉLÈNE, 37, 50, 55, 121, 247, 481, 484, 496.
 HÉRACLÈS, 39, 40, 41, 42, 44, 126, 248, 257, 297, 307, 347, 477, 483, 489, 494.
 HÉRACLITE, 266, 305.
 HERDER, 229, 367.
 HÉRÉDIA, 1, 2, 3, 7, 8, 9, 129, 136, 242, 294, 332, 335, 340, 343, 396, 425, 458, 462, 463, 469, 470, 472, 479, 498, 499, 500, 501, 525, 527, 528, 568, 582, 583.
 HERMÈS, 52, 211, 254, 396, 453, 476.
 HERMÈS TRISMÉGISTE, 30, 152, 291, 298, 398, 403, 437, 533.
 HÉRODOTE, 218, 241, 246, 251, 326.
 HERZEN, 80.

- HÉSIODE, 194, 196, 209, 212, 235, 241, 248, 251, 266, 268, 269, 274, 354, 397, 436, 466, 469, 476, 486, 489, 494, 512, 520.
 HOMÈRE, 35, 42, 45, 62, 121, 150, 167, 178, 194, 209, 212, 238, 241, 250, 251, 253, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 280, 281, 294, 309, 318, 339, 351, 354, 375, 397, 403, 436, 465, 466, 469, 475, 480, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 493, 494, 496, 500, 520.
 HOUSSAYE (A.), 341, 549.
 HOUSSAYE (H.), 458, 467, 490, 569.
 HUGO, 28, 31, 32, 74, 82, 90, 91, 96, 102, 115, 125, 128, 138, 144, 201, 292, 296, 324, 336, 339, 342, 374, 376, 380, 420, 426, 435, 460.
 HURET, 460, 549.
 HYPATIE, 118, 403, 405, 480, 484, 493, 517.
 IEROVAC, 7, 499, 500, 583.
 INDE, 170, 216, 228, 236, 244, 248, 251, 260, 296, 303, 338, 349, 389, 498.
 JACOBI, 51, 98, 101, 473.
 JAMBLIQUE, 241, 242, 316, 458.
 JAMES (W.), 502.
 JÉSUS-CHRIST, 41, 42, 43, 45, 59, 65, 126, 189, 203, 208, 209, 284, 285, 286, 292, 308, 320, 354, 385, 448, 466, 495, 496.
 JOBBÉ-DUVAL, 53, 54, 96.
 JULIEN (Empereur), 54, 118, 119, 205, 230, 353, 354.
 JULLIAN, 527, 528, 584.
 KEATS, 201, 264, 411, 424, 481.
 KUHN, 43, 215, 236, 506.
 LACAUSSE, 52, 148.
 LAHARPE, 200.
 LAHOR, 113, 333, 337, 452, 498, 509, 550, 584.
 LAMARTINE, 13, 32, 37, 59, 69, 102, 106, 115, 128, 142, 144, 160, 202, 203, 292, 333, 519.
 LAMBER (J.). Voir Madame Adam.
 LAMÉ, 199, 295, 325, 353, 354, 355, 458, 472, 501, 532, 569, 570, 584.
 LAMENNAIS, 420, 421, 485.
 LANG, 215, 237.
 LANOYE (DE), 36.
 LANSON, 8, 471, 570.
 LAPRADE, 11, 33, 34, 35, 36, 41, 46, 56, 123, 199, 480, 550.
 LAVERDANT, 49.
 LE BAS, 50, 51, 232, 473.
 LEBLOND (Marius-Ary), 5, 94, 483, 570, 587.
 LE BLOND (M.), 457.
 LECOINTE DE LISLE, 1, 2, 3, 6, 9, 11, 23, 34, 37, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 57, 58, 62, 63, 64, 66, 69, 70, 71, 74, 75, 76, 78, 87, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 106, 107, 108, 109, 112, 113, 115, 116, 117, 119, 123, 128, 129, 132, 135, 148, 150, 152, 153, 160, 166, 242, 267, 269, 272, 273, 294, 296, 302, 311, 324, 331, 332, 334, 335, 336, 337, 338, 341, 342, 348, 349, 355, 356, 359, 365, 396, 425, 428, 433, 435, 441, 452, 453, 456, 458, 459, 460, 464, 469, 472, 478 à 497, 501, 506, 509, 512, 515, 516, 517, 518, 521, 525, 526, 528, 585, 586, 587, 588.
 LEDRAIN, 136, 424, 459, 570.
 LEDRU-ROLLIN, 66.
 LE DU, 421.
 LEFÈVRE, 378.
 LEMAITRE, 2, 121, 148, 151, 505, 551, 570.
 LEMOYNE, 17.
 LEOPARDI, 323, 375, 376, 382, 401, 452.
 LEQUIER, 503, 550, 551.
 LEROUX, 31, 35, 80, 140, 144, 310, 311, 551.
 LE VAVASSEUR, 36, 47.
 LÉVÊQUE, 233.
 LISTZ, 144.
 LITTRÉ, 136, 147, 149, 166, 188, 292, 328, 521.
 LOBECK, 216.
 LOTI, 153.
 LOUYS, 8, 399, 403, 460, 571.
 LUCAS, 65.
 LUCRÈCE, 129, 350.
 LYCURGUE, 266.
 MADIER DE MONTJAU, 73, 74, 82.
 MAGNIN, 201.
 MALLARMÉ, 129, 333, 343, 428, 460, 495.
 MANOU, 41.
 MARC, 333, 551.
 MARILLIER, 444, 462, 467, 571.
 MARON, 74.

- MARTINO**, 8, 9, 105, 329, 470, 479, 571.
- MARX**, 77, 79, 186, 188, 328.
- MASPERO**, 437, 441.
- MAURRAS**, 9, 116, 126, 341, 448, 571.
- MAURY**, 191, 199, 212, 219, 238, 329, 437, 506.
- MAZZINI**, 80, 145.
- MÉNARD (Louis)**. Ses œuvres: *Adrastée*, 81, 82; *Banquet d'Alexandrie*, 398 à 401; *Blanche*, 110, 111, 112; *Catéchisme religieux*, 303, 304-sq; *Chansons allemandes*, 113, 114; *Cremutius Cordus*, 833; *Le Diable au café*, 320 à 324; *Dis manibus*, 389, 390; *Endymion*, 120, 121; *L'Enigme*, 382, 383, 384; *Euphorion*, 54 à 60; *Gloria Victis*, 81; *Hellas*, 123 à 125; *Histoire de la sculpture*, 344 à 348; *Histoire des Grecs*, 436 à 443; *Histoire des Israélites*, 436 à 442; *Histoire des anciens peuples de l'Orient*, 436 à 440; *Légende de Saint-Hilarion*, 402 à 410; *Lettre d'un Mythologue*, 378 à 382; *Lettres d'un Mort*, 161 à 182; *Livres d'Hermès Trismégiste*, 313 à 319; *Morale avant les Philosophes*, 193 sq., 240 sq.; *Panthéon*, 125, 126, 127; *Poèmes*, 109 à 134; *Polythéisme hellénique*, 204 sq., 240 sq.; *Prologue d'une Révolution*, 67 à 73; *Prométhée Délivré*, 38 à 48; *Pygmalion*, 117, 118; *Questions sociales dans l'Antiquité*, 328 sq.; *Réveries d'un Païen mystique*, 359 à 424; *De Sacra poesi Græcorum*, 194 sq.; *Sonnets philosophiques*, 338 à 341; *Tableau des Beaux-Arts*, 344 à 348; *Thérapeutique*, 98; *Voile d'Isis*, 396 à 398; *Vox in Deserto*, 105 à 109.
- Ses articles, dans la *Cocarde*, 447-8; dans la *Critique Philosophique*, 371 sq., dans la *Revue Philosophique et Religieuse*, 155 à 161, sur Mickiewicz, 53-54, sur la vivisection, 449-450.
- Son œuvre de peintre, 92 à 95; de chimiste, 60, 61, 62.
- Ses parents, 74, 75, 79, 80, 89, 192, 195, 426, 431.
- MÉNARD (Madame L.)**, 6, 431, 432, 433, 434, 435, 509.
- MÉNARD (René)**, 13, 15, 79, 92, 343, 345, 346, 347, 363, 369, 370, 429, 443, 533, 534, 552, 553.
- MÉNARD (Emile-René)**, 6, 92, 434, 445, 471.
- MENDÈS**, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 428, 498, 553, 571.
- MÉRAT**, 332, 498, 587.
- MÉRIMÉE**, 86, 91, 152, 234, 403, 406.
- MÉTRODORE de Lampsaque**, 209.
- MICHAUT**, 512, 513, 582.
- MICHELET**, 4, 6, 32, 149, 161, 171, 175, 178, 213, 242, 291, 294, 295, 296, 364, 367, 374, 392, 411, 415, 416, 420, 438, 501, 587.
- MICKIEWICKZ**, 53, 144.
- MILLIÈRE**, 357, 362.
- MILSAND**, 117, 372, 536.
- MISTRAL**, 152, 355.
- MONTAIGNE**, 141, 312, 324, 417.
- MONTESQUIOU (DE)**, 8, 312, 458, 572.
- MORÉAS**, 113, 123, 465, 527, 573.
- MOUY**, 311, 372.
- MULLER (Max)**, 191, 207, 224, 236, 237, 349.
- MULLER (Otfried)**, 43, 191, 216, 217, 218, 224, 225, 261, 437, 506.
- MURGER**, 25, 327.
- MUSSET (DE)**, 13, 102, 115, 123, 130, 324, 333, 383, 481.
- NADAR**, 26.
- NAPOLÉON III**, 59, 83, 85, 87, 88, 137, 140, 143, 154, 196, 249, 277, 327, 356, 362, 367, 428.
- NEFFTZER**, 146, 149, 293.
- NÉRON**, 395, 449.
- NERVAL (DE)**, 3, 4, 11, 26, 27, 48, 103, 122, 125, 129, 197, 473, 498, 523, 554.
- NETTEMENT**, 36, 295, 554.
- NIETZSCHE**, 172, 259, 266, 267, 271, 282, 303, 304, 375, 396, 469, 502, 505, 506, 507, 508, 587, 588.
- NOLHAC (DE)**, 129, 572.
- NOUMENIOS**, 398.
- ORIGÈNE**, 241, 310, 398, 399.
- OURLIAC**, 26.
- PASCAL**, 421, 450, 516, 521.
- PASSY (F.)**, 11, 16, 136, 573.
- PATIN**, 38.
- PELOUZE**, 11, 60, 61, 62.
- PERROT**, 23, 110, 141, 349, 480, 573.
- PERSE (la)**, 228, 243, 251, 260, 296, 301, 498.

- PESSONEAUX, 486.
 PETTIT (Dr.), 5, 61, 94, 472.
 PHIDIAS, 123, 202, 224, 230, 255, 298, 375, 455, 496, 520.
 PHILON d'Alexandrie, 223, 242, 316.
 PILLON, 181, 348, 371, 387, 427, 534, 535, 573.
 PINDARE, 206, 300, 508.
 PLATON, 20, 35, 151, 193, 203, 206, 212, 218, 241, 242, 260, 261, 271, 278, 281, 282, 284, 285, 298, 305, 310, 316, 394, 403, 424, 494, 495.
 PLOTIN, 241, 242, 305, 316, 369, 400, 424, 495.
 PLUTARQUE, 316.
 POMMIER, 46.
 PONSARD, 25, 37, 147.
 PORPHYRE, 166, 206, 241, 251, 305, 307, 310, 316, 369, 398, 399, 404, 436, 458, 463, 500, 501, 527, 588.
 PRAROND, 24, 25, 26.
 PRÉAULT, 26.
 PRELLER, 217.
 PRIVAT D'ANGLEMONT, 46.
 PROCLUS, 20, 166, 206, 241, 242, 305, 436, 495, 520, 539.
 PROMÉTHÉE, 32, 33, 34, 38 à 46, 126, 287, 297, 307, 477.
 PROUDHON, 31, 58, 63, 64, 66, 72, 75, 76, 137, 140, 149, 150, 186, 188, 327, 402, 530, 554.
 PROUST, 421, 458.
 PSYCHÉ, 34, 57, 307, 308.

 QUATREMÈRE DE QUINCY, 345.
 QUILLARD, 425, 458, 469, 470, 472, 526, 527, 574, 588.
 QUINET, 11, 32, 33, 47, 57, 145, 149, 156, 191, 201, 202, 228, 229, 230, 231, 296, 327, 354, 367, 411, 415, 416, 555.

 RACINE, 512.
 RADET, 232.
 RAVAISSON, 325, 352, 574.
 RÉGNIER (DE), 5, 8, 458, 464, 527, 574.
 REINACH (S.), 215, 238.
 RENAN, 4, 11, 44, 53, 57, 81, 87, 91, 105, 109, 122, 135, 136, 147, 149, 155, 156, 157, 167, 175, 176, 177, 186, 188, 196, 197, 199, 204, 208, 215, 219, 220, 225, 228, 236, 243, 247, 249, 267, 278, 283, 284, 288, 292, 293, 294, 312, 314, 319, 323, 324, 329, 339, 349, 351, 356, 360, 364, 366, 368, 371, 378, 380, 383, 394, 403, 412, 414, 419, 422, 424, 426, 427, 430, 433, 437, 441, 450, 454, 456, 460, 480, 501, 506, 509, 510, 511, 512, 515, 518, 519, 520, 521, 523, 527, 531, 555, 556, 557, 574.
 RENÉE, 37.
 RENOUVIER, 6, 94, 135, 137, 139, 140, 141, 155, 181, 311, 323, 337, 339, 348, 349, 359, 366, 371, 372, 373, 375, 377, 387, 403, 413, 427, 454, 469, 502, 503, 504, 505, 535, 575, 589.
 REUSS, 437.
 REVEL, 370.
 REVILLE, 354.
 REYNAUD (J.), 140, 152, 310, 311, 557.
 RICARD (DE), 332, 333, 335.
 RIMBAUD, 7, 363.
 RIOUX DE MAILLOU, 12, 14, 23, 28, 38, 47, 411, 418, 542, 543, 575.
 ROBESPIERRE, 52, 68, 178.
 ROCHEFORT, 326, 357, 360, 361, 428, 429, 448.
 ROHDE, 505.
 ROLLIN, 411.
 ROME, 173, 174, 178, 179, 229, 251, 275, 350.
 RONCHAUD (DE), 37, 46, 91, 94, 103, 133, 135, 143, 144, 145, 150, 151, 153, 161, 294, 295, 327, 354, 452, 455, 473, 510, 558.
 ROSENTHAL, 92, 558.
 ROUJON, 467, 575.
 ROUSSEAU (J.-J.), 176, 180, 225, 276, 282, 411, 421.
 ROUSSEAU (Th.), 93.
 RUSKIN, 86.

 SAINT-MARC GIRARDIN, 91.
 SAINT-PAUL, 172, 302.
 SAINT-SIMONISME, 31, 105, 140, 188, 374, 570, 571.
 SAINT-VICTOR (DE), 133, 135, 143, 151, 153, 154, 293, 501.
 SAINTE-BEUVE, 28, 31, 34, 36, 37, 91, 148, 153, 155, 197, 291, 292, 294, 295, 296, 388, 475, 489, 506, 575.
 SAND, 31, 35, 150, 416, 558.
 SARCEY, 89.
 SCHAFFER, 329, 575.
 SCHERER, 88, 147, 149, 293.
 SCHILLER, 57, 123.
 SCHLIEMANN, 266, 437.
 SCHOLL, 89.

- SCHOPENHAUER, 375, 379.
 SECRÉTAN, 372.
 SÉGUR (N.), 510, 511, 582.
 SEILLIÈRE, 463, 465, 525, 582.
 SHELLEY, 11, 33, 39, 40, 45, 60, 148, 201, 346.
 SILVESTRE, 333, 343, 498, 589.
 SIMON (J.), 6, 11, 19, 20, 21, 32, 141, 360, 558.
 SOCRATE, 151, 193, 203, 206, 207, 234, 235, 242, 281, 282, 391, 394, 395, 396, 417, 466, 494, 505, 507, 508.
 SOPHOCLE, 201, 202, 241, 300, 429.
 SOUDAY, 12, 310, 505, 559, 586.
 SOUMET, 32.
 SOURIAU, 10, 201, 310, 329, 330, 333, 335, 336, 340, 342, 355, 473, 476, 480, 576.
 SOURY, 430, 509, 516.
 SPARTE, 177, 266, 270, 274, 278, 518, 519, 520.
 SPENCER (H.), 374, 377.
 SPRONCK, 470, 576.
 STAAF, 13, 100, 474, 576.
 STAEL (DE), 203.
 STENDHAL, 7, 419.
 STERN (D.), 73, 92, 141, 143, 144, 145, 146 à 151, 161, 164, 188, 199, 544.
 STOÏCIENS, 209, 210, 211, 212, 213, 225, 248, 256, 296, 339.
 SULLY-PRUDHOMME, 113, 129, 150, 199, 331, 337, 341, 343, 498.
 TAINE, 21, 88, 91, 136, 149, 155, 175, 199, 263, 292, 293, 329, 339, 345, 349, 353, 364, 372, 403, 416, 454, 456, 501, 511, 519, 521.
 THACKERAY, 86.
 THAUZIES, 499, 583.
 THÉOCRITE, 300, 485, 495, 500.
 THÉOGNIS, 266, 506.
 THÉRIVE, 340, 576.
 THIERS, 199, 360, 363, 367.
 TROCHU, 361.
 TROYON, 93.
 TYRTÉE, 194, 266.
 ULBACH, 147.
 VACHEROT, 21, 147, 161, 302, 305, 559.
 VALADE, 332, 341, 498, 599.
 VALENTIN, 302, 398.
 VALÉRY, 5, 129, 130, 136, 153, 471.
 VALKHOFF, 576.
 VALLÈS, 6, 189, 359, 362, 410, 429, 430, 452.
 VAPEREAU, 38, 577.
 VARENNE (DE), 365.
 VASARI, 148.
 VERLAINE, 129, 332, 333, 343.
 VEUILLOT, 410.
 VIANEY, 483, 500, 583.
 VICO, 227.
 VIELÉ-GRIFFIN, 114, 527, 577.
 VIGNY (DE), 11, 32, 39, 40, 42, 58, 59, 102, 106, 116, 117, 128, 144, 147, 199, 202, 267, 292, 339, 495.
 VILLARD (DE), 333, 334.
 VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, 331, 332, 498.
 VOLTAIRE, 85, 162, 171, 215, 321, 322, 323, 324, 394, 417, 419, 440, 441.
 VOSS, 216.
 WAHL, 502, 589.
 WAILLY (DE), 37.
 WALLACE, 387.
 WALLON, 11, 16, 17, 18, 21, 373, 455, 559, 560, 577.
 WELCKER, 217.
 WINCKELMANN, 201, 214, 263, 355.
 WOLF, 214.
 XÉNOPHANE, 212.
 XÉNOPHON, 241, 281, 282.
 ZEUS, 33, 39, 211, 248, 255, 257, 268, 277, 286, 287, 347, 453, 489.
 ZIELINSKI, 247, 269, 560.
 ZOLA, 88, 149, 292, 378.
 ZOROASTRE, 42, 45.
 ZYROMSKI, 1, 497, 589.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Pages
1

CHAPITRE I

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE (1822-1847)

11

- I. — La famille et l'enfance de Louis Ménard. — Parisien. — L'éducation au collège Louis-le-Grand. — Succès scolaires du futur helléniste. Ses condisciples : F. Passy, O. Feuillet, Ch. Cousin, Baudelaire. — Ses maîtres : Wallon, Jules Simon. — Premiers essais poétiques. — L. Ménard entre à l'Ecole Normale, puis démissionne. 11
- II. — Le « grenier » de Ménard au quartier latin. — Premières amitiés littéraires : Baudelaire, Champfleury, Gérard de Nerval, Banville, Chenavard. 22
- III. — L'atmosphère politique vers 1840. — L'inspiration philosophique et sociale dans la poésie; goût pour les vastes épopées. — Edgar Quinet et Victor de Laprade. — L'hellénisme, dans la poésie française en 1840-1845 30
- IV. — Le *Prométhée Délivré*, premier ouvrage de Ménard. — Influence de Byron, Shelley et Vigny. — Valeur et intérêt de ce poème. — Médiocre succès; critique hostile de Baudelaire. — Brouille entre les deux amis 38
- V. — Rencontre de Ménard et de Leconte de Lisle. — Les deux amis forment, avec Thalès Bernard et Paul de Flotte, le noyau d'un petit cénacle littéraire et républicain. — *Euphorien*, ambitieuse épopée en vers 49
- VI. — Ménard chimiste. — Ses expériences au laboratoire de Pelouze. — Découverte du collodion. — Sa carrière de chimiste brusquement interrompue. — 1848 et la révolution. 60

CHAPITRE II

LA RÉVOLUTION ET L'EXIL (1848-1852)

63

- I. — La révolution de février. — Les clubs. — Proudhon, Barbès, Blanqui. — Paul de Flotte et Ménard admirateurs de Blanqui. — Ménard proclame sa foi révolutionnaire dans le *Prologue d'une Révolution*. — Etude de cet ouvrage; sa valeur historique. 63

	Pages.
II. — Procès et condamnation de Ménard. — Exil en Belgique et en Angleterre. — Efforts de Leconte de Lisle pour ramener Ménard à la poésie. — Les poèmes politiques : <i>Gloria Victis</i> , <i>Adrastée</i> , <i>Cremutius Cordus</i> . — Retour en France. — Influence durable de cette période révolutionnaire sur la pensée de Ménard.	73

CHAPITRE III

PEINTRE ET POÈTE (1852-1855)

I. — Le retour d'exil. — L. Ménard et l'Angleterre. — Le Paris des débuts du Second Empire. — Vie mondaine de Ménard. — Opposition à l'Empire dans les milieux littéraires.	85
II. — Louis Ménard s'adonne à la peinture à Barbizon. — Ses maîtres et son œuvre de paysagiste. — Appréciation de Théophile Gautier.	92
III. — Les amis de Ménard : Paul de Flotte, ses idées politiques d'après une lettre inédite de Ménard. — Leconte de Lisle. — Thalès Bernard, son goût pour la poésie populaire et son hellénisme.	95
IV. — La poésie française en 1855. — Théories et œuvres de Maxime du Camp et de Leconte de Lisle. — Les préfaces des <i>Poèmes Antiques</i> et des <i>Poèmes et Poésies</i>	102
V. — Les <i>Poèmes</i> de Ménard, 1855. — Préface spirituelle et originale. — A l'encontre de la plupart de ses contemporains, Ménard affirme que les Dieux sont immortels et annonce ses théories sur la symbolique des religions.	105
VI. — Les diverses pièces du recueil. — Variété des thèmes traités. — Noblesse de la pensée et quelquefois réussite de la forme.	109
VII. — La versification. — Recherches de Ménard dans ce domaine. — Conclusion sur Ménard poète. — Médiocre succès de ce volume de vers	127

CHAPITRE IV

VIE MONDAINE ET IDÉES POLITIQUES (1855-1858)

I. — Amitiés et relations de Ménard entre 1855 et 1860. — Fauvety, Renouvier, Guillaume Guizot	135
II. — Louis de Ronchaud. — Il introduit Ménard chez Mme d'Agoult (Daniel Stern) : — Les dimanches à la « Maison rose ». — Milieux républicains et milieux « païens ». — Juliette Lamber (Mme Adam) et Paul de Saint-Victor.	142
III. — Ménard critique littéraire. — Ses articles sévères, dans la <i>Revue Philosophique et Religieuse</i> , sur Renan, Baudelaire et Thalès Bernard.	154
IV. — Les <i>Lettres d'un Mort</i> (1858). — Plan et caractère de l'ouvrage. — Ses défauts : invraisemblance et gaucherie. — Invocation de Ménard aux morts.	161

TABLE DES MATIÈRES

601

V. — La pensée politique de Ménard d'après ce livre : ses jugements sur la société grecque, romaine, médiévale et moderne. — La Révolution. Girondin ou Montagnard	Pages. 167
VI. — Critique de l'organisation politique de la France moderne. — Les remèdes proposés par Ménard. — Gouvernement direct et gouvernement gratuit. — Valeur et originalité de cette pensée politique.	180

CHAPITRE V

L'HELLÉNISME DE LOUIS MÉNARD	191
------------------------------	-----

1° *L'interprétation mythologique et la symbolique (1859-1863)*

I. — Ménard se décide à passer ses thèses de doctorat. — Il projette un voyage en Grèce qu'il n'accomplit pas. — Il continue à travailler et publie en 1863 le <i>Polythéisme Hellénique</i>	191
II. — Le romantisme français, qui a contribué à la renaissance de l'hellénisme par son esprit relativiste, comprend mal la mythologie.	200
III. — Par delà le romantisme, Ménard remonte aux anciens. — Les diverses interprétations des mythes dans l'antiquité : théorie étymologique, explication allégorique, rationalisme d'Evhémère. — Ménard adopte dans son ensemble l'herméneutique stoïcienne, mais la corrige par la symbolique moderne.	204
IV. — Les prédécesseurs de Ménard parmi les modernes. — Du xvi ^e au xviii ^e siècle. — Creuzer, Guignaut, Otfried Müller. — Valeur scientifique, religieuse et poétique de la symbolique pour L. Ménard.	213
V. — Ménard et l'érudition française du xix ^e siècle. — Ce qu'il doit à Benjamin Constant et à Edgar Quinet. — La fondation de l'Ecole française d'Athènes, A. Maury, J. Denis, Max Müller, Aug. Bréal et les études grecques autour de Ménard.	224

CHAPITRE VI

L'HELLÉNISME DE LOUIS MÉNARD

2° *La religion, l'art et la morale de la Grèce.*

I. — Originalité de l'hellénisme de Ménard. — Son goût pour les mystiques et le syncrétisme.	239
II. — Les caractères de la religion grecque : a) Pluralité des Dieux, polythéisme. b) Religion de la loi. c) Anthropomorphisme. d) Culte des héros et affirmation de l'immortalité. Cette religion est avant tout une religion humaine.	242
III. — Le culte chez les Grecs. — Absence de sacerdoce. — Les sacrifices. — Les oracles. — Les mystères et l'orphisme.	251
IV. — L'art grec, traduction des symboles de l'hellénisme. — Ses rapports avec la religion. — Originalité de l'art grec dans la doctrine de Ménard. — Sculpture antique et sculpture moderne.	259

	Pages
V. — La morale grecque, conséquence du polythéisme: — Ménard cherche cette morale chez les poètes. — Morale essentiellement républicaine, politique et sociale. — Les guerriers, la femme et la famille chez Homère. — Morale d'Hésiode. — Sparte. — Athènes.	264
VI. — Les philosophes présentés comme les adversaires de la religion, de la morale et de la démocratie grecques. — Leur rôle néfaste. — La fin du polythéisme et l'avènement du christianisme. — Survivance de l'hellénisme dans la religion nouvelle.	277

CHAPITRE VII

PHILOSOPHIE MYSTIQUE (1863-64)

I. — Maigre succès de l'hellénisme de Ménard. — Attention distraite de la critique. — Quelques pages de Sainte-Beuve. — Eloges de Michelet dans la <i>Bible de l'Humanité</i>	291
II. — La curiosité de Ménard se porte vers la fin du paganisme et les philosophes alexandrins. — Recherche d'une solution au problème du mal : les gnostiques, la métempsychose. — Descente et ascension des âmes. — Mysticisme chrétien. — Conciliation de l'hellénisme et du christianisme.	297
III. — Etude sur Hermès Trismégiste. — Les prédécesseurs de Ménard. — Le sujet, son intérêt. — Pénétration et érudition de Ménard. — Appréciation de Renan.	313
IV. — <i>Le Diable au Café</i> , chef-d'œuvre dans la manière de Diderot. — Ménard, prosateur ironique et spirituel. — Les complexités déroulantes de sa pensée.	320

CHAPITRE VIII

LOUIS MÉNARD ET LE PARNASSE (1864-1870)

I. — L'affaiblissement de l'Empire après 1866. — Lents progrès du mouvement ouvrier. — Ménard et les <i>Questions sociales dans l'Antiquité</i>	326
II. — Les origines du Parnasse : la <i>Revue Fantaisiste</i> , la <i>Revue du Progrès</i> , l' <i>Art</i> et le <i>Parnasse Contemporain</i> (1866). — Les salons parnassiens. — Faible place de Ménard dans ce mouvement.	329
III. — Les sonnets « mystiques » de Ménard. — En quel sens on peut les appeler « parnassiens ». — Deux courants d'inspiration, bouddhiste et stoïcien. — Insuffisance de la forme. — Ménard raillé et parodié par les adversaires du Parnasse.	335
IV. — Ménard abandonne définitivement la poésie et passe à la critique d'art. — Histoires de la peinture et de la sculpture. — Articles sur la linguistique et jugement sévère sur la <i>Cité Antiquité</i> . — Réponse de Fustel de Coulanges.	344
V. — La réputation de Ménard en 1867-1870. — Hommages de Ravaisson et de Théophile Gautier. — Deux disciples : Emile Lamé et Eugène Garcin. — La lutte politique reprend à la veille de la guerre. — Note sur le voyage de Ménard en Orient.	351

TABLE DES MATIÈRES

603

CHAPITRE IX

Pages

LES RÊVERIES D'UN PAÏEN MYSTIQUE

359

1° *La philosophie et la religion de Ménard (1870-1876)*

- I. — Ménard pendant la guerre franco-prussienne et le siège de Paris. — Il se trouve en Angleterre lors de la Commune. — Ses sympathies pour les Communards. — Brouille avec plusieurs de ses amis, notamment avec Leconte de Lisle. — Dégout de Ménard devant la situation politique de son pays. — Haine pour l'Allemagne. 359
- II. — Ménard se remet pour un temps à la critique d'art. — *La Critique Philosophique* lui donne asile. — Ménard et Renouvier : correspondance inédite. — Tous deux cherchent le remède de la décadence française. 368
- III. — Articles de Ménard sur les problèmes politiques et sociaux. — Critique de l'idée de progrès; arguments historiques, philosophiques et moraux. 372
- IV. — Critique de la science et du matérialisme contemporains. — Ménard s'efforce d'interpréter l'évolutionnisme dans un sens spiritualiste. — Audacieuses hypothèses, spirituellement présentées, dans la *Lettre d'un Mythologue*. — Le problème de l'immortalité de l'âme dans *l'Enigme* 377
- V. — Ménard, qui s'appelle toujours païen, est en fait bien près du christianisme. — Ses hésitations entre le catholicisme et le protestantisme. — Il propose à ses contemporains une religion nouvelle, le culte des morts 385

CHAPITRE X

LES RÊVERIES D'UN PAÏEN MYSTIQUE

391

2° *Ménard artiste et écrivain.*

- I. — Liberté et originalité du genre adopté par Ménard. — Son goût pour le dialogue. — *Socrate devant Minos*, attaque contre Socrate et les philosophes en général. — *Le Voile d'Isis*; intérêt dramatique habilement ménagé, sens symbolique et émotion personnelle de l'auteur. 392
- II. — *Le Banquet d'Alexandrie*, conversation abstraite entre philosophes. — *L'Origine des Insectes* et *le Gouvernement gratuit*. — A la manière d'Anatole France avant Anatole France. 398
- III. — *La Légende de Saint-Hilarion*, chef-d'œuvre de l'auteur. — Sources personnelles et sources livresques. — La composition, la signification et l'art de cette nouvelle. — Originalité de ces pages dans l'œuvre de Ménard 403
- IV. — La prose de Ménard. — Sa formation, scolaire, grecque et romantique. — A une première manière, oratoire, succède un style plus sobre et plus nerveux. — Vocabulaire et syntaxe Procédés de style. — Prose plus intellectuelle qu'émotive ou sensuelle. 410

	Pages
V — Musique de cette prose. — Difficulté d'en mesurer le rythme. — Pas de moule unique chez Ménard. — Pureté, discrétion et profondeur de résonance	419

CHAPITRE XI

LA VIEILLESSE ET LE DÉCLIN (1876-1901)	425
I. — Médiocre succès des <i>Réveries</i> . — Ménard est de plus en plus isolé et contraint à se répéter en lui-même.....	426
II. — Son mariage romanesque en 1876. — Mésentente avec sa femme. — Mort de sa fille unique. — Ces difficultés domestiques accroissent la mélancolie de Ménard.....	430
III. — Ménard publie entre 1882 et 1884 une <i>Histoire des Anciens Peuples de l'Orient</i> , une <i>Histoire des Israélites</i> et une <i>Histoire des Grecs</i> . — Sa conception morale de l'histoire. — Originalité de ces ouvrages.	435
IV. — Après la mort de son frère (1887), Ménard devient professeur à l'Hôtel-de-Ville. — Il prend parti, dans la politique contemporaine, pour le boulangisme et l'antisémitisme. — Collaboration éphémère à la <i>Cocarde</i> de Barrès. — Campagne contre la vivisection et pour la réforme de l'orthographe.....	443
V. — Réconciliation avec Leconte de Lisle. — Ménard se voit célébré par quelques « jeunes » : Clemenceau, Barrès, G. Geffroy, Heredia, P. Quillard, A. de Guerne, etc. — Il collabore au <i>Tombeau de Charles Baudelaire</i>	452
VI. — Portrait de Ménard dans ses dernières années. — Négligence de sa tenue et désordre légendaire de son intérieur. — Stoïcisme et avarice. — Mysticisme et fatalisme. — Sa mort (9 février 1901).	461

CHAPITRE XII

L'INFLUENCE DE LOUIS MÉNARD	469
I. — Difficultés que présente le problème de l'influence de Ménard. — Il s'agit d'une influence le plus souvent orale, d'homme à homme, qui s'est exercée sur quelques esprits, très divers, entre 1846 et 1900.	470
II. — Influence de Ménard avant 1870. — Sur Théodore de Banville : ses relations avec Ménard. — Son hellénisme, son effort pour concilier son paganisme poétique avec son catholicisme. — Ce qu'il doit aux idées religieuses de Ménard.....	473
III. — Leconte de Lisle. — Que l'on a attribué à Ménard une influence démesurée sur l'auteur des <i>Poèmes Antiques</i> . — Absence de témoignages concluants. — Examen des poèmes de Leconte de Lisle relatifs à la Grèce et de ses traductions. — Comparaison avec quelques fragments d'Homère et d'Hésiode traduits par Ménard. — Les épithètes homériques et l'orthographe des noms grecs. — L'influence de Ménard n'est nulle part évidente.....	478

TABLE DES MATIÈRES

605

	Pages
IV. — Cette influence s'est exercée cependant. — On la trouve dans les préfaces de Leconte de Lisle et dans ses idées générales sur les religions, sur la Grèce, et même dans son attitude envers le christianisme.	490
V. — Faible influence de Ménard sur les Parnassiens secondaires. — Le Parnasse est loin d'être, avant tout, un retour à l'hellénisme. — Dette plus considérable de Heredia envers Ménard.	497
VI. — Deux philosophes : Renouvier et Nietzsche. — Relations entre Renouvier et Ménard. — Influence de Ménard sur le pluralisme et le polythéisme du philosophe. — Impossibilité de démontrer l'influence sur Nietzsche. — Analogies curieuses entre <i>la Morale avant les Philosophes</i> et l'antisocratisme de la jeunesse de Nietzsche.	501
VII. — Silence observé par Anatole France à l'égard de Ménard. — Il connut cependant son aîné et le goûta. — Influence peu sensible sur <i>les Noces Corinthiennes</i> et <i>Leuconoé</i> . — Rapports plus étroits entre <i>Thaïs</i> et <i>la Légende de saint Hilarion</i>	508
VIII. — Barrès découvre Ménard en 1880 et l'admire toute sa vie. — L'hellénisme, peu orthodoxe, de Barrès. — Ménard est bien l'inspirateur du <i>Voyage de Sparte</i> . — Le syncrétisme religieux de Barrès et son culte des morts trahissent aussi l'influence profonde exercée par Ménard	515
IX. — Influence peu sensible de Ménard sur la littérature française de 1890 à 1900. — A. de Guerne, P. Quillard. — Affinités du syncrétisme religieux de nos contemporains avec le paganisme mystique de Ménard.	525

BIBLIOGRAPHIE

529

1° Œuvres de L. Ménard.	529
2° Le milieu historique, social et littéraire.	544
3° Ouvrages relatifs à L. Ménard.	561
4° L'influence de Ménard.	578

INDEX

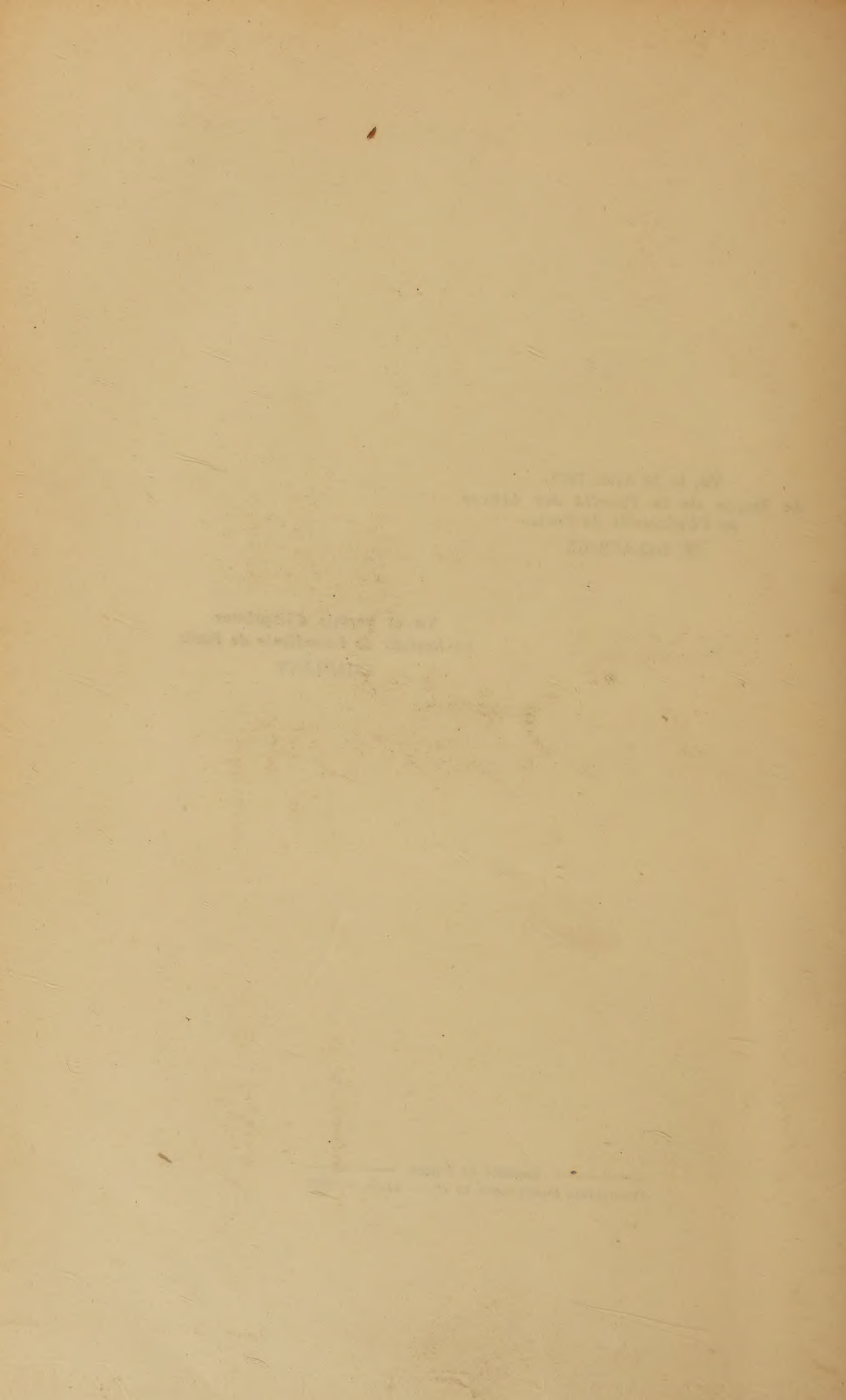
591

Vu, le 28 avril 1931.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX

Vu et permis d'imprimer.
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLETY



TYP. FIRMIN-DIDOT & C^{ie}
PARIS - 1898